

Le Nouvelliste

75
ans

DE VIE RÉGIONALE

1920-1995

Le Nouvelliste

Réalisé par l'Association des Retraité(e)s et Aîné(e)s Le Nouvelliste. Un projet "Nouveaux Horizons"



Le Nouvelliste

75
ans

DE VIE RÉGIONALE

1920-1995

ARALN

Association des Renseignements et des Médias
de Nouvelle-France



Centres urbains, banlieues et agglomérations rurales visités chaque jour par les 1400 camelots du *Nouvelliste*.

Trois-Rivières, Trois-Rivières-Ouest, Cap-de-la-Madeleine, Ste-Marthe, Shawinigan, Shawinigan-Sud, St-Gérard, Grand-Mère, Lac-à-la-Tortue, St-Georges-de-Champlain, St-Jean-des-Piles, La Tuque, Parent, Batiscan, Champlain, Mont-Carmel, Ste-Anne-de-la-Pérade, Ste-Geneviève-de-Batiscan, St-Louis-de-France, St-Luc-de-Vincennes, St-Maurice, St-Narcisse, St-Prosper, St-Stanislas, Berthierville, Louiseville, Maskinongé, St-Alexis-des-Monts, Ste-Angèle-de-Prémont, St-Barthélemy, St-Barnabé-Nord, St-Edouard, St-Justin, St-Léon, St-Paulin, St-Sévère, Ste-Ursule, Yamachiche, Bécancour, Deschaillons, Fortierville, Manseau, Parisville, Ste-Cécile-de-Lévrard, St-Pierres-Becquets, Ste-Sophie-de-Lévrard, Grandes Piles, Hérouxville, Hervey Jonction, Lac-aux-Sables, Notre-Dame-des-Anges, Notre-Dame-de-Montauban, St-Sévérin-de-Prouxville, St-Adelphe, St-Casimir, St-Ubald, St-Joseph-de-Mékinac, St-Marc-des-Carières, St-Roch-de-Mékinac, Ste-Thécle, St-Tite, Drummondville, Grand St-Esprit, La Baie-du-Febvre, La Visitation Nicolet, Pierreville, Sorel, Ste-Monique, Ste-Perpetue, Tracy, Yamaska, Arthabaska, Aston Joonction, Daveluyville, St-Célestin, Ste-Eulalie, St-Grégoire, St-Léonard D'Aston, St-Louis-de-Blandford, St-Sylvère, Ste-Clothilde, St-Albert, Warwick, St-Samuel de Horton, St-Wenceslas, Victoriaville, Plessisville, Princeville, Charette, Pointe-du-Lac, St-Boniface, St-Elie-de-Caxton, St-Etienne-des-Grès, St-Mathieu

ISBN-2-9804312-0-6

Achévé d'imprimer sur les presses de
Publicité Pâquet Inc.
Shawinigan, Québec
Octobre 1995.

Relié par
Multi-Reliure S.F. Inc.
Shawinigan, Québec.

Le Nouvelliste

75
ans

DE VIE RÉGIONALE

1920-1995

Nous remercions les institutions et les corporations qui ont contribué, par leur appui financier ou technique, à la réalisation de cet album souvenir:

Santé et Bien-être social Canada
Programmes Nouveaux Horizons
M. Yvon Picotte
Le Nouvelliste
T.R. Offset
Service des Archives du Séminaire de Trois-Rivières
Microthèque de l'Université du Québec à Trois-Rivières

La reproduction des photos paraissant dans cet ouvrage a été rendue possible grâce au fonds "Roland Lemire", et aussi à la collaboration de: Image-Média Mauricie (Patrick Beauchamp), Flageol Photo (Terry Charland), Lise Paradis, Jean-Pierre Gagnon, Jacques Laberge, Roland Héroux, Jean Turcotte, Guy Cinq-Mars, Roland Lefebvre, Michel Dubois et Léo Comeau.

Merci à notre comité de lecture constitué d'anciens collègues journalistes du Nouvelliste: Louise Rivard Plouffe, Paul-Émile Plouffe, Jean-Jacques Saintonge, Yvon Thériault et Jean-Paul Quinty.

Maquette de la jaquette: Normand Aubry, *Le Nouvelliste*
Infographie: Aline Tremblay, *Le Nouvelliste*
Traitement de texte: Yves Champoux, *Le Nouvelliste*
Secrétariat: Gilberte Gendron, *Le Nouvelliste*

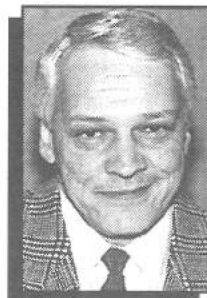
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, strictement interdite sans l'autorisation écrite des auteurs. © "Comité des Dix" - ARALN

Dépôt légal: Septembre 1995
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU QUEBEC
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU CANADA
ISBN 2-9804312-0-6R



“Mon” Nouvelliste

par Gilbert Brunet
président et éditeur



Au moins une soixantaine de titres ont été suggérés pour ce livre qui parcourt et illustre les 75 ans de vie du quotidien régional. Avec un recul de trois quarts de siècle et de quelque 230 000 éditions, les sources d’inspiration ne manquaient pas.

Or, ce projet d’ouvrage est, depuis son début en 1993, celui de l’Association des retraité(e)s et des aîné(e)s du *Nouvelliste*: une vaillante association, qui ne se contente pas d’organiser des activités à caractère social ou nostalgique, mais qui s’est constituée en entreprise dans le but précis de réaliser ce bouquin historique.

À titre de président et éditeur du journal, je ne suis qu’un membre honoraire de l’association. Ma recommandation de titre n’a donc pas été retenue par les maîtres d’oeuvre. C’est leur projet, leur livre, leur choix.

Quand ils m’ont annoncé leur décision, quelque part en 1994, ma réaction a été simple: «Tant mieux!» Puisque j’avais accepté leur invitation d’en rédiger l’avant-propos, ma piste était ainsi tracée.

Nulle part ailleurs qu’ici, au Coeur-du-Québec, n’avais-je jamais été témoin d’une appropriation systématique d’un journal par sa population lectrice. Pas plus à Montréal qu’à Ottawa ou à Québec, où la vie m’a ballotté, n’avais-je entendu, comme aux quatre coins de la région Mauricie-Bois-Francs, autant de gens utiliser l’expression sincère «**Mon Nouvelliste**».

Tant aux abords du grand lac Mékinac qu’en pêchant des poissons des Chenaux; tant au club de golf Godefroy qu’au club Richelieu de Trois-Rivières; tant dans une réunion d’élus du Centre-Mauricie qu’en cueillant des pommes à Nicolet: partout et toujours, dans une vive discussion comme aux moments de détente, les gens de la région vous lancent avoir vu ou lu telle ou telle chose dans «leur» *Nouvelliste*. Sous-entendu: ça doit être vrai!

Que Paul Desmarais se rassure: personne ne veut lui acheter l’ensemble de l’entreprise! Mais à chaque jour qui passe, depuis 75 ans, ils sont des dizaines et des dizaines de milliers de clients-lecteurs-citoyens à s’y référer comme à une bible. De père en fils et de mère en fille, le temps n’a jamais atténué cette référence aux informations, aux illustrations et à la publicité véhiculées par leur quotidien.

«Souvent imité mais jamais égalé», dit l’adage. Chaque média a ses propres forces et faiblesses, mais au Coeur-du-Québec, la crédibilité passe par *Le Nouvelliste*. Et ce depuis 75 ans. Sur un territoire bien défini, qui s’étend de La Tuque à Victoriaville et de Berthier à Sainte-Anne-de-la-Pérade.

Dans son marché central, donc dans les villes soeurs de la Basse-Mauricie, aucun journal du Québec n’approche le taux de pénétration du *Nouvelliste*: dans six foyers sur dix, c’est une pénétration que tous les journaux à plus fort tirage lui envient. Premier au Québec et second au Canada, c’est une position qui fait envie et qui se mérite, jour après jour et année après année.

Pas de subdivisions possibles: plus de 146 000 lecteurs hier, autant aujourd’hui et pourquoi pas encore davantage demain. Une seule heure de pointe: sa tombée, son départ de presse et sa distribution par 1400 camelots. Le tout entre 1h00 et 7h00 du matin. Tout le reste est fait en fonction de ces échéances sacrées.

Ce qui fait cruellement défaut à un quotidien, c’est le recul de l’histoire. En 1945, dans l’euphorie de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, *Le Nouvelliste* a coulé dans le plomb son 25e anniversaire. Sans jamais cesser de croître, il a

célébré son 50e anniversaire en octobre 1970, un mois sombre, passé à l'histoire du Québec pour tout, sauf les réjouissances. Deux autres révolutions technologiques plus tard, et deux autres récessions plus tard, nous voici rendus au 75e anniversaire. À l'aube de l'an 2000, dans une région dont l'économie est d'abord industrielle et qui s'interroge sur son avenir.

Comme hier et comme demain, aujourd'hui a un impérieux besoin d'un témoin. Les membres de l'Association des retraité(e)s et aîné(e)s ont voulu faire la démonstration que ce témoin a été, est et demeurera le journal qui a été leur gagne-pain quotidien. Ils et elles avaient tous les métiers qui tournent autour de la recherche, de la rédaction, de la production, de la vente et de la distribution d'un imprimé.

Après s'être donné la main pendant tant d'années pour faire un journal, ils et elles ont uni leurs énergies et leurs talents pour faire l'ouvrage que vous avez entre les mains. C'était un superbe projet, qui méritait toute la confiance qui leur a été dévolue. Ils et elles ont relevé le défi de fouiller dans les archives, d'interviewer les témoins des époques, de rédiger, d'assembler et de livrer le tout, en temps et lieu.

Les moyens et les outils ont changé à maintes reprises depuis 75 ans. Mais les premiers ingrédients de la recette demeurent: consacrer à ce que l'on fait tout son talent, toute son énergie, tout son coeur. Des gens qui ont pris leur retraite après 30 ou 40 ans de service ne pouvaient se tromper. Ils ont fait ce journal et ont l'indéniable avantage de la mémoire.

Comme pour toute édition quotidienne, les gens de l'association sont partis de pages blanches et ont publié un produit. Le miracle ne cesse de se répéter. Comme la plupart d'entre eux et d'entre nous ne seront plus là pour célébrer le centenaire, cette occasion historique de se rappeler devait être saisie. À mon avis, elle l'a magnifiquement été. Maintenant, c'est à chacun de vous de juger du résultat.



Gilbert Brunet

Président et éditeur depuis 1990



... n'est pas à son état quand il se travaille pas. ... rapidement sa valeur à son plein faire.

Bulletin météorologique. Demain—Beau et froid.

PREMIERE ANNEE—No 1

REVELATIONS A L'ENQUETE DU JUGE DESY

Frères Fortier étaient sur la liste du paic et ne travaillaient pas pour la ville. ... LE MAIRE TEMOIGNE. ... L'enquête royale, autorisée en vertu d'une résolution du conseil de ville...

UNE AUTRE GREVE

Les mineurs de la région de Charlevoix ont déclaré la grève. (Service de la Presse Canadienne) Charleroi (Belgique), 30.—Cinq-cent mille mineurs se mettront en grève...

UNE COLLISION EN PLEINE MER

TROIS-RIVIERES, SAMEDI 30 OCTOBRE 1920

UN DISCOURS VIOLENT DE M. LAVERGNE

Le maire M. M. La Vergne a prononcé une assemblée nombreuse en faveur de cause française. (Service de la Presse Canadienne) Montréal, 30.—Hier soir, quand toutes les cloches des salines catholiques de la paroisse canadienne...

DIX-NEUF MORTS

Le vapeur américain Cape Fear a eu dix-neuf morts. (Service de la Presse Canadienne) New-Port, 30.—Le vapeur américain Cape Fear a eu la nuit dernière dans la baie de Narragansett un accident...

CAPTURE FAITE PAR NOTRE POLICE

Le Capt. Vachon et ses hommes ont capturé un voleur et un cambrioleur. (Service de la Presse Canadienne) Québec, 30.—Le capitaine Vachon et ses hommes ont capturé un voleur et un cambrioleur...

HABILES LIMIERES

Le capitaine Vachon et ses hommes ont capturé un voleur et un cambrioleur. (Service de la Presse Canadienne) Québec, 30.—Le capitaine Vachon et ses hommes ont capturé un voleur et un cambrioleur...

EST-CE UN MEURTRE?

Un homme a été tué dans une collision. (Service de la Presse Canadienne) Ottawa, 30.—A l'enquête tenue pour découvrir les circonstances qui ont entouré la mort de M. Charles Dubois, âgé de 45 ans, qui a été tué...

LYAUTEAU AU MAROC

Le général Lyauteau est allé au Maroc. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—Le général Lyauteau est allé au Maroc. ...

150,000 EN FUMEE

Un incendie a causé des pertes de 150,000. (Service de la Presse Canadienne) Boston, Mass., 30.—Un incendie a causé des pertes de 150,000. ...

UN ENVOI D'OR

Un envoi d'or a été effectué. (Service de la Presse Canadienne) Montréal, 30.—Un envoi d'or a été effectué. ...

L'ALCOOL EST LA CAUSE DE L'ACCIDENT

Le chauffeur de l'auto qui a capoté mardi soir a été arrêté. (Service de la Presse Canadienne) Montréal, 30.—Le chauffeur de l'auto qui a capoté mardi soir a été arrêté. ...

MIRACLE OU TRUC

Un phénomène étrange a été observé. (Service de la Presse Canadienne) Québec, 30.—Un phénomène étrange a été observé. ...

ALFRED COCHI EST COUPABLE

Alfred Cochi a été déclaré coupable. (Service de la Presse Canadienne) New-York, 30.—Alfred Cochi a été déclaré coupable. ...

CATELLIER-BUISSON

Catellier-Buisson a été nommé. (Service de la Presse Canadienne) Québec, 30.—Catellier-Buisson a été nommé. ...

AUTOUR DU CERQUEL

Une bataille a eu lieu à Holy Head. (Service de la Presse Canadienne) Holy Head, (Irlande), 30.—Une bataille a eu lieu à Holy Head. ...

LE CABINET SE PREPARE

Le cabinet se prépare. (Service de la Presse Canadienne) Londres, 30.—Le cabinet se prépare. ...

ELLE EST ACQUITTE

Elle a été acquittée. (Service de la Presse Canadienne) New-Haven, Conn., 30.—Une jeune fille a été acquittée. ...

ENFIN NOUS AURONS DES LOGEMENTS

Enfin nous aurons des logements. (Service de la Presse Canadienne) Québec, 30.—Enfin nous aurons des logements. ...

POPULATION DE TROIS-RIVIERES

La population de Trois-Rivières est de 23,018. (Service de la Presse Canadienne) Trois-Rivières, 30.—La population de Trois-Rivières est de 23,018. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

REDUCTION ET ADMINISTRATION 23-25-27, RUE DU PLATON, TROIS-RIVIERES. TELEPHONES: Rédaction 588 Administration 673

DEUX SOUS LE NUMERO

ENFIN NOUS AURONS DES LOGEMENTS

La Commission des Logements de Trois-Rivières a décidé d'acheter le Parc Saint-Jean-Baptiste. (Service de la Presse Canadienne) Québec, 30.—La Commission des Logements de Trois-Rivières a décidé d'acheter le Parc Saint-Jean-Baptiste. ...

POPULATION DE TROIS-RIVIERES

La population de Trois-Rivières est de 23,018. (Service de la Presse Canadienne) Trois-Rivières, 30.—La population de Trois-Rivières est de 23,018. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

RENACE LA HONGRIE

La Hongrie renaisse. (Service de la Presse Canadienne) Paris, 30.—La Hongrie renaisse. ...

Présentation

Il est rare, voire même inconvenant, qu'un journal raconte ses souvenirs, même s'il atteint l'âge respectable de 75 ans !

L'histoire du journal n'est pas nécessairement l'histoire globale de la région qu'il couvre. Le journal ne fait pas lui-même l'événement; il assure le suivi quotidien des institutions et des individus. C'est une paire d'oreilles qui ne ferment jamais les yeux ! Il s'insère dans le pays et lui renvoie quotidiennement son image. " Une entité humaine a continuellement besoin de se définir, de se reconnaître à travers un miroir."

Le Nouvelliste est né à l'époque des tramways et des trottoirs de bois dans Trois-Rivières; époque où les voitures étaient rares et où, comme transport interurbain, dominait le chemin de fer.

"LE NOUVELLISTE, SOIXANTE-QUINZE ANS DE VIE REGIONALE", dès sa mise en chantier, s'est voulu un témoignage relatant l'autre quotidienneté: celle qui se vit à l'intérieur d'un journal. Une quotidienneté animée, bien évidemment, par l'actualité incessante qui mobilise des salles de nouvelles, des services de publicité, d'imprimerie et de tirage, autant de fébriles activités qui concourent à la publication d'un journal quotidien.

A des kilomètres de distance les uns des autres, trente auteurs-es de 27 à 89 ans, retraités-es du *Nouveliste* pour la plupart, ou anciens artisans de l'information chez nous, se sont mis à l'oeuvre avec enthousiasme. Ravis de collaborer, ils n'ont qu'un regret: celui de ne pouvoir tout raconter !

Le journaliste, cet humble fabricant de nouvelles, aurait beaucoup trop à dire pour que les responsables du projet songent même à publier un compte-rendu exhaustif des éphémérides régionales étalées sur trois quarts de siècle.

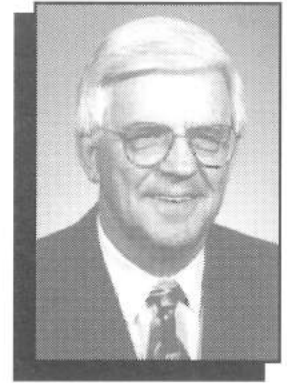
Vous êtes donc en présence de témoignages. Mais quels témoignages! C'est presque une concélébration! On y raconte en format divers et de couleurs variées, comme une courtepointe, certains grands moments de la Mauricie politique, sportive, sociale, artistique et religieuse, tels que vécus et traités à l'intérieur du journal, et ce, depuis l'ère du "pot à plomb" jusqu'au modem de l'ordinateur contemporain.

Ainsi, vous avez en main un album historique, judicieusement illustré de photos et reproductions puisées à même d'anciens exemplaires du *Nouveliste*. Compte tenu de l'abondance des textes reçus, *le lecteur* comprendra qu'il eût été difficile pour l'éditeur de respecter de façon rigoureuse l'ordre chronologique du contenu. La logique ainsi bousculée le déroutera peut-être. Nous nous en excusons.

Par-dessus tout, retenons du présent ouvrage que les auteurs connaissent "leur quotidien" par coeur. Et rappelons aussi, que La Mauricie et les gens qui ont fait naître et grandir "*Le Nouvelliste*" méritent bien cet album historique qui leur est dédié en cette fête anniversaire.

"LE COMITE DES DIX"

Association des Retraités-es et
Ainés-es du *Nouveliste* (ARALN)



Egilde Philibert
responsable de l'édition

Table des matières

5	AVANT-PROPOS <i>Gilbert Brunet, Président et éditeur</i>
9	PRÉSENTATION <i>Comité des Dix Égilde Philibert, responsable de l'édition</i>
13	TEMPS HÉROÏQUES ÉMILE JEAN, JOURNALISTE ET ÉDITEUR (1920-1953) LE CAMELOT, CET INDISPENSABLE SHAWINIGAN, UN ROYAUME <i>Roland Héroux</i>
39	75 ANS D'ÉVOLUTION TECHNOLOGIQUE <i>Jean-Pierre Gagnon</i>
69	LA PAGE ÉDITORIALE <i>Claude Bruneau</i>
85	CETTE SACRÉE "PUB"! <i>Côme Dessureault</i>
101	SERVICE DU TIRAGE <i>Elphège Lebrun</i>
109	UNE ARMÉE DE CORRESPONDANTS SOUVENIR D'UNE CORRESPONDANTE HISTOIRE D'UNE OEUVRE INACHEVÉE <i>Jean-René Ferron</i>
119	FAITS POLITIQUES DANS NOS PAGES <i>Jacques Laberge</i>
137	SOUVENIRS DES ANNÉES 50
143	L'INFORMATION RELIGIEUSE <i>Yvon Thériault</i>
149	LES FEMMES DANS L'INFORMATION AU NOUVELLISTE DEPUIS 75 ANS <i>Doris V.-Hamel</i>
181	LA VIE SPORTIVE EN MAURICIE CES 75 DERNIÈRES ANNÉES <i>Gaston Pépin</i>
215	LITTÉRATURE, ARTS ET SPECTACLES CHEZ NOUS
216	1967-1981 DES ANNÉES D'EFFERVESCENCE <i>René Lord</i>
220	DEPUIS 1981 <i>André Gaudreault</i>
223	DIVERTIMENTO 1960 <i>Simone G. Murray</i>
225	LE JOURNAL EN MILIEU RURAL <i>Roger Noreau</i>

233	LE SYNDICALISME
234	1920, MARQUE LES DÉBUTS DU SYNDICALISME <i>Jean-Pierre Gagnon</i>
238	1956-1966 <i>Benoit Roy</i>
240	45 ANS DE SYNDICALISME CHEZ LES JOURNALISTES <i>Claude Bergeron</i>
249	LE SYNDICAT DU SERVICE DE LA PUBLICITÉ (VINGT ANS APRÈS) <i>Roger Pozier</i>
257	GRANDES TRAGÉDIES <i>Jean-Marc Beaudoin</i>
265	LE NOUVELLISTE FAIT ÉCOLE <i>Jean-Paul Quinty</i>
275	UNE TRANCHE DE VIE AU NOUVELLISTE <i>Paul-Émile Plouffe</i>
285	DU DICTIONNAIRE SIMON AUX HISTOIRES ANCESTRALES <i>Jean-Jacques Saintonge</i>

295	Témoignages
296	“EN HOMMAGE A HECTOR HÉROUX” <i>Raymond Douville</i>
297	“LE NOUVELLISTE ENTRE 1934 ET 1941” <i>Marguerite Duval-Périgny</i>
300	“SOUVENIR DE MON STAGE A SHAWINIGAN” <i>Maurice Héon MD</i>
302	“SOUVENIR D’UNE BRÈVE CARRIÈRE” <i>Louise Rivard-Plouffe</i>
304	“MAMIE” <i>Michelle Roy</i>
305	“PREMIÈRES ARMES” <i>Robert Plouffe</i>
306	“UNE ÉCOLE DE JOURNALISME A SHAWINIGAN” <i>Bernard Racine</i>
310	“UN REPORTER SE SOUVIENT DU NOUVELLISTE” <i>Claude Tessier</i>
311	“UN DEMI-SIÈCLE...DÉJA !” <i>Maurice Bouillé</i>
312	“UNE PARTIE DE MON NOUVELLISTE” <i>Benoit Madsicotte</i>
315	À L’AUBE DU XXI ^e siècle <i>Bernard Champoux</i>



Autrefois, l'entreprise Girard & Godin était située sur la rue Bellefleur.
Aujourd'hui, Le Nouvelliste et T.R. Offset occupent le même site.



Temps héroïques
Émile Jean, journaliste et éditeur (1920-1953)
Le camelot, cet indispensable
Shawinigan, un royaume
par Roland Héroux



J'ai toujours rêvé qu'un jour j'écrirais quelques pages d'un grand livre sur l'histoire du *Nouvelliste*. Quand l'Association des retraités (es) et des aînés (es) du *Nouvelliste* s'est attaquée au projet en 1994, on m'a dit: «Tu vas évoquer pour nous les temps héroïques. *Le Nouvelliste* et toi avez sensiblement le même âge. Tu affirmes te souvenir des années de la rue du Platon et de ces lieux où ton père Hector est arrivé en 1923 et ton oncle Onésime en 1921. Ils t'ont raconté tant de choses. M. Émile Jean feignait d'ignorer que tu étais le plus effronté des fouineux. M. Laurent Paradis trouvait le temps de répondre à tes questions les plus insolites. Tu as eu le privilège d'avoir aussi jeune l'attention du gérant du journal et du directeur du tirage. Tu as suivi *Le Nouvelliste* quand il s'est installé rue Sainte-Marguerite. Tu as connu de belles années rue Saint-Georges. Après seize années à Québec au Journal des Débats, tu rentres à Trois-Rivières et tu te manifestes aussitôt. Vas-tu mourir pigiste? À toi donc, en attendant Les temps héroïques. Ça va te préparer à tes mémoires!»

Se peut-il que le récit dont on parle avec passion soit après tout une vraie page d'histoire? Notre association propose le livre qui rendra témoignage de 75 ans de vie régionale active. Une pareille tranche de vie, c'est déjà l'histoire qui s'écrit, c'est le patrimoine qui, chaque jour, trace un peu son sillon.

1920: une époque pittoresque

Au moment où *Le Nouvelliste* fait son apparition, le monde vient de connaître la terrible guerre de 1914-1918 et la grippe espagnole de 1917 tout aussi meurtrière. Il y a des journaux quotidiens à Montréal et à Québec. Entre ces deux pôles, Trois-Rivières veut faire entendre sa propre voix. Ce n'est pas la première fois que les gens du milieu réclament un quotidien. On leur en propose un dont on dira que, dans le cadre d'une vocation commerciale, il offrira tous les éléments d'un journal de qualité.

Le nouveau quotidien naît le samedi 30 octobre 1920. Il ne faut pas que ce soit un feu de paille. Ce journal est-il viable? Il aura son époque héroïque, mais il tiendra le coup, il grandira, il s'étoffera, il témoignera du milieu au fil du siècle. Il traversera des crises économiques, des périodes de prospérité et des récessions. L'histoire du milieu trifluvien et de la région n'aura pas d'observateur plus perspicace, de témoin plus attentif, de porte-parole plus responsable que le dernier-né des journaux de l'homme d'affaires québécois J.-H. Fortier.

Des souvenirs comme des ombres

Des Trifliviens ont vécu cette période et l'ont racontée à leur façon, en empruntant parfois des éléments au fantastique. Reste qu'ils sauraient raconter comme une litanie les noms de ces boutiques, de ces ateliers modestes, indispensables, mal éclairés, prenant vent de partout, étouffants l'été mais où on grelottait, les autres saisons. Ils ont souvenance du grand feu du 22 juin 1908, surtout parce qu'on le leur a raconté, ou parce que c'était au temps de leur enfance ou de leur adolescence. Un temps précisément où foisonnaient les ateliers et les métiers dont font mémoire des reliques jaunies et qui craquent de tous leurs plis et replis: journaux, revues, photos, circulaires, guides d'achats, annales, bulletins, annuaires, bottins, almanachs d'adresses et quoi encore.

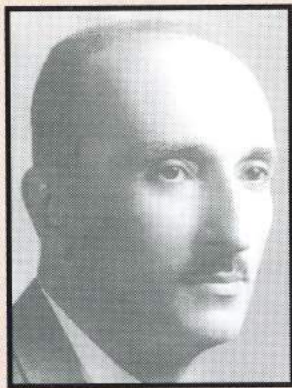
La reconstruction s'est faite dans un simulacre de permanence. Tout pressait. Trop d'artisans avaient perdu leur gagne-pain. Ces artisans, ces fils et petits-fils

Les grands patrons



Romuald Bourque

Directeur-gérant
(1920-1923)



Emile Jean

Directeur-gérant
(1923-1953)



Raymond Dubé

Directeur-gérant
(1953-1955)



Fernand Gagnon

Directeur-gérant
(1955-1958)



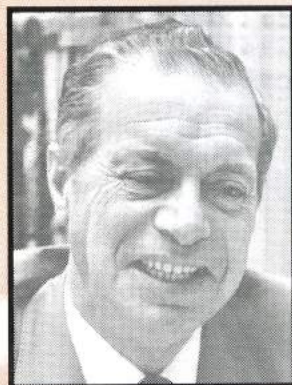
Pierre Dansereau

Président
(1958-1967)



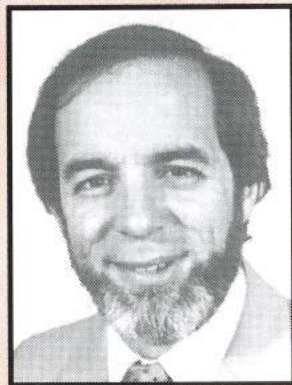
Eric Ferrat

Président
(1967-1969)



Charles D'Amour

Président-éditeur
(1969-1984)



Claude Masson

Président-éditeur
(1984-1988)



Claudette Tougas

Présidente-éditrice
(1988-1990)



Gilbert Brunet

Président et éditeur
(1990 à aujourd'hui)

d'artisans dont, dans bien des cas, nous sommes issus, prennent pour nos mémoires un air inspiré, une voix comme vétuste, restée poussiéreuse, pour ressusciter ce coin d'un vieux Trois-Rivières tout grouillant du labeur d'une époque. Coin hallucinant par ses tenaces odeurs d'encre, d'acide, de plomb, de colle, de papier journal, de carton, de sueurs fortes. Ces hommes à bout d'âge, extra-lucides, comme l'octogénaire Gérard Vanasse, fils d'un imprimeur des premières décennies de ce siècle, gardent nostalgie d'un temps révolu, épique en son genre. Ils ont, la plupart d'entre eux, su conserver comme des reliques le traditionnel tablier d'épais caoutchouc huileux, la visière fendillée qui s'entête à demeurer verte, la dernière paire de bracelets de métal ou de manchettes. Tous attributs et accessoires un peu sorciers dont les devanciers étaient fiers de ne pas se dépouiller au moment, souvent répété, d'aller, verbe haut, étancher leur soif aux tavernes toutes plus enfumées les unes que les autres.

Merveille pour eux que ce rauque vacarme des matrices en mal d'âge qu'ils dorlotaient et bourrassaient tour à tour comme de vieilles compagnes. Ils savaient qu'un certain Gutenberg, dont ils massacraient le nom avec le plus bel entrain, passait pour avoir inventé l'imprimerie. Ils entretenaient la conviction que cette invention, dénoncée comme diabolique à ses premiers balbutiements, serait encore à la mode au jour du jugement dernier. Ils exerçaient, eux, comme l'avaient exercé leurs aînés, le plus noble métier qui fût. Des gars dépareillés, incroyables, irréductibles, fiers jusqu'à l'insolence.

Lieux de mémoire

Cet arrondissement: Notre-Dame, Craig, du Platon, du Fleuve, Saint-Antoine et autres voies où les passants ne marchaient pas toujours droit et s'interpellaient sans cérémonie, en grognant un rituel d'énormes insultes, le piéton d'autrefois en rechercherait vainement aujourd'hui le visage, les sacres, les odeurs. Ces rues, ces ruelles ennoblies de noms historiques, n'étaient que peu éclairées. À proximité des quais, des marchés aux denrées, à foin, à pommes et à poisson, conservaient comme une carapace de l'épaisseur d'un vieux missel, les mêmes coriaces relents et odeurs sans compter que, certains jours de pluie ou de brume, les papetières proposaient à renifler leur polluante proximité.

Les vêtements s'imprégnaient vite de ces émanations à forte concentration. Ma mère, à ce temps où j'étais gosse, repérait sur moi cet insolite parfum chaque fois que, rentrant de l'école de Mme Annette Dupuis, je faisais un détour par du Platon où je savais que je retrouverais mon père.

Hector Héroux relate, en page 11 A du *Nouvelliste* du samedi 25 octobre 1980, en entrevue, que le salaire d'un journaliste de 10 ans d'expérience comme lui était de 25 \$ par semaine, soit environ 25 cents l'heure. «La bâtisse, rafistolée tant bien que mal à la suite du feu de 1908, abritait une dizaine d'employés composant le personnel du *Nouvelliste*, qui tirait à quelques milliers d'exemplaires.

La semaine de travail était d'une centaine d'heures, répète le chroniqueur, et Hector Héroux touchait à tout, c'est-à-dire qu'il faisait les éditoriaux, le conseil municipal, la chronique judiciaire, la météo, les nouvelles générales, en plus de corriger les épreuves.» Il n'était d'ailleurs pas le seul. La rédaction, l'atelier, entre 1920 et 1924, c'était tout ensemble une poignée d'hommes d'un beau métier, qui ne semblaient pas se rendre compte qu'ils n'arrêtaient jamais.

En fait, une partie du journal, soit la finance, était imprimée sur les presses de l'Événement-Journal, de Québec, média qui appartenait aussi à M. J.-H.

fixe et surtout en matinée, partager la pause-café et commenter le contenu du numéro dont les presses du quotidien venaient d'accoucher.

Quand il y avait des fêtes, le patron y participait de bonne grâce, voire de tout coeur. On le sentait près de ses employés, et toujours porté à s'inquiéter si quelqu'un avait ou semblait avoir des problèmes. Si l'on formulait une plainte, une critique ou même un doute à propos d'un employé, du *Nouvelliste*, Émile Jean en tenait compte, mais défendait jusqu'au bout cet employé qui aurait ensuite, sans éclat inutile et en toute discrétion à se justifier. Un employé n'avait pas à se sentir dévalué aux yeux d'Émile Jean s'il acceptait une offre d'emploi ailleurs. Il savait au surplus inviter un employé à ne pas partir sur un coup de tête. Il n'aimait pas humilier son personnel. Il donnait sa chance à chacun. C'était là un aspect très humain du caractère d'Émile Jean.

À l'extérieur, bien des gens croyaient que le propriétaire du journal, c'était Émile Jean. Bien sûr, il ne s'en offusquait pas. Et pourquoi l'eût-il fait? C'était un homme de réflexion et de jugement, le moins conventionnel qu'on pût imaginer. Il appréciait le talent, l'ardeur au travail, encourageait les initiatives qui lui semblaient valables. Il savait la valeur de l'expérience acquise et ne se cachait pas pour faire confiance à son personnel. Il n'a jamais songé à piéger qui que ce soit. S'il opposait un refus à une demande qui lui semblait non motivée, il jugeait bon de s'en expliquer.

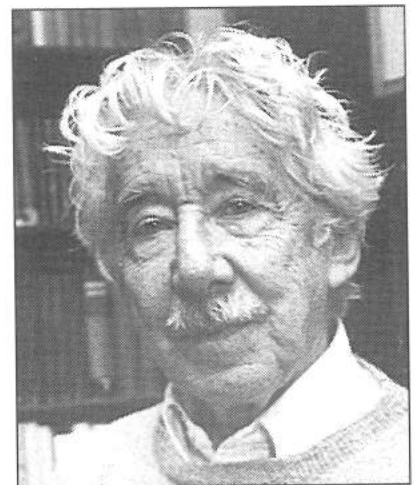
Émile Jean ressentait comme une fierté de dire: «Une telle, un tel est avec nous depuis tant et tant d'années. Le jour où il (elle) nous quittera, son départ sera regretté.» Pour ce patron sympathique, féru de discipline, qui se montrait plus sévère qu'il ne l'était à vrai dire, mais qui ne répugnait pas à un subtil paternalisme, la sécurité d'emploi, le concept de la permanence et de longs états de service comptaient énormément. Il suffit d'en appeler aux statistiques: la durée d'emploi des uns et des autres représente souvent toute une vie. Ce fut toute une époque, redisons-le; on avait *Le Nouvelliste* au coeur.

Émile Jean a eu durant sa vie le culte d'une information de choix, accessible à tous les publics. Il était sensible à la créativité, ouvert à la culture, aux arts, à l'histoire. Un illustre collègue en journalisme, Clément Marchand, qui le côtoya presque quotidiennement, surtout les années où *Le Nouvelliste* imprimait *Le Bien Public*, aime rappeler que M. Jean, qui avait de son journal une vision globale, entretenait à un degré surprenant le souci de la culture.

M. Marchand aime insister sur l'aménité et l'entregent de cet «ami». «C'était un homme de coeur, sincère, toujours prêt à rendre service. D'un bel équilibre aussi. On a dit qu'il ne fonçait pas. C'était mal le connaître. Il avait un don de persuasion qui le dispensait de tout éclat. Il ne faisait pas de vapeur, pas de vent. Conséquent, réaliste, loyal, il avait du souffle, du flair, du goût, du savoir-vivre. Sa distinction innée en imposait et charmait tout à la fois. Elle avait la grandeur de ce qui est vrai, authentique. C'était celle de l'honnête homme de Montaigne.»

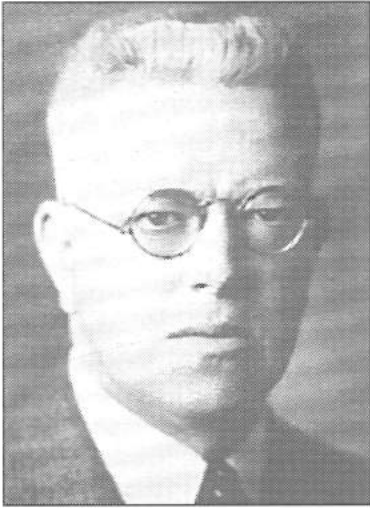
Ce témoignage, d'ailleurs, en rejoint bien d'autres. Nous, les anciens, avons eu le privilège d'avoir cet homme pour grand patron. Nous l'avons aimé, nous l'avons admiré. En toute convivialité, Émile Jean nous a fait partager son amour et son respect d'un métier noble et beau entre nous.

On n'oublie pas un tel homme. Pour les retraités, les anciens, les aînés, ce grand disparu reste une inspiration, un modèle à imiter. Nous aurions même envie d'en faire l'un des nôtres, à l'Association, à titre posthume!



Clément Marchand

Une longue fidélité



Onésime Héroux

Le Nouvelliste et moi avons sensiblement le même âge. Mon père Hector et mon oncle Onésime, je le précise, sont arrivés à la rédaction presque au début, soit en juin 1923 et à la fin de 1921 respectivement. En 1937, j'y ai rejoint ces devanciers. J'ai oeuvré trente ans au *Nouvelliste*, dont douze à Shawinigan (septembre 1941-mai 1954). Mon frère Claude y a aussi fait carrière. Nous nous sommes donc retrouvés en même temps quatre Héroux durant plusieurs années à la boîte commune. Un clan! Même que, depuis peu, un rejeton de la troisième génération, Michel, fils de Claude, s'est lancé en journalisme. Il m'étonne et me ravit, moi qui, en plus, suis son parrain.

Tout au fil des ans à l'écoute des gens et des choses, j'ai accumulé une abondante documentation, gardant contact avec la confrérie, profitant de l'expérience et de la mémoire de mon père et plus encore du plaisir évident qu'il éprouvait à raconter sa vie. C'était d'ailleurs un conteur qui aurait pu ne faire que cela, comme son père Louis-Dolor. Il m'a dit, un jour que nous revenions du Séminaire Saint-Joseph: «Nous sommes ici, là où était, dès 1900, le 66, rue Niverville. Voici l'almanach des adresses 1900-1901 de Trois-Rivières. C'est ici que Henri Bourassa et Georges Pelletier sont venus, un jour historique dans la famille, rencontrer ton oncle Omer et lui faire signer l'engagement qui en fit un des fondateurs du *Devoir*. Ses années de métier un peu partout à Trois-Rivières, à Québec et à Montréal en faisaient déjà un candidat fort recherché. En 1911, ils m'ouvriront à mon tour mon premier emploi.»

Quelques figures anciennes



Jean et Philippe Turcotte.

J'ai connu plusieurs de ceux qui ont donné le jour au *Nouvelliste* un certain samedi 30 octobre 1920. À mon entrée au journal, le premier dimanche d'août 1937, à 20 ans, je fus attaché à la traduction des dépêches de la Presse canadienne. La rédaction était ouverte à tous, même le dimanche. Un visiteur-maison bien fidèle était Philippe Turcotte, un as de la publicité, un vrai maître d'oeuvre. Sa carte d'affaires portait en exergue «Imprimerie, Chasse et pêche». Il personnalisait comme pas un chacun des contrats de ses nombreux clients. Il avait l'humour le plus fin. Il adorait l'eau, la forêt, les histoires. Il avait toujours des tuyaux, des scoops pour les reporters qu'il aimait. L'un de ces chanceux aura été Paul-Émile Plouffe, vers les années 1940. Il en a fait la confidence à son fils Jean. Philippe Turcotte était arrivé au *Nouvelliste* en 1921. Il est décédé prématurément à 53 ans. Jean Turcotte est lui-même entré au *Nouvelliste* à 16 ans et a été 46 ans aux ateliers du journal. Il était en charge des presses quand il a pris sa retraite. De son père, Jean Turcotte aime répéter: «C'était mon meilleur ami. Il m'a tout appris de la vie au grand air. Mais surtout il m'a tout appris d'une bonne pêche.» À 70 ans, pour Jean Turcotte, la vraie vie, c'est encore le lac, une belle truite frétilante. Ardent sportif, il a été un champion de la course en canot, accumulant trophées et médailles. C'était dans les années quarante-cinq, au club Radisson, à l'époque des Aubry et des McCulloch, ses partenaires de prédilection.

Un autre habitué du dimanche était Philippe Dion, surintendant d'ateliers et autre pêcheur impénitent, venu du Bas-du-Fleuve et bâti comme une armoire. Affable, chaleureux, il y avait autant de poissons dans ses histoires que dans les lacs où il venait oublier les sueurs des ateliers et troquer la senteur nocive du

plomb pour le parfum des résineux. Il raffolait de la truite, mais sa femme et ses enfants aimaient lui rappeler qu'en sa jeunesse, il ne jurait que par les marsouins.

La bâtisse municipale

Des Trifluviens qui ont connu les locaux de la rue du Platon vivent encore. Mais les gens qui ont assidûment fréquenté la bâtisse municipale de la rue Sainte-Marguerite ont souvent multiplié la pause-café au comptoir du sympathique aveugle Gaston Roy. On arrivait, on repartait sans façon. Tout le monde connaissait tout le monde. Ou bien l'on faisait vite connaissance.

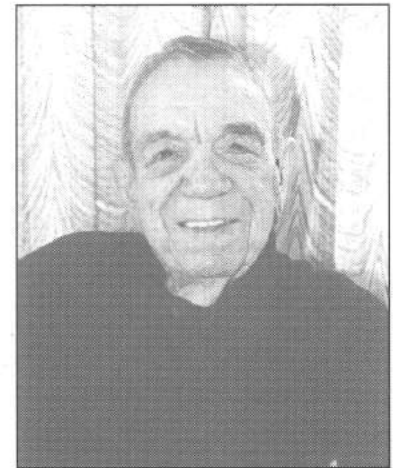
C'est l'époque des Émile Jean, gérant jusqu'en 1953, Laurent Paradis, Albert Plouffe, Réginald Lambert, Raymond Dubé, Rosario Blanchet, Albert Gaucher, Fernand Gagnon, Roland Lemire, Paul Lemay, Johny Duval, Gérard Garceau, Jean-Marie Gélinas, Raymond Douville, Philippe Laferrière, Adolphe Nantel, Charles-Auguste Saint-Arnaud, Paul Dupuis, tous les Bergeron, les Turcotte, Paul-Émile Plouffe Jean-Marie Fortier, Louise et Gérard DeCelles, Yvon Marchand, les Héroux, les Robert, père et fils, Armand Kid Martel, Hervé Biron, Yvon Thériault, Jacques Saintonge, Paul-Émile Guy et combien d'autres. On y croise Robert Bob Clark et Duncan Breese, du St. Maurice Valley Chronicle, les frères Waddy et Paul Aboud et Maurice Héroux, de Regent Shirt, J.-A. Mongrain, qui a lui-même un hebdo dont l'éditorialiste sera pour un temps notre frère Jules Héroux, Léon Trépanier et Maurice Duval, de CHLN, les sportifs Clyde McCarthy, Marcel Dufresne, François Héту, l'homme d'affaires Maurice Fortin, premier client à signer un contrat de publicité avec *Le Nouvelliste*, et dont le nom sera attaché, jusqu'en 1966, à la maison J.-L. Fortin. C'était le fils du fondateur. M. Fortin père avait ouvert ce commerce, en 1888, rue Notre-Dame, avec M. Nérée Teasdale. Ce fut, jusqu'au grand feu de 1908, La Boule d'Or. Après 1908, le grand magasin à rayons du temps renaît de ses cendres un peu plus bas, rue Notre-Dame.

Chaque fois que Maurice Fortin et Émile Jean se rencontraient et où que ce fût, c'était pour parler des années héroïques de la rue du Platon. Leur amitié remontait vraiment à cette époque. Maurice Fortin est décédé le 3 mars 1994, à 92 ans. Quelques semaines auparavant, il avait reçu à sa demeure de Cap-de-la-Madeleine Côme Dessureault et Jacques Laberge, le président et le trésorier de notre association. Il les avait entretenus longuement de son passé de citoyen et d'homme d'affaires. Il se passionnait, malgré son âge avancé, pour notre projet de livre-souvenir des 75 ans du *Nouvelliste*.

Je ne saurais évoquer *Le Nouvelliste* d'avant la guerre sans rappeler le souvenir d'un confrère, Edgar Fortin. Ce jeune reporter n'a fait que passer à la rédaction. Mais quel talent! C'était un de nos plus beaux espoirs. Il nous été enlevé dans un accident de la route.

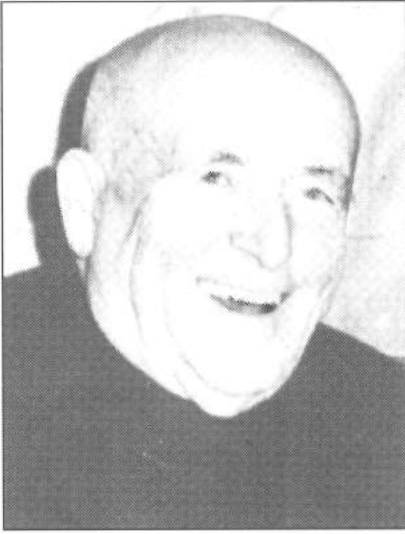


À la salle de rédaction, dans la bâtisse municipale, vers 1945: Albert gaucher, Armand Kid Martel et Marcel Panneton



Maurice Fortin

Le Tricentenaire et son effervescence

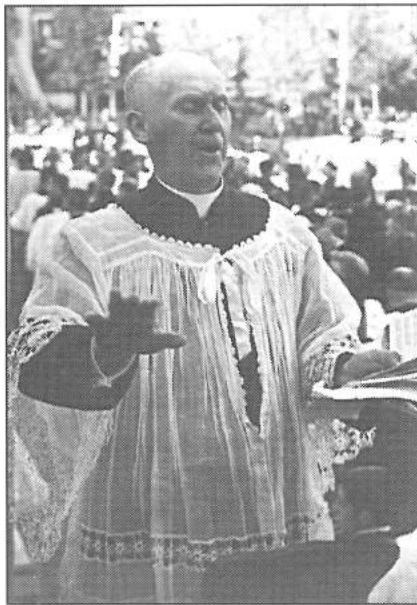


Albert Tessier

Des événements comme le tricentenaire de Trois-Rivières ont eu pour effet de stimuler les divers services du *Nouvelliste*. L'adolescent de 17 ans que j'étais alors n'a jamais oublié le faste des manifestations du 300^e anniversaire de la fondation de notre ville. La littérature régionaliste mauricienne a certes connu son âge d'or à cette époque. Le nom d'*Albert Tessier* reste à jamais attaché à ce qu'on a appelé la fierté mauricienne. Un des fleurons durables en est certainement le monument du Flambeau.

L'idée de rassembler la jeunesse trifluvienne afin d'organiser sa participation aux fêtes du tricentenaire a pris corps au début de 1934. La société Le Flambeau a été constituée officiellement le 21 février 1934. Elle emprunte son nom à un projet ambitieux soit l'érection d'un monument représentant un flambeau, porteur de la flamme symbolisant l'idéal de la jeunesse de Trois-Rivières. Une souscription publique fut lancée pour amasser les fonds nécessaires. Avec ceci de particulier qu'elle mettait à contribution la jeunesse des écoles, des usines et des magasins. Le 1^{er} juin 1934, une somme de 1212,25 \$ était déjà recueillie, une corvée était organisée pour le creusement des fondations et un entrepreneur prêtait de l'équipement. De mars à mai, raconte l'historien trifluvien René Verrette, *Le Nouvelliste* publia chaque jour la liste des souscripteurs.

On se rendit vite compte que le montant amassé ne suffirait pas. Une requête fut adressée par la société Le Flambeau au premier ministre du Canada, R.B. Bennett. Le député conservateur, Charles Bourgeois de Trois-Rivières, transmit et recommanda chaleureusement la requête à son chef. Les Communes octroyèrent le 18 juin 1934 une somme de 7 000 \$ pour la réalisation du projet. La pose de la première pierre eut lieu deux semaines plus tard. Le monument fut prêt en un mois. L'inauguration officielle eut lieu le 12 août. Mgr F.-X. Cloutier, l'évêque de Trois-Rivières, qui avait 85 ans, fut mené près du monument et tira lentement la draperie recouvrant le flambeau jusqu'à son sommet. Lucille Godin, présidente du comité féminin du Flambeau, fit jaillir la flamme, aux applaudissements de milliers de jeunes réunis place Pierre-Boucher. Des pigeons furent lancés dans le ciel. L'Union musicale et la chorale de 700 voix de l'abbé Turcotte ajoutaient une note grandiose à l'événement, rappelle René Verrette. Le 13 août 1934, p. 3 et 8, *Le Nouvelliste* relate l'événement sous le titre «La jeunesse trifluvienne allume le flambeau symbolique.»



L'abbé Joseph-G. Turcotte

En mai 1932, *Le Bien Public* avait organisé un concours littéraire ayant comme sujet l'histoire de Trois-Rivières. En 1934, Raymond Douville et Clément Marchand deviennent propriétaires de l'hebdo. Des douzaines de publications évoqueront Trois-Rivières et ses 300 ans. *Le Bien Public*, à partir de ses ateliers et à la suite de la série des Pages trifluviennes, publiera au fil des ans des centaines d'autres titres.

Le 6 avril 1994, un incendie rase l'imprimerie et l'entrepôt, avec un fonds de librairie extrêmement précieux. La reconstitution du fonds des Éditions du *Bien Public* reste réalisable. L'UQTR a pour sa part des numéros de plus de ces 300 volumes. En 1929, au lendemain de l'incendie du Séminaire Saint-Joseph, une tentative menée par l'abbé Albert Tessier pour réparer l'irréparable avait aussi donné des résultats étonnants.

Je sortais de Belles-Lettres. Il m'arrivait de croiser M. Émile Jean à la bâtisse municipale. Je lui disais mon appréciation de la couverture du

Nouvelliste à l'ensemble des fêtes. Il m'a dit: «Vous savez, Héroux (à mon père, il disait Hector), Trois-Rivières, c'est beau. Il faut visiter la ville rue par rue. Essayez de deviner le pourquoi de chaque enseigne. Si tel ou tel commerce a imaginé telle ou telle enseigne, ce n'est pas par hasard. Voyez, évaluez, comparez. Comment auriez-vous fait pour attirer la clientèle?»

Bella Beaulac, qui sera l'épouse de Raymond Douville, a publié en 1934, dans *Le Bien Public*, un travail très fouillé sur ces enseignes de la rue Notre-Dame. Émile Jean avait vu vers les 1930 se réaliser le projet d'une page littéraire dans *Le Nouvelliste*, comme le signale Jacques Laberge, dans sa chronologie de la vie trifluvienne à travers *Le Nouvelliste*. Il n'en admirait pas moins la page littéraire de l'hebdo de Douville et Marchand.

Même qu'il n'hésitait pas à recourir au texte de Bella Beaulac quand il prononçait une de ces causeries à saveur historique dont il avait le secret. Un jour, il m'a remis une des copies qu'il gardait avec soin, et il m'a dit: «Vous écrirez pour nous de ces choses un de ces jours.»

En fait, j'entrai au *Nouvelliste* en août 1937. J'ai commencé à y travailler au modeste salaire de sept dollars par semaine. J'ai vécu une époque aujourd'hui révolue. J'ai été moi aussi un touche à tout. Nous étions bien encadrés. Nos aînés savaient leur métier. Ils nous l'ont transmis en nous le faisant partager et aimer.

J'ai aimé les arts et surtout la musique. Surtout les chorales. Par exemple le Choeur mixte Thompson. Je connaissais un peu J.-Antonio Thompson. Il ne recherchait pas la publicité. Il m'a pourtant, au fil des ans, raconté son labeur d'organiste, de chef de fanfare, de professeur de musique, de compositeur. À l'occasion du tricentenaire, il écrivit pour les Chevaliers du Guet et leur quatuor des harmonisations toutes neuves de notre folklore. En une occasion, M. Thompson m'apprit même qu'il avait fait partie des Compagnons de Notre-Dame. Les Thompson, c'était toute une famille ne vivant que pour la musique. L'abbé Claude Thompson était encore un étudiant à l'époque. Un jour, il prendra en main les Petits Chanteurs de Trois-Rivières. Il y aura aussi l'École des petits chanteurs. Depuis 30 ans, les Petits Chanteurs ont chanté sous tous les cieux. Ils ont même fait la conquête de l'Europe.

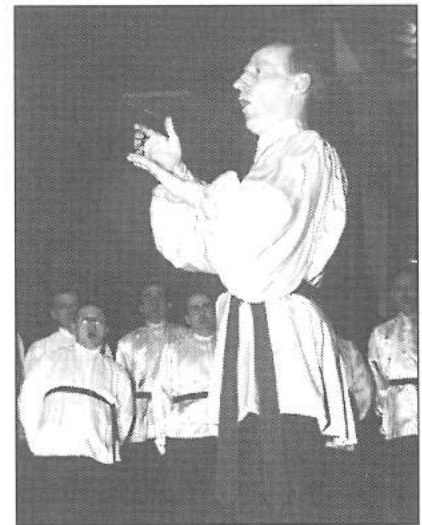
La chorale de 700 voix du tricentenaire a été associée à maints événements du tricentenaire. Elle fut un des beaux fleurons de la carrière de l'abbé Joseph-G. Turcotte.

J'ai fait partie de l'Orphéon dès les débuts. Après la guerre, on l'a déclaré mort. On en a presque fait l'autopsie. Pourtant, l'Orphéon a aujourd'hui 60 ans et il est bien vivant. C'est Albert Gaucher qui m'a fait entrer à l'Orphéon. Sa recommandation valait de l'or, m'a-t-on dit. Albert Gaucher était un bon copain et un rédacteur sportif comme on en voit peu. Il me parlait aussi de ses lectures. Marcel Panneton, qui a été plusieurs années un de nos correcteurs d'épreuves et à qui les bibliothèques de la Mauricie doivent tant, était pour Gaucher, pour moi et bien d'autres, la Référence. Grâce à Panneton, lire ne coûtait pas cher. Il prêtait, il donnait ses livres. Il en vendait aussi, pour presque rien. Il achetait en vrac. Il savait plus acheter que vendre, pour tout dire. Il fit aimer Léon Bloy à Gaucher. Il y a dans maintes chroniques de celui-ci de surprenantes réminiscences de Bloy. Gaucher avait une belle et puissante voix de ténor. Il adorait les ténors, cela se comprend. Un jour de février 1939, il me dit: «Richard Tauber, ton ténor et le mien, chante à Québec le 13. Je te fais venir un billet? J'ai ce soir-là entendu un des plus réputés ténors de son époque.

À Shawinigan, où j'ai été en poste de 1941 à 1954, j'ai fait la chronique des



J.-Antonio Thompson



Léo Carle dirigeant l'Orphéon de Trois-Rivières

Je dirai les temps héroïques



Bernard Piché

soirées de la Community Concert Association. On y présentait des chanteurs et des instrumentistes de renom. J'ai connu les beaux soirs des concerts en plein air de l'Union musicale. Philippe Fillion a été un directeur musical fantastique. J'ai été invité à faire les tournées musicales de cette fanfare en Nouvelle-Angleterre et jusqu'à New York. J'ai vu naître et grandir les Midinettes de Simone G.-Murray. J'ai été témoin des succès répétés de cette prestigieuse chorale féminine à l'extérieur et jusqu'aux États-Unis.

En 1934, toujours dans le cadre du tricentenaire, j'ai découvert à la fois Bernard Piché et la musique d'orgue de Jean-Sébastien Bach. Les orgues de la Cathédrale avaient bonne réputation. Des maîtres, de Marcel Dupré à Renée Nizan, ont offert sur cet instrument des auditions dont *Le Nouvelliste* a rendu compte. Piché venait de décrocher le Prix d'Europe et attendait une occasion d'aller étudier en France et en Belgique. Tout ce que Bach a écrit pour l'orgue, Piché l'avait assimilé et le jouait superbement. Ses maîtres, tel Tournemire, le lui diraient quelques années plus tard.



Czeslaw Kaczynski

Au début des années soixante, un jeune musicien polonais, Czeslaw Kaczynski propose la mise sur pied d'un préconservatoire de musique. En quelques années, on se retrouve avec un dynamique conservatoire de province. Des musiciens réputés y enseignent. L'abbé Joseph-G. Turcotte, qui a fait chanter à des centaines d'élèves du Séminaire de Trois-Rivières la polyphonie des abbés Casimiri et Perosi, avait plaidé dès les années trente pour un conservatoire et multiplié les appels en ce sens dans les revues et les journaux du temps. En 1964, encouragé par l'abbé Turcotte, Kaczynski conçut, comme prolongement des cours et des concerts du Conservatoire, un centre musical estival qui vit le jour à Saint-Jean-des-Piles. La première Villa Musica flamba à son premier automne. La seconde Villa Musica, qui a été vendue puis démolie il y a trois ans, attira jusque vers les années 1970 des artistes de renom. Il y eut même un été un festival d'orgue baroque, en plein air, et les organistes Bernard Piché, Lucienne et Gaston Arel y donnèrent plusieurs auditions mémorables. Quant au maestro Kaczynski, il vit maintenant à Rome, enseigne encore et fait du récital à un rythme soutenu.

Rue Sainte-Georges



Roland et Claude Héroux et leur père Hector Héroux vers 1963, à la salle de rédaction du *Nouvelliste*, rue Saint-Georges

Quand *Le Nouvelliste* décide en 1952 de quitter la bâtisse municipale, c'est pour occuper un nouvel immeuble au 500, rue Saint-Georges. C'est le début de l'ère Dansereau des années 1950-1960. M. Honoré Dansereau, homme d'affaires montréalais, arrive en Mauricie accompagné de ses fils, Pierre, affecté au *Nouvelliste*, et Maurice, à CHLN.

Émile Jean a quitté *Le Nouvelliste* en 1953. En 1969, Hector Héroux a pris sa retraite, à presque 80 ans. D'autres poursuivront un temps encore leur carrière au quotidien trifluvien. Les années cinquante et soixante sont encore l'époque des Raymond Dubé, Hervé Biron, Fernand Gagnon, des frères Roland et Claude Héroux, des Paul-Émile Plouffe, Jacques Saintonge, René Ferron, André Pellerin, Benoît Roy, Benoît Massicotte, Jean-Paul Quinty, des frères Yvon et Patrick Thériault, Jean Guilbert, Jacques Dallaire, Guy Bourdon, Claude Bergeron, Claude Tessier, Doris V.-Hamel, Maurice Roy, Claire Roy et Michelle Roy, Jean Laurin, Albert Bolduc, Philorum Chauvette, Jean-Marie Houle, Pierre L. Désaulniers. Guy Fournier et Antoine Desroches viendront, pour un temps, donner un nouveau souffle à la rédaction. Celle-ci fera presque peau neuve en

peu d'années. La fonction publique, par le truchement de l'OPDQ, recrute pour les ministères. Une quinzaine de collègues se retrouveront à Québec, à divers ministères et services de l'État, à l'Assemblée nationale ou au quotidien *Le Soleil*. D'autres reprendront le chemin de la métropole. Gérald Godin, entrera bientôt en politique et se fera élire dans Mercier contre le premier ministre Robert Bourassa. René Lévesque lui confiera le ministère de l'Immigration puis celui des Affaires culturelles. Le cancer a emporté Godin en octobre 1994.

Au printemps de cette année, le Prix littéraire de Trois-Rivières, créé en 1984 à l'instigation de la Société des écrivains de la Mauricie est devenu en souvenir de Godin, le Grand Prix littéraire de Trois-Rivières. Un autre prix, celui du Théâtre, porte le nom d'un ancien membre de la rédaction des années quarante, le regretté Louis-Philippe Poisson, qui a laissé chez les Compagnons de Notre-Dame, troupe fondée vers les 1920, un souvenir impérissable.

Une pépinière de journalistes

Il n'existait pas d'école de journalisme en ces temps dits héroïques, mais Hervé Biron est catégorique quand, à l'automne de 1969, dans le *Mauricien* médical, il consacre à son aîné Hector Héroux (1923-1969) une longue étude intitulée «Un jeune ancêtre au pays héroïque du journalisme canadien-français», qui prend sa retraite à 80 ans.

De son «ancien maître en journalisme et compagnon de presque toute ma vie professionnelle», Biron, lui-même historien, romancier, poète et éditorialiste dépareillé, fait écho à la naissance du *Nouvelliste* et à l'arrivée de Hector Héroux, qui a débuté au *Devoir* en 1911, en même temps qu'il collaborait aussi au *Nationaliste*, et qui a ensuite consacré dix années du journaliste le plus militant à l'hebdomadaire *La Liberté*, organe des Franco-Manitobains publié à Winnipeg à compter de février 1913. «Notre ami vient y faire équipe avec Émile Jean, Aurèle Goyer, Albert Plouffe et toute la kyrielle des autres. Car, dès le début, *Le Nouvelliste* devient par excellence l'école de journalisme du Québec. Il ne serait pas exagéré de dire que chaque journal de langue française du Québec a profité des services de plusieurs dizaines de bons journalistes formés aux Trois-Rivières sous l'égide de l'un ou de l'autre des rédacteurs précités, mais surtout de Hector Héroux», conclut avec panache le journaliste-romancier-poète Biron.

Quand le temps ne comptait pas

Nos générations ne comptaient pas les heures. C'était l'époque où le temps écartait toute mesure. J'admirais mon père, un bourreau de travail, qui enfilait les heures aux heures. Le moyen de le voir, c'était surtout au journal. J'ai commencé avant même mes dix ans, à fréquenter *Le Nouvelliste*, sorte de noviciat. J'y ai connu le journaliste et historien Raymond Douville, né en 1905, reporter avant les années 1930. Il aime prendre des notes sur un peu tout, indulgent pour les gens, mais intraitable pour un mot, une phrase de travers. J'apercevais aussi de temps à autre lors de mes visites à la boîte le truculent Adolphe Nantel, formidable chroniqueur, nomade incorrigible. Il n'a écrit qu'un seul roman, mais tout un roman. «À la hache» se situe dans nos chantiers mauriciens, avec des personnages aux beaux noms de chez nous. Nantel incarnait à lui seul la bohème journalistique de son époque. Philippe Laferrière, chroniqueur et humoriste sans



Raymond Douville

pareil, complétait un trio dont la Gazette sur le Trois-Rivières du temps souligne la légèreté, l'ironie et la fraîcheur inimitables. Et quel métier sûr. La suite de leur carrière en a témoigné.

Art religieux, art sacré

Mon propos sur l'art religieux et sur l'art sacré en Mauricie n'a pas pour but d'en faire une histoire exhaustive, mais d'évoquer certains événements qui ont leur place dans nos chroniques, quand on évoque les années 1920-1995, pour caractériser l'apport d'artistes et d'artisans qui, issus de chez nous ou venus d'ailleurs, ont rendu témoignage.

La cathédrale de Trois-Rivières

Les touristes de France qui visitent Trois-Rivières, et surtout nos cousins de Normandie, aiment s'attarder à la cathédrale. «Une église comme chez nous, disent-ils, d'un beau gothique. Avec la flèche du clocher, illuminée le soir, un décor à faire rêver. Mais quels beaux vitraux vous avez aussi!»

Ces vitraux sont de Guido Nincheri, maître verrier florentin. Mgr F.-X. Cloutier en eut l'idée au tournant du siècle, quand il accéda à l'épiscopat. Il rêvait pour son église des «vitraux de nature à rendre la Bible accessible au peuple». Nincheri terminait en 1914 ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Florence, avec 12 médailles d'or.

La guerre de 1914-1918 le surprend en Argentine. En quête d'emploi, il sonde Boston, puis New York. Et pourquoi pas Montréal, où, lui souffle un compatriote, il ne manque pas d'Italiens?

Mgr Cloutier et Nincheri font connaissance. On a dit tout simplement que la Providence fait bien les choses. L'évêque et son chapitre requéraient une thématique. Le choix tombe sur une dévotion populaire «Les litanies de Lorette». La réalisation couvre la période de 1925-1954 au studio Nincheri, à Montréal. *Le Nouvelliste* de ces 30 années y fera écho plus d'une fois. En 1967, après Vatican II, Nincheri reviendra une dernière fois à la cathédrale, lors d'importants travaux de restauration.

Nincheri s'inspire de la technique du vitrail, d'après des personnages vivants. Son épouse, leurs deux fils et même l'artiste y sont représentés. On considère l'oeuvre de la cathédrale comme son oeuvre la plus importante. Nincheri a travaillé dans une soixantaine d'églises au Canada, dont 26 à Montréal. Il aura excellé dans toutes les disciplines. «Virtuose de la forme et de la couleur, il a fait chanter chez nous la lumière», dira-t-on de celui qui, dans notre diocèse, a aussi eu des commandes pour les églises Notre-Dame-des-Sept-Allégresses de Trois-Rivières, Saint-Pierre de Shawinigan et la chapelle des Frères de l'instruction chrétienne de Pointe-du-Lac.

Ozias Leduc

J'ai fait en 1941 ma première vraie rencontre avec un peintre de chez nous, Ozias Leduc. L'abbé Arthur Jacob, curé de la paroisse de Notre-Dame-de-la-Présentation d'Almaville (aujourd'hui Shawinigan-Sud) m'invita à m'entretenir avec celui qui, à 76 ans, maître comme jamais de son art, allait décorer son église. L'abbé Jacob aimait la beauté. Leduc avait les mêmes exigences et un immense talent. Il transforma l'église. Il en fit une oeuvre d'art qui émeut, à juste titre. Y affluent de partout, depuis des décennies, ceux que passionne l'art religieux.

Le grand artiste de Saint-Hilaire a, au cours de sa longue carrière, décoré 26

églises du Québec. Son oeuvre mauricienne représente la grande entreprise de sa vie. Plusieurs scènes de ses tableaux sont un hommage aux bâtisseurs de la Mauricie que furent les bûcherons, les cultivateurs et les ouvriers d'usine. Par exemple Abraham qui va immoler son fils Isaac, ou Melchisédech préfigurant le sacrifice du pain et du vin, ou encore le tableau de la gloire divine devant la majesté infinie de Dieu. J'ai personnellement fait connaissance avec des pionniers de la paroisse dont le pinceau du maître, homme à la foi profonde, allait, dans certains de ses tableaux, faire des personnages bibliques.

Léo Arbour

De Léo Arbour, l'octogénaire que ne ralentit guère, notre collègue Hervé Biron, disait il y a bien des années: «Le bois se fait chair». Arbour, à travers ses sculptures, est certes aujourd'hui un de nos artistes religieux le plus maître de son art: un authentique créateur. Sainte-Catherine-de-Sienne, ma paroisse, possède quelques-unes des plus émouvantes sculptures du maître de Pointe-du-Lac.

En disant que, chez Arbour le bois se fait chair, Biron sent le besoin de préciser que ce n'est pas le bois qui se transforme lui-même en os, en muscles, en nerfs et en peau, mais le ciseau du sculpteur guidé par la main artiste. «Une statue, un bas-relief, un corpus de Léo Arbour semblent si spontanés, si frais, si naturellement accessibles qu'on les dirait passés de la nature à la trompeuse immobilité du bois... L'art en ses racines demeure une question d'intuition. Celui qui en est doué a reçu le souffle de l'artiste, les autres n'ont qu'à se taire ou à se résigner, ils ne seront jamais de véritables créateurs. Tout au plus réussiront-ils d'élégants pastiches qui n'apporteront rien de nouveau à l'humanité», expliquait Biron.

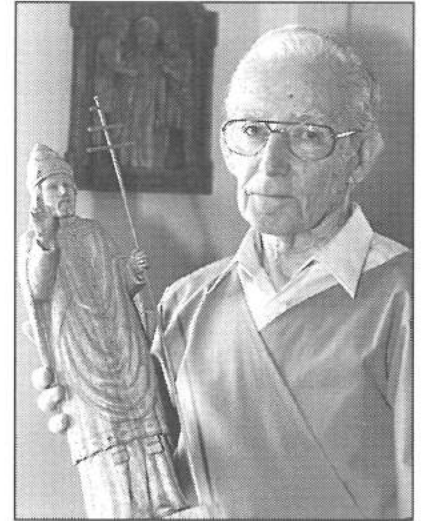
L'abbé Albert Tessier connut Arbour vers les années trente. Il en lui découvrit les dons, le feu sacré, une volonté têtue de réussir et d'accomplir l'oeuvre pour laquelle il était né. Il lui restait à acquérir les techniques de base, la peinture et le dessin. L'abbé Tessier fut le lien entre Arbour et Rodolphe Duguay, qui rentrait d'Europe. Arbour travailla aussi avec l'aquarelliste Léonce Cuvelier. En 1937, il fut admis à l'École du meuble.

Sa carrière débuta pour de bon quand sa paroisse natale lui commanda son premier chemin de croix. Il en fit bien d'autres, par la suite, sans jamais se répéter. Il projetait ses propres émotions sur un bois qu'il creusait d'un ciseau impatient. C'était chaque fois un effort nouveau, un acte créateur.

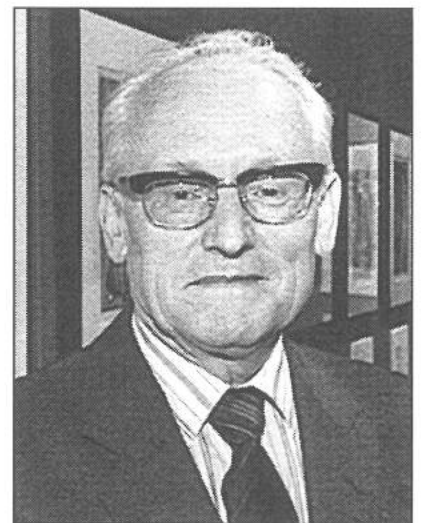
Albert Carpentier

J'ai eu aussi le privilège de rencontrer le R.P. Albert Carpentier, qui poursuit une longue carrière de graveur et de verrier au Japon, et qui appartient à la paroisse canadienne de l'ordre de saint Dominique. Les seize gravures que l'on peut admirer dans le chœur de l'église Sainte-Catherine-de-Sienne représentent chacune un épisode de la vie de Dominique, le fondateur de l'Ordre.

Il existe trois séries des originaux de ces gravures. À part celle de Trois-Rivières-Ouest, la seule en Amérique du Nord, il y a celle de la maison de Calaruega, Espagne, où est né Dominique; celle de la maison où vit et travaille au Japon l'artiste septuagénaire que le procédé de gravure sur papier IBORI a rendu célèbre dans le monde entier. Albert Carpentier a tenu plusieurs expositions à Trois-Rivières, à la salle paroissiale Jean-XXIII, chez les Dominicaines de la Trinité, ainsi qu'au Musée des Religions de Nicolet, qui a alors présenté 35 lithographies originales inspirées de poèmes du dominicain Benoît Lacroix, à partir du Cantique des cantiques.



Léo Arbour



Albert Carpentier

Albert Carpentier est un graveur reconnu dans le domaine de l'art. Notre collègue André Gaudreault, dans un article, en 1991, dit de lui: "on le considère comme un des plus illustres maîtres de l'art sacré du XXe siècle". Il a tenu depuis 1951 plus de 200 expositions en Belgique, où il est né puis en Hollande, en Italie, au Brésil, aux États-Unis, aux Philippines et au Canada. On retrouve plusieurs de ses oeuvres dans des collections privées et publiques, dont celle du Vatican.

Aline Piché



Aline Piché-Whissell

Aline Piché a présenté en juin 1990, au Centre communautaire Jean-XXIII de Trois-Rivières-Ouest les trois derniers vitraux de son oeuvre. Chronologiquement la première femme verrier du Canada, l'artiste trifluvienne exprime, de façon sublime, dans trois vitraux intitulés LA CHARITÉ, LA FOI, L'ESPÉRANCE, une sérénité qui, malgré une maladie douloureuse, constitue un hymne triomphal à la vie. Ces vitraux d'Aline Piché sont à l'entrée de l'église. Ils y rejoignent quatre autres de ses verrières, d'une aussi haute intériorité, qui représentent les quatre saisons et s'inspirent du Cantique du Soleil de saint François.

D'une polyvalence singulière, maître verrier, peintre céramiste, poète, comme son frère Alphonse, qui lance ses Ballades de la petite enfance à la même époque, Aline Piché s'est aussi passionnée toute jeune pour la danse et a doté Trois-Rivières de sa première école de ballet. Au temps où elle pouvait encore écrire, Aline Piché a résumé en trois courts poèmes un cheminement spirituel exemplaire.

Le père Jacques Houle, c.s.v., lui-même graveur et peintre, responsable de la communauté de Jean-XXIII, à l'époque, n'a pas hésité à dire que sa paroisse possédait un trésor inestimable, dans une chapelle qui fait presque monastère. Les vitraux de 1984 et ceux de 1990 y seront la fête perpétuelle de l'art sacré.

J.-Antonio et Claude Thompson

Il y a cent ans, le 22 novembre 1896 (fête de sainte Cécile), naissait à Montréal, J.-Antonio Thompson. Prédestination? J'ai consulté les colonnes du *Nouvelliste* des années 1920-1930. Une chronique musicale, en page 5 du samedi 5 avril 1930, nous entretient de l'exceptionnelle musique qu'on fait à l'église Notre-Dame-des-Sept-Allégresses...«À l'occasion de la fête de sainte Cécile, l'organiste (c'est J.-A. Thompson) ne manque jamais de donner un récital d'orgue avec le concours de la magnifique chorale de cette paroisse. Nous avons plusieurs chorales chez nous, mais il n'en est pas de plus entreprenante que celle de Notre-Dame...» Le chroniqueur Guy Leval rappelle que, l'année précédente, le jeune maître a aussi donné une magistrale conférence sur l'apostolat laïque par la musique et le chant sacré.

Par ailleurs, *Le Nouvelliste* a déjà rapporté les propos du directeur de L'Orphéon, Marcel Roux, qui, à 6 ans, vécut sa première messe de minuit à Notre-Dame. Le jeune Thompson, organiste à Notre-Dame depuis déjà 1916, l'a marqué à jamais.

La musique sacrée, à Trois-Rivières, n'aura pas, durant plus d'un demi-siècle, de serviteur plus fidèle. Comme organiste, durant 58 ans, comme maître de chœur, pédagogue, compositeur. De son père, Claude Thompson dira: "Il improvisait de façon sublime". Il dira aussi: «Si j'ai toujours eu envie de diriger des chanteurs, j'avais là aussi l'exemple de mon père qui, en 1941, fonda une impressionnante chorale mixte qui compta jusqu'à 80 voix. Sans la moindre sub-

vention, cette chorale connut de fort belles années. Mais mon père était déjà surchargé de travail et de responsabilités. Nous avions une famille nombreuse et plusieurs étaient aux études».

Mgr Claude Thompson, à la direction des Petits chanteurs de Trois-Rivières, est lui-même, sur le plan international, un prestigieux ambassadeur de l'art sacré. « Quand j'ai tenu ma première répétition des petits chanteurs, le 27 octobre 1956, je ne m'imaginai pas que, presque 40 ans plus tard, soit en juillet 1995, nous accueillerions à Trois-Rivières, le premier congrès international des Pueri Cantores à se tenir en terre d'Amérique». Il y a plus de 1500 de ces petits chanteurs répartis en une quinzaine de pays, chez nous, en Europe et même au Japon. À titre de président national des Pueri Cantores du Québec, j'ai eu l'immense joie de les accueillir à Trois-Rivières. Nous avons aussi vécu à Québec, des heures inoubliables, dont une bouleversante cérémonie de la paix, à laquelle ont notamment participé le président des Pueri Cantores du Rwanda et les quelques survivants - ils étaient trois ou quatre - des quelque soixante Pueri Cantores que l'on avait recrutés en ce malheureux pays. La clôture du congrès, sublime apothéose, a eu lieu à l'oratoire Saint-Joseph de Montréal. Ce ralliement nous permet d'entretenir d'immenses espoirs pour l'avenir de nos jeunes chanteurs à l'étranger et chez nous. De quoi justifier la prédiction de Mgr Maillet, au début des années 1920, lors de la première de plusieurs visites que nous firent ses Petits chanteurs à la Croix de Bois de Paris».

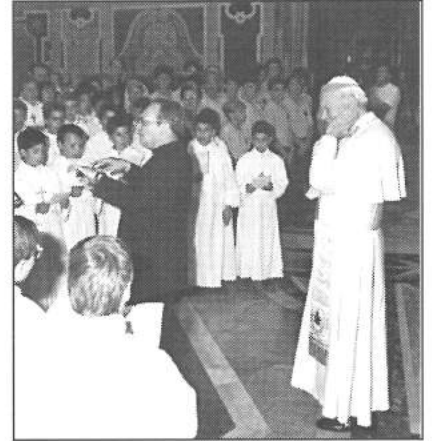
Le Petit Abbé des années 1950 reste enthousiaste et confiant. Rien n'a été facile. Rien ne le sera non plus en terme de continuité. Nous croyons en notre mission. Tout est un continuel recommencement. La musique sacrée n'a pas dit son dernier mot non plus que les Petits Chanteurs de Trois-Rivières.

L'Orphéon

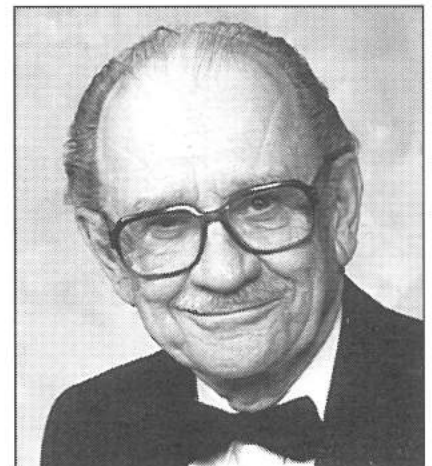
Il a été question ailleurs dans ce livre de L'Orphéon, qui chantera aux fêtes du 75^e anniversaire du *Nouvelliste*, et aussi des Nouveaux Compagnons, qui y joueront. Il importe de rappeler que L'Orphéon va bientôt entrer dans sa 60^e année. Ce fut, à l'origine, tel que fondé par Raoul Landry et dirigé par Georges-Henri Hamel, un chœur de voix d'hommes. La guerre marqua un temps d'arrêt. Le chef de chœur, Léo Carle, lui-même en service militaire, avait pourtant d'ambitieux projets. Il avait eu le privilège, durant ces années de guerre, de travailler avec un musicien de renom, Sir Ernest MacMillan. L'Orphéon repartit «en grande», dès le retour de Carle et connut des années fastes: concerts et tournées se succédaient, jusqu'aux États-Unis. La maladie eut finalement raison de Léo Carle. Une période de flottement suivit son décès. On se rendit compte que la solution à ce problème devenu aigu serait de transformer L'Orphéon en chœur mixte. Il y eut certes des résistances. Puis le nouvel Orphéon se mit à recruter. L'enthousiasme renaissait.

Chanteuses et chanteurs d'expérience grossirent les rangs jusqu'à plus de 80 membres. Certains n'étaient plus jeunes.

Dans sa nouvelle formule, L'Orphéon, avec une moyenne d'âge dans la bonne soixantaine, défie les années. L'un des pionniers, Julien Désilets, n'a jamais lâché. Pas question. Marcel Roux est lui-même aux commandes depuis près de 20 ans. Lui non plus n'est pas un lâcheur. Son maître, J.-Antonio Thompson lui avait donné le plus bel exemple qui fût.



Le pape Jean-Paul II accueille au Vatican les Petits Chanteurs de Trois-Rivières.



Marcel Roux

Le camelot, cet indispensable



Le jeune Boisvert, camelot des années héroïques

L'histoire du camelot est liée à celle de l'imprimé. À toutes les époques, *Le Nouvelliste* a eu ses camelots. Car un journal sans camelot, c'est impensable. *Le Nouvelliste* s'est assuré d'une bonne équipe de camelots dès sa première parution, le 30 octobre 1920. Au tirage, on savait que le premier journal arrivé est le premier lu. Même à l'extérieur, *Le Nouvelliste* a vu à livrer son produit de la façon la plus expéditive. J'ai connu les jeunes gars des temps héroïques qui, rue Du Platon, le sac bien bourré, offraient en chantant, *Le Nouvelliste*, encore bien mince, aux passants du centre-ville. Mme Eugène Baril (Alice Saint-Onge), qui, à l'époque travaillait chez Gasco, l'ancienne Maison Louis, où nos élégantes achetaient leurs vêtements, me disait : « J'entends encore le jeune Boisvert nous seriner «*Le Nouvelliste, Le Nouvelliste*. Il avait la belle voix pour ça.»

Quand un camelot d'aujourd'hui se présente chez un camelot de jadis, car il en reste encore, qui ont dans les 80 ans, comme MM. Albert Levasseur et Henri-Paul Isabelle, de Trois-Rivières, les échanges de points de vue et les comparaisons ont de quoi surprendre.

Où et comment constituer un réseau de camelots consistant ? Tout relève de la nature même du produit. Le quotidien a ses exigences. Il y a la concurrence, la variété des médias. À l'origine, *Le Nouvelliste* avait à lui tout le terrain. Le gérant du tirage de l'ancien temps, M. Laurent Paradis, nous a-t-on raconté, n'avait pas son pareil, pour recruter ses camelots et ses «abonneux» même quand la radio a commencé à lui disputer son public lecteur. Aujourd'hui, c'est la télévision que se fait omniprésente. La presse électronique est à l'oeuvre 24 heures par jour.

Le Nouvelliste, au fil des ans, a su faire face à la concurrence, prévoir toutes les situations, satisfaire sa clientèle. Beau temps mauvais temps, le lecteur peut continuer à lire son journal à l'heure du petit déjeuner.

Aujourd'hui, comme hier, le camelot est recruté surtout chez les adolescents. Filles et garçons convoitent ce travail. Une liste d'attente permet de pallier une absence, un départ, un accident.

Un camelot des années 1970-1980, René Héroux, et deux camelots de 1995, Martin et Kevin Bilodeau, nous parlent de leur boulot.

René Héroux

En 1979, au Cap-de-la-Madeleine, René Héroux, distribuait *Le Nouvelliste* déjà depuis huit ans. Étudiant travailleur et talentueux, il était passé par le séminaire et le cégep. On l'avait proclamé «le camelot idéal». Il rêvait d'aller à l'université et de faire carrière en météorologie. Il livra son dernier *Nouvelliste* un samedi 19 mai. Le 21, il partait pour Banff, espérant obtenir un emploi d'été qui lui permettrait d'améliorer son anglais. Il était déjà inscrit à McGill. Sitôt à Banff, il trouva du travail. Il rentra le 20 août chez ses parents, et repartait aussitôt pour l'Université. Trois ans plus tard, René Héroux obtenait le baccalauréat en météorologie de McGill et décrochait un emploi à Environnement Canada. Il a été tour à tour en poste à Terre-Neuve, dans les Maritimes, puis au Québec. Il est marié, et père de deux enfants.

«Mes huit années comme camelot m'ont valu d'assumer mes premières responsabilités et m'ont enseigné la disponibilité et la ponctualité. Même durant mes vacances d'été, mon journal livré, j'ai trouvé à m'occuper. J'ai pu me payer une moto. Il y a eu des moments difficiles. Livrer *Le Nouvelliste* du lundi était



Le camelot idéal de 1979 René Héroux, aujourd'hui météorologue, son épouse France, leurs enfants Raphaël et Laurence

facile, livrer ceux du mercredi et du samedi étaient autrement ardues. Je partais avec deux sacs, très lourds. Aux jours de pluie, de verglas, de froid, de neige, de tempête, je réussissais quand même à prendre mon déjeuner avant de partir pour l'école. Mes parents voyaient à intervenir efficacement, quand c'était nécessaire, assumant même à l'époque où ils travaillaient eux-mêmes hors du foyer, le supplément de tâche que réclamait une livraison normale.»

Dans bien des cas d'ailleurs, et je crois que c'est essentiel, la tâche du camelot devient une affaire de famille, surtout au début, quand le camelot est jeune et doit tout apprendre. Le papa, la maman, un frère, une soeur, sont disponibles et connaissent par coeur le secteur à couvrir. Un repas en commun, un voyage organisé, la visite d'une industrie, d'un commerce, d'une imprimerie nous ouvraient de nouveaux horizons. L'école de la vie était à notre portée. Nous étions ambitieux, nous savions que chaque expérience nous préparait à quelque chose d'important, d'essentiel pour plus tard».

Martin et Kevin Bilodeau

Martin et Kevin Bilodeau ont 16 et 12 ans. Ils appartiennent à la vaillante équipe de la ville de Trois-Rivières-Ouest. Dès l'aurore, sac au dos, ils sont à l'oeuvre. Un jus, un lait, un café les mettent en train. Ils reviendront pour le petit déjeuner et repartiront pour l'école. Ce sont des élèves appliqués, talentueux, mais aussi des athlètes comme le papa.

Martin est un gardien de but déjà remarquable. Il sait ce que coûte un équipement de cerbère. Il s'en est payé un avec ses revenus de camelot. Son grand-père lui a fait une «avance» pour les dollars qui manquaient. Martin a accepté, à condition de rembourser. La famille s'associe elle aussi aux sports. Le père, la mère, la grande soeur voient à assister à chaque joute impliquant Martin ou Kevin. Tout est réglé d'avance. L'école, le journal, les sports d'hiver et d'été. Leurs abonnés savent, rien qu'à les interroger, qu'ils ont affaire à des athlètes en devenir, mais aussi à des adolescents sérieux qui aspirent à poursuivre des études supérieures un jour ou l'autre. Martin a déjà pensé à devenir moniteur en éducation physique. Mais la géographie, l'histoire et les sciences le passionnent aussi.

Être camelot, c'est apprendre à bien faire les choses: que le produit soit livré proprement. Avec discrétion. Ne pas faire de bruit dans les escaliers, ne pas en faire en fermant les portes. Protéger le journal contre la pluie. S'assurer le mieux possible que le client ne se fera pas prendre son journal, en cas d'absence. Prévoir si, en période de vacances, il veut continuer à recevoir son journal et se le faire réserver chez le camelot. Donner l'explication qui s'impose quand une livraison a été retardée au point de départ.

Le camelot a aussi des droits. Celui d'expliquer qu'une galerie, un trottoir sont dangereux, qu'un chien malveillant peut empêcher de livrer le journal entre les deux portes, qu'il s'est blessé à la cheville parce que l'allée n'était pas salée. Tout peut se dire avec diplomatie, souligne Martin, déjà fin psychologue. Apprendre sur le tas, mille petites choses, rajoute Kevin, qui admire le grand frère.

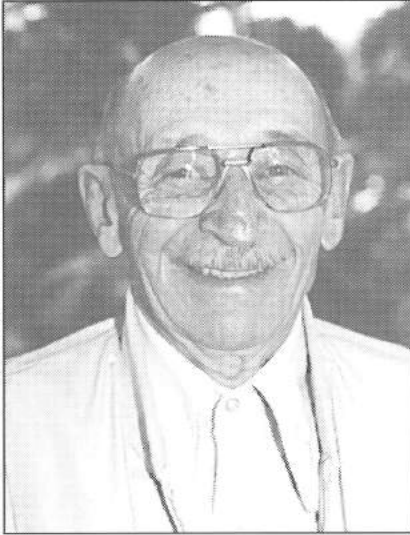
Albert Levasseur

Albert Levasseur est un fils de la paroisse Saint-Philippe, qu'il n'a jamais quittée. Ce fut tout un athlète. Il suffit de voir cet octogénaire pour imaginer, par exemple, quel coureur il fut à 20 ans quand il remporta un marathon de 15 milles organisé par *Le Nouvelliste*. Le camarade Jacques Laberge, dont le public dévore



Deux camelots d'aujourd'hui, les frères Kevin et Martin Bilodeau.

les chroniques sur les quilles, a été affecté au sport durant des années. C'est surtout avec des sportifs d'hier et d'aujourd'hui qu'il sirote son café du matin aux Rivières. Albert Levasseur y est ponctuel comme l'horloge. «Il est resté souple comme un chevreuil, jeune des pieds à la tête et se raconte avec une verve contagieuse», renchérit mon collègue.



Albert Levasseur, camelot des années 1929-1930.

«À l'âge que j'avais, on pouvait essayer de m'en imposer, mais j'étais un camelot sans peur. Celui qui aurait voulu s'approcher de mon sac et essayer de me piquer un seul numéro aurait vite reculé. J'avais un chien, un vrai, qui ne discutait pas mes ordres. Si je m'éloignais le moindrement ou même quand je grimpais jusqu'au troisième étage, je n'avais qu'à lui dire: ``Veille sur le sac, bouge pas et attends-moi''. On a fait le test. J'ai demandé à des copains de s'approcher. Je surveillais d'un peu plus loin. Le chien a montré ses crocs et grogné avec conviction.»

Levasseur a été camelot vers 1929 et 1930. Il couvrait tout Saint-Philippe, livrant jusqu'à 600 copies par jour. *Le Nouvelliste* se vendait trois cents le numéro et rapportait un demi-cent au camelot. Un abonné avait droit à un choix de primes qui surprendrait aujourd'hui: des bustes du pape de l'époque, des missels, des chapelets, des crucifix, des statues, des cadres de la Vierge, des beurriers, un dé à coudre, des draps, des canifs, des couteaux à pain, des fers à friser, des blagues à tabac. Question de goût et selon la durée de l'abonnement.

Albert Levasseur venait souvent au *Nouvelliste*. Il aimait l'odeur des ateliers, de la presse, de la clicherie. Il en était venu à connaître un peu tout le monde. Comme le clicheteur, Albert Therrien, le pressier Édouard Labrecque, le directeur de la publicité Philippe Turcotte. Il se souvient aussi d'un dénommé Lebel qui desservait tout le quartier Sainte-Cécile en voiture. Il avait un beau cheval et devait donc être riche, ironise-t-il. «Mais, de mon temps, pour un simple camelot comme moi, c'était différent. Il ne fallait pas se laisser décourager par la pluie, le grésil, la neige, la boue. Rien n'était déblayé à l'heure de la livraison. J'ai souvent eu de la neige jusqu'à la ceinture. Et pas de rues pavées. Au dégel du prin-temps, des secteurs entiers du quartier étaient inondés. Peu de gens nous plaignaient. Il y en avait qui pensaient que c'était bien payant... surtout chez ceux qui nous payaient mal».

«J'étais fier de ce que je gagnais. J'apprenais la valeur de l'argent, du travail bien fait. J'ai la conviction d'avoir servi mes abonnés de mon mieux et d'avoir récompensé mon chien avec de bon gros os.»

Henri-Paul Isabelle

Henri-Paul Isabelle est né à Saint-Barnabé et y vivait encore quand il a été commis à la livraison du *Nouvelliste*, fin octobre 1920. C'était un dimanche. M. Laurent Paradis s'est présenté à un groupe d'adolescents dont le jeune Isabelle, qui avait 10 ans. «M. Paradis nous a impressionnés. Il était habile. Il avait dans son automobile un sac complet du *Nouvelliste*, né de la veille. Nous étions au bureau de poste. C'était avec l'église, le lieu de ralliement. Nous abonnions les gens, vivement intéressés par ce nouveau journal qui venait à eux. Pour un abonnement d'un an, vendu quatre dollars, le camelot touchait 1,80 \$. Ce fut mon premier travail. Nous avons tellement bien réussi que *Le Nouvelliste* a calculé que le territoire était déjà mûr pour un homme qui ferait le tour de la paroisse de façon suivie».

M. Isabelle parle de tout ceci avec humour. Il a maintenant 86 ans, vit à Trois-Rivières depuis belle lurette, a bon pied, bon oeil, après avoir tenu durant

plusieurs décennies une boucherie-épicerie, rue Saint-Maurice, près du coin de Sainte-Ursule. «Je lis *Le Nouvelliste* tous les jours.» Il a tenu sa promesse d'être un informateur privilégié. «Je me réjouis d'en avoir distribué le premier numéro, en fin de 1920, dans son patelin Saint-Barnabé. Nous avons notre journal tôt le matin. J'ai toujours apprécié le travail des camelots. Il y a des jours où rien n'est facile. Le froid, le vent, la pluie la neige. Personne n'ose sortir. Mais le camelot est à votre porte, tout sourire. C'est notre ami le plus matinal. J'aime, quand il en a le temps, m'informer de ses études, de ses projets, de ses loisirs. En retour, on me pose des questions sur notre jeunesse. J'ai su que les camelots échangent à propos de nos confidences et aiment se dire les adresses où l'accueil est bon. Ce sont souvent des jeunes dont, à cause de mon commerce, j'ai connu et servi les familles.»

«Quand nous sommes arrivés de Saint-Barnabé en milieu urbain, j'ai cherché du travail. J'ai été plusieurs années en apprentissage. Puis j'ai eu ma propre entreprise. En plein coeur du quartier Notre-Dame. La Wabasso oeuvrait à plein régime. Les employés et leurs familles, c'était notre clientèle. Je me suis marié à trente ans, à Bernadette Provencher. Nous avons eu six gars et quatre filles. Nous occupions l'étage supérieur d'un immeuble acquis de Mlle Blandine Naud. Le rez-de-chaussée, c'est notre commerce. Je l'ai vendu en 1967. Par la suite, j'ai été magasinier, durant onze ans, au bureau local de Douane et Accise. Depuis, c'est la retraite. Une retraite heureuse, parce que nous jouissons tous deux d'une bonne santé. Que demander de plus ?»

«Bien des choses ont changé. Ainsi la Wabasso n'est qu'un souvenir. Mais nous avons plaisir à rencontrer nos clients d'autrefois. Nous nous efforcions de bien servir la clientèle, comme notre camelot actuel nous sert, avec diligence. J'ai appris tout jeune. Mon argent de camelot du *Nouvelliste* a été mon premier dépôt à l'épargne. Ça ne s'oublie pas».

La chanson du camelot

Le Nouvelliste, Le Nouvelliste

Tout le monde lit les nouvelles tristes

On regarde les colonnes des sports

Puis on finit par la page des morts.

Les camelots se chamaillaient dans la cour du *Nouvelliste* rue du Platon en attendant leur sac de journaux et chantaient cette version, qui n'est pas la seule. Certains se contentaient des deux premières lignes.

Shawinigan, un royaume

SHAWINIGAN - un royaume! Mon regretté collègue et ami Paul-Émile Plouffe aimait dire de ses années au *Nouvelliste* qu'elles avaient été une des périodes les plus heureuses de sa vie. J'aimais m'entretenir avec lui de mes quelque trente ans au quotidien de Trois-Rivières. Il avait connu, sans y avoir été attaché en permanence, les bureaux régionaux du journal, dont celui de Shawinigan. Quand j'évoquais mon propre stage de douze ans au bureau de Shawinigan, il avait cette réplique amusée: «Ah oui!. Ton royaume!» Il l'a même écrit dans un article étoffé de ce livre-souvenir intitulé *Le Nouvelliste, 75 ans de vie régionale*.

Une grande assemblée syndicale est prévue pour la soirée. Il y aura des orateurs invités de l'extérieur, des leaders syndicaux qu'on attend avec impatience, qui clameront sur un ton de défi:

«Il y a assez longtemps que ça piétine. Aiguisez vos crayons. Envoyez votre photographe. Faut que la compagnie sache qu'on existe. On compte sur vous autres.»

Une convocation en somme. *Le Nouvelliste* y sera, il n'a pas attendu d'être invité, notre réseau d'information sait de quoi il en retourne. Quand un tel ralliement a lieu au poste de police no 1, 5e Rue, le reporter n'a pas à aller loin. Nos bureaux sont en face, en haut de la bijouterie Lamothe. Tout le quartier va entendre. Il fait beau, la soirée est douce — il y a au moins ça de doux — la fenêtre est ouverte toute grande. Deux dactylos sont disponibles. On a prévu une bonne consommation de papier à copier.

Le reporter est allé sur les lieux, prendre les noms, le photographe est reparti avec ses négatifs. L'assemblée peut commencer. La rue est noire de monde. C'est le va-et-vient. Il y a les tavernes pas loin. S'il doit y avoir un vote, les syndiqués sont priés de ne pas s'absenter longtemps. Il faut finir à l'heure. Il y a en qui travaillent à partir de minuit.

À Trois-Rivières, on a prévu une bonne place pour la grosse nouvelle que le monde du travail va dévorer demain matin. S'il y a un «pétard», il faudra aussitôt assurer du renfort. Et aussi couvrir les réseaux. Et puis tenir compte de l'heure de tombée. C'est-à-dire que copie et photos doivent parvenir au bureau de Trois-Rivières, le soir même.

Le monde syndical est naturellement revendicateur. Il a besoin de faire entendre ses voix. Shawinigan a vécu ça dès l'approche des années 50. Depuis un demi-siècle, il y avait eu la Shawinigan Water & Power pour attirer l'industrie. Shawinigan et sa périphérie avaient vu la grande et la petite industrie s'installer comme à demeure, on l'aurait juré. Les compagnies Alcan, Shawinigan Chemicals, Du Pont, Canadian Carborandum, C.I.L. participaient à l'essor industriel. Le monde des pâtes et papiers avait des usines à Shawinigan et donnait du travail à une main-d'oeuvre féminine qui y trouvait son compte. La population a augmenté régulièrement. Des quartiers entiers ont surgi dans le paysage. La gent ouvrière ne se posait même pas de questions.

Plusieurs de ces complexes industriels avaient des usines ailleurs, au Québec et en Ontario, aux États-Unis; ils ont dû, après avoir fait un effort de guerre incroyable, recycler leur production, se refaire une clientèle. Les premières mises à pied ont eu lieu. Les syndicats, revendicateurs de par leur nature même, sont rapidement passés avec fracas à la défense de leur membership. Un

beau rêve s'effritait. La dure réalité s'installait. L'insécurité gagna la gent ouvrière. Shawinigan eut sa part de conflits syndicaux, de grèves.

Un village surgit parmi les arbres

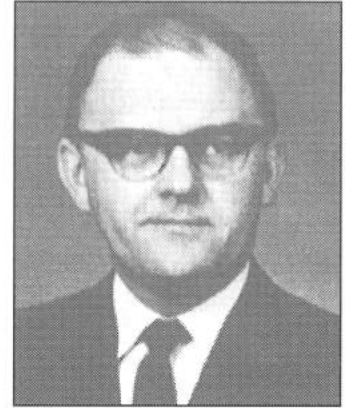
J'ai dans un premier volet, traité des années héroïques du *Nouvelliste*, en remontant à la fondation de ce quotidien, en 1920. Shawinigan commence officiellement le 23 mai 1901, jour de l'incorporation. Un peu avant 1900, on s'affaire déjà. L'année 1899 est celle de l'arrivée d'un groupe d'ingénieurs, contremaîtres et ouvriers de différents corps de métiers pour la construction du premier batardeau de la compagnie The Shawinigan Water & Power. L'historien Fabien LaRoche, précise, dans son livre "Shawinigan après 75 ans." "À l'été, La Baie Shawinigan voit surgir ici et là, parmi les arbres, une vingtaine de maisons qui se révélèrent bientôt insuffisantes... Trois importants chantiers de construction débutèrent presque simultanément au cours de l'année 1900: les premières centrales de la Shawinigan Water & Power et de la Pittsburg Reduction et le moulin à papier de la Canadian Belgo Pulp & Power. Les travaux vont bon train. La population ne cesse de croître. Il faut étendre le territoire domiciliaire en un lieu plus propice. «Shawinigan était le lieu tout désigné et choisi depuis 1899. La «Pointe-à-Bernard» s'avéra le site idéal; en peu de temps plusieurs maisons d'habitation et des établissements commerciaux s'élevèrent entre les arbres de la forêt, formant ainsi l'embryon de ce qui allait devenir la ville prospère que nous connaissons aujourd'hui.»

Temps héroïque, bien sûr. La population augmente sans cesse. Crise aiguë du logement. Le «village» de Shawinigan compte déjà trois importantes industries, deux banques, les services de la poste, du téléphone et du chemin de fer, des maisons de pension et des commerces bien établis, mais où manqueront encore, pour toute une année, l'organisation religieuse et l'administration scolaire. Le nouveau village vote pour la première fois, et à haute voix, le 23 mai 1901. Le nouveau village vivra 11 mois et deux jours. Le 26 mars 1902, le lieutenant-gouverneur de la province sanctionna la loi créant la ville de Shawinigan Falls. Le mot «Falls» disparaîtra en février 1958, dans un amendement de la charte de la «cité.»

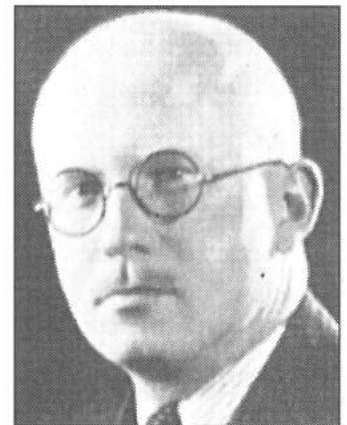
Des annexions mais pas toutes

Shawinigan, au départ, c'est le territoire de deux paroisses: Saint-Pierre et Saint-Bernard. Soit le bas de la ville. En 1923, la construction de la Canadian Carborandum entraînera l'annexion en 1925 de la première municipalité Shawinigan-Est détachée de Sainte-Flore. Une deuxième annexion suivra, celle du village de Shawinigan-Nord, constituée de la paroisse Saint-Charles-Garnier.

Mais le projet d'annexion dont on parlait déjà, et le plus souvent aussi, à l'époque, fut celui d'Almaville, aujourd'hui la ville de Shawinigan-Sud. La famille de Gérard Garceau, le directeur de notre bureau régional, avait élu domicile à Almaville-en-Haut. Notre collègue militait avec passion pour l'annexion des deux municipalités. Le bas de la ville de Shawinigan favorisait l'annexion avec Almaville-en-Haut. Le haut de Shawinigan, à la suite d'annexions successives et dont la première, au tout début de la municipalité, avait été celle du village Saintonge, comptait désormais plus de sièges et plus d'électeurs. On jugeait n'avoir pas besoin d'Almaville-en-Haut. Ce n'était pas non plus le beau fixe à Almaville-en-Haut. Gérard Garceau y fut conseiller un certain temps. Puis il fut, à la suite de certains remaniements au conseil, nommé maire. Des élections, bien orchestrées de part et d'autre, convièrent la population aux urnes. Le lendemain du scrutin, Gérard Garceau était redevenu simple citoyen.



Fabien LaRoche



Gérard Garceau

Shawinigan, un royaume

Dans Shawinigan après 75 ans, Fabien LaRochelle, titre un chapitre «Les tentatives de Shawinigan-Sud. Un Roman à épisodes sans épilogue» En 1976, date de la parution du livre, il y a déjà plus de 45 ans que l'on en parle, sans jamais s'entendre tout à fait. Le projet d'annexion a connu beaucoup de partisans et plus encore d'adversaires. La première démarche, celle du conseil du village d'Almaville, a eu lieu en février 1930 et n'a pas eu de suite, du côté de Shawinigan. Autre démarche en 1934. Shawinigan, après «certaines études», n'y donne pas suite. Même chose pour des démarches d'Almaville en mai et en septembre 1935.

Refus répétés pour Almaville

Quand j'arrive à Shawinigan en septembre 1941, Gérard Garceau me prévient que des dossiers chauds m'attendent, dont celui de l'annexion. Je me renseigne, avec prudence. Le maire J.-A. Bilodeau et une partie du conseil favorisent le projet. Le projet d'annexion est adopté au conseil de Shawinigan en première lecture, puis en deuxième (9 mars et 21 mai 1941). Mais l'opposition dans le haut de la ville dispose aussi d'appuis importants au conseil des ministres. L'affaire dort, semble-t-il, à Québec. Ce qui n'augure rien de bon.

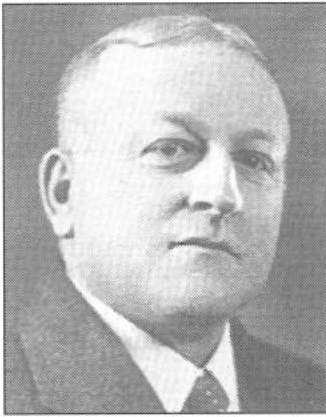
On continue à parler de consultations, de plébiscite, de référendum. Puis le ministre des Affaires municipales annonce qu'il a pris une décision. Au plébiscite des 31 août et 1er septembre, le règlement d'annexion est défait, 1828 voix contre 1103. Un vote de 61%. Un peu plus de 51% aux quartiers 1 et 2, un peu moins de 70% au quartier 3. Le conseil municipal n'a qu'à s'incliner et à rescinder son règlement. À Almaville, c'est la déception.

L'automne suivant, autre appel à la population, qui se prononcera sur une double question: redistribution des quartiers et annexion de Shawinigan et d'Almaville. Le premier projet propose la création d'un quatrième quartier pour la paroisse du Christ-Roi et la création d'un 5e quartier avec le village d'Almaville. Le 2e projet propose un 4e quartier avec le Christ-Roi et le rattachement du village d'Almaville au quartier no 1 de Shawinigan. Les deux projets sont rejetés par des majorités de 545 «non» et 606 «non.» La majorité a parlé.

En décembre 1950, le conseil de Shawinigan discute d'annexion: rien de concret n'en résulte. Le projet refait surface six ans plus tard. Le maire François Roy charge un «conseil d'expansion économique» présidé par l'ingénieur Alphonse Trudel d'enquêter sur les possibilités d'annexion des municipalités voisines de Shawinigan: Shawinigan-Sud, Shawinigan-Est et La Baie Shawinigan. La commission Trudel présente son rapport en juillet 1953 et propose, en conclusion, qu'on songe à des annexions de nature à assurer le développement futur de la ville de Shawinigan, soulignant toutefois que toute annexion serait prématurée dans l'établissement préalable d'un plan directeur de développement pour Shawinigan et les municipalités voisines. On propose donc une commission consultative formée de représentants de toutes les municipalités concernées, pour étudier et préparer ce plan directeur. En somme, là encore rien de spécifiquement concret pour Shawinigan-Sud.

Le maire Hardy démissionne

En 1956, Gaston Hardy est maire de Shawinigan depuis 1954. Shawinigan-Sud et Shawinigan-Est font une demande formelle d'annexion. M. Hardy demande un rapport à un comité d'experts. On pourrait aussi annexer La Baie Shawinigan. On consulte. On consulte. Le 7 janvier 1957, le conseil de



J.-A. Bilodeau



François Roy

Shawinigan, à 6 voix contre 4, soit le haut contre le bas de la ville, rejette le plan Hardy. Le maire remet sa démission.

D'autres démarches, de la part de Shawinigan-Sud, en 1958, en 1964 et en 1965, seront également vaines. En octobre 1966, M. Maurice Bruneau, candidat à la mairie de Shawinigan, annonce publiquement son opposition à tout projet d'annexion de Shawinigan-Sud. Il est élu.

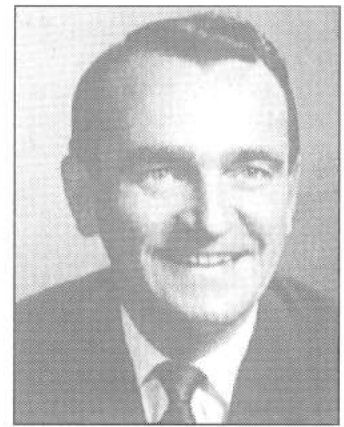
Shawinigan-Sud a vu croître régulièrement sa population tandis que Shawinigan a vu baisser la sienne. Des démarches quand même récentes ont eu lieu pour proposer la fusion des deux villes. Aujourd'hui, c'est Shawinigan-Sud qui aurait le dernier mot. Mais le oui ne semble pas pour demain.

Une ville comme aucune autre

J'ai vécu, de 1941 à 1954 des années mémorables dont le point culminant aura été les fêtes splendides de 1951. C'était un milieu où l'on ne s'ennuyait décidément pas. La vie, sous tous ses aspects, y avait un dynamisme incroyable. Shawinigan était à l'époque une des jeunes villes du Québec dont on parlait le plus en termes d'espoirs et de promesses. Des historiens, et au premier plan Fabien LaRoche, ont chanté Shawinigan. Une ville unique, à plusieurs points de vue. Une population pas comme les autres, et qui, à maints égards, fascinait.

Un milieu qui donnait, sans toujours le satisfaire, l'envie de s'y intégrer, une population fière de ses origines, fière de ses acquis, qui tenait à ses privilèges, qui trouvait les arguments pour les défendre. Des familles souvent repliées sur elles-mêmes. Je pense aux Saint-Onge, aux Lavergne, aux Lambert et à combien d'autres. Des gens qui bâtissaient, qui choisissaient leur entourage, sur lequel ils veillaient jalousement. La mentalité du clan, dans ce qu'elle a de plus pur. Des gens passionnés, discrets, prudents, incontournables, qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer même quand ils ne se souciaient pas le moins du monde d'être sympathiques. Ils n'en éprouvaient nul besoin.

Le Nouvelliste, jusqu'à mon arrivée à Shawinigan, n'avait eu que des correspondants, certes excellents. L'un d'eux M. J.-A. Leclerc, devint même reporter permanent. Il renonça à ce poste en 1941. Gérard Garceau, un vrai gars de Shawinigan, était devenu en 1936 directeur du premier bureau de Shawinigan, angle 4e Rue et Tamarac, dans l'édifice Fafard. Il se souvenait de moi pour m'avoir connu au Séminaire de Trois-Rivières, où il me devançait de quelques années. J'étais depuis quatre ans au *Nouveliste*, faisant à la fois de la traduction et du reportage. Je venais de couvrir la première campagne à la mairie de Trois-Rivières de M. J.-Arthur Rousseau, qui allait l'emporter. Le lundi matin 25 septembre, le jour même de l'élection, j'arrivais à Shawinigan. Gérard Garceau m'a fait un accueil chaleureux. Il avait milité en faveur de ma mutation. Il m'en avait souvent parlé. Chaque fois qu'il venait à la maison-mère, à Trois-Rivières, il me refaisait l'éloge de Shawinigan, une ville qu'il avait vraiment dans la peau. C'était un homme évolué, très considéré. On le croyait brusque. Il l'était certes, au premier abord, mais sa franchise faisait merveille. Il était perspicace comme pas un et possédait ses dossiers à fond. Il ne me cacha rien et me présenta à quelques-uns de ses amis en me disant: «Ici, pas mal de gens ont l'esprit de clocher, un peu comme moi. Shawinigan, c'est de l'or en barre, pour un gars qui veut s'en donner la peine. Toi et moi, et Wellie Ayotte, au tirage, nous allons faire une équipe du tonnerre. Éphrem Gélinas, notre agent de tirage à Saint-Marc, a fait ton éloge: tu es le confrère du père Jacques de Charette, son beau-frère, un saint missionnaire, s'il en est. Voici donc une liste de personnes à rencontrer. Commence par le maire Bilodeau.»



Gaston Hardy



Maurice Bruneau

Des hommes «super»

J'ai effectivement rencontré le maire Bilodeau l'après-midi de mon arrivée. Je l'ai écouté. Il était en verve. Autodidacte, il avait, accrochés aux murs de son bureau de l'hôtel de ville, un des trois hôtels de ville que Shawinigan s'est offerts et a su se payer en 50 ans, toute une panoplie de diplômes encadrés, les uns en français et les autres en anglais. Ces parchemins et plus encore ses propos m'indiquaient, hors de tout doute, sa soif d'apprendre, de connaître, l'ardeur qu'il continuait de porter à tout ce qui était nouveau en termes de sciences. Je lui posai des questions qu'il jugea pertinentes. Il m'invita même à le revoir, ce dont je ne me privai pas.

L'accueil des hebdos

La méthode de Gérard Garceau était bonne. Mon aîné avait beaucoup réfléchi durant une cure de deux années au sana du Lac-Édouard. Sa capacité de travail était incroyable. Il ouvrait le bureau très tôt le matin. Il faisait le bourru, mais cela ne prêtait pas à conséquence. À mon arrivée, je le saluais d'un «Bonjour Gérard.» Il me répondait d'un bref «Bonjour». Parfois, en rentrant du dîner, je lui disais «Salut Gérard.» Il répliquait l'air moqueur «On se l'était déjà dit ce matin» Et les jours filaient. Personne ne se montrait au bureau sans que Gérard Garceau ne me présentât comme l'oiseau rare. Et l'oiseau rare prit de plus en plus d'assurance.

Je voyais quand même venir ma première séance du conseil avec une certaine appréhension. Les hebdos locaux me feraient bien sentir que j'étais un étranger. Le porte-parole de l'un d'eux n'en faisait pas mystère. J'étais un intrus dans le royaume. Mais l'ami Garceau veillait. Et puis on s'aperçut que le meilleur moyen d'avoir de la nouvelle, c'était d'aller la chercher. J'étais à l'affût. C'est justement chez un de ces hebdos que je me fis, le premier soir, un ami comme on n'en imagine pas, Ferdinand Daemen, un original d'une culture incroyable, qui avait vécu en Afrique et en avait rapporté des trésors: lances, couteaux, boucliers, masques, bibelots, colliers, bracelets.

Sténographe officiel en français et en anglais, il lisait, parlait et écrivait sept langues. Ce Flamand était né à Anvers. Pour toutes les manifestations publiques, c'était le maître de cérémonie le plus recherché. Il se contentait de cachets dérisoires, quand il n'oubliait pas tout simplement que ça valait un dédommagement. Il rendait service pour le plaisir d'être obligeant, racontait des histoires incroyables, retranché dans le fouillis d'objets entassés où lui seul pouvait trouver sans hésiter un livre précieux en sachant que bien souvent il eut été plus simple de le donner que de le prêter.

L'effort de guerre

C'était la guerre. L'Institut de technologie dispensait des cours d'urgence de guerre. Les candidatures affluaient. C'était le moyen de décrocher un emploi fructueux dans une de ces usines de guerre, notamment en Ontario. Tout ce qui concernait l'effort de guerre était de la nouvelle. Sauf que, du côté de l'industrie, en pleine effervescence, l'information venait exclusivement de sources extérieures et filtrées par une censure omniprésente. On se reprenait sur les cliniques de sang de la Croix-Rouge, sur le volontariat des Filles de l'Empire. On publiait des photos de combattants en permission. Des vétérans de la première guerre racontaient leurs propres faits d'armes, faisaient appel au courage de ceux qui partaient pour les camps militaires et qui se retrouveraient sur les lignes de combat.



Ferdinand Daemen

L'accueil des curés

Je ne tardai que peu à me présenter aux divers curés de la ville. Je commençai par le presbytère de Saint-Pierre. Mgr Hervé Trudel avait enseigné à mon père au Séminaire de Trois-Rivières, il avait été curé des Irlandais, à St-Patrick. Je lui appris mes fiançailles prochaines avec Charlotte Leclerc, à qui il avait fait faire sa première communion. Mais je le déçus en lui disant que nous demeurerions à Almaville-en-Haut. À Saint-Bernard, le curé Éric Tremblay me fit un accueil courtois, me dit que son seul journal c'était L'Action Catholique et qu'il continuerait à en être le plus ardent propagandiste. Il tint parole. L'abbé Tremblay me demanda aussi si j'avais des amis dans sa paroisse. Je lui nommai Fabien LaRoche. Il m'en complimenta. Il s'informa si j'étais marié. Je lui dis que je serais bientôt fiancé. Il me précisa qu'il y avait pénurie de logements dans sa paroisse. La campagne annuelle d'abonnement s'en venait pour L'Action. L'abbé Tremblay l'annonça du haut de la chair en prévenant ses fidèles que les «abonneux» de l'autre quotidien offriraient des missels, des crucifix, des chapelets, des statuettes de la Vierge et du Sacré-Coeur. Il sut se défendre de toute animosité personnelle.

Les gens de L'Action Catholique épiaient Wellie Ayotte. Il était de la première équipe de vendeurs d'abonnements du *Nouvelliste*, dès juin 1923. Travailleur acharné, droit et franc, il sut faire connaître *Le Nouvelliste* sous son jour le plus favorable. Le territoire de Shawinigan était le plus important, hors de Trois-Rivières. On ne lui accordait pas plus de 300 lecteurs. En peu d'années, avec le concours de son bras droit Éphrem Gélinas et de quelques auxiliaires et occasionnels, il dépassa les 4000 lecteurs.

J'avais un horaire mobile étalé sur de longues journées. Je rencontrais des tas de gens. J'avais des tuyaux partout. Notamment aux funérailles. On me demanda si je chantais. Je montai bientôt à l'orgue. Supplément apprécié.

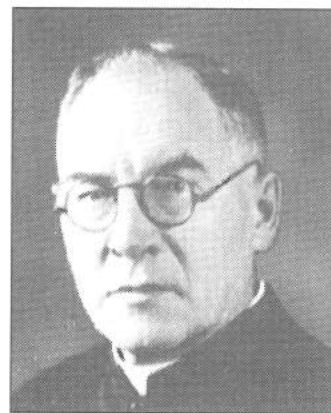
Ville amie des arts

Shawinigan encourageait la musique et les conférences. Je pus ainsi assister durant dix ans aux soirées de Community Concerts. Les concerts d'été de l'Union musicale étaient l'occasion de rencontres utiles. Gérard Garceau me fit inviter régulièrement aux dîners du Canadian club. Un soir, le conférencier était le réputé chef d'orchestre Wilfrid Pelletier. Il y avait toujours une période de questions. Je lui demandai s'il se souvenait d'avoir à une certaine époque accompagné au piano, à Trois-Rivières, en «culotte courte» le ténor Paul Dufault. Il sourit, étonné, et dit: «Entre huit et dix ans, j'ai souvent accompagné des artistes du Québec, et, bien sûr, plus d'une fois, M. Dufault.»

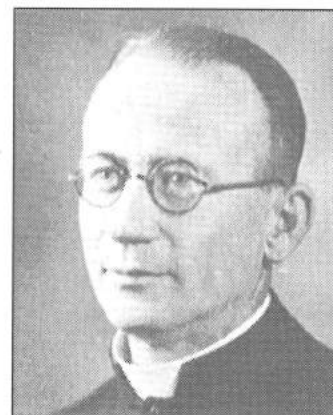
J'ai assisté à la fondation des Jeunesses musicales et j'ai suivi durant des années les concerts des Midinettes de Simone Murray. C'était l'époque des soirées-conférences, dont celles de la société Reflets, avec des invités comme François Hertel, Roger Duhamel, Victor Barbeau. Quand l'abbé Gérald Auger eut la responsabilité des concerts du Centre paroissial Saint-Marc, des artistes comme Ima Sumak, Erna Sack, Raoul Jobin, Claire Gagnier, Tino Rossi, entre autres célébrités, y firent salle comble. Il y eut aussi les beaux soirs de la Société d'Opérette de Shawinigan.

C'est à Shawinigan, en face du Cascade GM, que j'ai rencontré tout à fait par hasard, le très sympathique peintre François Déziel. Il eut un temps une belle classe d'élèves. Il est décédé tout récemment.

Durant sept ans, Le Centre d'Art présenta, entre autres comédiens de renom,



Mgr Hervé Trudel



L'abbé Eric Tremblay

Shawinigan, un royaume

Denise Pelletier, Monique Lepage, Monique Leyrac, Georges Groulx, Guy Provost, Geneviève Bujold, Jean Coutu, la basse Joseph Rouleau. Le Centre d'Art organisa aussi des expositions qui se tinrent à l'hôtel de ville. Le Centre culturel assure aujourd'hui la relève, avec le théâtre et les variétés en priorité.

J'étais à Shawinigan depuis quelques années quand fut fondée en 1949 le Séminaire Sainte-Marie, qui devint vite un ardent foyer de culture. Ce séminaire répondait à une longue attente. Le cardinal Paul-Émile Léger en fit la bénédiction.

Je n'étais pourtant pas l'ubiquité incarnée. J'ai malgré tout tâté du sport à l'occasion, à l'époque où Jacques Toupin présentait des soirées de lutte à l'Auditorium municipal. J'ai souvenir aussi de soirées de boxe, avec d'éphémères vedettes comme Kid Duchesne, Jean Dallaire et comme promoteur un vrai gentilhomme, Marcel Thériault.

Collaborateurs précieux

Au cours de mes années à Shawinigan, j'ai eu plusieurs collègues talentueux: parmi les premiers, il y a eu Paul-Émile Guy, Benoit Massicotte, Gilles Boyer, Denis Larocque, Maurice Héon. Parmi les collaborateurs, correspondants, pigistes et bénévoles, me reviennent des noms: Arthur McNicol, Maurice Brodeur, Jacques Courteau, Léo Flageole, les frères Joinville, madame Éphrem Gélinas, Pierre-A. Larocque (à Grand-Mère). Les photographes qui ont le plus régulièrement oeuvré pour *Le Nouvelliste*, à mon époque, ont été MM. J.-F. Gagné, Paul Gagné et Jean Lamanna.

J'évoque une époque révolue. Les deux maires de cette époque, MM. J.-A. Bilodeau et François Roy, m'ont honoré de leur confiance et même de leur amitié. J'ai essayé d'en être digne. On me fit même l'honneur de m'inviter à apposer ma signature, en même temps qu'à Gérard Garceau, sur le parchemin annexé à la pierre angulaire du nouvel hôtel de ville, dont les plans étaient de l'architecte Arthur Lacoursière.

Si mon regretté collègue et ami Paul-Émile Plouffe a parlé un jour de Shawinigan comme mon royaume, je puis dire que, invité à remplir certaines fonctions au coeur d'un merveilleux royaume, que j'appellerais le Pays de Shawinigan j'y ai vécu des années inoubliables. Je m'en souviens avec gratitude et émotion.

**Le Nouvelliste de 1920
à aujourd'hui**
75 ans d'évolution technologique
par Jean-Pierre Gagnon



Les débuts du Nouvelliste



Venez Lire Les Bulletins Du "Nouveliste"

Durant toute la journée, sur des bulletins à la portée de ses bureaux, le "Nouveliste" donne en résumé les principales nouvelles du monde entier, reçues continuellement par télégraphie.

Nous invitons cordialement la population trifluvienne à venir lire ces bulletins.

23-25-27, rue du Platon,
Trois-Rivières, P. Q.

Quand, rue du Platon, au matin du samedi 30 octobre 1920, une presse Goss a tourné pour sortir les premiers exemplaires d'un quotidien pour la région de Trois-Rivières, il s'agissait de notre journal, *Le Nouvelliste*. La presse Goss du 30 octobre 1920, qui avait été mise à la disposition du journal en attendant la livraison d'une presse des usines Hoe, ne pouvait rouler plus de douze pages. Cependant, elle suffisait pour tous les journaux de 6, 8, et 10 pages des débuts. Elle devait être peu performante, puisqu'une partie du journal, à quelques reprises, a été imprimée à Québec.

"*Le Nouvelliste* est le premier quotidien qui réussit dans Trois-Rivières et toute le région", peut-on lire en sous-titre, dans *Le Nouvelliste* du samedi 20 août 1927. On y parle de la brève existence d'un prédécesseur: *Le Clairon*, qui parut en janvier 1884. Par ailleurs, dans *Pages Trifluviennes* en 1933, l'abbé Henri Vallée nous parle du lancement d'un quotidien, *L'Ordre*, qui n'a réussi qu'à sortir son prospectus le 26 novembre 1896.

Le vieil immeuble de la rue du Platon, rescapé du Grand Feu de 1908, avait été rafistolé tant bien que mal. Selon un employé de la première heure qu'interviewait Claude Héroux, pour le cahier spécial du 60e, en 1980, il s'agissait d'une vraie glacière. L'hiver, la presse partait souvent avec des retards appréciables, parce que la gélatine des rouleaux durcissait à cause du froid. Cet informateur, (Claude a confié en privé que c'était son père Hector), déclarait aussi qu'on devait souvent y travailler avec son manteau et des bottes doublées de mouton.

QUATRIÈME ANNÉE N° 12 TROIS RIVIÈRES, VENDREDI, 17 SEPTEMBRE 1920

ORGANE LIBÉRAL DU DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES
Téléphone 578

Directeur: ALFRED CAMBRAY 87 RUE DU PLATON, TROIS-RIVIÈRES

"C'est le suicide sûr" Aux imprimeurs **Grosse Transaction** **BEAU COMMENCEMENT**
L'AIDE À LAVAL

Le Moulin J. H. Dansereau et ses limites viennent d'être vendue à la Brown Corporation pour \$150,000.00.

Le Moulin J. H. Dansereau, un des plus importants établissements industriels de la région, vient d'être vendu à la Brown Corporation pour la somme de \$150,000.00.

La campagne en faveur de l'Université Laval de Québec ne doit s'arrêter officiellement que le 4 octobre prochain, et c'est plus du double de Trifluviens à s'efforcer d'acquiescer au succès. Pour contribuer instantanément aux divers efforts patriotiques de multiplier leurs efforts pour obtenir un excellent résultat.

L'entête de l'hebdomadaire Le Trifluvien en 1920. On y publie des promotions précédant la sortie du premier numéro du quotidien Le Nouvelliste.

Le fondateur J.-H. Fortier

En 1920, on est encore au temps où les plus gros journaux ne sont que des hebdomadaires à Trois-Rivières, entre autres, *Le Trifluvien*. A peu près tout se fait à la main, c'est l'ère des caractères mobiles. D'ailleurs, à cette époque, le matériel et le mobilier sont à peu près identiques, d'une imprimerie à l'autre, dans notre région. Ces dernières se ressemblent toutes et la différence ne se voit souvent qu'à la quantité des équipements.



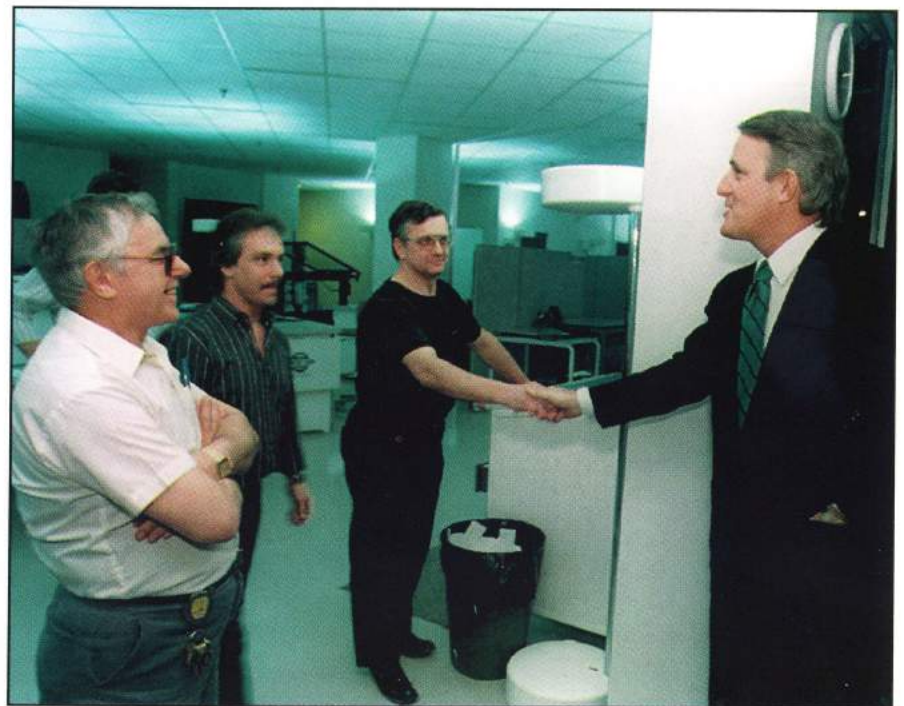
Les unités de presse Harris qui impriment Le Nouvelliste.



Fernand Sylvain, directeur général, Alain Pelletier, et Dominique Labadens, à l'arrivée de la presse à fourneau V-15 de Harris qui imprime les télé-plus, depuis le 1er janvier 1989, à T.R.OFFSET.



Photo prise en 1989, Welly Murray, Marcel Verrier, Pierre Ducharme, Thérèse Brousseau, Johanne Monagan, Jacques Grenier, Normand Bellegarde et Jean-Maurice Goudreault profitent du soleil et du bon air, sur la toute nouvelle terrasse.



En mars 1990, Jean-Pierre Gagnon, contremaître-adjoint, Jean-Guy Laflamme et Normand Bellegarde reçoivent à la production, la visite surprise du premier ministre Brian Mulroney.

Personne ne croit encore à la viabilité d'un journal quotidien à Trois-Rivières, sauf Joseph-Hermann Fortier, industriel et financier de Québec, président et vice-président de nombreuses sociétés et compagnies du Québec et de l'Ontario. Par ailleurs, il se trouve aussi co-proprétaire de *L'Événement*, quotidien de Québec disparu depuis. Il achète *Le Trifluvien* pour le faire disparaître et le remplacer par *Le Nouvelliste*. Il fonde la Compagnie de Publication *Le Nouvelliste*, le 19 février 1920, dans le but de répondre à une nécessité commerciale.

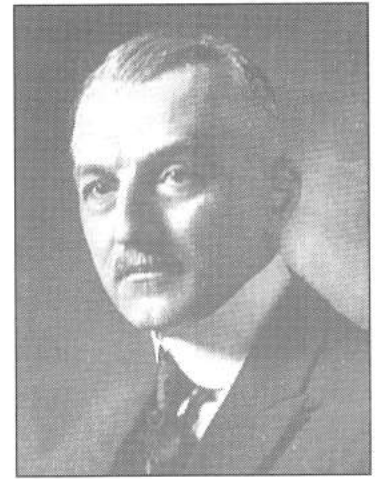
M. Fortier a besoin de publicité, ici-même dans la région, pour mousser ses affaires. Par la même occasion, il fournit un médium aux autres commerçants. C'est que, dans le temps, il est aussi le président d'une puissante chaîne de magasins, P.-T. Légaré Ltée, dont les ramifications s'étendent aux quatre coins de la province. Une importante succursale a pignon sur rue à Trois-Rivières dans l'édifice Nobert et Dugré, au coin des rues Royale et Des Forges. On y vend des meubles et des machines aratoires.

J.-Alfred Cambray, directeur-proprétaire du *Trifluvien* depuis 1916, possède aussi la boutique qui l'imprime. C'est la Compagnie d'imprimerie Trifluvienne Ltée. En 1920, elle n'est pas encore des plus prospères, elle se relève lentement d'un deuxième incendie. Auparavant située au 6 de la rue Craig, elle a dû s'installer depuis le 19 mai 1919, au 27 de la rue du Platon. D'ailleurs, J.-A. Cambray, en ressuscitant *Le Trifluvien*, relançait le journal que son beau-père, P.-V. Ayotte, avait perdu dans l'incendie de la ville de Trois-Rivières en 1908.

J.-H. Fortier loue les 23-25-27 de la rue du Platon et c'est là qu'est publié le premier numéro du quotidien *Le Nouvelliste*, le 30 octobre 1920. Dans les semaines qui précèdent la sortie du premier exemplaire du *Nouvelliste*, on publie des messages dans les derniers numéros du *Trifluvien*, annonçant que les ateliers du nouveau journal seront outillés de la façon la plus moderne, qu'ils commencent déjà à bourdonner joyeusement sous l'impulsion d'une activité fébrile chez les employés et les contremaîtres, qu'un fil télégraphique aboutissant dans ses bureaux tiendra la rédaction au courant des événements du monde entier; et que la "Canadian Press" maintiendra *Le Nouvelliste* en relation continue avec la province de Québec, le Canada, les Etats-Unis, l'Europe et le monde entier.

"*Le Nouvelliste* a démarré avec un équipement modeste". C'est le fondateur lui-même qui le déclare à mon frère de regretée mémoire, le journaliste Fernand Gagnon, dans une entrevue pour le cinquantième anniversaire de fondation de notre quotidien. Lors de cette entrevue, le fondateur était âgé de 95 ans. Il vivra encore quelques années, dépassant les 100 ans de huit mois, en octobre 1975.

Citons J.-H. Fortier: "Nous n'avons pas fait de bruit autour de la fondation du *Nouvelliste*. Tout s'est passé simplement. C'est avec mes piastres que j'ai établi *Le Nouvelliste*", dira-t-il à Fernand Gagnon. Affirmation faite sans fanterie, ni vantardise. A la question: "Les Trifluviens ont-ils investi de l'argent dans la fondation du quotidien?" M. Fortier répond avec modestie: "N'allez pas croire qu'il a fallu un investissement monétaire tellement considérable..." Sans citer de chiffres, il révèle qu'il a été le seul bailleur de fonds, mais qu'au moins 70 à 75 pour cent de l'équipement et de l'outillage provenaient de *L'Événement* dont il partageait la propriété et la direction avec le sénateur L'Espérance, (*Le Nouvelliste*, samedi le 31 octobre 1970).



Joseph-Hermann Fortier

financier, fondateur du *Nouvelliste*

J.-H. Fortier fut président et directeur-général de la Cie P.-T. Légaré Ltée, de Québec; président de The Percival Plow & Stove Co., Ltd, Merrickville, Ont.; de Légaré Automobile & Supply Co., Ltd de Montréal; de General Automobile Equipment, Ltd de Montréal; de la Cie de Publication de l'Événement de Québec; de Cie de Publication Le Nouvelliste, de Trois-Rivières; de La Glace Frontenac, Ltée de Québec; Provincial Transport Co., de Montréal; vice-président de la Cie de Publication La Patrie, de Montréal; Eastern Canada Steel & Iron Works, Ltd, de Québec; directeur de la Canada Steamship Lines, Ltd, de Montréal; de Canada Carriage & Body Co., Ltd, de Bradford, Ont.; de Canadian Liquid Air Co., de Montréal; de la Caisse d'Economie de N.-Dame, de Québec; de Canadian International Paper Co., de Montréal; de la Compagnie d'Assurances La Prévoyance, de Montréal; de Canadian General Investment Trust, Ltd, de Toronto; de Québec Power Co., de Québec; membre du conseil d'administration du Royal Trust Co., de Québec.



23-25-27 rue du Platon.

La première presse Hoe

En 1921, *Le Nouvelliste* prenait possession de sa presse Hoe, d'une capacité de 16 pages. Cette presse est probablement arrivée en fin d'année, puisqu'on peut lire en archives, dans l'édition spéciale du 20 août 1927, qu'elle a imprimé *Le Nouvelliste* depuis 1922 jusqu'en juillet 1927. A la fin de l'année 1923, on en vint à la conclusion qu'il fallait se loger ailleurs, car on se trouvait déjà à l'étroit. On continuera d'y imprimer notre quotidien, à cet endroit, jusqu'au 1er décembre 1924.

Rue Sainte-Marguerite

M. Emile Jean, directeur-gérant à partir de juillet 1923, se chargea de trouver un nouveau local. Trois années de progrès constants et le tirage montant en flèche avaient démontré la viabilité de l'entreprise. Après études, propositions, recherches de locaux, M. Jean en vint à la conclusion que pour l'avenir du *Nouvelliste*, on devait loger dans la Bâtisse Municipale, au 179 de la rue Saint-Georges. Ce même édifice portera ensuite le numéro civique 35, Sainte-Marguerite; et plus tard, et encore aujourd'hui, le 865 Sainte-Marguerite. Ces lieux seront aussi connus sous le nom d'édifice Lampron et plus récemment, édifice de La Fabrique.

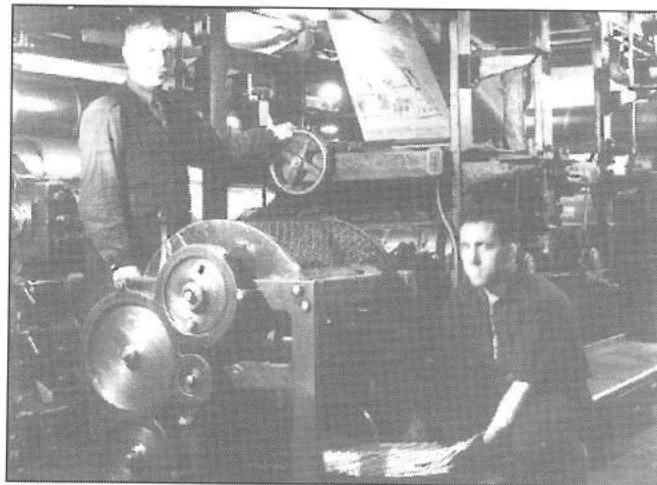


865 rue Sainte-Marguerite.

À cet endroit, le 2 décembre 1924, *Le Nouvelliste* y publie pour la première fois. Les 4780 pieds carrés, sur deux planchers, font l'objet d'un premier bail avec la Cité des Trois-Rivières. L'atelier de composition au complet, typographes et linotypistes, furent installés en avant, du côté du viaduc, au premier plancher. En face, séparés par le passage, s'entassaient déjà l'administration générale, la publicité, le service des abonnements et la rédaction, de même que le télégraphiste, M. Trottier. La presse Hoe, la clicherie et l'expédition se partagent l'espace avec l'entrepôt de papier, au sous-sol.

De mois en mois, on apprécie une tenue typographique améliorée dans *Le Nouvelliste*. Dès 1925, la mise en page utilise généreusement l'illustration, par le truchement de clichés en plomb coulés d'après des flans-cartons. Et cette petite presse Hoe, d'un format à mi-chemin entre le tabloïd et le grand format, n'utilisant qu'une seule laize de papier, sera en service jusqu'en 1927.

La deuxième presse Hoe



En 1940, le maître-pressier Edouard Labrecque et l'apprenti Jules Bergeron posent fièrement à la rotative Hoe.

En 1927, *Le Nouvelliste* prend possession d'une nouvelle presse Hoe, d'une capacité de 32 pages en format régulier, de 8 colonnes par 300 lignes agates, comme tous les grands journaux. Son nouveau format ajoute l'équivalent d'une colonne à la surface d'impression de la page. Elle imprime pour la première fois le 15 juillet 1927. Son rendement, pour un journal de 16 pages, est de 35 000 copies à l'heure et de 22 000 copies pour les journaux de 20 à 32 pages.

Toutes ces rotatives de presse ont été conduites par le chef-pressier Edouard Labrecque. Dès le début d'octobre 1920, ce maître-pressier vint offrir à Romuald Bourque, premier gérant du *Nouvelliste*, le fruit de ses 33 années d'expérience. En 1946, il a fêté son soixantième anniversaire comme pressier. Il est décédé le 24 mai 1950, à l'âge de 75 ans et sept mois, quelques mois après avoir quitté le journal pour maladie.

Au cours de ses nombreuses années au service du *Nouvelliste*, Edouard Labrecque eut plusieurs apprentis et assistants, dont un de ses fils et, entre autres, Johnny Duval, Roland Lefebvre, Léo Plouffe et Florent Robert. Jules Bergeron, son assistant depuis quelques années, le remplaça comme chef-pressier après avoir pris son expérience de pressier au département des impressions du *Nouvelliste*.



Le maître-pressier Edouard Labrecque examine avec attention la section spéciale du 25^e *Le Nouvelliste*, en 1945.

Un magnat de la presse achète *Le Nouvelliste*

Le Nouvelliste a tout de même dû traverser quelques années sombres. Au plus creux de la grande crise économique, les entreprises de J.-H. Fortier sont en difficulté. Le sénateur Jacob Nicol, en achetant notre quotidien en 1930, devient le sauveur de l'entreprise de presse trifluvienne. Il la tire d'un marasme financier dans lequel elle a failli sombrer.

Fondateur de *La Tribune*, Jacob Nicol se hisse donc au rang de magnat de la presse quotidienne en province. Il est déjà propriétaire depuis quelque temps des quotidiens *Le Soleil* et *L'Événement* de Québec. Au temps de cette concentration, le territoire du petit dernier, *Le Nouvelliste*, était limité à Sainte-Anne-de-la-Pérade, pour le tirage, par *Le Soleil* de Québec. Pour *La Tribune*, de Sherbrooke, *Le Nouvelliste* était contraint de ne pas dépasser les frontières du comté de Nicolet. C'est que dans le temps, ces quatre quotidiens se partageaient le territoire du Québec en dehors de Montréal, (*Le Nouvelliste*, 31 octobre 1970).

Pendant la période de la guerre 1939-1945, les journaux sont de plus en plus minces. Il y a toutes les restrictions de guerre, dont le rationnement; on ne vend plus d'autos neuves et bien d'autres biens de consommation. L'annonce nationale se fait plus rare. Pour le vingtième anniversaire, on publie tout de même un cahier spécial de 96 pages le 23 novembre 1940; ce qui a demandé plusieurs semaines pour la préparation et la pré-impression des multiples cahiers. De nombreux annonceurs y transmettent leurs félicitations et leurs vœux. On peut y lire que le personnel du *Nouvelliste* se chiffre à 77 employés; ce nombre inclut les 14 employés de CHLN, un Service du *Nouvelliste* d'antan, fondé en 1937.

Reprise du département des impressions

Rue Sainte-Marguerite, Marcel Héroux et Rodolphe Allard, deux pressiers, s'affairent à des travaux de ville et de publicité, au Service des Impressions.



Philippe Turcotte



Lucien Bergeron

C'est dans l'édifice de la rue Sainte-Marguerite, que *Le Nouvelliste*, en 1932, décide de reprendre le Service des travaux de ville et de publicité fermé en 1923. Possédant à cette époque l'outillage pouvant exécuter tous les genres de travaux d'imprimerie typographique, *Le Nouvelliste* devient l'imprimeur le plus important de la Vallée du Saint-Maurice.

Cette renommée, il la doit à des gars comme Philippe Turcotte, expert en publicité et imprimerie, et Lucien Bergeron, contremaître, des maîtres-imprimeurs reconnus à travers toute la province. Il faut dire, ici, que l'imprimerie pouvait compter sur un personnel de typographes, pressiers, relieurs et relieuses très expérimentés.

En décembre 1938, *Le Nouvelliste* doit encore louer de l'espace de la ville: 1000 pieds carrés au premier plancher et 1500 autres au sous-sol. La typographie s'installe au sous-sol, ce qui permet de reloger adéquatement la rédaction au premier pour le 13 décembre. Le reste de l'espace loué sert à agrandir son imprimerie commerciale.

Grâce à son service des impressions, *Le Nouvelliste* devient un centre bourdonnant d'activités durant la guerre 1939-1945. L'assistant-gérant du *Nouvelliste*, Charles-Auguste St-Arnaud, neveu de l'Imprimeur du Roi, Edmond Cloutier, a obtenu des contrats d'impression pour l'Armée canadienne, pour des revues et autres imprimés destinés à la France combattante sous occupation. Le service des impressions du *Nouvelliste* a produit jour et nuit en cette période.

Parmi les artisans de ce service des presses commerciales, on pourrait mentionner Georges Bédard, Rodolphe Allard, un M. Girard, Lionel St-Arneault, Jules Bergeron, Jean Turcotte, Marcel Héroux, Bernard Jean et le maître-typographe Prudent St-Arneault. La gent féminine de la reliure: Marguerite Comeau, Laurette Laferté, Milles Labrecque et Robert, Florence Bergeron, Thérèse Dargis, Mme Robert-Gagnon et Gisèle Cadorette. Ces dames s'acquittent aussi de la tâche d'adresser les journaux à l'expédition.

IMPRIMÉS DE QUALITÉ

- CATALOGUES
 - BROCHURES
 - DEPLIANTS
 - PROGRAMMES
- et tous les genres
d'imprimés pour
le commerce et l'industrie

- FACTURES
- ENTETES
- FORMULES
COMMERCIALES

Service de photogravure

Presses automatiques
rapides et grand choix
de caractères modernes.
Tél. 3000

Le Nouvelliste

Le Nouvelliste entreprend encore un dernier réaménagement dans la l'édifice Lampron de la rue Sainte-Marguerite. Profitant du départ de Chemises Régent des frères Aboud, au début de 1950, *Le Nouvelliste* récupère tout l'espace; ce qui permet de déménager la typographie au premier, de loger la rédaction au centre, près de l'atelier. La publicité profite d'un espace adéquat dans ce que laissait la rédaction. L'administration et autres services connexes peuvent alors travailler dans plus d'espace.

Vente du journal à la famille Dansereau

Dans un bref communiqué, publié en seconde édition du 5 septembre 1951, l'honorable Jacob Nicol annonce la vente du quotidien *Le Nouvelliste* à la famille Honoré Dansereau de Ville Mont-Royal. La vente s'est faite quelques jours auparavant, soit le 30 août. Le tirage atteignait, au moment de la vente, 24,803 copies.

Le 4 janvier 1952, au cours d'une soirée au Château de Blois, Honoré Dansereau et ses fils ont une première prise de contact officielle avec la direction et les employés du quotidien *Le Nouvelliste*. M. H. Dansereau annonce deux grands projets: la construction d'un édifice moderne et l'aquisition d'une nouvelle presse.



Début 1953, Pierre Dansereau, vice-président, est fier de montrer les plans du projet d'édifice de la rue Saint-Georges, à Raymond Dubé, directeur-gérant, et aux chefs d'atelier de jour et de nuit, Albert Dubois et Emilien Robert.

Le nouvel éditeur-proprétaire est un homme de parole; il le prouve par la réalisation de ces deux projets. L'édifice se construit dès 1953 et la nouvelle presse Scott imprime son premier numéro le 27 décembre de la même année.

Sous l'administration de MM. Dansereau, le département des impressions est séparé du journal *Le Nouvelliste* et devient une compagnie connue sous le nom de Imprimerie des Forges Ltée. L'imprimerie est logée encore quelques années dans l'édifice Lampron. On l'installe ensuite dans un édifice tout neuf, au 3860 du boulevard Royal. Plus tard, elle est vendue par la famille Dansereau à l'imprimeur de Montréal Pierre Desmarais, qui transporte ses équipements dans ses imprimeries lors de sa fermeture.

Les presses Scott, rue Saint-Georges

Au 550 de la rue Saint-Georges, l'édifice nouveau est mis en chantier pour recevoir les rotatives de presse Scott que M. Honoré Dansereau a commandées. Une bâtisse solide, car en 1953, la technologie, où le plomb est encore roi, exige des machines-outils lourdes.



Visite de l'Honorable Jacob Nicol, président honoraire du quotidien Le Nouvelliste, en 1954. Avec lui, Honoré Dansereau, éditeur-proprétaire, Albert Dubois, surintendant des ateliers et à l'arrière-plan au centre, Raymond Dubé, directeur-gérant.



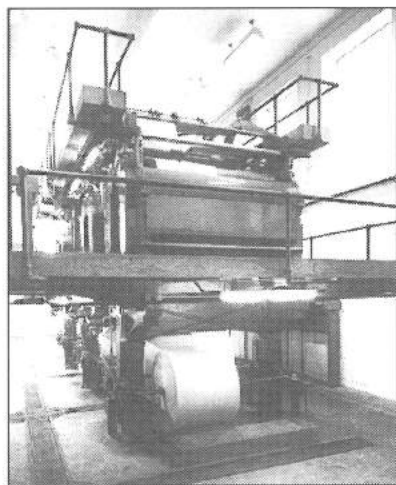
500 rue Sainte-Georges (1953 à 1989).



Gaston Noël retouche une page de plomb, au moyen d'un burin.



Rue St-Georges, Albert Béliveau ajuste la tension du papier sur une unité de la presse Scott.



Les rotatives de la presse Scott.

L'édifice est construit de briques solides, avec murs intérieurs et divisions de blocs de ciment. Ses planchers de béton armé sont coulés avec un ciment additionné de granules de fonte. C'est un édifice de deux étages et un sous-sol.

Les unités de presse Scott, pouvant imprimer 64 pages en plus de ses unités de couleurs, sont montées au cours de cette même année. Les presses Scott impriment, sous la conduite de Jules Bergeron, leur premier numéro du *Nouvelliste* du 27 décembre 1953. Les autres services de notre quotidien entrent en place pour le lundi 15 mars 1954.

Les presses occupent une partie de la bâtisse au sous-sol et au premier plancher. L'entrepôt de papier, l'expédition et la chaufferie se partagent le reste du sous-sol. Une partie de la clicherie loge au niveau des ponts, à l'avant des presses, dans une position légèrement inférieure au premier plancher. Un système de convoyeurs transporte les journaux à l'expédition où ils sont mis en paquets et adressés sous la direction de Jean-Marie Masse. Les paquets montent ensuite au garage vers les camions via d'autres convoyeurs.

Avec l'ajout d'une unité de couleurs et, par la suite, des petites fontaines

mobiles augmentant les possibilités des couleurs, ces presses donneront toujours un bon rendement.

En 1968, alors que *Le Nouvelliste* vient d'être vendu aux Journaux Trans-Canada, Jules Bergeron est muté contremaître de nuit à l'atelier typographique. Eric Ferrat est alors président du *Nouvelliste*.

Jean Turcotte devient chef, à la conduite des rotatives. Jean, qui faisait la navette du Service des impressions à la rotative de la rue Sainte-Marguerite, avait été muté au Service des presses de la rue Saint-Georges, lors de l'arrivée des presses Scott.



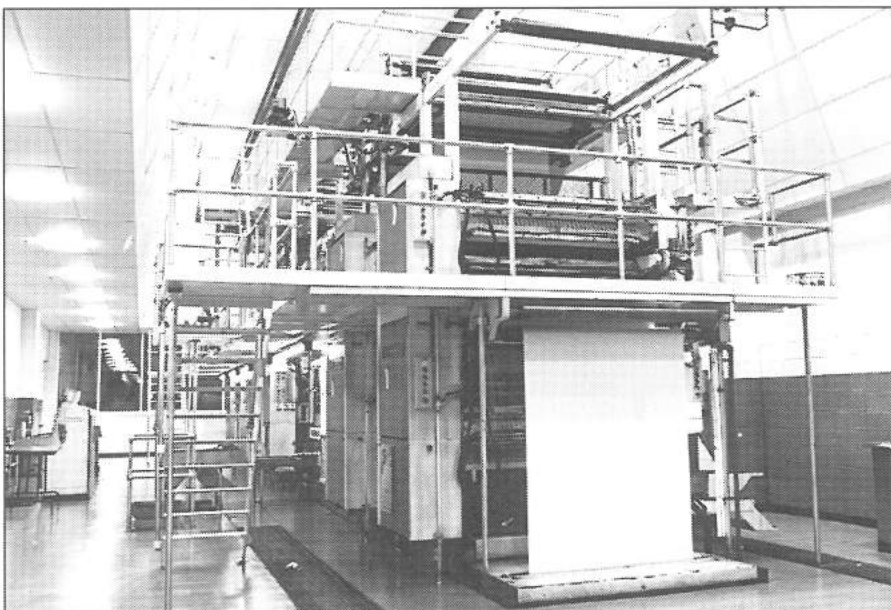
Jules Bergeron

Des plaques de polymère sur la rotative

En 1975, avec l'abandon du plomb et l'apparition des plaques de polymère, on modifie les cylindres en y ajoutant des selles cintrées en aluminium. Ces composantes intermédiaires permettent à ces plaques de 30 millièmes d'épaisseur, de conserver leur hauteur en caractères pour rejoindre les tympons. Les nouvelles plaques s'y accrochent au moyen d'un mécanisme qui sert même à faciliter le registre des couleurs. La légèreté de ces plaques permet d'augmenter la vitesse d'impression. On remarque aussi une baisse dans l'usure des différentes composantes: la lourdeur du plomb provoquait plus de friction. L'utilisation de la plaque de plastique ne fut qu'une étape d'à peine sept ans menant à l'offset.

Une presse offset Harris imprime Le Nouvelliste

A l'occasion de la publication de l'édition spéciale du 60ième anniversaire du *Nouvelliste*, le président Jean-Charles D'Amour annonce pour 1981, l'achat d'une nouvelle presse et l'érection d'un premier édifice, au 1850 de la rue Bellefeuille, pour la loger avec un tout nouveau service d'expédition. Suite à de nombreuses études et rencontres de conseillers, le choix du président D'Amour et du directeur de la production, Jean-Guy Bissonnette, se fait pour une Harris de type offset. Avec l'approbation de la maison-mère: Les journaux Trans-Canada et les capitaux de Power Corporation se réalise le rêve d'un président du *Nouvelliste*.



Les rotatives de type offset Harris.



Jean Turcotte, chef-pressier, à la console des unités de presse Harris.

Il s'agit d'un changement radical de procédé alors que le relief cède la place à l'offset. Pour *Le Nouvelliste*, cette technique nouvelle de production donne une impression supérieure. En plus des attributs inhérents à ce procédé lithographique, la presse Harris est différente des presses conventionnelles. Ses cylindres sont placés en position verticale et le ruban de papier voyage en direction horizontale. La supériorité de la Harris vient du fait que la longueur du papier entre deux cylindres d'impression est réduite de moitié. Ceci facilite le registre des couleurs et diminue l'occasion de casses du papier. La presse Harris, pour la décennie des années 80, a coûté 3 250 000 dollars en argent américain.

Cette première phase fut réalisée le 4 avril 1982. En 1983, le président D'Amour inaugurerait officiellement ce complexe et proclamait avec orgueil que c'était le projet de sa vie. C'est au coût de 7 millions de dollars que s'est réalisé ce complexe.

Alors qu'au début la presse Harris n'imprimait que *Le Nouvelliste*, elle assurait déjà le boulot de neuf pressiers et neuf expéditeurs. Jean Turcotte et Jean-Marie Masse étaient respectivement chef pressier et chef de l'expédition. Les 18 employés de ces services ont dû se recycler à ces nouvelles installations modernes.

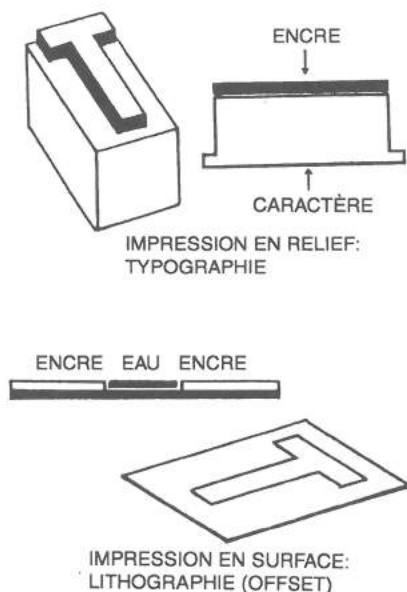
Pour les pressiers, ce fut toute une conversion technologique que d'abandonner le procédé dit en relief où l'encre et le papier étaient en contact direct. Le procédé offset, tout à fait différent, donne le texte et l'image sans relief par procédé photographique sur des plaques métalliques.

Ces plaques cintrées sur les cylindres reportent l'image sur un blanchet intermédiaire en caoutchouc qui, lui, l'applique sur le papier. Pour ce faire, il y a de l'eau et de l'encre grasse: les surfaces non imprimantes absorbent l'eau et refusent l'encre; les surfaces imprimantes s'enduisent d'encre.

La presse Harris, imprimant *Le Nouvelliste*, possède, en plus de ses six unités d'impression, quatre débobineuses automatiques de deux rouleaux chacune. Les changements de rouleaux se font alors que la presse continue de rouler, par le moyen de dispositifs électroniques sophistiqués. Ils collent, automatiquement, le papier des nouveaux rouleaux tout en le coupant sur ceux qui arrivent près de la fin.

Sa capacité, en une seule impression, peut atteindre 64 pages, dont 8 pages de quadrichromie et une couleur additionnelle sur 8 autres pages. Jusqu'à 32 pages grand format, la rotative de presse Harris a une capacité de 60 000 copies à l'heure. Pour plus de 32 pages, on réduit sa capacité de moitié.

D'un poids de 125 tonnes, cette presse occupe un espace de 100 pieds de longueur sur 30 pieds de largeur, et 30 pieds de hauteur d'un édifice fonctionnel. Des convoyeurs contrôlés électroniquement transportent les journaux vers le service d'expédition. Cet édifice possède aussi son propre service de confection de plaques et un vaste entrepôt.



Comparaison entre l'impression typographique et l'offset.

Le Service des presses devient une compagnie-soeur

En 1982, le président D'Amour fit effectuer quelques tests en vue d'imprimer les horaires *Télé Plus*. Le trop grand tirage de ce télé-horaire ne permit pas de le faire sans de nombreux arrêts pour imprimer notre quotidien. On envisagea alors de se lancer dans le commercial en imprimant de nombreux hebdos.

En 1984, on fonde donc T.R.OFFSET, une imprimerie commerciale et le

service des presses devint une compagnie-soeur, ayant comme clients plusieurs hebdomadaires en plus du quotidien *Le Nouvelliste*. Fernand Sylvain en est le directeur depuis ses débuts.

Cette compagnie n'a pas cessé de grandir et en 1989, on agrandit l'édifice vers l'arrière pour y loger une nouvelle presse à fourneaux: une V-15 de Harris. C'est sur cette presse qu'on imprime depuis tous les *Télé Plus* de *La Presse*, *La Tribune*, *La Voix de l'Est*, *Le Droit* et *Le Nouvelliste* pour un tirage de 550 000 exemplaires. On peut sortir aussi des petits cahiers et circulaires en quadrichromie sur papier glacé, dont les encres nécessitent un séchage par fourneaux.

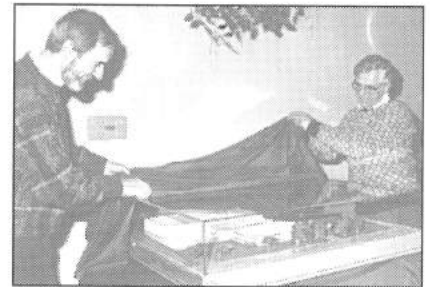


Le Nouvelliste à nouveau dans un édifice neuf

En même temps qu'on procédait à l'agrandissement de l'édifice de *T.R.OFFSET*, on érigeait, juste devant l'imprimerie, un complexe des plus modernes destiné aux employés et aux équipements du quotidien. Et c'est au 1920 de la rue Bellefeuille que se trouve depuis juillet 1989, *Le Nouvelliste*.

Dans ce nouvel édifice, chaque service bénéficie d'au moins 20% de plus d'espace de travail. Ce complexe ultramoderne, siège social du *Nouveliste*, couvre une superficie d'au-delà de 27 000 pieds carrés, dont 10 080 pieds carrés à l'étage et 16 992 pieds carrés au rez-de-chaussée.

Dans cet édifice, la production, la rédaction et la publicité se voient sur un même plancher. Tout le travail de ces trois services s'endigue dans un entonnoir qui débouche sur *T.R.OFFSET*, le voisin et l'imprimeur. Cet agencement des services ne peut que servir à souhait l'arrivée des transferts technologiques amorcés en 1994 et qui s'identifieront désormais à l'infographie.



Décembre 1988, le président Claude Masson et le doyen des employés de l'époque, Jean-Pierre Gagnon, dévoilent la maquette du *Nouveliste* de la rue Bellefeuille.

De la typographie à l'infographie

Dans la poursuite de ce chapitre, je veux raconter l'évolution des métiers d'imprimerie au *Nouveliste*, qui ont beaucoup changé au cours de ces 75 années. La première partie de mon exposé raconte surtout les faits touchant les presses du *Nouveliste* et les lieux où on les a logées. Les transferts les plus révolutionnaires de la technologie ont été apportés au niveau de la typographie et des services connexes.

Ayant débuté au *Nouveliste* quatre mois avant le 25^e anniversaire de ce quotidien, j'y ai travaillé pendant 47 années. Je fus tour à tour typographe puis photographe. Contremaître adjoint à la production (typographie et photogravure-photolitho) durant de nombreuses années, j'accédai à la préretraite, en juin 1991. Au moment où j'écris ces lignes, j'y travaille encore un peu à temps partiel, le vendredi de chaque semaine, en qualité d'opérateur de caméra graphique.

Je fus un témoin actif de la plupart des changements techniques survenus depuis un demi-siècle. Il ne me restait plus qu'à consulter les archives du *Nouveliste*, du séminaire de Trois-Rivières, de la microthèque de l'UQTR, et à interroger quelques anciens compagnons de travail pour inscrire les bonnes dates sur mes souvenirs. Au cours de ces recherches, j'ai pu trouver des renseignements précis sur plus d'une vingtaine des premières années du *Nouveliste*.

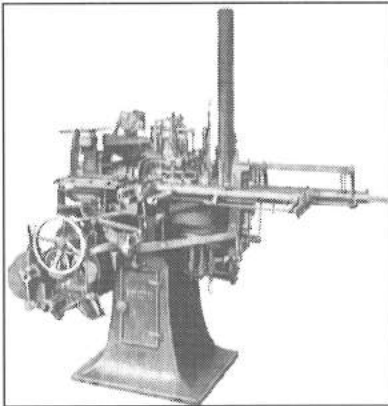
J'ai construit ces volets en essayant de décrire chaque service technique de production, ses métiers et ses changements. Certains de ces métiers ont connu



de si grandes métamorphoses qu'on ne les reconnaît plus; d'autres ont totalement disparu. Aujourd'hui on appelle cette évolution un transfert de technologie. Ce qui reste de ces métiers graphiques a connu, avec la venue de l'électronique et de l'informatique, sa plus grande révolution en 1980, par la disparition totale du plomb et l'implantation de la composition assistée par un système d'ordinateur central.

Dans la continuité de ces transferts technologiques, avec l'année 1994, tous les services du *Nouvelliste* reliés par leurs ordinateurs, serveurs, "scanners" et autres périphériques en réseau, se recyclent à la pagination électronique. Toutes ces opérations de pré-impression, s'identifient maintenant à l'infographie. Pour voir les étapes de cette évolution, il faut retourner au tout début de chaque service du *Nouvelliste*, au temps où le plomb est roi.

Le Nouvelliste, au temps des caractères mobiles



La fondeuse de la monotype.



Un opérateur de monotype.

En 1920, parmi l'équipement qu'a apporté J.-H. Fortier, il y a eu des monotypes, dont on a tiré le gros de la matière à lire des nouvelles et des annonces jusqu'en 1923. La monotype produisait à partir de deux éléments distincts utilisant l'air comprimé. D'abord, un clavier perforateur, dont chaque touche perforait une large bande de papier formant un rouleau; on n'en calculait l'espace-ment lorsque la perforation de chaque ligne était terminée. L'autre élément était une fondeuse, sur laquelle on ajustait ce rouleau et qui coulait les lettres de plomb. Ces dernières arrivaient sur une galée une à une à partir de la dernière.

On est à l'époque d'une typographie héroïque, du père ou même du grand-père de bien des gens. Les titres et une grande partie des annonces se composent à la main à partir de la casse. La casse est un casier formé de petits compartiments où l'on classe les caractères. On les appelle cassetins et leurs dimension et position sont calculées d'après le chemin que la main du typographe doit parcourir, ainsi que par la fréquence de l'emploi des lettres.

Ce fut la technique de travail des Alfred Létourneau, Messager Laplaine, Eugène Soulard, Arthur Gélinas, Paul Lemay, Philippe Dion, Lucien et Emile Bergeron et bien d'autres, puisque dix-huit typographes formaient la première équipe du quotidien *Le Nouvelliste*, y compris ceux de l'hebdomadaire *Le Trifluvien*.

Même si la monotype a pu arriver à la composition de plus beaux travaux d'imprimerie, elle s'est montrée peu pratique pour les quotidiens comme *Le Nouvelliste*. Ce système était peu commode au niveau des corrections. De plus, trop d'éléments casse-tête entraient dans le montage des pages. Mais nos typographes maîtrisaient quand même avec dextérité cette technique d'antan.

Suite à toutes ces constatations, dès 1923, alors que *Le Nouvelliste* est en pleine expansion et que son tirage monte en flèche, un premier changement technologique fait son apparition.

Il durera près de 50 ans; c'est ce que j'appellerais le règne de la ligne-bloc.



Debout le contremaître Emile Bergeron et une équipe de linotypistes dont, Lucien Poulin, Antonio Poulin et Arthur Julien.

Une machine à composer domine le marché: la linotype qui, plus tard, avec sa proche parente l'intertype, deviendra et restera une des machines à composer les plus répandues dans le monde entier. C'est que son inventeur, l'Américain d'origine allemande Ottmar Mergenthaler, a conçu sa machine de manière à ce qu'elle produise des lignes d'un seul bloc. Elle tire d'ailleurs son nom de l'expression anglaise: "lino of type". De plus, une seule machine peut battre de vitesse cinq à six typographes composant à la main.

Dès 1923, *Le Nouvelliste* achète quatre linotypes beaucoup plus performantes que les monotypes qu'elles remplaceront. L'arrivée de ces machines provoquera un manque d'espace; sur la rue du Platon, on ferme d'abord le Service des travaux de ville. Le déménagement du quotidien se fera ensuite dans la bâtisse municipale de la rue Sainte-Marguerite, le 2 décembre 1924.

Un bon nombre de jeunes typographes seront fascinés et attirés par cette merveille qu'est pour eux la découverte de la linotype. Parmi eux, Émilien Robert, en place depuis 1921, acquiert une grande réputation comme linotypiste. Il sera tour à tour contremaître de jour, surintendant et contremaître de nuit. Au moment de son départ, en 1957, il détient le poste de mécanicien, responsable des machines.

Émile Bergeron, entré au *Nouvelliste* lui aussi en 1921, restera au service du journal jusqu'en 1949. Il aura la réputation d'être un des meilleurs linotypistes de Trois-Rivières. A cause de son aptitude et de ses qualités de mécanicien, *Le Nouvelliste* l'enverra à Toronto étudier la mécanique de la linotype.

De ces premières équipes de bons linotypistes, qui seront encore là au vingtième anniversaire du *Nouvelliste*, on peut aussi relever les noms des Lucien Poulin, Antonio Poulin, Arthur Julien, Léo Collins, Léo Comeau.

En 1926, une cinquième linotype est ajoutée. Mais la bonne marche du journal et l'ajout constant de pages justifient l'achat d'une autre linotype pour 1927, année de l'arrivée d'une nouvelle rotative Hoe. A mesure que *Le Nouvelliste* prend de l'expansion et que les besoins se font sentir, on ajoute une lino et des employés. *Le Nouvelliste* viendra à posséder un banc de neuf linotypes utilisées par deux équipes de jour et de nuit.



1945: deux typographes, Paul Lemay et Marcel Robert composent des titres sur la Ludlow.

75 ans d'évolution technologique



1945, typographes à l'oeuvre: Roger Lemyre et Louis-Philippe Dion.



Vers 1957, des typographes de l'équipe de nuit: Claude Coutu, Jean-Marie Létourneau et Fernand Bastien.



L'apprenti-typographe Marcel Morand obtient une épreuve d'une page de plomb sur une presse manuelle.

En 1930, *Le Nouvelliste* se dote d'une fondeuse Ludlow. Cette machine à titre, aussi de genre ligne-bloc, vient remplacer les caractères en casses encore employés jusque-là pour les titres de nouvelles et les en-têtes d'annonces. Avec la ludlow, l'on accède à une autre technologie et *Le Nouvelliste* devient un atelier typographique des plus modernes. Selon ses manufacturiers, cette machine donne un gain de 25 à 50% de temps dans la confection des titres. Nos typographes y moulent des lignes pour titres ou annonces en face de caractères jusqu'à 144 points.

Ce transfert de technologie est considéré à l'époque comme révolutionnaire. Albert Dubois, typographe durant plus d'une quarantaine d'années et longtemps contremaître, nous a souvent raconté cette anecdote: "Un monsieur Gélinas, typographe âgé, se sentait brimé par la venue de la Ludlow. Il confiait aux plus jeunes qu'on n'aurait plus besoin de lui. Un jour, alors qu'il s'en allait dîner, il tomba paralysé sur la rue".

A la typographie de la rue Saint-Georges, *Le Nouvelliste* achète une deuxième Ludlow. Sauf les quelques changements de techniques qui ont pour objet d'abandonner les caractères mobiles, simplifier la composition typographique et augmenter la vitesse du travail, on ne remarque qu'une évolution lente dans ce métier lié au plomb. Ces méthodes de travail datant, d'une époque où les notions d'imprimerie ou de typographie se confondaient, resteront donc basées sur l'assemblage de petits et moyens éléments en plomb, lourds et encombrants, qu'on doit manipuler le plus près possible des presses.

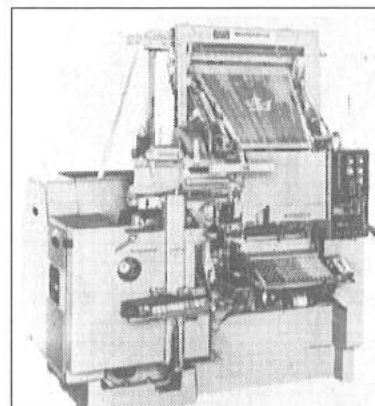
Cette technologie restera sans changement majeur, pour traverser les décennies de 1940 et 1950. Joindront aussi au cours des ans l'atelier typographique: Albert Dubois, Prudent St-Arneault, Gérard St-Pierre, Roger Robert, Fernand Laneuville, Jacques Huppé, Jacques Harnois, Roger Lemyre, Marcel Robert, Paul-Eugène Grenier, Laurent Bergeron, Léon Gendron, H.-P. Lemaire, Jules Lemyre, André Coutu, J.-M. Létourneau, Roger Lambertz, Louis Bourgeois, Lionel Dargis et bien d'autres. Certains parmi eux se spécialiseront en linotypie.

Une autre équipe sera reconstituée à partir de 1957, à cause d'une grève à la typographie. Alphonse Proulx en sera d'abord le contremaître de nuit puis le surintendant des ateliers du *Nouvelliste* jusqu'à son départ en 1968.

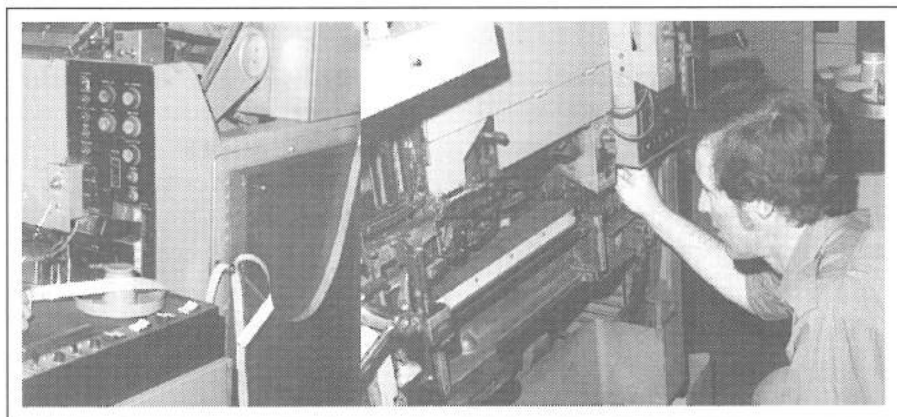
Electronisation de la composition sur le plomb

Les transferts de technologie à l'électronique n'apparaîtront que vers les années 63-64, mais ils resteront encore liés au plomb et surtout à la technique d'impression dite "letterpress" ou en relief. Cela débutera avec les claviers Fairchild, où on entrera la matière à lire au kilomètre, sans souci de justification. Ce premier ruban perforé passera ensuite dans un ordinateur Harris 1600 pour être traité, calculé et justifié, et les données seront transposées sur un autre ruban.

Et c'est là que tout le changement de technique arrive, car ces rubans serviront à faire fonctionner deux linotypes Monarch et trois Electron automatiquement. Un seul opérateur peut s'occuper des cinq machines. Imaginez la vitesse de ces cinq linos! Le travail de l'opérateur consiste uniquement à alimenter ces machines de lingots de plomb et à enlever les colonnes de ligne-blocs, dès que les galées sont pleines.

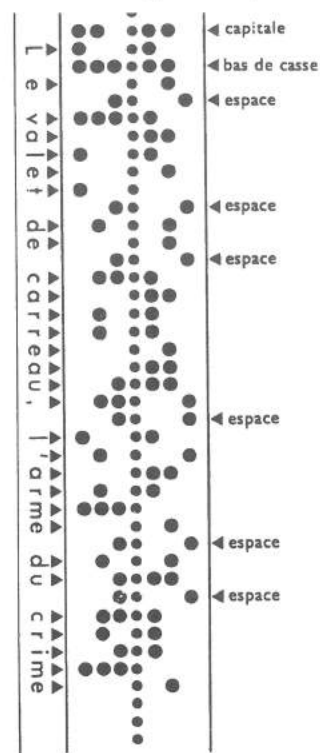


Une linotype électronique Monarch.



Léon Gendron: l'ajustage des linos électroniques, et le ruban perforé.

Incroyable à l'époque, ces machines fonctionnaient à des vitesses jamais atteintes à la composition par linotype. Elles absorbaient plus de composition de textes que toutes nos linos conventionnelles accumulées depuis l'arrivée d'une première linotype. Mais elles ne produisaient que de la matière à lire en colonnes; elles n'étaient donc d'aucune utilité pour les annonces. *Le Nouvelliste*, a besoin d'une technologie mixte; alors on adopta une autre technique pour les annonces, les journaux de ces années 63-64 exigeant la manipulation de nombreux éléments au montage.



Un fragment de ruban perforé, et la signification des perforations.

Processus des annonces

Pour les annonces, on devra dorénavant procéder par montage sur papier photographique. Les opérateurs Antoine et Welly Murray, Maurice Chouinard, Michel Beaucage et autres doivent codifier la copie, suivre le plan d'annonces et entrer les textes sur de petits claviers Star sans écran et perforant un ruban. Puis vient un traitement dans un ordinateur IBM 1130 et une photocomposeuse Fototronic à deux disques de caractères d'où l'on obtiendra une image latente sur papier photographique du texte de ces annonces.



Des typographes montent des annonces à partir de textes photocomposés. De gauche à droite, Maurice Tourigny, Marcel Verrier, Henri-Guy Mailhot, Jean-Maurice Goudreau et René Lessard.

Développé chimiquement, ce long ruban de texte en éléments séparés passera au montage pour y placer les photos tramées sur velox, assembler et compléter le graphisme des annonces selon la maquette. Les titres sont produits à partir d'un appareil à bobines de négatifs, le Filmotype. Ces travaux s'accomplissent par des typographes qui croient, à partir de ce temps-là, avoir perdu leur identité de typos, car ils ne manipulent plus de caractères de plomb. Dans l'équipe de ces pionniers qui ne sont plus au *Nouvelliste*, mentionnons le contremaître Marcel Verrier et les Maurice Tourigny, Maurice Clermont, Roland Schelling, René Lessard.

Les annonces tout comme les photos devaient ensuite passer par la photogravure. Des typos plaçaient, avec le texte de plomb de la page, des bases pour recevoir ces gravures. On en moulait toujours un flan comme opération finale.

Pour les années 1965-1966, *Le Nouvelliste* conservait le même système, sauf que la photocomposeuse Fototronic était changée pour un appareil à cinq disques de caractères. Pour l'entretien de tous ces appareils de technologie nouvelle, le linotypiste et mécanicien de l'époque, Jean-Guy Bissonnette, dut s'initier à l'électronique. En 1968 il fut promu au poste de directeur de la production.

Pour les années 1969-1970, une photocomposeuse Photon 532 plus performante remplaçait la Fototronic. Welly Murray assumait la succession à la mécanique et à la technique. Il acquit des connaissances au cours des années en électronique et informatique et sa formation en usine chez les concepteurs d'appareils et équipements électroniques, au Canada et aux Etats-Unis, le fait reconnaître parmi les meilleurs techniciens de tous nos quotidiens et de nos imprimeries.

La clicherie ou stéréotypie



Roland Lefebvre à l'oeuvre en 1945, dans la clicherie de la rue Sainte-Marguerite.

Jusqu'aux années 1950, pour l'impression des quotidiens aussi bien que pour la majorité des imprimeries, le procédé dit en relief a toujours bénéficié d'un monopole absolu. La reproduction des textes étant le but premier de cette section des arts graphiques, le clichage s'est toujours imposé comme une nécessité. La stéréotypie a donc été apportée dans l'imprimerie, pour régler certains problèmes de composition, permettant de reproduire en plusieurs exemplaires et en quelques minutes, une composition, annonce, page ou autres formes, très longues à monter. Au temps des caractères mobiles, l'emploi de la clicherie permettait de libérer tous les caractères sortis des casses. De plus, les pages semi-cylindriques ne pouvaient être obtenues que lorsqu'on les coulait dans un flan, ou empreinte de carton incombustible, pouvant être cintré, au temps où le plomb était roi.

Au *Nouvelliste*, il y eut une section clicherie dès le départ, en 1920, et elle prit de l'expansion parallèlement au développement de notre quotidien pour être brusquement éliminée en 1975. C'est que le procédé d'impression en relief sur plomb, à la faveur d'un autre transfert de technologie, venait de laisser la place à la production d'une plaque de photopolymère, aussi en relief. De ce fait, au nom du progrès, un autre métier venait de disparaître dans la région trifluvienne. L'introduction du plastique ne sera qu'une étape temporaire car, quelques années plus tard, cette plaque de photopolymère cèdera la place à l'offset.

Les deux premiers clicheurs des années 20 seront Paul Lord, qui quittera pour s'occuper de la livraison aux marchands, et Atchez Therrien, qui travaillera dans cette section près d'une vingtaine d'années. J'ai rencontré ce dernier en

1944; il venait faire un tour chez ses amis et anciens compagnons de travail. Monsieur Therrien était devenu aveugle, quelques années auparavant.

Johnny Duval, assistant aux presses de même qu'à la clicherie, le remplaça. Il demeura chef clicheteur jusqu'à son décès, le 6 novembre 1961. Roland Lefebvre, apprenti-pressier depuis quatre ans et demi, fut transféré lui aussi définitivement à la clicherie. L'arrivée de Jean-Marie Boisvert, à la fin des années 40, compléta l'équipe des clicheteurs de la rue Sainte-Marguerite.

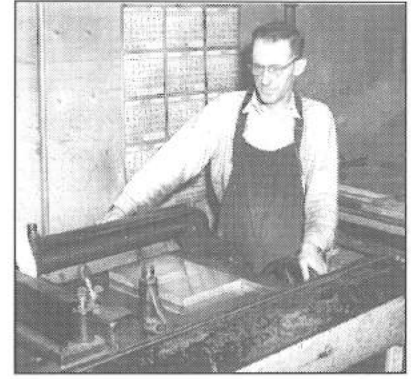
Je n'ai pas retrouvé, en archives, de description de ce qu'a pu être la clicherie de la rue du Platon, sauf qu'on la disait moderne. Par contre, j'ai connu les clicheries de la rue Sainte-Marguerite, depuis 1944, et de la rue Saint-Georges de décembre 1953 jusqu'à la fermeture en mars 1975. Tant que la clicherie a existé au *Nouvelliste*, on a utilisé le vieux creuset, communément appelé par tous et chacun le "*pot à plomb*", et quelques outils de la première clicherie. Le métal était maintenu en fusion, par l'électricité, à 560 degrés fahrenheit et plus selon les besoins. En façade, une plaque boulonnée fermait l'espace occupé autrefois, rue du Platon, par un brûleur.

En actionnant le bras de la pompe, nos clicheteurs laissaient couler le plomb fondu dans un moule hémicylindrique, dont un flan carton préalablement séché et chauffé épousait la forme. Ainsi, se coulaient des pages qui s'ajustaient parfaitement sur les cylindres de la presse. Deux séries de pages complétaient le tour des cylindres sur les rotatives de presse.

Le flan moulé était obtenu par glissement de la page typographique sous le rouleau compresseur d'une presse à empreindre, à une pression constante d'environ mille livres au pouce carré. Ce flan, ou carton à matrice, devait préalablement être bien conservé à l'humidité. L'opération de la prise de l'empreinte s'accomplissait à la typographie au *Nouvelliste* de la rue Sainte-Marguerite; elle sera rendue aux clicheteurs quand ils seront installés sur la rue Saint-Georges.

Nos clicheteurs avaient à leur disposition tous les moules, machines et outils pour la coulée, le débitage, le biseautage, l'équarrissage, le planage et la finition du matériel. La clicherie comblait, en hauteur de caractères et en 12 points d'épaisseur, tous les besoins du processus typographique du *Nouvelliste*.

Les coulées d'annonces, bases et lingots pour linotypes, ludlow et elrod se faisaient à la cuillère. A cause de ces coulées faites à la cuillère, des gouttelettes de plomb en fusion, brillantes comme argent, éclaboussaient les clicheteurs en se collant au bas de leur pantalon. On a dû abandonner ces vêtements au rebut, après quelques semaines, quand ils devinrent hors de service. A la blague, un employé de bureau dit un jour à Roland Lefebvre: "Tu voles le plomb avec tes jambes de pantalon". Et Roland, de lui rapporter ses pantalons, au moment de les mettre au rebut.



Rue Sainte-Marguerite en 1945, Johnny Duval, responsable de la clicherie, abaisse des bases de plomb au planneur.



Jean-Marie Boisvert retire le flan-carton d'une page coulée dans le plomb.

La clicherie de la rue Sainte-Georges



Une vue de la clicherie de l'atelier de production typographique, de 1954 à 1965, sur la rue Saint-Georges.



1975, Gaston Guilbert abaisse le plomb, pour une couleur d'accompagnement, au moyen d'une guillocheuse.

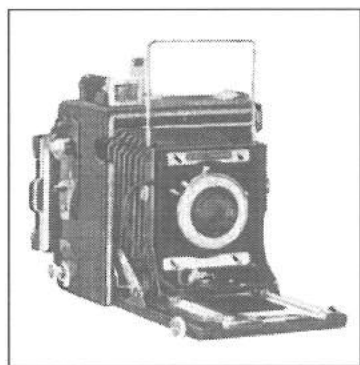
Sur la rue Saint-Georges, avec l'arrivée de la presse Scott, la clicherie deviendra un service encore plus important. Dans un local attenant à l'atelier de la typographie, au deuxième étage, loge une stéréotypie de jour et de soir pour les annonces; on y coule aussi les lingots, bases et toutes autres fournitures. Devant les rotatives Scott au sous-sol, une autre clicherie ou fonderie, à la fine pointe de la technologie des années 50, se met en marche en fin de soirée pour la coulée des pages cintrées.

Roland Lefebvre devient le premier employé à inaugurer et opérer cette clicherie, près des presses. Partant avec un premier lot de flans de pages pour 22 heures, il met en marche les premières coulées sur l'automatique le 27 décembre 1953. L'édifice n'est pas encore prêt à recevoir les autres services du *Nouvelliste*, sauf cette clicherie et les unités de presse toutes neuves.

En ces nouveaux lieux, ce service est doté de machines-outils additionnelles des plus modernes. Certains se souviennent encore des équipements neufs de creusets, planeurs et guillocheuses. Puis, de cette longue machine automatique à couler les pages hémicylindriques, la "Pony Autoplate", qui accomplit toute une série d'opérations de découpe, planage et fraisage en chaîne, sans que l'opérateur n'ait besoin de manipuler la lourde page entre chaque étape. Pour la couleur dans les pages du *Nouvelliste*, qui a commencé lentement, par une couleur d'accompagnement, et de plus en plus en demande, la clicherie a tout l'outillage pour abaisser le plomb et éliminer les éléments non requis.

Ce seront les meilleures années de ce métier et l'équipe sera composée de sept clichiers, mais encore une vingtaine de bonnes années, arrivera la fin de ce service. La technologie moderne et nouvelle fera tout simplement disparaître ce métier, au *Nouvelliste*, en 1975. Des clichiers se recyclèrent comme photographeurs, typographes ou comme pressiers.

La photographie et Le Nouvelliste



Au temps du "Speed Graphic" (1950).

La photographie, autrefois un service du *Nouvelliste*, a été instaurée en 1940. Le tout premier photographe du *Nouvelliste*, Armour Landry, photographe-reporter durant 45 ans, n'y travailla que l'espace d'un mois.

C'est donc Roland Lemire qui véritablement monta ce service et à qui l'on doit toute l'importance que prit la photographie dans notre quotidien. Roland Lemire fit ses débuts au *Nouvelliste* en 1938 en qualité de teneur de livres.

Avant 1940, il n'y eut pas de photographe au *Nouvelliste*. On publiait peu de photos, sauf celles fournies par les agences de nouvelles sous formes de flans dont on faisait un plomb à la clicherie. Par exemple, le 18 juillet 1925, on peut retrouver en archives pour la première fois une page pleine de clichés intitulée "A travers le monde par l'image".

Un événement régional nécessitait sans faute une photo, on la commandait d'un studio local, comme La maison A. Héroux enr. Tous les clichés et flans des photos se conservaient en classeurs-fichiers; on appelle cela la morgue.

Roland Lemire fut employé et responsable de la photographie du *Nouvelliste* durant un quart de siècle. Après cela, *Le Nouvelliste* décida qu'il ne gardait plus ce service en ses murs. Il fut donc proposé à Roland Lemire de prendre ce service à son compte par contrat annuel.



Roland Lemire et un monceau de photos réalisées à l'occasion des 25 ans du *Nouvelliste*.

Il dirigea aussi le Service de la photogravure de 1946 à 1965.

Lorsque Roland Lemire prenait ses vacances, il se faisait remplacer, entre autres par Wilbray Dugré, car Roland fut l'unique photographe au *Nouvelliste* jusqu'en février 1947. Cette année-là, on lui donnait un collaborateur, René Picard. Roland inaugura ce service au temps où les photographes de presse devaient être équipés de gros appareils Speed Graphic 4x5. Cela lui valut le surnom de "One Shot Lemire", attribué par Bob Clark du *Chronicle*, car comme Roland se plaisait à le répéter souvent: "Le matériel étant dispendieux, on ne doit pas le gaspiller, on ne prend qu'une photo et c'est la bonne".

Il aura d'autres collaborateurs dans l'édifice du *Nouvelliste* de la rue Saint-Georges: ce sont les journalistes, encore à l'emploi de notre quotidien, André Pellerin, et Claude Héroux, lequel retournera au journalisme jusqu'à la retraite en 1991. Le journaliste Jean-Paul Quinty, avec sa page des jeunes, agit comme photographe-reporter de 1954 à 1957. Roger Tessier passe aussi quelques années au service de la photographie de la rue Saint-Georges. Et il ne faut pas oublier ici, Marguerite Héroux, qui exerce le poste de secrétaire du Service de photographie et de photogravure, en plus de faire au laboratoire le développement de négatifs, la finition de photos en commandes et aussi de classer des négatifs en archives.

C'est avec Roland Lemire que débute, timidement, l'emploi de la photo couleur dans *Le Nouvelliste*. On doit alors, faire usage de films en bobine. On utilise à partir de ce temps-là, des appareils plus légers donnant plus de latitude à nos photographes; ce qui contribue à la disparition des gros "Speed graphic" 4x5. Donc, par la suite, Roland Lemire exploite ce service à son propre compte, jusqu'à son décès en décembre 1980. Il travaillera avec Roméo Flageol, Gilles Millette et Claude Deschênes.

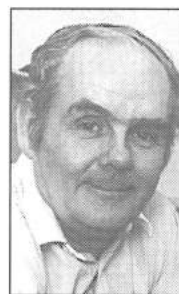
Après le décès de Roland, la succession du service de la photographie fut assurée par Roméo Flageol, qui achète le studio et l'opère, en contrat avec *Le Nouvelliste*, jusqu'à la fin de 1994. Roméo s'est toujours entouré de bons collaborateurs tels que les Terry Charland, Claude Deschênes, Patrick Beauchamp, Daniel Flageol et Alain Bédard. Le 1er mars 1995, Roméo Flageol est en pré-retraite, et c'est Terry Charland qui opère sous la raison sociale de Flageol photo 1995.



René Picard



Marguerite Héroux



Roger Tessier



Roméo Flageol



Gilles Millette



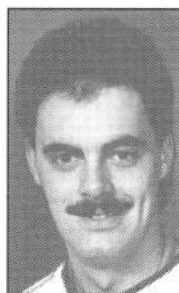
Claude Deschênes



Terry Charland



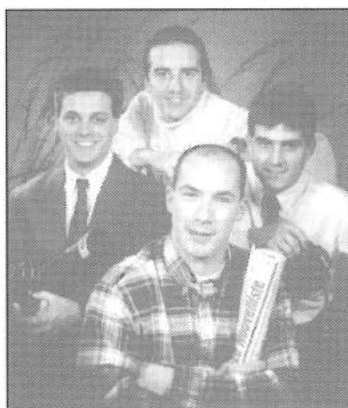
Daniel Flageol



Sylvain Mayer



Claude Gill

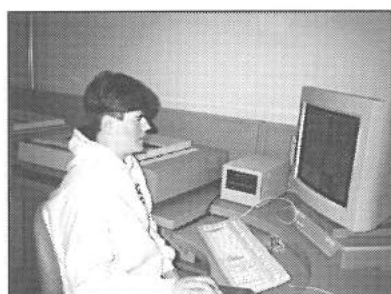


Patrick Beauchamp (Image Média Mauricie) et son équipe de photographes: Alain Bédard, Jean-Sébastien Béland et Serge Boudreau.

Jusqu'à la fin de 1994, Flageol Photo était dépositaire de tous les négatifs des photos prises par les Lemire et autres photographes du service *Le Nouvelliste*, publiées ou non depuis 1940 et jusqu'à ce que Roland Lemire se lance à son propre compte, en 1965. Depuis janvier 1995, ces archives et les négatifs des photos prises pour *Le Nouvelliste* par Flageol Photo, (1980-1994), sont maintenant conservées au *Nouveliste*. Nos photographes ont accès au fonds Lemire aux Archives nationales du Québec à Trois-Rivières, et aux archives du *Nouveliste*.

Le service de la photographie des bureaux en région est assuré par Photo Média, avec Claude Gill et Sylvain Mayer, au Centre-Mauricie, et ABS, avec Alain Berthiaume et Pierre Paradis, pour la région de La Tuque et Claude Abel pour Louiseville. Depuis janvier 1995, Patrick Beauchamp sous contrat avec *Le Nouvelliste* assure le service de photographie dans le Trois-Rivières métropolitain. Il opère sous la raison sociale, Image-Média Mauricie et est associé aux Ateliers Photoplus du Carrefour de Trois-Rivières-Ouest. Il a comme collaborateurs Alain Bédard, Jean-Sébastien Béland et Serge Boudreau.

La photo couleur dans *Le Nouvelliste*

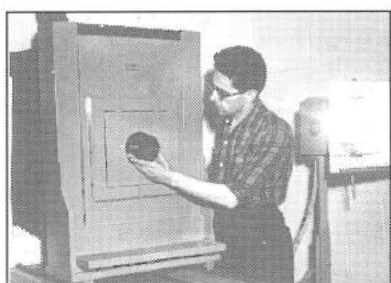


Aline Tremblay fait à l'ordinateur, une sélection de couleurs en quadrichromie.

Il y a quelques décennies, la publication de photos en noir et blanc dans *Le Nouvelliste*, était la norme alors qu'une publication d'une photo couleur, était un tour de force. Il en est tout autrement aujourd'hui. L'évolution de la technique et la forte demande contribuent à l'utilisation fréquente et multiple des photos couleurs dans ses pages; cette tendance est appelée à devenir la nouvelle norme. Ainsi Patrick Beauchamp et ses collaborateurs font l'emploi exclusif de la couleur pour traiter toutes les photos destinées à l'édition du *Nouveliste*.

Pour arriver à reproduire une photo couleur dans *Le Nouvelliste*, on doit préalablement faire la sélection des couleurs, autrement dit une séparation. C'est la tâche de la photogravure et jusqu'en 1994, ses installations ne permettent que la réalisation de la trichromie. En principe, les trois couleurs primaires: magenta, cyan et jaune reproduisent toute la gamme des couleurs. Cependant, par le jeu de juxtaposition et de superposition du noir avec ces couleurs, on assure un meilleur détail et l'obtention de presque toutes les nuances; c'est la quadrichromie. Grâce à l'implantation des changements technologiques de 1994, *Le Nouvelliste* peut produire ses propres quadrichromies par digitaliseur.

La photogravure



1947, Jean-Pierre Gagnon et la première caméra de la photogravure.

Avant 1931, il n'existait pas de photogravure à Trois-Rivières. On devait commander la gravure d'un zinc, à Montréal ou à Québec. On voit ici les problèmes pour l'heure de tombée. Les clichés gravés sur zinc étaient dispendieux parce que longs à produire. Ils se vendaient au pouce carré, avec prix forfait pour un minimum de cinq pouces carrés, plus un coût pour chaque pouce additionnel. L'événement local qui obligeait la commande d'un zinc se faisait donc très rare. D'ailleurs, *Le Nouvelliste* ne commencera à faire usage généreux de photos locales, qu'avec l'implantation d'un service de la photographie, en 1940.

Pour justifier une photogravure, il faut l'investissement d'un outillage, des artisans spécialisés et une bonne clientèle. La maison A. Héroux, photographes de Trois-Rivières, réunit ces critères en 1931. C'est cet atelier qui gravera les clichés de zinc pour *Le Nouvelliste* pendant quinze ans. À la suite d'une grève

de Québec Engraving, une équipe de graphistes et photograpeurs de Québec travaillera chez A. Héroux. Par la suite, Albert Grignon restera à l'atelier d'Antonio Héroux. Cet artisan prendra en charge, quelques années plus tard, la photogravure à *La Tribune* de Sherbrooke.

En 1947, *Le Nouvelliste* achète du fils Paul Héroux, propriétaire depuis le décès de son père, l'équipement de photogravure. Jean-Gilles Doyon, photographe et photograpeur formé par Albert Grignon, chez Héroux passe à la nouvelle photogravure de notre quotidien. Quant à moi, travaillant à la typographie depuis juin 1944 et amateur de photographie, on m'a désigné comme apprenti à ce nouveau service au *Nouveliste*. Pendant quelques mois, le temps qu'on préparait les lieux au journal, je devais me rendre chaque nuit travailler pour *Le Nouvelliste* chez A. Héroux Inc., 252 rue Des Forges, au-dessus du magasin Zeller's. L'aménagement des locaux terminés, on transporta tout l'équipement au *Nouveliste* de la rue Sainte-Marguerite.

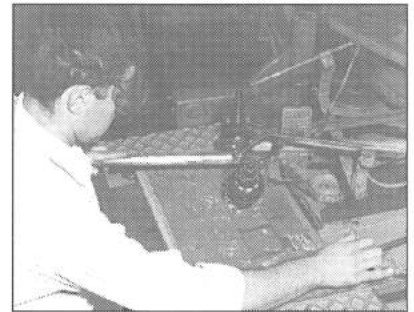
Sous la responsabilité de Roland Lemire, le Service de la photogravure, en plus de combler les besoins du *Nouveliste* et de son Service des impressions, accommodait aussi les autres clients imprimeurs de la région. Pour ce faire, l'équipement acquis chez Héroux, rajeuni par l'addition de quelques autres éléments de pointe, besognera encore plusieurs années, rue Sainte-Marguerite d'abord et ensuite rue Saint-Georges.

Dans l'équipement se trouvait, entre autres, une antique caméra horizontale Hunter-Penrose 20 x 24 en beau bois d'acajou, sans autre contrôle que l'aiguille trotteuse d'un cadran, d'où l'on calculait l'exposition à partir d'un éclairage que donnaient les lampes à arc. En ce temps-là, on faisait usage de trames de verre de 55 et 65 points pour le journal et de 85 à 133 pour les travaux d'imprimerie. C'était l'époque de la gravure à l'acide nitrique et de la poudre de sang-dragon.

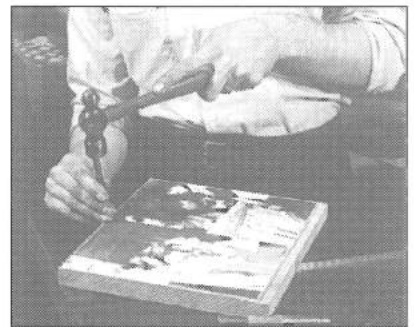
Rue Sainte-Marguerite, après quelques années, Réal Boucher entre faire l'apprentissage de ce métier. On exécute alors, pour les imprimeries, de fins travaux aussi bien en trame qu'en ligne, combinés des deux précédents et détourés gravés sur zinc. Mentionnons ici des travaux de gravure pour la revue *Marie* de Gérard Marier; des illustrations et dessins publicitaires des artistes graphistes de l'époque Don Inman et James Houston, de Grand'Mère; de même que des travaux de l'artiste et graphiste Gérard Montplaisir, en service au *Nouveliste* de 1950 à mai 1955.

En 1957, lors de la grève à la typographie, le volume de la gravure augmentera sensiblement. A cause d'une équipe réduite de typographes, les maquetistes nous fourniront des annonces montées à partir de dactylographes Varsity et de titreuses Headliner. Viendra s'ajouter à notre équipe Hervé Bélanger, un diplômé de l'école de photographie.

Avec les années 60, nous connaissons quelques améliorations, dont une caméra Robertson 20x24 neuve à contrôle d'intensité électronique, lampes au quartz et l'emploi des trames de contact. L'augmentation du volume de gravure des annonces nous obligera à cesser le service de photogravure aux imprimeurs de la région. Il deviendra nécessaire d'acquérir des machines à graver plus puissantes, utilisant une technologie nouvelle de gravure à base d'huile émulsionnée dans l'acide. Une de ces graveuses aura la capacité de graver le double format. En passant à la technique des années 60, il faut être plus rapide et performant: les heures de tombée l'exigent. Ce qui nécessite l'embauche de Jean Duval et un premier transfert d'un clicheur, Gilles Chainé, vers la photogravure.



1959, une guillocheuse (toupie) abaisse le métal dans un cliché en lignes.

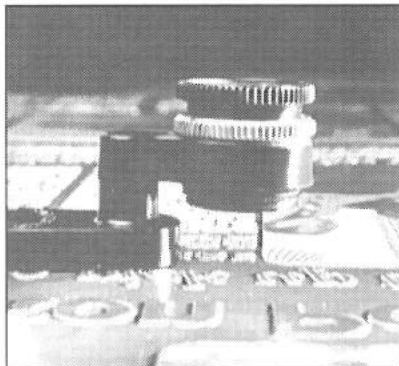


Le montage sur bois d'un zinc destiné au Service de l'imprimerie commerciale.

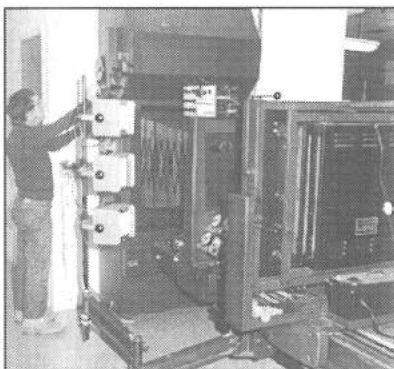
Ce service continuellement en expansion nécessite graduellement l'ajout de personnel. Au cours de ces années, viendront Richard Langlois, Michel Dubois et Robert Hubert. On devra aussi, à cause d'une très grande consommation, installer un réservoir d'acide nitrique de 500 gallons, alimenté par camion citerne en provenance de Montréal.

Encore une nouvelle technologie en photogravure

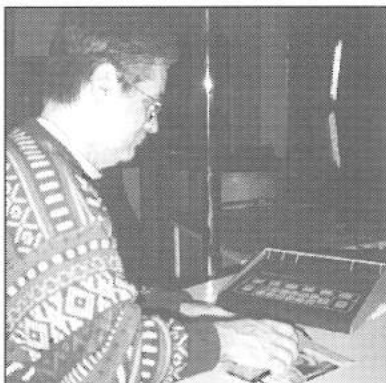
NAPP



Gravure sur plastique.



Jean Duval, photgraveur, à la caméra Spartan IV.



Michel Dubois et le "Sharpshooter" un petit ordinateur qui agit comme densimètre, calcule l'exposition et exploite la caméra graphique.

En mars 1975, l'abandon définitif du plomb à la production apporte encore une technologie nouvelle et complètement différente ainsi que de grands changements en photogravure. Tout l'équipement est entièrement renouvelé pour cette technique nouvelle. La gravure se fera dorénavant par page complète, sur plastique de photopolymère et simplement avec de l'eau chaude sous pression à laquelle on ajoute un antimousse.

Ce sera le système de plaques NAPP. On fixera le négatif en repaire au moyen de tenons, sur une plaque présensibilisée, pour l'exposer aux rayons UV d'une puissante lampe. Ensuite gravée, séchée, durcie, perforée et pliée en tête et pied de page, cette plaque en relief sera expédiée aux presses par le moyen de la chute qui servait autrefois pour les flans. Le pressier accrochera cette page en la cintrant à sa position sur la selle de chaque cylindre.

On installera une nouvelle caméra, une Spartan IV de Chemco complètement automatique, avec un magasin de quatre rouleaux de films de différentes largeurs, du 6" à la pleine largeur de la page. Cet appareil est relié à un processeur de films, pour le développement, passant par un convoyeur et inverseur.

Cette caméra doit produire les négatifs des pages et les autres velox en un temps le plus court possible, tel que requis par l'heure de tombée, tout en assurant un contrôle de qualité. Même si à l'achat cette caméra était équipée du système de contrôle d'exposition GAM le plus sophistiqué, en peu d'années, le GAM se montre déjà désuet et lent: un ordinateur fait cela plus vite et mieux. Un ordinateur à écran Chemco sera en essai pendant quelques mois, mais un petit appareil, le Sharpshooter de Carlsen, le délogera à cause de sa souplesse, son efficacité et sa simplicité. Les autres rouleaux de films du magasin servent à produire les négatifs des photos de différentes dimensions qui sont tramées, puis reproduites en groupes sur papier contact.

Cette nouvelle technologie à la photogravure du *Nouvelliste* apporte une autre mutation de personnel. Deux employés de la clicherie, Roland Lefebvre et Jean-Marie Boisvert, seront transférés et recyclés photgraveurs. Ils seront rattachés à ce service jusqu'à leur retraite. Pour une première fois, avec France Milot, l'on fera appel à la gent féminine comme employée surnuméraire dans ce service. Cette gravure de plaques ne sera qu'une étape avant que *Le Nouvelliste* n'adopte l'offset.

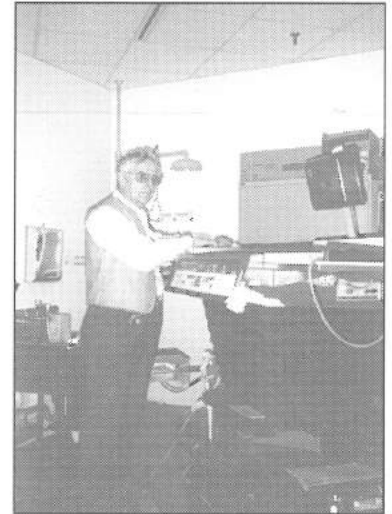
La photogravure devient la photolitho

Fin 1981, avec la mise en marche de la nouvelle presse Harris, le service de la photogravure devient la photolitho du *Nouvelliste*. On produit les négatifs sur la rue Saint-Georges et on les expédie à l'édifice des presses pour en produire les plaques **offset**. La production des plaques restera sous la responsabilité des employés du *Nouvelliste*, jusqu'à la prise en charge de ce service par T.R.OFF-SET, en 1984.

Le Nouvelliste ne garde que l'étape caméra de la production pour les velox, la sélection de couleurs et les négatifs des pages, sur la rue Saint-Georges. La caméra Robertson est remplacée par une nouvelle caméra verticale Auto Campanica programmable. Elle produit les vélox sur papier transfert PMT pour les annonces du *Nouvelliste*.

Le Service des caméras photolitho est transféré, dans le nouveau complexe du 1920 rue Bellefeuille, le 10 juillet 1989, à l'occasion du grand déménagement de tous les services. Dans cet édifice, *Le Nouvelliste* nous installe une deuxième caméra Spartan. Avec cet équipement, la photolitho peut faire face à n'importe quel volume de pages requises pour notre quotidien.

La conversion de ce service pour l'offset nécessita l'engagement d'autres substituts à temps partiel. Ce sont Michel Allard et Aline Tremblay, qui font leur début, rue Saint-Georges, et Line Levasseur, rue Bellefeuille. Par contre l'abandon, en 1984, de la fabrication des plaques par les employés du *Nouvelliste*, permet l'instauration d'une polyvalence. Nos opérateurs et opératrices de caméra vont travailler au montage des pages et d'annonces, le jour et en soirée. Par contre, en fin de soirée, au besoin, un(e) employé(e) d'un autre service de la production, aussi bien du montage que des écrans cathodiques, viendra faire le repiquage des négatifs de pages. Cette technique de travail restera en usage jusqu'en 1994.



Une caméra verticale "Auto campanica" remplace la "Robertson" pour les illustrations d'annonces.

L'ère des ordinateurs au quotidien Le Nouvelliste

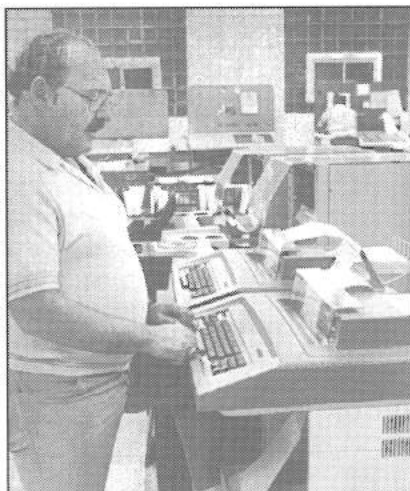
Le Nouvelliste, journal régional coincé entre les petites villes et la campagne, de par sa technologie avant-gardiste, se classe parmi les médias les plus progressifs au Québec. Tout y est toujours mis en oeuvre pour le tenir éloigné de l'ancien et toujours le plus près possible du moderne. C'est pour cela que le mois de février 1980 marque une autre étape importante dans les transferts de la technologie au *Nouvelliste*.

Un système complet informatisé reliant la rédaction, la publicité et la production fit son entrée sur la rue Saint-Georges. Pour l'époque, ce fut une méthode basée sur des idées d'avant-garde pour un média d'information tel *Le Nouvelliste*. Ce furent des écrans cathodiques, reliés à des ordinateurs centraux PDP11 et à d'autres périphériques dans une chambre pressurisée et climatisée, qui bouleversèrent les méthodes traditionnelles de production.

Par ce procédé PAO, (pages assistées par ordinateurs), le journaliste et le rédacteur publicitaire avaient, dès lors, le privilège d'être les seuls à manipuler leurs textes à l'écran avant la mise en page. Il était trop tôt pour la page pleine à l'écran; cette technologie ne se prêtait pas encore aux journaux de grand format. Les chefs de pupitre procédaient par blocs qu'ils identifiaient, sur un plan, par les numéros d'entrée du texte. On acheminait alors ce plan au poste du con-



Welly Murray, et les PDP11 du système central Harris.



Février 1980, Laurent Bergeron manipule un clavier d'imprimante qui donne une commande aux photocomposeuses à partir du système central Harris.



1983, Jean-Guy Bissonnette et les photocomposeuses Photon.



Cabler tous les appareils, un scénario qui revient à chaque changement technologique.

tremaître, tandis que par codes et commandes, les textes se retrouvaient, via les ordinateurs centraux, aussi à la production.

Pour implanter ce système, 24 appareils Harris furent installés dans l'immeuble de la rue Saint-Georges à la disposition d'employés(es) qui reçurent tous une formation en relation avec leur tâche. On installa 6 autres appareils dans les bureaux extérieurs, dont trois à Shawinigan, un à Victoriaville, un à Louiseville et un à La Tuque. Ils communiquaient directement avec les ordinateurs centraux par téléphone, via des modems.

Par cette technique, opérateurs et opératrices d'écrans cathodiques, à la production, font la saisie du texte de pages d'annonces et des petites annonces encadrées sur des 1700 et 1750 de Harris. D'autres placent du texte dans des annonces plus grandes sur les 2200, toujours de Harris. C'est-à-dire qu'ils grossissent et positionnent des caractères ou des textes, préalablement saisis sur 1750, suivant le plan préparé par les maquettistes.

De 8h30 à 16h30, des téléphonistes reçoivent les annonces classées et les entrent, via des terminaux Harris 1700, directement dans les ordinateurs centraux. Il en est de même pour les avis de décès et autres avis de la nécrologie, qu'on recueille jusqu'à 21 heures. Après une mise à jour, dans les ordinateurs, les classées et avis se dirigent alors vers les photocomposeuses. Un opérateur procède, en fin de soirée, au transfert des données recueillies par le système Harris vers le système informatique de l'administration d'où sortent les factures.

A la production, tout est recueilli sur papier photosensible par deux photocomposeuses Photon. Ces machines, à disques de caractères et multiples lentilles, peuvent générer 44 faces ou polices de caractères. Au *Nouvelliste*, on a limité les grosseurs de 5 points à 96 points. Les monteurs de pages, autrefois les typographes, réalisent des montages en collant les textes et les velox tramés des photos, selon les plans conçus par les chefs de pupitre de la rédaction. Une équipe de jour a préalablement monté et collé les annonces sur ces grilles. Les pages terminées, suivent ensuite les étapes des négatifs et des plaques.

Pour réaliser ces installations, en 1979-1980, le technicien Welly Murray et un aide ont dû passer des kilomètres de fils de toutes sortes pour câbler et relier, à l'intérieur des plafonds, murs et colonnes, tous les périphériques aux ordinateurs centraux. Comme ces ordinateurs se trouvaient en double série au *Nouvelliste*, un disque dur puissant enregistrait simultanément tout ce que l'autre saisissait. Advenant une panne, ce système pouvait fonctionner avec la moitié de ses effectifs, permettant de réparer la panne sans tout arrêter, dans bien des cas.

Les photocomposeuses Photon ayant tourné jusqu'à l'usure, *Le Nouvelliste* décidait en 1987 de les remplacer par des machines d'une génération plus moderne. Ce sont deux 8600 de Compugraphic qui prirent la relève. Dans cette nouvelle version, il n'y a plus de pièces mécaniques, sauf pour faire avancer le papier, car les polices de caractères se génèrent à partir d'un tube cathodique. Les 8600 de Compugraphic atteignent une qualité de résolution de 1300 lignes par pouce.

Tout cet outillage déménage au 1920 de la rue Bellefeuille, en juillet 1989. Préalablement, et dès que les travaux de construction le permettent, Welly Murray et son assistant Marcel Torieri 'câblent' tout l'édifice à partir de la chambre des ordinateurs centraux PDP11, ainsi que les terminaux en périphérie. Ils doivent souder des milliers de petits fils. Pas question d'oublier d'identifier les câbles aux entrées et sorties de tous ces connecteurs et adaptateurs.

Ce système Harris relié aux ordinateurs centraux restera le système de mise en pages et de production du *Nouvelliste* jusqu'en 1994; il sera encore en service pour toutes les annonces au début de 1995.

Le Nouvelliste adopte la pagination électronique en 1994

"Au journal *Le Nouvelliste*: investissement de 2.8 millions \$", peut-on lire en tête de la page 5 de notre quotidien, le samedi 29 janvier 1994. Roger D. Landry, président des Publications JTC Inc., confirme la bonne nouvelle. Et tout ce budget consacré à l'implantation des nouvelles technologies à notre journal (*Le Nouvelliste* est une des filiales des Publications JTC). Jean-Pierre Robitaille, de JTC, est sur les lieux depuis des mois, pour jeter les bases de ce projet devenu réalité.

Notre quotidien, à la veille de ses 75 ans, pourra compter sur des équipements informatiques et techniques hauts de gamme. M. Landry insiste sur le fait que près de 500 000 \$ sur ce budget seront prévus pour la formation. Les membres du personnel devront ensuite travailler avec ces équipements de la dernière génération sur le marché.

Raymond Pitre, coordonnateur au Service de l'informatique du *Nouvelliste*, est nommé chargé de projet pour l'implantation de ces nouveaux équipements. Il devient responsable, de concert avec le président-éditeur, de la totalité des étapes et éléments de ce projet.

Le jeudi 17 mars 1994, Gilbert Brunet, président du *Nouvelliste*, réunit tous les employés(ées) pour annoncer le début des changements. Dans la fin de semaine immédiate, des employés et patrons du *Nouvelliste* déplacent déjà les anciens meubles et équipements et ils installent un mobilier nouveau, car l'ancien et le nouveau matériel seront en fonction le temps de l'entraînement du personnel de tous les services et du rodage de ces appareils. Le technicien Welly Murray et son assistant Marcel Torieri devront, dans les semaines suivantes, reprendre le scénario de recâblage, soudure et identification d'entrées et sorties, pour une troisième fois, en accord avec un plan bien établi.

Pour assurer la transition de tout le matériel publicitaire entre l'ancienne et la nouvelle façon de travailler, de même qu'entre les services de publicité et de production, *Le Nouvelliste* crée un Service de concertation, gestion et contrôle de qualité. Marc Pronovost, adjoint à la directrice de la publicité (Ginette Panneton), et Jacques Grenier, adjoint au directeur de la production (Jean-Guy Bissonnette), assument la responsabilité des diverses étapes de la réalisation des annonces.

L'objectif premier étant d'instaurer une meilleure technique de travail à la rédaction, à la publicité et à toutes les étapes de production du journal, depuis le concept discuté avec le client jusqu'à la sortie du négatif destiné à la plaque, *Le Nouvelliste* entreprend aussitôt la formation du personnel. René Béliveau, pédagogue en informatique et infographie et employé des Publications JTC Inc., prend alors la charge des cours aux membres des divers services. Une salle de cours a déjà été montée en vue de cette étape de formation et pour l'essai et le rodage de tous ces nouveaux équipements.

Pour l'information de tout le personnel, Gilbert Brunet, président et éditeur du *Nouvelliste*, fait le point sur les changements technologiques, chaque mois dans le RAPT, journal interne des employés. Dès la fin de mai 1994, tous les



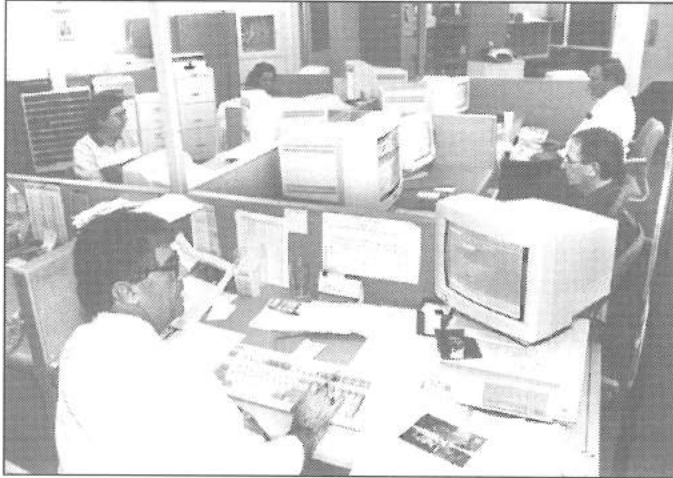
On s'est lancé des défis, on a gagné... Tout semble aller comme prévu, à voir André Poitras et les techniciens Marcel Torieri et Welly Murray.



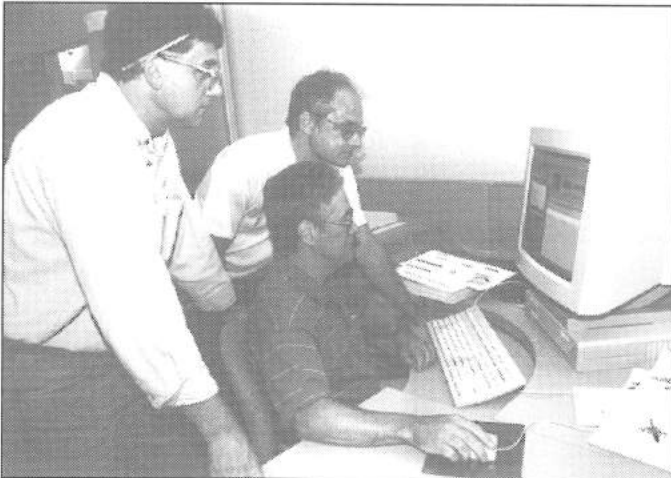
1995: André Béliveau en est à ses derniers collages d'annonces classées par montage, car depuis le lundi 20 mars, on se dirige vers la pagination électronique de ce Service.

75 ans d'évolution technologique

intéressés à cette nouvelle technologie peuvent consulter un tableau de la configuration graphique du système, affiché aux babillards de tous les services. Et à la veille d'entrer dans sa 75^{ième} année, *Le Nouvelliste*, par la formation de son personnel à l'infographie, franchit une étape cruciale de l'édition pré-press.



La pagination électronique est installée au Service de la rédaction en octobre 1994. Sur la photo, les pionniers de cette transition: André Dionne, Serge L'Heureux, Jacques Pagé, Louise Michaud et Pierre Ducharme.



Les premiers élèves du Service de la production à être initiés au traitement des photos par "scanner", Michel Dubois et Richard Langlois, affichent devant un contremaître intéressé, Jean Lemire, le résultat numérisé à l'ordinateur.



Depuis septembre 1994, la rédaction publicitaire réalise déjà ses cahiers spéciaux sur le nouveau système. Martine Deveault, Marc Pronovost et Roger Pozier sont heureux des résultats.



Dès la fin de semaine des 17, 18 et 19 mars 1995, s'accomplit la transcription d'environ 1200 petites annonces vérifiées, corrigées, et cela sans l'arrêt des autres opérations. On voit ici une partie de la belle équipe qui a donné une toute nouvelle pagination des "classées" dans *Le Nouvelliste*, le 20 mars 1995.

Pour tenter de décrire les appareils complexes installés en 1994 au quotidien *Le Nouvelliste*, expliquons, à sa plus simple expression et pour non-initiés, comment se fait une production pré-press maintenant. A prime abord, tous ces ordinateurs en réseau semblent complexes. On voit des opérateurs oeuvrant aux multiples périphériques de chaque service. Ils participent aux étapes du processus du pré-press; ce qui donne, en bout de ligne, les négatifs des pages du quotidien *Le Nouvelliste*. Le processus du pré-press, c'est l'ensemble de toutes les fonctions préalables à l'impression. C'est la prise en charge, de toute l'édition du journal après la conception du traitement des textes et des illustrations, par moyens électroniques.

C'est la définition que donne France Brodeur, l'auteure du *Vocabulaire du pré-presse*, publié par l'Institut des communications graphiques du Québec. Elle y résume le processus des activités du pré-presse, selon le point de vue des experts consultés et le fruit de ses recherches. Elle les répartit et les identifie dans son ouvrage en cinq étapes: (S) saisie, (T) traitement de l'image, (M) montage-imposition, (E) production d'épreuves, (SO) sortie. On ne peut trouver une explication meilleure et à la fois plus simple des étapes du processus de production en pré-impression que le texte des pages liminaires de son ouvrage. On fera référence à ses textes et définitions pour décrire les installations ultra-modernes du *Nouvelliste*.

Pour décrire le parc informatique et électronique servant à amorcer les nouvelles technologies depuis 1994, on peut se référer au plan publié avec ce volet. Ce plan de la configuration, en réseau, des appareils, décrit des modules numérotés de haut en bas en partant de la gauche. Il m'a été possible de décrire ces modules avec l'aide de Marcel Torieri.

Le parc informatique complexe du *Nouvelliste*, de par sa technologie ultra-moderne, est relié en un réseau efficace. Chaque membre des services apporte directement sa touche à la production de la page électronique du quotidien *Le Nouvelliste*, qu'il soit journaliste, publicitaire, technicien, graphiste, opératrice, opérateur, ou infographe.

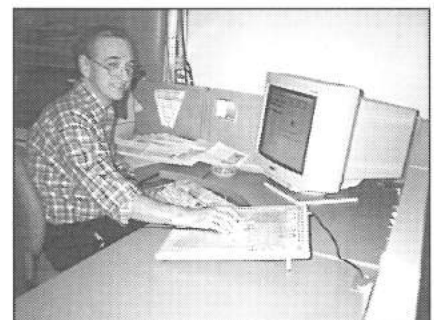
C'est le spécialiste Jean-Marc De Jonghe, des JTC, qui a transmis la maîtrise des "MAC" et des nombreux logiciels, au personnel du *Nouvelliste*.



Quatre spécialistes: le chargé de projet Raymond Pitre, le pédagogue René Béliveau, spécialiste des ordinateurs, le professeur sur les Mac, Jean-Marc De Jonghe et notre technicien Welly Murray semblent d'accord pour dire "Mission accomplie".

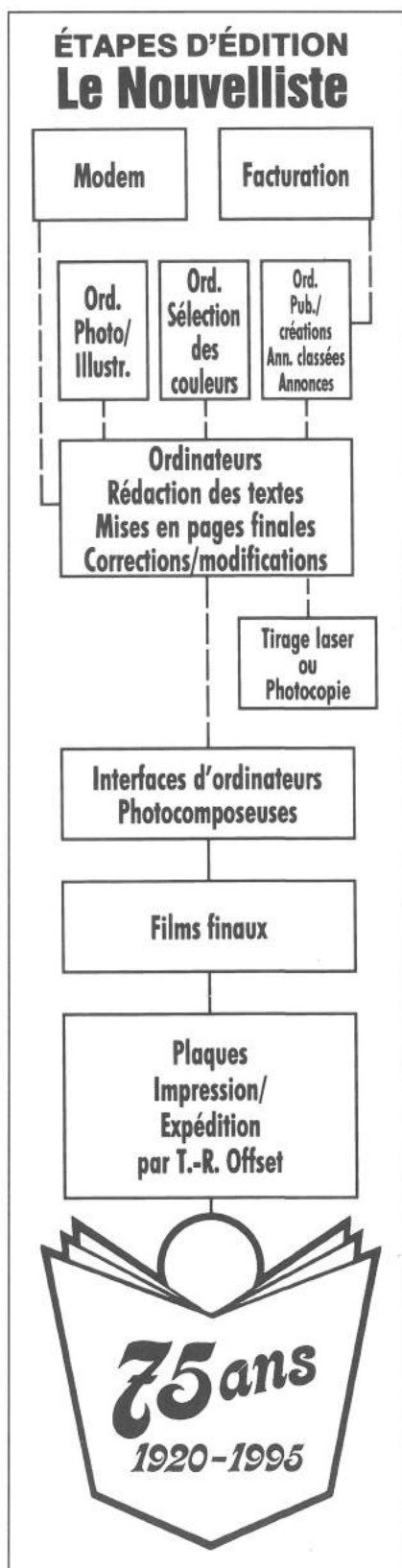


Raymond Pitre donne enfin l'autorisation pour que le coeur du nouveau système d'ordinateurs entre dans ce local, et déloge le vieux système Harris qui sera mis au rancart.



Antoine Murray a vécu tous les changements à l'électronique, depuis les linotypes jusqu'à la page pleine à l'écran. Il a traversé toutes les générations d'ordinateurs, au *Nouvelliste*.

Tableau de la technologie nouvelle au Nouvelliste



Explication du graphique de la page suivante.

1- AS-400 - LAYOUT 8000

Le module **AS-400** relie le département de l'administration à la production. Il permet le transfert des données entre les deux départements, par exemple la facturation des annonces classées, l'entrée des bons d'insertion. La pagination (maquette) s'exécute sur le **Layout 8000** avec sortie sur imprimante. Peut communiquer avec **PEN**, le président et éditeur, la directrice publicitaire, le directeur de l'information et le chef de pupitre.

2- Module Annonces classées-CASH

Ce module de 9 ordinateurs sert à l'entrée des annonces classées locales, dont un pour celles de Shawinigan. Leur chemin se dirige vers des serveurs miroirs et **shadow**.

3- Rédaction-PEN

Ce module sert à l'entrée des textes, par 35 ordinateurs **PEN** à Trois-Rivières et 4 **PEN** à Shawinigan. Un appareil recueille la Presse canadienne, les bourses, fonds mutuels, courses sous harnais, les portatifs des correspondants et Télébec. Ils s'acheminent tous vers un serveur. Par imprimante, on peut aussi se référer à ces textes rédactionnels.

4- Entrée de textes publicitaires-PEN

Ce module de 6 **PEN** en réseau et d'une imprimante, bien que semblable au module rédaction, se destine aux textes publicitaires, aussi bien qu'à l'entrée des textes d'annonces.

5- Pagination éditoriale-PLS

Ce module, de serveurs comm. et d'ordinateurs **2100**, fonctionne pour la pagination de textes rédactionnels aussi bien que publicitaires.

6- Système central(SERVEURS)

Le coeur de ce système informatique, à la fine pointe des technologies modernes, se trouve dans ce module. Il contient et gère toutes les données du journal (textes, annonces, photos, dessins, logos, etc.) .Soulignons que ce module comprend deux ordinateurs **DIGITAL** de 6 Giga octets chacun, qui interprètent les données aux 2 imprimantes et 2 photocomposeuses **APS-6/3850** au laser qui peuvent générer les pages sur film aussi bien que sur papier photographique. D'ailleurs tous les appareils de ce module s'y retrouvent en double, y compris les serveurs **XP21** ainsi que les générateurs d'images tramées **RIP**.

7- Graphisme

Ce module permet la création graphique. Il se compose d'un ordinateur **Mac**, d'un **CD-ROM** et d'une imprimante couleur dans le but de montrer au client l'effet d'un travail fini.

8- Sélection des couleurs-SCANNEURS

Ce module est celui des scanners ou numériseurs. On y numérise les photos, dessins, logos et autres images, pour les emmagasiner dans l'ordinateur central. Ces données serviront par la suite à la mise en page ou pour la fabrication des annonces. Dans ce module, on travaille avec des scanners **Xerox**, des ordinateurs **SUN**, et on peut traiter la sélection des couleurs par un scanner **SHARP** et un appareil pour diapositives **NIKKON** gérés par un ordinateur **Mac**.

9- Gestions d'annonces

Par ce module, les contremaîtres assurent un suivi des annonces ou autres éléments. La gestion du travail se fait au moyen des ordinateurs **SUN**.

10- Montage des annonces

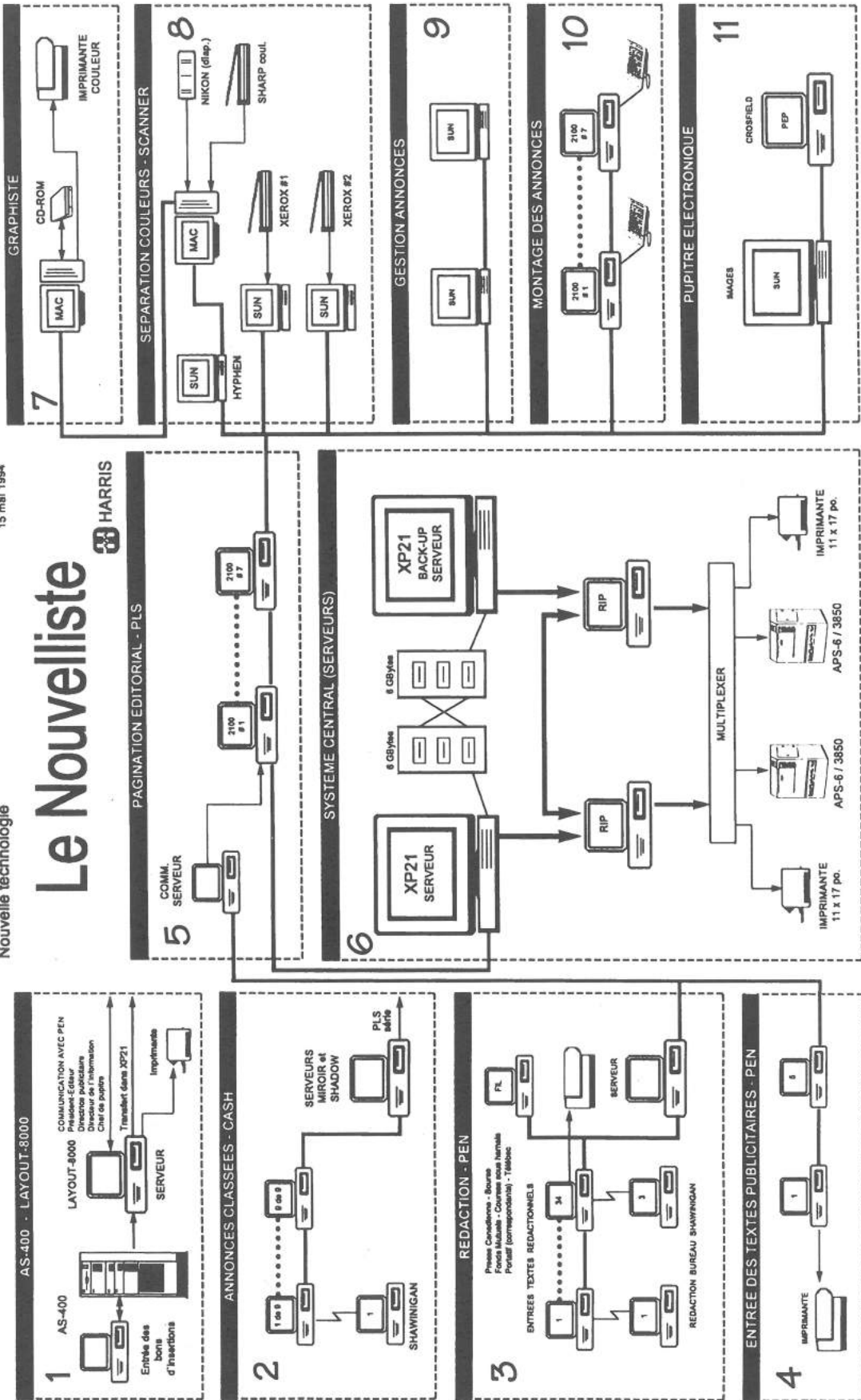
Les ordinateurs **2100** forment le module de la pagination des annonces.

11-Pupitre électronique

La réception, par satellite, des photos et graphiques de la Presse canadienne passe par ce module. Ceux-ci sont traités par le **Crossfield PEP**, et un ordinateur **SUN** les transfère dans le serveur central pour une utilisation ultérieure.

Nouvelle technologie 15 mai 1994

Le Nouvelliste



Le parc informatique complexe du quotidien Le Nouvelliste.

La page éditoriale

par Claude Bruneau



Beaucoup lisent la page éditoriale religieusement. Beaucoup aussi ne la lisent pas du tout. D'aucuns regardent la signature de l'éditorial ou vérifient le sujet avant de décider s'ils vont le lire. Les uns se contentent d'un regard amusé sur la caricature ou s'intéressent avant tout aux lettres des lecteurs. Certains tiennent à dire qu'ils lisent l'éditorial, mais on sait qu'ils n'en font rien.

La page éditoriale comprend un éditorial principal, et presque toujours un ou deux éditoriaux secondaires, généralement plus courts. Elle comprend aussi une caricature, qui est une sorte d'éditorial dessiné, souvent plus efficace qu'un texte. On y trouve des chroniques périodiques, des opinions des lecteurs, des documents d'actualité.

Dès sa fondation, *Le Nouvelliste* a accordé une place importante à la page éditoriale. Les fondateurs y ont planté le décor et les objectifs de l'entreprise. Et par la suite l'actualité régionale, nationale ou internationale y a été commentée fidèlement. Il y a toujours eu des journalistes exclusivement attirés à la fonction d'éditorialiste.

La place de l'éditorial dans le journal a varié au cours des ans. Au départ, la page éditoriale se trouvait en page 4. Par la suite, elle a occupé la page 2 et aussi la page 6. Curieusement, la page éditoriale a toujours été une page paire, donc située à gauche, ce qui n'a rien à voir avec l'idéologie de son contenu. Il en est ainsi d'ailleurs dans tous les autres quotidiens.

Le principal changement affectant la place qu'occupe la page éditoriale s'est produit peu de temps après l'arrivée de Claude Masson comme président-éditeur du journal, en 1984. M. Masson voulait que la page éditoriale soit l'avant-dernière page, ou mieux la dernière page à gauche à l'intérieur du premier cahier. Les éditorialistes du temps s'y résignèrent à contrecœur, estimant que l'éditorial devait suivre les premières pages presque entièrement consacrées à l'information, alors qu'à la fin du premier cahier, il risquait d'avoisiner de grandes pages d'annonces, ce qui ne manqua pas d'arriver. En revanche, l'éditorial gagnait ainsi une place fixe, aisément repérable. Il en est ainsi dans les autres quotidiens: *Le Soleil* (dont s'inspirait M. Masson) et *Le Devoir* placent la page éditoriale à la fin du premier cahier, tandis que *La Presse* et *The Gazette* lui donnent la page deux du deuxième cahier.

L'éditorial

Le fondateur du quotidien *Le Nouvelliste*, Joseph-Hermann Fortier, a souvent répété qu'il avait fondé ce journal pour répondre à une nécessité commerciale: donner un support publicitaire à ses propres affaires, la chaîne de magasins P.T. Légaré, et aussi à celles de la ville de Trois-Rivières et de la Vallée du Saint-Maurice, comme on disait à l'époque. Le journal n'avait aucunement l'intention de soutenir une idéologie ou un mouvement politique.

Il est intéressant de comparer cette visée commerciale du fondateur avec ce qu'écrivait plus tard, en 1933, le chanoine Henri Vallée, dans son ouvrage *Les Journaux trifluviens de 1817 à 1933*.

Celui-ci, parlant des journaux du dix-neuvième siècle, les considère en général d'une bonne tenue. Il cite à ce propos un auteur canadien-anglais, James Buckingham: "Pour le goût, dans le choix des sujets et des extraits, autant que pour l'élégance du style et la pénétration du raisonnement, nous avons considéré les journaux français d'ici (Québec) comme supérieurs aux journaux

anglais.”

Vallée explique que “pour l’Anglais, le journal n’a de valeur surtout qu’en fonction de la publicité et de l’aide qu’il apporte au commerce, à l’industrie ou à la finance. L’information semble occuper dans le journal la place prépondérante. L’article éditorial, ordinairement court, est souvent dissimulé au milieu de toute une paperasse où il nous faut feuilleter plusieurs pages avant de le découvrir. Le journal français, au contraire, s’il est plus souvent un instrument inférieur de publicité – bien que depuis quelques années certaines unités de la presse canadienne-française versent également dans l’information à outrance et la publicité tapageuse – est un organe supérieur de l’opinion: il est plus doctrinaire, plus philosophique, plus logicien” (p.7).

Trois éditoriaux majeurs

Le journal que veut faire M. Fortier ne correspond pas tout à fait ni au premier ni au second de ces types de journaux. D’une part, il veut être résolument commercial et nullement doctrinaire d’autre part, il veut accorder de l’importance à une solide information et à une vision éditoriale équilibrée. Il se situe dans la même perspective que le principal quotidien de l’époque et encore d’aujourd’hui, le quotidien *La Presse*, de Montréal.

Cette vision va se définir dans trois éditoriaux majeurs, dans les trois premières éditions du journal. Ces éditoriaux sont certainement le résultat d’une réflexion de la première équipe: le fondateur J.-H. Fortier, son premier directeur, Romuald Bourque, sa jeune recrue Émile Jean, et sans doute celui dont il venait d’acheter les actifs (le journal *Le Trifluvien*), l’avocat J. Alfred Cambray, dont il avait aussi retenu les services.

Dès le premier numéro, sorti tout frais des presses le 30 octobre 1920, l’éditorial en page 4, intitulé “Premier mot”, affirme que le temps est venu d’avoir un quotidien à Trois-Rivières. Et il élabore visiblement avec soin une déclaration de principe qui va servir de référence pendant de nombreuses années:

“Dans le domaine religieux, nous adhérons aux croyances de nos pères et sommes entièrement soumis aux enseignements de l’Église. Dans le domaine politique, tout en gardant notre parfaite liberté d’action, et sans jamais être organe de parti, nous professons les idées généralement partagées par nos compatriotes, témoins intéressés et amis sincères des institutions britanniques, dont le gouvernement provincial tire tant d’avantages. Dans le domaine éducationnel, nous sommes pour les perfectionnements que beaucoup d’esprits éclairés réclament, n’attendant cependant leur réalisation que du système qui donne pratiquement charge des jeunes intelligences à ceux qui ont aussi charge d’âmes. Dans le domaine social, nous désirons le règne de la justice et de la charité, nous souvenant que les enseignements du Souverain Pontife indiquent les moyens de remplir chacun notre vocation, en nous aimant et en nous entendant les uns les autres.”

Ce premier éditorial affirme enfin le double objectif économique que se propose le journal: son attachement à la cause agricole, et son souci du développement des ressources naturelles: “Emparons-nous du sol; oui, emparons-nous du sol tout entier! Cultivons la terre là où il est possible de produire le froment nourricier, mais mettons aussi en rendement nos forêts, nos mines, nos pêcheries, nos forces hydrauliques.”

La page éditoriale

Le deuxième éditorial, du mardi 2 novembre 1920, intitulé "Au service des idées", porte sur le journalisme. Un journal était autrefois la propriété et l'outil d'un seul homme; mais c'est de moins en moins possible. Il est plutôt maintenant l'affaire d'un groupe, d'une coopérative, car il requiert beaucoup d'argent et de compétences et représente les idées et les intérêts d'une collectivité.

C'est ce qui explique, toujours selon l'éditorialiste, que les éditoriaux ne soient pas signés. Ce mode impersonnel convient à un journal qui se fait le porte-parole des directeurs, des actionnaires, du personnel, voire de l'ensemble des lecteurs. Seuls les noms des directeurs et administrateurs sont connus. Ainsi, la pensée du journal n'est pas liée au sort d'un homme.

On verra que plus tard, en 1965, cette politique des éditoriaux non signés a changé du tout au tout.

Enfin, le troisième éditorial, publié le mercredi 3 novembre 1920, et intitulé "Facteur de progrès", aborde la fameuse question de l'attitude à tenir à l'égard de la politique.

Il y a eu plusieurs tentatives de presse à Trois-Rivières, mais toutes ont échoué faute de revenus suffisants, mais aussi parce que c'étaient plutôt des aventures politiques, toujours précaires. Un journal qui compte sur les politiciens pour survivre est éphémère.

Cela ne veut pas dire que le journal ne traite pas de politique, au contraire. Il doit se faire le chroniqueur quotidien des faits et gestes des politiciens. "S'attacher à découvrir et à publier les faits, voilà son objet principal dans la politique; et c'est, en somme, avec un public intelligent, le meilleur moyen de diriger l'opinion".

Le journal doit donc "être indépendant des factions et des partis, trouvant dans le travail et la probité le pain quotidien nécessaire à son existence".

Dans le cadre établi par ces trois éditoriaux, l'éditorialiste ou les éditorialistes (on verra plus tard qui ils étaient) abordent une infinie variété de sujets. Dans le premier numéro, il est question des écoles du soir, du relâchement des mœurs et d'une souscription en faveur de l'Université Laval. Au numéro suivant, on traite de la réorganisation de la Chambre de commerce de Trois-Rivières, ainsi que de l'exode des Canadiens français vers les États-Unis. Puis, le jour suivant: la balance commerciale qui fléchit et la mauvaise situation économique; les contraintes à la liberté individuelle; et un appel à la collaboration à Trois-Rivières.

Il est étonnant de constater la vitalité de la page éditoriale, dès les premiers numéros et au cours de la première année. On y trouve trois ou quatre éditoriaux, des poèmes, un billet, une tribune libre, la reproduction d'autres éditoriaux, des nouvelles, des annonces, la photo du jour, le courrier de Shawinigan, Grand-Mère, Saint-Tite, etc.

En éditorial, il y a relativement peu de sujets locaux et régionaux. On trouve beaucoup de commentaires sur la politique américaine et internationale. Un sujet revient, et démontre bien le souci du journal d'encourager le commerce: c'est la question de l'achat chez nous. Il faut encourager les commerçants locaux. Le journal insiste sur l'intérêt de la publicité. On pourrait citer à ce sujet un éditorial intitulé, en anglais s'il vous plaît: "It pays to advertise" (21 février 1921, p.4).

Une ligne de conduite libre et non partisane

Quelques mois après la fondation, le 4 janvier 1921, on revient sur la mission du *Nouvelliste*, dans un éditorial intitulé: "L'importance du journal". Il ne s'agit pas seulement de renseigner, mais de veiller aux intérêts de tous, de dénoncer les adversaires, de sonner l'alarme pendant que chacun vaque à ses affaires. C'est le rôle critique du journal: chien de garde, conseiller, modérateur, surveillant des gouvernements. "La crainte du journal est le commencement de la sagesse".

Lors du premier anniversaire du *Nouvelliste*, le 31 octobre 1921, l'éditorialiste exprime la satisfaction du journal. En dépit des doutes des hommes publics, des partis, de la population elle-même, le journal est un succès.

Il se félicite d'avoir suivi une ligne de conduite probe et indépendante. Et il répète que l'écueil d'un journal, c'est la politique. "Partis et factions sont remuants chez nous et se font une lutte très vive". *Le Nouvelliste*, dans ses commentaires et ses nouvelles, a donné des "gages d'une parfaite impartialité", d'où la confiance populaire. Le peuple veut la vérité. Le journal de parti n'est plus considéré.

On pourrait donner ici quelques exemples de ce souci d'éviter la partisanerie dans les questions politiques.

Dès le premier numéro, *Le Nouvelliste* tient en main une matière très chaude de politique municipale: l'enquête Désy sur l'administration du maire J.A. Tessier. Il en rapporte objectivement les faits et péripéties, sans commenter. Puis, quand paraît le rapport, en février 1921, il le publie intégralement. Le 19 février, il aborde la question en éditorial. Il faut donner suite au rapport devant les tribunaux, qui jugeront. Il ne fait pas de commentaires sur le fond, car le journal n'était pas né lors des événements. Mais c'est l'intention du journal de suivre désormais l'hôtel de ville pas à pas, non comme un justicier, mais comme un inquisiteur. Il ne veut pas détruire des réputations, mais dénoncer les scandales. Avant tout, il veut informer les lecteurs.

Autre exemple du souci de se tenir à l'écart de la politique partisane. Le 12 juillet 1926, en page 1, *Le Nouvelliste* publie une nouvelle selon laquelle certains journaux affirmeraient que M. J.H. Fortier entrerait au cabinet fédéral comme ministre des Travaux publics, dans le cabinet du gouvernement conservateur de M. Arthur Meighen. M. Fortier dément vigoureusement la rumeur. Et *Le Nouvelliste* commente: "Bien que M. Fortier soit reconnu dans tout le Canada comme un homme bien qualifié pour les honneurs ministériels, on se doutait depuis longtemps qu'il ne sacrifierait pas ses affaires pour la politique."

Le lendemain, 13 février, en page 5, dans une chronique intitulée "En marge de l'actualité", et sous le titre "M. J.H. Fortier et la politique", *Le Nouvelliste* reproduit un commentaire de *L'Événement*, journal de Québec et propriété de M. Fortier, sur cette affaire.

"M. Fortier a la légitime ambition d'exercer une influence, et c'est le motif de son entrée dans le journalisme."

"Tant qu'ils seront sa propriété, *L'Événement*, à Québec, et *Le Nouvelliste*, à Trois-Rivières, seront des journaux indépendants. Lorsqu'ils auront à juger un homme public, ils ne regarderont pas à un parti politique, mais à ses mérites personnels. Ils feront passer l'intérêt du pays et de la nationalité canadienne-française avant ceux des groupes et des coteries."

Et de conclure: "M. Fortier a donné des gages de son indépendance de caractère en repoussant les offres avantageuses qu'on lui a faites pour l'attacher à un parti ou à un autre... Et comme c'est un sujet personnel, nous n'aurons pas l'occasion d'y revenir souvent."

Un libéral comme propriétaire

Mais en 1935, *Le Nouvelliste* passe aux mains de M. Jacob Nicol, un avocat et homme d'affaires influent de Sherbrooke. M. Nicol avait fondé le quotidien *La Tribune* à Sherbrooke, en 1910. Il avait ensuite acheté *Le Soleil*, de Québec, en 1929. Entre-temps, il avait goûté abondamment de la politique alors qu'à l'invitation du premier ministre libéral du temps, Louis-Alexandre Taschereau, il était devenu Trésorier de la province de Québec. Il s'était fait élire tour à tour député dans les comtés de Richmond, puis Compton. Après quoi Taschereau l'avait nommé conseiller législatif. Il allait également devenir sénateur, plus tard, en 1944.

Quand il achète *Le Nouvelliste*, de Trois-Rivières, ainsi que *L'Événement*, de Québec, il était donc connu comme un éminent libéral. Il était donc naturel que l'on soupçonnât son journal de partisannerie libérale. Pourtant, le journal semble avoir continué l'attitude de neutralité et d'indépendance éditoriale qu'il avait tenue sous M. Fortier. En tout cas, le quotidien ne prend pas parti lors des nombreuses élections provinciales et fédérales.

Dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de André Beaulieu, intitulé *La presse québécoise, des origines à nos jours*, une oeuvre de bénédictin qui recense tous les journaux qui ont vu le jour au Québec, on trouve cette remarque: "À partir de 1944, Maurice Duplessis, chef de l'Union nationale, règne à Québec. Il est premier ministre et député de Trois-Rivières. Il n'accepte pas les prises de position politiques du *Nouveliste*. Nombreux sont les marchands qui n'osent plus annoncer dans ce journal, par crainte de représailles politiques. Cette situation explique sans doute pourquoi Nicol vend *Le Nouvelliste*, le 30 août 1951."

Les journalistes qui ont connu cette époque, les Roland Héroux, Paul-Émile Plouffe, Yvon Thériault, Jacques Saintonge, Jean-Paul Quinty, trouvent ce jugement pour le moins exagéré.

Certes Duplessis disait du *Nouveliste* qu'il était "la doublure du *Soleil*", lequel était réputé libéral. Mais pourtant M. Nicol lui-même, selon un reportage du *Nouveliste* (24 septembre 1958, p.1,21), ne donnait qu'une consigne à ses journalistes: dire la vérité. "Servez le public, toujours, dans votre journal, et dites la vérité. Je mets les faits sous les yeux de mes lecteurs, et je leur laisse le choix des conclusions. Celui qui réussira à montrer aux lecteurs canadiens-français comment tirer des conclusions leur fera plus de bien que tous les politiciens ensemble. Quand les lecteurs connaîtront les faits, je me soucie peu de leur vote."

Les mêmes journalistes témoins de cette époque assurent qu'il y avait alors, sous la direction de M. Émile Jean, une sorte de hantise de l'équilibre de l'information politique. Celui-ci disait souvent: "Les faits sont sacrés, le commentaire est libre".

Le 30 août 1951, *Le Nouvelliste* est acheté par Monsieur Honoré Dansereau, entrepreneur en construction de Ville Mont-Royal et deux de ses fils. La vente,

annoncée le 5 septembre, cause tout un émoi à Trois-Rivières. C'est le début d'une nouvelle ère d'expansion, mais pour l'attitude à l'égard de la partisanerie politique, la tradition continue, et le journal garde ses distances.

La mort de Duplessis, puis celle de Sauvé, et l'avènement d'Antonio Barrette sont soulignés en éditorial avec ampleur et sympathie, comme il convient. Le début de la Révolution tranquille aussi. Mais aucune prise de position partisane en éditorial.

Le 10 avril 1967, la presse annonce l'arrivée d'un nouveau joueur dans le monde des médias. Les Journaux Trans-Canada Ltée commencent leurs activités avec deux quotidiens: *Le Nouvelliste* et *La Tribune*, ainsi qu'un important hebdomadaire de fin de semaine, le *Dimanche-Matin*. Paul Desmarais est au coeur de cette nouvelle entreprise.

Encore là, *Le Nouvelliste* conserve un style d'information non partisane, et ne prend pas parti lors des élections. Par exemple, le 29 avril 1970, jour de la prise du pouvoir par les libéraux de Robert Bourassa, on trouve en page éditoriale, outre un éditorial de Sylvio St-Amant ("La parole appartient au peuple"), un article de Claude Héroux analysant la couverture de la campagne électorale par *Le Nouvelliste* et faisant le décompte des textes et des photos consacrés à chaque candidat, pour conclure que l'équilibre avait été respecté.

On sait que, depuis les années 70, la politique s'est cristallisée moins entre les bleus et les rouges, ou entre les libéraux et l'Union nationale (ou les conservateurs à Ottawa), qu'entre les partisans du fédéralisme et ceux de l'indépendance du Québec. La politique québécoise, tant au plan fédéral qu'au plan provincial, est obnubilée par cette polarisation.

Dans la tradition des journaux d'aujourd'hui, l'information se distingue de l'éditorial et s'efforce de traiter l'actualité équitablement, sans partisanerie. En éditorial, si les journaux prennent position aux élections, ils gardent généralement leurs distances face aux gouvernements élus. Cela n'empêche pas bon nombre de lecteurs d'estimer que leur journal penche volontiers d'un bord, surtout quand le propriétaire se nomme Jacob Nicol ou Paul Desmarais.

Le Nouvelliste, pour sa part, a continué, sous M. Desmarais, de commenter l'actualité politique en éditorial en tâchant de faire la part des choses, le plus honnêtement possible, peut-être pas toujours en faisant abstraction de sympathies naturelles, mais en se gardant de toute attitude militante pour ou contre un parti.

En mai 1980, dans le plus chaud de la bataille référendaire, le président-éditeur Charles D'Amour fut fortement tenté d'intervenir en page éditoriale, ce qu'il ne faisait jamais à l'époque et l'on sait que, fédéraliste jusqu'au bout des ongles, il aurait pris position en faveur du NON. C'est le rédacteur en chef Sylvio St-Amant qui l'en dissuada, car M. St-Amant était fermement convaincu que *Le Nouvelliste* devait maintenir la tradition de neutralité du journal dans les luttes électorales. Il en allait de la crédibilité du journal.

M. D'Amour écrivit néanmoins un texte en éditorial, le vendredi 16 mai 1980, soulignant le caractère solennel de l'événements et la difficulté du travail des journalistes, mais sans recommander une option. "Personnellement, j'ai été tenté de m'engager dans le débat. J'ai toujours aimé défendre mes idées. Mais j'ai craint aussi que dans la population certains ne fassent pas la différence entre Charles D'Amour, citoyen, et Charles D'Amour, directeur du *Nouvelliste*. Et, comme mon premier devoir est d'assurer au public lecteur une information hon-

La page éditoriale

nête et non partisan, par respect pour eux, je me suis abstenu du débat car le journal est au service de la population et non pas au service du directeur ou d'un groupe quel qu'il soit de ses employés."

"Nous espérons que par sa politique de non engagement, *Le Nouvelliste* a pu mieux servir la population. Si on en juge par les records de tirage, l'effort d'objectivité et d'honnêteté de nos multiples pages sur le sujet a été apprécié."

En juin 1984, Claude Masson arrive à la barre du quotidien de la Mauricie. Dynamique, omniprésent, il veut augmenter l'influence du journal dans la région. Quand arrive l'élection fédérale du 4 septembre 1984, qui portera les conservateurs de Mulroney au pouvoir, le nouveau président s'interroge s'il ne devrait pas prendre position et est très enclin à le faire. Il suit pourtant le conseil de Sylvio St-Amant et s'abstient. Il agira de même dans l'élection provinciale suivante, celle du 2 décembre 1985, qui verra le retour de Robert Bourassa au poste de premier ministre.

Aux élections suivantes, celle du 21 novembre 1988 à Ottawa et celle du 25 septembre 1989 à Québec, la nouvelle présidente-éditrice, madame Claudette Tougas, entrée en fonction le 2 juin 1988, maintient la position traditionnelle de non intervention.

L'arrivée aux commandes de M. Gilbert Brunet, nommé président-éditeur le 7 juillet 1990, apporte un changement notable dans cette politique. Le nouveau président commente régulièrement l'actualité, principalement d'ordre économique. Mais quand arrive le référendum contesté du 26 octobre 1992, sur les accords de Charlottetown, il prendra carrément position en faveur de ces accords. De même, il interviendra en faveur de Jean Chrétien et des libéraux dans l'élection fédérale du 25 octobre 1993 et en faveur des libéraux de Daniel Johnson, dans l'élection du 12 septembre 1994. Quant à l'option souverainiste, c'est un euphémisme de dire qu'elle n'obtient pas ses faveurs

La tradition qu'on pourrait qualifier, à la française, de non ingérence mais de non indifférence en matière d'élections est rompue, ou faut-il plutôt dire qu'une nouvelle tradition s'instaure, dans la foulée d'ailleurs de l'ensemble des quotidiens du Québec, dont les éditeurs ou rédacteurs en chef prennent position au moment des élections, sans que leur journal abandonne la consigne de rechercher une information équilibrée et respectueuse de tous les partis.

Ce long exposé sur la position éditoriale du *Nouvelliste* en matière de politique et d'élections pourrait laisser croire que ces choses occupent tout le champ de la réflexion des éditorialistes. Il n'en est rien.

Toutes les causes qui ont tenu de la place dans la vie régionale ont fait l'objet de nombreux commentaires. On peut dire que, de façon systématique, les éditorialistes ont pris fait et cause pour la région.

Dans les années 30 et jusqu'à la deuxième guerre, *Le Nouvelliste* a appuyé fermement le mouvement régionaliste suscité par l'abbé Albert Tessier. À l'époque de la famille Dansereau et par la suite, il a fait campagne pour la construction d'un pont sur le fleuve et le développement des autoroutes 40 et 55. Il a réclamé la venue de l'Université du Québec à Trois-Rivières. De manière générale, il a soutenu vigoureusement toute initiative permettant le développement économique de la région, il a prêché en faveur de la concertation entre les deux rives nord et sud, il a favorisé la collaboration entre les villes. Il a donné un appui constant aux mouvements et aux groupes sociaux et culturels.

Il n'y a pas d'éditoriaux sans éditorialistes. Qui sont ces journalistes qui ont travaillé d'arrache-pied depuis 75 ans pour réfléchir sur l'actualité, mettre les événements en perspective, essayer de faire mieux comprendre l'information, critiquer les administrations municipales et les gouvernements provinciaux et fédéraux, soutenir les causes valables, enfin donner des opinions sur tout?

Disons tout de suite qu'il est difficile de retracer avec certitude l'auteur ou les auteurs des éditoriaux pour la période allant des débuts jusqu'à 1965, pour la bonne raison qu'ils ne sont pas signés. Ce fut longtemps la coutume dans les journaux francophones et ce l'est encore dans les journaux anglophones.

Selon certaines sources, Émile Jean aurait été rédacteur en chef dès son arrivée au *Nouvelliste*, en provenance de *La Tribune* de Sherbrooke et donc dès le lancement du journal, le 30 octobre 1920. Par ailleurs, d'autres parlent de son arrivée ici comme chef de l'information, d'autres comme chef des nouvelles. Mais surtout, J.Alfred Cambray, l'avocat journaliste qui avait vendu *Le Trifluvien* à M. J.-H. Fortier en 1920, raconte lui-même qu'il était resté au nouveau journal comme rédacteur en chef pendant la première année, après quoi il était retourné à la pratique du droit. Si nous attachons foi à cette version, plus plausible, c'est lui qui aurait rédigé les trois premiers éditoriaux si importants, qui allaient définir la politique du journal pour longtemps.

Émile Jean occupe ensuite le poste durant les années 1922 et 1923, après quoi il succède au premier gérant général Romuald Bourque. M. Jean sera pendant trente ans l'homme de confiance de J.-H. Fortier et de Jacob Nicol à la tête du journal.

Près de 46 ans à l'éditorial

Or, durant tout ce temps et plus longtemps encore, un véritable monument du journalisme tiendra le poste de rédacteur en chef et ensuite d'éditorialiste. Hector Héroux, qui avait déjà treize ans de métier dans le corps, arrive au *Nouvelliste* en 1923 et l'on dit qu'il occupa presque aussitôt le poste de rédacteur en chef. Il aurait eu ce titre jusqu'en 1948, mais continua d'assumer la tâche d'éditorialiste jusqu'en 1969. Il avait passé 46 ans au service du *Nouvelliste* et allait célébrer ses soixante ans de vie journalistique quand il se retira.

Hector Héroux, dont les frères Omer et Onésime, ainsi que les fils Roland, Jules et Claude ont tous oeuvré dans le journalisme écrit, a laissé le souvenir indélébile d'un patriarche de l'information et surtout de l'éditorial. En 1983, la Commission de toponymie du Québec honorait Hector Héroux en donnant son nom à une baie de la rivière Saint-Maurice, côté est, au sud de Grandes-Piles. C'est l'anse Hector Héroux.

En 1948, Raymond Dubé est nommé rédacteur en chef. Il était au journal depuis janvier 1931 et avait été tour à tour reporter, chef des nouvelles et courricier parlementaire. Cinq ans plus tard, au départ d'Émile Jean, il était promu au poste de rédacteur en chef, poste qu'il quitta en septembre 1955 pour devenir rédacteur en chef du *Soleil* de Québec.



Hector Héroux

Une double carrière

Au moment où Raymond Dubé devient rédacteur en chef du *Nouvelliste*, en 1948, Hervé Biron revient de Québec et assume, aux côtés de Hector Héroux, la tâche d'éditorialiste. Hervé Biron fera au journal une carrière des plus en vue comme écrivain, historien et journaliste.

Hervé Biron était entré au *Nouvelliste* en 1930, à l'âge de vingt ans, en proposant ses services gratuitement, tant il désirait apprendre le métier. Ce qu'il fit quelques mois. Il travaille au quotidien de la rue Sainte-Marguerite jusqu'en 1934 et passe alors à *L'Action catholique* de Québec jusqu'en 1948. De retour au *Nouvelliste* comme éditorialiste, il se fait remarquer par la qualité de ses écrits et mène d'ailleurs parallèlement une carrière d'écrivain dans sa région natale. Il sera rédacteur en chef de 1954 à 1959, au moment où Fernand Gagnon lui succède, et où lui, redevient éditorialiste. En 1965, il quitte *Le Nouvelliste* pour devenir adjoint à l'éditeur du *Journal des débats*, qui allait drainer, dans ces années là, plusieurs des meilleurs journalistes du *Nouvelliste*.

En juin 1948, *Le Nouvelliste* publie un numéro spécial sur les écrivains de la Mauricie. Hervé Biron écrit un texte sur Raymond Douville et celui-ci, dans une sorte d'échange amical, lui rend la pareille. Pour Raymond Douville, Hervé Biron est un érudit qui cherche encore sa voie après avoir touché la poésie, le roman, l'histoire et le journalisme. Il avait alors publié deux romans, *Poudre d'or* et *Nuages sur les brûlés*, lequel donna plus tard lieu à un long métrage de l'Office national du film. Il publia aussi *Vers les pays d'en haut*, avec Albert Tessier, et surtout *Grandeurs et misères de l'Église trifluvienne*, où il fait oeuvre d'historien. Raymond Douville loue sa patience, son souci du détail, sa recherche de l'anecdote et du pittoresque des personnages, pour rendre le récit intéressant. Chercheur infatigable, il avait indexé, sans rémunération, l'immense fonds légué par la famille Hart aux Archives du Séminaire.

En septembre 1964, Hervé Biron reçoit le Grand prix littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de la Mauricie pour souligner sa double carrière d'écrivain et de journaliste. Lors d'une fête donnée en son honneur par le Centre d'Art de Trois-Rivières, le journaliste Yvon Thériault l'interroge en public. M. Biron fait le lien entre sa double carrière et soutient que le journaliste doit s'abreuver aux sources de l'histoire universelle. Le journaliste fait l'histoire en la racontant et l'éditorialiste interprète le présent en se référant au passé.

L'homme, au dire de ceux qui l'ont connu, était un nationaliste ardent, un être cultivé, timide, profondément humain, un travailleur acharné, méticuleux, qui n'a peut-être jamais pu donner toute la mesure de son talent.

Succédant à Hervé Biron, Fernand Gagnon devenait rédacteur en chef en février 1959 et allait le demeurer jusqu'en août 1965. Ce fut une époque de changements à la salle de rédaction. Mais du point de vue éditorial, on retient un virage important survenu au départ de Fernand Gagnon, alors que les éditoriaux commencent à porter la signature de leur auteur.

Le 16 août 1965, dans un long éditorial où il fait ses adieux comme rédacteur en chef, pour cause de maladie, Fernand Gagnon termine en disant: "Un seul regret. je quitte les fonctions de rédacteur en chef après avoir mis deux ans à convaincre la direction (Pierre Dansereau à l'époque) de renoncer à l'ancienne école et permettre à ses éditorialistes de signer leurs articles. Pour moi, je triomphe aisément et fièrement puisque je signe le dernier éditorial que j'écris dans les colonnes du quotidien d'aujourd'hui." Ce qui n'empêche pas M. Gagnon de



Hervé Biron

signer encore sept éditoriaux dans les jours qui suivent, alors que Paul-Émile Plouffe vient de prendre la relève comme rédacteur en chef. On voit dès lors les signatures de Plouffe, Hector Héroux et les autres par la suite.

Il est intéressant de savoir que c'est Jean-Louis Gagnon qui avait introduit la signature des journalistes et des éditorialistes dans le grand quotidien *La Presse* quelques années auparavant. Nommé chef de la rédaction de *La Presse* en octobre 1958, au sortir d'une grève, Jean-Louis Gagnon entreprit de rajeunir et moderniser le quotidien quelque peu sclérosé. À l'époque, les meilleurs chroniqueurs et reporters signaient leurs articles d'un pseudonyme. Gagnon voulut les faire connaître du grand public.

Le 2 février 1959, trois mois après l'arrivée de Jean-Louis Gagnon, *La Presse* présente une page éditoriale entièrement renouvelée, avec entre autres des éditoriaux signés. En éditorial, la direction affirme: "Il est normal qu'il en soit ainsi puisque tout homme qui écrit doit avoir par définition des idées à exprimer et qu'il est dans l'ordre naturel des choses qu'il en assume la paternité." Gagnon devait par la suite se lancer dans l'aventure d'un quotidien moderne: *Le nouveau journal*, aventure autant prometteuse qu'éphémère, puisqu'elle ne dura que du 5 septembre 1961 au 21 juin 1962. On peut penser que le rédacteur en chef du *Nouvelliste*, Fernand Gagnon, s'était ouvert à l'idée de faire signer les éditoriaux en observant les changements introduits par son confrère dans le grand quotidien montréalais.

Au *Nouvelliste*, le séjour de Paul-Émile Plouffe comme rédacteur en chef dure moins d'un an et demi, d'août 1965 à octobre 1966. M. Plouffe était un journaliste comptant vingt années d'expérience, notamment comme courriériste parlementaire et chroniqueur municipal. Le séjour de Roland Héroux, autre journaliste chevronné qui lui succède au même poste, est encore plus bref, et va d'octobre 1966 à février 1967. Plus étonnant encore, il semble que le poste ait été vacant par la suite en 67, 68, et 69. C'était une époque de changements, comme on l'a dit.

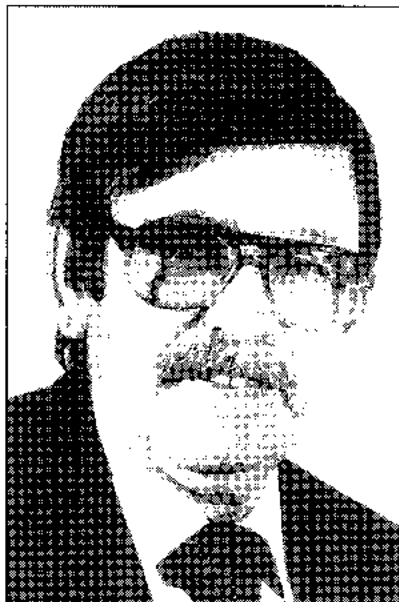
Celui qu'on appelait Sylvio

À l'éditorial, cependant, Hector Héroux est toujours là. De plus, un nouvel éditorialiste est apparu, Sylvio St-Amant, qui avait été "prêté" à la station radiophonique *CHLN*, propriété des frères Dansereau, depuis une douzaine d'années. M. St-Amant commence à signer des éditoriaux le 1er novembre 1966. Mais il n'est nommé rédacteur en chef que le 26 novembre 1969. Entre-temps, *Le Nouvelliste* est devenu la propriété de Paul Desmarais, en avril 1967.

Sylvio St-Amant avait commencé sa carrière au *Soleil* de Québec, au début des années 50. À *CHLN* par la suite, il s'était fait remarquer en écrivant un roman radiophonique intitulé "Mon quartier", mis en ondes par lui et interprété par plusieurs comédiens des Compagnons de Notre-Dame entre autres et qui connut un grand succès.

Rédacteur en chef, il n'a jamais eu l'âme d'un patron autoritaire, mais plutôt l'approche d'un homme sensible, conciliant, proche des journalistes et à leur écoute. Pendant vingt-quatre ans, il écrivit des éditoriaux presque quotidiennement, touchant une grande variété de sujets, avec doigté, concision, et en faisant montre d'un jugement solide.

Il s'est impliqué dans les problèmes locaux et régionaux, mais progressive-



Sylvio St-Amant

ment, c'est la politique provinciale et fédérale qui l'intéressait le plus. Il avait acquis une très vaste connaissance des partis politiques, des ministres et députés passés et présents, et de l'évolution des questions politiques. Sa bible était le *Guide parlementaire*, cette mine de renseignements sur nos institutions parlementaires. Originaire de l'Abitibi, il aimait bien traiter de Réal Caouette et de Camille Samson, sans qu'il n'ait jamais cru à la doctrine du Crédit social. Il s'était lié d'amitié avec Maurice Bellemare, député unioniste de Champlain, surnommé "le vieux lion de la Mauricie" et avait entrepris de recueillir et d'enregistrer les souvenirs de celui-ci, dans le but d'en publier les mémoires. Il n'eut cependant pas le loisir de mener ce projet à terme.

Sylvio St-Amant était un homme simple, modeste, ennemi du pathos, de la grandiloquence, timide aussi. Mais, profondément humain, il avait l'estime de tous les journalistes.

Ses dernières années au journal furent grandement assombries par la maladie, étant rongé par un cancer. Le 2 octobre 1987, il était nommé éditeur adjoint par Claude Masson, poste qu'il continua d'occuper sous Mme Tougas et sous M. Brunet, en persistant à écrire son éditorial quotidien, jusqu'au 30 novembre 1990, date de son départ du journal. Il devait décéder moins d'un an plus tard, le 15 août 1991.

C'est Bernard Champoux qui succède à Sylvio St-Amant comme rédacteur en chef, le 2 octobre 1987, et qui continue toujours, de sa plume mordante et intrépide, à distribuer louanges et blâmes au gré de l'actualité. Alors là, on n'est plus dans l'histoire, mais dans le présent quotidien.

Revenons donc aux éditorialistes qui ont occupé le poste depuis le départ des Hervé Biron et Hector Héroux. Réjean Lacombe entre en fonction en janvier 1970 et va écrire des éditoriaux presque quotidiennement, et parfois deux dans la même édition, jusqu'en février 1975. Il devient alors courriériste parlementaire à Québec, mais passera bientôt au quotidien *Le Soleil*.

Reynald Brière lui succède, comme éditorialiste, après avoir oeuvré à la section des sports du *Nouvelliste*. Brière n'occupera le poste qu'une année, de mai 1975 à mai 1976. Car au printemps 76, la rédaction vit une grève historique de plusieurs semaines et Reynald Brière saisit l'occasion pour passer au monde de la radiophonie.

À la suite de cette grève, Sylvio St-Amant part à la recherche d'un éditorialiste, et finalement, le poste échoit à l'auteur de ces lignes. Cela dure depuis dix-huit ans, au moment où j'écris ceci, en septembre 1994. Cependant, à partir de janvier 1994, Ginette Gagnon, qui a déjà dix-huit ans de métier au *Nouvelliste*, devient la première femme à occuper le poste d'éditorialiste à plein temps, alors que je n'exerce plus la fonction qu'à temps partiel.

Des voix venues du grand Shawinigan

D'autres que les rédacteurs en chef et les éditorialistes attirés ont contribué à la page éditoriale au cours de ces années.

Le centre de la Mauricie, avec Shawinigan, Grand-Mère et Shawinigan-sud, sans compter les campagnes environnantes, constitue un bassin important de lecteurs pour *Le Nouvelliste*. Dans le but de rapprocher le quotidien régional de ceux-ci, la direction engagea un éditorialiste pour commenter les nouvelles concernant le centre de la Mauricie.

À partir de 1965, et jusqu'en décembre 1970, M. Paul-Eugène Nolet accepte d'écrire un éditorial par semaine, à la demande du rédacteur en chef Paul-Émile Plouffe. M. Nolet est un citoyen en vue du Grand Shawinigan, optométriste de profession, fortement impliqué dans le monde des affaires, la Chambre de commerce et les clubs sociaux. Il écrira de nombreux éditoriaux sur le réseau routier, sur le développement économique du Centre-Mauricie, sur le Parc national de la Mauricie et sur toutes sortes de questions intéressant la région shawiniganaise.

Après un intermède de trois ans, un nouvel éditorialiste à temps partiel est assigné au Centre-Mauricie: c'est Gaston Tessier, qui ne cessera de défendre les intérêts de son coin de région, mais s'intéressera aussi à des causes plus vastes, souvent de nature sociale. Il est là du 21 janvier 1974 au 5 janvier 1976.

Gilles Trudel prendra la relève un peu plus tard, en juillet 1978, mais cette fois comme chef des nouvelles du bureau de Shawinigan, et toujours à raison d'un éditorial par semaine, généralement le lundi. Gilles Trudel, un mordu de journalisme, avait fondé dès l'âge de vingt ans un bi-mensuel sportif qu'il transforma bientôt en véritable hebdo portant le nom de *La voix de Shawinigan*. Très actif, il collabore en même temps à *L'Action catholique*, commente les sports à la radio, acquiert une imprimerie et s'active dans le monde des affaires. En 1971, ayant vendu son journal et travaillé un an auprès du gouvernement à Québec, il entre au *Nouvelliste*, au bureau de Shawinigan. C'est à partir de 1978 qu'il écrit des éditoriaux touchant le développement d'une région qui lui tient visiblement à coeur, et cela jusqu'en février 1986.

La tradition des éditoriaux venant du bureau de Shawinigan, un instant interrompue, reprendra avec les directeurs successifs André Poitras, Louise Plante, et, très brièvement, François St-Onge.

D'autres personnes encore ont contribué à la page éditoriale. D'autres qu'on pourrait qualifier d'éditorialistes occasionnels, puisqu'ils n'ont jamais jamais occupé la fonction et que leur signature n'apparaît que de temps en temps.

René Ferron, gérant de la rédaction à partir de 1964, vient prêter main-forte à l'équipe éditoriale à l'occasion des vacances de l'un ou des absences de l'autre. On rencontre également la collaboration de Jacques Laberge, journaliste expérimenté de la rédaction, à plusieurs reprises au cours des ans. Aussi des contributions épisodiques telles que celles de Claude Déry (1967), René Roseberry (1970), Claire Roy et Roger Noreau (1975). Bernard Champoux, directeur de l'information, intervient à l'occasion à partir de 1976.

Mais surtout, les présidents-éditeurs, délaissant la réserve qu'avaient choisie Charles D'Amour et ses prédécesseurs, entrent en scène avec de Claude Masson, en 1984. Il faut dire que Claude Masson, Claudette Tougas, et Gilbert Brunet, qui se succèdent comme éditeurs, sont des journalistes de métier, qui tiennent naturellement à écrire, moins dans le cas de Mme Tougas, et beaucoup plus dans le cas de M. Brunet, enrichissant d'autant la page éditoriale.

L'éditorial dessiné



Tony Delatri

Parler de la page éditoriale sans parler de la caricature serait incomplet, voire injuste, tant celle-ci tient de place dans les habitudes des lecteurs. La caricature, en un clin d'oeil, suscite la réflexion, provoque ou détend. Elle accroche souvent celui que l'éditorial indiffère.

Le Nouvelliste a eu la chance d'avoir à son service un caricaturiste de grand talent, Anthony Delatri, pendant au-delà de vingt-cinq ans.

Anthony Delatri est né en Pennsylvanie en 1922, et il est de descendance italienne. Il arrive à Louiseville à l'âge de 7 ans. À 17 ans, il s'engage dans l'armée américaine, ce qui le conduira jusqu'en Europe où il participe à la fin de la guerre, en France et en Belgique.

Au retour, il étudie au Newark School of Fine and Industrial Arts. Il y apprend l'importance du dessin pour devenir caricaturiste. En 1950, il s'établit au Québec et travaille comme coloriste à l'impression des tissus, à Louiseville, métier qu'il exercera pendant vingt-cinq ans. C'est un sportif émérite, qui excelle au baseball (il obtient même un essai avec les Giants de New York), mais surtout au badminton, au tennis et au golf. Jusqu'à un âge avancé pour un sportif, il donnera des cours aux gens de Louiseville.

Entre-temps, il a quelque peu délaissé la pratique du dessin, pendant une quinzaine d'années. Il y revient, occasionnellement et bénévolement au début, en offrant des caricatures à la section sportive du journal et même à l'éditorial. À partir de 1975, il s'y consacre à plein temps tout en demeurant à Louiseville. Devenu Louisevillien dans l'âme, il ne s'est jamais résolu à quitter son patelin.

En décembre 1975, il a pourtant déjà accumulé suffisamment de caricatures pour faire un choix des meilleures et publier un volume recherché, en collaboration avec *Le Nouvelliste*. L'ouvrage comprend 101 caricatures et l'édition sera de 1200 exemplaires hors commerce, que *Le Nouvelliste* distribue comme cadeaux, et 1800 exemplaires destinés au grand public.

Le style de Delatri est unique, personnel, original. N'importe quel lecteur le reconnaît au premier coup d'oeil. Delatri accorde le plus grand soin au dessin et refuse la facilité, la médiocrité. Avec son sens de l'humour terriblement aiguisé, il tire son inspiration de la vie quotidienne, de l'actualité régionale ou nationale, de la vie politique.

Le 8 septembre 1993, *Le Nouvelliste* souligne les 25 années de carrière de Delatri au *Nouvelliste*. Il espace ensuite ses collaborations, se retire progressivement, un peu à contrecœur, comme dans un "fade-out" propre au monde de l'image. À partir du printemps 1994, un jeune caricaturiste, Jean Isabelle, arrive avec un nouveau style, un nouvel humour.

Des collaborateurs de l'extérieur

Au-delà des éditoriaux et de la caricature, la page éditoriale a toujours ouvert ses colonnes à d'autres interventions, telles celles de nos lecteurs, dont les lettres apportent souvent un son de cloche différent et apprécié. On trouve aussi dans la page éditoriale, selon les époques, des documents de fond, des textes officiels, des reprises d'éditoriaux tirés d'autres journaux.

Il faut citer aussi des chroniques régulières, hebdomadaires.

En janvier 1971, une équipe de prêtres et de laïcs entreprenait de collaborer à une page d'information religieuse hebdomadaire sous la rubrique "*En ce temps-ci*". Elle comprenait divers articles d'information, une caricature, un billet. En 1974, cette page devenait un commentaire spirituel, publié chaque samedi, sous le titre "*Propos d'Évangile*", et maintenant, depuis janvier 1985, la chronique s'intitule "Signes des temps". Un de ces collaborateurs, l'abbé Roger Bellemare, ancien supérieur du séminaire de Trois-Rivières, a vu ses commentaires publiés, peu de temps après sa mort, sous le titre "*Propos d'Évangile*".

Au début des années quatre-vingt, une autre équipe, de l'Université du Québec à Trois-Rivières celle-là, sous la direction du professeur André Joyal, a tenu une chronique sur l'économie, particulièrement dans sa dimension régionale.

Côté billet, il faut signaler la remarquable collaboration de Thérèse Hart, qui publie depuis novembre 1985, les lundis, une réflexion toujours pertinente sur les mille et une facettes de la vie, dans un style qui en fait des bijoux d'écriture. Elle a publié en mai 1989 une sélection de ces textes sous le titre "*Jongleries*".

Impressionnant. C'est le moins qu'on puisse dire lorsqu'on considère les soixante-quinze années de ce journal et, en ce qui nous concerne, de cette page éditoriale. À sa façon, la page éditoriale a contribué à la mission fondamentale du quotidien qui est d'informer. Elle l'a fait en situant l'information dans un contexte, en lui donnant du recul, de la perspective. En explorant les causes et les conséquences des événements. En portant des jugements sur les faits et sur les hommes et les femmes que l'actualité projette en avant. L'éditorial n'a cessé d'encourager, de dénoncer, de promouvoir. La page éditoriale a aussi fait place à la diversité des points de vue, elle a permis l'ouverture, le dialogue, la réflexion, l'exposé et l'examen d'idées nouvelles. Elle a épousé en temps voulu les grandes causes régionales. Elle a, par la caricature, introduit quotidiennement une pointe d'humour dans l'actualité.

La guerre d'Europe est finie

VICTOIRE!

Doenitz ordonne la reddition de toutes les forces nazies

Le nord-ouest de l'Allemagne et la Hollande sous le contrôle canadien

Le nord-ouest de l'Allemagne et la Hollande sont sous le contrôle canadien. Les troupes canadiennes ont avancé rapidement vers l'est, occupant les zones stratégiques. Les Allemands ont été contraints de se retirer, laissant les territoires sous le contrôle des forces alliées. Les canadiens ont pris possession de plusieurs villes importantes, assurant la sécurité de la région.

Les sous-marins nazis cesseront la bataille

Les sous-marins nazis ont cessé toute activité offensive. Les commandements alliés ont annoncé que les forces sous-marines allemandes ont été contraintes de se rendre. Cela marque la fin d'une phase importante de la guerre navale. Les sous-marins allemands ont été capturés ou détruits, mettant fin à leur menace pour les convois alliés.

Message de Doenitz aux sous-marins

Le commandant en chef des forces sous-marines allemandes, l'amiral Doenitz, a adressé un message aux équipages des sous-marins. Il leur a demandé de se rendre sans conditions et de déposer les armes. Doenitz a déclaré que la guerre est terminée et que les sous-marins allemands ne doivent plus combattre.



4 millions de victimes dans un camp de Pologne

On estime que quatre millions de personnes ont été victimes dans un camp de concentration en Pologne. Les témoignages et les documents retrouvés indiquent des conditions de détention extrêmement difficiles, avec une mortalité élevée due à la famine, les maladies et les mauvais traitements infligés par les gardes nazis.

La lutte pour la paix n'est pas encore finie

Malgré la victoire militaire, la lutte pour la paix continue. Les négociations de paix sont en cours, mais de nombreux problèmes restent à résoudre. Les questions de délimitation des frontières, de réparations de guerre et de statut des territoires occupés sont toujours d'actualité.

Une puissante force aérienne d'occupation

Une puissante force aérienne d'occupation a été mise en place. Cette force est chargée de maintenir l'ordre et de surveiller les mouvements de troupes et de matériel dans les zones occupées. Elle joue un rôle crucial dans la stabilisation de la région après la guerre.

Les trois-quarts de l'objectif ont été souscrits

Les trois-quarts de l'objectif de souscription ont été atteints. Les citoyens ont répondu avec enthousiasme à l'appel lancé par le gouvernement pour soutenir les efforts de guerre. Cette réussite démontre le soutien populaire à la cause de la liberté et de la démocratie.



La dernière page

La signature officielle dans une école de Reims

Reims, France, 7. (P.A.) - L'Allemagne s'est rendue sans conditions aux Alliés de l'Ouest et à la Russie à 2 h. 41 du matin (heure de France). (Ce qui veut dire à 8 h. 41 du soir, à notre heure, dimanche.)

C'est le lieutenant-général Walter Bedell Smith, chef d'état-major du général Eisenhower, qui a signé au nom des Alliés.

La reddition a eu lieu dans une maison d'école qui sert de quartier-général au général Eisenhower. Cette reddition met fin officiellement à la guerre d'Europe qui durait depuis cinq ans, huit mois et six jours et qui causa tant de pertes de vie et tant de souffrances.

La capitulation allemande a de même été signée par le général Ivan Susloparoff au nom de la Russie, et par le général François Sevez, au nom de la France.

Elle a été signée par le colonel Gustav Jodl pour l'Allemagne. Jodl est le nouveau chef d'état-major de l'Armée allemande.

Le général Eisenhower n'assistait pas à la séance de signature. Mais immédiatement après que Jodl et son co-délégué, le général-amiral Hans-Georg Friedburg eurent été accueillis par le commandement suprême, on leur a demandé s'ils comprennent que les termes de la reddition seraient imposés aux Allemands eux-mêmes.

Ils ont répondu que oui.

Aérodrome capturé à Tarakan

Un aérodrome important a été capturé à Tarakan. Cette victoire stratégique permet aux forces alliées de consolider leur position dans la région. Les installations de l'aérodrome ont été détruites, empêchant les avions allemands de continuer leurs opérations.

Le chef d'état-major du Reich a consenti à tout

Le chef d'état-major du Reich a consenti à tout. Cette déclaration confirme que l'Allemagne nazie a accepté les conditions de la reddition sans réserve. Cela marque la fin officielle de la guerre en Europe.

Spécialité à Matane

Spécialité à Matane. Informations locales concernant les événements de la région de Matane.

Le haut commandement en Europe... Les troupes alliées continuent d'avancer vers l'est. Les Allemands ont été contraints de se retirer devant la puissance écrasante des forces alliées. La victoire est définitive.

Cette sacrée “PUB” !

par Côme Dessureault



Cette sacrée "Pub" !

PREMIER MOT - *A mesure qu'une société voit augmenter son activité commerciale et industrielle, l'intensité de sa vie fait surgir des problèmes, des obligations, des besoins nouveaux. Aussitôt que l'essor des affaires amène l'affluence de la population et de l'argent dans une ville, le journal devient une nécessité...*

Cet énoncé, tiré du premier éditorial, jette un éclairage certain sur l'orientation que le fondateur entend donner au *NOUVELLISTE*, lors de sa parution initiale, le samedi 30 octobre 1920.

Orientation qui a bien servi le projet, puisque soixante-quinze ans plus tard, ce journal est encore lu dans le territoire aujourd'hui appelé Région 04.

Pourtant, un siècle avant la parution du *Nouvelliste*, soit en 1817, paraît un premier hebdo. Son nom: *La Gazette des Trois-Rivières*. Ludger Duvernay, son fondateur, a dix-huit ans. Un visionnaire qui fera parler de lui! Au dix-neuvième siècle, l'information écrite prolifère chez nous. Seulement à Trois-Rivières, cette époque voit naître, puis disparaître, pas moins de quatre-vingts périodiques ou autres publications.

Dans l'ouvrage *Les Journaux du Québec de 1764 à 1964*, les auteurs André Beaulieu et Jean Hamelin rappellent que l'année 1817 est importante pour la vie intellectuelle de Trois-Rivières. En effet, écrivent-ils, cette date marque pour nous, la fin d'une certaine dépendance vis-à-vis de Montréal et Québec. Ils y rédigent une très intéressante notice concernant cette *Gazette des Trois-Rivières*: *De politique et de critique, la Gazette faisait cas de la littérature: prose et poésie remplissaient généralement les deux dernières pages de ce grand in-quarto de quatre pages. La première était consacrée aux ANNONCES, la seconde à l'éditorial et aux articles de fond.*

Certes, la notion *annonce* qui a ses entrées à la UNE du premier hebdomadaire trifluvien n'a pas l'acception qu'on lui reconnaît de nos jours. On admet volontiers cependant que ces avis ou *annonces servant à faire savoir quelque chose au public* sont souvent commandés, ou consentis moyennant certains émoluments que les éditeurs de journaux de l'époque agréaient de façon courante. Interventions apparentées aux premiers jalons qui annoncent l'origine de la fonction publicitaire envahissant les communications modernes.

L'homme d'affaires J.-H. Fortier

Jamais de désappointement aux repas avec un poêle "Légaré" dans la cuisine

Les Deux Meilleurs Poêles du Canada

POÊLE D'ACIER "MAJESTIC"

POÊLE DE FONTE "REINA"

P.T. LÉGARÉ
ÉTABLISSEMENT FONDÉ EN 1854

En 1920, J.-H. Fortier est déjà propriétaire et administrateur de quantité d'entreprises et de sociétés financières. En outre, il contrôle le journal *L'ÉVÉNEMENT* de Québec. Il est vice-président de la Cie de Publication *LA PATRIE* de Montréal.

En devenant le premier éditeur du *NOUVELLISTE*, cet *homme de médias* avant la lettre, se révèle surtout un homme d'affaires averti qui pratique allègrement l'intégration verticale dans la conduite de ses affaires. Les produits et services de ses nombreuses entreprises trouvent bon accueil dans les pages publicitaires de ses journaux.

Bien avant que les notions de *marketing* et "études de marché" aient pris place dans le vocabulaire, ce pionnier a mesuré le potentiel économique que Trois-Rivières représente. Il perçoit, on ne peut mieux, la position stratégique que la ville occupe dans la région. Il a une excellente idée des besoins de l'entreprise locale. Il est président et gérant général de la Cie P.T. Légaré de Québec

qui possède une succursale à Trois-Rivières. Son journal *Le Nouvelliste* en sera un de diffusion quotidienne et régionale. Tout en fournissant de l'information locale et nationale à des lecteurs avides de nouvelles, il servira à promouvoir (objectif lucratif oblige) les échanges de biens et services dans un bassin de population en pleine croissance.

...et jetons un regard dans les pages d'un *Nouvelliste* des années vingt. La démarche déclenchera des sourires apitoyés chez plus d'un lecteur. Dès le 30 octobre 1920, (première édition) Bélanger et Proulx Ltée de la rue Badeaux annonce ses *graphophones* et ses échanges de disques.

Jos L. Fortin, 177 Notre-Dame, est présent en page 3. Déjà, Crèmerie des Trois-Rivières, rue Plaisante, lance un message, en page 5. D'importants entrepreneurs ont sûrement participé à la préparation des locaux (23-25-27 du Platon) où *Le Nouvelliste* est imprimé. Ils ne peuvent, par conséquent, refuser la proposition d'échanges qui leur est faite et profitent d'une annonce en page 8. En page 11 de la première édition, les annonces classifiées sont offertes à 35 centins pour 25 mots. Dès lors, le journal trouve preneur pour 130 lignes en espace de petites annonces.

Le jeudi 2 décembre 1920, J.A. Mineau et Cie enregistrée, *Bottier fashionable*, 491 St-Maurice se réclame comme le seul marchand de chaussures canadien-français du quartier Notre-Dame. Les publicités-témoignages de remèdes brevetés signées Hémogénol Faguet, Vin St-Michel et autres s'installent dans nos pages pour plusieurs années.

Tenant compte, à ce moment, que les presses peuvent imprimer 275 lignes sur 7 colonnes par page, une analyse sommaire permet d'établir le volume publicitaire de cette édition première, celle du 30 octobre 1920, comme suit:

ANNONCES NATIONALES	700	LIGNES
ANNONCES LOCALES	5,920	LIGNES
ANNONCES CLASSIFIÉES	130	LIGNES
CARTES D'AFFAIRES	65	LIGNES
PROM. LE NOUVELLISTE	220	LIGNES
TOTAL	7,035	LIGNES

Le *premier Nouvelliste* affiche donc un rapport de 31.2% de lignage publicitaire. Pour les autorités qui s'y connaissent déjà en rendement de publications, il apparaît clairement que c'est le minimum à atteindre pour la survie d'un journal. En ce temps-là, la Maison Jos L. Fortin paye une page d'annonce 48\$ avec contrat, un des rares que *Le Nouvelliste* peut alors s'offrir. Et l'abonnement coûte 4\$ par année!

En 1920, les dépositaires n'existent à peu près pas. Un effort particulier doit être entrepris afin d'atteindre le plus de lecteurs possible et de pénétrer un marché prêt à recevoir la sollicitation des gens d'affaires et des commerçants.

En même temps, s'exprime la volonté de faire du *Nouvelliste* un journal régional. En page 12 de la première édition, apparaissent les Courriers de Shawinigan, Grand-Mère et Cap-de-la-Madeleine.

Avançons en arrière

NOUS COUPONS LES PRIX JUSQU'AU COTON

LISEZ BIEN ATTENTIVEMENT CEÇI

CLAQUES ET PARDESSUS à 20 pour cent DE REDUCTION

J. A. Mineau & Cie

BOTTIER FASHIONABLE

491 RUE ST MAURICE - Trois-Rivières



ANNONCES CLASSIFIÉES

35 centins pour 25 mots ; 1c. par mot additionnel.

A VENDRE — Magnifique piano caisse en bois, marque Bell. A coûté \$600; vendra à bon marché. S'adresser à 354 rue Notre-Dame, Trois-Rivières. 1 fr

A VENDRE à très bon marché une fourrure en renard noir. S'adresser au bureau du "Nouvelliste," rue du Platon. 1 fr

CHAMBRE A LOUER — Bonne chambre meublée dans famille tranquille. Pas d'enfants. S'adresser à 179, rue Notre-Dame.

Chambre à louer. — Meublée, chauffée et éclairée. S'adresser à 99, rue Plaisante. 1 fr

Le Nouvelliste s'annonce

Le Grand Concours de \$10,000.
Du "NOUVELLISTE"
4 AUTOMOBILES A GAGNER 4

Une participation à l'un des prix et avantages bien intéressants sera possible sans autre frais. Soyez présents au DÉVELOPPEMENT CONCURRENT IMMÉDIATEMENT.



\$10,000.00 EN PRIX

1er District	2me District	3me District
1. L'Arrière et Cap de Madeline	1. Saugoy et Grand Mer	1. Les Trois Rivières et Cap de Madeline
2. Les Trois Rivières et Cap de Madeline	2. Les Trois Rivières et Cap de Madeline	2. Les Trois Rivières et Cap de Madeline
3. Les Trois Rivières et Cap de Madeline	3. Les Trois Rivières et Cap de Madeline	3. Les Trois Rivières et Cap de Madeline
4. Les Trois Rivières et Cap de Madeline	4. Les Trois Rivières et Cap de Madeline	4. Les Trois Rivières et Cap de Madeline

\$2,000.00 (montant estimé) seront payés en commission aux concurrents.

Tous les prix ne sont pas encore annoncés.

DÉVELOPPEZ CONCURRENT EN SIGNANT CE COUPON AUJOURD'HUI MÊME.

Remplissez et adressez en retour à son concurrent.

Envoyez ce coupon à :

Le Nouvelliste, 30, rue St-Jacques, Québec, P. Q.

AUX ABONNÉS

Pour en hâter la diffusion, on ne lésine pas sur les moyens. Tout au long des années 20, se succèdent, à intervalles réguliers, des campagnes d'embauche de personnel. Le journal dissémine de nombreuses offres d'emploi comme "Correspondants" et "Porteurs de journaux", multiplie les rubriques vantant les mérites de la réclame commerciale à l'intérieur de ses pages. L'édition du 7 mars 1921 affiche, en page 4, le lancement d'un concours d'abonnements, avec attribution de 4 chars de tourisme offerts en prix aux gagnants. Une valeur de 10 000\$. Rien de moins !

Le 18 janvier 1921, dans un long article intitulé: *Comment reconnaître un bon cheval canadien*, on vante les qualités de cette race comme excellent animal de trait ou de promenade. C'est le rencontre de deux mondes !

COURRIER DE SHAWINIGAN
(Correspondance spéciale.)

MORT SUBITE DE M. P. GÉLINAS

Un citoyen très estimé de St-Basile meurt subitement à Shawinigan Falls.

(Du correspondant du "Nouveliste") Shawinigan Falls, 30. — Nous avons appris avec une douloureuse stupéfaction le mort subite de M. Philippe Gélinas, de St-Basile, au bureau de M. le notaire J.-H. Napp, Desautels, samedi après-midi, vers 2 heures 30, lorsqu'il fut frappé d'une syncope. M. le docteur Jos. Garneau et M. Deschênes, ainsi que M. le curé H. Broussard, de St-Bernard, appelés en toute hâte, ne purent, à leur arrivée, que constater la mort qui avait été foudroyante. M. Gélinas n'avait que 53 ans et paraissait encore assez bien portant bien qu'il se plaignit souvent d'une maladie de cœur qu'il avait contractée depuis plusieurs années. Il laissa pour héritier sa mort son épouse, née Edwige Boucher, deux fils, Arthur et Armand, ex-dernier rédacteur de "La Minerve", de Montréal, et quatre filles: Aimée J.-A. Dourras, de Shawinigan Falls; Mme Wilfrid Rivard, de Grand-Mère; Mme Edmond Auguin et Mme J. Carle.

COURRIER DU CAP DE LA MADELEINE
(Correspondance spéciale.)

(Du correspondant du "Nouveliste") Cap de la Madeleine, 30.—Récemment avait lieu une importante réunion du Comité des Citoyens. Comme premier article du programme de la soirée, il y eut discussion et adoption de diverses clauses de la constitution du comité. Puis, l'on procéda aux élections qui donnèrent le résultat suivant:

Président: M. N. Desautels, médecin.
Vice-président: M. J. H. Ledoux, marchand.
Secrétaires: M. G. Gauthier, gérant de la Banque Nationale.
Directeurs: G. E. Desjardins, médecin; J. C. Roy, capitaine; N. Rochelleau, ex-curier; et M. Morin, ingénieur de la cité.

La question de l'acquisition fut soumise sur le tapis au moyen d'une motion qui demandait que le Comité des Citoyens convoque une réunion publique pour l'après-midi de dimanche afin de soumettre aux contribuables les questions suivantes: Vaut-il mieux que le conseil persiste dans sa détermination de racheter l'acqueduc au moyen d'un réajoutement soumis à l'approbation des électeurs, ou bien vaut-il mieux que le conseil reconstruise sa dérivation et

COURRIER DE GRAND'MÈRE
(Correspondance spéciale.)

(Du correspondant du "Nouveliste") Grand-Mère, 30.—Ce matin en l'église St-Paul de Grand-Mère, a été béni le mariage de Monsieur J. P. Emile Desautels, commis à la Compagnie Laurentide, et Mlle Adrienne Laperrrière de cette ville.

Un grand nombre de leurs amis étaient présents pour réjouir l'état de la célébration. De magnifiques noces de fiançailles furent exécutées par les amis de la mariée. Monsieur Davignon, professeur de violon à Shawinigan Falls nous fit entendre de jolies pièces.

Après le mariage, Madame Laperrrière donna une réception à laquelle tous les invités se rendirent. Il y eut chant, musique, etc. et après le déjeuner, tous se rendirent à la gare pour saluer les noces qui s'embarqueraient pour un voyage aux États-Unis, Central Falls & New York. Pour leur souhaitons nos meilleurs vœux de bonheur et un heureux voyage.

—M. J. Alex. L'Heureux, de la Banque des Marchands et J. P. Emile Desautels de la Cie Laurentide sont allés à St. Tithe au commencement de la semaine.

—M. La. Cyr, Pharmacien, a fait d'importantes améliorations à sa pharmacie.

Quand les annonceurs font l'histoire

Que dire maintenant des années qui suivent la guerre 1939-45! Peu d'époques dans l'histoire, en un si court laps de temps, connaissent pareil changement dans nos manières d'être et d'avoir.

Tout au long de cette période, *Le Nouvelliste*, avec ses cahiers thématiques à caractère commercial et ses annonces publicitaires, témoigne de la longévité ou de la précarité de produits et services de plus en plus diversifiés, raffinés et nombreux. Il suscite une nouvelle hiérarchie de besoins, suggère même une quantité presque ahurissante de choix. Depuis soixante-quinze ans, il favorise, dans cette région qui est la nôtre, une approche ordonnée entre l'offre et la demande.

Cette ère voit tomber en désuétude moult carrières, métiers, négoce et entreprises; fait naître, en plus grand nombre encore, d'autres occupations et professions, de même que de nombreuses industries et activités, conformes aux attentes nouvelles d'une consommation toujours plus exigeante.

Presque contemporain avec l'avènement du phénomène publicitaire qui accompagne le boom de l'industrialisation dans le monde, *Le Nouvelliste*, à travers les soixante-quinze ans de sa quotidienneté, nous fait lire, par larges pans, l'histoire commerciale de notre région.

Dès 1920, notre journal s'affiche comme un support privilégié pour l'annonceur. Son dynamisme répond à un marché qu'il contribue à développer. Quand on le compare à la circulaire, à l'affiche, à l'homme-sandwich ou même au crieur public, le journal quotidien devient alors le *message instantané* pour le commerçant ou l'homme d'affaires de l'époque.

Démarrages

En dépit d'une longue période d'économie difficile au cours des années 30, malgré la calamité de 39-45, la première moitié du 20e siècle trace la ligne de départ d'une culture nouvelle, celle de la communication. Ainsi donc, T.S.F. et médias écrits combleront les routes que l'automobile et autres locomotions ne parviennent pas à boucler.

Dans leurs importants sillages, s'amorce aussi le démarrage de nombreux champs d'activité, subsidiaires à la communication. Début du 20e siècle, les "Agences de Publicité", de facture américaine, alors identifiées à de modestes entreprises de dessin commercial, conçoivent et "personnalisent" des logogrammes de marque.

Bien établie au cœur de New York sur Madison Ave, la Mecque des publicitaires, diffuse ses oracles aux grandes sociétés et *sloganise* la réclame commerciale que les médias écrits, comme *Le Nouvelliste*, se chargeront d'imposer à travers le monde.

Hier, comme aujourd'hui d'ailleurs, c'est bien connu, *on conduit une "Ford" et on fume des "Players"*.

A Trois-Rivières, le pharmacien, le commis-voyageur ou bien le correspondant arrive au bureau du *Nouvelliste*, porteur d'une vignette d'annonce taillée dans un alliage de zinc et de plomb.

Il en commande l'insertion pour une éventuelle parution dans le journal. Cette vignette a été créée et fabriquée par une agence ou une entreprise de dessin commercial.

Dès cette époque, des démarcheurs ou représentants commerciaux, à la solde du journal, visitent les lieux d'affaires à Trois-Rivières et parcourent la région. Ils proposent les plans de réclames qu'ils ont eux-mêmes conçus et rédigés, suggèrent des campagnes de promotion. Une fois acceptés, ces projets seront réalisés à l'intérieur des pages et espaces convenus, dans les ateliers du journal, pour fins de publication.

Apparaissent aussi, dans les annonces de notre quotidien, des noms de marque que les agences de publicité dite nationale formulent pour le compte de grandes sociétés. Certaines marques des années 20 peuvent être qualifiées de *grands crus* puisque, encore en 1995, leurs couleurs battent fièrement au vent de la consommation, partout dans le monde. Ignorer la place que Tip-Top, Kellogg, Bovril, Gillette, Ford, Players, etc., détiennent dans les médias écrits depuis 75 ans, c'est taire un grande réalité, celle des agences nationales de publicité.

D'autres noms cependant, à consonance étudiée, parfois loufoque, désignant des produits devenus désuets, disparaissent à tout jamais. Prenons comme

KANT KREASE

Les Faux Cols Flexibles

sont maintenant offerts en un tissu supérieur fait de filé deux fois torsus très serré. Ils se qualifient au lavage un fini soigné, gardent mieux leur forme et restent propres plus long-temps. C'est dont la forme est la plus soignée est le

VARSITY

Le Faux Col KANT-KREASE le plus élégant et qui fait le mieux de tous ceux que nous avons créés, sans exception.

Il est taillé de façon à pouvoir repasser légèrement sur la chemise, des pointes jusqu'à l'arrière du cou.

L'effet en est d'un chic exceptionnel!

Grandes 1-4 de point. 35e ch-

VARSITY

Varsity

23

Cette sacrée "Pub" !

exemples: *KANT KREASE VARSITY* (21 sept 1925 page 3). Ce nom identifie la marque d'un faux col flexible qui a la particularité de ne jamais faire de plis! On peut retenir aussi le nom de l'ancêtre de notre tourne-disque avec son remontoir à manivelle, et qu'on appelle *VICTROLA* (11 déc 1929 p.12.)

Que dire maintenant d'un certain vêtement de soutien pour dames: *LA DIVA* désignant un corset dont les baleines ne se rouillent pas! Le 7 décembre 1938, en page 6, *Guinea Gold* annonce une cigarette à bout uni enrobé du nouveau papier *KOL-PAS*. Il ne colle pas aux lèvres ! A cette nomenclature, il ne faut surtout pas oublier la panoplie des remèdes brevetés et leurs annonces-témoignages comme *TAROL*, *GOUDROL*, l'extracteur de cors *PUTNAM*, etc.

Contre la TOUX

La toux est le principal symptôme de toutes les maladies des voies respiratoires—rhumes, bronchites, maux de gorge, croup, coqueluche. Dès les premiers accès de toux, si vous employez un remède scientifique et éprouvé comme

“TAROL”

vous arrêtez le progrès de la maladie et éviterez les complications toujours dangereuses.

Tarol contient l'huile de foie de morue, le potassium et autres médicaments d'un efficacité absolue. Il est agréable au goût, ne fatigue pas l'estomac et agit rapidement et sûrement. En vente partout.

DR. CH. MORIN & CO., LAMARCA, - QUÉBEC, P.Q.

TAROL

Ne négligez pas votre Corset, Madame, de son ajustement parfait dépend votre élégance.

Les corsets La Diva sont ajustés sur des modèles vivants et faits en Canada pour satisfaire aux exigences de nos Canadiennes. Il y en a un qui vous ajustera parfaitement et vous en trouverez la façon et le main-d'œuvre irréprochables et le prix très modéré.

Vendu et recommandé par les corsetières les plus en vue

La Diva

NE SE ROUILLE PAS

CORSET

2-120

Ayotte, Germain, St-Pierre et Crémierie de Trois-Rivières

Les années 20 s'inscrivent également comme étant un excellent millésime pour certaines maisons trifluviennes. P.- V. *AYOTTE*, rue Notre-Dame, J.-A. *ST-PIERRE*, rue St-Maurice, *CREMERIE DE TROIS-RIVIERES*, rue Plaisante, maintenant rue Radisson, *GERMAIN & FRERES*, rue St-Antoine. On les retrouve avec une constante actualité, encore en 1995, dans les pages du *Nouvelliste*.

L'électrification domiciliaire des années 20 et 30 fait naître l'industrie des électroménagers qui, à leur tour, génèrent des besoins de réparation. Le 18 janvier 1921, *NORTH SHORE POWER COMPANY*, ancêtre de la célèbre *Shawinigan Water & Power*, annonce ses services avec ce message: *Faites réparer cet accessoire électrique oisif!* ce qui, vers la même époque, répond assez bien au slogan des aspirateurs Hoover: *Nous travaillons dur pour vous faire la vie plus douce!*

Faites réparer cet accessoire électrique oisif

Si vous possédez un accessoire électrique qui ne vous donne pas la satisfaction à laquelle vous avez droit, téléphonez-nous. Que ce soit un fer à repasser, une machine à laver, un réfrigérateur ou tout autre accessoire électrique, nous réparerons et vous le remettrons en état de fonctionner de façon satisfaisante. Écrivez-nous ou chargez-nous par téléphone de vous faire visiter nos locaux qui vous donneront plus de détails.

NORTH SHORE POWER COMPANY

EDMONT POWER TRIOIS-RIVIERES

Exemples d'interpellation publicitaire qui exploite depuis toujours la même argumentation. Messages où fourmillent sans cesse l'antithèse, la métaphore et autres figures de style dont l'objectif ultime est de capter l'attention. Expression qui charrie tous les niveaux de langage selon le public cible à convaincre.

Il est courant de voir, à cette époque, certaines marques et slogans de produits américains ou anglais reproduits dans leur langue d'origine.

Américain aussi, cet autre outil de communication mis au service de la publicité et constitué par les organismes de mesure, permettant de compter, avec une précision reconnue, le volume de tirage d'un journal. Le lundi 21 septembre 1925, en page 4, *Le Nouvelliste* rapporte son adhésion à l'ABC, (Audit Bureau of Circulation) qui publie le nombre d'exemplaires en circulation quotidienne au cours d'une période donnée. Tous les médias du monde sont désormais hantés par cette quête d'efficacité.

Il n'y a pas de substitut à la circulation.

Avant que vint se constituer l'*Audit Bureau of Circulation* plusieurs trucs ingénieux avaient été inventés pour accroître une circulation et par là influencer l'annonceur. C'était une tentative de substitution.

La fréquence de pareilles tentatives a rendu nécessaire la création d'une autorité pour mettre fin à ces méthodes déloyales. L'A. B. C. en est né. Aujourd'hui la majorité des principaux journaux au Canada et aux Etats-Unis font vérifier leur circulation par ce Bureau, non seulement pour se protéger, mais aussi pour protéger leurs annonceurs.

Nous sommes fier d'être membre de l'A.B.C. Notre dernier rapport du vérificateur est ouvert à votre inspection et il vous démonte qu'il n'y a pas l'ombre d'une tentative de substitution dans la circulation que nous réclamons, et que nous avons.

Le Nouvelliste

1935: Monsieur Jacob Nicol

Au moment où le théâtre Gaieté annonce une *attraction spéciale en 7 rouleaux...* que l'Autobus Mailhot de la rive sud publie son itinéraire d'hiver...et que Légaré Automobiles vante sa Nash 400... arrive au journal un nouveau patron: le conseiller législatif libéral Jacob Nicol. Ce grand personnage politique qui ne manque pas de vêtir l'apparat du *commandeur* aux distributions de prix du séminaire, constate, non sans inquiétude, que les ventes et les annonces d'appareils récepteurs-radio De Forest & Crosley, Majestic, Victor et autres marques ont un succès fou. C'est comme une réponse à certaines colonnes du journal qui, depuis 1925 (21 sept. page 6), étalent des horaires de programmes-radios canadiens et étrangers.

Les médias écrits doivent désormais tenir compte d'un puissant concurrent dont la voix ne connaît pas de frontières. Avant que son omniprésence dans les foyers de la région ne vienne porter ombrage à son quotidien local, qui tire déjà à quelque dix mille exemplaires, le nouveau propriétaire du *Nouvelliste* prend position comme un homme d'affaires avisé sait le faire.

Radio CHLN

M. Jacob Nicol acquiert donc les permis nécessaires pour établir la première station émettrice d'une radio régionale dont l'indicatif sera identifié par les lettres CHLN. Le 2 septembre 1937, ses modestes studios occupent une partie du deuxième étage du Château de Blois, un chic établissement hôtelier de l'époque.

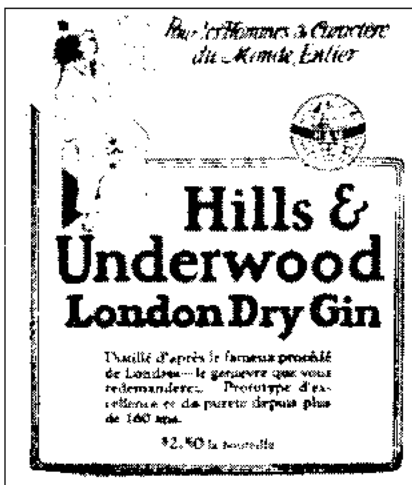
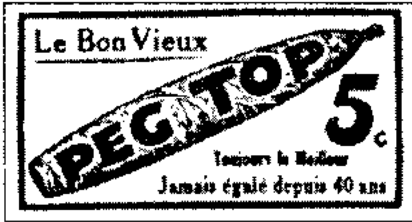
Lecteurs, annonceurs et éditeur y trouvent leur compte. Grâce à une annonce dans *Le Nouvelliste*, Labatt peut faire savoir que le Quatuor Alouette, dont il est le commanditaire, se fera entendre à la Radio CHLN.

La farine Robin Hood fait aussi la promotion de son programme: *Les Aventures de Robin Hood*, les mardi et jeudi soir à 7h15 (31 octobre 1938).

C'est le grand luxe! Le marchand local ou l'annonceur national peut s'offrir le média radio ou écrit à la même adresse!

Pourtant, la crise économique n'est pas terminée. Loin de là! Les chiffres du lignage publicitaire sont révélateurs d'une situation peu reluisante. On arrive à

Cette sacrée "Pub" !



peine à obtenir un rapport de 20% dans le volume d'annonces vendues. Le 21 janvier 1939, on enregistre même 18.1%. Heureusement, les cahiers thématiques, les campagnes électorales municipales, provinciales et fédérales viennent parfois bonifier les rentrées publicitaires.

En ce temps-là, le *Pacifique Canadien* annonce ses passages aller-retour Montréal-Trois-Rivières pour 2,20\$. H. Turcotte, rue Badeau annonce des bureaux de chambre à coucher avec miroir et 3 grands tiroirs à 14,95\$, avec conditions faciles de paiement. (7 déc. 1938).

C'est également l'heureuse époque...où l'amateur retrouve avec plaisir, dans nos pages, sa bande dessinée préférée, signée par Dow et intitulée: *Où est Jos?* Si vous êtes plutôt porté sur le dry gin, vous le paierez 2,50\$ la pinte! *Black Horse* avec son symbole chevalin noir, ne s'en laisse pas imposer et s'affiche comme la meilleure bière canadienne. Pendant ce temps, notre ménagère nationale paie la mélasse 75 cents le gallon, chez Dominion ou Uldéric Carignan, ou bien 25 cents pour une verge de coton chez J.L. Fortin ! Arrive enfin le dimanche, où vous pouvez vous permettre un bon vieux cigare Peg Top à 5 cents pièce!

Malgré l'âpre concurrence de la radio et les rationnements de la guerre, les années 40 voient la vocation régionale du *Nouvelliste* se confirmer de plus en plus. Les maisons d'affaires et les entreprises commerciales hors Trois-Rivières sont nombreuses, à se prévaloir du *Nouvelliste* pour offrir leurs services à leur clientèle immédiate. Ne voit-on pas Grand'Mère Knitting et Grand'Mère Shoe commanditer *les emprunts de la Victoire* en 1944?

Le mordu des courses peut assouvir facilement ses goûts puisque, durant la même époque, il n'a qu'à consulter les annonces de grandes courses à Louiseville, à Gentilly ou à Baie Jolie. Le candidat du Bloc Populaire Romuald D. Cossette, de Saint-Narcisse, ne craint pas d'afficher ses couleurs dans nos pages. (22 juil. 1944)

Les René Clavet - Good Year, Shawinigan Automobiles Enr , Maurice Lampron, Pharmacie Trépanier, Théâtre Auditorium , Garage Lamothe, Markus Hanna & Sons, Roy & Nicole, etc., s'exhibent avec assiduité dans les cahiers exclusifs dédiés à Shawinigan-Grand'Mère-La Tuque. Le 5 décembre 1942 un supplément du *Nouvelliste* célèbre les *40 ans de progrès de Shawinigan*.

Le 19 décembre 1945, une édition spéciale de 96 pages est publiée sous le thème *L'entreprise privée au travail dans la Vallée du St-Maurice*. C'est un record! 116 annonceurs de tous les coins de la région souscrivent à cet effort collectif de promotion qui souligne le 25e anniversaire du journal.

Depuis 1920...

Mine de rien, depuis 1920, l'apparence du *Nouvelliste* se transforme. Il naît en 7 colonnes, il en a 8 dans les années 30. En 1938, le 31 octobre plus précisément, les vendeurs d'annonces exploitent de nouveaux espaces publicitaires en haut des première et troisième pages. Ce que les publicitaires appellent *oreilles*, ce sont des espaces convoités par la Charbonnerie St-Laurent qui y donne les prévisions atmosphériques.

Les annonces classifiées qui, un certain moment, s'appellent annonces économiques, ont suffisamment d'entrées pour être partagées en multiples rubriques selon la nature des produits et services offerts. Ces petites annonces

adopteront finalement la désignation *Annonces Classées*.

Petit à petit, disparaîtront aussi les grands *faire-part funéraires* (60 lignes X 2 cols) signés par Rousseau & Frères de Trois-Rivières, Hivon, de Ste-Anne, Bouvette, de Shawinigan et autres pour faire place aux colonnes dites de *nécrologie*.

Le volume des entrées publicitaires s'accroît par la reprise de l'activité manufacturière de l'après-guerre. La croissance des besoins en publicité se traduira par une augmentation des tarifs. Viendra un jour prochain où l'annonce à *un dollar du pouce* disparaîtra du vocabulaire du vendeur.

Le conflit 39-45 eut pour effet, entre autres, de nolisier toutes les productions industrielles de biens et services vers un objectif ultime: soutenir les populations directement affectées par la guerre.

Au début de sa 32e année d'existence, plus précisément, le 30 octobre 1951, les 20 pages du *Nouvelliste* affichent le lignage publicitaire suivant:

ANNONCES NATIONALES:	10,590	LIGNES
ANNONCES LOCALES:	5,710	LIGNES
ANNONCES CLASSEES:	2,400	LIGNES
PROM. LE NOUVELLISTE	40	LIGNES
CARTES D'AFFAIRES:	80	LIGNES
ANNONCES FUNERAIRES:	240	LIGNES
TOTAL:	19,060	LIGNES ou 39.8%

Un volume d'écriture publicitaire qui semble plaire à de nouveaux promoteurs, déjà établis dans la presse écrite des Cantons de l'Est et qui, de surcroît, envient le développement mauricien.

1952: Honoré Dansereau et Fils

Mû par la dynamique d'entrepreneurs diligents et par une nouvelle administration, *Le Nouvelliste* connaît alors l'amorce d'une ère de progrès. Mieux structurée, sa fonction commerciale permet de consolider le rôle des correspondants en région et favorise l'ouverture de nombreux bureaux régionaux.

Celui de Shawinigan est ouvert depuis janvier 1936 avec M. Gérard Garceau, comme premier gérant, qui sera promu en 1954, chef du tirage, à Trois-Rivières. De nombreux autres bureaux seront établis par la suite à La Tuque, Joliette, Louiseville, Sorel, Berthier, Victoriaville, Nicolet et même Portneuf.

De plus, la pagination du *Nouvelliste* tient alors compte de sections interchangeables, clairement identifiées au haut des pages aux noms des localités couvertes.

Ces nouveaux aménagements sont faits dans un but précis: augmenter la visibilité du journal dans les localités qu'il dessert et contrer la concurrence publicitaire de plus en plus présente dans notre région, en identifiant le support à la localité visitée. A cette époque, *La Presse* de même que *Le Soleil* et *L'Action* courtisent avec assiduité le marché trifluvien.

Cette sacrée "Pub" !

Autant d'efforts ne peuvent qu'être valorisants pour le propriétaire! Si bien que, deux ans après son arrivée au journal, au cours d'une allocution, l'éditeur propriétaire, M.Honoré Dansereau, peut déclarer: *Etablissons ce que représenterait en volumes, la publicité publiée en 1953. Nous avons publié 23,049 colonnes de publicité et à 100 colonnes par volume de 300 pages, nous avons fourni à nos lecteurs, un guide commercial composé de 230 volumes de 300 pages, leur faisant part de toutes les aubaines dont ils pouvaient bénéficier. Cela joint aux 265 volumes de lecture veut dire que chacun de nos lecteurs a obtenu 495 volumes de 300 pages pour la modique somme de \$7,50.*

Dès 1953, les services publicitaires du journal sont partagés en 3 secteurs, identifiés selon leur provenance ou leur nature. On distingue le service de publicité locale, les annonces dites nationales et les classées. La région du Centre-Mauricie, à cause de son importance, compte un gérant régional à son bureau à Shawinigan.



Sylvio Carle

En 1955, la direction de tous ces services est confiée à un directeur-gérant, M. Fernand Gagnon. L'ont précédé à cette fonction MM. Romuald Bourque, Emile Jean et Raymond Dubé, sous l'autorité desquels a travaillé M. Philippe Turcotte, un maître-imprimeur, devenu chef de la publicité. Au même poste, on retrouve ensuite M. Richard Lefebvre. Un fructueux passage au bureau de Shawinigan fait bientôt graduer M. Sylvio Carle qui sera nommé, par M. H. Dansereau, gérant de la publicité à Trois-Rivières, à la fin de l'année 1955. Durant cette même période, M. Florent Thibodeau est assigné comme représentant attiré auprès des agences nationales et Mme Marie-Ange Doyon dirige l'équipe des annonces classées.

Au poste de responsable des relations publiques, on trouve M. Rosario Blanchet et, comme chef du tirage, M. Laurent Paradis qui deviendra éventuellement, maire de la cité trifluvienne.

Début d'un temps nouveau

Le samedi 1er octobre 1955, on apprend que CHLN s'est doté d'un transmetteur de 5000 watts, augmentant ainsi considérablement sa puissance de diffusion. Fréchette Electricque TV, 567 Des Forges, annonce l'arrivée du tout nouveau Electrohome, un téléviseur de 21 pouces, d'une capacité de 23 lampes, offert en vente à raison de \$2.75 la semaine!

En 1955, on paye l'abonnement annuel au *Nouvelliste* par la poste \$15.00. Et l'insertion d'une annonce de 25 mots, paraissant 7 jours de suite, dans la section des annonces classées coûte \$4.37.

Depuis 1952, les médias écrits doivent composer avec un autre concurrent redoutable, la télévision. Au son, ce nouveau venu ajoute l'image en noir et blanc. Ses contraintes de temps, de coûts et de qualité en font un outil puissant que l'annonceur avisé doit cependant utiliser avec prudence.

De plus, presque en même temps, le commerce de détail modifie son approche. En 1961, arrive, à l'extrémité ouest de la ville, le Centre d'achats de Trois-Rivières-Ouest. Tout vendre ou acheter sous le même toit! Un nouveau concept de mise en marché déjà en place dans les grands centres de l'Amérique du Nord. Les géants que sont Steinberg's, Woolworth, Pascal s'entourent de nombreuses autres boutiques qui viennent focaliser l'attention des consommateurs et troubler la quiétude des magasins et comptoirs de services traditionnels.

Début d'un temps nouveau

IL EST ARRIVE !!!
NOUS LE PRESENTONS DANS
TOUTE SA SPLENDEUR !
Le Laurier "HI-FI"

Electrohome

Entendez-le une fois... Il vous le faudra. C'est un chef-d'œuvre en tant qu'auteur, sonnette électrostatique.



MODELE LAURIER ELECTROHOME

Vous pouvez vous procurer une T. V. pour \$2.75 par semaine



ROLAND TREMBLAY

Le seul magasin autorisé
 Electrohome pour la région

Fréchette Électrique
TV



JEAN-CLAUDE GAUTHIER

567 DES FORGES Téléphone FR 6-8356

POUR VOTER POUR... VICHY CELESTINS

Le célèbre établissement thermal de Vichy
 4000 litres par jour
 4 litres CELESTINS
 C'EST QU'UN BIEN... DU BIEN

Le Nouvelliste

TROIS NUMÉRIQUES SAMEDI LE 10 OCTOBRE 1955

Au transmetteur de 5,000 watts de CHLN, à Nicolet

GEORGES LARUE

Ingénieur en chef
 18 ans au service de la région



A Nicolet est opérés par

Bénédition du transmetteur de 5,000 watts du poste CHLN

Cette sacrée "Pub" !

Club de Noël

\$2335.

DONNEES EN PRIX

Avantages exceptionnels à ceux qui veulent se procurer un gramophone pour les Fêtes.

TOUT A GAGNER, RIEN A PERDRE ENROLEZ-VOUS DANS NOTRE CLUB DE NOEL

Notre Club de Noël est ouvert à toute la population de la province, que ceux qui demeurent en dehors de la ville, s'adressent à nos Agents ou Succursales.

Toutes les ventes sensationnelles que nous avons faites dans le passé sont éclipsées par la grande attraction qu'offre notre Club de Noël. Tout le monde peut y appartenir et concourir pour les magnifiques prix à gagner et dont nous publions la liste ci-dessous. Acheter la meilleure, au plus bas prix, aux meilleurs termes, avec la perspective de gagner et se voir rembourser le prix payé pour son instrument, voilà les avantages dont jouissent les membres du Club de Noël.

Tous les styles et finis, sans restriction, des trois marques de graphophones les plus réputés, les célèbres Columbia, Gerhard Heintzman, Starr, représentant au delà de quatre-vingts instruments différents, permettent aux membres du Club de Noël, un choix incomparable, capable de satisfaire les plus exigeants. A l'approche des Fêtes, où la musique s'impose dans tous les foyers, ce Club de Noël est une véritable aubaine pour nos amis. Enrolez-vous maintenant.

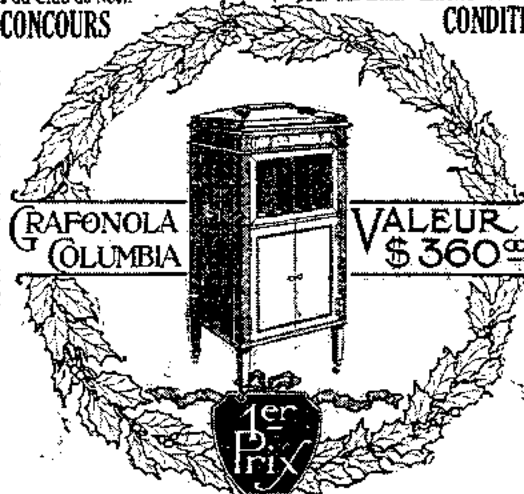
CONDITIONS DU CONCOURS

LES PLUS SIMPLES AU MONDE
Il suffit d'acheter un graphophone pour devenir membre du Club de Noël et concourir dans la distribution des 325 prix, représentant une somme totale de \$2,335.00. Ces prix seront adjugés par un jury, composé de six membres dans la répartition est au-dessus de tout soupçon et seront tirés au sort dans la première semaine de janvier 1921. Tous ces prix sont en nature; les dix-sept, treizième, quatorzième et quinzième prix, seront donnés sous forme de crédit et déduits de la balance due sur votre instrument. Les 320 premiers des prix de \$5 et 316 recevront des bons pour l'achat de disques équivalents à ces montants. D'oublier pas qu'il y aura 325 gagnants. Vous serez certainement de nombre.

CONDITIONS DE PAIEMENT

LES PLUS FACILES AU MONDE

Il est entendu que la question d'argent ne doit pas être une objection et nous avons l'intention d'acheter un graphophone pour les fêtes. Le modèle léger est le plus libéral, mais lorsqu'il s'agit d'acquiescer au silence. Votre instrument doit être un instrument à votre goût et nous arrangerons un mode de paiement qui vous conviendra entièrement. Notre système, bien connu d'ailleurs, "Payez au jouant" a déjà rendu beaucoup de millions de personnes. Profitez dans les dix jours pour vous faire inscrire pour votre achat. Enrolez-vous dans notre Club de Noël, amusez-vous, amusez votre famille, il ne peut pas tout se payer de vous même que un seul peu, si vous ne pouvez pas attendre.



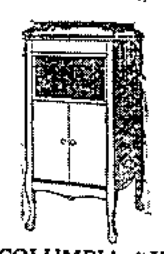
\$2335. DONNEES EN PRIX \$2335.

- 1er Prix—Columbia, style "L", tel que représenté ci-dessus \$ 360.
- 2ème Prix—Un Bon de Crédit sur votre achat 125.
- 3ème Prix—Un Bon de Crédit sur votre achat 75.
- 4ème Prix—Un Bon de Crédit sur votre achat 50.
- 5ème Prix—Un Bon de Crédit sur votre achat 25.
- 20 Prix de \$10., applicables sur l'achat de disques 200.
- 300 Prix de \$5., applicables sur l'achat de disques 1500.

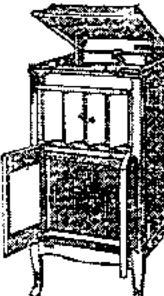
VENEZ IMMEDIATEMENT A NOTRE MAGASIN ET ENROLEZ-VOUS

P.T. LEGARE LIMITE

CYRIAC DUPONT, Gérant, 38, St-Philippe.



COLUMBIA "X" \$135.00



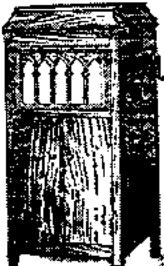
COLUMBIA "F" \$175.00



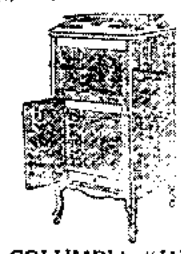
GERHARD HEINTZMAN "A" \$175.00



GERHARD HEINTZMAN "B" \$118.00



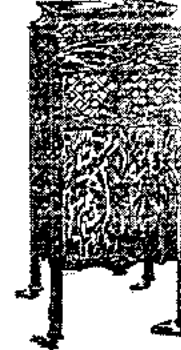
STARR "3-A" \$175.00



COLUMBIA "H" \$230.00



STARR "2" \$295.00



GERHARD HEINTZMAN "C" \$272.00



COLUMBIA "A" \$37.50



STARR "1" \$225.00

T A N G U A Y

ATTAQUE

LES PRIX

Commencez à payer dans
TAN
 12 MARS 1996
 sur toute la marchandise



29 po
STÉRÉO

MEUBLE INCLUS
VALEUR DE 149⁰⁰

TUBE PLAT SUPER NOIR (143658) JVC

- 27 po visibles
- 650 lignes de définition
- Son ambiophonique
- Entrées audio/vidéo avant
- Entrées et sorties audio/vidéo arrière
- Entrées 5 VHS
- Prises pour haut-parleur extérieur

1099⁹⁵
Garantie 36 mois
100% pièces et
main d'œuvre



VCR PLUS
4 têtes stéréo hi-fi

459⁹⁵
Garantie 12 mois
100% pièces
et main d'œuvre

- ### Magnétoscope VHS (143858) VCR+
- 4 têtes stéréo hi-fi avec MTS
 - Système de têtes DA-4 à coupe ovalisée
 - Menu sur écran bilingue
 - Télécommande multimarque
 - Entrées en façade plaquées or

RABAIS DE 40.00\$ INCLUS



JVC MINI-CHAÎNE STÉRÉO (901084)

- Amplificateur: 2 x 25W, 6 ohms, 60 Hz
- Extension active du grave
- Télécommande toutes fonctions avec soit mémoire de présélections aléatoires, soit un total de 40 stations FM/AM
- Lecteur CD. Lecture aléatoire
- Platine-cassette. Double défilement de bande auto-inversion
- Commande entièrement logique contrôlée par microprocesseur
- Conception bass-trefflex à 2 voies

599⁹⁵
 RABAIS DE 100.00\$ INCLUS



- ### Mini-Chaine Stéréo (151845)
- Amplificateur: 2 x 20W, max.
 - Lecture COMPU
 - Son «Hyper grave actif»
 - Synthétiseur à synthétiseur numérique
 - Mémoire de présélections pour 30 stations
 - DAC (convertisseur N/A) 1bit
 - Lecture aléatoire
 - Auto-inversion «U-turn»
 - Réduction de bruits Dolby B

499⁹⁵

GAOO Panasonic

RÉCEPTEUR MONITEUR STÉRÉO (134360)

- 31 po visibles
- Lampe-écran PanaBlack ultraplat
- Télécommande universelle
- Affichage à l'écran
- Système acoustique DOME
- 700 lignes de définition
- Meuble en sus

1699⁹⁵
Garantie 36 mois
100% pièces
et main d'œuvre

RABAIS DE 100.00\$ INCLUS



33 po
STÉRÉO

Panasonic GAOO

RÉCEPTEUR MONITEUR STÉRÉO (134345)

- 27 po visibles
- Lampe-écran PanaBlack ultraplat
- Télécommande universelle
- Affichage à l'écran
- Système acoustique DOME
- 700 lignes de définition
- Meuble en sus

RABAIS DE 80.00\$ INCLUS

919⁹⁵
Garantie 36 mois
100% pièces et
main d'œuvre



29 po
STÉRÉO

*Sous réserve de l'approbation du service de crédit, ne payez que les taxes de vente. Certains frais administratifs peuvent être crédités au moment d'un paiement comptant. Cartes de crédit acceptées.

A MEUBLEMENTS TANGUAY ÉLECTRONIQUE

OUVERT
LE DIMANCHE

Livraison et service gratuits à la grandeur de la province !

2200, DES RÉCOLLETS (COIN JEAN-XXIII) TROIS-RIVIÈRES 373-1111/1-800-465-2200

Page d'annonce d'aujourd'hui.



L'équipe de la conception graphique 1995, de gauche à droite Louis-Georges Plante, Rosaire Blais, Marc Pronovost, directeur, Normand Aubry, Guy Lafond et Robert Buist.



Les annonces sont revisées par:
Diane Boisvert, Reine Boucher
et André Duclos.

Cette sacrée "Pub" !

Ce type d'entreprise commerciale à boutiques multiples sous un même toit, est limitée jusqu' alors à quelques unités en région.

Notre quotidien s'avère alors, malgré la concurrence, un support idéal pour satisfaire les besoins de réclames que ces nombreux magasins s'apprêtent à diffuser à la grandeur de la région. Nos lecteurs le constatent aisément au nombre de pages d'annonces et d'encarts commerciaux qu'ils feuilletent chaque matin.

Les presses Scott de la rue Saint-Georges peuvent répondre encore adéquatement aux exigences des techniques publicitaires principalement formulées par les agences nationales. Avec les années 60, les réclames commerciales rehaussées de couleurs sont de plus en plus fréquentes. La carte de tarif émise le 1er janvier 1966 et reproduite ici indique clairement le supplément exigé pour l'achat de couleurs dans une réclame.

Cette aptitude, qu'a *Le Nouvelliste* d'être toujours prêt à réaliser ce que demande l'annoncier, le sert à merveille.

Si bien que le samedi 30 octobre 1965, il publie un journal de 22 pages avec la production publicitaire suivante:

ANNONCES NATIONALES	5,660	LIGNES
ANNONCES LOCALES	18,640	LIGNES
ANNONCES CLASSEES	5,000	LIGNES
CARTES D'AFFAIRES	80	LIGNES
PROM.LE NOUVELLISTE	560	LIGNES
NECRO	690	LIGNES
TOTAL:	30,630	LIGNES ou 58%

A noter que cette édition comporte un encart de 4 pages dédié à la région de Victoriaville-Drummondville.

Le 21 mai 1966 un rapport de l'ABC (Audit Bureau of Circulation) indique 45,225 abonnements au *Nouvelliste* pour un bassin de population de 57,925 familles.

Ces quelques éloquents statistiques démontrent, hors de tout doute, la place privilégiée qu'occupe notre quotidien à cette époque. Il n'en faut pas davantage pour que d'autres entreprises de presse lorgnent avec une certaine convoitise une telle publication!

Le NOUVELLISTE

JOURNAL QUOTIDIEN AU

Coeur du Québec

couvrant les comtés de :

ARTHABASKA	BERTHIER
CHAMPLAIN	DRUMMONDVILLE
LAVIOLETTE	LOTHBIERE
MASKINONGE	NICOLET
PORTNEUF	RICHELIEU
ST-AURICE	YAMASKA

Sième MARCHÉ EN IMPORTANCE AU QUÉBEC

Population	309,600
Total du pouvoir d'achat	\$349,191,000
Ventes totales au détail	\$271,213,000

(Référence : Sales Management)

CARTE DE TARIF

En vigueur le 1er janvier 1966.

Les taux consentis par la présente carte de tarifs s'appliquent dans les cités des Trois-Rivières et du Cap-de-la-Madeleine ainsi que les municipalités de Trois-Rivières-Ouest et Ste-Marthe du Cap.

Le nouvelliste

TARIF GENERAL ET CLIENTS OCCASIONNELS

La ligne égale _____ 26¢

* AMUSEMENTS (non éligibles au tarif d'une insertion ou de contrat)

Concerts, théâtre _____ 26¢

Expositions, carnaval, festival, cirques, bingos _____ 26¢

CINEMAS

Les contrats accordés aux cinémas le sont pour un espace minimum quotidien de 100 lignes. Autrement, l'éditeur appliquera le tarif des amusements.

* SPORTS

Les contrats accordés aux organismes sportifs le sont pour un espace minimum de 150 lignes par événement.

ANNONCES GOUVERNEMENTALES — LEGALES _____ 26¢

PAGE LOCALE (3) maximum 100 lignes sur 1 colonne _____ 50¢

minimum 40 lignes " " _____

* **TARIF POUR 1 INSERTION :**

600 lignes et plus	_____	24¢
1200 lignes et plus	_____	22¢
1800 lignes et plus	_____	20¢
2400 lignes	_____	18¢

CONTRAT

Espace à être employé par l'annonceur pour la période d'un an à compter de la date de la signature du contrat :

1,200 à 1,999	_____	22¢
1,800 à 2,399	_____	20¢
2,400 à 4,999	_____	18¢
5,000 à 7,499	_____	16¢
7,500 à 9,999	_____	15 1/4¢
10,000 à 14,999	_____	15¢
15,000 à 24,999	_____	14 1/4¢
25,000 à 34,999	_____	14¢
35,000 à 49,999	_____	14 1/4¢
50,000 à 74,999	_____	14¢
75,000 à 99,999	_____	13 1/4¢
100,000 à 149,999	_____	13¢
150,000 à 399,999	_____	13 1/4¢
400,000 à 499,999	_____	12 1/2¢
500,000 lignes et plus	_____	12¢

COULEUR : Minimum 400 lignes.

Noir et 1 couleur : extra \$ 75.00

Noir et 2 couleurs : extra \$140.00

Noir et 3 couleurs : extra \$200.00

TARIF POUR EMPLOI DE LA COULEUR DURANT LE CONTRAT :

1 à 5 couleurs	_____	\$75.00
6 à 10 couleurs	_____	\$70.00
11 à 15 couleurs	_____	\$65.00
16 couleurs et plus	_____	\$60.00

CARTES D'AFFAIRES QUOTIDIENNES :

1 annonce par jour minimum 1 mois : 0.01% d'escompte la ligne sur le tarif général ou de contrat.

CARTES D'AFFAIRES HEBDOMADAIRES :

1 annonce par semaine durant 1 an : 0.01% d'escompte la ligne sur le tarif général ou de contrat.

POSITION :

Aucune position garantie.

TRADUCTION :

0.10¢ le mot publié, minimum \$1.00.

MINIMUM DE TOUTE ANNONCE :

20 lignes x 1 col. — 25 lignes x 2 col. — 30 L. x 3 col. — 10 lignes à la colonne additionnelle. Toute annonce de plus de 275 lignes par colonne sera chargée à la colonne entière.

PAIEMENT :

Toute annonce est payable avant le 15 du mois qui suit la publication sauf pour les catégories d'annonces précédées d'un astérisque (*) et celles commandées au comptoir qui devront être payées comptant avant publication.

1967: Les journaux Trans-Canada

Lorsque M. Eric Ferrat prend en charge l'administration au nom des nouveaux propriétaires, fonctions et titulaires de postes sont déjà bien rodés.

Ce technicien d'origine suisse-allemande, spécialiste en presses rotatives et en imprimerie, peut donc compter sur un service de publicité efficace.



Roger Lamontagne



Elphège Lebrun

L'avènement des Journaux Trans-Canada suscite quand même de nombreuses mutations ou promotions au journal. L'arrivée de M. Ferrat suit de près la nomination de l'ex-président du *Nouvelliste*, M. Pierre Dansereau, jusqu'alors propriétaire du journal, au poste de président de *La Presse*, à Montréal. M. Roger Lamontagne, vendeur au bureau de Shawinigan depuis 1954, remplace M. Sylvio Carle à la gérance de ce bureau, puis est promu, vers les années 1960, chef de tirage à Trois-Rivières. En 1963, lui succédera à ce poste, M. Elphège Lebrun, un autre publicitaire de Shawinigan depuis 1955. Ce dernier, en 1970, assumera les fonctions de directeur de la publicité à Trois-Rivières. Le titulaire de ce poste, M. Roger Lamontagne, venait d'accéder à de nouvelles fonctions, celles des relations publiques, marketing et promotion, aujourd'hui cumulées par M. Justin Biron. La même année, M. Wilfrid Therrien est nommé gérant du tirage.

M. Charles D'Amour président-éditeur

Cette série de changements arrive un peu avant, ou dans certains cas, coïncide avec l'arrivée, en décembre 1969, d'un premier président-éditeur au *Nouvelliste*, M. Charles D'Amour. Le successeur de M. Eric Ferrat est un homme d'expérience qui a fait ses classes au journal *L'Évangéline*, à Campbellton et à Moncton, au Nouveau-Brunswick.

Depuis sa fondation, *Le Nouvelliste* tente d'obtenir sa part des budgets provenant des agences nationales de publicité. Souvent les représentants de Toronto ou de Montréal privilégient d'autres régions au détriment de la Mauricie. Avec les autres journaux de la chaîne Trans-Canada M. Charles D'Amour participe à la création du réseau Probec qui corrigera cette situation. Depuis août 1974, notre journal profite de cette entente, synonyme de croissance du volume publicitaire.

De plus, ce nouvel éditeur veut doter le journal d'une presse ultra-moderne, capable de répondre aux défis des nouveaux langages électroniques. Ce projet engage notre quotidien régional dans un virage considérable. Et sa réalisation en appelle une autre. Un nouvel édifice, jouxtant celui des nouvelles presses, équipé des derniers perfectionnements de la bureautique, accueillera, en juillet 1989, tous les bureaux et services au 1920, rue Bellefeuille.

Pendant ce temps, le mardi 15 octobre 1985, les rentrées publicitaires atteignent d'autres sommets:

ANNONCES NATIONALES:	19,500	LIGNES
ANNONCES LOCALES:	12,770	LIGNES
ANNONCES CLASSEES:	7,200	LIGNES
PROM. LE NOUVELLISTE:	1,330	LIGNES
NECRO:	1,920	LIGNES
TOTAL	42,720	LIGNES

ou 60% de cette édition qui compte 30 pages.

Si l'on retournait à 1940...

par Fernand GAGNON

Les prix ont grimpé comme des mouches au plafond si on s'en reporte en 1940. Quelques prix relevés dans un journal en 1940 et comparés à 1974 sont publiés ci-après à titre d'exemple.

Avec \$30 les ménagères de 1940 faisaient le marché de la semaine. Aujourd'hui, il en coûte pour une famille de 5 personnes de \$85 à \$75, ce qui ne comprend pas la caisse de bière, le gros gin, le cognac, le vin, le cidre et même le fumage...

1 livre d'asperges fraîches	1940 \$0.11	1974 \$0.69
1 douz. oranges de Floride	\$0.25	\$0.69
5 livres de farine	\$0.25	\$0.88
Poule à bouillir de 3 ou 4 lb la livre	\$0.21	\$0.84
Blé d'inde Niblet	\$0.11	\$0.29
1 pot de miel blanc (12 oz)	\$0.21	\$1.39
1 pot d'olives jumbo (11 oz)	\$0.11	\$0.87
	(12 onces)	
Paire de souliers à la mode	\$5.95	\$27 à \$38
Complet avec deux pantalons	\$5.95	\$80 et plus
Blouse pour dame	\$0.69	\$10
Combinaison pour homme	\$0.50	\$1.89
Radio Victor 1940 réception mondiale, meuble d'élégance	\$117	
Radio AM-FM	199 à	\$269
Sac à main en cuir	\$1.98	\$25
1 livre de beurre	\$0.27	\$0.79
Foie gras la livre	\$0.35	\$3
1 pain	\$0.05	\$0.29
1 pâté à la viande maison 3 pour chacun	\$0.25	\$1.29

Monsieur D'Amour a dû quitter ses fonctions, pour cause de maladie, en 1984. Lui succéderont des journalistes de carrière. Le premier, M. Claude Masson, se joindra à l'équipe éditoriale de *La Presse*, à Montréal, en 1988. Mme Claudette Tougas, de Montréal, viendra prendre la relève. Cette dernière sera d'ailleurs en fonction, lors du déménagement du *Nouvelliste*, de la rue Saint-Georges à la rue Bellefeuille, en juillet 1989.

Enfin depuis août 1990, toujours sous la gouverne du groupe de presse Les Journaux Trans-Canada, M. Gilbert Brunet assume les fonctions de président et éditeur. Journaliste et administrateur, il pose les jalons d'une gestion nouvelle, où interviendront de nombreuses mutations de poste et l'ajout d'autres technologies.

Raconter la "PUB" au Nouvelliste

...C'est évoquer les multiples campagnes de promotion aujourd'hui dite *sociétale* que le journal diffuse avec l'étroite collaboration de l'éditeur, depuis 75 ans!

ACHAT CHEZ-NOUS dans les années 20, fêtes du *TRICENTENAIRE DE TROIS-RIVIÈRES* dans les années 30, *UN PONT, IL NOUS LE FAUT ET ENFIN NOUS L'AURONS!*, un éditorial en souhaitait la prochaine réalisation le 7 octobre 1955! *DES ARTÈRES AU COEUR DU QUEBEC, LES JEUX DU QUEBEC A TROIS-RIVIÈRES*, etc.. Autant de participations à l'effort collectif exprimé dans le temps par les corporations publiques et privées du milieu.

...C'est révéler l'incontournable rôle joué par les centaines de démarcheurs, représentants commerciaux et autres vendeurs d'annonces itinérants, judicieusement appelés aujourd'hui conseillers(ères) publicitaires qui suggèrent, proposent diverses campagnes de réclame commerciale chez les clients(tes) dont ils ou elles, contribuent à faire la prospérité à la grandeur du territoire.

...C'est saluer enfin, ces habiles travailleurs(euses) d'arrière-scène qui concrétisent et souvent améliorent les projets d'annonces qui leur sont soumis.

Rappelons la mémoire de ce préposé à la maquette du journal, Antoine Dumont, qui ne pouvait souffrir de dérogation à l'heure de tombée et qui manifestait de saintes et bruyantes colères à quiconque refusait de s'y soumettre! Pas facile à oublier, non plus, ce dessinateur incomparable, à la fois rédacteur compétent et excellent calligraphe, qu'était Rosaire Dumais!

Que dire maintenant de l'infatigable diligence de cet incorruptible correcteur d'épreuves appelé Philippe St-Pierre....Et combien d'autres personnages, hauts en couleur, aujourd'hui disparus, qui pratiquaient le culte du bel ouvrage avec grande loyauté.

...Autant de tâches que l'ordinateur bousculera rapidement vers le passé, afin de permettre à notre quotidien de poursuivre son chemin au rythme de l'ère électronique.

Cette sacrée "Pub" !

...**CETTE SACREE "PUB"** a quand même sa bonne part de mérite dans l'exercice de la communication écrite chez nous depuis 75 ans!

...Un loustic a déjà osé dire que la première manifestation de la publicité écrite dans le monde datait du temps de Moïse avec ses Tables de la Loi!

...Parions que les *fous de la pub* capteront encore l'attention des gens, tout au long du vingt et unième siècle! Mais par quel moyen ou quel véhicule? Bien malin celui qui oserait le préciser!

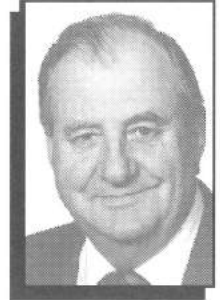
...C'est ce que nous saurons, en demeurant fidèles à notre quotidien régional. *Le Nouvelliste...bien évidemment !*



La fonction commerciale d'un journal quotidien se réalise pleinement grâce à l'appui des divers services qui y sont associés. Les services de marketing, de publicités locale et nationale et les annonces classées sont donc parties intégrantes de cette fonction. Le personnel qui en assume la tâche doit bien connaître son milieu afin de satisfaire les attentes des marchés qui le composent. Une photo relativement récente nous montre ici une bonne partie de la grande équipe du Nouvelliste engagée dans cette importante démarche.

Service du tirage

par Elphège Lebrun



Service du tirage

Ce qu'on nommait circulation devient le tirage. Le porteur ou crieur de journaux prend la stature d'un camelot. Beaucoup d'eau coule sous le pont Duplessis. On ne vit pas soixante-quinze ans sans grandir, sans changer. Et *Le Nouvelliste*, tout au long de ces années, exhibe une croissance bien représentative de son remarquable dynamisme.

Aujourd'hui, au *Nouveliste*, on identifie le service du tirage à l'ensemble des opérations et traitements subis par les milliers d'exemplaires de journaux, à la sortie des presses aux p'tites heures. L'encartage, le comptage, la facturation, l'aiguillage des ballots de journaux vers les camionneurs font partie de cette activité quotidienne. Ces derniers livrent ensuite aux camelots de leurs régions respectives, à travers tout le territoire, les quantités de journaux requises par la clientèle d'abonnés. Groupés en sections selon leur accessibilité, les camelots travaillent sous la direction d'un gérant régional qui voit à leur développement.

Un futur maire de Trois-Rivières fait son entrée au Nouvelliste



Laurent Paradis, Chef du tirage au *Nouveliste* de 1925 à 1955.

Pareille structure connaît de grands pionniers. A l'époque où Monsieur le Maire L.P. Normand siège à la mairie de la cité trifluvienne, un de ses successeurs, M. Laurent Paradis, fait ses débuts au journal. D'abord, traducteur, puis reporter assistant, il est nommé chef de tirage en 1922.

En 1924, lorsque *Le Nouvelliste* emménage sur la rue Sainte-Marguerite, M. Paradis, aidé de deux secrétaires organise le service afin de promouvoir le tirage qui est alors autour de quelques milliers d'exemplaires. Pour mousser les ventes, *Le Nouvelliste* multiplie concours et promotions et offre des primes à l'achat d'abonnement. Les dirigeants disposent annuellement de 4 000 \$ à ce poste du budget.

Par la suite, une attention particulière est portée aux employés doués pour la sollicitation. Des postes de solliciteurs sont créés et le nombre de lecteurs augmente. Si bien que, toujours sous la gouverne de M. Laurent Paradis comme gérant de tirage, l'ABC confirme en 1936, soit 16 ans après la fondation du journal, le chiffre de 11 208 abonnés au *Nouveliste*.

M. Paradis est un homme remarquable d'énergie et de disponibilité. Tous les groupements sociaux le réclament. Membre des ligues de Sécurité, directeur de Chambres de Commerce locale et régionale, animateur des Samedis Universitaires Trifluviens, directeur puis président de l'Association Canadienne des Chefs de tirage, président de la Bibliothèque et de la Cinémathèque publiques de Trois-Rivières, personne ne s'étonnera de son accession à la mairie de Trois-Rivières le 19 septembre 1955. Comme un des premiers vendeurs d'abonnements, sinon le premier, il est bon de signaler la présence active de M. Urbain Boucher dont la compétence et la détermination suscitent de nombreux éloges.

A cette époque, un exemplaire du *Nouveliste* coûte 2 cents. Pour mousser la vente des abonnements, une variété de primes est offerte. Bien qu'on veuille surtout capter l'attention de la clientèle féminine avec des cadeaux d'usage féminin, comme des fers à friser par exemple, toute une panoplie d'objets d'utilité courante aiguise la convoitise des futur(e)s client(e)s. En retour d'un abonnement payé, on peut alors choisir comme prime un des articles suivants: ciseaux à cheveux, ciseaux ordinaires, fourre-tout, cuillères, linges de table, dés à coudre, crucifix, beurriers, pipes, missels, jeux de cartes, canifs, etc.

M. Wellie Ayotte, doyen des agents de tirage

La vocation régionale du *Nouvelliste* se précise dès sa fondation, alors que M. Henri Bergeron, photographe, devient le premier vendeur d'abonnements à Shawinigan et demeure responsable de cette fonction jusqu'en 1925. Lui succède M. Wellie Ayotte, qui prend charge de la région et qui devient le doyen des agents de tirage. M. Ayotte connaît des temps difficiles. Il offre une publication encore peu connue à l'intérieur d'un très vaste territoire. Le livre-souvenir du "Club des 25 ans" publié en 1950 parle de lui en ces termes: Mis à l'essai dans diverses paroisses des environs de notre ville, il se révèle bientôt un travailleur tenace, d'une scrupuleuse droiture et d'une franchise à toute épreuve. Ces belles qualités, conservées d'ailleurs au cours de ces vingt-cinq dernières années, valent à notre homme de se voir confier le territoire de Shawinigan Falls, soit le plus important en dehors de Trois-Rivières. Les premières années sont très difficiles, la compétition est vive, et il semble, à certains moments surtout, téméraire de prétendre que Shawinigan Falls comptera jamais plus de trois cents lecteurs à notre journal. Mais, travaillant ferme et sans relâche, bien secondé depuis douze ans par Ephrem Gélinas et certains auxiliaires occasionnels dont il a la direction, Wellie Ayotte verra le tirage du *Nouvelliste* à Shawinigan Falls dépasser les quatre mille.



Wellie Ayotte

C'est vers 1952 que le service du tirage, connu aujourd'hui au *Nouvelliste*, prend véritablement forme. Y sont concentrées, les modifications de réquisitions et d'adresses et toutes autres informations pertinentes aux abonnements. M. Yvon Bourassa assure la bonne marche de ce service dès le début jusqu'en 1984, alors qu'il devient gérant de territoire pour le secteur de Trois-Rivières.

Toujours sous la direction de M. Paradis, le tirage du journal, en 1952, atteint 25,454 copies. On paie alors *Le Nouvelliste* 5 cents la copie. En poste jusqu'en 1954, M. Paradis a oeuvré pendant 33 ans au service des abonnements. Le 19 septembre 1955, il devient maire de Trois-Rivières.

M. Gérard Garceau, ci-devant gérant du bureau de Shawinigan, le remplace avant de passer au service de la Publicité nationale. M. André Côté, qui lui succède, est remplacé peu de temps après par M. Rosario Blanchet.

Vers les années 1958-1959, *Le Nouvelliste*, soucieux de son développement, entreprend la distribution de son quotidien à Louiseville, dans la campagne environnante et à La Tuque. Il étend aussi sa diffusion vers l'est jusqu'à Sainte-Anne-de-la-Pérade et les localités avoisinantes.

En 1959, avec M. Roger Lamontagne à la tête du service du tirage, *Le Nouvelliste* s'étend aux marchés de Nicolet, de Sorel-Tracy en 1960, et conquiert les régions de Drummondville, Victoriaville, Arthabaska, Princeville et Plessisville. M. Lamontagne quitte en 1965 alors qu'il est nommé à la direction de la Publicité. Je le remplace au Tirage jusqu'en 1970, alors qu'à mon tour je suis muté à la publicité que je dirige pendant 24 ans, jusqu'au moment de ma retraite.

En 1970, Le Nouvelliste dessert 299 villes, villages ou paroisses

En 1968, le tirage du *Nouvelliste* s'élève à 46 016 copies par jour. Il coûte 10 cents l'exemplaire. En 1970, *Le Nouvelliste* circule dans 299 villes, villages ou paroisses, disséminés dans 15 comtés. C'est au début de 1970 que M. Wilfrid Therrien, jusqu'alors mon adjoint, assume le poste de directeur du tirage jusqu'en 1988. Son successeur, M. Mario Poirier est toujours responsable de ce service aujourd'hui.

Au début de 1970, devant une diminution du nombre d'abonnements livrés par la poste, par suite d'une augmentation du tarif postal, M. Therrien met de l'avant, à titre d'essai, un nouveau service de distribution et de perception pour les abonnés des routes rurales.

Un secteur comprenant 28 arrondissements de routes rurales est choisi pour tenter cette expérience. Il est donc décidé de visiter tous les domiciles de ces routes et de faire part aux résidents de la proposition suivante: Le journal leur serait livré par la poste du lundi au vendredi inclusivement et l'édition du samedi leur serait livrée par un camelot qui, en même temps, percevrait le coût de l'abonnement de la semaine.

Le 25 mai 1970, après avoir sollicité toutes les familles vivant dans ce territoire-échantillon, *Le Nouvelliste* y comptera 2 696 abonnés. Une augmentation de 23.6% sur la précédente clientèle soit 516 abonnés de plus que le nombre inscrit au 31 décembre 1969.

Cette expérience s'étant révélée concluante, le nouveau service de distribution est appliqué dans tous les milieux ruraux du territoire qui se prêtent à pareil système.

Un sommet

Le plus haut tirage atteint par *Le Nouvelliste*, tout au long de son histoire, est inscrit comme record, le 21 octobre 1989, avec 60 927 copies vendues.

Nos camionneurs

Jusqu'en 1982, *Le Nouvelliste* possède sa propre flotte de camions. De valeureux camionneurs partent chaque nuit, beau temps, mauvais temps, été comme hiver, tempête de neige ou pas, avec leur véhicule chargé à pleine capacité, vers des endroits aussi éloignés que La Tuque, Drummondville, Victoriaville, Sorel, Berthier, etc. Les Duval, Garceau, Cinq-Mars, Turgeon, Bellemare, Levasseur, Lefebvre, Charest, Huet, et autres connaissent des conditions de routes pas toujours faciles au cours de leurs livraisons nocturnes.

Les territoires allant vers l'est jusqu'à Sainte-Anne-de-la-Pérade, de même que le Trois-Rivières métropolitain et Cap-de-la-Madeleine sont desservis par une flotte de camions indépendante: les camions de Parcel Delivery et, par la suite Gilles Millette Transport assurent cette livraison. A compter de 1975, le service de ces endroits est confié à Transport Raynald. Tous les villages et paroisses rurales sont alors visités et chaque camelot reçoit chez-lui son paquet de journaux quotidiens à livrer.

Avant l'ouverture, en 1967, du pont Lavolette reliant la rive nord à la rive sud, les camionneurs doivent composer avec le bateau traversier pour aller sur la rive sud. Lorsque le brouillard se met de la partie et retarde le traversier, les



Robert Marchand est responsable des archives du Nouvelliste. Elles sont une source de renseignements précieux sur les événements déjà publiés.



Tirée des archives, voici la visite du Pape Jean-Paul II à Trois-Rivières.

Salle de rédaction

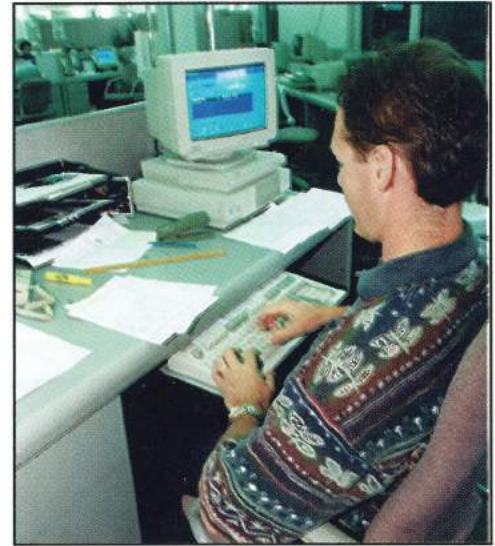
1945

Autre époque que celle de 1945 où nous voyons un coin de la salle de rédaction, (rue Ste-Marguerite), occupée ici par quelques journalistes qui profitent de l'absence d'un patron pour simuler un mauvais parti à Marcel Panneton. M. Panneton, un correcteur d'épreuves devenait, peu de temps après, le fondateur de la Bibliothèque Centrale de Prêt de la Mauricie. Il est entouré de Roland Lemire, photographe, Jeannine Jean, Albert Gaucher et Armand "Kid" Martel, rédacteurs sportifs et Onésime Héroux.



1995

Au 1920 de la rue Bellefeuille à Trois-Rivières, l'ordinateur chambarde les habitudes, raccourcit temps et espace, décuple toute possibilité. Plus rien n'est pareil. Aux commandes de ces nouveaux claviers qu'on entend à peine, face à des moniteurs qui renvoient instantanément l'écriture d'un texte en devenir, le journaliste travaille à la facture du quotidien qui sera distribué le lendemain en région, à plus de 50 000 exemplaires. Pris sur le vif, à gauche, André Pellerin, à droite, Alain Turcotte.



camionneurs doivent patienter une partie de la nuit dans leur camion et attendre que le bateau puisse traverser. Maintes fois, ils doivent revenir de leur parcours à une heure tardive de l'après-midi, et après quelques heures de repos seulement, reprendre la route du lendemain.

Intempéries ou bris d'équipement n'ont jamais fait reculer ces braves routiers. Ils se constituent en service commandé et se font un point d'honneur de distribuer, en temps utile, leurs journaux aux camelots afin que le lecteur puisse recevoir son journal avant 7 heures le matin.

S'ils prennent un soin jaloux de leur livraison, ils sont tout aussi méticuleux pour leurs camions. Ils établissent plusieurs records de distance sans accident. Leur distinction dans ce domaine leur fait mériter, à plusieurs reprises, la plaque commémorative décernée pour pareil exploit, réalisé au cours d'une année, et ce, parmi tous les livreurs de journaux au Canada.

En 1982, *Le Nouvelliste* met un terme à la livraison du journal par sa propre flotte de camions. Il confie ce soin à la cie de Transport Raynald qui, depuis ce temps, s'acquitte de sa tâche avec beaucoup d'attention et de ponctualité.

A l'heure où la plupart des gens dorment, une équipe d'hommes et de femmes s'affairent, dans notre spacieuse salle d'expédition, à préparer les multiples paquets de journaux pour chacun des camelots.

Monsieur Emilio Masse

Le premier expéditeur et camionneur du *Nouvelliste*, fut Emilio Masse. En 1948, il a besoin d'un coup de main. Son neveu, Jean-Marie Masse, entre au journal pour l'aider pendant un mois. Il y reste 42 ans! Des 8 employés qu'elle comptait en 1963, l'équipe de l'expédition compte maintenant 7 employés. S'ajoutent à ce nombre environ 16 encarteuses et encarteurs qui s'appliquent à insérer à la main, à l'intérieur du journal, *le Télé-Nouvelliste* de fin de semaine, les circulaires des différents commerces de la région ainsi que les nombreux cahiers spéciaux vendus et conçus par l'équipe publicitaire du journal.

Depuis 1967, le service de l'expédition s'est complètement mécanisé. Les exemplaires qui étaient autrefois empaquetés à la main avec une ficelle de coton et un fil de métal sont aujourd'hui automatiquement attachés et ficelés au nylon. L'expédition constitue toujours une séquence importante dans le traitement du produit fini et fait partie de la responsabilité de Trois-Rivières Offset qui imprime notre quotidien.

Aujourd'hui, seulement une centaine d'exemplaires sont livrés par la poste, les dépositaires en vendent quelques milliers chaque jour, 97 % des abonnements du *Nouvelliste* sont livrés par quelque 1400 camelots sur le vaste territoire du journal. Le service du tirage remplit donc un rôle essentiel dans le rayonnement du *Nouvelliste* qui peut compter sur un réseau de distribution extrêmement bien rodé.

En dépit des effets d'une longue récession, malgré la hausse des coûts imputables à la T.P.S. et à la T.V.Q., notre journal se porte bien: 12 gérants de territoire répartis dans la région, leur directeur de service et 1400 camelots ont un seul et même objectif, ils veillent à ce que les 130 000 lecteurs assidus retrouvent, chaque matin, leurs plus récentes nouvelles nationales, régionales et locales et soient aussi informés des dernières réclames proposées par les marchands de la région.

Service du tirage



1953: Camionneurs émérites: de gauche à droite, Jean-Marie Masse, Émilio Masse et un troisième non identifié.



1973: Les camionneurs sont toujours à l'honneur pour leur performance. De gauche à droite, Guy Cinq-Mars, Bruno Duval, Armand Bellemare, Adrien Levasseur Athanase Garceau et Rosario Turgeon.

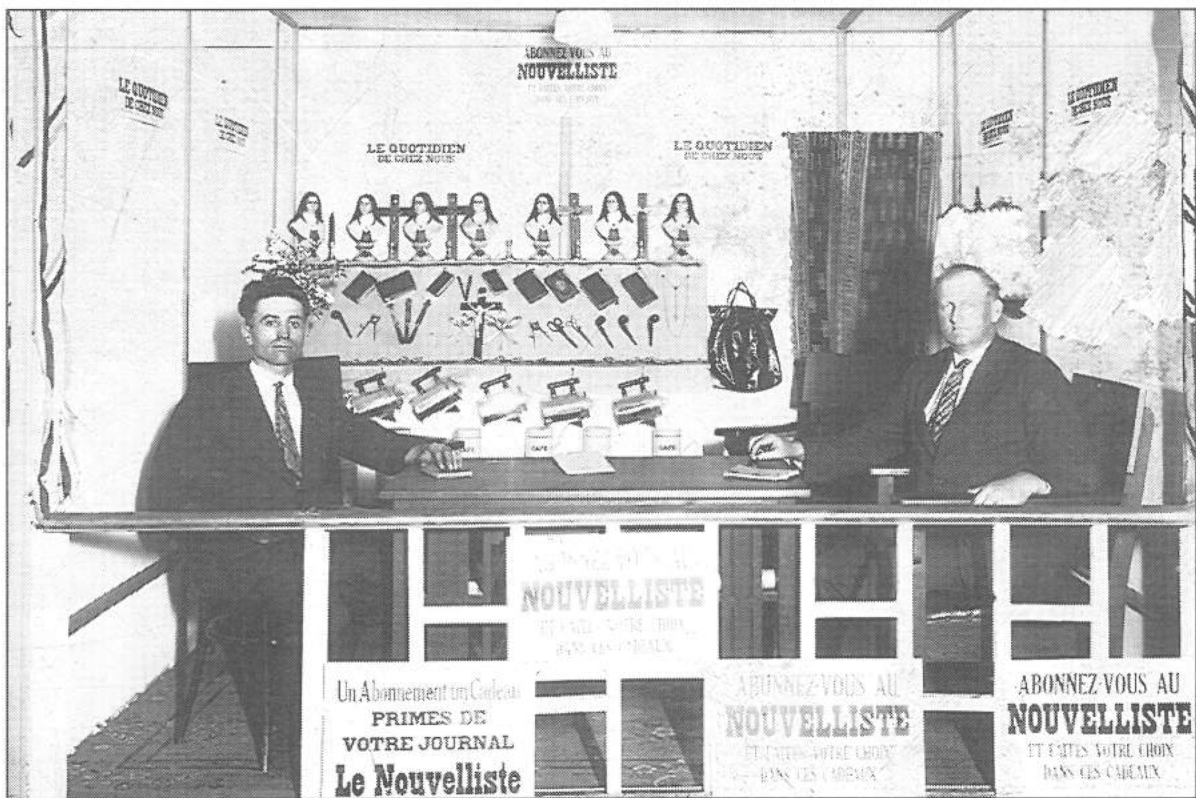


Raynald Cloutier et les membres de son équipe qui assurent la livraison du journal. Première rangée, de gauche à droite, Réjean Désaulniers, Raynald Cloutier, propriétaire, Mario Cinq-Mars, Jean Marchand, Michel Marcoux, Alain Bédard et Stéphane Cloutier. Deuxième rangée, Denis McKenzie, Gaston Vézina, Mario Hubert, Guy Boisvert, Yves Blanchet, Sylvain Boisclair, Réal Mongrain, Raymond Neault et Serge Massé.

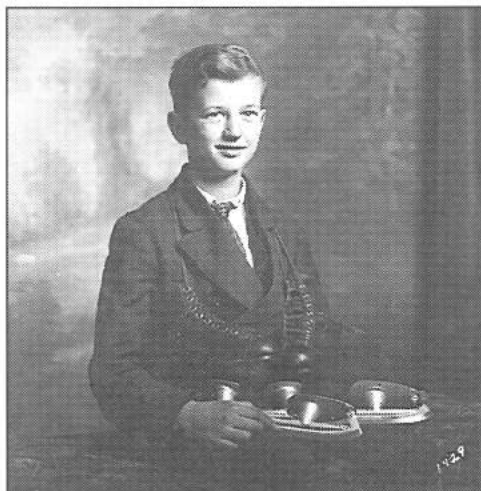
Le Nouvelliste

SOLLICITEURS d'ABONNEMENTS

STUDIO HENK



Dans les années 1920, ceux et celles qui s'abonnaient au Nouvelliste, recevaient en prime un cadeau, soit un chapelet, un crucifix, un missel, une statue de sainte Thérèse, une paire de ciseaux, une pipe et autres. Ci-dessus, deux solliciteurs à l'Exposition de Trois-Rivières.



Pourquoi ne pas venir choisir
UNE BELLE PAIRE DE
PATINS "CHAUSSURES"

— AU —
"NOUVELLISTE"
— AU —
PREMIERS GAGNANTS
Gérard Provencher
Élève de l'École Saint-François-Xavier
143 rue Labadie
Roger Guimond
Élève de l'École Saint-Philippe
143 rue Labadie, 143 rue Labadie
mon. 143 rue Labadie

Venez au "Nouveliste" entre 4 et 5 hres p.m. et faites-vous expliquer comment vous pouvez, jeunes garçons et jeunes filles de Trois-Rivières et du district, gagner à nos trails nos livres.

Département de Circulation, 143 rue Labadie.

Le 30 novembre 1929, Gérard Provencher, élève de l'école Saint-François-Xavier, gagnait une belle paire de patins et chaussures, dans le cadre d'un concours organisé par Le Nouvelliste.

Service du tirage



L'édition spéciale du 19 décembre 1945 soulignant le 25^e anniversaire du journal était plutôt volumineuse pour l'époque. On voit, ci-dessus, Laurent Paradis, directeur du tirage, Emilio Masse, Alfred Dargis, ainsi que plusieurs collaborateurs.



Laurent Paradis, au centre, préside ici une réunion de son personnel, entouré, entre autres, d'Alfred Dargis, Emilio Masse, Jean-Marie Masse, Éphrem St-Pierre, Alfred Ayotte, Thérèse Dargis, etc.

Une armée de correspondants
Souvenir d'une correspondante
Histoire d'une oeuvre inachevée

par Jean-René Ferron



Une armée de correspondants

Entre 1925 et 1980, les lecteurs et lectrices du *Nouvelliste* pouvaient compter sur une information régionale assurée par une armée de correspondants couvrant plus de 250 villes, villages et localités rurales du Coeur-du-Québec. Les archives du quotidien mentionnent notamment qu'en 1954, l'équipe dirigée par Roland Héroux comptait plus de 85 correspondantes et correspondants.

À travers les ans, la façon de faire a dû évoluer considérablement. Le compte rendu de funérailles avec la liste de noms de 1926 était remplacé par un simple coup de téléphone demandant d'envoyer une ou un journaliste sur place à la fin des années 70.

Une correspondante, de l'équipe de 1925, maintenant âgée de 83 ans, téléphone encore aujourd'hui au *Nouvelliste* pour prévenir le chef des nouvelles quand elle voit quelque chose d'intéressant. À quinze ans, elle assistait à toutes les funérailles dans sa paroisse - Saint-Léon-le-Grand - pour décrire les funérailles et nommer les personnes qui y assistaient.

“Nous nous placions à l'entrée et les gens nous donnaient leur nom, conscients que cela paraîtrait dans le journal”, se plaît-elle à se souvenir. Pour les grosses funérailles, elle se faisait aider de ses soeurs: “Nous connaissions à peu près tout le monde et quand il y avait des étrangers, on s'empressait de nous les nommer.”

Cela se passait ainsi dans toutes les paroisses et souvent avec quatre ou cinq jours de retard, le journal publiait le compte rendu et la liste des noms des personnes présentes. Fréquemment, cela prenait plus d'une colonne d'espace.

Il faut se souvenir qu'à l'époque ce n'était pas le journal du matin qui vous apprenait, par la nécrologie, le décès d'un concitoyen ou d'une concitoyenne. Dans les années 30 et 40, un faire-part imprimé et posté aux parents et amis servait à cette fin. “Nous avons le regret de vous faire part du décès de ... Ses funérailles auront lieu mercredi”, et vous receviez la missive le jeudi suivant.

L'histoire veut même que des politiciens qui avaient intérêt à assister à toutes les funérailles, demandaient aux correspondantes et correspondants d'inscrire leur nom même s'ils étaient retenus ailleurs. Il faut avoir vécu cette époque pour croire et comprendre comment les journaux pouvaient être utilisés. On prétend que c'est encore le cas aujourd'hui, mais d'une autre façon...

Le correspondant, un notable

Le travail de correspondante et de correspondant pour *Le Nouvelliste* n'était pas des plus rémunérateurs et pourtant, on se pressait pour obtenir ce poste prestigieux. Si vous étiez correspondante ou correspondant d'un journal, vous étiez un notable de la place invité partout.

Un tel poste était souvent confié au médecin, au notaire ou au curé de la paroisse quand ce n'était pas à la maîtresse de poste.

Le travail était plutôt ingrat. Toutes les petites nouvelles relevaient des correspondantes et correspondants, dont les initiales précédaient les articles. Tandis que les gros événements étaient couverts par la ou le journaliste “envoyé spécial”. La correspondante ou le correspondant pouvait toujours dire: “C'est moi qui les ai prévenus.”



Dans un discours préparé spécialement pour la journée des correspondantes et correspondants, le 26 août 1954, M. Honoré Dansereau, alors propriétaire du *Nouvelliste*, déclarait : “Nous voulons le développement de tout ce qu’il y a dans la région. C’est vous qui pouvez donner le point de départ en nous disant ce qu’il y a à faire et ce qu’il y a de fait.”

Et il ajoutait : “La famille du *Nouvelliste* est heureuse d’avoir une branche aussi productrice que la vôtre.”

Au cours de cette même rencontre, Raymond Dubé, directeur-gérant, ne cachait pas que le service des correspondantes et correspondants du *Nouvelliste* était devenu l’une des sections les plus importantes de la rédaction.

M. Dubé notait alors l’implication de Rosario Blanchet et de Roland Héroux dans la vaste opération “Correspondants au Coeur-du-Québec”.

Une soixantaine de correspondants et correspondantes photographiés devant l’édifice de la rue St-Georges. On reconnaît, entre autres, Rosario Blanchet, Pierre Dansereau, Fernand Gagnon, Roland Héroux, tous de la direction du journal *Le Nouvelliste*.

Une équipe qui dure

Cette foulée de 1954, qui avait donné un regain de vie au service des correspondantes et correspondants, s’est poursuivie sous la gouverne de Jean-Paul Quinty qui a succédé à Roland Héroux, en 1955.

Surnommé “Le grand dieu des routes”, Jean-Paul parcourait la région pour rencontrer sur place chacune et chacun de ses correspondants-collaborateurs.

Inutile de dire que le rendement de chacun s’améliorait après chaque visite du “boss”. À la blague, longtemps plus tard, on affirme que c’est Mme Walter Mondou, de Sainte-Gertrude, qui a reçu le plus souvent le “boss”. Jean-Paul et son copain de voyage, Rosario Blanchet. Ils adoraient le sucre à la crème et celui de Mme Mondou était renommé.



Des personnes fort compétentes ont fait partie des correspondantes et correspondants du *Nouvelliste*, à travers les décennies: Léon Charland, de Deschaillons; Jeannine T.-Massicotte, de Saint-Stanislas; Cécile Gélinas, de Saint-Sévère; Germaine Dauphin-Ferron, de Saint-Léon et Yamachiche; Jean-Paul Campbell, de Drummondville; Flore Gagnon, de Saint-Prospère; Mme Paul Lamothe, Madeleine Lacroix, de Champlain; Lorenzo Brouillard, de Sorel; Maurice Béland, de Louiseville; et Antonio Paillé, de Manseau.

Le correspondant à l'ère téléphonique

Au début des années 60, l'auteur de ce texte est lui-même devenu chef des correspondantes et correspondants. C'était l'époque où *Le Nouvelliste* pouvait se vanter d'être parmi les quotidiens les plus illustrés. L'effort des correspondantes et correspondants fut orienté vers la photo. Une image vaudra toujours mille mots. On les encourageait à se procurer une caméra et à capter les événements sur pellicules.

C'était le début de l'ère téléphonique: on ne s'écrit plus, on se parle. Une ou un journaliste prenait les informations et composait la nouvelle. D'importantes nouvelles qui ont marqué la région auront été publiées dès le lendemain, dans le quotidien régional, grâce à la vigilance de ces femmes et de ces hommes conscients que l'information doit voyager vite.

André Pellerin a pris la direction de ce service au milieu des années 60. Grâce à cette armée d'informatrices et d'informateurs ruraux, *Le Nouvelliste* pouvait alors publier dès le lendemain les résultats de la mise en candidature dans les 250 municipalités ou commissions scolaires de la région. La même équipe se remettait à l'oeuvre une semaine plus tard pour le résultat des élections ou encore en fin d'année, pour l'élection des marguilliers.

Quelle corvée, mais aussi quelle information régionale complète et imbattable pour un quotidien régional!. Évidemment, les fusions et les regroupements de paroisses auront créé une autre nécessité d'information et, de ce fait, provoqué la disparition des correspondantes et correspondants.

Pierre Ducharme aura été le dernier chef de cette vaillante équipe. On caressait alors le projet de relancer la formule et de redonner un coup de barre à l'information régionale.

L'arrivée d'une nouvelle Direction générale eut pour effet d'orienter autrement les priorités et le projet n'a pas pris forme. M. Ducharme se vit alors octroyer de nouvelles responsabilités.

Le Nouvelliste a toujours été étroitement lié à la région et cela n'est pas étranger à l'ardeur déployée par les correspondantes et correspondants.

Le quotidien régional demeure le phare de cette vaste région que l'on appelle à juste titre le Coeur-du-Québec.

Souvenirs d'une correspondante

par Germaine Dauphin-Ferron

Mme Germaine Dauphin-Ferron qui a commencé à lire *Le Nouvelliste* dès sa parution et a une excellente mémoire, nous relate quelques souvenirs.

“Vers l'année 1926, à l'âge de 15 ou 16 ans, j'acceptais d'être correspondante pour le journal *Le Nouvelliste* auquel mes parents tenaient à être abonnés. Pour moi, tout comme aujourd'hui, j'aimais beaucoup le lire; ce que je faisais

souvent à haute voix à la demande de mes parents qui lisaient avec difficulté et aimaient bien savoir ce que leur apportait la "gazette" (mot du temps).

"Comme je connaissais et que j'aimais beaucoup les gens de ma paroisse, Saint-Léon-de-Maskinongé, et bien sûr ceux des paroisses environnantes, en pensant à toutes les personnes qui venaient en visite ou en promenade, comme ça se disait dans le temps, accepter ce travail de correspondante fut pour moi un agrément, un loisir, un passe-temps et un plaisir. De plus, cela me permettait de rencontrer des gens, des connaissances et d'en faire de nouvelles. Donc, ce qui m'était offert me plaisait beaucoup puisque j'ai toujours aimé écrire, correspondre, décrire un fait ou un événement, faire des rapports, des communiqués, comptes rendus et autres..."

"À cette époque, pour ce qui est du journal *Le Nouvelliste*, il s'agissait de faire parvenir des récits d'événements tels : mariages, funérailles, naissances et baptêmes ainsi que des allées et venues, ce qui remplissait des colonnes et des colonnes".

"Pour les funérailles, je me souviens bien qu'il s'agissait de décrire ce qui avait eu lieu. Par exemple, le nom du défunt bien sûr et de ceux de sa parenté, le nom du prêtre officiant, ceux des autres prêtres qui l'accompagnaient : diacre et sous-diacre; les noms des servants, porteurs de croix et des cierges; décrire telle décoration de l'église plus ou moins en noir selon la classe (1re ou 2e); mentionner les chantres qui ont exécuté tel chant et leur directeur. Il ne fallait pas oublier les porteurs de la tombe et le degré de parenté avec la personne décédée, le conducteur du corbillard. Enfin venaient les noms des personnes qui assistaient et leur lieu de résidence".

"Il en était ainsi pour toutes les cérémonies, il fallait tout décrire avec détails. Je me souviens qu'à certaines occasions je me faisais dire: "Tu nous relates donc bien les faits; en lisant j'ai l'impression d'avoir été là, je me fais l'image de ce qu'était telle cérémonie." De quoi encourager une correspondante!"

"Lors des cérémonies de mariage, il fallait que les lecteurs et lectrices sachent bien qui étaient ces jeunes qui s'épousaient: leurs noms, ceux des parents, leur résidence, dans quelle paroisse, les noms des invités ... Et si ce n'était pas fait correctement, à la prochaine occasion, on ne se gênait pas pour souligner les oublis. Il fallait être précis. Sans être exigeants, les gens signalaient qu'ils tenaient à ceci ou cela. On voyait des détails partout, c'était presque une consigne. Une bonne façon de faire, qu'il me plaisait d'accepter. Car faire plaisir aux gens, c'était pour moi bien faire ma part dans la société."

"J'ajoute que pour les mariages, il fallait donner des détails en plus des noms et prénoms: fils et fille de M. et Mme, de tel endroit à l'église de... au bras de son père, les témoins, la bouquetière, le petit page, les filles et garçons d'honneur, les placiers, le prêtre célébrant, les servants. Décrire les toilettes : de quels tissus étaient les vêtements. Parler aussi du cortège, du repas de noces, chez lesquels des parents le vin d'honneur, à tel endroit et dire où avait lieu le voyage de noces, vers quelle destination le retour et le lieu où ils habiteraient."

"Bien sûr que pour faire de tels reportages, je connaissais bien les gens. Pour certains qui étaient étrangers, il s'agissait de leur demander leur nom, etc. Ils étaient heureux de m'informer, je me vois encore avec un calepin pour tout inscrire. La famille se prêtait bien pour faire une liste avec détails à l'occasion."

L'histoire d'une oeuvre inachevée

“Pour continuer, je dis qu’il fallait aimer la place, l’emploi, le métier et c’était quelque chose de bien vu. “Elle travaille, elle écrit pour *Le Nouvelliste*”, c’était quelque chose.”

“D’après mes souvenirs, ce travail m’a toujours été agréable et la Direction du journal avait une bonne politique pour m’encourager, car mes textes paraissaient en entier tels qu’envoyés. Pour ma part, il s’agissait de respecter les décisions, les restrictions, les exigences du responsable du journal.”

“Enfin, je me souviens d’avoir fait un reportage pour une cérémonie de mariage qui avait eu lieu dans ma paroisse, Saint-Léon-de-Maskinongé, et on disait dans la paroisse: “C’est de quoi ce mariage!” C’était le mariage de Mlle Laurence Ferron à M. l’avocat Jean-Marie Bureau. Ce fut toute une cérémonie religieuse! “Tout un mariage”, comme disaient les gens. Les curieux étaient nombreux. Des jeunes garçons placés en deux rangées, je pense que c’étaient des scouts, avaient dressé, avec des bâtons et des baguettes genre fleurets, une haie d’honneur faisant effet de marquise pour y faire passer les nouveaux époux à leur sortie de l’église...”

Du véritable bénévolat

Quand on fouille le passé d’un quotidien comme *Le Nouvelliste*, c’est incroyable tout ce qu’on peut découvrir à travers l’action de cette armée de correspondantes et correspondants qui étaient le fer de lance de l’information régionale.

La qualité des gestes gratuits s’exprime bien par les correspondantes et correspondants. Ces gens ne faisaient pas ce travail pour de l’argent. Ils étaient peu rémunérés, mais le poste était prestigieux.

Comme plusieurs l’ont souvent exprimé, il y avait fierté et plaisir à faire ce travail. Ils disaient : “*Le Nouvelliste* c’est important chez nous, il faut qu’il soit le meilleur et je veux y contribuer.”

L'histoire d'une oeuvre inachevée

Écrire l’histoire du *Nouvelliste* sans parler de Fernand Gagnon constituerait un grave accroc à l’histoire du quotidien régional.

Avant tout excellent journaliste, le bouillant Fernand Gagnon, de petite taille et plutôt rondelet, avait un caractère dont on n’est pas près d’oublier les variations.

Souvent presque disparu derrière un bureau couvert de papiers et de journaux, le directeur Gagnon avait un peu de difficulté à comprendre les artistes.

Tout au cours d’une longue carrière, septembre 1939 à juin 1975, monsieur Gagnon pour les uns, Fernand, pour les autres, aura été chroniqueur municipal, chef de pupitre, éditorialiste, gérant de la rédaction et gérant général. Il connaissait très bien sa région, son journal, son personnel et surtout les lecteurs du *Nouvelliste*.

Très estimé des propriétaires qu’il a servis, Fernand aura été plus souvent qu’à son tour associé aux hauts faits que l’on raconte comme des souvenirs des bonnes années.

Trop souvent préoccupé par plusieurs choses à la fois, il aura congédié et

réembauché dans la même heure, tel un Jean-Paul Quinty qui avait le matinal en horreur.

Victime d'une grève longue et bruyante, le directeur Gagnon s'est fait casser plus d'une fois la fenêtre de son bureau, surtout quand il décidait de ne plus avoir de gardiens. Le coeur sur la main, il était considéré de tous, et encore aujourd'hui les vieux de son époque n'hésitent pas à rappeler la mémoire de Fernand et ses faits d'armes.

Commodore de la Marina, mais sans bateau, Fernand décide un jour de construire le sien. Un "kit" acheté par la poste et qu'il assemblait dans la cour de sa résidence. Les amis y allant de tous les conseils, l'apprenti ouvrier bâtisseur que constituait l'homme, plus habile de la plume que du marteau, eut vite fait de se décourager.

Qu'à cela ne tienne, Fernand pousse les débris de l'oeuvre au fond de la cour et recommence à neuf. Au premier qui vient lui donner un conseil, il règle rapidement le cas. «Le bateau de tout le monde, il est dans le fond de la cour, celui-ci c'est le mien»

Quand Fernand Gagnon décidait d'écrire sur un sujet, les idées venaient trop rapidement, il avait beau «piocher» allégrement sur sa vieille Royale, ce n'était pas suffisant. Combien de fois a-t-il continué d'écrire sur le rouleau de caoutchouc parce qu'il en était à la fin de la feuille.

Son oeuvre inachevée aurait été un recueil d'anecdotes sur la vie municipale trifluvienne. La maladie l'aura empêché de compléter ce qui s'avérait déjà un bijou de lecture. Cela manquera à jamais à l'histoire régionale.

Des documents précieusement conservés nous permettent de voir ce que cette oeuvre aurait pu être. En voici un extrait:

L'idée de mon livre

Ce livre veut raconter de façon intéressante, avec humour, mais dans un but constructif, l'histoire municipale de Trois-Rivières depuis son incorporation en 1856 jusqu'à nos jours.

C'est, en un mot, une sorte de galerie des maires depuis M. Antoine Polette, jusqu'au maire René Matteau, en reconstituant par un rappel des régimes présidés par nos différents magistrats municipaux, le climat, l'ambiance, les conditions de la vie trifluvienne et municipale de chaque époque.

Beaucoup de gens ont été interviewés jusqu'à présent, plusieurs autres le seront d'ici un mois, surtout si le projet reçoit l'approbation de principe du Conseil municipal et du gérant, M. Roger Lord.

En parlant des maires, je parlerai évidemment des conseillers depuis le début jusqu'à aujourd'hui. Je tracerai le portrait de figures politiques qui ont dominé ou occupé la scène municipale ou influencé directement ou indirectement la conduite de nos affaires civiles ou municipales.

Des photos des maires et des figures les plus typiques seront publiées hors texte dans ce volume, d'autres photos montreront la ville de Trois-Rivières à diverses époques, disons de 25 ans en 25 ans.

L'avant-dernier chapitre sera consacré à un exposé vivant du Trois-Rivières actuel avec ses réalisations, son climat culturel, social et politique.

Le dernier chapitre sera une projection : il démontrera que Trois-Rivières est, doit et peut demeurer la capitale ou la métropole du Coeur-du-Québec, la



Fernand Gagnon

première ville du Trois-Rivières Métropolitain.

L'avant-propos sera probablement écrit par le journaliste-éditeur Clément Marchand, avec un exergue du maire René Matteau, s'il le veut bien évidemment. Le livre sera dédié à tous les vaillants citoyens qui ont servi courageusement la Ville, trois fois centenaire, comme maires, comme conseillers ou comme administrateurs, au niveau de la fonction municipale.

Fernand Gagnon 1975

N.B. Par son ton, son style, son intérêt et sa valeur historique, ce livre pourrait être mis avec avantage et sans danger, entre les mains de nos étudiants.

Schéma du livre

A I : Bref message de présentation du maire Gilles Beaudoin en dix ou douze lignes.

A II: Quelques mots de l'ex-maire René Matteau.

A III: DÉDICACE

Ce modeste livre de l'histoire municipale de 1845 à nos jours est dédié à:

Tous ceux qui ont sacrifié le confort au foyer, la sérénité du foyer durant de longues et nombreuses soirées, la sécurité de leurs affaires, dans le but noble et grand de servir le bien de la communauté trifluvienne, soit comme maires, comme échevins, conseillers et administrateurs municipaux;

Tous ceux parmi tant de Trifliviens, nobles et imposantes figures du passé, qui ont présidé aux destinées de notre ville;

Tous ces héros inconnus, peu connus ou déjà oubliés; à ces hommes de mérite relégués dans l'ombre; à ces hommes simples et modestes que le linceul de l'indifférence a recouverts, après quelque temps de regret et de deuil;

Tous mes concitoyens et concitoyennes: le Peuple.

I-AVANT-PROPOS: Clément Marchand: Le Trois-Rivières bourgeois et bucolique d'il y a cent ans.

II-INTRODUCTION: L'administration municipale de Trois-Rivières de 1845 à 1957 - Des divers modes d'administration: du maire J.-Baptiste Lajoie - La paroisse de la municipalité de Trois-Rivières - La ville de Trois-Rivières 1856 - L'incorporation de La Corporation de la Cité des Trois-Rivières 1857 à nos jours.

Chapitre premier

Les grands maîtres de la politique à Trois-Rivières - Le sénateur Jacques Bureau et son influence - Maurice Le Noblet Duplessis - député à Québec, chef du parti conservateur, chef de l'Opposition, chef et fondateur de l'Union Nationale, député de 1927 à 1959; premier ministre du Québec de 1936 à 1939 - de 1944 à 1959 - L'axe Duplessis-Bettez contre le King.

Chapitre deuxième

Le premier maire de la Corporation de la Cité de Trois-Rivières J.-E. Turcotte - - Quelques autres maires MM. Pollet, Dumoulin, etc.

Chapitre troisième

Le juge Nérée Duplessis, maire, député conservateur à Québec - juge - père de Maurice L. Duplessis.

Chapitre quatrième

Le régime du Dr L.-P. Normand, maire de 1908 jusqu'en 1921, sauf quelques années d'interruption - le feu de 1908 - la reconstruction du centre-ville - un programme de rénovation soumis par le Dr. Normand battu au conseil.

Chapitre cinquième

Le maire J.-A. Tessier, ministre de la Voirie du Québec - la politique des bonnes routes, etc.

Chapitre sixième

L'avènement du maire Arthur Bettez, le père du peuple - de l'ouvrier - Bettez et ses chicanes avec les bleus et les rouges; Bettez député à Ottawa - Mort de Bettez en 1931.

Chapitre septième

Me G.-H. Robichon, élu maire en 1931 - réélu en 1932 - le conseil des quatre bouchers - tatillon et procédurier - l'échevin Jos. Lamarche, l'échevin Napoléon Lamy - l'échevin Robert Ryan - La maladie du maire G.H. Robichon - les derniers efforts du maire mourant pour convoquer une assemblée à sa chambre et mettre fin à la querelle des "deux" pro-maires.

Chapitre huitième

Atchez Pitt, choix du conseil municipal, comme maire à la suite du décès de Me H.G. Robichon, en 1937 - réélu en 1938 - candidat au provincial contre M. L. Duplessis en octobre 1939 - Opéra tragi-comique au conseil, les deux ingénieurs - renvoi de Zéphirin Lambert - ingénieur civil - engagement de M. Germain - Le conseil des cinq - excursion nocturne pour changer la serrure du bureau de l'ingénieur Lambert - le conseil des cinq accompagné du serrurier Cooke.

Chapitre neuvième

L'arrivée du maire Arthur Rousseau, le sauveur: 1941 - 1949 - huit ans d'action constructive et de belles réalisations - l'installation de la gérance municipale - avec l'ingénieur Jean Asselin, esprit de décision - tendance à la dictature - "Le seul véritable gérant municipal", a dit l'ex-trésorier et directeur des finances Jacques Dénéchaud, Antécédents à la gérance municipale - Maurice Gabias en 1927 - Ing. Zéph. Lambert - court séjour - comme ingénieur - gérant - congédiement de l'ingénieur Asselin comme gérant, intérim de Jacques Dénéchaud - nomination de J.-Henri Valiquette - laisser-aller - finasseries, etc. - intérim Jacques Dénéchaud, puis avènement du long règne de l'ingénieur Roger Lord.

Chapitre dixième

L'entrée en lion de J.-A. Mongrain en 1949 - Marchez à l'ombre de mon panache - le nouveau maire se montre audacieux et entreprenant - sa bataille avec M. L. Duplessis - la chute du pont - la défaite de J.-A. Mongrain comme adversaire de M. L. Duplessis en 1952.

Chapitre onzième

Les maires Léo Leblanc et Laurent Paradis, ce dernier inaugure le mandat de trois ans - des maires paisibles, des maires - tampons.

Chapitre douzième

1960 retour de J.-A. Mongrain - sa lutte contre les libéraux et unionistes - le président de la Fédération des maires du Canada.

Dans l'équipe de J.A. Mongrain, on jouait du coude en politique et on participait au club de bridge Trifluvien afin de gagner le Trophée du Nouvelliste. De gauche à droite assis, Léo Thibeault, échevin, J.A. Mongrain, maire, Aimé Lefrançois, échevin, et Gaston Vallières, échevin. Debout dans le même ordre, Roland Forest, président du tournoi, Antoine Gauthier, échevin, et Germain Deschênes, échevin.



Chapitre treizième

1963 - Un notaire tranquille devient un maire actif et sérieux: Me Gérard Dufresne, qui bat Mongrain par surprise - met en marche le projet de rénovation urbaine du centre-ville: complexe hôtel de ville et centre culturel - Place de l'hôtel de ville - L'idée de l'équipe Dufresne.

Chapitre quatorzième

1966 - Un maire ordinaire mais efficace: M. René Matteau Défaite de l'équipe - la rénovation continue ND-de-la-Paix et centre-ville - relogement.

Chapitre quinzième

1970

Chapitre seizième

1971 - Le maire Gilles Beaudoin sonne le véritable réveil trifluvien - Nouveau souffle d'enthousiasme dans l'administration municipale - Nouvelles figures - Disparition du doyen Fernand Goneau et du conseiller Lefrançois.

Fernand Gagnon

Faits politiques dans nos pages

par Jacques Laberge



La première Grande Guerre mondiale (1914-18), est encore très présente dans le souvenir des Trifluviens quand *Le Nouvelliste* publie sa première édition, un samedi, le 30 octobre 1920. À cause de la conscription, cette guerre laissera au Québec des séquelles que le temps parviendra difficilement à faire oublier. Au moment où le journal fait, pour ainsi dire, ses premiers pas, le gouvernement fédéral dirigé par le premier ministre Sir Arthur Meighen, un conservateur, comprend des libéraux et des unionistes.

Le «père de la conscription», comme il se plaisait à le dire, était Sir Robert Borden. Ce premier ministre dirigea les destinées du pays d'octobre 1911 à juillet 1920, à la tête des conservateurs.

Aux élections générales du 6 décembre 1921, le Parti libéral remporte une éclatante victoire au Québec en faisant élire 65 députés sur 65. William Lyon Mackenzie King prenait alors la succession de Meighen. Aux Trois-Rivières, comme on désignait la ville à l'époque, l'hon. Jacques Bureau, élu pour la première fois en 1900, se faisait réélire pour un sixième mandat consécutif avec une pluralité de 7,307 voix. La circonscription englobait le comté de Saint-Maurice, la fondation de la ville de Shawinigan ne datant que de 1901.

L'honorable Jacques Bureau, à gauche et l'honorable J.-A. Tessier, troisième à droite, furent des hommes politiques influents qui ont marqué l'histoire de Trois-Rivières. Au centre, on voit Sir Wilfrid Laurier, ancien premier ministre du Canada.



Alexandre Taschereau

L'hon. Bureau jouissait d'un grand prestige auprès du gouvernement fédéral, ayant été ministre des Douanes. Il était un ami intime de Sir Wilfrid Laurier. Il mourut le 24 janvier 1933 à l'âge de 72 ans alors qu'il siégeait au Sénat. *Le Nouvelliste* rapporte que ses funérailles furent grandioses. Un autre influent homme politique du Parti libéral fut député de Trois-Rivières à l'Assemblée législative, M. J.-A. Tessier. Quand il démissionne le 27 septembre 1921, il est ministre de la Voirie, un ministère qui n'existait pas jusqu'à sa nomination.

Élu pour la première fois en 1904 et réélu sans interruption, M. Tessier fut aussi président de la Commission des Eaux Courantes (Hydro-électricité), et maire de Trois-Rivières de 1913 à 1921.

Alexandre Taschereau

Les libéraux provinciaux sont toujours au pouvoir en janvier 1923 quand le premier ministre Alexandre Taschereau sollicite un renouvellement de mandat.

À Trois-Rivières, la lutte s'annonce des plus intéressantes. Le notaire Louis-Philippe Mercier affronte une étoile montante du Parti conservateur, le jeune avocat Maurice Duplessis. Les «bleus» ne sont guère populaires, les «rouges» enfonçant le clou de la conscription 1914-18 avec grand succès. Le 5 février, les libéraux sont réélus et le notaire Mercier fait subir à Duplessis

sa seule et unique défaite avant sa très longue carrière comme député.

Le Parti libéral compte 62 députés et les conservateurs 22. Le chef de l'Opposition est Arthur Sauvé, père de Paul Sauvé, qui fut premier ministre du Québec, de septembre 1959 au 1er janvier 1960, jour de son décès.

Arthur Bettez

A l'automne 1925, des élections fédérales sont déclenchées et le populaire maire de Trois-Rivières, Arthur Bettez, un libéral, est élu, triomphant de Louis Normand, conservateur et de Robert Ryan, candidat libéral lui aussi. Celui-ci devait représenter Trois-Rivières à la Chambre des Communes, plus tard, soit en 1940.

Le Nouvelliste rapporte que trois jours avant la votation, 12 000 personnes s'étaient entassées dans l'aréna de Shawinigan pour assister à une assemblée pour libéraux seulement. Comme aucun orateur ne pouvait parler à cause du chahut, la réunion fut annulée après deux heures et demie, les partisans de Bettez et Ryan étant divisés en deux camps.

Même si les conservateurs font élire un plus grand nombre de députés, le premier ministre Mackenzie King réussit à gouverner avec l'appui de députés progressistes, de l'Ouest notamment. La votation eut lieu le 29 octobre 1925.

Las d'avoir à ménager la «chèvre et le chou», King décide de consulter le peuple. Le député maire Arthur Bettez, libéral, est facilement réélu avec une majorité de 5600 voix sur son adversaire conservateur. Cette fois, King est bien en selle avec 119 députés contre 90 pour les conservateurs.

Élu pour la première fois

Aux élections provinciales de mai 1927, Maurice Duplessis est élu pour la première fois, récoltant 2629 votes contre 2491 pour le notaire L.-P. Mercier, qui l'avait battu en 1923.

Le Nouvelliste rapporte que le rôle du député-maire Bettez a été déterminant dans la victoire de Duplessis. Très populaire auprès de la classe ouvrière, il est demeuré tiède durant toute la campagne. L'explication est la suivante: humilié et vexé de ne pas avoir été invité par L.-P. Mercier à accueillir le premier ministre provincial Alexandre Taschereau à l'occasion d'un grand ralliement politique à Trois-Rivières, Bettez a tout simplement refusé de jeter son poids dans la balance.

La prospérité qui a suivi la fin de la première Grande Guerre s'est estompée en 1929 à la suite du krach à la Bourse de Wall Street à New York. La crise économique commence sa longue marche et King décide d'aller devant le peuple. Au soir du 28 juillet 1930, l'hon. R.B. Bennett, conservateur, fait élire le plus grand nombre de députés, soit 136 contre 84 pour les libéraux.

Arthur Bettez est réélu dans Trois-Rivières et Jean-Louis Baribeau, qui deviendra plus tard président du Conseil législatif, cause une surprise en triomphant dans Champlain pour les conservateurs. Et pour la première fois depuis fort longtemps, 24 députés bleus sont élus au Québec contre 39 pour les libéraux. Le 5 janvier 1931, Bettez meurt subitement à l'âge de 59 ans. Le corps est exposé à l'hôtel de ville et 12000 personnes, malgré une forte tempête de neige, selon *Le Nouvelliste*, assistent aux funérailles. Une élection complémentaire eut lieu le 10 août 1931. Me Charles Bourgeois, conservateur, est élu par 38 voix de majorité seulement contre Wilfrid Gariépy, libéral. En 1935, Me Bourgeois est nommé au Sénat.



Arthur Bettez

Un million de chômeurs



Wilfrid Gariépy

Durant plusieurs années, *Le Nouvelliste* a eu de façon régulière un courriériste parlementaire à l'Assemblée législative devenue plus tard l'Assemblée nationale. Ce sont Albert Plouffe, Fernand Gagnon, Hervé Biron, Jean-Jacques Saintonge, Paul-Émile Plouffe, Gilles Méthot, Gérard Boulay, Jean-Pierre Gagnon, Jacques Rioux et Réjean Lacombe.

La Grande Dépression dure depuis 1929 et rien ne laisse présager qu'elle prendra fin bientôt. Au début de l'année 1935, le Canada compte un million de sans-travail. C'est énorme pour l'époque.

Il n'y a pas d'allocations sociales comme aujourd'hui. Le secours direct, (les fameux pitons), existe bel et bien, mais c'est loin d'être suffisant pour nourrir les familles nombreuses. L'argent est aussi rare que le travail. Les gens tiennent les gouvernements dirigés par Bennett et Taschereau, responsables. Que peuvent-ils faire devant une situation prévalant à l'échelle de la planète?

Des élections fédérales ont lieu le 14 octobre 1935 et les libéraux de Mackenzie King reprennent le pouvoir, balayant le pays d'un océan à l'autre en faisant élire 171 députés sur 245.

Au Québec, 60 députés libéraux sont élus contre seulement 5 conservateurs. Me Wilfrid Gariépy, libéral ouvrier, triomphe de Me Philippe Bigué, libéral officiel. Il a aussi le meilleur sur Me Léon Méthot, conservateur, Me Louis-Delavoie Durand, steveniste, ainsi que Wellie Poisson et Louis Normand.

En novembre 1933, Maurice Duplessis devient chef du Parti conservateur du Québec. Contrairement au vieux chef Arthur Sauvé, Duplessis se révèle impitoyable, croisant le fer à la Législature avec le premier ministre Taschereau.

Élection serrée

L'élection du 25 novembre 1935 est la plus serrée depuis 1897. La politique de colonisation vers l'Abitibi ne donne pas les résultats prévus et plusieurs familles de la région et du comté de Champlain notamment, qui s'y sont installées, crèvent littéralement de faim. D'ailleurs, Hervé Biron, journaliste, qui a fait une longue carrière au *Nouvelliste*, a écrit à ce sujet un roman bien documenté: "Nuages sur les brûlés".

Dans l'espoir de contrer Taschereau, les conservateurs de Camilien Houde et Maurice Duplessis forment une alliance avec l'Action libérale nationale dirigée par Paul Gouin, fils de Sir Lomer Gouin.

Au décompte, Taschereau a fait élire 48 libéraux, l'Action libérale nationale 26 et les conservateurs, 16. A Trois-Rivières, Duplessis est réélu avec quelque 1200 voix de majorité sur Me Léon Lajoie. La chute du gouvernement n'est qu'une question de temps.

La session provinciale s'ouvre le 25 mars 1936 en présence d'une grande foule qui a littéralement envahi l'Assemblée législative. Le directeur de l'information au *Nouvelliste*, Albert Plouffe, oncle du regretté confrère Paul-Émile Plouffe, est chargé de couvrir la session. Il fut le premier de plusieurs courriéristes parlementaires trifluviens.

Comité des comptes publics

Au comité des comptes publics, Duplessis attaque les libéraux sans répit, dénonçant les abus. Des personnages influents du Parti libéral sont convoqués et témoignent dans une ambiance surchauffée.

Le Nouvelliste rapporte le mot à mot de tout ce qui s'y déroule. La première page n'est pas assez grande et des suites de témoignages apparaissent ici et là dans le quotidien régional.

De mars à juin 1936, la session donne lieu à des échanges d'une rare

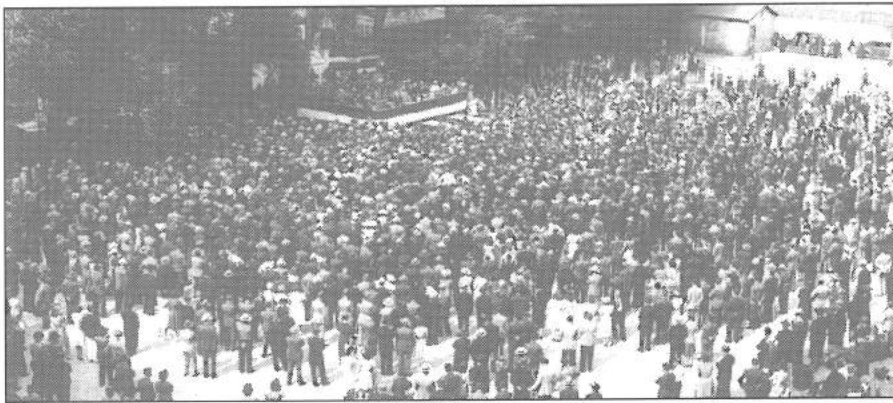
intensité et les lecteurs en sont friands, peu importe le Parti auquel ils appartiennent. Le ton monte dans les chaumières, pour reprendre une expression de Réjean Tremblay.

Taschereau n'a plus de marge de manoeuvre. Il décrète des élections pour le 17 août, mais le 12 juin une «bombe» éclate; il démissionne comme premier ministre au terme d'une carrière de 36 ans de vie politique. Adélard Godbout lui succède.

Le 28 juin 1936, la rupture est consommée entre l'Action libérale nationale de Paul Gouin et l'Union nationale de Maurice Duplessis. La campagne électorale suscite un très vif intérêt partout au Québec.

Duplessis prend un malin plaisir à évoquer le «scandale» des comptes publics. Deux jours avant le scrutin, 50 000 personnes, selon *Le Nouvelliste*, assistent à une assemblée de l'Union nationale à Québec. Les votes compilés, l'Union nationale a fait élire 71 députés contre 14 seulement pour le Parti libéral au pouvoir depuis près de 40 ans. Même le premier ministre désigné, Adélard Godbout, est battu dans son comté de l'Islet.

Euphorie à Trois-Rivières



Jusqu'aux années 1960 notamment, les assemblées politiques étaient fort courues et Trois-Rivières ne faisait pas exception à la coutume. Ci-dessus, un ralliement de l'Union nationale dans la cour de l'Académie De La Salle.

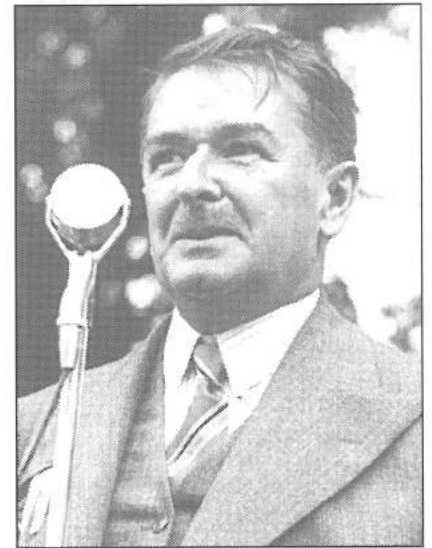
C'est l'euphorie à Trois-Rivières. Les gens envahissent les rues pour participer à un défilé et acclamer «Maurice». *Le Nouvelliste* évalue la foule à 30,000 personnes.

Le chômage persiste malgré tout. L'Union nationale se lance dans un vaste programme de réformes, dont le crédit agricole réclamé depuis longtemps par les cultivateurs, l'électrification rurale, les travaux publics et la voirie, etc.

Quand Duplessis décide de solliciter un deuxième mandat, le 25 septembre 1939, après seulement un peu plus de trois ans à la tête du gouvernement, l'Allemagne nazie a déclaré la guerre à la Grande-Bretagne. Le chef de l'Union nationale n'ignore pas que le premier ministre fédéral Mackenzie King fera des élections en 1940.

Défendre le Royaume-Uni n'a jamais été la grande préoccupation des Canadiens français. Duplessis le sait et veut en profiter. La stratégie ne fonctionne pas car les «gros canons» du Parti libéral au Fédéral jettent tout leur poids dans l'élection.

Sir Ernest Lapointe, (Québec-Est), Arthur Cardin, (Richelieu), Charles-



Maurice Duplessis en 1935.

Gavan Power, (Québec-Sud), sont trois ministres extrêmement populaires sur qui King peut compter.

Le spectre de la conscription

Alors que Duplessis fait planer le spectre de la conscription, Lapointe, Cardin et Power obtiennent de King l'engagement suivant: «La conscription si nécessaire, mais pas nécessairement la conscription».

Ne voulant pas être en reste, le chef de l'Opposition à la Législature provinciale, Adélar Godbout s'engage sur l'honneur à combattre son parti et même à le renier si un seul Canadien français est mobilisé contre son gré. Précisons ici qu'au début de la guerre, l'engagement dans les forces armées se faisait sur une base volontaire. Les espoirs des libéraux sont comblés. Ils reprennent le pouvoir avec 70 députés contre 16 seulement pour l'Union nationale, le 25 septembre 1939.

Le Parti de Maurice Duplessis n'étant plus dans le décor, King annonce des élections générales pour le 26 mars 1940. Durant toute la campagne au Québec, il réitère son engagement à propos de la conscription.

Craignant les conservateurs comme la peste, à cause de leur rôle durant la Première Grande Guerre (1914-18), les Canadiens français envoient 64 députés libéraux sur 65 à la Chambre des Communes.

Un seul député conservateur indépendant échappe à la débandade au Québec: J.-S. Roy, du comté de Gaspé. King compte 184 députés sur une possibilité de 245. A Trois-Rivières, Robert Ryan, le candidat libéral officiel, est élu, triomphant par 1100 voix de Wilfrid Gariépy, député sortant et candidat libéral indépendant.



Adélar Godbout

La guerre fait toujours rage

En 1942, la guerre fait toujours rage en Europe et le premier ministre Mackenzie King doit affronter de plus en plus de députés anglophones de son Parti qui réclament un engagement plus solennel du Canada pour défendre la mère-patrie en danger. Pour résoudre la crise appréhendée, King décide d'organiser en 1942 un plébiscite où tous les Canadiens seront appelés à se prononcer. Toutes les provinces, à l'exception du Québec, votent pour un retour déguisé... à la conscription. King n'a plus le choix. La mobilisation générale remplace l'engagement volontaire. Des ministres fédéraux du Québec et non les moindres, Cardin et Power, entre autres, refusent de se rallier, à l'exception de Sir Ernest Lapointe, le bras droit du chef libéral au Québec.

«La conscription si nécessaire, mais pas nécessairement la conscription», trouve ici sa justification.

Quand le premier ministre Adélar Godbout décrète des élections générales, le 8 août 1944, la guerre mondiale est pratiquement gagnée par les Alliés et Maurice Duplessis se promet bien de rappeler les engagements du Parti libéral du Québec et celui d'Ottawa.

Mémoire longue

Le chef de l'Union nationale a beau jeu. Les Canadiens français ont la mémoire longue. Attaqués de toutes parts, les libéraux mènent quand même une bataille énergique, mais le souvenir de la guerre est toujours bien présent. Les assemblées donnent lieu à de vifs échanges, au grand plaisir de l'électorat.

Duplessis est réélu dans Trois-Rivières par quelque 1700 voix de majorité sur Atchez Pitt, maire de la ville depuis 1941. L'Union nationale envoie 49 députés à l'Assemblée législative contre 37 pour les libéraux. Le chef Adélar Godbout conserve son siège de L'Islet.

Dans le comté de Champlain, Maurice Bellemare est élu pour la première fois. Il devait connaître une très belle carrière n'ayant jamais connu la défaite au cours de plusieurs élections successives. Durant plusieurs années, il fut un pilier de l'Union nationale et son estime pour M. Duplessis demeure légendaire.

Un commentaire pour dire que Maurice Duplessis doit une part de sa fortune politique à sa défaite de 1939. En effet, selon plusieurs historiens, les libéraux au pouvoir durant la deuxième Grande Guerre lui ont facilité la tâche, d'autant que son Parti s'opposait à la mobilisation générale, une opinion partagée par une majorité de citoyens. Ayant réussi à tirer son épingle durant la guerre, King décide de consulter le peuple après 5 ans et les élections sont annoncées pour le 11 juin 1945.

C'est bien connu que les Canadiens français n'ont pas l'habitude de placer tous leurs oeufs dans le même panier. L'Union nationale, apparentée aux conservateurs, règne à Québec, les mêmes Canadiens français réélisent King avec 125 députés, dont 54 dans la Belle Province.

Dans Trois-Rivières, le vieux guerrier Wilfrid Gariépy, indépendant, triomphe de Me Jean-Louis Marchand, libéral indépendant, Robert Ryan, député libéral sortant, Me Léon Méthot, conservateur et trois autres candidats.

L'avocat Joseph-Irénée Hamel, (René Hamel), porte-étendard du Bloc populaire, enlève le comté de Saint-Maurice-Lafèche aux libéraux par 456 voix. Son plus sérieux adversaire était J.-A. Crête, député sortant.

La popularité de Me Hamel a toujours été très grande. Rappelons qu'il réussit le tour de force de se faire élire sous la bannière du Bloc, du Crédit social de Réal Caouette et du Parti libéral dirigé par Jean Lesage, ce n'est pas peu dire.

Depuis la fin de la guerre, en 1945, la prospérité a succédé à la Grande Dépression de 1929-1939. La confiance est revenue et le premier ministre Duplessis en profite pour tenir des élections générales le 28 juillet 1948.

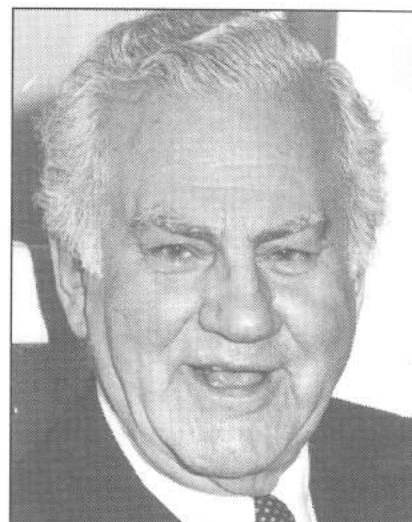
Assemblées survoltées

La campagne donne lieu à des assemblées survoltées partout en province. L'entrée en scène de Camillien Houde, ancien maire de Montréal, emprisonné durant 4 ans en vertu de la Loi des mesures de guerre, la même loi que Pierre Trudeau imposa en 1970, fait la différence dans plusieurs comtés montréalais.

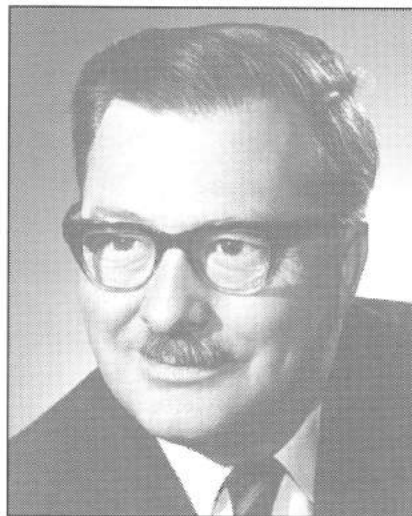
Le leader des libéraux du Québec, Adélar Godbout, ne peut rien faire contre le «mariage Houde-Duplessis» et l'Union nationale est facilement reportée au pouvoir avec 82 députés.

Louis Saint-Laurent

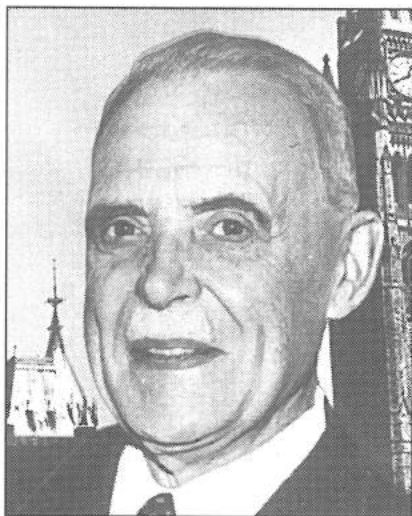
A l'automne 1948, King se retire de la politique après une fructueuse carrière échelonnée sur plusieurs années. A une exception près, King a permis à son parti d'assumer le pouvoir durant plus de 20 ans. Quand des élections générales sont prévues pour le 27 juin 1949, le très honorable Louis Saint-Laurent est bien en selle. Ministre de la Justice, il est un homme politique modéré jouissant de l'estime populaire. Saint-Laurent conduit alors les libéraux à une victoire retentissante, faisant élire 190 candidats sur 262, dont 66 sur 68 au Québec. Le colonel George Drew, ancien premier ministre de l'Ontario, n'a pas fait le poids.



Maurice Bellemare



René Hamel



L'honorable Louis Saint-Laurent



Léon Balcer

Léon Balcer

Le jeune avocat Léon Balcer, conservateur, est élu député de Trois-Rivières par 51 voix seulement, triomphant de Me Wilfrid Gariépy, libéral officiel et Me Jules Biron, officiellement libéral. La division du «vote rouge» permet à Balcer de se faufiler.

Ce 27 juin fut une journée mémorable pour les Trifluviens et Trifluviennes, car il y eut, le même soir, deux «triumphes» à l'hôtel de ville. Sans attendre les résultats de quelques bureaux de scrutin de Yamachiche notamment, une parade avec Me Gariépy en tête, l'Harmonie de Yamachiche et des centaines de partisans, avaient envahi l'hôtel de ville. Se croyant élu, M. Gariépy avait déjà pris la parole quand une clameur se fit entendre. Une autre parade avec Me Balcer se dirigeait elle aussi vers l'hôtel de ville pour fêter.

Le lendemain *Le Nouvelliste* titra: «Deux candidats triomphent le même soir».

Autonomie

Continuant de prêcher l'autonomie provinciale face à l'empiètement du gouvernement fédéral dans des champs de juridiction, Duplessis décrète des élections générales, pour le 16 juillet 1952.

Les libéraux sont dirigés par Georges-Émile Lapalme, qui avait abandonné son siège à la Chambre des Communes pour se lancer dans l'arène provinciale.

La campagne de 1952, dans le comté de Trois-Rivières, fut sans doute la plus difficile dans la carrière de Duplessis. La chute du pont qui portait son nom, dans la nuit du 30 au 31 janvier 1951, par un froid sibérien, permit au maire J.-A. Mongrain, un formidable tribun, de contester l'explication que l'effondrement du pont est l'oeuvre des communistes.

Mongrain n'en croit rien comme plusieurs autres d'ailleurs. Le jeune maire trifluvien accepte la candidature libérale et mène une campagne à fond de train. Le slogan des libéraux est: «L'Union nationale tombera comme le pont Duplessis».

Le Nouvelliste et la province se passionnent pour le duel Duplessis-Mongrain. Des journalistes de l'extérieur envahissent Trois-Rivières pour rapporter les faits et gestes des deux hommes.

Des assemblées politiques mémorables ont lieu de façon régulière en présence de plusieurs dizaines de milliers de personnes. Les attaques pleuvent. Les plus grands ténors des deux partis harangent les électeurs, le maire Mongrain se révélant des plus coriaces.

Duplessis ne peut se permettre de perdre. Son organisation ne laisse rien au hasard et presque tous ceux et celles qui sont aptes à voter sont sondés sur leur allégeance. Par ailleurs, l'organisation de Mongrain n'est pas piquée des vers non plus et les travailleurs d'élection tirent dans le collier.

Sortir le vote

La journée de la votation se déroule dans un climat tendu; les deux clans s'affairent à «sortir le vote», pour emprunter une expression du jargon politique.

Toute la province est aux écoutes à la radio, la télévision n'est qu'à ses premiers balbutiements. Duplessis est réélu par 5200 voix de majorité. Une élection passionnante entre toutes.

L'Union nationale est reportée au pouvoir en faisant élire 69 députés contre

22 pour le Parti libéral.

Au Canada et au Québec, le très honorable Louis Saint-Laurent jouit toujours de la faveur populaire. Personne n'est surpris quand il décide d'aller devant le peuple le 10 août 1953.

Les conservateurs québécois ne font pas le poids, sauf dans de rares comtés. M. Saint-Laurent voit 190 des ses 245 candidats élus ou réélus, dont 66 au Québec. Dans Trois-Rivières, Léon Balcer triomphe du libéral J.-A. Mongrain au terme d'une chaude lutte.

Depuis 1944 Duplessis tient des élections tous les 4 ans. Il sollicite donc un quatrième mandat consécutif le 20 juin 1956. Pour leur part, les libéraux ont à leur tête Georges-Émile Lapalme. Duplessis fait campagne en prêchant l'autonomie provinciale, un thème qui l'a si bien servi dans le passé. Il obtient la confiance de l'électorat en faisant élire 72 députés contre 20 pour les libéraux.

Diefenbaker

Le 10 août 1957, des élections générales ont lieu. Le premier ministre Saint-Laurent a fait campagne sur ses réalisations sans tambour ni trompette. Par ailleurs, les conservateurs de John Diefenbaker se sont montrés plus combattifs. Toutefois, le leader tory n'est pas plus populaire que ses prédécesseurs au pays du Québec.

M. Saint-Laurent jouit toujours de l'estime des siens, mais plusieurs années de pouvoir ininterrompu pèsent lourd dans la balance. Et pour la première fois depuis 1920, les «bleus» sont portés au pouvoir. Ils font élire 112 députés contre 100 pour le Parti libéral.

Le Québec est demeuré fidèle à M. Saint-Laurent avec 63 députés, les conservateurs se retrouvent avec 9 députés, dont Léon Balcer dans Trois-Rivières.

Le nouveau premier ministre Diefenbaker se rend compte que l'Opposition demeure très forte. Il fait adopter quelques projets de loi populaires et déclenche des élections. La date choisie est le 31 mars 1958.

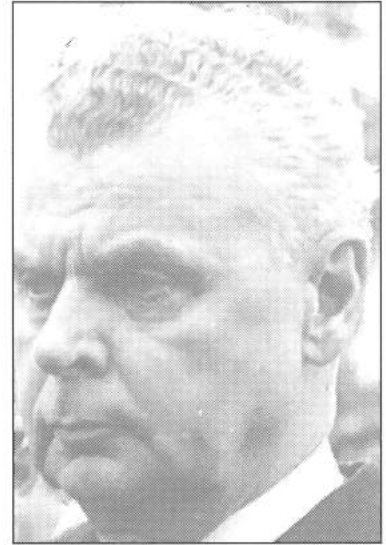
Les électeurs et électrices du Québec perçoivent une vague conservatrice à travers le pays que les sondages confirment. Et pour la première fois depuis qu'il dirige l'Union nationale, Duplessis appuie ouvertement les conservateurs en lançant ses troupes dans la campagne.

Diefenbaker réussit l'exploit de faire élire 208 députés sur les 265 que compte la Chambre des Communes, dont 50 au Québec. Comme le rapporte *Le Nouvelliste*, l'aide de Duplessis fut très significative. Malgré tout, les libéraux comptent sur 48 élus et le Québec avec 25 députés sauvent l'honneur.

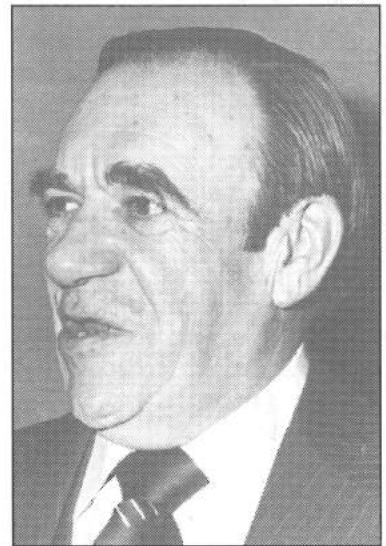
Léon Balcer qui avait été nommé ministre en 1957, est réélu dans Trois-Rivières, pour un troisième mandat consécutif, avec 7000 voix de majorité, sa plus forte durant son règne de 14 ans.

L'Union nationale dirigeait toujours les destinées de la province quand, le 7 septembre 1959, le premier ministre Duplessis fut terrassé par une hémorragie cérébrale alors qu'il visitait les installations minières de Schefferville, la "terre de Caïn", comme il aimait désigner ce coin de pays.

La nouvelle du décès de M. Duplessis fut ressentie comme un choc non seulement chez ses partisans, mais aussi chez ses adversaires. Celui qui fut premier ministre du Québec durant 18 ans, exerçait un contrôle absolu sur l'Union nationale, dont tous les députés et ministres devaient tirer dans la même direction.



L'honorable John Diefenbaker



Yves Gabias

Les funérailles de M. Duplessis furent grandioses. Le corps fut exposé une journée à l'Assemblée nationale, à Québec, puis à Trois-Rivières, au Palais de Justice.



Paul Sauvé

Le Nouvelliste rapporte que des milliers et des milliers de personnes de toutes les conditions défilèrent devant la dépouille mortelle. La veille des obsèques, le Palais de Justice fut ouvert toute la nuit pour permettre à un plus grand nombre de gens de lui rendre un ultime hommage. Au début de sa carrière, M. Duplessis avait comme devise: "Trois-Rivières d'abord... Trois-Rivières ensuite... Trois-Rivières toujours."

La journée des funérailles, le 9 septembre 1959, la Cathédrale était bondée de monde et des milliers de personnes s'étaient massées dans le parc Champlain. Des personnalités du monde politique du Québec, du Canada, de l'étranger et de toutes les couches de la société étaient présentes. Selon plusieurs jamais Trois-Rivières n'avait vécu un tel événement.

Paul Sauvé

La course à la succession ne tarda pas : un dauphin se détachait nettement au sein de l'Union Nationale: Paul Sauvé, ministre du Bien-être social et de la Jeunesse. Il se rendit célèbre avec un seul mot, lequel résumait tout son programme: «DÉSORMAIS».

Le règne du premier ministre désigné Paul Sauvé fut de courte durée. Le 1er janvier 1960, le populaire homme politique succombait à une crise cardiaque. En moins de 4 mois, l'Union nationale avait perdu deux chefs.

Si Paul Sauvé avait fait l'unanimité à la mort de Duplessis, la situation n'apparaissait pas si claire cette fois. Il y eut une période de tiraillement à l'intérieur de l'Union nationale avant que se détache du caucus le nom de Antonio Barrette, ministre et député de Joliette depuis belle lurette. Il succède à Duplessis comme premier ministre.

Le Parti libéral, entre-temps, avait un nouveau leader, l'honorable Jean Lesage qui avait jusque là représenté la circonscription de Montmagny-L'Islet à la Chambre des Communes durant plusieurs années.

Antonio Barrette décida de consulter la population en annonçant des élections générales pour le 20 juin 1960. La campagne fut menée de part et d'autre avec vigueur. Le slogan des libéraux était: «C'est le temps que ça change».

L'Union nationale usée par le pouvoir et, M. Barrette n'étant pas M. Sauvé, le Parti libéral reprenait le pouvoir après une éclipse de 16 ans, faisant élire 51 députés contre 47.



Antonio Barrette

La Révolution tranquille

Ce fut le début de ce qu'on a appelé «La Révolution tranquille». Le Québec rural et catholique allait disparaître peu à peu du langage politique. Encore aujourd'hui, on parle de M. Duplessis comme de l'époque de la «grande noirceur», c'est beaucoup dire.

L'ambivalence des Canadiens français ne date pas d'hier. Ainsi, lors des élections fédérales du 18 juin 1962, l'équipe conservatrice était réélue et John Diefenbaker se trouvait à la tête d'un gouvernement minoritaire avec 116 députés tories, dont 14 au Québec. Les libéraux de Lester B. Pearson, pour leur part, obtenaient un grand total de 99 sièges, dont 35 au Québec. Le ministre et

député Léon Balcer se faisait réélire pour un quatrième mandat consécutif.

La grande surprise de cette élection, comme le soulignait *Le Nouvelliste*, fut la performance du populiste tribun Réal Caouette qui, à la tête du Ralliement des créditistes, se retrouvait à la Chambre des Communes avec 26 députés. «En votant créditiste, vous n'avez rien à perdre», avait-il déclaré tout au long de la campagne.

À l'Assemblée législative, le premier ministre Lesage fait adopter des projets de loi qui cadrent bien avec la Révolution tranquille. Donc, en 1962, les électeurs et électrices retournent aux urnes.

Nationalisation de l'électricité

C'est une grande victoire pour les libéraux qui, avec 64 députés, laissent 30 sièges à l'Union nationale. La campagne a pour thème majeur la nationalisation de l'électricité et elle est menée de main de maître par René Lévesque.

Le nouveau chef de l'Union nationale, Daniel Johnson, qui avait succédé à Antonio Barrette, s'y était opposé. L'électorat avait tranché de belle façon.

Aux Communes, Diefenbaker a peine à gouverner avec la présence des créditistes surtout qui ne se gênent pas pour lui mettre des bâtons dans les roues. Dief n'a plus le choix et déclenche des élections générales fixées au 8 avril 1963.

C'est la deuxième fois en moins d'un an que l'électorat est sollicité. Les libéraux dirigés par Pearson font élire 129 députés, dont 47 au Québec. Le Parti conservateur doit se contenter de 95 sièges. Celui-ci ne réussit à conserver que 8 députés québécois; Léon Balcer est du nombre.

Les créditistes de Réal Caouette, pour leur part, voient le nombre de leurs députés, qui était de 26, réduit à 20, ce qui démontrait quand même que le Ralliement créditiste avait de bonnes racines au Québec.

Le 8 novembre 1965, Pearson, qui dirige un gouvernement minoritaire, est reporté au pouvoir avec 131 députés contre 97 pour les conservateurs. 56 libéraux sont élus au Québec, tandis que les tories n'en conservent que 8, soit le même nombre qu'en 1963. Quant aux créditistes, leur nombre est réduit à 9.

C'est effectivement J.-A. Mongrain qui a été élu député fédéral, en 1965, après s'être présenté comme candidat indépendant. Il a brigué les suffrages sous la bannière libérale en 1968 et fut facilement réélu. Il occupa le siège de Trois-Rivières aux Communes jusqu'à son décès en 1970.

Léon Balcer avait abandonné son siège et fit un retour en politique en 1966, alors qu'il accepta de se porter candidat libéral dans Trois-Rivières à la demande de Jean Lesage. Il fut défait par Me Yves Gabias.

La Révolution tranquille tourne à plein régime au Québec quand le premier ministre Lesage sollicite un troisième mandat. Des élections générales sont fixées au 5 juin 1966.

Daniel Johnson, père

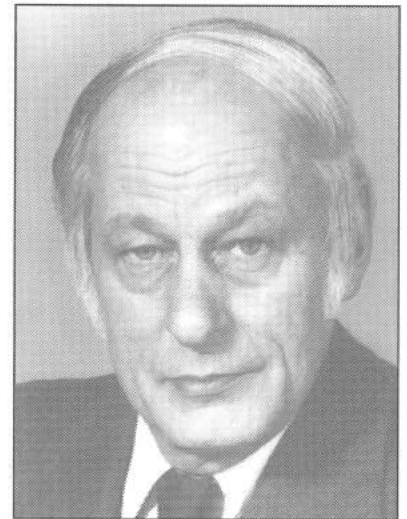
L'Union nationale, alors dirigée par Johnson, fit une campagne énergique comté par comté. Toutefois, les observateurs politiques ne concédaient que peu de chances au parti fondé par Maurice Duplessis.

Mais à la surprise générale, l'Union nationale reprend le pouvoir en faisant élire 56 députés contre 50 pour les libéraux.

La lutte dans le comté de Trois-Rivières fut particulièrement vive, car Léon Balcer, qui n'avait pu obtenir un congrès à la direction du Parti conservateur,



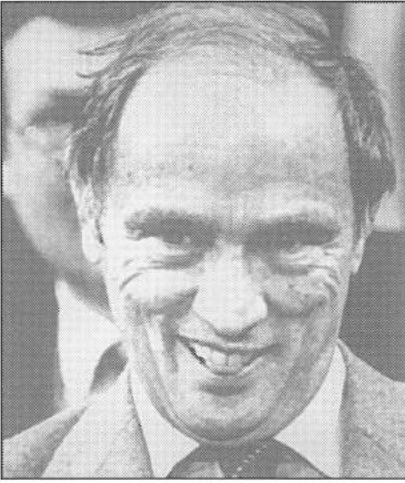
Jean Lesage



René Lévesque



Daniel Johnson



Pierre-Elliot Trudeau

avait démissionné des Communes pour rejoindre l'équipe de Jean Lesage.

Me Yves Gabias qui, contre vents et marées, avait été élu pour la première fois en 1960, à la suite du décès de M. Duplessis, puis réélu en 1962, gagne pour une troisième fois en triomphant de Balcer. Celui-ci décide alors d'abandonner la carrière politique après avoir obtenu la confiance des Trifluyiens et Trifluyiennes au cours de six élections consécutives.

Pierre-Elliot Trudeau

Quand des élections générales au Canada sont annoncées pour le 25 juin 1968, c'est la sixième fois depuis 1957, qu'un appel au peuple est lancé.

Le premier ministre Pearson ayant démissionné, une course à la direction avait eu lieu et Pierre-Elliot Trudeau avait triomphé de plusieurs adversaires.

La «Trudeaumanie» fait boule de neige, les libéraux récoltant 155 sièges sur un total de 264, les conservateurs passent de 97 à 72. Malgré tout, le Ralliement créditiste de Caouette fit contrepoids à la vague libérale avec 14 élus. Au Québec, les libéraux comptent 56 députés et les conservateurs 4 seulement.

A Trois-Rivières, J.-A. Mongrain, un coriace bagarreur et candidat malheureux à plusieurs élections, se fait élire comme libéral avec une majorité de quelque 7000 voix.

Le premier ministre Trudeau réussit à convaincre le leader syndical Jean Marchand et le journaliste Gérard Pelletier de tenter l'aventure à Ottawa; ce fut l'époque des «trois colombes».

Pendant ce temps à Québec, Daniel Johnson dirige les destinées du gouvernement. Les journalistes et caricaturistes avaient cessé de l'appeler «Danny Boy»! Son livre intitulé «Égalité ou indépendance» fit couler beaucoup d'encre au Canada anglais surtout.

De Gaulle

Rappelons ici que Johnson avait accueilli avec grande pompe le général De Gaulle à l'occasion de l'Exposition universelle de Montréal, en 1967. Celui-ci, du balcon de l'hôtel de ville de la Métropole, avait lancé son célèbre «Vive le Québec libre», lequel avait soulevé un tollé général dans les provinces anglaises.

Le 26 septembre 1968, lors des cérémonies d'inauguration du barrage de la Manic, qui porte maintenant son nom, Daniel Johnson était terrassé par une crise cardiaque.

La veille, il avait réussi le tour de force de convaincre Jean Lesage d'échanger une poignée de main avec René Lévesque. Tous deux étaient parmi les invités à l'inauguration du barrage. On se souviendra que M. Lévesque avait quitté le Parti libéral avec fracas quelque temps auparavant.

C'était la troisième fois en 9 ans que l'Union nationale perdait son chef au pouvoir, Maurice Duplessis en 1959 et Paul Sauvé en 1960. Jean-Jacques Bertrand fut choisi pour lui succéder et gouverna jusqu'en avril 1970.

Aux élections générales provinciales du 29 avril 1970, le nouveau chef du Parti libéral est Robert Bourassa, un jeune économiste. Au terme d'une campagne axée sur l'économie, il triomphe de l'Union nationale en faisant élire 72 députés contre 17 pour le parti dirigé par J.-J. Bertrand.

A cette élection, le Ralliement créditiste de Camil Samson envoie à l'Assemblée législative 12 députés, tandis que le Parti québécois, qui fait son



J.A. Mongrain



Le général Charles De Gaulle

entrée sur la scène provinciale, en fait élire 7, malgré un fort pourcentage de votes.

Guy Bacon

Et pour la première fois depuis 1927, le comté de Trois-Rivières passe aux libéraux quand Guy Bacon, frère de Lise Bacon, qui devait faire une longue carrière en politique, triomphe de Me Gilles Gauthier, de l'Union nationale, par 4193 voix de majorité.

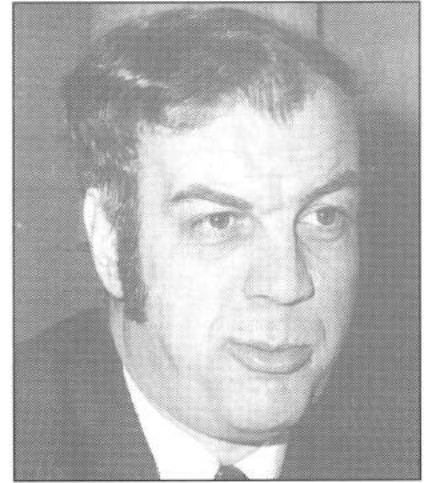
Guy Bacon avait recueilli 12889 votes, Me Gauthier, 8706, Charles Saint-Arnaud, du Parti québécois, 6995 et Roger Simard, du Ralliement créditiste, 3778.

Le 30 octobre 1972, le premier ministre Trudeau consulte la population à l'occasion d'élections générales. La circonscription de Trois-Rivières est alors représentée par Claude-G. Lajoie, qui s'était fait élire à une élection complémentaire, en 1971, à la suite du décès de J.-A. Mongrain.

Les conservateurs sont dirigés par Robert Stanfield, un ancien premier ministre de la Nouvelle-Écosse. Le soir du scrutin, les libéraux sont réélus de justesse avec 109 députés contre 107 pour les «bleus».

Une fois de plus, Trudeau doit sa victoire au Québec avec 56 députés. Le Ralliement créditiste compte 15 députés de la Belle Province et les conservateurs, 2 seulement.

Claude Lajoie est réélu dans Trois-Rivières. Jean Chrétien, qui avait fait son entrée à la Chambre des Communes pour la première fois en 1968, conserve son siège de Saint-Maurice avec une forte majorité.



Guy Bacon

Balayage libéral

Trudeau est minoritaire aux Communes quand le premier ministre Bourassa décrète la tenue d'élections fixées au 29 octobre 1973. On assiste alors à un balayage libéral qui envoie 102 députés à l'Assemblée législative. L'Opposition est réduite à néant, le Parti québécois compte 6 représentants et le Parti conservateur de Roch Lasalle, 2.

Guy Bacon est facilement réélu dans Trois-Rivières avec 16714 voix contre 8707 pour Claude Lajeunesse du PQ, Jacques Vachon, PC, 1865 et Jean Gauthier, U.N. 1746.

Peu habitué à diriger un gouvernement minoritaire, Trudeau déclenche des élections générales et la date choisie est le 8 juillet 1974. Robert Stanfield est toujours à la tête des forces conservatrices.

La «Trudeumanie» joue à nouveau et les libéraux font élire 141 députés, dont 60 au Québec. Les conservateurs doivent se contenter de 95 sièges, mais 3 seulement sont du Québec. Par ailleurs, le Ralliement créditiste conserve 11 représentants.

Claude Lajoie obtient une formidable majorité de 16797 voix dans Trois-Rivières et Jean Chrétien près de 15000 dans Saint-Maurice. Réélu avec 102 députés aux élections du 29 octobre 1973, le premier ministre Bourassa sollicite un troisième mandat consécutif lors d'un appel au peuple le 25 novembre 1976. Son principal adversaire est le Parti québécois que dirige le populaire René Lévesque.



Robert Bourassa

Comme depuis sa fondation en 1920, *Le Nouvelliste* consacre des colonnes et des colonnes à la scène politique avec un correspondant parlementaire à Québec, la campagne électorale est couverte presque mur à mur.

Bourassa axe sa campagne sur l'aspect économique, mais l'Opposition marque des points, le PQ ayant recruté une équipe dynamique comprenant plusieurs personnalités.

Pour la première fois depuis sa fondation, le Parti québécois fait élire le plus grand nombre de députés, soit 70 contre 26 pour les libéraux. L'Union nationale de Rodrigue Biron se retrouve avec 11 sièges et les créditistes 1 seul.

Le comté de Trois-Rivières suit la vague et Denis Vaugeois, un historien, triomphe de Guy Bacon par une majorité de quelque 3000 voix. Dans Saint-Maurice, Yves Duhaimet est élu par 4788 votes et Jean-Pierre Jolivet, un des 6 élus en 1973, conserve la circonscription de Laviolette pour le P.Q. Dans Mercier, Gérald Godin, ancien journaliste au *Nouvelliste*, fait subir la défaite au premier ministre Bourassa.

Après avoir rempli un mandat de presque 5 ans, le premier ministre Trudeau choisit la date du 22 mai 1979 pour une élection générale.

Les conservateurs ont un nouveau chef. Il s'agit de Charles-Joseph Clark, qui avait été le choix de la convention du 22 février 1975, à la suite du retrait de la vie politique de Robert Stanfield.

Clark cause une véritable surprise en faisant élire 136 députés contre 114 pour les libéraux, le NPD 26, tandis que le Ralliement créditiste passe de 11 à 6. Le Québec, fidèle à Trudeau, fait élire 67 députés. Claude-G. Lajoie est réélu facilement dans Trois-Rivières et Jean Chrétien dans Saint-Maurice.

Le gouvernement Clark ne dure pas longtemps. Défait sur un vote de confiance, par suite d'une concertation de tous les partis de l'Opposition, un autre appel au peuple est annoncé pour le 18 février.

A nouveau, Pierre Trudeau et les libéraux reprennent le pouvoir. Cette fois, le gouvernement est majoritaire avec 147 députés, dont 74 sur 75 au Québec. Pour leur part, les conservateurs comptent sur 103 députés, dont un seul du Québec, Roch Lasalle.

Souveraineté-association

En 1980, les Québécois sont invités à se prononcer sur un projet de souveraineté-association prôné par le PQ de René Lévesque. Au terme d'une vigoureuse campagne par les tenants du oui et du non, le "non" l'emporte.

Claude Ryan, alors chef du Parti libéral provincial, est appuyé par plusieurs ténors du gouvernement fédéral, dont Jean Chrétien. Pour sa part, le premier ministre Trudeau prend l'engagement de réviser sa position à l'égard du Québec.

Précisons que les partisans du oui croyaient bien triompher jusqu'à ce que Mme Lise Payette compare les femmes au foyer à des «Yvette». Le prénom de l'épouse de Claude Ryan était Yvette, et cette déclaration eut un effet de boomerang, car un grand ralliement au Forum de Montréal fut, selon plusieurs analystes, l'événement qui causa un tort irréparable aux tenants du oui.

La campagne provinciale du printemps 1981 se déroula dans l'optimisme pour les libéraux de Claude Ryan, l'ancien directeur du Devoir. Après tout, Lévesque avait perdu son référendum et tous les espoirs étaient donc permis.

Cependant, l'électorat avait apprécié sa façon de diriger la «Belle Province» et le soir du 13 avril 1981, le PQ est reporté au pouvoir avec 80 députés contre 42 pour les libéraux.

Denis Vaugois est réélu dans Trois-Rivières, Yves Duhaime dans Saint-Maurice et Jean-Pierre Jolivet dans Laviolette. Yves Beaumier enlève le comté de Nicolet aux libéraux et le coriace Yvon Picotte triomphe dans Maskinongé au terme d'une lutte extrêmement serrée.

Brian Mulroney

Quand des élections fédérales sont annoncées pour le 4 septembre 1984, Trudeau a abandonné la politique et le leader conservateur Joe Clark a été défait à un congrès de direction par Brian Mulroney qui en était alors à sa deuxième tentative.

Les libéraux, de leur côté, ont un nouveau chef, John Turner, un vétéran de la scène politique. On se souviendra qu'il avait eu le meilleur sur Jean Chrétien, le «p'tit gars» de Shawinigan, lors d'une course à la direction. Chrétien devait démissionner quelque temps plus tard comme député de Saint-Maurice.

C'est le 11 juin 1983 que Brian Mulroney accède à la direction du Parti conservateur du Canada à l'occasion d'un congrès national. Afin de lui permettre de faire son entrée à la Chambre des Communes, le député conservateur Elmer MacKay démissionne de son siège de Central Nova, en Nouvelle-Écosse pour favoriser la tenue d'une élection complémentaire. Mulroney est élu à ce siège le 29 août de la même année.

C'est la première fois depuis Sir Georges-Étienne Cartier que les conservateurs ont à leur tête un leader venant du Québec. Mulroney réussit à recruter une équipe représentative.

Lorsque des élections générales sont déclenchées par le premier ministre Turner, la lutte s'annonce serrée jusqu'au débat des chefs à la télévision. M. Turner avait entériné le choix de plusieurs nominations politiques effectuées par Trudeau.

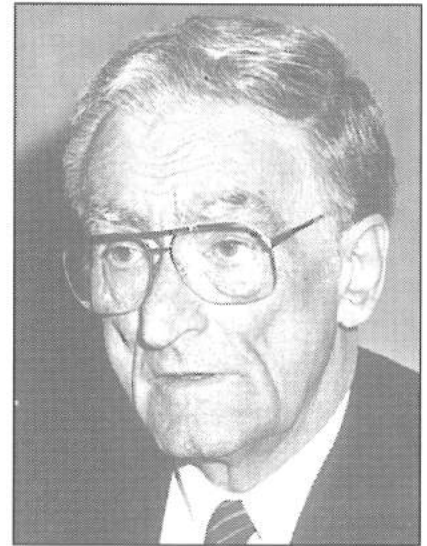
Le «p'tit gars» de Baie Comeau comme plaît à se définir Mulroney, démolit presque Turner en lui disant:«Vous aviez le choix de refuser et vous ne l'avez pas fait».

Une fois la compilation des votes complétée à travers le pays, les conservateurs envoient à la Chambre des Communes 211 députés sur un grand total de 282.

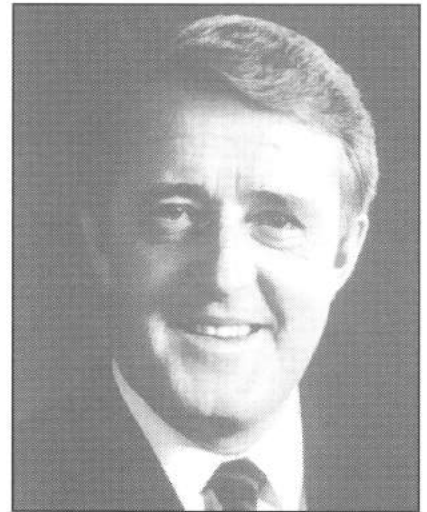
Au Québec, 58 députés sur 75 portent l'étendard conservateur. A Trois-Rivières, Pierre-H. Vincent triomphe de Claude-G. Lajoie. Les autres candidats élus dans la région sont Michel Champagne dans Champlain, Jean Chrétien, pour une huitième fois, dans Saint-Maurice, Louis Plamondon dans Richelieu et Robert René de Cotret dans Maskinongé.

Le 1er novembre 1987, le premier ministre René Lévesque meurt subitement à l'âge de 65 ans. La province est en état de choc. Ses funérailles donnent lieu à un grand courant de sympathie. Populiste, il avait le don de simplifier «l'indéchiffrable» en des mots que le commun des mortels comprenait.

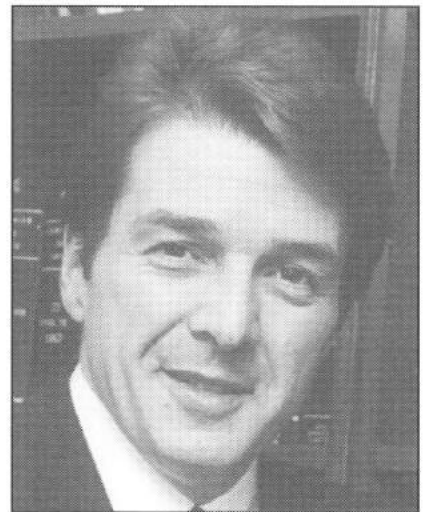
Sans Lévesque, l'étatisation de l'électricité n'aurait pas eu lieu. On lui doit aussi, entre autres, l'amélioration des moeurs électorales avec le financement populaire des partis.



Claude Ryan



Brian Mulroney



Pierre-H. Vincent

A la suite de la démission de Claude Ryan comme chef de l'Opposition et leader du Parti libéral, le 10 août 1982, la succession est assumée temporairement par le vétéran Gérard D. Lévesque. Du côté du Parti québécois, les forces sont dirigées par Pierre-Marc Johnson. Des élections sont annoncées pour le 2 décembre 1985.

Retour de Bourassa

Depuis sa défaite de 1976, Robert Bourassa a séjourné plusieurs années en Europe. Il a mûri et repris les rênes du Parti libéral.

Ainsi, au soir du 2 décembre, les libéraux retournent au pouvoir. Ils ont fait élire 99 députés contre seulement 23 pour le Parti québécois. Bourassa est battu dans son comté pour la deuxième fois.

Au Coeur-du-Québec, Paul Philibert est élu dans Trois-Rivières, Michel Veillette dans Champlain, Maurice Richard dans Nicolet, Yvon Picotte dans Maskinongé et Yvon Lemire dans Saint-Maurice. Seul Jean-Pierre Jolivet sauve le PQ dans Laviolette.

Libre-échange

Le 1er octobre 1988, les Chambres sont dissoutes à Ottawa et des élections générales sont annoncées pour le 21 novembre. Le premier ministre Mulroney fait surtout campagne pour le libre-échange avec les États-Unis.

Pour sa part, John Turner, leader du Parti libéral depuis le 16 juin 1984, alors qu'il avait triomphé de Jean Chrétien lors d'un congrès à la direction, s'y oppose farouchement.

Au départ, les Canadiens, surtout au Canada anglais, épousent le point de vue de Turner. Au Québec, toutefois, les gens sont sensibles aux arguments de Mulroney. En fin de compte, le libre-échange avec les USA a la faveur populaire.

Mulroney est reporté au pouvoir avec 169 députés; 63 sont du Québec. Les libéraux, pour leur part, envoient 82 députés à la Chambre des Communes, mais 12 seulement sont de la «Belle Province». Quant au NPD, il se retrouve avec 43 sièges.

Pierre-H. Vincent conserve le comté de Trois-Rivières. Il en est de même pour Michel Champagne dans Champlain, Louis Plamondon dans Richelieu et Robert René de Cotret dans Berthier-Maskinongé.

Par ailleurs, Denis Pronovost, journaliste au *Nouvelliste*, est élu député conservateur de Saint-Maurice. Mentionnons ici que Jean Chrétien avait, à ce moment, démissionné comme député de cette circonscription le 27 février 1986.

Les élections fédérales passées, le premier ministre Bourassa déclenche un scrutin général et la date du 25 septembre est choisie.

Le Parti québécois est dirigé par Pierre-Marc Johnson, le fils de Daniel Johnson, père. La campagne ne donne lieu à aucune surprise, Bourassa prônant surtout l'économie et le développement de l'hydro-électricité.

93 députés libéraux sont élus contre 28 pour le PQ. Les vainqueurs dans la région sont Paul Philibert dans Trois-Rivières, Pierre-A. Brouillette dans Champlain, Yvon Lemire dans Saint-Maurice, Yvon Picotte dans Maskinongé, Maurice Richard dans Nicolet, tous des libéraux, tandis que Jean-Pierre Jolivet est à nouveau réélu pour le Parti québécois dans Laviolette.



Yvon Picotte

Patronage et scandales

Miné par des scandales ayant trait au patronage durant son mandat, le premier ministre Mulroney démissionne le 24 février 1993. Un congrès à la direction se déroule dans les mois suivants et pour la première fois, une femme, Kim Campbell, accède au poste de première ministre, l'emportant de justesse au congrès, sur le jeune ministre et député de Sherbrooke, Jean Charest.

Jean Chrétien

Quand des élections générales sont annoncées pour le 25 octobre 1993, le contexte politique du Canada a bien changé. Le chef de l'Opposition John Turner a démissionné de son poste le 23 juin 1990 et Jean Chrétien, candidat malheureux au congrès de 1984, a réalisé le rêve de sa vie, soit devenir chef du Parti libéral.

Le 10 décembre 1990, Jean Chrétien reprend le chemin de la Chambre des Communes à la suite d'une élection complémentaire tenue dans le comté de Beauséjour, au Nouveau-Brunswick. Le député Fernand Robichaud avait alors cédé son siège pour permettre à Chrétien de se faire élire.

Au début de la campagne 1993, Kim Campbell avait le vent dans les voiles, mais à mesure que la campagne progressait, elle cédait du terrain aux libéraux de Jean Chrétien et de son célèbre «livre rouge». Elle ne réussit pas à s'imposer lors du débat des chefs à la télévision alors que le chef libéral marquait des points.

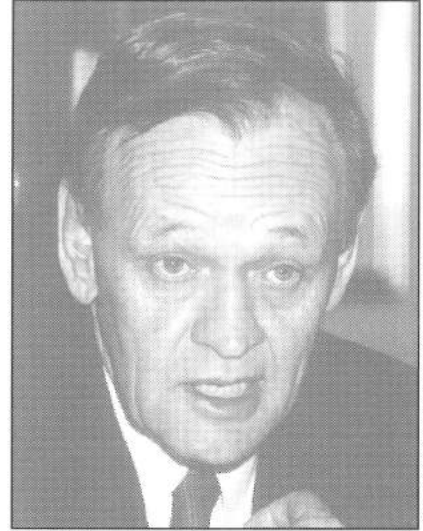
Lucien Bouchard

La campagne au Québec permit au charismatique et populaire Lucien Bouchard de mener une campagne à fond de train à la tête du Bloc québécois. On se souviendra que Bouchard avait quitté le Parti conservateur et son grand ami Brian Mulroney, à qui il devait sa fortune politique, en claquant la porte, à la suite du retentissant échec des négociations du Lac Meech sur la société distincte. Plus tard, l'accord de Charlottetown n'eut pas plus de succès.

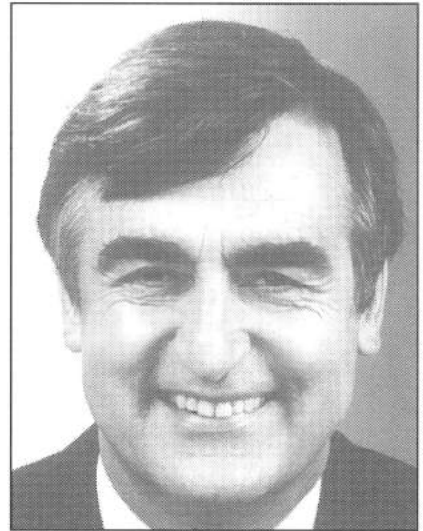
Au soir du 25 octobre, les libéraux de Jean Chrétien font élire le plus grand nombre de députés, soit 176. Et le 'p'tit gars' de Shawinigan réalise son ambition de devenir le premier ministre du Canada. Les conservateurs sont pratiquement rayés de la carte avec seulement 2 députés, dont Jean Charest. Le Bloc québécois devient l'Opposition officielle à la Chambre des Communes avec 52 députés contre 50 pour le Reform Party de Preston Manning. Le Québec et l'Ouest n'ont pas suivi.

Au terme d'une vigoureuse campagne alors que tous les yeux du pays sont tournés vers la circonscription de Saint-Maurice, Chrétien est réélu, non sans avoir eu à livrer une lutte de titan à Claude Rompré, du Bloc québécois.

Ajoutons que Chrétien en était à sa neuvième victoire dans son fief de Saint-Maurice, ayant été élu pour la première fois en 1963. Les élus du Bloc québécois dans la région furent Yves Rocheleau, qui triompha du ministre Pierre-H. Vincent, dans Trois-Rivières, Réjean Lefebvre, qui détrôna Michel Champagne, dans Champlain, Michel Bellehumeur, dans Berthier-Maskinongé et Louis Plamondon dans Richelieu.



Jean Chrétien



Lucien Bouchard



Jacques Parizeau

Jacques Parizeau

Les élections provinciales du 12 septembre 1994 devaient permettre au Parti québécois dirigé par Jacques Parizeau de reprendre le pouvoir. Donné gagnant dans les sondages dès le début du déclenchement du scrutin, par une grande marge, le PQ ne prévoyait pas cependant que le premier ministre désigné, Daniel Johnson, ne fasse aussi bonne figure.

Toutefois, le Parti québécois a fait élire tous ses candidats au Coeur-du-Québec, soit Guy Julien dans Trois-Rivières, Yves Beaumier dans Champlain, Rémy Désilets dans Maskinongé, (Yvon Picotte ne s'étant pas représenté), Claude Pinard dans Saint-Maurice et Michel Morin dans Nicolet-Yamaska.

Durant toute sa campagne, Parizeau parla de souveraineté et de "l'autre façon de gouverner". Il s'engageait, s'il était élu, à enclencher le processus référendaire. C'est fait.

Souvenirs des années 50

par Yvon Thériault



— Sais-tu écrire?

— Un peu, comme tout le monde.

— Bon, oublie ça, on te montrera à écrire pour que le monde comprenne.

Ainsi a débuté ma carrière de journaliste au *Nouvelliste*, le 13 juin 1948. L'accueil ne s'embarrassait pas de protocole. Les détails - conditions de salaire et de travail - se sont réglés tout de go. Rosario Blanchet, chef des nouvelles, allume sa 23^e cigarette de la journée.

— Tu commences demain matin, huit heures, pour l'édition du midi. Reviens, on t'attend, tu t'installeras au pupitre du fond.

Aujourd'hui, presque cinquante ans plus tard, que reste-t-il de cette époque? quels souvenirs demeurent de ces années de jeunesse? quelle ville avons-nous connue et tant aimée?

Vignettes d'une époque

Avec sa population de 46 704 en 1951, Trois-Rivières avait encore l'allure d'une petite ville tranquille, entre Montréal, la Métropole et Québec, la Capitale. Notre illustre député et premier ministre n'hésitait d'ailleurs jamais à rappeler que "la vertu se tient au milieu", selon l'adage des pages roses du *Petit Larousse*: *In medio stat virtus*.

Siège du Gouvernement des Trois-Rivières sous le Régime français, la fière cité de Lavolette revendiquait ses prérogatives de chef-lieu d'une région de 195 000 habitants (Mauricie et Rive sud). Capitale mondiale de la pulpe et du papier, la ville profitait d'une longue période de stabilité économique depuis que les moulins à papier avaient remplacé, en 1920, les moulins à scie de la première industrialisation.

Le Nouvelliste des années 1951-1952 regorge de statistiques sur la situation:

- population : 46 704;
- familles : 9530 avec une moyenne de 4,6 personnes par famille;
- 1282 naissances et 472 décès enregistrés en 1951;
- 14 752 emplois surtout manufacturiers;
- salaire hebdomadaire de 76.84 \$ dans les usines à papier et de 50,15\$ pour l'ensemble de la ville;
- 714 000 passagers et 285 000 véhicules transportés par les trois bateaux de la traverse;
- 2770 navires et une manutention de 3 millions de tonnes en 1952 dans le port régional.

Pendant que les parents travaillent en usine, dans les commerces et les bureaux ou à la maison, les jeunes fréquentent l'école: 7600 élèves dans les 19 écoles de la Commission des écoles catholiques, 2000 étudiants au séminaire, au collège séraphique, au couvent des Ursulines, à l'École technique, à l'École provinciale de papeterie, à l'École normale du Christ-Roi, à l'École des infirmières de l'hôpital Saint-Joseph ou à quelques écoles commerciales privées.

Vingt-deux institutions dirigées par des communautés privées qui se partagent l'administration des deux principaux hôpitaux et des services de bien-être

social et de loisirs. Plusieurs membres du clergé se signalent par leurs initiatives:

- le curé Chamberland et la coopérative d'habitation de Sainte-Marguerite
- l'abbé Charles-Édouard Bourgeois, pionnier des services sociaux diocésains
- l'abbé Albert Tessier et le réseau provincial des Écoles ménagères et des Instituts familiaux
- l'abbé F.- X. St-Arnaud et l'Oeuvre des terrains de jeux
- l'abbé J.-G. Turcotte, animateur de chant choral et de musique d'orgue.

Lieux de mémoire

La vie trifluvienne des années 50 se concentre dans des lieux de mémoire qui parlent encore aux Anciens:

• **le carrefour Des Forges - Notre-Dame** autour du Vieux Marché et des grands magasins, des succursales bancaires, des bureaux de la Shawinigan et du Bell, les hôtels et les services municipaux et scolaires. La majorité des 1400 places d'affaires ont pignon sur rue dans le quadrilatère des rues Royale, des Forges, Laviolette et le bord du fleuve. L'hôtel de ville, le poste de police et des pompiers, l'évêché, le secrétariat de la Commission des écoles catholiques, le palais de justice, le bureau de poste, beaucoup de bureaux de médecins, de notaires, d'avocats, de comptables sont accessibles à pied, près du Marché, des autobus et de la traverse.

• **le parc Champlain** et son kiosque à musique, ses deux fanfares, ses odeurs de frites et de popcorn. Les soirs de bonne veillée, garçons et filles tournent autour du parc, dans une farandole bien sage. On aime traverser le parc pour se rendre en ville, pour s'y reposer en été et l'hiver pour admirer en famille le grand sapin décoré durant les Fêtes.

• **la terrasse Turcotte** et ses promeneurs élégants du dimanche. Le secteur demeure chargé d'histoire avec ses monuments, sa rue des Ursulines, la Place d'Armes, le Platon, le Flambeau, les vieilles maisons, les chapelles et le couvent des Ursulines.

• **le parc de l'exposition**, sa foire agricole, sa piscine olympique et sa corde pour séparer garçons et filles, le terrain de baseball, la piste de courses, le Colisée.

• **le parc Pie XII** sur le site de la Commune où les anciens Trifliviens menaient faire paître leurs vaches. Chaque fin d'été, le premier ministre Duplessis lançait des nuages de pièces de 10 cents aux otéjistes, des 10 cents pareils aux milliers de piécettes que les écoliers des années 34 ont versées pour la construction du Flambeau.

L'explosion domiciliaire

Les années 50 ont profondément marqué le paysage urbain avec la création de plusieurs nouveaux "secteurs" d'habitation. *Le Nouvelliste* fait écho aux initiatives du curé Chamberland à Sainte-Marguerite, de Louis Allyson à la coopérative des Chenaux, de Frank Spénard à Spémont, de Marcel Laflamme à Normanville. L'étonnante loi du crédit agricole va permettre à des milliers de Québécois l'accès à la propriété. Comme Trois-Rivières passe pour la ville la

plus encombrée du Canada au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, l'apparition de coquettes maisons de ville viendra combler les besoins des nouvelles familles qui bénéficieront de ristourne sur les hypothèques réduites de 5 1/2 à 2 1/2 % durant 25 ans. Une ristourne moyenne de 250 \$ suffisait alors pour payer le chauffage. Avec 56 \$ par mois, on remboursait le capital, les intérêts et les taxes municipales. A-t-on fait mieux depuis ce temps ?

C'est déjà l'amorce d'une rénovation des équipements urbains. Un jeune Trifluvien, Benoit Bégin, se penche sur sa ville natale dans son mémoire de Maîtrise en Aménagement à l'université Cornell et il vient en parler au club Richelieu. Duplessis s'en moquera publiquement en ironisant: "Les urbanisses, cossa mange en hiver ?"

Une période heureuse

La décennie 50 demeure une période heureuse dans le souvenir des Trifliviens d'un certain âge. Les maisons poussent comme des champignons sur les coteaux, la production du papier-journal atteint des records, le port, le rail, la route relie nos usines aux marchés du Continent et du vaste monde. Obligatoire depuis 1942, la fréquentation scolaire se maintient jusqu'à l'apprentissage d'un métier, d'une technique et pour certains, jusqu'à l'université. Les Chambres de commerce servent de forum aux hommes d'affaires qui fréquentent chaque semaine les clubs sociaux Rotary, Kiwanis, Richelieu, Toastmaster. D'autres intérêts motivent les membres des Chevaliers de Colomb, de la Société Saint-Jean-Baptiste, de l'Ordre de Jacques-Cartier, des Elks. Les mouvements Scouts et Guides, les clubs 4-H s'intéressent pour leur part à la formation de la jeunesse.

Au plan politique, l'Union Nationale est présente partout, mais les libéraux demeurent actifs autour d'Édouardina Dupont et de Jos Bacon. L'administration municipale est dirigée successivement par les maires Arthur Rousseau, J.-A. Mongrain, Léo Leblanc et Laurent Paradis, sous la gérance des ingénieurs Henri Valiquette et Roger Lord.

La vie culturelle bénéficie du dynamisme de Madame Anaïs Rousseau (Jeunesses musicales du Canada et Société des Rendez-vous artistiques), du dévouement de Gérard Robert chez les Compagnons de Notre-Dame, du sens artistique de Léo Carle et de l'Orphéon, du professeur Antonio Thompson, des multiples talents de la famille Piché, des initiatives de Françoise Gaudet-Smet, de Monique Bureau, de Claire Godbout.

Une époque de transition

Le Nouvelliste apporte les échos quotidiens de cette vie paisible de petite ville où se devine déjà une transition vers la modernité. En effet, de nouvelles causes émergent dans l'actualité de ces années tranquilles:

- la nécessité d'un pont entre les deux rives (le pont, il nous le faut et enfin, nous l'aurons)
- l'extension universitaire "urgente, nécessaire et réalisable"
- la rénovation du Centre-ville: hôtel de ville, place du marché, terrasse Turcotte, rue Des Forges

- les problèmes croissants de circulation et de stationnement au cœur de la ville.

Les journalistes de l'époque tenteront une réflexion prudente sur l'Église à l'occasion du centenaire du diocèse, en 1952. Les quarante ans du syndicalisme trifluvien seront analysés en 1953, de même que l'administration municipale (rapport Kellogg), l'interminable grève du textile à Louiseville, la condition ouvrière (les ouvriers trifluviens sont-ils heureux?), l'avenir de la Mauricie et le contrôle du développement régional. Ces causes seront relayées par la radio et la télévision, dans les hebdomadaires locaux par Robert Clark, Jean-Marie Bureau, Raymond Douville, Clément Marchand, Paul Dupuis.

Le patron Émile Jean laissait aux journalistes une entière liberté d'expression, ce qui apparaît dans la foison d'échos, de billets, de chroniques, de reportages, de dossiers. Le journalisme d'enquête, l'éditorial, les pages du samedi complètent les articles d'actualité rédigés par des reporters spécialistes du domaine municipal, politique, artistique, religieux, social.

Que sont devenus ces hommes et ces femmes du *Nouvelliste* de la rue Sainte-Marguerite et du 500, Saint-Georges? Certains ont déjà terminé leur copie: Albert Gaucher, Hervé Biron, Raymond Dubé, Rosario Blanchet, Hector Héroux, Gérard Boulay, Armand "Kid" Martel, Albert Bolduc, Marcel Panneton, Émile Jean, Fernand Gagnon, Roland Lemire, Paul-Émile Plouffe. Plusieurs ont fait carrière au Journal des Débats de l'Assemblée nationale, sous la direction de Benoît Massicotte: Hervé Biron, Jacques Saintonge, Paul-Émile Plouffe, Roland Héroux, France Boucher, Yvon Thériault. D'autres, enfin, ont œuvré dans l'information gouvernementale: Jean-Paul Quinty, Patrick Thériault, Louise Rivard-Plouffe, Benoît Roy; au Soleil: Raymond Dubé, Gilles Boyer, Claude Tessier; à Montréal: Guy Fournier, Antoine Desroches, Denis Masse, René Picard, Gérard et Louise DeCelles.

Clins d'oeil

Parmi les souvenirs de personnes et de choses vues, quelques clins d'oeil sur des moments plus sensibles:

- un matin de septembre 1950, pour célébrer la fête du Travail, mon mariage à la Cathédrale avec Madeleine, l'aînée du barbier Goyette;

- une nuit glaciale de janvier 1951, le pont cassé dans la rivière Saint-Maurice. Pourtant, on venait de l'inaugurer en le qualifiant de "solide comme l'Union Nationale";

- une soirée chez Kerhulu, en compagnie de Félix Leclerc, Gérard Robert, Jean Pellerin et les Compagnons de Notre-Dame;

- un peintre catalan récemment installé à Trois-Rivières, dessinant de son unique main un délicat portrait d'une jeune fille: Jordi Bonet et une demoiselle DeBlois, 1949;

- un drôle de géographe parcourant la région avec l'abbé Albert Tessier: Raoul Blanchard, marchant sa monographie de la Mauricie, 1951;

- Eugène Klimoff, burinant sur la pierre des scènes du Vieux Trois-Rivières. Son frère Constantin au piano;

- Raymond Lasnier dans son fauteuil roulant, à l'ombre du petit kiosque de la terrasse Turcotte, fixant sur son cahier d'esquisses la fumée des bateaux et les



Yvon Thériault
par Gérard Montplaisir 1954

Souvenirs des années 50

reflets des cheminées sur l'eau:

- chez Vanasse, au Corona Cigar, Me Jules Biron discutant l'actualité du matin avec le psychologue Charles Gill et le courtier Frank Spénard;

- Léo Henrichon, Yves Brassard et Jacques Lesieur racontant leur dernière expédition de canot dans le Nord;

- l'inauguration manquée de l'école ménagère de Saint-Jacques de Montcalm pour avoir pris le fossé avec le photographe Roland "Kodak" Lemire. Résultats: deux Français secoués, un photographe égratigné, un journaliste avec une clavicule cassée, tout cela au retour de ma première vacance au Nouvelliste, 1949;

- la dernière ronde d'Albert Gaucher au lendemain de sa mort (Le Nouvelliste, 27 mars 1952).

La période 50 commencée dans le drame de la chute du pont sur le Saint-Maurice, le 30 janvier 1951 s'achèvera sous le choc de la mort de Maurice Duplessis, le 7 septembre 1959. Époque accusée de grande noirceur, mais celle d'aujourd'hui est-elle plus lumineuse?

Faut-il pleurer? Faut-il en rire?

Fait-elle envie ou bien pitié?

Je n'ai pas le coeur à le dire

On ne voit pas le temps passer

Jean Ferrat

Saviez-vous que *Le Nouvelliste* affichait des convictions religieuses dès sa première publication en 1920? Dans une déclaration liminaire de ses principes journalistiques, le nouveau quotidien des Trois-Rivières annonce ses couleurs:

***Le Nouvelliste*, éditorial**

«Premier mot» 30 octobre 1920, p.4.

La proclamation est d'ailleurs complétée par une ouverture sur le domaine social, où *Le Nouvelliste* «désire voir régner la justice et la charité, selon les moyens proposés par le souverain pontife.»

Étonnant pour l'époque vouée aux affaires et à l'agitation des Années folles d'après-guerre. Réaction sans doute à l'envahissement de l'Action catholique et à la présence du Bien Public fondé en 1908 par Mgr F.X. Cloutier comme «oeuvre de la Bonne Presse .»

Le milieu trifluvien se souvient encore de l'idéologie ultramontaine de Mgr Laflèche, des difficultés financières liées à la construction de la cathédrale, de la séparation des diocèses de Trois-Rivières et de Nicolet et de la fondation du séminaire.

Le Nouvelliste s'installe donc au coeur de cette actualité où s'estompe graduellement l'adage que le ciel est bleu et l'enfer rouge. D'entrée de jeu, le nouveau quotidien découpe ses créneaux dans le domaine religieux, en politique, en éducation, au plan social et dans le développement économique de la région des Trois-Rivières.

Comment s'est poursuivie cette information depuis soixante-quinze ans? Quelles images restent gravées dans la mémoire collective? Si on relisait comme un film les 22, 500 cahiers de la collection du *Nouvelliste* de 1920 à 1995...

Les années 20, 30, 40,

L'actualité religieuse occupe une place importante dans la vie trifluvienne depuis les origines de la ville.

Missionnaires, récollets, jésuites, religieuses ursulines demeurent vivants dans les archives et dans les mémoires. L'ancien gouvernement des Trois-Rivières se perpétue à travers l'évêché de 1852. Parmi la trentaine de paroisses rurales, plusieurs ont été fondées sous le Régime français.

La première décennie du siècle est marquée par l'arrivée de communautés religieuses chassées de France et accueillies avec joie par Mgr F.X. Cloutier. Ces recrues arrivent à point nommé pour s'occuper de l'éducation des enfants des nouvelles familles attirées chez nous par l'essor industriel de la ville et de son arrière-pays.

Le Nouvelliste se fait l'écho de ces événements:

1926: l'arrivée des Frères de l'Instruction chrétienne qui s'ajoutent aux Frères des Écoles chrétiennes présents depuis 1844;

1926: fondation du couvent des religieuses de l'Immaculée-Conception;

1927: ouverture du Carmel sur les coteaux;

1931: couvent des Soeurs de l'Assomption;

1935: collège Marie-de-l'Incarnation (école Normale de filles);

L'accroissement de la population amène l'ouverture de nouvelles paroisses:

1926: Très Saint-Sacrement;

1927: Saint-François d'Assise;

1932: Sainte-Marguerite-de-Cortone

Le journal accepte volontiers de propager les «idées sociales» de Mgr F.X. Cloutier qui, depuis 1913, consacre ses mandements à la syndicalisation des ouvriers, au mouvement des caisses populaires, à la «bonne presse.»

En 1925, un jeune abbé (Albert Tessier) se fait l'ardent promoteur des célébrations du Tricentenaire à venir... dans neuf ans. Il publie ses premiers articles dans *Le Bien Public*, mais ne tarde pas à joindre sa collaboration aux rubriques du *Nouvelliste* avec une série d'articles signés Hervé Biron (1932).

Dans ses "*Souvenirs en Vrac*", l'abbé Tessier rappelle qu'en plus de l'hebdomadaire local, «Notre jeune quotidien *Le Nouvelliste* fondé en 1920 entrait à son tour dans la danse. Son directeur Émile Jean, rempli d'initiatives et de bonne volonté, participa de toutes les façons à la poussée du réveil trifluvien. Des collaborateurs surgirent et une soixantaine de Cahiers d'Histoire, de Pages trifluviennes, de livres d'histoire régionale seront lancés dans cette foulée.» (Albert Tessier: *Souvenirs en Vrac*, 1975, Les éditions du Boréal express - page 136)

La période 30-40 rappelle aux Aînés les années de grande misère où les nouvelles prenaient souvent des teintes grises. Même si les Fêtes du Tricentenaire ont été couronnées de succès, elles ne constituaient qu'un divertissement passager. Le problème majeur était le pain et parfois un peu de beurre. L'information de ces années porte sur les diverses réalités de la crise économique avec la soupe populaire servie au «dépôt» de l'hôpital Saint-Joseph, le départ des groupes de Trifluviens pour coloniser l'Abitibi-Témiscamingue (1932), la construction de l'orphelinat Saint-Dominique et l'ouverture de l'hôpital Cooke (1930), la Tour des martyrs de Saint-Célestin (1930), les débuts de l'oeuvre du service social diocésain, de l'abbé Charles-Édouard Bourgeois, la nomination de l'abbé Chamberland comme curé de la nouvelle paroisse Sainte-Marguerite en 1932.

L'encadrement paroissial est fourni par diverses associations de piété ou d'éducation populaire. Un témoin de l'époque, René Carbonneau évoque avec finesse le climat général:

«Sitôt terminées nos études, nous étions invités à nous inscrire dans les «associations». L'univers moral et religieux s'établit, tout comme l'univers matériel, en niches écologiques,... Dans ma ville catholique, les niches écologiques étaient toutes occupées par les associations. Si chaque citoyen ne se sentait pas tenu de s'y embrigader, chacun était relié à l'une d'entre elles par un enfant, un parent, un familier. Le tissu social s'en trouvait renforcé, sous-entendu par le partage de préoccupations supérieures, à la fois distinctes et convergentes. Ces associations prolongeaient nos études, en étaient l'aboutissement naturel: Amicale d'anciens élèves, cercle Lacordaire, Jeunesse ouvrière catholique, L.O.C. conférence de Saint-Vincent de Paul, Tiers-Ordre de Saint-François ou de Saint-Dominique, Ligue du Sacré-Coeur, Garde Notre-Dame, Chevaliers-de-Colomb, Zouaves pontificaux. Un prêtre, aumônier ou animateur, veillait à tenir ces organismes dans la mouvance de l'Église.» (René Carbonneau, *L'enfant qui cherchait Dieu*, Fides 1993, page 66)

Les années 40-50-60

La période d'après-guerre est formée d'une suite d'années fastes qu'on a surnommées «les trente glorieuses», à cause de la prospérité revenue et de l'expansion générale de l'économie. C'est également l'époque du baby-boom et des remises en question de notre conservatisme par une partie de la génération montante.

Le déclenchement du conflit mondial en 1939 n'empêche pas la préparation du Congrès eucharistique de 1941 sur les terrains du séminaire. Événement majeur de l'épiscopat de Mgr Alfred-Odilon Comtois, ce rassemblement des fidèles sous l'égide des mouvements paroissiaux devait soulever un élan de ferveur que *Le Nouvelliste* alimentait dans ses chroniques religieuses des années 1940 et 1941. Un cahier de 48 pages sera consacré à l'événement, le 16 août 1941.

Associations, ligues, confréries se réunissent pour commenter ou organiser leur participation. Les écoles, les salles paroissiales, les sous-sols d'église servent de lieux de rassemblement. La cohésion est d'autant plus facile à réaliser que 22 institutions (écoles, hôpitaux, services sociaux) sont dirigées par des clercs ou des communautés religieuses.

Bientôt, une autre célébration collective s'annonce: le centenaire du diocèse (1952). *Le Nouvelliste* a recruté après la guerre une nouvelle équipe de reporters qui ne demandent pas mieux que faire leurs preuves dans leur spécialité. Le pionnier de la chronique religieuse sera Hervé Biron qui rédigera en 1948 son étude des "Grandcurs et Misères de l'Église trifluvienne".

Par la suite, M. Biron se joindra à Mgr Albert Tessier pour la publication d'un cahier de dix pages dans *Le Nouvelliste* du 23 juin 1950 comme lancement des fêtes du centenaire du diocèse. Plusieurs des 150 «pages du samedi» deviendront en réalité des reportages fouillés sur des thèmes ou des personnages de notre histoire religieuse, par exemple:

- l'histoire des trois frères Harper, prêtres de Nicolet 1950;
- une visite pastorale de Mgr Pelletier dans les chantiers de la Mattawin et chez les Attikameks de Weymontashinguc 1953;
- les 50 ans de présence des Filles de Jésus aux Trois-Rivières le 28 février 1953;
- l'année Mariale au Cap-de-la-Madeleine 17 mai 1954;
- lancement de la Fédération des oeuvres septembre 1953;
- inauguration de la nouvelle église St-Patrick le 17 mars 1955;
- les Abénakis et Notre-Dame de Chartres 1949;
- la première messe du soir au Centre marial de Nicolet le 13 juin 1953;
- l'intervention de Mgr Georges-Léon Pelletier dans le conflit de Louiseville, le 28 juillet 1952;
- la première campagne de souscription de la Plume rouge en septembre 1954;
- onze articles sur les 40 années (1913-1953) de la Corporation ouvrière catholique (Conseil central des syndicats), du 11 au 23 mai 1953.

La Fédération des oeuvres de charité, le Centre de service social et l'Institut psycho-social sont présents dans *Le Nouvelliste* des années 50-60, comme les séminaires de Trois-Rivières et Nicolet, les deux évêchés, le sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, le Père Frédéric, le Centre catholique, les activités paroissiales, etc.

Les scouts, guides, louveteaux, jeannettes se réunissent dans une salle adjacente au *Nouvelliste* de la rue Sainte-Marguerite. Un petit noyau d'amateurs d'histoire régionale maintiennent la flamme de la recherche aux Archives Pierre-Boucher du séminaire. L'action sociale initiée par Mgr Cloutier en 1913 se pour-

suit dans le syndicalisme, les caisses populaires, les coopératives d'habitation, la Fédération des oeuvres, le service social diocésain.

Le Nouvelliste accueille régulièrement l'information produite par tous ces organismes. L'information religieuse et sociale devient un service régulier envers ses lecteurs majoritairement catholiques. Le chroniqueur Paul-Émile Plouffe écrira - le 12 juin 1954 - que «l'histoire trifluvienne s'est écrite dans la page locale du *Nouvelliste*.» Une relecture des pages du quotidien montre la justesse de son observation...

Des années 60 à nos jours

Les trente-cinq dernières années ont été zébrées de changements et de remises en question de nos façons traditionnelles de penser et de vivre. Après un quart de siècle de régime duplessiste, les Québécois ont confié la gouverne de l'État à plusieurs administrations: Union nationale, libéraux, péquistes. De son côté, l'Église vivait aussi des périodes de réflexion. En plus du Concile Vatican II, tenu à Rome de 1962 à 1965, le diocèse de Trois-Rivières a connu en 1949 son deuxième Synode diocésain (le premier avait eu lieu en 1911) et en 1971-1975 son premier Concile pastoral diocésain.

Au Québec, l'éducation prenait le virage du rapport Parent en 1964, bientôt suivi des bouleversements associés au rapport Castonguay-Nepveu (1970) sur les Affaires sociales et la santé. Deux référendums ont questionné la population sur l'identité québécoise dans le grand ensemble canadien.

D'autre part, Trois-Rivières n'échappe pas au déclin général de la cléricatisation et à la montée de la laïcisation de la société québécoise. Des secteurs névralgiques sont touchés: le système scolaire, les hôpitaux, les services sociaux, les loisirs, l'emploi, la consommation, l'économie. La désaffection religieuse se traduit par une baisse de la pratique dominicale et un relâchement de l'encadrement paroissial. Dès ce moment on apporte une attention plus marquée à l'administration des fabriques dans les diocèses.

Depuis une trentaine d'années, le diocèse de Trois-Rivières s'est doté de moyens modernes d'information. Son Bureau des communications sociales publie depuis 1966 un journal d'information et d'animation pastorale: *Église de Trois-Rivières*, 8 parutions par année, tirage 3 000 exemplaires. D'une facture contemporaine, ce journal de huit pages présente de courts articles d'information, des réflexions sur l'actualité, sur la pastorale dans divers milieux, sur l'action bénévole, sur les enjeux de notre époque. De nombreuses photos émaillent les articles signés par une quinzaine de collaborateurs et collaboratrices. La direction générale du journal est confiée à Pierre Montreuil, un ancien chroniqueur du *Nouvelliste*, entouré d'une équipe de six personnes.

Est-ce supposer que les lecteurs du *Nouvelliste* sont aujourd'hui privés d'information religieuse? *Le Nouvelliste* peut compter sur des textes de qualité de son chroniqueur Marc Rochette. À preuve, deux reportages récents sur un demi-siècle de sacerdoce du chanoine Raymond Langevin (15 octobre 1994) et sur les 50 ans de sacerdoce de Mgr Laurent Noël (11 juin 1994).

L'expression traditionnelle de la piété populaire est conservée dans les échos des neuvaines et pèlerinages au sanctuaire du Cap, aux fêtes de la bonne Sainte-Anne d'Yamachiche et de La Pérade.

Par ailleurs, d'autres nouvelles relèvent davantage de la pastorale sociale: Noël du pauvre, engagements sociaux des jeunes, rencontres entre générations, initiatives porteuses d'espérance pour un monde meilleur malgré un contexte

régional attristant (chômage, fermeture d'usines, pauvreté, délinquance, etc).

En plus de faire connaître les événements liés à l'actualité religieuse *Le Nouvelliste* maintient, depuis les années 1966, une rubrique hebdomadaire de commentaires sur ce secteur. Actuellement, la rubrique du samedi se nomme *Signe des temps*. La rédaction est confiée à d'excellents commentateurs religieux: les abbés Jean Panneton, Yves Dostalcr et Gérard Marier, Sr Hélène Bélanger, o.s.u., messieurs Jérôme Martineau, François Guillemette, mesdames Pierrette Maheu-Despin et Aurore Descôteaux. L'actualité y est commentée avec discernement à la lumière de l'Évangile.

Ainsi se prolonge en 1995 l'adhésion initiale du *Nouvelliste* de 1920 aux «croyances de nos pères et aux enseignements de l'Église». Aux lecteurs de mesurer leur propre fidélité à ces engagements.



Les 50 ans de journalisme de M. Hector Héroux avaient été soulignés avec éclat à Tavibois, en présence des dirigeants du journal et des membres de la rédaction, auxquels s'étaient joints des amis du héros de la fête.

Ci-dessus, première rangée, de gauche à droite, Sylvio Carle, Pierre Dansereau, président-éditeur, Mgr Albert Tessier, Bella Beaulac, Raymond Douville, Hector Héroux, Roger Brien, Maurice Dansereau, président de CHLN, Fernand Gagnon et Me Jean-Marie Bureau. Deuxième rangée, Paul-Émile Guy, Claire Roy, et Paul-Émile Plouffe.

Troisième rangée, Gilles Méthot, Jean Bellemare, Jacques Laberge, Roland Héroux, Albert Bolduc, Marcel Panneton, Yvon Thériault et Luc-André Biron.

Quatrième rangée, Jean-Claude Beaumier, Hervé Biron, Roger Lamontagne, Jean-Paul Quinty et Gérard Marchand.

Dernière rangée, Rénald Savoie, Jean-René Ferron, Gérard Boulay, Normand Girard, Gérald Godin, Pierre L.Desaulniers et Jean Laurin.

Les femmes dans l'information au Nouvelliste depuis 75 ans

par Doris V. -Hamel



LE NOUVELLISTE fait place aux femmes. Il est présent. Les courants de pensée s'y inscrivent quotidiennement. *LE NOUVELLISTE* est une entité vivante. Son cœur bat au rythme de sa population lectrice. Son cerveau multiplie à l'infini ses cellules depuis la parution de son premier numéro. Il répond ainsi honnêtement aux multiples attentes d'une population qui lui demeure fidèle de génération en génération.

De La Tuque à Drummondville, de Portneuf à Berthier-Joliette, sans oublier Trois-Rivières, les lectrices et les lecteurs lisent et discutent les nouvelles du jour parues dans *LE NOUVELLISTE*. Ce quotidien régional sait refléter la vie d'une population en étant de son temps.

On constate, à la relecture du tout premier numéro déjà, cette volonté d'informer qui se poursuit depuis, quotidiennement.

J'ai donc pensé emprunter la personnalité de mon arrière-grand-mère, une lectrice qui a grandi à Sainte-Geneviève-de-Bastican ainsi que celle de ma grand-mère, Georgiana Marchand-Massicotte qui a élevé sa famille, à Saint-Tite: les Louise, Irène, Olivine, Cécile, Alida, Arthur, Charles et Georges.

Je me suis imaginée, lisant comme elles le nouveau quotidien chaque matin..., ou presque, depuis le 30 octobre 1920.

L'histoire des femmes, au jour le jour...

Les Canadiennes ont obtenu le droit de vote aux élections fédérales, en 1918. La publication de la première édition du quotidien *LE NOUVELLISTE* inscrit dans la région Mauricie-Bois-Francs-Drummond la date du 30 octobre 1920 comme le point de départ d'une grande aventure régionale dans l'information écrite.

Dès 1920, douze pages de nouvelles, chroniques et statistiques sont proposées à la population. Dans la première édition parue le 30 octobre 1920, une page entière est consacrée aux lectrices!

Le premier numéro se vend deux sous.

À la UNE, on peut lire, ce jour-là, vingt et une nouvelles. En voici deux: «Mademoiselle Joséphine Buisson, fille de notre ancien concitoyen Monsieur J.E. Buisson épousera M. Ludger Catellier, avocat et aviseur en loi de la Commission fédérale des achats.» «La population des Trois-Rivières, selon les autorités religieuses, se chiffre à 23,039 âmes: 22,239 catholiques et 800 protestants.»

Madeleine du Cap, première chroniqueuse, choisit comme devise «À l'oeuvre». Elle traite de littérature, d'art culinaire et d'hygiène. Madelon invite lectrices et lecteurs à acheminer des questions brèves, d'ordre général. Elle y répondra dans NOTRE COURRIER.

Des pensées sont publiées. Nous en avons retenu deux: «Le bon Dieu, même quand il envoie l'épreuve, a des douceurs de mère» et, «Celui qui est content de rien ne contente personne»...

Vous voulez mieux paraître? Toute question relative à la toilette recevra une réponse dans une chronique consacrée à la mode: ou encore, si vous le désirez, par courrier. Les personnes qui veulent obtenir une réponse personnelle par courrier devront inclure à leur envoi, une enveloppe affranchie. (Mme Gunn s'efforcera de donner une réponse pratique à toutes questions relatives à la toilette des dames, jeunes filles et enfants. Mme Gunn est une sommité dans le monde de la mode.)

Les femmes canadiennes

Les femmes canadiennes de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste sont invitées par la Catholic Women's League à coopérer à son oeuvre dans le développement social de la femme canadienne. Mme Henri Gérin-Lajoie prend la parole au Monument National lors d'une séance sous la présidence d'honneur de Mgr Georges LePailleur. «Récemment, dit-elle, cette société soeur fit appel à toutes les sociétés féminines du genre de la nôtre, leur demandant de coopérer à son oeuvre d'une façon plus étroite.»

Mme Gérin-Lajoie a assisté au récent congrès de la Catholic Women's League, invitée par la société soeur. Une résolution y a été adoptée à l'unanimité.

Cette résolution comportait la fondation d'un comité national des femmes catholiques du Canada, composé d'un nombre égal de déléguées, élues par la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la Catholic Women's League.

Un programme d'études qui conviendrait aux deux sections française et anglaise sera élaboré. Les membres étudieront la lutte contre le divorce, l'instruction civique de la femme, l'instruction religieuse dans les cercles professionnels et la lutte contre l'indécence des modes. En février 1921, un grand congrès des femmes catholiques du Canada se tiendra à Montréal.

Les femmes et la politique

Dans une assemblée politique en vue des élections du 6 décembre 1921, l'édition du *NOUVELLISTE* du 21 novembre nous apprend que l'ex-premier ministre, M. Lomer Gouin, M. Ernest Lapointe, candidat dans Québec-Est, l'honorable Jacques Bureau et M. Georges Amyot, conseiller législatif et manufacturier de Québec, prennent la parole au manège militaire. En première page, il est mentionné qu'il s'est rarement tenu, aux Trois-Rivières, d'assemblée aussi enthousiaste que celle qui a eu lieu, hier après-midi.

S'excusant de parler de chiffres, Sir Lomer Gouin s'interrompt pour s'adresser aux dames. «Mesdames, dit-il, il faut vous habituer au progressisme de la politique, maintenant que vous êtes sur un même pied d'égalité. C'est pourquoi vous devez savoir l'importance du vote que vous devrez donner. Pour cela, il faut être au courant des questions politiques.» Il poursuit en sollicitant la confiance des électrices et des électeurs.

Importance des accessoires

Dans la même semaine, Mme Gunn, conseillère de mode au service du *NOUVELLISTE*, disserte sur les accessoires, leur importance dans la tenue vestimentaire des femmes et des hommes. Sa chronique s'intitule «Les riens de la mode.»

Des recettes sont proposées aux lectrices et aux lecteurs. Il y a des gerbes de pensées. Madeleine du Cap remercie, dans sa chronique hebdomadaire, un peintre qui a contribué, par son talent, à semer le goût de la paix et de la sérénité.

Discours politiques au féminin

Pour la première fois, on entend des femmes parler de questions politiques. À l'hôtel de ville des Trois-Rivières et à l'école Saint-François-Xavier, Mmes Dupont, de Grand-mère et Chaloux, de Montréal, appuient les candidats de leur choix.

Mme Dupont dit: «Nous avons le droit de vote: ce n'est pas que nous le réclamions, mais, puisqu'on nous l'a donné, il faut le prendre et c'est notre

devoir de voter. Notre vote est aussi fort que celui d'un homme.» On a ovationné le discours de Mme Dupont. Les hommes enlèvent leurs chapeaux et agitent leurs mouchoirs. Mme Dupont peut être fière de son succès oratoire. (*LE NOUVELLISTE*, 21 novembre 1921).

Un projet de loi controversé

Le projet de loi sur le divorce, présenté par le Dr De Martigny, en 1919, a divisé les Canadiennes et les Canadiens. *LE NOUVELLISTE* rapporte: M. Émile Massicotte, dernier orateur à l'hôtel de ville des Trois-Rivières dit, entre autres choses: «Meighen (Arthur Meighen, premier ministre du Canada du 10 juillet 1920 au 29 décembre 1921 et du 21 juin 1926 au 25 septembre 1926) avait constaté que le parlement était tellement sale, qu'il avait cru nécessaire de mobiliser toutes les femmes du Canada pour faire UN GRAND MÉNAGE!»

À l'école Saint-François-Xavier

Mme Chaloux, venue de Montréal pour parler de politique aux dames des Trois-Rivières, a d'abord rappelé à son auditoire la mémoire de Lady Laurier, épouse de Sir Wilfrid Laurier et patriote regrettée.

«C'est un plaisir nouveau pour moi de venir, ce soir, vous adresser la parole et vous parler du droit de vote que les femmes viennent d'acquérir au Canada. Cette première élection, dans laquelle les femmes vont être appelées à jouer un rôle aussi important que celui des hommes, marquera une étape dans notre histoire.»

«Maintenant les femmes réalisent que, pour accomplir leur devoir d'électrices, elles doivent se livrer à l'étude ardue des questions politiques et sociales», a-t-elle poursuivi. «Ce rôle nouveau de la femme doit augmenter chez elle l'intérêt qu'elle porte à ses enfants et elle comprendra la nécessité qu'il y a, pour elle, de détruire les idées dissolvantes. Le siècle actuel est le siècle de la femme, elle est l'unité autour de laquelle se forme le foyer, et le foyer est le soutien de la nation.»

Un luxe, se vêtir de neuf?

Dès 1920, les annonces publiées dans *LE NOUVELLISTE* des plus grands magasins de confection de la région proposaient des robes à six dollars cinquante; des paletots à quinze dollars, des chapeaux pour femmes ou hommes à... deux dollars.

Invitation spéciale

On invite, dans un encadré publié en première page, les lectrices et lecteurs à venir au *NOUVELLISTE* afin d'apprendre rapidement les résultats des élections fédérales, le 6 décembre 1921.

Une femme élue!

Une femme a été élue à Grey-Sud-Est, en Ontario, Mlle McPhail.

Les résultats des élections, un succès

Il y eut plus de 2000 personnes en attente des résultats des élections du 6 décembre 1921, devant les bureaux du journal *LE NOUVELLISTE*.

Nouveau visage

En décembre 1921, une nouvelle chroniqueuse, Ève-Line encourage les femmes à retourner au foyer. Dans la page consacrée aux lectrices, les sujets sont variés.

Collation de diplômés

À la Une, le 19 décembre 1921, on souligne la collation de diplômés à quatre gardes-malades: Estelle Du Montier, Jeanne Brunelle, Estelle Hébert et Èva Massicotte. La cérémonie a eu lieu la veille à l'hôpital Saint-Joseph, lors d'une réunion présidée par le Dr Olivier Tourigny.

La vraie beauté

Une page du foyer répond aux attentes des femmes, en 1929. On y trouve des conseils utiles sur la santé. La vraie beauté vient de l'intérieur. Elle n'est pas le résultat de l'application des cosmétiques. Un bon teint, des yeux clairs, des dents blanches embellissent la personne.

Des dessins illustrent différents légumes dans une chronique du vocabulaire par l'image. Préférez-vous l'ail ou l'oignon? Peut-être seriez-vous intéressés d'apprendre, encore aujourd'hui, que leurs vertus et leurs propriétés spécifiques sont inestimables?

Auriez-vous cru que les Hébreux regrettaient les oignons d'Égypte qu'ils mangeaient crus? Les oignons composent une nourriture hygiénique; quand ils sont mangés crus, leur goût piquant devient sucré.

Implication des membres de l'I.O.D.E.

Les membres de l'International Order of the Daughters of the Empire (I.O.D.E.) s'impliquent dans la campagne du timbre de Noël, qui débute aujourd'hui, rappelle *LE NOUVELLISTE* du 26 novembre 1929.

La lutte à la tuberculose soulève l'intérêt du public qui donne généreusement. L'I.O.D.E. a souscrit dix dollars et la North Shore Power Co., cinquante.

Souhais d'Hélène

"Bonjour, bon An, petits et grands!" C'est ainsi que s'exprimait Madame Hélène Brouillette-Beauséjour, de Grand-Mère, (la bibliothèque municipale porte maintenant son nom). Elle trouve charmante la tradition d'échanger souhaits et poignées de mains et même des cadeaux aux fêtes de Noël et du Jour de l'An; une agréable façon d'affirmer l'affection que l'on porte aux parents et amis. Elle ajoute: "une coutume solidifiant la chaîne des vœux de bonheur, qui sont comme une espèce d'incantation contre le malheur. Que la paix et le radieux espoir illuminent l'aube nouvelle."

1930

De sages conseils

En janvier 1930, la chroniqueuse Simone disserte sur ce qu'on dit de nous. Des médecins, sollicités par la rédaction du *NOUVELLISTE*, viennent encourager la population à consommer de la levure à cause de ses effets bénéfiques sur la santé.

Nouvelle échelle de salaires pour les institutrices

La Commission scolaire adopte la nouvelle échelle de salaires annuelle pour les instituteurs laïques. Sous la présidence de M. J.A. Trudel, notaire et de MM. les commissaires J.A. Pichette, L. Thellier, H.P. Boisvert et O. Boisvert, les instituteurs recevront une augmentation de trente dollars tandis que les institutrices auront vingt-cinq dollars. La première moitié de douze dollars cinquante sera donnée à la fin du mois et le reste, à la fin de l'année.

Le minimum des salaires pour les instituteurs est de neuf cents dollars et le maximum, de mille six cents dollars. Les augmentations sont fixées à cinquante dollars pour les deux premières années. Elles seront ensuite de cent dollars par année.

Le minimum pour les institutrices est fixé à sept cents dollars. L'augmentation pour les deux premières années s'élèvera à vingt-cinq dollars pour monter ensuite annuellement. (*LE NOUVELLISTE*, 25 janvier 1930).

Les lettres

Une première chronique est consacrée aux lettres, en janvier 1930. Elle annonce la création d'un Prix littéraire offert par le Cercle littéraire des Trois-Rivières.

Inauguration de l'hôpital Cooke

Le nouvel hôpital Cooke ouvrira ses portes le premier mai, peut-on lire en première page du *NOUVELLISTE*, le 30 janvier 1930.

L'hôpital Cooke, masse aux belles couleurs jaunes et brunes, tranche gaiement sur la neige des côtes avec un extérieur complètement terminé depuis hier, alors qu'on mettait en place la dernière corniche du toit, en bandes d'argent claires dans le couchant rose, écrit le journaliste.

MM. Asselin et Denoncourt, architectes et B.J. Trépanier, entrepreneur se firent un plaisir de faire visiter le bel édifice à notre représentant et lui donnèrent toutes les explications demandées.

Dans huit jours, le chauffage de l'hôpital sera commencé, avec un système moderne installé par MM. Germain et Frères.

Les entrepreneurs espèrent livrer l'immeuble pour le premier mai, alors qu'un personnel de 45 personnes, religieuses, infirmières et laïques, sous la direction des Filles de Jésus, commencera à héberger les pauvres victimes de la peste blanche (appellation familière de la tuberculose: Bacille de Koch; Robert Koch, médecin et microbiologiste allemand, prix Nobel 1905, a réalisé la préparation de la tuberculine après avoir découvert le bacille de la tuberculose, en Allemagne, en 1882).

Bonne nouvelle

Une nouvelle usine d'aéroplanes ouvrira ses portes, le premier mars 1930, à Cap-de-la-Madeleine, selon M. Jacques P. Auplek, vice-président de Fast air.

La simplicité

Dans la page consacrée aux lectrices, on se demande pourquoi ne pas cultiver la simplicité, cette vertu si difficile à partager. Simone, dans son premier billet de février 1930, encourage les lectrices et les lecteurs à cultiver la vertu de simplicité.

Il y a des capsules de conseils pratiques de santé, de nouvelles idées vestimentaires et de courtes recettes simples à réaliser pour compléter la page de «Madame au foyer».

Pour aimer l'hiver...

Trois-Rivières s'est éveillée toute blanche hier matin.

Sur la ville vaporeuse se déroulaient des dentelles de jeune mariée.

Des voiles de communicantes s'accrochaient aux lilas, aux rosiers, aux arbustes. Un souffleur de verre magique avait gonflé les branches de tous les arbres en une féérique beauté.

Dans les pommiers, les grand-mamans, revenues sans doute pendant la nuit, avaient filé toute la laine de leurs greniers pour la mêler, l'étendre, en écheveaux clairs, à tous les bourgeons.

De chaque orme montait vers le ciel, le bouquet de cristal ou de nacre de perle, comme on en voit parfois dans les églises, sous les cierges allumés.

Les vignes des maisons de pierre, ici et là, laissaient tomber jusqu'au sol une chevelure blanche et douce au regard.

Le parc Champlain avait une beauté sans égale.

La blancheur des branches rendait encore plus blanches les écorces des merisiers et des bouleaux.

Dans cette masse de cordelettes claires l'on distinguait à peine la cathédrale, silhouette grise et toute chargée d'ombres.

À onze heures et durant tout l'après-midi, le frimas tomba peu à peu sur la terre.

Le soleil n'osait pas changer en larmes cette beauté mouvante et le givre se perdait vite dans la neige du sol. (*LE NOUVELLISTE*, 31 janvier 1930).

Centenaire des Filles de Jésus

Le centenaire des Filles de Jésus intéresse des délégations de toutes les communautés religieuses du district. Une messe pontificale chantée par Son Excellence Monseigneur A.-O. Comtois a réuni les ecclésiastiques ainsi que plusieurs délégués de communautés religieuses de l'extérieur, apprend-on, en première page le 27 novembre 1934.

Le Timbre de Noël

Le comité du Timbre de Noël encourage la population à éloigner les dangers de la tuberculose en préférant le timbre orné de la croix de Lorraine à tout autre sur nos lettres et colis de Noël.

La J.O.C. s'implique

La Jeunesse ouvrière catholique (J.O.C.) propose son calendrier à la population.

Fondée depuis à peine deux ans, aux Trois-Rivières, la J.O.C. a déjà réalisé une partie de son principal objectif: grouper la jeunesse ouvrière catholique. La J.O.C. réclame de meilleures conditions spirituelles, intellectuelles et matérielles pour la jeunesse ouvrière.

La J.O.C. est appelée, au Canada, à jouer le rôle des jeunesses syndiquées dans les autres pays du monde (*LE NOUVELLISTE*, 29 novembre 1934).

Loi fédérale pour les agriculteurs

Une loi fédérale des plantes racinées potagères définit ainsi les différentes carottes: un minot de carottes doit peser cinquante livres et un sac, soixante-quinze livres.

La catégorie A Canada numéro 1 se compose de carottes de caractères semblables, de variétés qui sont fermes, mais non ligneuses, ou dures, et qui sont pratiquement exemptes de terre, de fentes, de racines secondaires et de dommages causés par les maladies, les insectes ou les agents mécaniques ou autres. La pomme de terre doit rencontrer les mêmes exigences.

Une nouvelle chroniqueuse

Dans la chronique «Entre nous», Solange donne les résultats du concours du *NOUVELLISTE*, «Rêves et désirs pour 1935».

Le premier prix, (trois dollars), a été décerné à Mheie Licth; le deuxième prix, (deux dollars), à Mlle Madeleine Desjardins; le troisième prix, (un dollar), à Mlle Jeanne Trottier des Trois-Rivières. Le quatrième prix, un volume offert par l'ancienne directrice de la «Page du Foyer», Mme Hélène Brouillette-Beauséjour, a été remporté par Noëlle. Les prix en argent ont été offerts par la direction du *NOUVELLISTE* que je remercie beaucoup au nom de tous les habitués de la «Page du Foyer». Je félicite les gagnantes du concours et je remercie ceux et celles qui ont bien voulu y prendre part.

Il est possible de lire l'expression des bons voeux aux amies de la page: «Joyeux Noël et Bonne Année à Joyce, à Mlle Pompadour, à Lierre Givré, à Auréole Azurée, à Busy-Bec et meilleurs voeux de persévérance à Embarras, de Mère Yves.» (*LE NOUVELLISTE*, 3 janvier 1935).

Films de la Mauricie

Le gala pour les Trifluviens de la Métropole a remporté un vif succès, à la Palestre nationale de Montréal.

M. l'abbé Albert Tessier a déroulé ses films sur la vie dans la région de la Mauricie, lors d'un grand gala à Montréal. Ce gala a rencontré un succès extraordinaire, à tel point que la grande salle de la Palestre n'a pu contenir tous ceux qui auraient voulu assister à cette fête.

La soirée avait été organisée par les membres de la section Côte-Cherrier de la société Saint-Jean-Baptiste (M. Alexandre Dupont-Hébert, président).

Les femmes voteront en France

Le droit de vote est accordé aux femmes de France. Un projet de loi présenté par le premier ministre Flandin a été accueilli par un vote de 453 contre 124, apprenons-nous en première page du *NOUVELLISTE*, le 2 mars 1935. La Chambre des députés a approuvé, hier, le suffrage féminin en France et simultanément accordé aux femmes le droit de poser leur candidature aux charges nationales, départementales et municipales.

L'espace diminue...

La direction du journal, selon Solange, auteure de la chronique «Entre nous» dans la page consacrée aux nouvelles de la «Page du Foyer», annonce qu'elle se voit dans l'obligation de diminuer l'espace accordé si généreusement depuis quelque temps. Seuls les communiqués traitant des questions posées seront publiés à l'avenir. Les questions du mois sont: «Le mot bonheur a-t-il la même signification pour tout le monde?...» et, «Que ferons-nous de nos filles?»

Mgr A.-O. Comtois chez les Ursulines

Les pensionnaires et les normaliennes ont reçu notre nouvel évêque. Une adresse contenait une évocation religieuse du passé de Son Excellence Mgr A.-O. Comtois, particulièrement comme aumônier du monastère des Dames Ursulines.

Mgr Comtois invita les jeunes filles à se préparer à l'avenir, à aider les prêtres à lutter contre l'athéisme, car les laïcs sont invités par le pape lui-même à seconder les efforts du clergé devant les forces terribles qui se dressent contre l'Église catholique.

Il exhorte les jeunes filles à vivre leur vie de normaliennes ou de pensionnaires avec cœur et conviction, et à rester toujours pénétrées des bons sentiments qui les animent en ce moment.

Deux prises d'habit

Ces jours derniers s'est déroulée, en la chapelle du monastère des Révérendes Soeurs du Précieux-Sang de Nicolet-Sud, une cérémonie religieuse de prise d'habit d'un caractère tout à fait imposant. Cette impressionnante cérémonie de vêtue, qui eut lieu à sept heures et demie, fut présidée par son Excellence Mgr Joseph Simon Hermann Brunault, évêque de Nicolet, assisté des abbés Calixte Arseneault, prêtre chanoine, supérieur du Séminaire de Nicolet, de M. l'abbé Elphège Lemaire, prêtre aumônier de la communauté des Révérendes Soeurs du Précieux-Sang.

À la conquête de la jeunesse

Depuis trois ans déjà, un certain nombre de jeunes ouvrières ont compris leur dignité de chrétienne et ont compris l'appel de l'apostolat. La J.O.C.F. leur a fourni un champ d'apostolat et une arme de conquête. La première réunion avait lieu, il y a trois mois, dans un salon de MM. Rousseau et Frère; elles étaient dix ce soir-là. Aujourd'hui, (12 mars 1935, en première page du *NOUVELLISTE*), elles sont 300, n'ayant rien perdu de leur ardeur primitive et désirant de plus en plus conquérir toute la jeunesse ouvrière au Christ Jésus. Demain soir, à l'hôtel de ville, la J.O.C.F. organise une soirée récréative et instructive. On y interprétera: Le communisme et l'évangile.

Droit de vote refusé aux femmes

Une fois de plus, on refuse aux femmes le droit de vote au Québec... Le journaliste Edmond Chassé écrit, le 12 mars 1935, en première page du *NOUVELLISTE*, ce qui suit: «À l'ordre, mesdames», s'est écrié le président T.D. Bouchard, en ouvrant la séance de la Chambre au cours de laquelle on a refusé non seulement le droit de vote aux femmes, mais le privilège de se faire entendre au Parlement. Le mot de l'Honorable M. Bouchard a eu autant de succès que celui du Gaspésien, relevé si brillamment par Franc-Nohain: «Bonjour, messieurs...». M. Edgar Rochette (Charlevoix-Saguenay), parrain du projet de loi sur le droit de vote des femmes, a fait un éloquent plaidoyer en faveur de la cause qu'il a épousée avec tant d'enthousiasme et de conviction. Il n'a pas demandé à la Chambre de se prononcer sur le principe de la mesure, mais de la référer au comité des bills publics avec instruction d'entendre les femmes intéressées.

M. le Dr Pierre Gauthier (Portneuf) a proposé en amendement que le projet ne soit pas référé au comité, mais qu'il ne soit lu que dans six mois. M. Rochette a soulevé un point d'ordre en disant que l'amendement était irrégulier et il a été appuyé par M. Maurice Duplessis et M. Paul Sauvé. Le président a rejeté le point d'ordre et le député de Portneuf a expliqué qu'il avait déjà voté en faveur du suffrage féminin, mais qu'il croyait devoir changer d'avis, vu que les arguments contre la mesure étaient irréfutables.

Un peu de tout

Des trucs ménagers, des conseils pour faire ses robes soi-même, et, un billet de la chroniqueuse Laure traitant de la politesse, qui doit s'exercer tout autant à l'égard du petit que du grand, constituent le menu de la page, coiffée du titre, «Pour la ménagère». (*LE NOUVELLISTE*, 8 NOVEMBRE 1939).

Le savoir-vivre

Laure écrit: La politesse passe à tort pour n'être qu'une forme du savoir-vivre. La politesse est, en réalité, l'extériorisation de nos vertus, puisqu'elle traduit et notre bonté et notre bienveillance. La politesse n'est donc autre chose que l'expression de la noblesse de nos sentiments. C'est pourquoi la politesse joue, dans l'existence, un rôle de premier plan, que personne ne songerait à lui contester, du reste.

La politesse ne s'apprend pas. Elle émane de l'éducation, C'est donc en aimant l'enfant, en éveillant sa sensibilité, qu'on créera, en lui, le désir d'être agréable, de faire plaisir, de penser aux autres et d'apprécier les bons traitements, le respect et la considération dont il se sent l'objet, dans son entourage.

Un comité de la Croix-Rouge est créé

Hier soir, en la salle de l'école technique de Shawinigan, a été tenue la réunion, convoquée par son honneur le maire J.-A. Bilodeau, pour fonder le comité local de la Croix-Rouge. Une centaine de personnes étaient présentes.

Le comité local de la Croix-Rouge fut constitué, comme suit: président, son honneur le maire J.-A. Bilodeau; premier vice-président, M. le commandeur Albert Giguère; deuxième vice-président, M. H.S. Reid; troisième vice-présidente, Mme D.M. Fraser, vice-régente de l'Ordre impérial des filles de l'Empire (I.O.D.E.); quatrième vice-présidente, Mme Elliott, cinquième vice-présidente, Mme R. Frigon; secrétaire, M. U. Courteau; trésorier, M. A.R. Meldrum; conseillers, M. J.D. Converse; Mme J. Atkins; Mme James Gignac; M. Norman E. Russell; M. Paul Gagné et Mme J.B. Swift; les vérificateurs sont, MM. W.R. Brown et Henry Pike.

Ce comité se réunira, sous peu, pour procéder à la constitution de sous-comités locaux comme ceux des finances, des travaux, du ravitaillement, etc. (*LE NOUVELLISTE*, 8 novembre 1939).

Pierre angulaire de l'annexe de l'hôpital Saint-Joseph

Son Excellence Mgr Alfred-Odilon Comtois, évêque des Trois-Rivières, a accepté l'invitation des religieuses de la Providence de présider à la bénédiction de la pierre angulaire de l'annexe de l'hôpital Saint-Joseph.

La cérémonie débutera à trois heures. De nombreuses personnalités y ont été invitées, entre autres les représentants des autorités fédérales, provinciales et municipales. La Révérende Mère Donatilde, supérieure provinciale de Joliette, a accepté l'invitation d'être présente elle aussi.

La construction de l'annexe de l'hôpital Saint-Joseph, coin Saint-Prosper et Sainte-Julie, sera terminée en mars 1940.

Croix-Rouge

Les dames et les jeunes filles, qui ont des loisirs et qui veulent se rendre utiles à une oeuvre éminemment charitable et patriotique, sont priées d'aller donner leur nom au bureau de la Croix-Rouge, porte voisine de la Banque de Montréal, 1413, rue Notre-Dame, (en haut), aux Trois-Rivières.

La matière première est fournie. Tout ce qu'on y demande, ce sont des doigts habiles, de la volonté, de l'ardeur au travail et de l'entrain à la besogne.

Une institutrice proteste

Anita Dessureault, institutrice, a intenté une action en dommages au montant de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf dollars et quatre-vingt-dix-neuf cents

contre le commissaire Arthur-F. Dessureault de la municipalité scolaire de Sainte-Geneviève-de-Batiscan.

Cette action résulte de la mise en chômage de cette institutrice que la commission scolaire de Sainte-Geneviève-de-Batiscan n'a pas réengagée en septembre dernier.

Revaloriser l'institutrice rurale

Réunies à Saint-Casimir, pour leur deuxième réunion générale, les institutrices, sous la présidence de Mlle Sarah Germain, du district 21 de l'Association des institutrices rurales tentent de faire progresser leur association, de faire aimer l'institutrice rurale et de la mieux faire connaître, tout en ne négligeant pas pour cela ses intérêts matériels, c'est-à-dire en essayant d'améliorer la situation presque pénible dans laquelle elle s'est débattue par le passé.

M. J.-Charles Magnan, directeur du Service provincial de l'enseignement agricole, Mlle Laure Gaudreault, présidente de la Fédération catholique des institutrices rurales de la Province de Québec; Mlle Marguerite Gaudreault, secrétaire de la même association; Mlle Gabrielle Gaudreault, Mlle Thérèse Rochette et M. Jean-Marie Vachon, agronome du S.A.A. surent captiver l'auditoire, tant par leurs paroles éloquentes que par leurs justes remarques.

Journée de la livre

Sept mille enfants de nos écoles participent à la Journée de la livre. La Journée de la livre aura donné plus de vingt-cinq mille livres. L'objectif a été dépassé déjà de beaucoup et les dons arrivent encore, disait M. l'abbé Bourgeois. Ces marchandises ont été données par la population des Trois-Rivières à l'orphelinat Saint-Dominique.

Dans la page «Pour la ménagère au foyer», Mgr Chevrot souligne que, travailler à l'extérieur de la maison devient à la mode.

L'arbre de Noël des enfants pauvres, c'est le plus beau que vous puissiez trouver en ville, à l'heure actuelle!

Distribution de friandises

Les policiers distribuent six mille sacs de friandises, sous la direction du chef Alide Bellemare, pour une cinquième année consécutive. Six mille enfants des familles pauvres des Trois-Rivières recevront aujourd'hui des étrennes de la police municipale.

1940

Le vote des femmes trouve son parrain

Le premier ministre Adélard Godbout serait le parrain de la loi du vote des femmes, selon une rumeur. La loi du vote des femmes sera présentée à l'Assemblée législative au cours de la session provinciale, qui entrera, mardi, dans sa troisième semaine. (*LE NOUVELLISTE*, 2 mars 1940).

Opinion défavorable au vote des femmes

Le premier ministre de la province, M. Godbout, n'a rien voulu déclarer aux journalistes, hier matin, à la suite de la communication de son Éminence le cardinal Villeneuve publiée samedi et dans laquelle il exprime son opposition au vote des femmes, aux élections provinciales. Pour le moment, M. A. Godbout n'a rien à dire. Il s'est contenté de sourire aux questions posées par les journalistes ou de s'amuser de leurs remarques.

«Il y a encore dans cette province des hommes qui n'ont qu'une parole; quand j'ai donné la mienne, je la tiens», dit le chef du gouvernement.

Le gouvernement libéral ira de l'avant pour accorder aux femmes du Québec le droit de voter. À la dernière élection provinciale, M. Godbout promettait que son gouvernement introduirait le vote féminin dans la province; à la suite de la déclaration d'hier soir, il ne fait plus de doute maintenant que nous aurons très bientôt ce suffrage féminin.

La déclaration de l'honorable A. Godbout est venue comme un coup de foudre à l'Assemblée législative, quand après l'ajournement de la Chambre, le premier ministre a été interrogé par le chef de l'opposition, l'Honorable Maurice Duplessis, au sujet de la loi du vote des femmes.

Le discours du Trône, dit M. Duplessis, fait allusion à une législation au sujet du suffrage féminin. Le premier ministre a ensuite déclaré qu'il entendait passer cette législation dès les premières semaines de la session. J'aimerais savoir si c'est toujours l'intention du gouvernement d'introduire ce projet de loi?

«Je ne puis dire à mon Honorable ami quand cette législation sera présentée, répond l'Honorable Godbout, ni de quelle manière elle sera rédigée. Cependant, je puis lui dire deux choses. C'est premièrement, que, pas plus dans cette législation que dans d'autres, nous n'exploiterons des sentiments élevés au bénéfice de la petite politique. Deuxièmement, —c'est une chose qui le surprendra peut-être— il y a encore des hommes dans cette province qui n'ont qu'une parole. Quand j'ai donné la mienne, je la tiens.» (*LE NOUVELLISTE*, 6 mars 1940).

L'Unité sanitaire au service de la santé

Huit cent dix-huit bébés au-dessous de deux ans ont été examinés, en février, à l'Unité sanitaire des Trois-Rivières, pouvons-nous lire en première page du *NOUVELLISTE* du 6 mars 1940. Le Dr Beaudet a fourni les statistiques suivantes: trois conférences ont été prononcées; on a donné trois cours aux jeunes filles et 350 imprimés ont été distribués.

Incendie à Grand-Mère

La Fonderie de M. J.-E. Albée Matteau, connue sous le nom de Canadian National Foundries, a été rasée complètement par un incendie qui a éclaté vers les sept heures, hier soir. Les pertes totales sont de sept mille dollars, environ, et l'édifice, construit en bois, n'était pas assuré. (*LE NOUVELLISTE*, 7 mars 1940).

Les femmes et la politique

Françoise, dans son billet du 9 mars 1940 questionne le féminisme, qui, selon elle, ne doit pas prendre une forme outrancière.

Est-ce que le droit de vote que nous obtiendrons probablement répond bien à nos aspirations? Si nous nous interrogeons, ne constaterons-nous pas plutôt qu'il nous faudra vaincre certaines répugnances pour l'exercer?

Elle constate que l'influence des femmes peut s'exercer efficacement en dehors des cercles politiques.

Que les hommes ne s'imaginent pas nous faire plaisir en nous donnant un cadeau, le droit de vote, dont nous ne voulons pas. Qu'ils n'oublient pas qu'ils se feront du tort à eux-mêmes en même temps qu'à nous. Car, rien ne pourra jamais les empêcher de toujours vouloir préférer *une femme féminine à une femme féministe*.

Des électrices et des électeurs

Nous apprenons, en éditorial, que pratiquement la moitié de la population du Canada votera le 26 mars 1940.

En 1900, 952,496 suffrages; en 1904, 1,030,186 suffrages; en 1908, 1,173,856 suffrages; en 1911, 1,307,528.

L'élection de guerre de 1917 provoqua une augmentation d'un demi-million, mais c'est en 1921 que, pour la première fois, le nombre des suffrages dépassa trois millions. Les femmes avaient obtenu le droit de vote. Elles s'en prévalurent dans une large mesure et le nombre total des suffrages donnés fut 3,119,306 contre 1,883,329, en 1917. Le nombre des suffrages aux élections de 1925 et 1926 ne marqua que de légers gains. La crise, en 1930, le haussa à 3,992,381. Le record fut atteint en 1935 avec 4,452,576 suffrages.

Des chapelets aux soldats

Mgr Comtois distribuera des chapelets aux membres du régiment des Trois-Rivières stationné au camp d'entraînement du Parc de l'Exposition. Chaque soldat catholique recevra un chapelet donné par les Chevaliers de Colomb du Conseil 1001. Ces chapelets seront bénits par Mgr Comtois.

Générosité des dames des Trois-Rivières

Les dames de la Croix-Rouge ont confectionné au-delà de trois mille morceaux: des mouchoirs, des pansements, des serviettes, des draps et des bas, au local de la Croix-Rouge des Trois-Rivières. (*LE NOUVELLISTE*, 23 mars 1940)

Un recensement de date récente à Manchester montre qu'on y trouve actuellement 20 198 personnes touchant salaires et gages en cette ville. Ces travailleurs se divisent comme suit: 12 763 hommes et 7435 femmes. Les deux principales sources d'emplois de la ville sont la cordonnerie et l'industrie textile.

Ce qui a le plus surpris certains observateurs, c'est le nombre considérable de femmes à gages ou à salaires, quand un si grand nombre d'hommes sont sans ouvrage. Presque la moitié des femmes employées dans les industries locales sont épouses et souvent mères de famille. Une fois de plus se pose donc la question: «Y aurait-il amélioration dans notre situation économique, si toutes les femmes, si les femmes mariées au moins laissaient leur place aux hommes en quête de travail?» (*LE NOUVELLISTE*, 27 mars 1940).

Vertus particulières

Il semble que les Canadiens français possèdent des vertus particulières pour la musique. Rares sont les peuples aussi petits et aussi jeunes qui pourraient se vanter d'avoir donné au monde un plus grand nombre d'artistes dans le domaine de la musique. Sans nommer aucun contemporain parmi ceux qui font aujourd'hui la gloire de notre nation, on peut dire que le Canada français a fait largement sa part. Cette renommée n'a pas attendu notre époque pour faire l'étonnement des critiques.

Dès le siècle dernier, nous avions Calixa Lavallée et Albani, au milieu de bien d'autres. Albani, tout le monde le sait, s'appelaient de son vrai nom Emma Lajeunesse. Elle chanta sur toutes les scènes du monde et partout elle conquiert les populations les plus blasées et les plus saturées d'art. À la suite d'une tournée triomphale en Europe, elle revint à Montréal le 27 mars 1883. Une réception officielle lui fut offerte, la population se porta à sa rencontre et se laissa aller à

la plus folle exaltation. Louis Fréchette lui récita des vers.

C'était un de ces jours où le génie français lance encore un éclair dans notre ciel brouillé. (*LE NOUVELLISTE*, 27 mars 1940).

Éducation complète à l'école ménagère

Son Excellence Mgr Alfred-Odilon Comtois, évêque des Trois-Rivières, a présidé, hier après-midi, à l'inauguration officielle d'une nouvelle annexe au pensionnat Notre-Dame-du-Cap, que dirigent les Filles de Jésus. Et il a fait descendre les bénédictions du Ciel sur cette école ménagère régionale, où l'on s'efforce, depuis dix ans, à donner à nos jeunes filles une formation féminine complète.

À l'heure actuelle, il y a dix-huit écoles ménagères régionales, dans la province de Québec. L'école du Cap-de-la-Madeleine compte parmi les premières de ces écoles, qui donnent à la société d'aujourd'hui ce qui lui manque le plus: de vraies femmes, qui ont droit à une éducation complète, même si elles ne se destinent pas à la vie religieuse. (*LE NOUVELLISTE*, 6 mai 1940)

Diplômées à Saint-Joseph

Six infirmières, Cécile Tremblay, Geneviève Lemay, Gertrude Parent, Rachel Massé, Marguerite Baril et Rose-Hélène Bissonnette ont reçu récemment leur diplôme à l'hôpital Saint-Joseph.

Travail féminin

Au sein d'une démocratie, les femmes n'ont-elles pas le droit de toucher un salaire et de pourvoir aux besoins de la famille?

Des mesures ont été récemment prises pour écarter les femmes des emplois lucratifs. Des projets de loi furent soumis à la législature de huit États de l'Union américaine, demandant de congédier les épouses qui ont un emploi civil et dont le mari travaille ou a suffisamment de revenus pour pourvoir aux besoins de la famille. Dans l'état de l'Illinois, le projet de loi présenté comportait le refus d'emplois aux femmes dont le mari touchait un salaire minimum de mille cinq cents dollars par an. Un référendum effectué dans le Massachusetts autorisait à légiférer dans le même sens, mais la Cour suprême de cet état a déclaré que des lois visant à écarter les femmes des emplois civils constitueraient une violation et de la Constitution du Massachusetts et de celle du pays.

La League of Women Voters et le U.S. Women's Bureau protestent énergiquement contre cette supposition. Ces organisations se font le porte-parole des épouses et des mères qui ont un emploi lucratif et affirment que, si les femmes travaillent, c'est parce que la nécessité les force d'agir ainsi. Elles rappellent les résultats d'enquêtes faites par des économistes du gouvernement, résultats qui établissent qu'un nombre considérable de femmes mariées sont l'unique soutien de la famille et qu'un plus grand nombre encore contribuent aux besoins du foyer. Elles font remarquer que la main-d'oeuvre féminine est la résultante et non la cause de la dépression économique.

Les femmes obtiennent le droit de vote

Le 26 avril 1940, en première page du *Nouvelliste* on pouvait lire: «Depuis hier soir, les femmes du Québec ont le droit de vote». La loi a été sanctionnée par le lieutenant-gouverneur Fiset.

Depuis vingt ans le bill du suffrage féminin revenait régulièrement devant les Chambres. Un vote de treize contre cinq au Conseil législatif, a permis de le faire adopter.

Sir Eugène Fiset, lieutenant-gouverneur, a sanctionné, hier soir, à six heures trente, la Loi accordant aux femmes du Québec le droit de vote et d'éligibilité.

C'est définitif: les Québécoises pourront voter aux élections provinciales et y poser leur candidature, à compter du 1er janvier 1941.

La sanction du lieutenant-gouverneur, consécutive à l'adoption du bill du suffrage féminin par le Conseil législatif, constitue un fait historique dans notre province.

La date du 25 avril demeurera la date du vote des femmes dans les annales canadiennes-françaises.

Depuis vingt ans, le bill du suffrage féminin revenait avec une régularité touchante devant nos Législatures provinciales. Et avec une régularité non moins touchante, nos députés, en immense majorité, se prononçaient contre ce projet de loi.

Cette fois, les majorités écrasantes, à l'Assemblée législative et au Conseil législatif, ont voté pour le suffrage féminin. Et la province de Québec, qui était la dernière où les femmes ne votaient pas a imité Ottawa et les huit autres provinces du pays, où les femmes exercent déjà depuis plusieurs années leur droit de suffrage.

Le vote donné par le Conseil législatif sur le suffrage féminin s'est partagé comme suit: pour: les honorables Laferté, Brais, Simard, Carrell, Tremblay, Grothé, Thériault, Nicol, Roy, Moreau, Lemieux, Scott et Fisher (M. Fisher a été le seul membre de la gauche à appuyer la mesure); contre: les honorables Chapais, Giroux, Baribeau, Bertrand et Martin; absents: les honorables Daniel, Choquette, Raymond et Ouellet.

Les suffragettes aux robes multicolores et aux parfums capiteux remplissaient les galeries du Conseil législatif, hier après-midi, comme elles avaient rempli celles de l'Assemblée législative, pour entendre ce qu'on dirait du suffrage féminin.

«Les femmes que je vois ici sont les mêmes que je voyais il y a vingt ans», a déclaré l'honorable Martin en jetant un coup d'oeil sur l'assistance.

Travail bien fait à la Croix-Rouge

Le public n'est pas au courant de l'effort déployé par toutes et chacune des admirables travailleuses de chez nous qui se dévouent dans le silence à l'oeuvre essentielle de la Croix-Rouge.

LE NOUVELLISTE ne croit trahir aucun secret en révélant ce qu'on fait aux Trois-Rivières pour nos soldats. Il le dit simplement pour joindre son hommage à celui des membres du comité envers toutes celles dont les doigts agiles accomplissent tant de merveilles.

Le comité recoit la matière brute, il l'assortit, la divise, la distribue. Il veut des mouchoirs, des pansements, des serviettes, des taies d'oreillers, des draps, des bas, des écharpes, des genouillères, des chandails, des poignets tricotés, des mitaines, des passe-montagnes, etc., des piqués ou des robes d'hôpital, et ainsi de suite. Les mains trifluviennes ont déjà confectionné et livré aux autorités près de trois mille de ces objets finis selon toutes les règles de l'art.

Tous les jours, on recoit de nouvelles adhésions à la Croix-Rouge. Elles sont accueillies à bras ouverts. Il y a tant à faire!

Mme Girardin, présidente du Cercle des Fermières.

Mme Léon Girardin a été élue présidente du Cercle des Fermières de Yamachiche. Les autres membres du conseil sont, Mmes Jean-Baptiste Grenier, vice-présidente; Elphège Bellemare, trésorière; Armand Pellerin, bibliothécaire. Les conseillères sont Mlle Gabrielle Boulanger; Mmes Maurice Proulx; Arthur Lafontaine. L'aumônier est M. le curé Elzéar S. de Carufel. Les agronomes MM. Gérard Champoux et Thomas-Eugène Boivin.

Le Cercle des Fermières de Yamachiche compte quarante membres et cinq aspirantes. Mme Eugène Désaulniers et Mlle Juliette Chaîné ont donné une démonstration de gants tricotés.

Le travail au féminin

Le travail au féminin a pris, depuis le début du siècle, une extension extraordinaire. La guerre 14-18 a forcé à recourir au travail féminin pour exécuter maints travaux jusque là réservés aux hommes. La mobilisation des hommes leur fit substituer les femmes.

C'eut été ignorer tout de notre vie économique et commerciale moderne d'escompter qu'au lendemain de la fin des hostilités, le vieil ordre des choses pourrait se rétablir. Sans doute, le travail féminin disparut de certains domaines, mais demeura dans maints autres où il s'était solidement implanté.

On estime qu'actuellement, aux États-Unis, plus de onze millions de femmes travaillent. En certains milieux on affirme que si l'industrie et le commerce congédiaient les femmes mariées et les jeunes filles qui se marient, on aurait tôt fait de supprimer le chômage chez les hommes.

Le travail au féminin est donc l'objet de vifs débats aux États-Unis. Ainsi tout dernièrement, une commission d'enquête se demandait si le congédiement des femmes salariées contribuerait à résoudre le problème du chômage et si l'on pourrait en venir à une telle solution sans porter préjudice à la main-d'œuvre féminine? À cette question, deux grandes associations féminines ont répondu en protestant vivement.

Toute législation, dit-on, visant à écarter les jeunes filles qui se marient et les femmes mariées des emplois civils, irait à l'encontre du principe d'égalité de tous les citoyens, principe reconnu par la Constitution du pays. Elle porterait atteinte aux familles pauvres.

Ajouter des poches aux vêtements féminins

Les femmes ne prendront pas le pouvoir tant et aussi longtemps que leurs vêtements ne montreront pas autant de poches que ceux des hommes qui peuvent en compter jusqu'à trente-quatre!

Documentez-vous auprès de votre grand-mère. «Oui, ma petite, dans mon temps, on avait une poche, plusieurs même, à la jupe, au jupon. On y trouvait mouchoir, clés, bourse et chapelet, parfois un calepin et un crayon. Ah! que c'était donc commode!»

N'allez pas lui dire qu'il était disgracieux de retrousser sa jupe pour fouiller dans le jupon... la poche faisait une disgracieuse saillie sur le genou...

Certaines affiches, éditées par le compte de Défense passive, conseillent à la femme de porter sur elle, et non dans un sac volant, ses papiers et autres choses précieuses. Voilà qui peut nous inciter à réfléchir à l'importance des poches dans les vêtements féminins.

Pour son retour en Angleterre

Lady Tweedsmuir, qui à la suite de la mort de son illustre époux, doit retourner en Angleterre, a suscité auprès des Trifluviennes une vague de générosité. Mme Atchez Pitt, épouse de son honneur le maire, et Mme Édouard Bureau recueilleront jusqu'au 15 mars les souscriptions qui seront faites par les Trifluviennes pour faire un don à Lady Tweedsmuir. Ces souscriptions ne doivent pas excéder le montant d'une piastre. Mmes Pitt et Bureau enverront la somme recueillie aux Trois-Rivières à Lady Fiset, épouse du lieutenant-gouverneur.

Un Carnet mondain reflétait la vie sociale, en voici quelques exemples: «Mariage de Gertrude Perreault, fille du docteur Nestor et de Mme Perreault, du Cap-de-la-Madeleine, avec M. Paul Lajoie, des Trois-Rivières, fils de Mme et M. Richard Lajoie, décédés. La bénédiction nuptiale aura lieu en l'église Sainte-Madeleine, du Cap-de-la-Madeleine, lundi le 25 mars 1940, à 10 heures. Pas de faire-part»; «Mlle Aline Ricard des Trois-Rivières fait un séjour d'une semaine à Ottawa et à Hull, en visite chez Mme et M. Antonio Ricard, autrefois des Trois-Rivières»; «Mlle Rachel Gignac de Yamachiche était de passage aux Trois-Rivières la semaine dernière»; «Mlle Simone Lanouette de La Pérade était dans notre ville samedi dernier.»

Écoles ménagères

Les parents reconnaissent, de plus en plus, l'enseignement pratique des écoles ménagères. Ces écoles où les élèves apprennent à devenir des femmes avec tout le sens moral et pratique que l'appellation comporte. Elles constituent aussi un encouragement pour les parents qui ont confié l'éducation de leurs enfants aux Filles de Jésus. L'inauguration officielle, hier, par Mgr Alfred-Odilon Comtois d'une nouvelle annexe au pensionnat Notre-Dame-du-Cap a permis de rendre hommage aux religieuses qui s'efforcent, depuis dix ans, à donner à nos jeunes filles une formation féminine complète. (*LE NOUVELLISTE*, 6 mai 1940).

Action en dommages

Mlle Marie-Reine Boulanger, de Shawinigan, réclame la somme de mille six cents dollars et soixante-douze cents dans une action en dommages, qu'elle vient de faire signifier en Cour supérieure à Paul Guilbault inc, de Grondines. Cette réclamation fait suite à un accident survenu le 20 juillet 1944, à Sainte-Anne de la Pérade. Mlle Boulanger aurait été blessée dans cet accident et ses blessures auraient nécessité des soins médicaux et l'empêchèrent de remplir sa fonction de garde-malade durant un mois.

Cité en exemple

Le cercle d'étude du cercle Jeannette-Mance des Filles d'Isabelle de Shawinigan, présidé par Mme Pierre Poissant, a été cité pour la deuxième fois à la convention annuelle provinciale des cercles de la province parce qu'il fonctionne merveilleusement bien. Mme Butler, régente d'État, a souligné les activités de ce cercle d'étude, le caractère pratique de son travail et les services nombreux qu'il rendait.

Pour les combattants

La partie de cartes organisée par l'Association des Vétérans au club Community, au profit d'une souscription pour l'achat de cadeaux de Noël à nos combattants, qui sont outre-mer, a remporté un vif succès, à La Tuque. (*LE NOUVELLISTE*, 5 octobre 1944).

Mlle Bourassa, présidente

Mlle I. Bourassa a été élue présidente des Dames Patronesses de l'hôpital Sainte-Thérèse, lors de la réunion générale annuelle. Trente-quatre nouvelles recrues ont joint l'association parmi lesquelles six faisaient partie des Midinettes. Ces dernières ont fait don à l'hôpital, lors de leur dernier concert, d'un montant de deux cents dollars.

Sœur Jeanne de Lorraine fit le résumé des dons reçus durant l'année 43-44 par les Dames Patronesses, et l'emploi fait de ces dons. Les recettes de la présente année seront affectées à l'achat d'un incubateur électrique pour les nouveau-nés, et d'une machine pour les épreuves de métabolisme basal.

Le rationnement

La distribution du carnet de rationnement numéro cinq a été confiée aux Filles d'Isabelle, à Grand'Mère.

La population est priée de se rendre au Club Social, situé à l'ancien bureau du Bell téléphone, 374, 5e Avenue, les 16, 17 et 18 octobre 1944, entre une heure de l'après-midi et 10 heures du soir.

Refaire ses vêtements

Combien de femmes savent refaire leurs vêtements? Les citoyennes canadiennes s'appliquent de plus en plus à refaire leurs vieux vêtements. Leur enthousiasme se manifeste par leur présence toujours plus nombreuse aux centres de couture ouverts par le Service des consommateurs de la Commission des Prix et du Commerce, dans plusieurs grandes villes du pays.

Le Canada n'est pas le seul pays qui doit économiser le tissu. En Angleterre, par exemple, il existe une telle pénurie du vêtement, qui est d'ailleurs rationné, que des milliers et des milliers de femmes ont appris à refaire leur linge, robes et manteaux démodés, tant et si bien que plus de cinq cent mille ouvriers et ouvrières de la confection travaillent aujourd'hui dans les usines de guerre. De plus, l'espace occupé autrefois par les ateliers de confection et les manufacturiers de vêtements, c'est-à-dire des millions de pieds carrés, est maintenant rempli par de la machinerie produisant des armements.

Plusieurs centaines de femmes et jeunes filles des Trois-Rivières et de la région se sont réunies à l'École normale du Christ-Roy, à l'occasion de la réunion annuelle de l'Amicale des anciennes élèves de l'École normale des Dames Ursulines. Nous reconnaissons Marguerite Dargis, secrétaire de l'Amicale; Auréa Cloutier, présidente; M. le chanoine Henri Vallée, principal de l'école normale; la révérende sœur Saint-Mathieu, supérieure et Mme W.-H. Bigné, de Sainte-Anne-de-la-Pérade. Le professeur A. Létourneau, doyen des professeurs des écoles normales de la province a enseigné à l'École normale de Trois-Rivières depuis sa fondation, en 1908.



Écoles ménagères visitées

Deux religieuses de New-York ont visité, ces jours-ci, les Écoles ménagères de la province de Québec dans le but d'établir des institutions semblables dans les colonies anglaises, notamment aux Antilles, Saint-Kitts, Antigua, Dominica et Monserrat.

Ces vaillantes éducatrices sont la Très Révérende Mère Jean-Marie, supérieure provinciale des Chanoinesses Missionnaires de Saint-Augustin et la supérieure locale, la Révérende Mère Philippa. Elles reçurent la suggestion de venir étudier nos Écoles ménagères de la part du département colonial anglais qui, dans un rapport sur la situation scolaire, recommande l'établissement des Écoles ménagères dans ces pays.

Les religieuses ont visité l'Institut pédagogique d'Outremont, les écoles ménagères de Saint-Pascal de Kamouraska, de Sainte-Famille, Ile d'Orléans, Loretteville, Cap-de-la-Madeleine, Nicolet, Sainte-Ursule, comté Maskinongé, Saint-Jacques, comté Montcalm.

Réélection chez les institutrices

Le 24 octobre 1944, quatre-vingt-deux des quatre-vingt-six membres du Syndicat professionnel des institutrices catholiques de Shawinigan se sont réunies pour la première fois de l'année scolaire 1944-45.

L'exécutif est demeuré le même que l'an passé, à savoir: Milles Rachel Boucher, présidente; Gabrielle Hallé, vice-présidente; Nina-Marie Thiessen, secrétaire; Liliane Dupont, trésorière; Juliette Dargis, bibliothécaire. Les conseillères sont: Milles Florence Lefebvre, Rose-Anna Mongrain, Cécile Auger, Cordélie Lessard.

Le syndicat prépare actuellement un contrat collectif, qui, aussitôt prêt, sera présenté à la Commission scolaire.

Les Midinettes sont généreuses

Beau concert des Midinettes pour l'oeuvre du Petit Prêtre. Une fois de plus, elles ont enchanté l'auditoire très nombreux qui s'était rendu à la salle de l'école primaire supérieure. La soirée avait été organisée par l'Amicale du Sacré-Coeur de la paroisse Saint-Marc, au profit de l'oeuvre Mon Petit Prêtre, fondée par cette association dans le but de venir en aide financièrement aux jeunes gens de Shawinigan qui se destinent au sacerdoce.

Laure Gaudrault à Nicolet

Les institutrices du district 40 du comté de Nicolet ont tenu leur réunion générale d'automne, le 21 octobre 1944, à l'école normale de Nicolet, sous la présidence de Mlle Édith Carignan.

La présidente générale de l'Association des institutrices catholiques rurales, Mlle Laure Gaudrault, a exposé durant plus d'une heure et demie les diverses phases de la Fédération des institutrices catholiques rurales (F.I.C.R.) sans oublier les difficultés, les épreuves, les progrès notables, les résultats surprenants et les magnifiques espérances. Elle a parlé à l'école normale devant soixante-douze institutrices, cent soixante-dix normaliennes et les religieuses de la maison.

Dualité

Madeleine Caron, chroniqueuse au *NOUVELLISTE*, élabore sur la dualité d'avoir à préparer les filles à faire face à la vie en les encourageant à poursuivre une carrière, tout en essayant de découvrir ce que sera demain pour les femmes.

Ceux qui clament si haut que la seule place de la femme est au foyer, oublient trop souvent que, dans bien des cas, elle n'a pas et n'aura pas de foyer... Il faut prendre les moyens pour que nos filles, tout en faisant leur devoir de femmes, aient la vie plus facile que leurs mères!

Une religieuse à l'île Fantôme

Une Franciscaine de Marie, fille de Mme et M. Aram Bellemare, de l'Avenue Mercier, à Shawinigan, la Révérende Soeur Marie-Ubald (Germaine Bellemare) se rendra en compagnie de cinq religieuses à l'île Fantôme soigner les lépreux.

L'île Fantôme est un îlot rocheux, perdu au large de la côte australienne où les religieuses oeuvreront dans les léproseries qui accueillent quatre-vingts lépreux.

Noël! Noël!

Paule, la chroniqueuse de la page féminine, disserte sur la signification profonde de Noël, fête qui fait vibrer intensément le pur émoi de nos âmes et rattache à l'infini des choses, un sentiment plus intime de jeunesse et de force.

Une fête de la joie qui illumine les foyers et les coeurs.

Loi des allocations familiales

C'est en juillet 1945 qu'entrera en vigueur la Loi des Allocations familiales. On sait qu'elle fut votée à l'unanimité aux Communes et au sénat. M. Graydon, leader de l'opposition aux Communes, déclara, en l'approuvant, parler aussi au nom de son chef Bracken.

On retrouve des adversaires à la Loi dans le camp de la haute finance Tory. Une somme de deux cents millions y sera consacrée annuellement.

Objectif dépassé

La campagne du livre, menée par l'I.O.D.E. (International Order of the Daughters of the Empire) dans tout le pays, et qui avait, dans la région de Shawinigan, un objectif de mille dollars a dépassé le but proposé et réalisé jusqu'à hier, un montant de mille quatre cent soixante dollars.

Le but de cette souscription était de recueillir des fonds pour assurer de la lecture récréative à nos combattants, surtout à ceux qui ont été blessés et qui devront faire de longs stages dans les hôpitaux. (*LE NOUVELLISTE*, 14 février 1945).

Le mariage, une grande aventure

Gisèle, chroniqueuse de la page féminine, entretient les lectrices et lecteurs du sujet inspiré par des réactions de jeunes femmes regardant les annonces de mariage dans le quotidien régional. Une jeune femme, lèvres pincées, en voulant cacher le fond de sa pensée réelle a dit: «Oui, le mariage... la grande aventure!»

L'expérience des jeunes femmes se résumait à bien peu. Mais, elles n'entendaient pas avouer leur ignorance. N'étaient-elles pas des lectrices assidues des courtiers féminins, des interprètes subtiles du Coin du Coeur? N'avaient-elles pas lu et discuté, un à un les romans de Bourget, Bordeaux et Mauriac?

Le mariage, pour l'une des jeunes femmes présentes, une jolie brunette, remarquable par la sobriété de sa toilette, et qui s'était tenue à l'écart jusque là, est une grande aventure, oui et non. «Je crois ma mère, une femme d'expérience que j'aime, lorsqu'elle avoue nous aimer. Elle a su maintenir le bonheur à la maison malgré les contretemps éprouvés par mon cher papa.»

«J'ai pu aussi apprendre de mes frères qu'il existe un idéal précis parce que les femmes et les hommes ont soif d'un foyer paisible.»

Avez-vous une âme somnolente?

Dans la page «Mademoiselle à la page» du 2 juin 1945, Gisèle, chroniqueuse du *NOUVELLISTE*, s'informe du degré de qualité que vous mettez à votre vie quotidienne. Vous êtes vivante, si vous êtes toujours de plain-pied avec l'imprévu, si vous mettez de l'enthousiasme dans tout ce que vous faites, si les détails de la vie vous amusent et si, dans les heures mêmes où vous souffrez avec intensité — comme souffrent les gens qui ont vraiment du sang dans les veines — il vous arrive de songer: Malgré tout, la vie est belle! Il ne suffit pas, pour être vivante, de n'être pas morte!

Un film sur Trois-Rivières

Un film sur Trois-Rivières a été déposé par l'Office provincial de Publicité sur la recommandation du premier ministre Duplessis, à la Chambre de Commerce. Ce film tourné par le service provincial de cinématographie, dont M. Georges Léveillé est directeur, a été présenté en primeur à l'exposition régionale des Trois-Rivières.

1950

Vertus féminines

Rosario Blanchet signe un long reportage sur les vertus féminines dans la grâce d'état de l'école ménagère. Il est publié en page onze du *NOUVELLISTE*, le 21 janvier 1950.

Un bon cheval ne peut gagner une course sans un bon jockey. C'est exactement le cas qui se présente dans la course au bonheur conjugal. Pour le bien de la cause, cette transposition sans élégance du mari, bon cheval, et de la femme, bon jockey a été établie. Qui en sera choqué? Personne. Car, il faut — nul ne l'ignore — autant d'énergique douceur à l'épouse pour brider l'époux qu'au jockey pour brider la monture. Ce qui, dans un cas comme dans l'autre, implique un dressage d'importance.

On me permettra de commencer par cet exposé philosophique joyeux, ma thèse sur les écoles pour jockeys du bonheur conjugal.

Pas une comparaison odieuse pour nos collègues classiques, puisque toutes ces institutions élèvent le niveau de la race en élevant la Canadienne de demain. J'ai simplement constaté, au hasard d'une visite à l'école supérieure d'enseignement ménager de Saint-Jacques-de-Montcalm, que celle-ci répond au besoin le plus urgent en préparant dans la jeune collégienne la future épouse et mère de famille.

45e Exposition régionale 1950

Classes et sections de l'Industrie féminine, des concours en arts décoratifs sont proposés aux doigts agiles: sculptures sur bois, pyrogravures, pièces murales crochetées en guenille de coton ou tricolette ayant pour sujet, une scène canadienne de douze pouces sur dix-huit, ou encore une pièce murale ou autre travail fait sur canevas au petit point; en broderie, une blouse; une grande nappe deux verges et demie et plus de toile blanche, broderie blanche avec six serviettes assorties; une serviette de bain; une robe pour bébé brodée sur tulle; une nappe de cuisine garnie d'appliqués de cinquante-deux pouces sur cinquante-deux. En tissage, couvre-lit au point boutonné pour lit double; une catalogue de plancher, tissage uni, rayures dans la trame seulement, largeur dix-sept pouces ou plus, longueur quatre verges ou plus.

Une section tricot et une autre pour la confection offrent une quarantaine de choix pour les artisanes voulant participer à la section féminine de l'exposition régionale du mois d'août aux Trois-Rivières.

Causeries sur l'amour

Le père Marcel-Marie Desmarais, bien connu par ses allocutions radio-phoniques à l'Heure dominicale et à Radio-Collège, présentera au Séminaire des Trois-Rivières, six causeries sur l'amour. Il donnera avec feu, enthousiasme et compréhension, des conseils marqués au coin du bon sens humain et chrétien.

Vive la mariée!

Le ministre des Finances Abbott n'a pas oublié les mariées dans son budget. C'est ainsi que ces dernières pourront apporter au pays leurs cadeaux de noces, lorsqu'elles décideront de s'installer avec leur époux dans notre pays. Dans le passé, la douane taxait impitoyablement ces objets, ce qui décevait beaucoup les jeunes mariées qui venaient vivre au Canada.



Le Business and Professional Women's Club de Trois-Rivières s'est réuni au Château de Blois afin d'élire son bureau de direction. Ci-haut, de gauche à droite, Mmes Yvette Trottier, secrétaire des membres francophones; Peggy Boyle, vice-présidente; Edouardina Dupont, présidente; Barbara Brown, secrétaire des membres anglophones et Jeanne Bisson, trésorière. (Archives personnelles de Mme Peggy Boyle-Bouvette).

Nouvelle organisation

Le Club international The Business and Professional Women's Club est établi aux Trois-Rivières. Il est présidé par Mlle Édouardina Dupont et Mlle Peggy Boyle en est vice-présidente. Les autres membres du comité exécutif sont: Mlles Barbara Brown, secrétaire, Jeanne Bisson trésorière et Yvette Trottier, publiciste.

Cette organisation vient en aide aux femmes du monde entier, en les groupant dans des conventions, des dîners, des réunions où sont discutés, toujours à l'avantage de la femme, les professions, le commerce et toutes autres occupations auxquelles les femmes ont accès.

Journée médicale

Mme Julia Richer, sociologue et journaliste, épouse du directeur de «Notre Temps», sera conférencière lors du déjeuner-causerie au Cascade Inn, devant les épouses des membres de la Société médicale de Shawinigan et Grand-Mère.

Un quart de siècle dans l'enseignement

«Les fillettes actuelles sont beaucoup plus débrouillardes que celles d'il y a vingt-cinq ans», déclaraient hier, deux institutrices Mlles Thérèse Provencher, de l'école Marie-Immaculée, et Blanche-Hélène Rheault, de l'école Saint-François d'Assise, qui célébraient vingt-cinq années d'enseignement.

Les deux jubilaires, encore très jeunes, se sont accordées en tout point dans leur appréciation des fillettes actuelles. Elles ont toujours fait la classe à des

enfants de neuf à onze ans. «Les fillettes seraient cependant moins réfléchies qu'autrefois et fuiraient le plus possible l'effort, elles sont cependant dociles et gentilles», se sont-elles empressées d'ajouter. (*LE NOUVELLISTE*, 4 février 1955).

Hommage au personnel

M. Honoré Dansereau a rendu hommage aux femmes et aux hommes qui forment *LE NOUVELLISTE*.

L'École des Parents a cinq ans!

Mgr Albert Tessier, visiteur-en-chef des Instituts familiaux de la province de Québec, commentera le film qu'il présentera dimanche, 3 avril 1955, aux membres de l'École des Parents, à l'école technique de Shawinigan.

Cet événement coïncide avec l'assemblée générale durant laquelle les membres seront invités à désigner cinq nouveaux directeurs au conseil d'administration.

Françoise Gaudet-Smet honorée

Françoise Gaudet-Smet a reçu la médaille Bene Merenti (*LE NOUVELLISTE*, 14 octobre 1959). L'Église a récompensé la femme d'action, la chrétienne inspirée et l'éminente pédagogue dans son ardeur à ranimer notre folklore et notre artisanat. Mme Gaudet-Smet a fondé en mars 1938 la revue Paysana. (Jusqu'à la fin de sa vie Françoise Gaudet-Smet a propagé son amour de la vie, son attachement au patrimoine dans ses écrits, ses conférences et ses émissions de télévision. Elle a partagé à Claire-Vallée et par la suite, à Gaudetbourg, ses secrets d'une vie animée par l'amour qu'elle portait aux gens qu'elle recevait). Elle est décédée à Trois-Rivières le 4 septembre 1986.

1960, année de grande prospérité pour Trois-Rivières

L'année qui vient de se terminer a vu s'esquisser partout une surprenante reprise des affaires, lit-on le 6 janvier 1960, en page éditoriale. Aux Trois-Rivières, où la stabilisation avait été moins accentuée qu'ailleurs, il se peut qu'on n'ait pas non plus senti avec autant de force ce nouveau démarrage. Mais il a été quand même considérable et il est facile de s'en rendre compte par quelques-uns des épisodes restés frais à notre mémoire.

L'industrie papetière, l'activité portuaire voient leurs activités augmenter sensiblement. Le papier constitue la principale activité de notre région. Sa prospérité signifiera des chantiers plus actifs et employant plus de main-d'oeuvre ainsi que plus d'achats de marchandises pour la nourrir.

Le port des Trois-Rivières assume une tâche qui sans être nouvelle, n'a jamais été remplie chez nous avec autant d'ampleur, c'est celle d'escale de ravitaillement. Des vaisseaux mouillent dans nos eaux pour faire leur plein de mazout. Les équipages peuvent en même temps renouveler leurs approvisionnements.

Vivre au-dessus de ses moyens?

Il est maintenant clairement établi que la canalisation du Saint-Laurent donnera un élan formidable au port des Trois-Rivières.

M. James Coyne, gouverneur de la Banque du Canada, soutient que les Canadiennes et les Canadiens vivent bien au-dessus de leurs moyens depuis cinq ans; qu'ils se placent ainsi dans une situation précaire et que leurs dépenses excessives les forcent à importer outre mesure, à importer des produits qui favorisent l'embauche non pas au Canada, mais à l'étranger.

Fondation d'un ciné-club au Séminaire Saint-Joseph

Un ciné-club a été formé au Séminaire Saint-Joseph, et déjà, depuis son ouverture qui remonte au 5 décembre 1959, trois spectacles ont été présentés. Le Séminaire, à l'occasion de son centenaire, se fait de plus en plus moderne dans son enseignement et passe maintenant à l'éducation par le film adulte. Le ciné-club est dirigé par M. l'abbé Léo Cloutier. Il choisit les films pour le message qu'ils portent.

Au cours des semaines qui suivront, les étudiants verront et analyseront: Les vacances de M. Hulot, de Jacques Tati; Histoire de détective, de William Wyler; La strada, de Federico Fellini; Un condamné à mort s'est échappé, de Robert Bresson; Le crime était presque parfait, d'Alfred Hitchcock; Sur les Quais, d'Elia Kazan et peut-être, Les 400 coups, le chef-d'oeuvre de la Nouvelle Vague française réalisé par François Truffaut. On remarque que la plupart de ces films ont été primés au cours de festivals cinématographiques européens ou américains.

Êtes-vous dominé par votre femme?

Vous en êtes peut-être responsable! Et il se peut fort bien qu'elle n'aime pas conduire la barque! Une récente enquête publiée dans Perspectives et qui a été menée par l'Institut d'hygiène mentale de Montréal, fera toute la lumière sur l'Homme d'aujourd'hui vu par les Canadiennes.

1960

Moins de pain!

Nous consommons moins de pain! En 1939, la Canadienne ou le Canadien consommait cent vingt livres de farine annuellement. Aujourd'hui (10 mars 1960), nous en consommons quatre-vingts livres, soit quarante livres de moins et rien n'indique qu'il y aura stabilisation à ce niveau, tout au contraire.

Journée internationale de la femme à Copenhague

Dans la ville de Copenhague, capitale du Danemark, voilà cinquante ans, un grand nombre de femmes, venues de plusieurs pays, étaient groupées pour proclamer la nécessité d'une union entre les femmes, dans le but d'obtenir leurs droits fondamentaux et pour travailler de toutes leurs forces à la grande oeuvre de la paix dans le monde. C'est en 1910 que l'on prit la décision de célébrer chaque année la Journée internationale de la Femme. Durant ces cinquante années écoulées, les femmes ont accompli beaucoup de choses et nous pouvons parler de progrès en ce qui regarde leur statut dans le monde. Les droits de la femme sont inscrits dans la Charte des Nations Unies. Mais le combat n'est pas terminé et la femme n'a pas conquis la complète égalité, de même que la paix universelle est loin d'être assurée. (LE NOUVELLISTE, 10 mars 1960)

La femme dans l'armée

La jeune fille qui porte l'uniforme militaire doit trimer dur et se soumettre à des règlements que ne pourraient supporter bien des jeunes filles à d'autres emplois. La jeune militaire 1960 est une fille aussi coquette que sa compagne civile. Elle a de plus le goût des voyages et nécessairement l'esprit rangé. Mlle Germaine Hamel, auparavant vendeuse dans un magasin de Shawinigan, actuellement AirWoman, a attendu d'être enrôlée pour en avertir ses parents. «Certes, au début, ils n'étaient pas contents. Mais après, aujourd'hui surtout, ils sont heureux et fiers de moi.»

Mlle Hamel occupe un poste à Grostenquin, en France, où elle a la responsabilité des achats dans des firmes ou magasins français. Elle est depuis trois années dans l'aviation. Elle a d'abord été attachée à la base d'Aylmer, près d'Ottawa.

Drapeau canadien

Le parlement a donné la sanction royale à notre nouveau drapeau, le 24 décembre 1964 et le premier ministre Lester B. Pearson a ajouté que le drapeau à une seule feuille d'érable rouge sur fond blanc, ayant à chaque extrémité une bande verticale rouge, deviendrait le 1er février 1965, le drapeau canadien.

Margot Fisher au Richelieu

L'art, c'est l'expression du beau. Le beau, c'est ce qui fait éprouver un sentiment d'admiration et de plaisir, i.e. un bel homme, une belle auto, une belle peinture. En effet, l'art apporte du côté spirituel, un plaisir des sens; et, du côté matériel, un plaisir temporel.

Conférencière lors d'un dîner pères et filles du Club Richelieu, Mme Margot Fisher a entretenu ses auditeurs sur l'importance d'une galerie d'art. Lorsque vous avez choisi votre tableau, en plus de l'aimer, vous voulez savoir si en même temps, vous avez fait un bon placement. Soyez assuré que votre bon tableau ne perdra jamais de la valeur; au contraire, elle ne peut qu'augmenter. Les autorités en la matière rapportent qu'un bon tableau augmente en valeur de 10 à 15% par année et, ce profit n'est pas taxable. Durant tout ce temps, vous jouissez de la beauté de cette oeuvre.

Cercle de la Joie

Le "Cercle de la Joie", fondé au début de l'automne, a tenu ses promesses et il a survécu avec un bel entrain. C'est une initiative prise par les Révérendes Soeurs de Marie Réparatrice. On a enregistré une assiduité moyenne de 76% tous les dimanches.

Les adolescentes se dirigent à la maison du boulevard Laviolette, écoutent des conférences, participent à un forum et assistent à la messe.

Première femme conseillère municipale

Mme Denise Lépine, qui a remporté l'élection à Bagot par 39 voix de majorité sur son adversaire lors des élections municipales du 18 janvier 1965, est la première femme à être élue conseillère municipale dans les Cantons de l'Est.

Mme Lépine, qui aide son époux au magasin général, n'a tenu aucune assemblée publique, se contentant de discuter de politique municipale avec les nombreux clients de tous les jours qui passent dans le magasin.

Importante, l'instruction des filles?

Une femme doit avoir plutôt une instruction générale que spécialisée. C'est important, mais une fille ne devrait pas essayer de concilier mariage et carrière, affirme Charlie, un élève de l'Académie De La Salle, lors de la rencontre des étudiants de la pré-universitaire des écoles secondaires Sainte-Ursule et De La Salle. Pauline, étudiante à l'école Sainte-Ursule, reconnaît qu'une fille se dirigera plus facilement vers les Humanités. Au cours scientifique, on est enfermé dans les sciences et j'ai hâte de terminer les longues sessions d'études pour pouvoir me cultiver. (*LE NOUVELLISTE*, 23 janvier 1965).

Diplômes en musique

Mlles Madelcine Joyal, Ghislaine Lajoie, Monique Bernard, Murielle Brûlé,

Marie Brien et Michèle St-Jean ont reçu leur baccalauréat en piano et Mlle Céline Lajoie, en violon, à l'école de musique de Nicolet. Aucune des sept bachelières ne méritait moins de 85% dans une école où les instruments rares, comme la flûte et le hautbois, se côtoient. Connaissez-vous une école de musique aussi bien organisée que celle-ci? a demandé Mgr Théobald Tessier, supérieur du grand séminaire et musicien de talent lui-même qui a présidé la soirée de la collation des diplômés. (*LE NOUVELLISTE*, 22 février 1965).

Envolée en Viscount

Les dames inscrites aux États Généraux du Tourisme en Mauricie pourront faire une envolée au-dessus de la Vallée du Saint-Maurice en Viscount, invitées par Air-Canada.

La pilule contraceptive rend les femmes plus masculines

Un psychiatre de Montréal, le Dr Victorin Voyer, se dit convaincu que les pilules contraceptives exercent une profonde influence psychologique sur bien des femmes. En un mot, dit-il, ces pilules rendent les femmes plus masculines.

Judy LaMarsh quitte la politique

Âgée de 43 ans, Judy LaMarsh est la seule femme faisant partie du cabinet qui a détenu deux portefeuilles, celui de la Santé et du Secrétariat d'État, en décembre 1965. Elle a été particulièrement active en 1967, ayant été ministre chargée de l'organisation des Fêtes du Centenaire de la Confédération.

Mme LaMarsh représente la circonscription de Niagara Falls. (*LE NOUVELLISTE*, 3 janvier 1968).

Le statut de la femme

Une commission d'enquête qui entend faire la lumière sur le statut de la femme, présidée par la journaliste torontoise Mme Florence Bird, commencera ses audiences à Victoria, le 15 avril 1968. Cette commission s'est donné pour mission d'étudier les attitudes de la société à l'égard du statut des femmes autant que les problèmes de nature plus concrète.

La pilule conduit à l'immoralité

Mme Rita Morin a témoigné, hier, à la commission d'enquête sur le statut de la femme. Elle a déclaré qu'une société qui préconise aujourd'hui la pilule comme moyen de limiter les naissances pourrait bien un jour être prête à éliminer discrètement tous les vieillards et les inadaptés au moyen d'une autre pilule. Mme Morin a présenté son mémoire à titre de femme chrétienne et a dit que la pilule conduit à l'immoralité. Mme Morin s'oppose au divorce, à l'avortement et à la contraception.

Que fera la femme moderne?

Humanae Vitae, une encyclique qui encourage la paternité responsable. Paul VI s'insurge contre les médications anovulatoires orales ou tout autre moyen de contraception mécanique. La femme moderne suivra-t-elle sa conscience en accord avec l'Église ou dérogera-t-elle, une fois que le couple a décidé de mettre un terme à la fertilité de la femme?

Première femme gérant de banque

Georgette St-Cyr, de la Banque Royale du Canada, est devenue la première femme gérante de la succursale de la Place Longueuil. La Banque Royale emploie plus de femmes que d'hommes dans ses mille cent succursales canadiennes et cent quatorze bureaux dans vingt-six autres pays.

Femmes non admises

La Croix-Rouge, section trifluvienne, a jugé bon, cette année, d'inscrire au bas de ses billets du dîner bénéfique à vingt cinq dollars le couvert: FEMME NON ADMISE.

«J'étais insultée», nous mentionnait une femme, vendredi. Et, il y a matière à être insultée de cette forme de discrimination sournoise. Quand on a besoin des femmes pour travailler pour rien dans différents comités, on leur sourit, mais pour les faire participer, même si elles peuvent offrir leurs vingt-cinq dollars à titre de contribution, on ne les admet pas!»

Misogynie trifluvienne

«Si on commence à faire venir les femmes, on va perdre les hommes», mentionnait Jean-Pierre Gauthier, président de la section trifluvienne de la Croix-Rouge, à une femme qui s'est inquiétée de cette inscription de FEMME NON ADMISE sur les billets.

Pour amasser des fonds, habituellement, on ne fait pas autant de discrimination. Les femmes de carrière ou fortunées auraient été heureuses de participer à une soirée bénéfique. Après un tel impair de la part de ce comité, on se demande si la discrimination envers la femme disparaîtra jamais de nos organisations masculines qui sont heureuses d'exploiter les femmes, mais qui jugent opportun de se réserver les dîners bénéfiques. «Dans le cas de la Croix-Rouge, c'est d'autant plus grave», nous mentionnait une autre femme, vendredi matin, «car celles qui étaient dans les ambulances, pendant la guerre mondiale 39-45, en grand nombre, ont été aussi généreuses que les hommes.»

Changer la loi Bacon sur les garderies

Une garderie populaire pour une mère célibataire pourrait l'aider à aller sur le marché du travail et sortir quelque peu de la situation difficile dans laquelle elle se trouve. Le projet LA RUCHE visant à créer une garderie pour cent enfants (six mois, soixante-douze mille dollars) a été présenté dans le cadre des projets d'initiatives locales, à Victoriaville. Le projet a été refusé sans qu'une justification du refus soit donnée aux responsables.

Actuellement à Victoriaville, il n'existe aucune garderie populaire officiellement connue comme telle. Le mouvement SOS Garderie veut changer plusieurs points de la loi Bacon. (*LE NOUVELLISTE*, 4 décembre 1974)

Finis les journaux et le café à dix cents

Des mille sept cent quarante-cinq quotidiens en Amérique, mille deux cent soixante-quinze coûtent dix cents; quatre cent vingt-cinq, quinze cents et quatre autres, vingt cents. La hausse des prix des quotidiens dépend du coût du papier qui est passé de cent quatre-vingt-cinq dollars la tonne à deux cent trente-cinq. Il pourrait augmenter jusqu'à deux cent quatre-vingt-cinq dollars, selon la compagnie Crown Zellerbach, de la Côte Ouest. Les journaux du dimanche coûtent maintenant trente-cinq cents comparativement à quinze et vingt-cinq cents, l'an dernier.

Projets subventionnés

Le Secrétariat de l'Année internationale de la femme subventionnera des projets se rapportant à la situation de la femme. Ces projets devront promouvoir l'égalité de la femme dans la société canadienne et démontrer les possibilités réelles d'améliorer la situation de la femme en impliquant cette dernière dans le projet soumis.

Mlle Massicotte remet sa démission

La secrétaire-trésorière du conseil de comté de Champlain, Mlle Fabienne Massicotte a remis sa démission après plus de quinze ans de loyaux et dévoués services pour la cause de cet organisme. Mlle Massicotte quittera ses fonctions le 31 décembre 1974. Elle avait dû remplacer à pied levé son patron, le notaire Ovila Bergeron, décédé subitement en 1959. En plus d'occuper ses charges actuelles au conseil de comté, Mlle Massicotte fut secrétaire-trésorière de la municipalité de Sainte-Geneviève durant plusieurs années et même secrétaire-trésorière de la commission scolaire de cette municipalité durant quelques années.

Trente ans à diriger la Chorale laurentienne

Mme Anita Brière célèbre cette année le trentième anniversaire de la Chorale laurentienne, qu'elle a fondée en 1941, dans le but d'offrir aux choristes et à la population de saines distractions.

Écouter les problèmes des autres

Mme Jacqueline Pellerin, surnommée Soeur volante, est devenue présidente du comité des citoyens du quartier Hertel, en 1970. Mme Pellerin a écouté les problèmes des autres pendant plusieurs années en se disant qu'une solution devait pourtant exister. Elle a recherché ces solutions, en compagnie de toutes les personnes de son quartier. Son secteur connaîtra, grâce à un projet PIL (projet d'initiative locale) du gouvernement fédéral employant quatre personnes, une forme de dépannage communautaire.

Gazette des femmes

Organe d'information, la Gazette des femmes deviendra une revue de prestige traitant de la santé, de la violence faite aux femmes et des projets de loi qui changeront la vie des femmes. Mme Hélène Pronovost, de Trois-Rivières sera correspondante à la Gazette des femmes.

L'image des femmes dans la publicité

Catherine Lord, qui a effectué une enquête d'échantillonnage de publicités écrites dans les médias arrive à la conclusion que l'image des femmes dans la publicité est dévalorisante et discriminatoire à leur égard. Selon Mme Lord, le silence et l'apathie des consommatrices peuvent être interprétés par les fabricants et concepteurs publicitaires comme une approbation. Tant que les femmes ne se plaignent pas, pourquoi l'industrie publicitaire devrait-elle se remettre en question?

Les Fées ont soif

La pièce de Denise Boucher, "Les Fées ont soif", constitue, selon certains, l'événement théâtral de l'année. Les comédiennes Sophie Clément et Michèle Magny ont eu l'idée de monter un spectacle pour dénoncer les modèles stéréotypés qui encadrent la vie des femmes.

Louisette Dussault est ensuite venue prendre part au projet ainsi que le metteur en scène Jean-Luc Bastien. Après la première ébauche, le groupe décide de faire appel à Denise Boucher pour écrire le texte.

"Les Fées ont soif" présente trois modèles féminins qui conditionnent depuis des générations la vie des femmes d'ici. La statue, Marie, l'épouse et mère, et la putain dont la vie est celle d'une victime. La pièce propose une nouvelle vision de l'amour basé sur l'égalité. (*LE NOUVELLISTE*, 10 novembre 1979).

La violence faite aux femmes

Les femmes victimes d'agressions sexuelles, les femmes battues et violentées, les enfants victimes de négligence et d'agressions physiques, les enfants victimes d'agressions sexuelles et la violence dans la pornographie sont les cinq thèmes débattus en atelier lors du grand colloque sur la violence tenu à Trois-Rivières.

Selon Camille Laurin, ministre d'État au Développement culturel, la violence est un phénomène que les ethnologues ont étudié pour en décrire les composantes et qui découle d'un des plus vieux instincts de l'homme descendu de l'animal, celui de la conservation.

C'est un instinct qu'on ne pourra jamais enlever complètement, a-t-il ajouté. Même l'amour contient une part d'agressivité. Il ne s'agit pas de condamner, mais bien de donner sa vraie place à l'agressivité.

Comparant l'agressivité à une rivière sortant de son lit pour submerger l'environnement et même son possesseur, le ministre décrit la violence comme un échec de l'évolution psychosociale qui fait qu'un homme n'est pas bien dans sa peau.

Année internationale de l'enfant

Fanfan Dédé, personnifié par André Richard, a accueilli tous les enfants invités par les membres des Rendez-vous féminins de Cap-de-la-Madeleine, présidé par Mme Denise Brousseau.

"Jamais, nous n'avons réussi à attirer autant de personnes," a souligné Mme Brousseau. "Nous avons dû demander à certaines femmes n'ayant pas d'enfant en bas âge de laisser leur place aux enfants, à cause de la célébration de l'Année internationale de l'enfant." C'était la fête au pavillon mauricien.

Victoire éclatante de Mme Gandhi

Le parti de Mme Indira Gandhi a obtenu la majorité absolue à la Chambre des députés, soit, 264 des 319 sièges sur un total de 524 sièges. Mme Gandhi, 62 ans, a été élue dans la circonscription de Medak, dans le sud du pays, après avoir battu son adversaire le plus proche par deux cent mille voix.

Plus de facilité pour les femmes au travail

Le ministre de l'Emploi et de l'Immigration donne suite à son engagement de combler les coupures infligées par l'ancien gouvernement dans les crédits du Programme d'extension de services de main-d'oeuvre du Canada, de façon à assurer les services d'orientation professionnelle décentralisés plutôt qu'intégrés aux services de création d'emploi. La conception et la prestation de ces cours devraient mettre à profit l'expérience et les connaissances reconnues des femmes, comme celles qui ont travaillé aux projets d'extension des services de main-d'oeuvre depuis 1974-1975.

Le Conseil consultatif canadien du statut de la femme demande aussi que le gouvernement fédéral rétablisse les prestations versées aux femmes par la voie des programmes de main-d'oeuvre du Canada, et ce, aux anciens taux.

Les Cégeps en grève...

Six mille six cent soixante-six enseignantes et enseignants de Montréal parmi lesquels 78% ont dit oui à la grève à la fin du mois de janvier pourraient paralyser les écoles primaires et secondaires ainsi qu'un certain nombre de Cégeps du Québec.

Aide accrue aux garderies

Une subvention de dix millions de dollars viendra aider les garderies de quartier, celles en milieu de travail ainsi que celles en milieu familial de la région 04. On prévoit pouvoir offrir ainsi quatre mille nouvelles places en garderies.

Une longueur d'avance pour l'humour des femmes

Les femmes, lorsqu'il est question d'humour, ont une longueur d'avance sur les hommes, selon Doris Lussier. «Faut-il avoir la conscience nette pour prendre un risque pareil devant les femmes... J'ouvre mon âme pour affirmer qu'il n'y a que les femmes qui peuvent souffrir la vérité: la vérité leur va si bien que j'aime mieux la leur dire en pleine face que dans le dos. Ce n'est pas une vérité désobligeante, mais bien plusieurs constatations qui valorisent la femme. Les femmes ont le sens de l'humour bien plus affiné que les hommes.»

Les femmes et la publicité

L'étude commencée à la fin de 1979 s'est poursuivie en janvier à l'Association féminine d'éducation et d'action sociale (Aféas) de Saint-Louis de Blanford. Le sexisme et la femme dans la publicité ont donné lieu à un examen dans les cadres du thème «L'image que se fait l'homme de la femme idéale». Toutes déplorent le rôle que l'on fait jouer à la femme dans le domaine de la publicité. Par ailleurs, à la section des arts ménagers, une mini-exposition a mis en valeur les talents des membres qui s'intéressent à la couture.

20,000 enseignants manifestent

Vingt mille enseignantes et enseignants participaient hier à une manifestation devant l'Assemblée nationale. Ils ont été invités par leurs leaders syndicaux à défier toute loi spéciale dans le cadre des présentes négociations. (*LE NOUVELLISTE*, 8 janvier 1980).

La reine Juliana abdique

La reine Juliana des Pays-Bas a annoncé hier qu'elle abdiquera le 30 avril, en faveur de sa fille la princesse Béatrice, peut-on lire à la Une du *Nouvelliste* le 1er février 1980.

Tout est politique

Maurice Carrier, professeur d'histoire émérite à l'Université du Québec à Trois-Rivières, a brossé un tableau de l'importance de l'implication personnelle pour chaque membre de l'Association féminine d'éducation et d'action sociale, à Saint-Lazare, au moment de la réunion mensuelle.

À partir des nouvelles du quotidien régional, il est possible de découvrir, à chaque jour, l'implication de la vie politique qui nous entoure. Selon ce professeur, tout est politique.

Il a parlé d'implication qui exige la mobilisation de chaque membre face aux problèmes touchant le chômage, le divorce, le coût de la vie, ou encore, les vacances. «Chacun de ces mots prend l'individu dans une dimension de son être. Une société n'est pas la somme des individus; le bien commun n'est pas non plus la somme de tous les petits bonheurs; alors, pour arriver à permettre la réalisation du bien commun, les institutions sont nécessaires. L'individu a des besoins, des droits et des devoirs. Les besoins commandent que l'individu puisse s'alimenter. Ses besoins individuels et collectifs sont d'ordre physique, spirituel et intellectuel auxquels se rattachent le droit et le devoir de s'instruire. Le droit d'exprimer sa pensée est aussi un besoin naturel de l'individu.»

Tous les mécanismes essentiels dans leur simplicité, comme le droit à la culture, au beau, doivent être respectés, collectivement et individuellement.

Une phrase de Guy Brouillette reprise par M. Carrier, «On est six millions, faut se parler», eut plus d'impact que tous les discours politiques de la révolution tranquille à nos jours! (*LE NOUVELLISTE*, 18 février 1980).

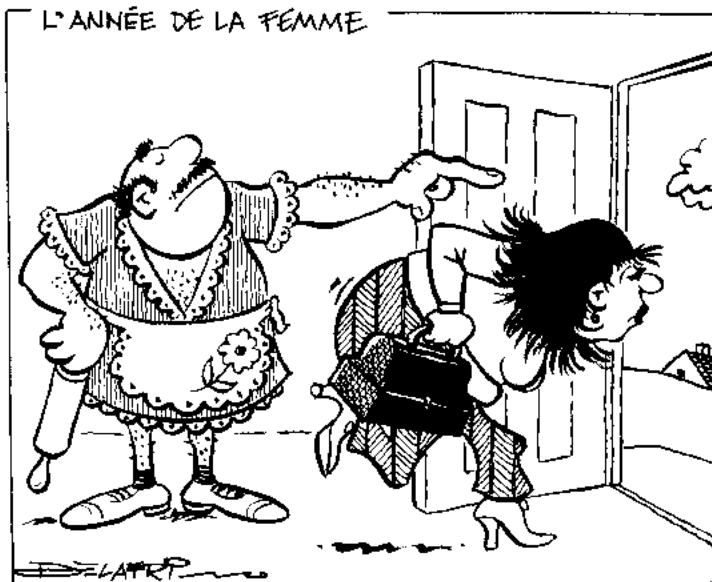
Suspension de nouvelles admissions aux Centres d'accueil

Le ministère des Affaires sociales bloque les sommes promises devant servir à engager du personnel pour donner les soins et services requis par la clientèle de moins en moins autonome des centres d'accueil de la région 04. L'Association des centres d'accueil regroupant 325 centres d'accueil a annoncé que les nouvelles admissions seraient suspendues jusqu'à l'obtention des sommes d'argent promises par le ministère.

Sexisme éliminé dans la fonction publique provinciale

Le ministre québécois de la Fonction publique, M. François Gendron a annoncé hier, tout un train de mesures visant à éliminer la discrimination sexiste afin d'accroître la présence féminine dans les rangs des employés de l'État.

Ces mesures, parmi lesquelles, l'élimination des éléments discriminatoires à l'endroit des femmes dans les secteurs de l'embauche, de la formation professionnelle, des promotions, des conditions de travail, de la classification des emplois, des traitements et de l'évaluation de l'expérience, devraient être révisées dans le but de modifier les mécanismes de recrutement et d'embauche du personnel de l'État. (*LE NOUVELLISTE*, 7 mars 1980).



L'année 1975 aura permis à toutes les femmes de travailler aussi fort que les hommes ... M. Toni Delatri, caricaturiste au *Nouvelliste* durant 26 ans, s'est intéressé de près à l'actualité. Sa brillante carrière de caricaturiste l'obligea à lire, tôt le matin, une quantité importante de journaux. Il a su souligner, quotidiennement, pour le plus grand plaisir des lectrices et des lecteurs, les faits saillants de l'actualité. Grâce aux traits habiles et dépouillés, campant bien ses idées et ses personnages sur la table à dessin de son atelier, M. Delatri a rarement utilisé le soutien des mots. Le caricaturiste du quotidien *Le Nouvelliste* a conquis de fidèles admiratrices et des admirateurs. Ils lui sont demeurés fidèles, encore aujourd'hui. Son intérêt nourri à l'endroit de l'actualité nationale et internationale ne lui permettait cependant pas de négliger la nouvelle locale et régionale. Il n'aurait pas pu, de Québec par exemple, fournir des caricatures pointues d'actualité gouvernementale. Son public ne l'aurait pas suivi. Il le savait. Il travaillait le plus sérieusement du monde, reprenant vingt fois et plus un premier dessin en conservant à chaque fois, une vision régionale de l'actualité. Ce souci de la perfection chez M. Delatri a été remarqué par les abonnés

du *Nouvelliste*. Une caricature signée Delatri était parfois discutée, lors de la présentation des émissions radiophoniques des lignes ouvertes.

Gradué de l'École des Beaux-Arts, M. Delatri a travaillé au poste de coloriste-chimiste dans l'industrie du textile, à Louiseville. Il a cumulé deux emplois, au début de sa carrière de caricaturiste au *Nouvelliste*. Un jour, à cause d'une blessure qu'il s'était infligée au dos en jouant au golf, M. Delatri a attaqué une première caricature, dans une position précaire: couché sur le dos, la table à dessin installée tant bien que mal pour lui permettre de créer. Il a proposé à M. Maurice Béliand, employé du *Nouvelliste*, ce premier travail. M. Béliand a soumis cette caricature à la direction du quotidien régional, qui l'accepta.

La première caricature, publiée quelques jours plus tard en page de l'éditorial du quotidien *Le Nouvelliste*, a été suivie de plusieurs autres. M. Delatri a remporté, durant ses années de carrière à l'emploi du *Nouvelliste*, plusieurs prix nationaux et internationaux. Chaque année, cinq ou six caricatures signées Delatri étaient reproduites dans l'album canadien consacré aux meilleures caricatures publiées dans les journaux d'un océan à l'autre. M. Delatri entend bien se remettre à sa table à dessin. Une compagnie d'ordinateurs lui a commandé des caricatures.

Projet de loi 89

Le texte de la loi 89 constitue un premier pas afin d'abolir toute forme de discrimination contre les femmes dans la vie familiale.

Il a pour effet d'abolir la prééminence de l'homme sur la femme dans la direction du foyer.

Dans la nouvelle loi, les enfants auront les mêmes droits, le même statut et les mêmes obligations, qu'ils soient légitimes, naturels ou adoptés.

L'égalité des époux est reconnue quant à la fixation du lieu de résidence familiale et à la disposition des meubles. L'ancien code civil encore en vigueur attribue ces responsabilités au mari seulement.

L'âge légal minimum pour contracter un mariage est haussé à 18 ans. Il était de douze ans pour les femmes et de quatorze ans pour les garçons.

Les femmes d'action ont pris de plus en plus leur place dans la société, à partir des années 80. Dans la région Mauricie-Bois-Francs-Drummond, à chaque semaine, une femme racontait le secret de sa réussite. Constamment, l'encouragement familial a suscité l'intérêt à l'endroit des grandes carrières. En politique, les Lise Bacon, Suzie Ayotte et Christiane Thibodeau continuent à porter haut le flambeau de la politique. Des pharmaciennes, Céline Plourde et d'autres ont appris, après avoir «brassé la cage» dans leur milieu, qu'il importe que les compétences soient reconnues. Solange Fernet-Gervais, présidente provinciale de l'Aféas, Claire Piché, responsable de l'implantation du programme Nouveau Départ dans la région, Thérèse Benoit-Paquet, membre du Conseil du statut de la femme durant deux mandats et Jacqueline Hébert-Argall, présidente de la Commission scolaire de Trois-Rivières, ont tracé la voie de la générosité dans l'action.

Les femmes d'aujourd'hui, à l'exemple de leurs mères et leurs grand-mères, forment et administrent des compagnies; de petites et moyennes entreprises naissent et grandissent, grâce à leur imagination.

Plusieurs obstacles ont disparu, mais de nouveaux surgissent. La jeune fille sait désormais entretenir les gains acquis de haute lutte depuis trois-quarts de siècle. Les choix sont multiples. Elle conserve la conviction que ce qui est beau demande temps, énergie et beaucoup d'amour... La femme croit au travail, clé du succès. Elle relève les défis avec élégance dans la compétence des connaissances acquises, constamment remises à jour... Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme...

La vie sportive en Mauricie ces 75 dernières années

par Gaston Pépin



Cet album-souvenir du **75^e anniversaire du journal *Le Nouvelliste*** fait état de la vie sportive en Mauricie au cours de ces 75 dernières années. La vie sportive aura été animée en grande partie par des athlètes de chez nous, produits parmi nous et aussi par de nombreuses associations et organisations locales et régionales.

Si les amateurs ont été choyés par la qualité de nos athlètes et leurs performances, par le savoir-faire de nos organisations, les athlètes, eux, l'ont été tout autant en recevant un encouragement remarquable qui a été un stimulant pour tous.

Durant toutes ces années, *Le Nouvelliste* n'a jamais hésité à ouvrir ses pages sportives pour donner son appui aux différentes organisations. Dans bien des cas, *Le Nouvelliste* y est même allé d'un appui financier et promotionnel afin de contribuer aux succès de ces athlètes et de ces organisations.

Le Nouvelliste profite donc de son 75^e anniversaire pour évoquer la vie sportive en Mauricie au cours des 75 dernières années, une vie sportive qui a débuté près d'un demi-siècle avant même que *Le Nouvelliste* voit le jour.

Il ne faudrait pas penser que nous présentons un dictionnaire ou une encyclopédie, ni que nous parlerons de tous ceux qui ont fait du sport et de toutes les équipes qui ont évolué devant nous.

En grande partie, ce travail est le résultat d'entrevues réalisées dans la région. Fort heureusement, l'auteur de ce travail historique peut encore compter sur une mémoire phénoménale, lui qui suit les sports depuis 1935.

Merci à tous ceux que nous avons eu le plaisir de rencontrer et qui ont bien voulu accepter de se prêter à des entrevues. Ce sont: Claude Barbeau, Fernand Bédard, Guy Boisclair, Félicien Cajolet, Alcide Caron, Jacques Charland, Serge Corbin, Réjean Dallaire, Yvon Després, Napoléon Fleury, Dave Frost, Fernand Gauthier, Jean Godon, Gilles Joubert, Lucien Laferté, Réal Lamothe, Marc Quessy, Dr L.P. Janelle, Marcel Jobin, Jean-Paul Pépin et Gilles Trudel.

Du baseball depuis plus de 100 ans

Il y a plus de 100 ans qu'on joue au baseball au Coeur du Québec. Depuis plus d'un siècle, la ville de Trois-Rivières a été représentée dans environ 25 ligues différentes de baseball amateur, semi-professionnel et professionnel. Dans la région de Trois-Rivières et de Cap-de-la-Madeleine il y aurait eu depuis un siècle sept terrains principaux de baseball: cinq à Trois-Rivières et deux à Cap-de-la-Madeleine.

Vers 1890, on retrouvait un terrain de baseball sur le coteau Saint-Louis, sur les terrains occupés par la communauté des Soeurs du Précieux-Sang. Cette communauté a célébré en 1989 le centenaire de sa présence à cet endroit. C'est sur ce terrain que la première équipe nommée Richelieu a remporté le championnat de la ville. Ainsi a débuté l'histoire du baseball à Trois-Rivières.

On a aussi joué au baseball sur le terrain du séminaire vers 1885. Des équipes du collège classique des calibres junior, senior, intermédiaire et même semi-professionnel ont évolué sur ce terrain. Jusque vers 1940, au centre du terrain, on pouvait même voir un stade assez haut sur la ligne du premier but et du champ droit.

Vers 1900, un terrain de baseball existait sur le terrain de l'exposition. Il s'agissait d'un parc doté d'un vieux stade de bois de couleur verte. Le terrain se

situait où on retrouve maintenant la grande piscine municipale. On frappait alors vers la porte Duplessis. À la même période, un autre terrain de baseball, sans estrade, se trouvait à l'angle du boulevard Saint-Louis et de la rue Laviolette.

Vers 1933, on trouve un magnifique stade au terrain Guilmour. De 1914 à 1920, un autre terrain de baseball se trouvait à l'angle des rues Royale et Gervais connu sous le nom de terrain Saint-Philippe.

Le terrain Guilmour, qui a existé jusque vers 1980, a toujours été un endroit populaire. Il s'y est joué du baseball, du hockey et de la balle molle de fort calibre durant un demi-siècle. Quant aux estrades qui se trouvaient sur ce terrain, elles ont été démenagées par la suite sur le terrain de l'exposition.

Vers 1940, il y a eu le parc Saint-Paul, un beau parc avec de belles estrades, sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le parc Lemire. À cet endroit, on ne jouait qu'à la balle molle, la vraie et la meilleure, où seuls le receveur et le joueur de 1er but portaient un gant.

À Cap-de-la-Madeleine, on a connu deux terrains de baseball, l'un à la Saint-Maurice Paper, à l'arrière de la basilique. L'équipe locale y disputait ses parties dans la ligue de l'Est et l'autre, un terrain populaire, le terrain Rochefort, pour le baseball et la balle molle. Sur les terrains de l'aréna Jean-Guy-Talbot à Cap-de-la-Madeleine, depuis maintenant un quart de siècle, on retrouve un terrain de baseball.

À Trois-Rivières, un parc avec estrade couverte et clôture, s'est installé sur la rue Saint-François-Xavier, le parc Houliston, à l'arrière du séminaire. C'était en 1909. Quatre ans plus tard, il a été démoli pour faire place à la construction d'un secteur domiciliaire.

Baseball semi-professionnel et professionnel

Les époques du baseball semi-professionnel et professionnel à Trois-Rivières auront été des époques glorieuses. Il ne faudrait quand même pas croire que ce ne fut que de 1971 à 1977, période des Aigles de Trois-Rivières dans la ligue Eastern, de classe AA, que les amateurs ont connu du baseball de fort calibre. Les époques de la ligue provinciale de 1937 à 1950, et encore de la ligue provinciale de 1951 à 1956 et de 1968 à 1971, méritent d'être rappelées, comme les époques de 1894 à 1935 notamment avec les ligues du STR de 1884 à 1960.

Terrain Guilmour

Les moins de 60 ans ne se rappellent pas de l'époque du baseball au terrain Guilmour (1936) qui a fait connaître les Montréalais Paul Martin, champ droit et joueur de 1er but et spécialiste du coup retenu et Armand Cardinal, un brillant joueur d'arrêt-court, les Trifluviens Jules Brousseau, au 2e but et ancien membre fondateur du club Radisson, d'Albert "Bidou" Després, joueur de champ centre émérite, Roland Guimont, Émilien Verrette et Gaston Trudel, de Shawinigan, un dur cogneur qui pouvait pratiquement évoluer à toutes les positions.

Du temps de la ligue provinciale, de 1937 à 1941, et de la ligue Canado-Américaine, de 1941 à 1950, l'entretien du terrain était fait par Lucien Ricard, homme de petite taille mais travaillant comme pas un.

Durant de nombreuses années, en été, les orphelins de l'orphelinat Saint-Dominique pouvaient voir les parties assis dans des gradins installés sur la galerie du 3e étage. Ces gradins étaient fournis par l'organisation locale.

Le stade actuel, construit en 1938, fut doté d'un système lumineux en 1941,

pour les débuts de la Ligue Canado-Américaine.

Ce fut donc en 1938 et en 1942 que les amateurs eurent le plaisir de voir évoluer le joueur manchot Peter Gray, de son vrai nom Peter Wyshner. Si on se rappelle bien, les équipes de la CanAm étaient celles d'Amsterdam, Gloversville, Oneonta, Rome, Utica, Pittsfield, Québec et Trois-Rivières.

Trois-Rivières a effectué un retour dans la Ligue provinciale de 1951 à 1956. Durant les années de guerre, les amateurs virent évoluer les Commandos de Trois-Rivières, équipe formée en grande partie de militaires qui occupaient alors les bâtisses du terrain de l'exposition.

De la période de la Ligue provinciale, des années 68, 69 et 70, les amateurs n'ont certes pas oublié les Nick Testa, Marcel Guilbeault, John Self, Carlos Thorne, Larry Haggitt, Dick Williams et certains autres. Durant ces différentes époques, quatre organisations majeures ont patronné l'équipe locale: les Dodgers de Brooklyn, les Phillies de Philadelphie, les Yankees de New York et les Reds de Cincinnati.

Trois-Rivières eut l'honneur d'être choisie la ville hôte des parties d'étoiles de la Ligue Eastern, en 1972 et 1973.

Signalons qu'après les sept saisons des Aigles dans la Ligue Eastern, 37 joueurs, dont 19 lanceurs, ont évolué dans le baseball majeur. Parmi les lanceurs, signalons les Santo Alcala, Mike Armstrong, Jack Andujar, Steve Blateric, Tom Carroll, Brad Corbett, Rawlins Eastwick, Peter Hamm, Tom Hume, Mike Lacoss, Bill McEnaney, Paul Moskau, Frank Pastore, Manny Sarmiento, Bruce Taylor, Angel Torres et Pat Zachry. Quant à Larry Rothchild, il est devenu un instructeur des lanceurs. Parmi les autres joueurs qui ont évolué dans le baseball majeur après avoir joué à Trois-Rivières, mentionnons Arturo DeFreitas, Dan Driessen, Doug Flynn, Ken Griffey, Steve Henderson, Lynn Jones, Ray Knight, Jack Lind, Gene Locklear, Dan Norman, Ron Oester, Dave Revering, Tom Spencer, Harry Spillman et Joel Youngblood.

Cinq des anciens Aigles sont devenus instructeurs. Outre Rothchild, mentionnons les noms de Tony Auferio, Jim Lett, Greg Riddock et Tom Robson. Il y a également le gérant des Aigles, au cours des cinq premières saisons dans la Ligue Eastern: Jim Snyder.

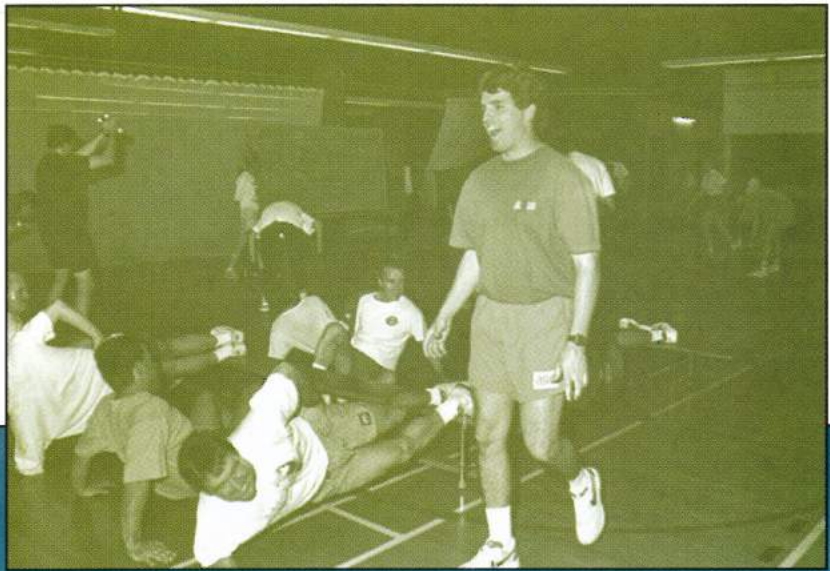
Il serait bon de se rappeler la fameuse équipe Notre-Dame qui, en 1938 avait décroché le championnat junior provincial. Martial Martin, propriétaire d'une quincaillerie sur la rue Saint-Maurice à l'époque, était également le proprio de cette équipe. Parmi les joueurs sur cette équipe, signalons les noms des receveurs Ovide Paquin et Marcel St-Pierre, les lanceurs Philippe Matteau devenu médecin et peintre, son frère René, ancien maire de Trois-Rivières; 1er but: Luc Laferté, l'ancien fameux sauteur en skis; 2e but: Romuald Lafrenière, l'arrêt-court Jules Lafrance, l'ancien sacristain de la Cathédrale, Robert Lemieux; Maurice Villemure, ancien chronométrier durant de nombreuses années au Colisée; les voltigeurs Johnny Yeo, Philippe Projean, Jack Héroux et Roland Pélissier. Le gérant était alors Georges Dumont.

Un relevé permet de constater que 38 championnats ont été décrochés par des équipes de la région au cours de ces 75 dernières années de baseball.



Université du Québec
à Trois-Rivières

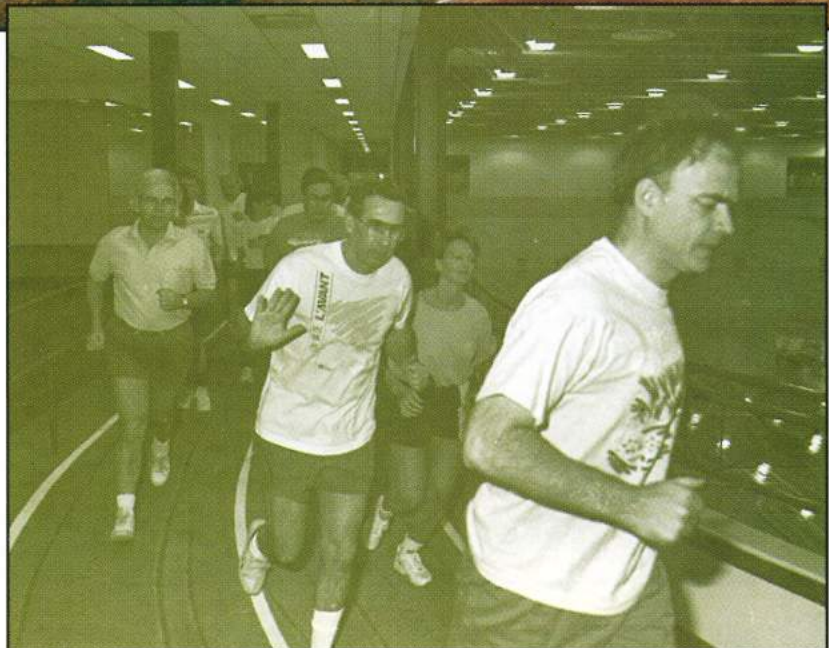
et les sports



Ci-haut quelques adeptes s'entraînent à l'intérieur de l'ancien complexe sportif de la bâtisse industrielle sur le terrain de l'exposition à Trois-Rivières.

Au centre l'extérieur du nouveau complexe sportif ouvert au printemps 1995 et situé sur les terrains de l'Université.

Ci-contre une vue de l'intérieur exhibant la piste de jogging avec des athlètes en action démontre le modernisme de ces installations.





Cette photo fut prise vers 1927. Elle représente un club de baseball du Nouvelliste devant l'ancien stade. Dans ce groupe, il nous a été possible d'identifier chez les joueurs; Atchez Terrien, Émile Jean, Léo Comeau, Léo Collins, le jeune fils Therrien, Arthur Gélinas, Alcide Côté, Paul Lemay, Jacques Harnois, Émilien Robert, Émile Bergeron. Et parmi les supporters, on a pu reconnaître; M. Decelles, Edouard Labrecque, Paul Dupuis tenant le trophée, Laurent Paradis, Waddah Haboud, Urbain Boucher, Onésime Héroux.



Le stade de baseball actuel sur le terrain de l'Exposition à Trois-Rivières.

Peter Gray-Wyshner, le joueur manchot

L'histoire du baseball à Trois-Rivières aura été marquée par une présence inusitée. En effet, ce fut à Trois-Rivières que Peter Gray, un joueur manchot, Peter Wyshner de son vrai nom, fit ses débuts dans le baseball professionnel.

Il demeure le plus grand phénomène à avoir évolué dans le baseball, non seulement à Trois-Rivières mais également dans le baseball majeur. Ses débuts, en 1938, dans la Ligue provinciale, furent flamboyants.

Joueur de champ centre, Gray n'était âgé que de 23 ans. C'est Marcel Dufresne, alors gérant général, qui le dénicha dans les mines de Nanticoke, en Pennsylvanie. Aujourd'hui, Gray est âgé de 80 ans.

Gray est revenu à Trois-Rivières en 1942, cette fois pour jouer avec la Ligue Canado-Américaine, un circuit que l'on peut comparer à la Ligue Eastern.

Ceux qui ne l'ont pas connu ou qui n'en ont jamais entendu parler seront certes surpris d'apprendre que Gray a même évolué dans le baseball majeur avec les anciens Browns de St-Louis de la Ligue Américaine.

Naturellement, la présence du joueur manchot n'était pas sans attirer les foules. On ne pouvait le croire mais on en était convaincu après une partie seulement. Il demeurait une grande attraction.

Douze à quinze ans plus tard, j'ai eu la chance de voir un autre athlète manchot mais cette fois dans le hockey, à Moncton, Nouveau-Brunswick, un circuit intermédiaire. Il s'agit de Johnny Cormier, un ailier gauche, un beau patineur qui possédait un bon lancer et se tirait fort bien d'affaires. Cormier et Gray-Wyshner n'avaient que le bras gauche.

Faits mémorables

Entre 1925 et 1940, les Albert "Bidou" Després, Antoine et Charlie Gauthier, Jules Dubé, Henri, Wellie et Wilfrid Guy, Raoul Doucet, Arthur Vadeboncoeur, Jean-Baptiste Lamarche, les frères Émilien et Lionel Verrette, Jules Brousseau, Roland Guimont, Félicien Cajolet, Aurèle Turgeon, Roland Poitras, Jules Savard, Armand Gariépy, Lefty Coulombe, Pierre Bellefeuille, Armand Cardinal, Arthur Gervais et Roland Rochefort se sont faits le plus remarquer.

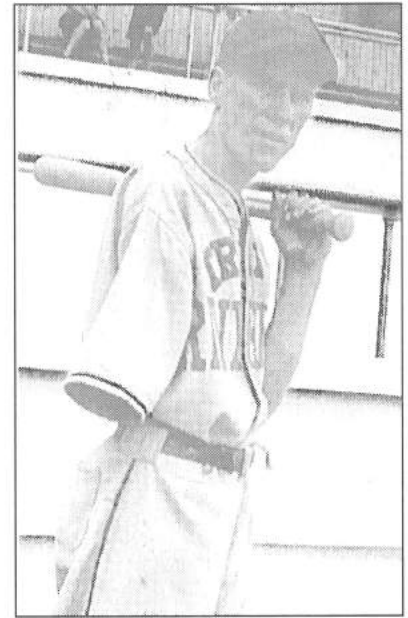
Fait rare: Albert "Bidou" Després a déjà joué pour cinq équipes dans une même saison. Les règlements étaient sans doute moins sévères dans ce temps-là.

Le Dr Marc Trudel, de Shawinigan, ancien ministre dans le cabinet de l'Union nationale, était de la direction du Shawinigan dans la Ligue de la Vallée du Saint-Maurice.

En 1922, Bill Jennings, de l'équipe de Cap-de-la-Madeleine, lança deux parties la même journée, ce qui devait être répété de 15 à 18 ans plus tard par les Walter Albert, Byron Speece, Ed Veech et Jean-Pierre Roy. On les appelait alors les lanceurs au bras de caoutchouc.

Alain Lesage, de Louiseville, est décédé la journée même où l'équipe junior des Aigles, avec laquelle il s'alignait, a remporté le championnat junior canadien. Un an plus tard, le conseil municipal donnait au parc de baseball le nom d'Alain Lesage. Beau geste à souligner.

En 1944, Maurice Lorraine, un lanceur gaucher, a lancé une partie sans point ni coup sûr dans l'uniforme des Commandos. Il en a lancé trois au cours de sa carrière.



Peter Gray

La vie sportive en Mauricie

En 1959, Raymond Simard, avec les Phillies, un grand athlète, a été proclamé le meilleur joueur senior du Québec.

En 1963, Charles-Émile Mongrain était le président de l'équipe des Royaux.

Dans la Ligue Eastern, Jim Snyder a été le gérant des Aigles pour les cinq premières saisons. Roy Majtyka et Chuck Goggin ont été gérants pendant une saison chacun.

En 1970, lorsque les Aigles ont remporté le championnat dans la Ligue provinciale, Marcel Guilbeault, Nick Testa, James Pitt, John Self, Larry Haggitt, Dick Williams et Raphael Gomez sont ceux qui se sont le plus signalés.

Aux Jeux du Canada de 1973, Yves Gosselin, François Bélanger, Yves Lacerte et René Martel, des Aigles, s'alignaient avec l'équipe du Québec.

En 1980, Alain Neault, Marc Boudreau, Denis Coulombe et Yves Lamy ont participé au championnat junior canadien en Alberta.

En 1984, les Aigles terminent la saison avec une fiche de 37-1 remportant, entre autres, 25 victoires consécutives pour un nouveau record canadien. Les Aigles étaient alors dirigés par Jean Hamelin. En séries éliminatoires, les Aigles n'ont subi qu'une défaite et remporté neuf victoires d'affilée. Se sont alors signalés pour les Aigles, cette saison-là, Danny Després, Gilles Bergeron, André Lambert, David et Patrick Gervais, Jean Dallaire, Luc Duval, Alain Bernaquez, Alain Noël et Pierre Giguère.

De 85 à 90, Danny Després, Gilles Bergeron, Alain Gendron, Alain Bernaquez et Alain Noël ont su assurer la relève. En deux saisons, les Aigles ont compilé une fiche de 95-15. Les joueurs mentionnés ont été choisis sur l'équipe canadienne au championnat mondial Youth à Albany, New York.

En 1940, les Renards, champions de la Ligue Provinciale, ont tenu leur camp d'entraînement dans la cour du STR.

En 1926, sept frères Rochefort s'alignaient avec Cap-de-la-Madeleine dans la Ligue Inter-Cité.

En 1948, un nommé Tom LaSorda, gérant des Dodgers de Los Angeles, lançait pour Schenectady dans la Ligue Canado-Américaine. Dans une partie, il avait réussi 25 retraits au bâton.

Vers 49-50, René Bazin a été le premier lanceur junior à réussir une partie sans point ni coup sûr au stade. Par contre, Pierre Roy a été le premier junior à frapper un coup de circuit au stade.

En 52, Marcel Auger a aussi lancé une partie sans point ni coup sûr dans le baseball junior.

Frenchy Bordagary, ancien joueur-gérant de la fameuse équipe de Trois-Rivières dans la Ligue CanAm en 46, est toujours bien vivant dans la région de San Jose, en Californie. Il est maintenant âgé de 83 ans.

En 56, Yvon Després a remporté le championnat des frappeurs, André Pleau a été jugé le meilleur lanceur et Roch Boisvert a lancé une partie sans point ni coup sûr dans la ligue junior.

En 40, dans la Ligue Provinciale, un voltigeur du nom de Johnny Couse a frappé trois circuits dans une même partie pour Trois-Rivières.

Au moins huit jeunes de chez nous ont été invités par des organisations du baseball majeur. Yves Aubin, de Sainte-Thècle, et Jacques Bergeron, de Saint-Paulin, se sont rendus au camp d'entraînement des Dodgers à Vero Beach; André Pleau a passé une saison dans l'organisation des Dodgers, à Thomasville et à Orlando; Armand Guimont, du Saint-Étienne, a été du camp d'entraînement des Yankees; Jean Dallaire, René Marchand et Jacques Roy ont été de l'organisation des Expos et Dominique Therrien a fait trois saisons dans l'organisation d'Atlanta.

En 93, les Aigles, à leur première saison dans la Ligue Junior Élite de Montréal, ont très bien fait en terminant au 4e rang d'un circuit de dix équipes.

1984, année mémorable pour les Aigles qui ont alors remporté les championnats juniors provincial et canadien.

En 90, 91, 92 et 93, dans la Ligue Junior Majeure Élite du Québec, les Yannick Alarie, Sébastien Dessureault, Éric Ferlatte, David Gervais, André Laflamme, David Lessard, Philippe Martin, Keith O'Grady, Éric St-Pierre, Martin Vidal, Jean-François Vézina et Steve Wolfe ont été considérés comme de brillants joueurs.

Le baseball mineur à Trois-Rivières a débuté en 1940 et Émile Lacroix, ancien vendeur pour CHLN et CKTR et Gaston Pépin ont été à l'origine du baseball mineur.

En 86, Danny Després a remporté le championnat des frappeurs avec une moyenne de .405.

Lors de la série du Championnat junior provincial du Notre-Dame en 38, René Matteau, l'un de nos anciens maires, a lancé toutes les parties que Notre-Dame a gagnées pour décrocher le championnat.

Si Dan Quizzenburry, Rawlins Eastwick, Bruce Taylor et Kent Tekulve ainsi que certains autres croient avoir inventé le lancer à la balle sous-marine, ils sont en retard, puisque vers 1939-40, à Trois-Rivières, Byron Speece était un lanceur à la balle sous-marine et il était tout un lanceur.

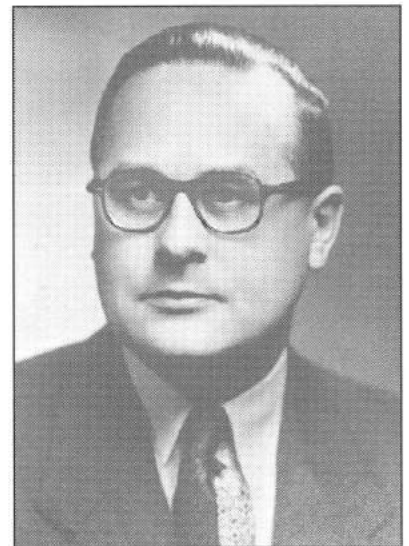
Jean-François Picard, receveur des Élités Midget AAA, a conservé une moyenne impressionnante de .666 au championnat canadien de sa catégorie. Âgé de 17 ans seulement, le jeune Jean-François a joint l'École de baseball ABC.

Le baseball rural: partie importante de la vie sportive régionale

La Ligue Rurale, la plus ancienne ligue de baseball amateur du Québec, voire même du Canada, célèbre cette année son 55e anniversaire d'existence. Devenue une institution sur la scène du sport régional au fil des années, la Ligue Rurale fut fondée en 1940 par Albert Gaucher, directeur de la section sportive du journal *Le Nouvelliste* durant 13 ans.

Depuis ses débuts, la Ligue Rurale a vu huit personnalités se succéder à la présidence: Albert Gaucher de 1940 à 1952, année de son décès; Armand Martel, un autre ancien rédacteur sportif au *Nouvelliste*, de 1952 à 1956; Philippe Fortin de 1957 à 1960; Herman Poisson en 1961 et 1962; Jules Lafrance de 1963 à 1972; Fernand Ferron de 1973 à 1977; Émilien Côté en 78, 79 et 80 et le Dr André Trahan jusqu'à nos jours.

La fondation de la Ligue Rurale demeure la plus grande réussite de la carrière journalistique d'Albert Gaucher. Le premier objectif de la Ligue Rurale était de divertir et de créer une saine rivalité entre les municipalités rurales. En



Albert Gaucher



Dr André Trahan

1952, la Ligue Rurale est devenue la Ligue Rurale Albert-Gaucher et a conservé ce nom jusqu'en 1978, alors qu'elle fut désignée sous le nom de Ligue Rurale de baseball de la Mauricie. Au tout début, les équipes ne devaient aligner que des joueurs de la paroisse qu'elles représentaient. En 1940, année de fondation, la Ligue ne comprenait que quatre équipes: Charette, Saint-Barnabé, Saint-Boniface et Saint-Étienne. Près de 25 ans plus tard, la Ligue regroupait 24 équipes.

En 1977, les équipes du baseball rural furent regroupées dans la conférence de baseball rural de la Mauricie et c'est le Dr André Trahan, de Saint-Maurice, qui en est le président. Aujourd'hui, la CBRM compte huit équipes: Cap-de-la-Madeleine, Maskinongé, Pointe-du-Lac, Saint-Barnabé, Saint-Étienne, Saint-Maurice, Saint-Paulin et Shawinigan.

Au cours de ces 55 ans d'existence, 40 municipalités du Coeur du Québec y ont été représentées: 14 du comté de Maskinongé, six du comté de Champlain, cinq du comté de Lavolette; quatre du comté de Saint-Maurice, quatre du comté de Portneuf, deux des comtés de Lanaudière, de Berthier et de Trois-Rivières et une de Nicolet-Yamaska.

Parmi les pionniers du baseball rural, mentionnons le Dr Georges Grenier, de Saint-Barnabé; François Marchand, de Saint-Étienne; Romuald Lemay, de Saint-Alexis-des-Monts et le Dr Réal St-Onge, aussi de Saint-Étienne. Ils furent ceux qui jetèrent les bases de la Ligue Rurale avec le président-fondateur Albert Gaucher. Parmi les autres bâtisseurs qui méritent d'être mentionnés: le Dr L.P. Janelle et Malcom Landry, tous deux de Saint-Boniface; les frères Armand et Napoléon Fleury, de Saint-Léon-le-Grand; J.A. Baril, de Sainte-Ursule et Gilles Ringuette, de Louiseville. S'il y a un autre nom qui mérite d'être mentionné, c'est bien celui de Claude Mongrain, un autre ancien rédacteur sportif du *Nouvelliste*, qui a grandement contribué à la survie du baseball rural. Ces bâtisseurs se retrouvaient surtout parmi les notables des paroisses rurales, ayant pour la plupart poursuivi leurs études au STR où ils avaient appris à jouer au baseball.

L'histoire du baseball rural nous dit que trois municipalités du comté de Maskinongé et une du comté de Saint-Maurice ont vu leur équipe respective remporter le plus grand nombre de championnats: Louiseville avec douze, Saint-Étienne avec neuf, Maskinongé avec huit et Saint-Alexis avec six.

Parmi les pionniers, le Dr L.P. Janelle a joué pour Saint-Boniface durant 25 ans, en a été le gérant 15 saisons et est vice-président de la CBRM depuis 17 ans; Napoléon Fleury, celui que l'on a surnommé le Matusalem du baseball rural, célèbre cette année son 88e anniversaire de naissance. Il a évolué durant 30 ans comme receveur et gérant du Saint-Léon, et le Dr Jean-René Marchand, un médecin de campagne durant plus de 30 ans, a évolué dans la Ligue Rurale durant un quart de siècle. Lanceur gaucher et frappeur puissant, le Dr Marchand a porté les couleurs des équipes de Champlain, Louiseville et Sainte-Thècle.

Si le baseball majeur a eu son joueur manchot, le baseball rural a également eu le sien: Georges Lemay pour Saint-Barnabé.

Certains joueurs de la Ligue Rurale, notamment ces lanceurs ont su attirer l'oeil d'organisations du baseball majeur: Yves Aubin, de Sainte-Thècle et Jacques Bergeron, de Saint-Paulin, ont été invités à s'entraîner avec l'organisation des Dodgers de Brooklyn; Jean-René Marchand et Jacques Roy ont évolué pour des équipes de l'organisation des Expos de Montréal; Armand Guimond s'est aligné avec Waterbury de l'organisation des Yankees de New York. En 55

ans, les vedettes ont été si nombreuses qu'il serait trop long d'en dresser une liste.

Chose certaine, le baseball rural demeure non seulement un divertissement mais une nécessité pour les municipalités rurales de chez nous.

Le plus grand amateur que le baseball local aura connu

En Paul Bisson, le monde du baseball local perdait, à l'âge de 84 ans, en 1994, son plus ardent amateur.

Paul fréquentait assidûment l'ancien stade et le stade actuel depuis 1937. C'est dire qu'il aura été associé au baseball durant 57 ans. Durant ces années, il aura agi comme mascotte accomplissant cette tâche de façon quasi religieuse.

Que ce soient les équipes de l'extérieur ou locales, de calibre mineur, rural, amateur, semi-professionnel ou professionnel, toutes se voyaient accorder le même respect. Il s'occupait de plus du traitement des arbitres même si parfois il n'avait pas aimé le travail de l'un ou de l'autre.

Pendant une quinzaine d'années, de 1937 à 1952, Paul aura donc agi comme mascotte. Il travaillait toujours à la hâte, pour aller chercher les balles ou ramasser les bâtons. Son travail était toujours bien fait.

Paul demeure probablement la seule mascotte au monde à avoir été bannie d'une partie. En 1938, alors que Trois-Rivières était dans la Ligue Provinciale, le gérant Lloyd Sterling, fatigué des curieuses décisions rendues par l'arbitre Carl Ripley, décida de laisser Paul aller vers l'arbitre pour lui faire connaître sa façon de penser. Comme Paul l'a critiqué trop vertement, l'arbitre Ripley, d'Amherst, Nouvelle-Écosse, qui n'entendait pas à rire, le bannit aussitôt de la partie!

Au cours des 40 dernières années, Paul était l'homme à tout faire au stade. Il était même devenu le bras droit de Fernand Bédard, l'âme du baseball à Trois-Rivières. Durant la guerre 39-45, Paul aura servi dans les forces armées. Il a même servi outre-mer et se faisait un honneur d'être un vétéran.

Un certain soir de janvier 87, Paul était heureux. Il avait été nommé président honoraire de la soirée de retrouvailles des Amis du baseball. Il a même fait partie des comités organisateurs du championnat junior canadien en 1984 et du championnat mondial de 1989.

Paul Bisson aura marqué le baseball chez nous. Il demeure une légende et on se souvient qu'il incarnait la joie de vivre. Comme il le disait avec fierté, Paul était marié à Miss Baseball. Le baseball aura été toute sa vie.

Gérard Duval, un bâtisseur

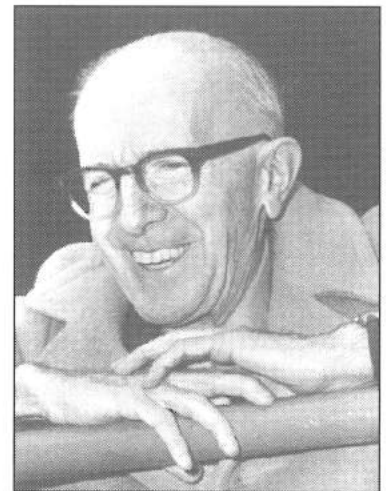
En 1937, Gérard Duval, décédé en juillet 94, à l'âge de 88 ans, était le gérant d'affaires de Trois-Rivières dans la Ligue Provinciale. C'est grâce à lui si le stade de baseball actuel a été construit en 1938. Un peu plus d'un an auparavant, il avait convaincu le député de Trois-Rivières et premier ministre du Québec de faire construire ce stade.

En faisant construire les autres bâtisses sur le terrain de l'exposition, M. Maurice Duplessis combattait le chômage qui sévissait alors. Aussi curieux que cela puisse paraître, la construction du stade n'a coûté que 117 000 \$ et donné du travail à 2 000 personnes.

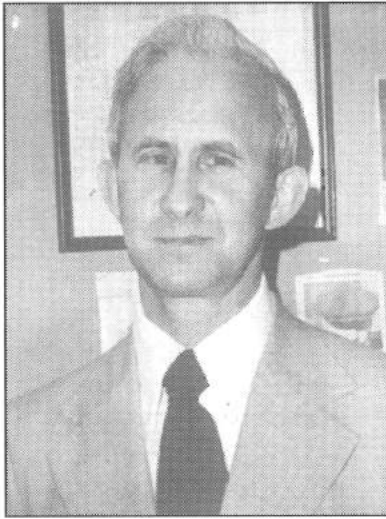
Homme de vision du conventum de 1925 du STR, Gérard Duval demeure le bâtisseur du stade.



Paul Bisson



Gérard Duval



Fernand Bédard

Hommage aux pionniers du baseball

Si les amateurs ont été choyés par la qualité de nos athlètes, leurs performances et par le savoir-faire des organisations des différentes disciplines pratiquées en Mauricie, il faut dire que ces amateurs n'ont jamais hésité à accorder leur appui et leur encouragement à leurs athlètes au cours de ces années. Ils ont d'ailleurs déjà été reconnus comme des amateurs en or.

Nous désirons rendre un hommage bien mérité à ces pionniers du baseball chez nous et à ces valeureux promoteurs qui ont assuré la survie du baseball. Parmi ces pionniers et promoteurs, signalons Arthur J. Gélinas, Harry Poulos, Jean-Marie Girard, Gérard Duval, Jean-Louis Rochefort, Maurice Fortin, Martial Martin, Marcel Dufresne, Frank Héту, Léo Roy, Marcel Montmarquette; les juges François et Léon Lajoie, Edgar Duval, Phil Kimball, Henri et Maxime Gauthier ainsi que les Fernand Bédard, Charles-Émile Mongrain, André Pleau, Yvon Després, Yvon Monfette, André Young, Clément Trottier, Guy Boisclair et Claude Mongrain.

Du bon hockey, ces 100 dernières années

Les amateurs de la région trifluvienne ont été fort bien servis par le hockey pratiqué chez nous, ces 100 dernières années, avec la Ligue professionnelle de l'Est, la Ligue Provinciale et le hockey junior majeur du Québec. Ce fut une région choyée par la qualité de ses athlètes, de ses promoteurs et de ses organisateurs.

C'est en 1893 que le hockey commença à être pratiqué à Trois-Rivières avec les Victors et le TRAAA. Six ans plus tard, ces deux équipes furent regroupées en une seule et remporta le championnat intermédiaire de l'Est du Canada. Le hockey se jouait alors à l'aréna Saint-François-Xavier où se trouve aujourd'hui l'ancienne école technique. Cet aréna, propriété de Bert Baxter et de Crammon Baptist, était situé à l'angle des rues Saint-François-Xavier et Ferland ainsi que des rues des Commissaires et de Tonnancourt aux extrémités. De 1870 à 1880, Trois-Rivières était représentée dans la MAAA (Montréal Amateur Athletic Association).

Construit en 1913, l'aréna Laviolette a connu des années mémorables. Que ce soit aux rencontres de la Ligue de la Cité, de la Ligue Provinciale, de la Ligue Industrielle ou de la Ligue Junior A du Québec, les foules ont toujours été nombreuses, à cet aréna surnommé "la grange de la rue Sainte-Cécile".

La Ligue Provinciale comprenait des équipes de Grand-Mère, La Tuque, Québec, Shawinigan, Trois-Rivières et Victoriaville.

Dans la Ligue de la Cité, Tom Rocheleau, Julien Longval et Lucien Trottier brillaient pour les Chevaliers de Colomb de Cap-de-la-Madeleine; Pierre Bellefeuille, Edmond Bouchard et Edgar Duval pour le Club social; les frères Campeau, Frank, Gaston, Jean-Paul et Ralph Street; Jean-Paul Proulx et Jos Chabot se signalaient pour les Millionnaires et Camille Lebrun, Gérald Jolin, Alcide Caron, Hervé Olivier, Fernand Cossette et Paul Goulet s'illustraient pour le Royal.

Alcide Caron

Après avoir joué cinq ou six saisons à la patinoire Guilmour, Alcide Caron, alors considéré le joueur de l'heure, passa aux Renards de Trois-Rivières, de la Ligue Provinciale. Brillant défenseur et joueur intelligent, Caron possédait un lancer foudroyant. Et alors qu'il jouait pour les Coqs de Trois-Rivières des années 30, Caron, qui ambitionnait de jouer dans la Ligue Nationale, reçut une

invitation pour aller s'entraîner avec le Canadien de Montréal. Toutefois, un malencontreux accident lors d'une joute à Shawinigan, en 1938, devait mettre fin à son rêve. Il perdit un oeil et sa carrière prit alors fin.

Aujourd'hui, âgé de 80 ans et en bonne santé, Alcide Caron, l'un des seuls survivants du hockey des années 30, travaille toujours comme courtier en immeubles et on peut le voir quotidiennement à son bureau dans l'édifice du Bourg du Fleuve.

L'aréna Laviolette

Quant à l'aréna Laviolette, construit en 1913, les propriétaires en furent successivement Bert Baxter et Crammon Baptist; Auguste Gruninger; Fred Béchard et Jos Brouillette et enfin Jack Toupin, celui-ci étant considéré le meilleur instructeur de hockey junior à Trois-Rivières.

Ce ne fut qu'en 1946 que l'aréna Laviolette fut doté d'une glace artificielle. Les saisons précédentes, au printemps, on avait de la difficulté à terminer les éliminatoires tellement il y avait de l'eau sur la glace. À l'aréna de Shawinigan, construit en 1937, connu maintenant sous le nom de Jacques-Plante, la glace artificielle fut installée dès 1937.

La Ligue Industrielle

La Ligue Industrielle, un circuit de fort calibre, évolua à l'aréna Laviolette de 1940 à 1946. Puis, la Ligue Junior A du Québec, bâtie par Frank Selke, ancien gérant général du Canadien de Montréal, y joua durant quatre saisons, de 1946 à 1950. La première saison, l'équipe trifluvienne porta le nom des Coqs de Trois-Rivières. Par la suite, ce nom fut changé en celui des Reds, nom qui demeura jusque vers 1968.

L'aréna fut la proie des flammes en 1950. Depuis, le hockey se joue au Colisée de Trois-Rivières, temple actuel du hockey.

On se rappellera qu'en 1936, le Canadien de Montréal, avec les Howie Morenz, Aurèle Joliat, Johnny Gagnon, Pit Lépine, Sylvio Mantha et quelques autres, était venu y livrer une partie d'exhibition.

De bons joueurs, de bonnes équipes

Il y a eu également l'ère de la Ligue Industrielle. Clyde McCarthy, qui a grandement contribué à la bonne marche du hockey à Trois-Rivières durant plusieurs années, était alors le président de la Ligue Industrielle. Parmi les autres artisans du hockey à Trois-Rivières, mentionnons Jack Pringle, de la CanRon; Jean-Marie Girard, de Girard et Godin ainsi que Maxime Gauthier. Les équipes de CanRon, Saint-Philippe, Canipco pour la CIP, l'armée, l'aviation et le Cap-de-la-Madeleine formaient alors les cadres de cette Ligue.

Georges Shaw, de l'équipe des aviateurs, fut certes le meilleur à évoluer dans cette ligue qui regroupait de nombreux bons joueurs. Sid Abel, ancienne étoile des Red Wings de Détroit, s'est même aligné avec l'aviation et Bob Filion, anciennement du Canadien, a porté les couleurs de l'armée.

Parmi les autres joueurs remarquables, avec CIF, mentionnons Jos St-Onge, Valmont Henley, les frères Abran, Fernand et Wellie, Pony Landry, François Gagné, Paul Goulet, Fernand Cossette, Jean-Paul Campeau, Nil Sauvageau, Bert Robinson et Gaston Trudel; avec Canipco: Gaston Campeau, Ralph Street, Gordon Titcombe, Hervé Olivier, Jean-Paul Proulx, Fighting Gosselin et Jos Chabot; avec Saint-Philippe: Jean-Paul Nadeau, Roger Roberge, Jean-Paul Gagnon, Edmond Gaulin, Marcel Bourque, Maurice Champagne, Chappie

Rochefort, Maurice Huot, le trio Lambert-Laroche-Lahaie; le trio Bourdon-Bouchard-Marcotte, Jean Lambert; avec la RCAF: Sid Abel, Claude Bourque, Éric Fleet et George Shaw; pour le Cap: Tom Rocheleau, Lionel Loranger, Dominique Goulet, Réal L'Heureux. Tom Rocheleau a participé à un camp d'entraînement du Canadien en 33-34.

Au Guilmour

Une époque glorieuse fut celle du Guilmour où il s'est joué du hockey, de la balle-molle et du baseball durant près d'un demi-siècle, de 1931-32 à 1980. Se sont illustrés à cet endroit, les Zeff Hamel, Cajolet, Cardinal, Meunier, Lebrun, Belzile, Guimont, Jolin, Black et Michelin.

Même par grands froids, on pouvait voir de 1500 à 2000 amateurs aux rencontres à cette patinoire extérieure. Les juniors et les équipes mineures des catégories bantam, midjet et juvénile évoluaient au Guilmour également.

Le hockey junior

Adélarde Del Dugré fut propriétaire de l'équipe des Reds de Trois-Rivières, avec Léopold Jos Ferron comme instructeur, une douzaine d'années, soit dans la Ligue Laurentienne Junior et dans la Ligue Jr A du Québec qui devait devenir la Ligue Junior Majeure du Québec par la suite.

Durant cette période, parmi les vedettes, mentionnons les noms d'André Hinse, François Mongrain, Léon Rochefort, Gilles Villemure, René Robert, André Dupont, Claude Boucher, Marc Dufour, Michel Gosselin, Dr Guy Leblanc, Claude Bécharde, Michel Cormier, André Pleau et les Black, André et Guy.

La franchise junior de l'équipe trifluvienne passa par la suite au groupe de Guy Laroche, c.a. et les équipes portèrent les noms de Ducs et de Leafs. Ce furent les frères Mongrain, Claude, Jean-Marie et Théo, qui firent l'acquisition de la franchise du groupe Laroche. On connut alors l'ère des Draveurs qui prit fin en 1991 lorsque Claude Caron et les frères Gabias se départirent de leurs intérêts et que l'équipe quitta Trois-Rivières pour déménager à Sherbrooke.

Durant quelques saisons, celles des années 50 et 60, les Lions de Trois-Rivières évoluèrent dans la Ligue professionnelle de l'Est.

Durant les 48 ans du hockey junior à Trois-Rivières, ce ne fut que lors des saisons 76-77 et 77-78 que l'équipe de Trois-Rivières fut représentée aux éliminatoires de la Coupe Memorial. Il s'agissait des Draveurs alors dirigés par Michel Bergeron.

Lors de la participation à la Coupe Memorial, Normand Lefebvre et Normand Rochefort furent alors proclamés les joueurs par excellence. Honneur remarquable!

Il ne faudrait quand même pas oublier de signaler l'apport au hockey junior du Québec d'un jeune Trifluvien qui fait sa marque comme administrateur. Gilles Courteau, de Trois-Rivières, de la paroisse Saint-Sacrement plus précisément, occupe la présidence de la ligue Junior Majeure du Québec depuis déjà plusieurs années.

Parmi les instructeurs du hockey junior à Trois-Rivières, signalons les noms de Jack Toupin, Léopold Jos Ferron, Camille Bédard, Bob Léger, André Lambert, Mario Bazinet, Claude Dolbec, Michel Bergeron, André Dupont et Gaston Drapeau.



Adélarde Del Dugré



Jack Toupin

Il n'est pas osé de dire que la meilleure équipe junior à Trois-Rivières fut celle des Reds de 48-49 dirigés par Jack Toupin avec les Mîche Perreault, Ti-bull Héon, Jean-Guy Talbot, Guy Baribeau, Claude Barbeau, Bert Bourassa, Lou Kiley, Paul-Émile Michelin, les trios de Reed-Généreux-Saindon; MacDougall-Gilbert-Paquin; Brillant-Pépin-Bilodeau en plus de Racette et Viboux. Cette saison-là, le Royal de Montréal, une équipe formidable, décrocha la Coupe Mémorial.

Le Notre-Dame Junior

En 1938, cette équipe remporta le championnat junior du Québec. Les frères René et Philippe Matteau s'alignaient alors avec cette équipe. Vers 1942, l'équipe junior du Marché Saint-Laurent n'était pas piquée des vers non plus.

Quant au hockey mineur, il fut lancé en 1940 grâce aux efforts des Clyde McCarthy, Eugène Matteau, Maxime Gauthier et Gaston Pépin. Les parties se jouaient à l'aréna Laviolette le samedi. Dans la région, le hockey mineur demeure en bonne santé.

Dans la ligue Nationale

Parmi les juniors de chez nous à avoir gradué dans la Ligue Nationale, mentionnons Gilles Villemure, Mîche Perreault, Jean-Guy Talbot, André Dupont, les Rochefort, Léon et Normand, René Robert, Pierre Sévigny, Marc Bureau, Pierre Aubry et les frères Claude et Marc Dufour.

Outre ceux déjà mentionnés à avoir évolué dans la LNH, ajoutons Edmond Bouchard, le premier de la Mauricie à jouer dans la LNH avec les Américains de New York et Nelson Crutchfield, de Shawinigan qui a joué pour le Canadien de Montréal vers les années 26-27.

De la région, il y a également eu Pierre Bellefeuille, Fred Béchard et Jack Toupin. C'est dire que 15 joueurs de Trois-Rivières et de Cap-de-la-Madeleine ont jusqu'ici évolué dans la LNH.

Parmi les autres joueurs à avoir frappé à la porte de la LNH, signalons Jerry Cotnoir, Jules Dubé, Armand "Foxy" Gariépy et Antoine Gauthier.

Nos athlètes d'hier n'ont rien à envier aux athlètes d'aujourd'hui si ce n'est que ceux-ci sont mieux traités.

À Trois-Rivières, l'école Saint-Paul, dirigée alors par les Frères de l'Instruction chrétienne, a été l'institution à avoir produit le plus grand nombre de bons joueurs de hockey.

Le Cap-de-la-Madeleine a son aréna Jean-Guy-Talbot depuis environ 25 ans. C'est sur cette glace qu'évolue le hockey mineur de cette ville et c'est à cet amphithéâtre que sont présentés des spectacles sur glace.

Si on remonte à 1940, tous les secteurs de la ville avaient leur patinoire. Outre les arénas mentionnés et le Guilmour, les patinoires extérieures les plus fréquentées étaient alors le Laviolette, en haut du tunnel du même nom, Les Pins, Sainte-Marguerite, Cartier, Carré La Fosse, le Kimball où se trouve aujourd'hui le terrain de stationnement de Bonaprix et la patinoire Tessier où se trouvait *Le Nouvelliste* sur la rue Saint-Georges. Kimball Automobile occupait alors l'édifice qui abrite Bonaprix aujourd'hui.

Chose certaine, le hockey a agréablement occupé une grande partie de la vie des amateurs de la région de Trois-Rivières et de Cap-de-la-Madeleine.

Serge Corbin, le roi de l'aviron

Le canotage a toujours été une discipline fort populaire en Mauricie. Dans les courses de longue distance, Serge Corbin, de Saint-Boniface mais anciennement de Cap-de-la-Madeleine, est certes le roi de l'aviron. Il demeure un avironneur exceptionnel.

En septembre 94, en remportant sa 18^e victoire dans la 61^e édition de la classique internationale La Tuque-Shawinigan, Serge Corbin a établi un record jamais atteint. De plus Corbin a démontré sa valeur de payayer hors pair en remportant ses victoires avec sept partenaires différents. Le nom de Serge Corbin est tout simplement synonyme d'endurance et de force.

De ses 18 victoires, il en a remporté six avec son frère Claude, trois avec Solomon Carrière et Stan Williams, deux avec Dave Stockton et René Mainguy et une avec les canotiers Barton et Tétreault. Et ces victoires s'ajoutent à de nombreuses autres remportées à l'extérieur depuis qu'il compétitionne. On a toujours dit: «Il y a Serge Corbin et les autres.» Il est d'une classe à part.

Irwin Peterson, un Américain de Grand Rapids, Michigan, en est un autre qui a marqué la classique de canots en remportant neuf victoires. Peterson, un bonhomme sympathique, a été grandement populaire auprès des amateurs. Il y a eu également l'autre Corbin, Claude, avec huit victoires, le Shawiniganais Lemay avec cinq, l'Américain Estes avec cinq également et le duo Goyette-Dénoimé, de La Tuque, avec quatre.

Cette classique a été lancée en 1934, pour marquer le tricentenaire de Trois-Rivières, par l'architecte Ernest Denoncourt, avec le concours du club Radisson. D'ailleurs, c'est un duo du club Radisson, Gélinas-Lachance, qui a décroché la toute première victoire.

Pour la première fois, en 1994, la classique internationale de canots de la Mauricie ne se terminait pas à Trois-Rivières. C'est là une décision à reconsidérer, croyons-nous.

Puisque cette classique avait été lancée en 1934 pour marquer le tricentenaire de la capitale régionale, elle doit se terminer à Trois-Rivières. On se demande pourquoi il n'en serait pas dorénavant ainsi comme il en a toujours été de 1934 à 1994.

Dave Frost, un autre jeune de chez nous à nous faire honneur

Bon sang ne saurait mentir. C'est bien le cas de l'avironneur Dave Frost de Cap-de-la-Madeleine. Dave vient d'une famille qui s'est illustrée dans le canotage, dans les courses de courte distance. Son père Jimmy et ses oncles Lou et Charlie ont été de brillants avironneurs pour le club Radisson.

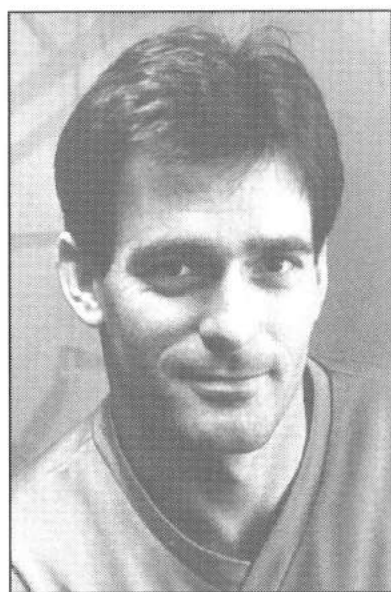
Âgé maintenant de 29 ans, Dave Frost, qui est membre de l'équipe nationale, calibre senior, depuis 85, a déjà participé aux Jeux olympiques de Séoul, en Corée en 1988 et à ceux de Barcelone, en Espagne en 1992. Sa première compétition internationale avait été en Pologne en 1983.

Son ambition maintenant est de participer aux Jeux olympiques de 1996 à Atlanta. Il ne devrait avoir aucune difficulté à réaliser son ambition.

Il a participé à sept championnats du monde: à Montréal en 1986; à Duisburg, Allemagne de l'Ouest, en 1987; à Plavdiv, Bulgarie, en 1989; à Paznam, Pologne, en 1990; à Paris, France, en 1991; à Copenhague, Danemark, en 1993 et à Mexico en 1994. Ses meilleurs résultats: une 4^e place en France et au Danemark.



Serge Corbin



Dave Frost

Il rappelle qu'en passant en Allemagne en 1987, il a vu et touché au mur de Berlin avant sa démolition. Il est tombé en 89.

Dave avait débuté avec le club de canotage de Cap-de-la-Madeleine en 1975. Durant plusieurs années, il en fut la vedette avec Carl Beaumier. Il se souvient d'avoir alors été fortement encouragé par Marc Quessy avant que celui-ci soit victime d'un malencontreux accident en 1980. Quessy était également membre du Club de canotage de Cap-de-la-Madeleine.

Sa première compétition officielle fut aux Jeux du Québec à Sherbrooke en 1977. Selon lui, l'arrivée de Michel Comtois comme entraîneur du Club de Cap-de-la-Madeleine l'a grandement aidé. Il doit de plus ses succès à une progression lente, mais constante.

Cependant, Dave Frost poursuit toujours ses études. Il détient un baccalauréat en éducation physique et étudie pour obtenir une maîtrise en physiologie.

Le club Radisson, regrettable disparu

Pendant 55 ans, le club de canotage Radisson, club privé situé sur le chemin des Chenaux, est demeuré un centre de loisirs de premier plan. Il est regrettable que les installations de ce magnifique club aient été démolies en 1989 et 1990.

Quelques années auparavant, le club Radisson, qui connaissait des difficultés financières, avait été offert pour une chanson à la ville de Trois-Rivières qui aurait pu en faire un centre de loisirs municipal.

Le Radisson avait été construit en 1934 et durant plus de 20 ans, il fit sa marque dans le canotage, la natation et le tennis. Sa construction coïncidait avec les fêtes du tricentenaire de Trois-Rivières. Parmi les fondateurs, les Bourdon, Brousseau, Blais, Fortier, Lajoie, Marchand, Nobert, Roberts et nombre d'autres firent des mains et des pieds pour assurer sa réussite.

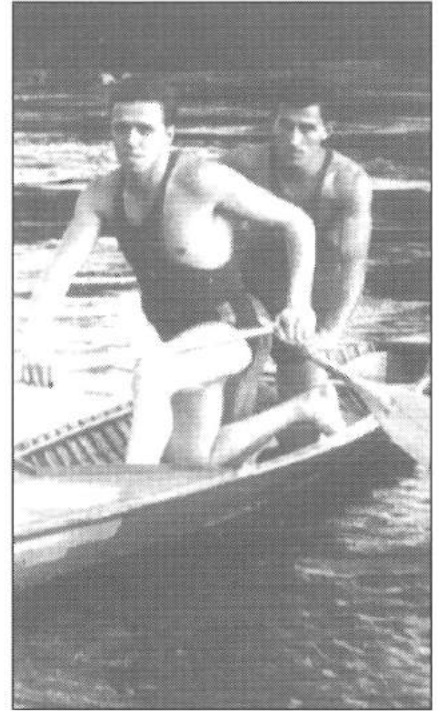
En 1942, le Radisson a joint la Canadian Canoe Association et remporté les championnats canadiens en 1946 et 1949. Durant cette période, des avironneurs de classe tels Paul Aubry, Jean Turcotte, Jean et Roger Bellefeuille, Marcel Paquette, Maurice Dubois, Lou Frost et Jean-Marie Aubry ont été des champions canadiens ainsi que Jimmy et Charlie Frost, Jean-Guy Beaumier, Ernie McCulloch, Jack MacDougall, Paul Grenier, Jean Lambert et nombre d'autres. Ainsi en fut-il et les entraîneurs Paul Badeau et Jip Lafontaine ont également contribué aux éclatants succès du Radisson.

Que de rencontres mémorables ont été offertes aux amateurs lors de nombreux tournois de championnat de tennis de la cité et de la Mauricie disputés sur les cinq magnifiques courts du Radisson!

40 ans de ski au Cap-aux-Corneilles

La région de Trois-Rivières et celle de Cap-de-la-Madeleine ont été, durant de nombreuses années des pépinières de sauteurs en ski. Durant une période de 40 ans, les adeptes du ski pouvaient se compter chanceux d'avoir leur centre de ski si près de la ville. Naturellement, dans ce temps-là, les secteurs domiciliaires de De Normanville, Saint-Pie-X, la Terrasse Berlinguet et Corbusier n'existaient pas. Il n'y avait que des champs et les pentes donnaient accès à la rivière Saint-Maurice.

Le centre de ski commençait au haut de la côte des Chenaux et pouvait s'étendre jusque dans l'arrondissement du chemin des Chenaux et de la rue des Bouleaux. Quant au tremplin Olsen, démoli en 1949 à la suite d'une tornade, il pouvait avoir une hauteur d'environ 85 pieds. Il se trouvait face à la rue Marie-



Jean Turcotte et Paul Aubry

LeNeuf. L'autre tremplin, le McRae, se trouvait face à la rue des Mélèzes et le chalet était en bordure du boulevard du Carmel.

Le centre de ski de Trois-Rivières, qui a existé de 1923 à 1963, était surnommé le Cap-aux-Corneilles, sans doute parce que l'endroit devait être le rendez-vous des corneilles. D'ailleurs, en 1984, un hommage a été rendu aux pionniers du Cap-aux-Corneilles et depuis ce temps, on peut voir une plaquette apposée à une pierre à l'extrémité sud du chemin des Chenaux. Parmi ces pionniers, signalons les noms de Paul Désilets, Jean Lamontagne, Robbie Miller, Georges Hébert, Maurice Émond, Jean-Paul Pépin et Gilbert Boudreau.

Pendant une période de cinq à six ans, les sauteurs-vedettes sur le tremplin Olsen étaient Harry Olsen lui-même, un Norvégien et le Trifluvien Stanley Dufresne.

Toutefois, c'est vers les années 48-50 que la pratique du ski alpin commença pour de bon. Et pour une période de 12 ans environ, et sans tremplin, la pépinière de sauteurs a continué de se reproduire. Les compétitions de sauts, à l'échelle provinciale, voire même d'envergure nationale et internationale, attiraient de belles foules.

La longue pente, où atterrissaient les sauteurs, menait à la rivière Saint-Maurice. Le ski pouvait aussi être pratiqué aux Grès et aux Piles.

Centre de ski Mont-Carmel

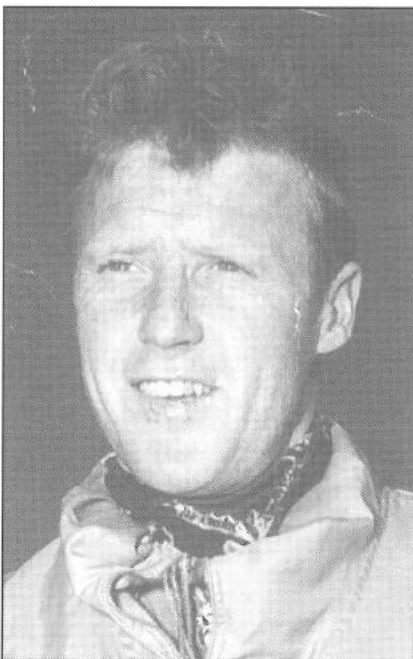
C'est depuis 1962 que le Centre de ski Mont-Carmel existe. Ce club a remplacé le Club de ski de Trois-Rivières. Fernand "Fritz" Gauthier et Claude Barbeau, de Gauthier Sports, en sont toujours les propriétaires. C'est Ernie McCullough, le meilleur skieur de ski alpin à être sorti de Trois-Rivières, proclamé l'un des meilleurs skieurs en Amérique du Nord, qui en a fait les plans avec un autre ancien Trifluvien, John Clifford. McCullough a été instructeur de l'équipe olympique américaine. Au moment de son décès, il était instructeur à Mont-Tremblant depuis plusieurs années.

Le centre Mont-Carmel existait depuis trois ou quatre ans lorsque le duo Gauthier-Barbeau en devint propriétaire. De deux pentes, le centre est vite passé à 9 et 15 pentes. Ce centre de ski est fort populaire et très fréquenté. Pour une période de sept à huit ans, il a même eu son tremplin. Il a été le premier centre au Canada à produire de la neige artificielle et à tenir des compétitions sur cette neige.

Linda Crutchfield, anciennement de Shawinigan, a déjà participé à des compétitions sur les pentes du centre Mont-Carmel, du temps des renommées Lucille Wheeler et Ann Heggveit. Martine Lesieur et les soeurs Doris et Hélène Vanasse sont des jeunes de chez nous qui ont fait leur marque dans le ski alpin tant au Canada qu'aux États-Unis et en Europe.

Danny Bouchard, de La Tuque, un fondeur, qui a concouru à l'échelon international et a participé aux Jeux olympiques de 94 à Lillehammer, désire maintenant participer aux Olympiques de 98 à Nagano, au Japon. Il demeure l'une de nos gloires.

En Mauricie, on peut également pratiquer le ski à Vallée-du-Parc où on retrouve 14 pentes. On a déjà pratiqué le ski à Shawinigan-Sud, à Vallée Pruneau, aux Grès et aux Piles. Et aujourd'hui, le ski peut également se pratiquer à la station Saint-Gérard, au Relais du Mont Saint-Mathieu et à La Tuque. Le ski est fort populaire chez nous. Les adeptes ne se comptent plus tellement ils sont nombreux.



Ernie McCullough

Lucien Laferté, premier de la région aux Olympiques

Lucien "Cowboy" Laferté a été le premier athlète de la Mauricie à participer aux Jeux olympiques et partout où il est passé le spectaculaire Lucien, s'est gagné la sympathie des amateurs et des organisateurs. Il était surnommé "Cowboy" à cause de son style flamboyant.

Trois championnats canadiens à Ottawa, Thunder Bay et Trois-Rivières, trois participations aux Olympiques à Davos et Saint-Moritz en Suisse, à Oslo, Norvège et à Sun Valley, Idaho et trois au championnat du monde à Lake Placid, New York, à Ottawa et à Revelstoke, en Colombie-Britannique, en plus de nombreuses autres compétitions; tel est l'enviable bilan que Lucien Laferté présentait à la fin de sa carrière de 28 ans comme sauteur, entre 1932 et 1960. Lucien a bien connu Harry Olsen, un brillant sauteur norvégien, celui qui avait vu à la construction du tremplin qui devait par la suite porter son nom.

Laferté débuta en 1932. À l'époque Stanley Dufresne, un autre Trifluvien, était le sauteur-vedette. Des sauts de 125 pieds pouvaient être réussis sur le tremplin McRae et de 150 à 160 pieds sur le tremplin Olsen. Parmi les sauteurs de la région à cette période-là, signalons les noms de Jacques Charland, Albert Delamarre, Yves Doucet, Jean-Baptiste Drolet, Fernand Grondine, Frank Latour, Léo Milette et Phil St-Germain.

Laferté rappelle avoir eu sa plus belle ovation à Oslo, en Norvège. Après un premier saut à la compétition olympique, Lucien s'arrêta au bas de la pente pour saluer de la main le roi et la reine ainsi que la foule, tout en affichant son plus beau sourire. C'est là un geste qui avait été fort apprécié. D'ailleurs, après chacun de ses sauts, Lucien saluait toujours la foule.

Il a sauté de plus à Berlin et Laconia, N.H., à Rumford, Maine, à Lake Placid, New York, Ottawa, Côte-des-Neiges, Thetford-Mines, Lac Beauport et Camp Fortune et à Revelstoke, en Colombie-Britannique. Il considère que Art Devlin et Art Tuckle ont été les meilleurs sauteurs américains.

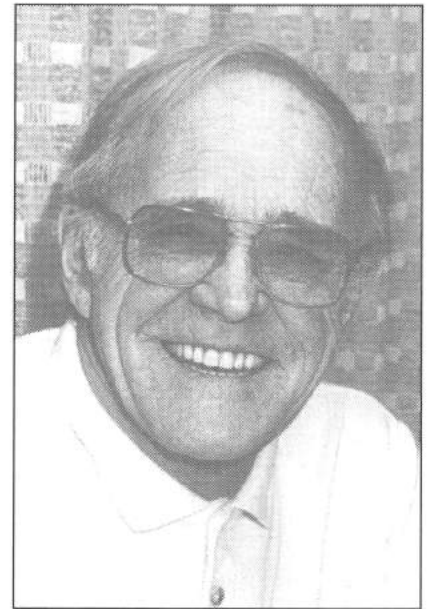
Il a réussi son plus long saut à Davos, en Suisse, un bond de 350 pieds. À l'un des championnats du monde et l'un des Jeux olympiques, il s'est brisé la jambe droite. Une autre fois, il a perdu un ski en sautant.

Après l'effondrement du tremplin Olsen, les sauteurs furent privés de tremplin durant deux ans. C'est Laferté qui a vu à la construction du tremplin au centre de ski de Mont-Carmel, tremplin qui a porté son nom. Il se rappelle les noms d'innovateurs et de bâtisseurs du ski ici: Roland Bourdon, Paul Désilets et Robbie Miller qu'il a toujours considérés comme des avant-gardistes. Il n'oublie pas non plus les noms des Trifliviens Gerry Paquin et Gilles Richer qui ont agi comme juges dans les compétitions de sauts durant de nombreuses années.

«Luce» Laferté, un sympathique bonhomme, qui a toujours été considéré comme un Roger-Bontemps. Sa bonhomie légendaire a été remarquable. C'est pourquoi il a été si populaire.

Le sauteur Jacques Charland

Neuf championnats canadiens, trois de l'Amérique du Nord, un National Américain, quatre participations aux Jeux olympiques et cinq au championnat du monde: tels sont les faits saillants d'une glorieuse carrière, celle du Trifluvien Jacques Charland, sauteur en ski. De 1947 à 1975, Tico, comme il a toujours été surnommé, était un beau sauteur au style agressif et à la technique parfaite. Il a commencé sa carrière sur les tremplins McRae et Olsen du Cap-aux-Corneilles pour poursuivre son entraînement sur le tremplin du centre de Mont-Carmel.



Lucien Laferté



Jacques Charland

Ses participations aux Olympiques furent en 56 à Cortina, Italie; à Squaw Valley, Idaho, en 50; à Innsbruck, Autriche, en 64 et à Grenoble, France, en 68. Les compétitions internationales les plus importantes auxquelles il a pris part sont celles de la Suède en 54, à Oslo, Norvège, en 55 et 66; à Helsinki, Finlande, en 56 et à Obendorf, Allemagne, en 58. En 62, il n'a pu participer à la compétition internationale à Lake Placid, New York. Il avait été suspendu pour avoir adressé publiquement des reproches à l'Association canadienne de ski. Jacques est heureux de rappeler la présence du regretté Claude Trahan de Cap-de-la-Madeleine, aux jeux de 68 en France. Trahan suivait les traces des Charland et Laferté.

En 69 et 70, Jacques a été l'entraîneur de l'équipe canadienne. De 70 à 75, il a sauté pour son propre plaisir.

Il a réussi le plus long saut de sa carrière à Obendorf, Allemagne, en 58 lors d'une compétition mondiale: un saut de 134 mètres pour 442 pieds. Parmi environ 90 sauteurs, Charland avait alors terminé au 3e rang.

Au Québec, Charland a sauté à Lac Beauport, Valcartier, Thetford-Mines, Côte-des-Neiges et Camp Fortune; aux États-Unis: à Berlin et Laconia, New Hampshire, Rumford, Maine, Lake Placid, New York, dans le Midwest américain ainsi qu'à Thunder Bay, Banff et Revelstoke dans l'Ouest.

Il se considère privilégié de ne pas avoir subi de blessures sérieuses au cours de sa carrière de 30 ans, comme sauteur. Il considère de plus que Fernand Latour et Léo Milette ont également été de beaux sauteurs. Selon Charland, Lucien Laferté lui aura permis de s'améliorer et de polir sa technique.

Jacques Charland, un bonhomme qui nous a fait honneur et qui a connu une carrière fantastique.

Du tennis de bon calibre en Mauricie

Le tennis, au Coeur du Québec, tout comme le journal *Le Nouvelliste* pourrait bien avoir une histoire de 75 ans. Entre 1920 et 1925, presque toutes les paroisses des diocèses de Trois-Rivières et de Nicolet avaient leur court de tennis, voisin de l'église ou du presbytère.

Dans le temps, c'étaient surtout des étudiants ou d'anciens étudiants de collèges classiques, devenus professionnels pour la plupart, qui pratiquaient le tennis. À l'époque, le tennis n'était réservé qu'à une certaine élite. Fort heureusement, depuis 50 ans environ, le tennis peut être pratiqué par toutes les classes de la société.

Les tournois les plus importants disputés alors dans la région, ceux de la Mauricie et de la cité, auront permis à de nombreuses bonnes raquettes de s'affronter.

Le tournoi de la Mauricie, qui a pris son envol en 1936, a été présenté durant une vingtaine d'années, sur les courts du club Bellevue (disparu en 1954) situé sur le boulevard des Forges, face au stade de courses. Le club Bellevue avait ouvert ses portes en 1934, année du tricentenaire de Trois-Rivières et Phil Carette a été durant 20 ans le grand organisateur des deux tournois de prestige.

Ces deux tournois ont été présentés par la suite sur les courts des clubs Radisson, Mauricien, Du Moulin et des Chenaux, de Cap-de-la-Madeleine, des Plaines et Lambert ainsi qu'au parc Saint-Maurice de Shawinigan. Des rencontres ont eu lieu au club Métabéroutin où il y a déjà eu deux courts de tennis. De 1940 à 1950, ceux qui pratiquaient le tennis pouvaient le faire également au club

BCDH, rue Victoria, à l'arrière de l'église Saint-Sacrement.

Tournoi de la Mauricie

Ce tournoi, mettant en jeu le trophée *Le Nouvelliste*, a maintenant 58 ans d'histoire. Vraiment remarquable!

Un relevé nous permet de constater que Robert Ménard, de Shawinigan et Gilles Lajoie, de Trois-Rivières, sont ceux qui ont remporté le plus de championnats en simple: six chacun.

Yvon Pépin, de Drummondville et Christian Laurin, de Trois-Rivières, suivent avec quatre chacun; Normand Houle, de Cap-de-la-Madeleine, Thuribe Côté, alors pro au Tim, et Paul Villeneuve, de Trois-Rivières, trois chacun. Quant à Clément Croteau, Jean-Jacques Houle, Guy St-Pierre et Jocelyn Dumas, de Cap-de-la-Madeleine, Henri Marois, de Trois-Rivières, Jean Trudel, de Shawinigan et Rolland Godin, de Montréal, ils ont chacun décroché les honneurs du simple en deux occasions.

Les autres champions ont été Tom Norton, Charlie Aboud, Jean Dessaulles, Maurice Webber, Jean-Paul Labelle, Pierre Lamoureux, Viateur Bareil, Lionel Martineau, Jacques Lefebvre, André Marchand, Pierre Lambert, Henri Rochon, Michel Dessureault, Réjean Dallaire, Yan Lefebvre et François Giguère.

Il ne faudrait pas oublier de signaler que le gaucher Lionel Martineau et Jean Beaubien ont remporté plusieurs championnats en double aux tournois de la Mauricie. Quant à Viateur Bareil, il en a remporté quatre: deux avec Roger Doucet et deux avec Bill Saunders. Bareil a de plus décroché cinq championnats en simple à Shawinigan.

Parmi les autres joueurs remarquables, mentionnons les noms de Robert et Denis Pépin, Henry Dufresne, Pierre Descôteaux, Jean-Guy Richard, Fidèle Alarie, Robert Héon, Jacques Daveluy, Laurent Trottier, André Panneton, Bernard Brabbin et Gilles Ringuette.

Quant à l'élément féminin dans le tournoi de la Mauricie, Jeannine Richer-Hérroux, Renée Pagé-Karis et Céline Biron-Scott ont remporté chacune cinq championnats en simple. Rita Timothy et Lise Vallée en ont gagné trois et Francine Black, deux. Mme Timothy a de plus remporté sept championnats en double de la Mauricie et a également remporté sept championnats en simple à Shawinigan et un à Grand-Mère.

Les autres championnes ont été Pauline Aboud, Lucille Dufresne, Huguette Parent, Renée Lajoie-St-Cyr, Simone Pépin et Denise Joyal.

Tournoi de la cité

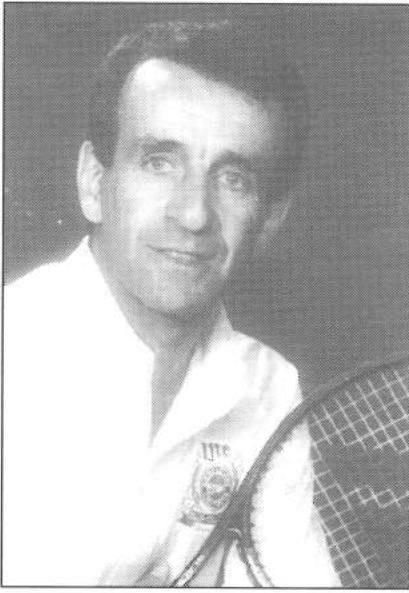
Dans ce tournoi, c'est Réjean Dallaire qui domine avec neuf championnats en simple. Gilles Lajoie suit avec sept. Dallaire et Lajoie, toujours dans le tournoi de la cité, ont remporté huit championnats en double.

Jean Beaubien a décroché cinq championnats en simple, Thuribe Côté, Christian Laurin et Normand Houle, trois chacun et Lionel Martineau, Yves Picard, Robert Patenaude et Henri Marois en ont gagné deux chacun. Les autres champions ont été Michel Gaudette, Jocelyn Renaud, Paul Villeneuve, Jean-Jacques Houle, Jocelyn Dumas, Pierre Lamoureux, André Marchand, Jean-François Gagnon, Simon Larose, Stéphane Pichette et François Giguère.

Chez les dames, dans le tournoi de la cité, en simple également, Jeannine Richer et Lise Vallée dominent avec quatre championnats chacune; Pauline Aboud, Céline Biron-Scott et Diane Bourelle, trois chacune; Lise Cossette,



Céline Biron-Scott



Réjean Dallaire

Isabelle Garceau, Francine Black, Stéphanie Cloutier et Sylvie Cabot, deux chacune. Les suivantes ont gagné au moins une fois, ce sont: Lucille Dufresne, Sylvie Bouchard, Huguette Parent, Denise Houde, Jovette Girard, Renée St-Cyr-Lajoie, Pierrette Beaumier, Marie-Jeanne Martineau, Francine Lemire et Caroline Chouinard. Mme Biron-Scott a de plus remporté les honneurs des finales régionales des Jeux du Québec.

Chez les jeunes, Simon Larose, champion canadien des 18 ans et moins et des 16 ans et moins; les Sévigny, Lysianne et Charles-Antoine, le frère et la soeur; Martin Dupont et Philippe Tremblay sont en train d'assurer la relève chez nous en s'affirmant de plus en plus.

Charles-Antoine Sévigny est au 2e rang au Canada chez les 13-14 ans. Il est même encadré par Tennis-Canada.

On trouve, encore aujourd'hui, de très bons joueurs de tennis en Mauricie et ils sont nombreux sur les courts des différents clubs de la région.

Tennis intérieur mauricien

Ce centre de Cap-de-la-Madeleine existe depuis 1976. Il est la propriété du Dr Edoardo Guariglia, retraité de la médecine depuis quatre ans. Italien d'origine et New-Yorkais d'adoption durant 40 ans, le Dr Guariglia maintenant résidant de Batiscan, s'adonne à la médecine préventive et encourage fortement les gens au conditionnement physique.

C'est à New York qu'il a connu le tennis et c'est là qu'il a décidé d'implanter à Cap-de-la-Madeleine un centre de tennis et de conditionnement physique. Le TIM, comme on l'appelle, comprend huit courts de tennis, trois de racquetball et de squash, deux de badminton, une piste pour la marche, le jogging et la course.

Le Dr Guariglia est heureux maintenant d'encourager les gens aux activités physiques et les invite à adopter de meilleures habitudes de vie.

Marcel Jobin à la marche forcée

En 1968, lorsqu'il se lança dans la marche forcée, son rêve était de devenir l'un des dix meilleurs au monde dans cette discipline. Et c'est une dizaine d'années plus tard qu'il atteignit son objectif. Encore plus, il se permit d'établir un nouveau record mondial dans le 50 km qu'il couvrit en 3 heures, 47 minutes et 47 secondes. Il s'est classé 3e meilleur au monde dans la marche forcée.

Âgé de 52 ans aujourd'hui, Marcel Jobin de Saint-Boniface, n'a pas officiellement pris sa retraite, bien que cela fasse déjà dix ans qu'il a mis les compétitions d'importance sur la glace. Depuis, il prend plaisir à participer à des compétitions régionales de toutes sortes.

Marcel Jobin présente une fiche fort enviable après 16 ans de compétition. Il a gagné 24 des 39 compétitions d'importance auxquelles il a pris part, a remporté 18 championnats canadiens dont 16 en 15 ans. Fait remarquable, Marcel a de plus décroché ce championnat 13 années consécutives. Il a participé aux essais et aux Jeux olympiques de 76, à Montréal et de 84, à Los Angeles, a pris part à un championnat mondial en 83, à Helsinki, Finlande; à quatre Jeux panaméricains; aux Jeux du Commonwealth à Brisbane, Australie où il décrocha une médaille d'argent, à San Juan, Porto Rico, à Lassing, Autriche et à Niagara Falls. En 1980, en Autriche, il a gagné le 50 km. Il avait alors établi une nouvelle marque mondiale; un an plus tard, il parcourut la même distance en sept minutes de moins pour un nouveau record mondial non encore abaissé. De plus, sa fiche à

vie compte 12 records canadiens, 11 américains et un nord-américain.

Au Canada, il a couru à Montréal, Toronto, Sept-Iles, Calgary, Régina, Edmonton, Sherbrooke, Sudbury et Terrebonne; aux États-Unis: à Chicago, Milwaukee, Houston, Niagara Falls, Los Angeles et San Antonio; en Europe, en Autriche, en Finlande, en Norvège, puis en Australie; enfin, à Caracas, Cuba, Colombie, Mexico et Porto Rico.

C'est dans le cyclisme que Marcel a tout d'abord commencé, en 1964. Il en fit durant quatre ans. Et, de 58 à 68, il fit de la course à pied. En cyclisme, durant quatre ans, Marcel fut jugé le meilleur grimpeur au Québec et fit même de la course en raquettes avec le club Les Francs Amis de Montréal.

Sa première course en marche forcée en fut une de cinq milles et c'est alors qu'il se fit dire qu'il avait le potentiel pour réussir et fut encouragé à poursuivre.

En 1979, à Ottawa, on lui remit le trophée Gil-O-Julien pour avoir été considéré le meilleur athlète canadien-français, le prix de l'athlète amateur par excellence du club Médaille d'Or à Montréal. Il est, depuis dix ans, membre des panthéons de la renommée Les Rivières et du Canada.

En 1984, lorsqu'il prit sa retraite des compétitions importantes, Marcel, à 42 ans, était considéré comme le Gordie Howe de la marche forcée.

Marcel Jobin a connu une carrière éblouissante. Durant toutes ces années, son épouse Nicole n'a cessé de l'encourager. Marcel Jobin est cet homme qui a fait connaître la marche forcée au Québec, voire même au Canada. Chose certaine, Marcel Jobin nous a fait honneur.

Le basketball

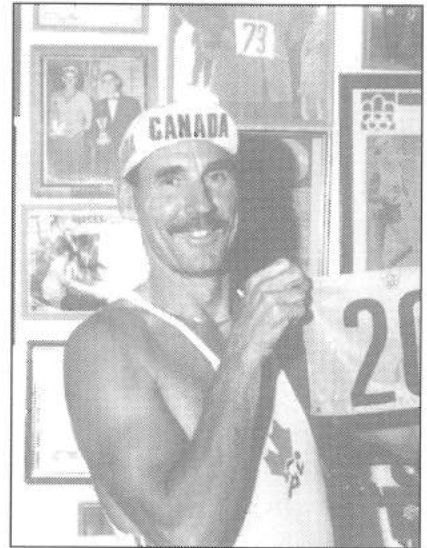
Le basketball a déjà connu de belles années à Trois-Rivières. Qu'il suffise de rappeler l'ancienne ligue senior de la cité qui regroupait alors quatre équipes. Cette ligue a existé durant une quinzaine d'années, soit de 1944 à 1959 et ses parties ont été disputées à quatre endroits différents: aux TRHS des rues Laviolette et Saint-Maurice, au Pavillon Mgr Saint-Arnaud et à la bâtisse industrielle, l'ancien complexe sportif de l'UQTR.

Il n'est pas exagéré de mentionner que le regretté journaliste Duncan Breese a été l'âme du basketball à Trois-Rivières.

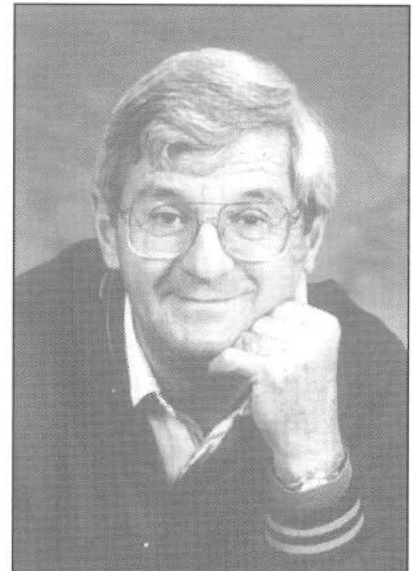
Parmi les meilleurs joueurs du temps, signalons les noms de Gaston Dubé, Yvon Lamarche, Raymond Simard, Charlie Hall, Hervé Wilkin, Gilles Joubert, Harry Glassman, Bill Baird, Lou Vetere, Herman Gardner, Walton Parks, Ed Jacques, John Fréchette, Paul Germain.

Il y a également le tournoi Takefman, tournoi mettant en lice les étudiants des écoles et collèges de la région. Le tournoi Takefman aura 50 ans l'an prochain. Vraiment remarquable.!

Les Stan Brabbin, André et Pierre Pinsonnault, Claude Richard, Gordon Pape, Gilles Joubert, John Vining, Jean-Jacques Houle, Pierre Langlois, Yves Normand et les frères Henri et Réginald Vézina, pour ne nommer que ceux-là, figuraient parmi les étoiles du temps. Ces mêmes étudiants ont par la suite pris la vedette dans la ligue senior de la cité.



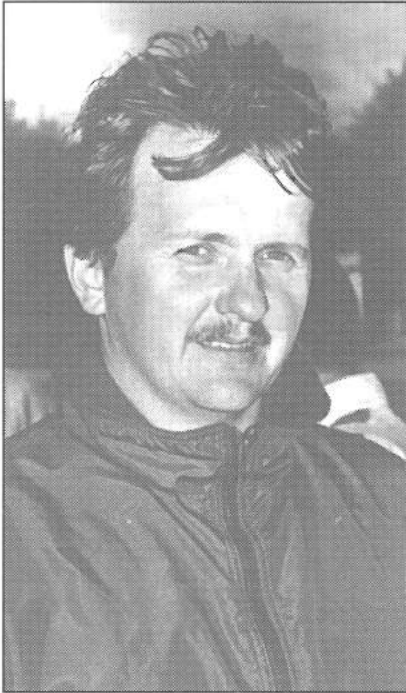
Marcel Jobin



Gilles Joubert

Les sports à l'Université du Québec à Trois-Rivières

L'Université du Québec est établie à Trois-Rivières depuis 1969. Au tout début, l'UQTR était connue sous les lettres de CEU pour le Centre des études universitaires.



Pierre Clermont

À cette institution de haut savoir, on a vite compris que les sports font partie de la vie de tous les jours. Au hockey, par exemple les Patriotes existent depuis les tout débuts de l'Université.

Si les Patriotes ont jusqu'ici connu des succès, c'est qu'ils ont été dirigés de main de maître par André Young, Raymond Loranger, Pierre Lacoste, Gaétan Trépanier, Normand Meunier, Michel Boucher, Yvan Cayouette, Clément Jodoin, Réal Paiement et Danny Dubé. Ce dernier a d'ailleurs été l'un des instructeurs de l'équipe olympique canadienne de 1994. Et dans la ligue inter-universitaire Québec-Ontario, l'UQTR a toujours eu des équipes de première force. Elle a même, jusqu'ici, décroché deux championnats canadiens universitaires et deux de sa propre ligue. Il faut dire que depuis plus de dix ans, l'infatigable Yvon Després agit comme gérant général et directeur du recrutement et il réussit fort bien. Les Patriotes ont remporté six championnats de division de hockey universitaire Québec-Ontario dans les huit dernières saisons. Ils sont de nouveau dirigés par Danny Dubé.

Le soccer féminin et masculin est également en bonne santé à l'UQTR. L'équipe féminine, dirigée par Marc Soubrier, est composée des Annie Charette, Isabelle Boudreau, Julie Trottier et Valérie Savoie; cette dernière est considérée comme la meilleure gardienne de but du circuit. La défensive est jeune et inexpérimentée mais compte beaucoup sur la rapidité des Caroline Gélinas, Annick Coulombe, Karine Després, Valérie Leduc, Sonia Groulx et de Mélanie Morin.

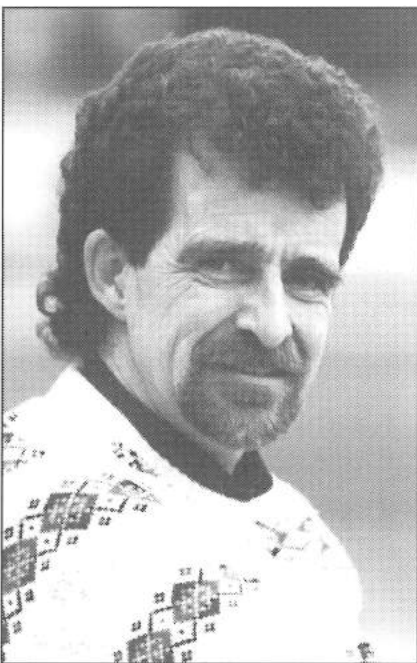
Quant à l'équipe masculine de soccer, elle est dirigée par Pierre Clermont dans la ligue inter-universitaire. Elle compte sur une solide défensive, de bons gardiens, sur la rapidité d'un bon mélange de recrues et de vétérans, tels Jocelyn Roy, Pascal Boulanger, Jason Yergeau et François Lamothe. Le programme de soccer de l'UQTR est hautement coté. L'UQTR sera l'hôte, en novembre 1995, du championnat universitaire canadien et la venue de cet événement coïncidera avec l'inauguration du nouveau complexe sportif de l'UQTR.

L'équipe féminine de hockey fait également très bien. Les instructeurs Daniel Magny et Pierre Jackson peuvent compter sur une gardienne de but de première classe, Isabelle Minier, qu'on dit supérieure à Manon Rhéaume. L'UQTR est non seulement bien vue du côté des études, mais également du côté sportif.

Des sportifs de la région ont, pendant 12 ans environ, fait partie de la Ligue nationale de hockey: un arbitre, Denis Morel et un juge de ligne, Claude Béchar. Jacques Croteau a officié comme arbitre dans la Ligue américaine et feu Aurèle Turgeon dans l'ancienne Ligue senior du Québec.

Le soccer

Depuis trois ans, le soccer, dans la région, compte un juge de touche à l'échelle internationale en Jean Godon, professeur. Au soccer, Jean avait commencé comme instructeur, mais en peu de temps, ceux qui avaient lancé cette discipline dans notre région ont vite décelé en lui, des aptitudes pour devenir un officiel sur le terrain. On lui permit alors de participer à des cliniques pour devenir un officiel.



Jean Godon

Qui aurait dit, il y a une vingtaine d'années, que le soccer se pratiquerait

autant chez nous et deviendrait aussi populaire? Aujourd'hui, la région compte plus d'une quarantaine d'équipes, puisque le soccer se pratique dans toutes les écoles et dans tous les collèges de la région.

Si on a commencé à pratiquer le soccer ici, il y a maintenant plus de 20 ans, c'est grâce à l'assistance financière d'un premier commanditaire, M. Benoît Vanasse. Ce dernier était le président des Albatros de Trois-Rivières. On s'adonnait alors au soccer sur les terrains de l'école Chamberland et du parc Pie-XII.

Georges Vidal et Miguel Aoto ainsi que les professeurs Hugh Roight et Pat Bourcier sont ceux qui ont lancé le soccer chez nous.

Il est un fait, le talent foisonne dans la région, et aujourd'hui, grâce aux personnes mentionnées, le sport du soccer est solidement implanté chez nous.

Réal Lamothe, le champion cycliste

S'il est une qualité que Réal Lamothe a développée en se lançant dans le cyclisme, en 1946, ce fut certes la détermination. Cette détermination et l'amélioration de sa technique lui auront permis de connaître une glorieuse carrière.

Réal, homme des bois et guide renommé, n'avait que 16 ans lorsqu'il participa à une première course. Il y participa tout d'abord pour relever un défi. Il prit part à ses deux premières courses sur un vélo ordinaire. Il était le plus jeune du groupe, mais cela ne l'empêcha pas de tenir tête aux autres, plus âgés et plus expérimentés.

Il a remporté le championnat de la Mauricie, de La Tuque à Trois-Rivières, en trois occasions et, la première fois, dès sa première année en cyclisme.

Il a fait de la compétition durant huit ans.

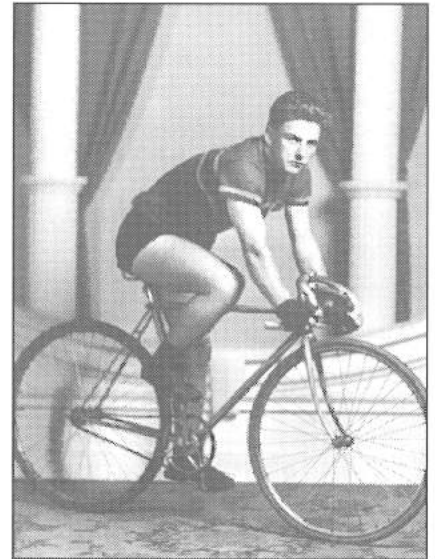
Ses succès: il a gagné la course Shawinigan-Trois-Rivières à plusieurs reprises, La Tuque-Trois-Rivières en trois occasions; deux fois la course Trois-Rivières-Montréal; cinq des six courses auxquelles il a participé en Ontario et deux des trois auxquelles il s'est présenté aux États-Unis.

En 1949, Réal a été le seul cycliste du Québec choisi pour faire partie de l'équipe canadienne pour participer aux qualifications des Jeux de l'Empire de 1950 en Australie et en Nouvelle-Zélande.

L'ancien coureur de renommée canadienne, Réal Lamothe se rappelle avoir couru avec ou contre les meilleurs coureurs du temps dont Bill Roberts, de son vrai nom Robidas, ancien arbitre de la LNH; René Paquin, Guy Morin, George Graves, Laurent Tessier, René Jodoin, Bob Lacourse et André Bouvier pour ne nommer que ceux-là du Québec.

Il a participé à la course Québec-Montréal à trois occasions se classant 2e, 7e et 12e. Il a participé deux fois aux 6 jours au Centre Paul-Sauvé où il a fait équipe avec Joe DeMyers et avec George Albright. D'ailleurs, c'est avec Albright, qu'il a gagné les 6 jours. À deux reprises, il a remporté le championnat du Canada.

Réal mentionne les noms de plusieurs coureurs de la région: Eugène Charland de La Tuque, reconnu comme le coureur à la jambe de fer qui avait beaucoup de volonté mais aucune technique; Raymond Nolet de Cap-de-la-Madeleine qu'il considère le meilleur à le suivre; Jean-Louis Dubois, Nicolas Lapointe, Fernand Lesage et les frères Martin: Delphis, Eddie et Léo. Les frères Noël et Narcisse Hinse, Roland Cardinal et Marcel Rocheleau ont également fait leur marque dans le cyclisme.



Réal Lamothe

Dans la région, à l'époque, peu de cyclistes pouvaient rivaliser avec Réal. Lamothe était amoureux du cyclisme. Il était toujours fier de courir et il dit que compétitionner de la sorte forme grandement le caractère. Il en est heureux aujourd'hui.

La balle molle

La balle molle, la vraie, avec seulement deux joueurs qui évoluaient avec un gant, le receveur et le 1er but, a été fort populaire et a attiré de belles foules. Elle s'est pratiquée sur tous les terrains que l'on pouvait trouver. Chaque paroisse avait son terrain.

Certains terrains ont été plus populaires que d'autres et les équipes les plus fortes y ont évolué: le terrain Saint-Paul, aujourd'hui connu sous le nom de parc Lemire et le parc Pie-XII, étaient dotés de belles estrades. Nous ne savons pas pourquoi, malgré de belles installations, il ne s'est pas joué beaucoup de balle molle à Pie-XII après les années 43, 44 et 45.

Il s'est aussi joué beaucoup de parties de balle molle au terrain Guilmour. C'est peut-être même l'endroit où il s'en est joué le plus, soit de 1930-32 à 1980, alors qu'on a fait disparaître le parc pour le remplacer par un édifice à loyer modique. Il s'est joué également de la balle molle de fort calibre au terrain Rochefort de Cap-de-la-Madeleine, au séminaire de Trois-Rivières et à l'école Saint-Jean-Bosco.

Parmi les équipes les plus fortes que nous ayons vues à l'oeuvre, mentionnons celle de Girard et Godin, du temps d'Albert Molini avec entre autres Nick Borzelli, le meilleur lanceur à être passé à Trois-Rivières; de Regent Shirt, Canada Iron, Canipco, Saint-Philippe, du Restaurant Alice, de John Millen, Radnor, Saint-Bernardin et du Restaurant Richard. Pour les équipes d'une autre classe: les As de la banlieue, le Manège, Chevaliers de Colomb et les Forges et d'une autre force encore: *Le Nouvelliste*, Balcer Gloves, Cordonnerie Descôteaux et Chez Fréchette pour ne nommer que celles-là. Nous ne pouvons toutes les nommer et nous nous contenterons de nommer 60 des meilleurs joueurs du temps.

Avant de nommer ces joueurs, il vaut la peine de mentionner les noms de cinq durs travailleurs qui ont contribué à l'organisation de nombreuses ligues et du même coup à la survie de la balle molle dans notre région: Marcus Bell, Jos Chandonnet, Henri Hamel, Eugène Matteau et Louis-Georges Pérusse.

Depuis 25 ans environ, c'est la balle lente et la balle donnée qui sont pratiquées et c'est au parc Sainte-Marguerite que sont disputés les principaux tournois où évoluent les nombreuses ligues. La balle lente et la balle donnée doivent leur survie à un travailleur infatigable du nom de Normand Dumont.

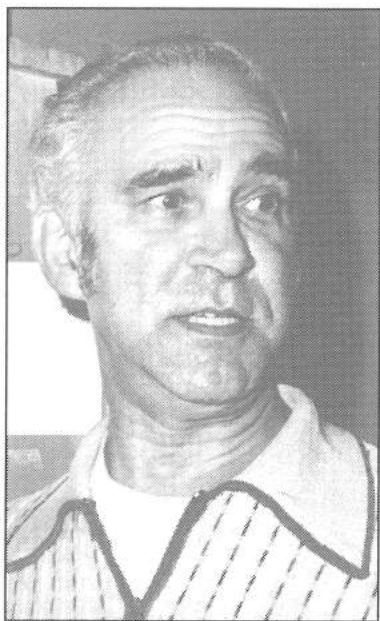
Receveurs: Georges St-Arnaud, Jules Lafrance, «Baloune» Landry, Marcel Bourque et Henri Guy.

1er but: Julien Fournier, Roland Fournier, Roland Poitras, Jean Cloutier, Gérard Brière et Marcel Leroux.

2e but: Maurice Huot, Ben Bélisle, Fernand Villemure, Jules Comeau, Hervé Olivier et Fidèle Alarie.

3e but: Novel Lafrance, Bob Anctil, Jacques Boisvert, Jean-Marie Masse, Claude Girard, Roger "Pony" Landry, Paul-Émile Guy et Wellie Guy.

Arrêt-court: Georges Boulard, Armand Cardinal, Jean Veillette, Zéphirin Noël, Roland Cloutier, Antonio Livernoche et Wilfrid Guy.



Jules Lafrance

Voltigeurs: Albert Hubert, Claude Fournier, Robert Mongrain, Albert Després, Roland Guimont, Gaston Morand, Jean-Paul Gagnon, Émile et Camille Pellerin, Jean-Marie Vermette, Amédée Fortin, Claude Proulx, Maurice Barakatt, Roger et Roland Robert.

Lanceurs: Nick Borzelli, Aurèle Durand, Paul Robinson, Yves Cormier, Ben Deshaies, Marcel Massicotte, Alain Guilbert, Fernand Dufour, Paul Goulet, Fernand Cossette, Camille Lebrun, Maurice Leblanc et Lucien Fortin.

Marc Quessy, champion en fauteuil roulant

Quelle belle et touchante histoire que celle de Marc Quessy, de Cap-de-la-Madeleine, ce jeune champion en fauteuil roulant!

Aujourd'hui âgé de 32 ans seulement, Marc est chargé de cours d'éducation physique à l'Université de Sherbrooke. Il en profite pour poursuivre simultanément ses études afin d'obtenir une maîtrise en éducation physique.

C'est le 14 septembre 1980, il y a maintenant 15 ans, que la vie a changé du tout au tout pour Marc Quessy. Un accident le transforma en paraplégique.

Cinq mois après cet accident, le père de Marc décédait des suites d'un cancer. Il n'a même pas eu le temps de voir son fils remonter la pente.

Marc ne se laissa pas abattre. Il a du courage à revendre. Il le prouve encore aujourd'hui.

Bien que jusqu'à 18 ans il ait fort bien fait en canotage pour le club de Cap-de-la-Madeleine, et qu'il démontrât une belle habileté dans le baseball comme lanceur et dans le hockey comme défenseur, Marc crut en ses possibilités de compétiteur en fauteuil roulant. Il ne s'était pas trompé.

Durant plus de trois ans, de 1982 à 1986, il fut le seul Québécois à faire partie de l'équipe canadienne de basketball. Il est heureux de signaler qu'il a été fort bien accepté. Il participa au championnat du monde en Australie, en 85, et l'équipe canadienne revint alors avec la médaille d'argent. Il avait bien aimé son expérience.

À son retour, il décida de se lancer dans la course en fauteuil roulant. Marc n'a pas mis grand temps à s'illustrer.

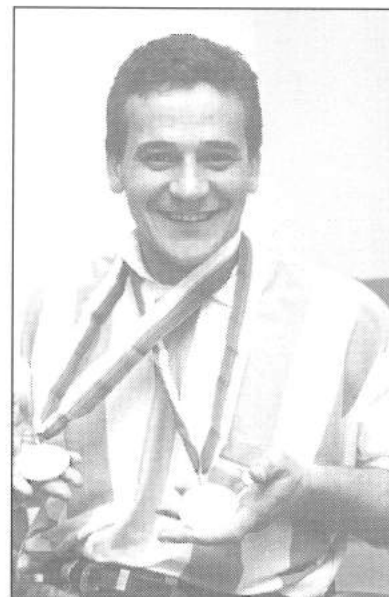
À l'été de 94, Marc a participé aux Jeux du Commonwealth à Victoria, en Colombie-Britannique.

Sur la scène internationale, en 92, Marc participa aux Jeux paraolympiques à Barcelone, en Espagne, dans une épreuve de démonstration; l'équipe canadienne décrocha alors quatre médailles d'argent. À Séoul, en Corée, l'équipe canadienne gagna une médaille d'or et une médaille d'argent.

En 93, à Toronto, dans une autre compétition internationale, Marc établit une nouvelle marque mondiale de 51,30 secondes. Au championnat du monde, en Allemagne, à Berlin, Marc établit un nouveau record mondial dans le 100 mètres, se classant 4e dans les 400, 5000 et 10 000 mètres et 5e dans le 200.

Il a de plus participé aux Jeux de la francophonie en France, en 94. Depuis ses débuts, il a aussi couru en Suisse, au Japon, en Suède, au Maroc, en Australie, à New York, en Arizona et au Texas. Il a pris part au marathon de Montréal à quatre reprises.

Le 23 novembre 1988, Marc est fier de le signaler, avec d'autres paraplégiques, il reçut la médaille de l'Assemblée nationale des mains du premier ministre Robert Bourassa.



Marc Quessy

La vie sportive en Mauricie

Marc considère que sa vie se déroule bien. Il garde toujours le sourire. Il a un courage, une ténacité et un moral à toute épreuve. Un beau bonhomme qui mérite d'être cité en exemple.

Centre de la Mauricie

Dans la région de Shawinigan et Grand-Mère, de nombreux athlètes ont connu de belles carrières, notamment dans le hockey. Shawinigan a toujours eu des équipes représentatives dans les ligues senior du Québec, professionnelle de l'Est, provinciale, Jr A du Québec, devenue Junior Majeure du Québec.

Qui ne se rappelle pas la fameuse équipe des Cataractes, de la Ligue professionnelle de l'Est, qui avait décroché la coupe du duc d'Édimbourg? Cette équipe, dirigée par Roger Léger, ancien défenseur des Canadiens de Montréal et des Rangers de New York, avait pris la mesure des Flyers d'Edmonton, dans une finale mémorable. Cette équipe de l'ouest alignait alors le fameux trio des Ukrainiens Vic Stasiuk, Bronco Horvath et Johnny Bucyk, qui devait par la suite briller avec les Bruins de Boston. Edmonton avait de plus dans ses buts l'ancien fameux gardien de but Glenn Hall. Robert Miche Perreault gardait alors le but du Shawinigan.

Qui ne se rappelle pas la ligne DDT du Collège Immaculée-Conception, ligne alors formée de Claude Dolbec, Gerry Désaulniers et Gilles Trudel? Ce trio devait par la suite faire la pluie et le beau temps avec le National jr et le Royal sr de Montréal. CIC était alors dirigé par le Frère Roger, i.c.

Au hockey notamment, les bons joueurs originaires de la région Shawinigan-Grand-Mère ont été nombreux. Mentionnons les Jacques Plante, Jerry Cotnoir, Gaston Trudel, Rolland Lessard, André et Marcel Pronovost, Jean-Paul Gignac et les frères Johnny et Larry Wilson qui ont tous évolué dans la Ligue nationale. Qui ne se rappelle pas des Billy Arcan, Martial Pruneau, Martial Brodeur et les Gervais, ces derniers de Grand-Mère? Jacques Plante, qui a connu une carrière éblouissante dans la LNH, a été considéré comme le meilleur gardien de but au monde durant plusieurs années. C'est ce nom de Jacques Plante que la municipalité de Shawinigan vient de donner à son aréna. Dommage qu'on ait tant tardé à poser ce geste.

Qui ne se rappelle pas des Don Penniston et Jack Toupin comme instructeurs? Et du fameux trio de noirs: les frères Herbie et Ossie Carnegie ainsi que Manny McIntyre qui ont porté les couleurs du Shawinigan ainsi que les Jack Carty, Bucky Buchanan, Bernard Limoge et nombre d'autres dans l'une ou l'autre des ligues mentionnées? Qui ne se rappelle pas la fameuse équipe des Bruins jr de Shawinigan avec les Phil Myre, Alain Beulé, Jean-Claude Marcotte, Michel Brière, Normand Pépin et Normand Sara Bournet? Brière aurait pu devenir une étoile avec les Penguins de Pittsburgh. Un accident d'automobile devait mettre fin à cette carrière prometteuse.

Le Centre de la Mauricie a également eu de nombreux bons joueurs de tennis. Parmi ceux-là, mentionnons les Robert Ménard, Jean Trudel, Pierre Descôteaux, Viateur Bareil, Roger Doucet, Maurice Weber, John Saunders ainsi que les Dessureault, Fugère et Lacombe. Certains d'entre eux sont d'anciens champions de la Mauricie. Shawinigan a compté deux championnes: Renée Pagé et Rita Timothy.

À la balle molle, Sonny Ainslie, Camille Brouard et Paulo Bruneau ont été parmi les meilleurs.

Dans la boxe, il y a eu les Jean Dallaire et Marcel St-Pierre, l'entraîneur

Wilfrid DeCarufel et les promoteurs Leclair et Thériault.

Pendant quatre ans, la crosse a été pratiquée à Shawinigan et à Grand-Mère.

Enfin, on retrouve cinq clubs de golf au Centre-Mauricie: à Grand'Mère, Shawinigan-Sud, St-Boniface, Ste-Flore et à St-Gérard et les bons golfeurs sont nombreux dans cet arrondissement de la Mauricie dont Jocelyne Bourassa, de Shawinigan-Sud, qui a fait partie de la LPGA de 1972 à 1975.

Ils méritent bien que l'on parle d'eux

Jocelyne Bourassa; durant un quart de siècle, Jocelyne Bourassa, de Shawinigan-Sud, a été la meilleure golfeuse amateur du Canada. Elle a décroché le championnat canadien en 65 et 71, le championnat junior d'Écosse en 67, le championnat amateur de la Nouvelle-Zélande et le championnat mondial d'Espagne en 69. Elle est passée au circuit professionnel américain en 72, fut proclamée la recrue de l'année, a remporté la Canadienne en 73 et de 72 à 75 s'est classée parmi les 20 premières boursières. En 72, elle a été proclamée l'athlète par excellence au Canada. Elle est membre du Temple de la Renommée Les Rivières.

Linda Crutchfield de Shawinigan, a remporté 15 championnats canadiens et décroché 22 médailles d'or tout en faisant partie de l'équipe canadienne de luge, ski alpin et de ski nautique de 61 à 75; a participé aux Jeux olympiques d'Innsbruck, en Autriche, et de Grenoble en France et des championnats mondiaux au Danemark, en Espagne et en Colombie. Elle fut la première à exécuter un saut de 100 pieds en ski nautique en 70. Membre du Temple de la Renommée du Canada depuis 84, elle fait également partie du Temple de la Renommée Les Rivières.

Jérôme Cotnoir, athlète accompli, a cogné à la porte du baseball majeur après avoir brillé comme receveur avec les Royaux de Montréal de la Ligue internationale. A évolué également dans la Ligue provinciale, a connu une belle carrière comme gardien de but notamment dans la Ligue professionnelle de l'Ouest avec Tacoma et Victoria et avec Shawinigan de la Ligue senior du Québec. A été agent Molson à Trois-Rivières durant de nombreuses années. Également membre du Temple de la Renommée Les Rivières.

Robert Ménard aussi de Shawinigan, a remporté au tennis six championnats en simple de la Mauricie, quatre championnats juniors en Ontario et deux de classe senior en plus de quatre championnats en double de la Mauricie avec Maurice Weber. A également évolué comme défenseur pour les Cataractes de Shawinigan de la Ligue provinciale. Membre du Temple de la Renommée Les Rivières.

Jean-Guy Talbot du Cap-de-la-Madeleine, après avoir brillé avec les Reds de Trois-Rivières, il a évolué dans le hockey senior avec les As de Québec et les Cataractes de Shawinigan. Faisait partie de l'équipe des Cataractes de 54-55 lorsqu'elle décrocha le championnat senior canadien et la Coupe du Duc d'Edimbourg. Il a évolué durant 17 saisons dans la Ligue nationale, remportant sept coupes Stanley avec le Canadien de Montréal. Il a également porté les couleurs des Stars du Minnesota, des Red Wings de Détroit, des Blues de Saint-Louis et des Sabres de Buffalo. Membre du Temple de la Renommée Les Rivières.



Jocelyne Bourassa

Pat Beauchesne de Cap-de-la-Madeleine, brillant lanceur gaucher, a été l'un des meilleurs lanceurs à sortir de la région. Il a brillé tout d'abord avec le Cap junior et avec l'équipe canadienne, a participé à deux camps d'entraînement des Dodgers de Brooklyn en 1946 et en 1949; a lancé avec les Royaux de Trois-Rivières et a terminé sa carrière avec Drummondville de la Ligue provinciale. Membre du Temple de la Renommée Les Rivières.

Jacques Toupin a évolué durant huit saisons dans la Ligue américaine avec Providence, Springfield et Buffalo et une saison dans la Ligue nationale avec Chicago; a permis à Trois-Rivières de faire son entrée dans la Ligue junior A du Québec pour ensuite diriger ses Coqs et ses Reds de 1946 à 1953. Proclamé le meilleur entraîneur de l'année en 53 et le meilleur entraîneur à avoir dirigé une équipe de hockey junior à Trois-Rivières. Il a de plus agi comme entraîneur pour les As de Québec et les Cataractes de Shawinigan. Ancien propriétaire de l'aréna Laviolette, il est membre du Temple de la Renommée Les Rivières.

André Dupont, celui que l'on surnommait le "Moose". Un autre jeune de chez nous à avoir joué dans la LNH: 13 saisons réparties entre les Rangers de New York, les Blues de Saint-Louis, les Flyers de Philadelphie et les Nordiques de Québec. Il en est revenu avec deux coupes Stanley. Il avait joué son hockey junior à Trois-Rivières avec les Reds et les Leafs ainsi qu'avec le Canadien junior de Montréal. Il est membre du Temple de la Renommée Les Rivières.

Léon Rochefort, de Cap-de-la-Madeleine, a porté les couleurs de huit équipes de la LNH remportant deux coupes Stanley avec le Canadien de Montréal. A joué au hockey junior à Trois-Rivières avec les Reds et en Ontario avec Guelph. Il est membre du Temple de la Renommée Les Rivières.

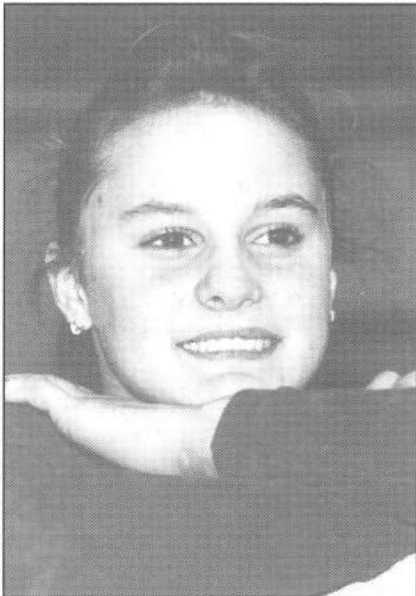
Ghislaine Gélinas, a évolué pendant 12 saisons dans la Ligue senior de basketball. Comme entraîneuse, elle a mené ses équipes à plusieurs championnats. Elle a été de plus officielle en athlétisme aux Jeux olympiques de Montréal et à la Coupe du monde d'athlétisme.

Thérèse Grégoire, a fait sa marque comme responsable de rencontres des équipes de curling pendant 18 ans, au club Laviolette.

Cécile Pinonnault, peut être considérée comme une athlète complète. Elle a fait sa marque en athlétisme, en basketball, en canotage et au golf. À l'échelle provinciale, Mme Pinonnault a fait partie de plusieurs équipes d'étoiles de calibre senior en plus d'être de l'équipe championne provinciale de l'Université de Montréal. En Mauricie, elle a été la première femme à diriger une équipe masculine de basketball.

Sports divers

Athlétisme: La jolie Ève-Marie Poulin, de Cap-de-la-Madeleine, détient le titre de meilleure gymnaste canadienne. Âgée de 16 ans seulement, elle fait déjà partie de l'équipe canadienne d'athlétisme. Pour notre région, Ève-Marie est devenue notre nouvel orgueil. À l'été et à l'automne de 94, elle a participé aux championnats du monde par équipe en Allemagne et en Angleterre où le Canada l'a emporté. Dans le pays d'Albion, Ève-Marie s'est classée 3e aux imposés et 4e au cumulatif. Dans une autre compétition internationale au centre Claude-Robillard, à Montréal, elle a terminé au 1er rang, s'imposant surtout au sol, au cheval, aux barres et à la poutre. Ses plus grands atouts, en plus de son habileté, sont sa grande confiance en elle-même et sa force psychologique remarquable. Son ambition, est de participer aux Jeux olympiques d'Atlanta en 96. Barbara et Dave Hill, du Three Rivers High School, sont également deux autres jeunes qui



Ève-Marie Poulin



Le Bureau de Direction et quelques artisans de la première heure qui ont rendu possible la réalisation du projet de l'album-souvenir. "Le Nouvelliste, 75 ans de Vie Régionale". Nous voyons en première rangée: Jean-Paul Bérubé, vice-président, Côme Dessureault, président, Gaston Pépin, secrétaire, Roland Héroux, directeur. Debout: Égilde Philibert, directeur, Doris V. Hamel, responsable du Comité des Dix, Jacques Laberge, trésorier, Jean-Pierre Gagnon et Jules Nolin directeurs.



Août 1994, avait lieu à Saint-Jean-des-Piles au domicile de Mme et M. Jean-Paul Quinty, une réunion de travail d'un comité devant préparer la réalisation de l'album du 75 ième anniversaire.

L'association des retraité(e)s et des ainé(e)s
du Nouvelliste rend hommage à



Léo Comeau

**le témoin des années 20
du Nouvelliste**

ARALN
Association des Retraité(e)s et des Aîné(e)s
Le Nouvelliste



se sont illustrés en athlétisme. Claude Montminy a aussi fait sa marque et il a fait honneur à la région.

UQTR: Au hockey, les Patriotes continuent de s'illustrer. Ils ont décroché deux championnats universitaires canadiens et deux fois la coupe Queen's, emblème du championnat universitaire Québec-Ontario. Rappelons que les joueurs à se faire le plus remarquer furent les Denis Desbiens, Jean Bois, Stéphane Groleau, Alain Deeks, Alain Bisson, Benoît Gosselin, Patrick Genest, Martin Nicoletti, Eric Cool, Christian Ratté, Richard, Marc Beaucage et Dave Tremblay.

Au soccer, avec les Diablos, les filles ont décroché la médaille d'argent en se rendant en finale collégiale AA. Quant aux garçons, ils ont terminé en finale consolation. Les équipes de Francheville se signalent de plus en plus.

Basketball, Luce Mongrain, de Trois-Rivières, âgée de 23 ans, a gravi les échelons régionaux, provinciaux et nationaux tant dans le basketball que dans le soccer pour se retrouver, depuis sept ans déjà, membre de l'équipe nationale de basketball. Enseignante en éducation physique, Luce a participé à deux championnats mondiaux de soccer. À 16 ans seulement, elle faisait déjà partie de l'équipe du Québec au Championnat canadien. Lors d'un séjour d'études de deux ans en Caroline du Nord, Luce a été proclamée All American Athlete et All South Athlete du circuit américain de soccer féminin. Elle a de plus participé aux championnats de la coupe du Monde en Suisse, à Taïwan, au Danemark, en Bulgarie et en Haïti. Elle est heureuse que le soccer féminin soit reconnu aux Jeux olympiques d'Atlanta en 1996.

Baseball, la région s'est vue accorder en 94, huit des dix honneurs au banquet de fin de saison de Baseball-Québec. Vraiment remarquable. Robert Bellerose a été proclamé l'arbitre junior de l'année; Jean-François Gendron: arbitre majeur; Nancy Marcotte, la marqueure de l'année; Saint-Alexis-des-Monts: l'équipe mineure de participation; les Cascades de Shawinigan: équipe senior; Pierre Lafontaine: l'instructeur majeur et Shawinigan-Sud: l'organisation de l'année dans la réussite du championnat provincial pee wee. Au championnat canadien pee wee en 94, le jeune Dominique Mottet a été proclamé le lanceur par excellence, en conservant une moyenne au bâton de .620 tout en jouant comme lanceur et joueur de 1er but. Il a été nommé la révélation de Baseball-Québec. Le Québec a remporté le championnat junior canadien et les lanceurs Yan LaGrandeur et Steve Wolfe ont brillé pendant que Éric St-Pierre s'illustrait au bâton.

Football, le sport a commencé à être pratiqué à Trois-Rivières il y a plus de 50 ans. C'est le St Patrick's High School, avec Sylvio Biscaro, qui forma les premières équipes avec Charlie Rocheleau, les Gauthier, Johnny, Gilles et Pierre, les Gilmore, Albert et Patrick et certains autres. À peu près en même temps, le DLS, avec le frère Liguori, f.e.c. comme gérant, ne tarda pas à avoir son équipe. Roger Paquin, de la famille Somavrac, était alors la grande vedette du DLS. La rivalité était grande entre DLS et St Patrick's. Un High School de Berthier, dirigé par les Clercs de St-Viateur, ayant de nombreux Franco-Américains comme étudiants, avait son équipe également. Ces trois équipes ne se contentaient alors que de parties d'exhibition et les amateurs nombreux appréciaient le jeu.

En 49 et 50, les Indiens de Trois-Rivières joignirent une Ligue provinciale de fort calibre. La moitié de l'équipe était constituée de joueurs de la région: les Gauthier, Ferron, Babin, Parks, Robert, Bergeron, Rocheleau, Levasseur, St-Cyr, Héroux, Germain et quelques autres. L'autre moitié était formée de joueurs de la

région de Montréal avec Tommie Bridle comme vedette ces saisons-là. Charlie Hall, un Américain, avec Trois-Rivières comme receveur dans la Ligue canado-américaine de baseball, a fait la pluie et le beau temps pour les Indiens. Gaby Garbarino, anciennement des Alouettes de Montréal, était alors l'instructeur des Indiens. Jean-Pierre Côté, qui a été, 25 ans plus tard, lieutenant-gouverneur du Québec, portait alors les couleurs des Indiens.

Les Braves de Louis Foteas, Oscar Trépanier et Georges Gouin suivirent pour quelques saisons.

Ce fut par la suite le tour des Diablos du Cégep de Trois-Rivières de s'emparer de la vedette sur la scène du football. Dirigés par les Paré, Benoît, Babin et Deshaies, les Diablos firent tellement fureur qu'ils décrochèrent à deux reprises le Bol d'Or, emblème du championnat intercollégial du Québec. Ces années-ci, ce sont les Lions de Chavigny, les Estacades de Cap-de-la-Madeleine, le Vert et Or du STR et Nicolet qui occupent la scène locale du football.

Vert et Or du STR, Si le football est devenu une tradition au STR depuis une trentaine d'années, le hockey, il y a près de 60 ans, s'était créé une grande renommée au STR avec les Veilleux, Jean et Paul, Les Laroche, Leduc, Morinville et certains autres. Depuis 1963, 44 équipes ont repris la tradition du Vert et Or. Mgr Albani Mélançon, alors supérieur, aura été un grand artisan de l'implantation du football au STR.

Yves Verville, Danny Rousseau, Jean Boutet, Jean-François Hébert, Louis Arseneault, Walter Babin, Ben Benoît, André Deshaies, Gilles Doucet, Frank Gauthier, Michel Montminy, Jacques Grenier, Yvon Lamarche et Yvon Marineau ont été du nombre des instructeurs au cours de ces années.

Entre 1973 et 1981, le Vert et Or a décroché sept championnats régionaux et provinciaux. Entre 1982 et 1986, dans la Ligue midget du Québec et même contre des joueurs plus âgés, le STR ne sera vaincu qu'en finale. Entre 1989 et 1992, le STR remporta trois autres championnats provinciaux. 926 joueurs et 76 instructeurs ont jusqu'ici porté les couleurs du Vert et Or.

Gilles Doucet, pour sa part, est lié au programme de football au STR depuis un quart de siècle. Après tant de succès, on entend naturellement maintenir le football au STR. On aura compris que c'est un sport de discipline et de formation.

Golf Dans la région 04, ce sport connaît un essor exceptionnel et la tradition voulant que le golf ne soit réservé qu'à une certaine élite, est révolue depuis maintenant un quart de siècle. Depuis 1965, tout le monde peut jouer au golf. Les bons golfeurs sont nombreux. Les adeptes du golf ont l'avantage de jouer sur de magnifiques parcours. La région en compte au moins une vingtaine. Le Ki-8-Eb et le Métabéroutin sont les plus anciens puisqu'ils sont ouverts depuis 1923. Les autres clubs sont: Les Forges, Du Moulin, Godefroy, Bécancour, Saint-Boniface, Shawinigan-Sud, Saint-Gérard, Sainte-Flore, Grand-Mère, Hervey-Jonction, La Tuque, Louiseville, Saint-Didace, Berthier, Victoriaville, Warwick et deux à Drummondville.

Curling Jusqu'à ces dernières années et depuis 60 ans environ, le curling se pratique dans la région 04. À Trois-Rivières, il y a eu les clubs Laviolette, Trois-Rivières et Wabasso, le Cap Curling Club, la Légion et le Broadway à Shawinigan. Il y a également un club à Grand-Mère, La Tuque, Drummondville et Victoriaville.

Luge-Bobsleigh Le jeune Pascal Caron, de Cap-de-la-Madeleine, s'est illustré en participant aux Jeux olympiques de Lillehammer, en Norvège, en février 94. Il compétitionnait alors dans la luge à quatre. Il demeure l'un des beaux espoirs de Bobsleigh-Canada.

Course à pied-marathon Vers les années 40-45, deux Trifluviens, Antoine Boisvert et Elzéar Lajoie se signalaient dans la course à pied-marathon. Ils tentaient alors de rivaliser avec le meilleur coureur du temps, Gérard Côté, de Saint-Hyacinthe. Par contre, vers les années 30-40, Rémi Laflamme s'illustrait à l'époque du grand coureur Edouard Fabre, de Montréal.

Course de chevaux En 1830, Moïse Hart était propriétaire de la piste de courses à Trois-Rivières. En 1923, le tout premier Queen's Plate, qui demeure un grand événement du monde du turf au Canada et qui est présenté à Toronto depuis plusieurs années, a été présenté à Trois-Rivières. En 1936, le King's Plate, une course sur le plat, a été présenté à la piste trifluviennne. Par contre, les courses sous harnais sont présentées à la piste du terrain de l'exposition de Trois-Rivières depuis environ 75 ans.

Raquette Du temps du club des Raquetteurs, aujourd'hui le club de curling Laviolette, vers 1912 et jusque vers 1940, les courses en raquettes étaient fort populaires. Marcel Jobin, de Saint-Boniface, fameux athlète de la marche forcée, s'est adonné à la course en raquettes au début de sa carrière.

Croquet Vers les années 30-40, Salmaine Mélançon, de Trois-Rivières, était la grande vedette du croquet aux clubs Laurier, Saint-Philippe et Wabasso.

Dames Encore vers les années 30-40, les frères Donat et Émile Dargis étaient les grands champions aux tournois de dames aux clubs Laurier, Saint-Philippe et Wabasso. Depuis un certain nombre d'années, c'est Alphonse Maillette, de la cité madelinoise, qui est le champion provincial.

Tennis de table Sport populaire et fort pratiqué entre 1945 et 1950, à Shawinigan et Trois-Rivières, Yves Lamarche était alors l'organisateur des tournois. Parmi les meilleurs pongistes du temps, mentionnons les noms de Jean Alarie, Marcel Bornais, Viateur Bareil, Léo Bussières, Elphège Lebrun, Fernand Verville, Gaston St-Pierre, Fidèle Alarie, Jean-Guy Richard, Clément Boisvert et Bruno Richard.

Cricket-Rugby Vers 1860, une vingtaine d'anglophones s'adonnaient au cricket dans la cour du collège de Trois-Rivières. Vers 1940, au même endroit, tous les soirs, une quinzaine d'anglophones pratiquaient le rugby, pour le plaisir de s'amuser dans la cour du STR.

Le Grand Prix Player's de Trois-Rivières

Petit Monaco du sport motorisé en Amérique du Nord, qui aurait cru, il y a près de 30 ans, que le Grand Prix de Trois-Rivières serait connu internationalement, particulièrement depuis ces six dernières années?

C'est en 1963 que trois personnalités friandes de sport motorisé, trois membres du Club Auto-sport mauricien, Jean Ryan, Yves Dufour et Me Léon Girard eurent l'idée d'un tel événement à Trois-Rivières. MM. Ryan, Dufour et Girard auront donc été les artisans des premières heures du Grand Prix de Trois-Rivières. Jean Ryan fut d'ailleurs le président des quatre premiers Grands Prix en 1967, 68, 69 et 70. L'événement aura donc débuté l'année même du centenaire de l'exposition universelle de Montréal. Les brasseries Labatt et Molson furent les premières firmes à accorder leur support financier au Grand Prix de Trois-Rivières.

Le Grand Prix Player's de Trois-Rivières demeure l'événement sportif et touristique d'envergure en Mauricie, annuellement, et il suscite énormément d'intérêt. Après peu d'années de présentation, la compétition qui se déroule sur un circuit urbain d'un peu plus d'un mille et demi a été surnommé le petit Monaco du sport motorisé en Amérique du Nord. Comme à Monaco, la compétition se déroule dans certaines rues et artères de la ville. C'est la seule compétition du sport automobile en Amérique du Nord à être disputée sur un tel circuit.

Si le Grand Prix de Trois-Rivières a jusqu'ici connu tant de succès, c'est grâce au travail d'une organisation bien rodée et de nombreux bénévoles qui ont toujours eu à coeur le succès et la survie de l'événement.

Naturellement, avec les années, l'événement est devenu de plus en plus important. Les autres présidents à avoir suivi Jean Ryan furent Paul Charest en 1971, Yvon Simard en 1972, Léon Cadieux en 1973, Me Jean Ménard en 1974-75, Lorne Germain en 1976, Jean-Charles Charest en 1977, Yves Carpentier en 1978, Robert Germain en 1979, 80, 84; Jean-Guy Roy en 1981-82, Serge Clermont en 1983, Robert Gauthier en 1985, Gerry Lessard en 1989 et Pierre Roy en 1990.

Bien que l'événement ait joui d'une grande renommée, jusqu'en 1985, il n'a toutefois pas eu lieu en 1986, 87 et 88 pour différentes raisons. Cet arrêt de trois ans aura permis une prise de conscience chez plusieurs. Depuis 1989, ce fut une relance réussie. On a vite constaté que lorsque l'on veut travailler ensemble et avec l'appui de la population, on peut réussir de grandes choses.

Le nom des Villeneuve, un nom magique

Dès 1973, jusqu'en 1978, l'organisation du Grand Prix s'était assurée de la présence de pilotes européens de renom. C'est durant cette période que l'on a vu sur le circuit local les Français Jean-Pierre Jassaud, Patrick Despailler, Jean-Pierre Javier, Jacques Lafitte; les Britanniques Tom Payne, Picarlo Patrese, James Hunt et Alan Jones; l'Allemand Tom Klausler, les Italiens Didier Pironi, Vittorio Brambilla et Arturo Merzario ainsi que les Américains Bobby Rahal, Al Unser jr et Keke Rosberg pour ne nommer que ceux-là.

Certains autres pilotes de fort calibre ont aussi couru sur le circuit local. Mentionnons les Andretti, Bienvenue, Bourbonnais, Brack, Brière, Carpentier, Carter, Cobb, Crawford, Duval, Empringham, Fellows, Follmer, Goodyear, Hamelin, Houde, Icky, Lefebvre, Lesage, Lussier, Maxwell, Moore, Périgny, Roy, Sharp, Spénard, Tambay, Tracy et Tremblay.

Pour les amateurs du Grand Prix Player's de Trois-Rivières, le nom des Villeneuve demeure un nom magique. Gilles, le plus grand, a été le premier Québécois à atteindre la Formule un. Il avait gagné au Grand Prix de Trois-Rivières en 1973 et 1976. Né en 1950, Gilles devait malheureusement laisser sa vie sur la piste en 1982. Il n'avait que 32 ans. Il y a encore Jacques, le frère et Jacques, le fils de Gilles sur qui l'on fonde de grands espoirs. Jacques, l'oncle, a jusqu'ici décroché les grands honneurs au Grand Prix de Trois-Rivières à quatre reprises. Pour les amateurs, les Villeneuve demeurent les coureurs vedettes.

Il faudrait quand même signaler que le coureur bien connu Jacques Duval a été le grand gagnant de la compétition principale du tout premier Grand Prix de Trois-Rivières.

Le Grand Prix de Trois-Rivières, tout comme certains autres grands prix, demeure un tremplin pour une classe supérieure. En 1994, par exemple, 15 pilotes, qui ont participé à la course de 500 milles d'Indianapolis, avaient déjà couru sur le circuit trifluvien.

Les coureurs aiment venir courir à Trois-Rivières. Ils aiment d'abord le circuit, la ville de Trois-Rivières et ils apprécient la chaude hospitalité de la population de la région. D'ailleurs, l'hospitalité des Triflubiens et des gens des environs est largement reconnue. Les coureurs considèrent les amateurs comme des connaisseurs du sport motorisé et trouvent que l'ambiance du circuit local est la meilleure parmi les circuits qu'ils fréquentent.

Retombées de 10 millions \$ pour la région

Les retombées sont bénéfiques à l'ensemble de la région 04 puisqu'elles atteignent les 10 millions \$. La région profite entre autres d'une publicité monstre dans toute l'Amérique du Nord. L'événement demeure de plus une manne précieuse pour les hôtels, motels, restaurants et salles à manger.

Le Grand Prix va même jusqu'à attirer entre 60 000 et 75 000 amateurs durant trois jours de l'événement. Durant cette période, les réservations de chambres augmentent de 75 pour cent environ. Le Grand Prix de Trois-Rivières demeure la grande fête annuelle du sport motorisé. C'est là un événement haut en couleur qui fait vivre de grandes émotions.

La question de l'hébergement doit être améliorée et repensée. Les demandes pour les chambres sont nombreuses alors qu'il vient des gens des quatre coins du Canada et des États-Unis. On va même réserver des chambres jusqu'aux Piles, en allant vers le nord, jusqu'à Grondines, vers l'est, jusqu'à Berthierville, vers l'ouest et jusqu'à Drummondville, vers le sud.

Afin de contribuer à l'amélioration de l'hébergement, Me Léon Méthot a de grands projets. Il analyse la possibilité de faire amarrer un bateau de 700 à 800 chambres au quai de Trois-Rivières pour la durée de la fête du Grand Prix. Il croit ainsi pouvoir résoudre le problème.

Selon l'organisation, des 60 000 à 75 000 amateurs qui viennent assister à l'événement, 40 pour cent viennent de l'extérieur de la région 04. L'an dernier, par exemple, 40 000 personnes ont assisté au gigantesque feu d'artifice de la fête au parc portuaire. L'hébergement doit être assuré. Il fait partie des retombées du Grand Prix sur l'ensemble de la région.

Avenir de plus en plus prometteur

L'avenir du Grand Prix Player's de Trois-Rivières s'annonce prometteur. Depuis un certain nombre d'années, comme on le sait, la firme Player's est devenue le grand commanditaire de l'événement. Player's a réussi à convaincre Léon Méthot et son organisation à prendre le Grand Prix en main.

«Nous avons toujours eu un bon produit et maintenant on doit travailler à bien l'emballer, à bien le présenter», de dire Me Méthot qui travail déjà à la préparation de la 27e édition, en 1996. Après 25 ans de succès, le Grand Prix doit continuer sur la même voie.

Pour assurer la poursuite et la survie du Grand Prix, Me Méthot a fermé son bureau d'avocat et quitté sa profession pour se consacrer entièrement à l'organisation et à la promotion du Grand Prix. Jusqu'ici, comme président et directeur général, Me Méthot a abattu un travail formidable pour assurer la bonne marche de l'événement. Il demeure l'homme orchestre du Grand Prix.

La vie sportive en Mauricie



Léon Méthot

En plus des nombreux bénévoles qui gravitent autour de l'organisation, Me Méthot peut aussi compter sur André Aubert comme directeur aux finances, sur Marianne Méthot au marketing et aux relations publiques et sur Michel Turcotte comme directeur aux installations et aux services. Dominique Roy et Lynn Vadeboncoeur travaillent comme adjointes à l'administration.

Me Méthot voit donc l'avenir en rose pour le Grand Prix de Trois-Rivières, une société en commandite de même structure que les Expos de Montréal.

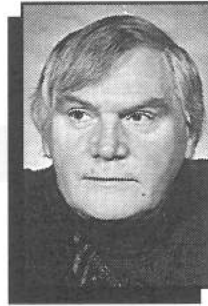
Depuis 26 ans, le Grand Prix de Trois-Rivières est une véritable tradition pour les amateurs du sport automobile et demeure l'un des plus importants grands prix au Canada.

Après peu d'années, le Grand Prix de Trois-Rivières avait déjà acquis ses lettres de noblesse et s'est créé, sans difficulté, une réputation enviable sur la scène internationale du sport automobile.

Littérature, arts et spectacles chez nous



René Lord



André Gaudreault



Simone G. Murray

Quand on lit son *Nouvelliste*, on y voit le reflet de l'activité d'une journée dans les divers domaines de la vie dans un milieu donné. Notre lecture est fragmentaire. On prend les journées l'une après l'autre et il nous arrive de penser que l'actualité est bien pauvre, qu'il ne se passe pas grand-chose. En fait, c'est qu'on prend rarement le temps de revoir et d'évaluer un plus grand ensemble : un mois, une année, une décennie.

Pour écrire les lignes qui suivent, j'ai eu la chance et le bonheur de revisiter, avec plusieurs années de recul, toute ma production d'articles sur les arts et spectacles couvrant la période allant de 1967 à 1981 : des centaines de papiers au bas mot. Cela vous donne une vue globale, assez extraordinaire, de la vitalité et de la diversité de la vie culturelle durant la période mentionnée. Le journal vous apparaît alors, clairement, comme le témoin d'une époque.

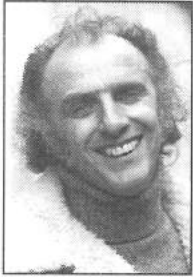
Même si cet exercice révélait tout autant de dynamisme à n'importe quelle autre période, il faut quand même admettre que les années soixante-dix avaient quelque chose de particulier. Vous rappelez-vous par exemple que nous annoncions tous les jours dans nos pages pas moins de huit films érotiques et trois cabarets pornos ? Effet de la révolution sexuelle sans doute : on se serait cru dans un *Playboy* en papier brouillon... Nous portions les cheveux longs, la barbe, les chemises à fleurs et les pantalons à pattes d'éléphants. Les valeurs hippies, paix et amour, nous habitaient : il fallait voir le monde en couleurs pastels et placer la liberté d'expression en politique, en morale et ou en art au premier plan. Le féminisme en a profité pour venir remettre progressivement de la décence dans nos publicités et le nationalisme nous a donné notre dose de folklore et de métiers d'art. Bouillante époque où la créativité débordait tant dans les productions importées des grands centres que dans les audaces de nos artistes locaux.

Les productions de tournée : rien que des valeurs sûres

Les productions importées des grands centres avaient presque toutes un caractère commercial. Il faut dire qu'avant d'entreprendre la grande tournée de la province, les producteurs avaient d'abord vérifié le potentiel de rentabilité de leurs spectacles. Qu'elles viennent de France ou de Montréal, ces productions avaient donc au préalable fait leur preuve devant de larges publics. Attitude prudente quand on considère les frais de tournée. Conséquence : nous recevions et nous recevons toujours à Trois-Rivières des productions éprouvées, pas trop onéreuses à déplacer, au succès garanti. Donc peu de place pour des expériences audacieuses et risquées, rien que des valeurs sûres.

Parmi les importations françaises, nous avons eu droit aux gros canons de l'époque avec le cortège de grands noms (Bécaud, Ferré, Lama, Moustaki, Reggiani, Aznavour), avec des nouveaux venus fort intéressants comme Fugain, Lara, Samson, mais aussi à une kyrielle de produits aseptisés et racoleurs comme Macias, Adamo, Mathieu, Distel, Barrière et tutti quanti.

Du Québec, nous avons accueilli des vedettes beaucoup plus originales et plus proches de nous. Nos chansonniers gonflés à bloc par la ferveur nationaliste se modernisent et élargissent leur public. C'est le cas de Vigneault, Léveillé, Pauline Julien, Ferland. Nous arrive également en force la nouvelle vague plus rock, plus américaine et plus urbaine avec Charlebois, Dubois, Harmonium, Beau dompage et Diane Dufresne. Du côté de l'humour, c'est le triomphe de Deschamps, le parcours exigeant de Sol, les débuts de Paul et Paul,



Gilles Vigneault



Pauline Julien

ancêtres de Ding et Dong et le décollage de Broue...

La danse par ailleurs connaît dans les années soixante-dix un engouement à deux facettes, reflet d'un peuple attiré à la fois par ses racines et par la modernité : le ballet-jazz et le folklore. Les Ballets-jazz de Montréal et les Ballets Eddy Toussaint gagnent à la danse des publics nouveaux. Du côté du folklore, les Sortilèges et V'la l'bon vent donnent de la tradition une image de vigueur et de jeunesse.

Le théâtre de tournée obéit lui aussi aux lois du marché. On voit donc plus de pièces américaines ou canadiennes traduites que nous présente la compagnie Jean-Duceppe, des oeuvres fortes et jamais banales qui sont aussi de gros succès : "L'année du championnat", "La mort d'un commis-voyageur", et surtout "Charbonneau et le Chef." Cette dernière pièce suivie plus tard d'une série télévisée sur Duplessis touche les Trifluviens plus spécialement dans leur perception du héros local avec tout ce qu'il transporte de valeurs toujours présentes dans notre tradition. Mais de Tremblay très peu. Seulement un "Bonjour là, bonjour" du TPQ, la grande troupe de tournée qui fut pendant de longues périodes notre seul contact avec le théâtre professionnel, avec ses productions inégales, mais d'une belle variété d'époques et de lieux d'origine. Soulignons aussi les visites de la Sagouine avec son bagage d'Acadie, une autre racine pour bien des gens d'ici et, le grand choc de la pièce à scandale de la décennie : "Les fées ont soif."

Autre phénomène qui émerge à l'époque : les théâtres d'été avec chez nous l'entreprise étonnante de Georges Carrère et de Mariette Duval. Sautant de Gamache à Guitry, Carrère a quand même donné des années de productions professionnelles toujours efficaces.

Le cinéma, c'est une autre fenêtre qui met la région à l'heure des tendances mondiales, surtout américaines, françaises et québécoises. Encore ici, les salles commerciales donnent les grands succès comme "Le Parrain" ou "La Guerre des étoiles", quelques Truffaut, Sautet, Sergio Leone et parfois Woody Allen à travers les omniprésents films de cul-cul. Mais c'est aussi l'occasion de voir naître un cinéma bien à nous avec Jean-Pierre Lefebvre, Jean Beaudin, Denys Arcand. À ce chapitre, il faut mentionner cette réalité typique de la Mauricie, le fameux Ciné-Campus à son apogée, l'oeuvre exemplaire de l'abbé Léo Cloutier, où on se rendait religieusement en foule une ou deux fois par semaine. Une vraie ferveur à découvrir le cinéma de répertoire, à rencontrer des cinéastes de chez nous: Michel Audy, René Brodeur, Léo Plamondon.



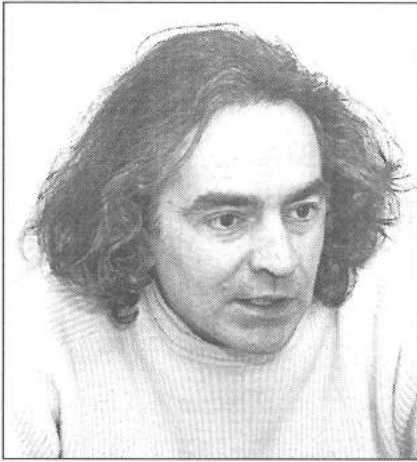
Georges Carrère et Mariette Duval

Les arts

L'art local : souvent plus d'audace et d'authenticité.

Derrière cet écran de fumée dressé par les productions de tournée, auréolées de prestige et accompagnées d'une tapageuse publicité, l'art local se débat vigoureusement. Combat épique de David contre Goliath. En effet, nos artistes vivent les effets du « Nul n'est prophète dans son pays », car la population leur préfère trop souvent les vedettes qui habitent l'imaginaire du peuple grâce à cet outil suprême de conditionnement qu'est la télévision. La télévision était (peut-être l'est-elle moins aujourd'hui) le moyen de consécration par excellence : l'artiste qui y paraît jouit d'une reconnaissance immédiate quel que soit son talent; celui qui n'y paraît pas existe à peine et le public doute de lui.

Pourtant que d'initiatives remarquables d'audace et de travail acharné avons-nous vu naître et se développer chez nous malgré un contexte difficile !



Gilles Devault

Pensons au Théâtre de Face par exemple. Avec des moyens modestes, mais toujours le désir de surprendre, d'ouvrir des sentiers neufs, Gilles Devault et son équipe ont créé au cours des années soixante-dix, de façon constante, des spectacles originaux dans leur facture et leur approche. Des textes d'auteurs d'ici et des textes d'écrivains peu connus du grand public ont donné lieu à des productions qui furent autant de découvertes marquantes et bouleversantes pour tout spectateur actif et réceptif.

Pensons aussi au travail Jean Beaudry, Carmen Jolin, Jean Laprise à Trois-Rivières et celui de Michel Forgues à Shawinigan qui se donnaient aussi la mission de causer des chocs éclairants.

De leur côté, les Nouveaux Compagnons ont pris au cours de ces années la relève de leurs prédécesseurs Poisson, Robert et compagnie. En allant chercher le metteur en scène Rénald Robinson, la troupe monte des super-spectacles très exigeants, des défis de taille comme "Gilgamesh", "Les héros de mon enfance", "Maria Chapdelaine." Beaucoup de ferveur et de qualité.

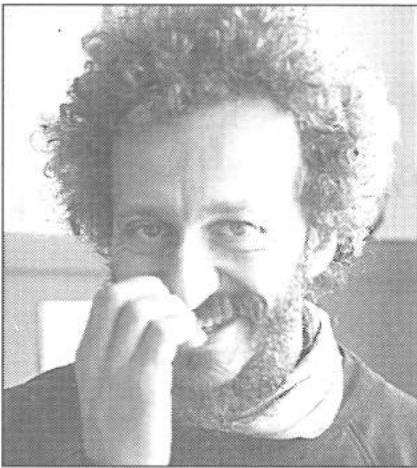
À Victoriaville, par ailleurs, le Théâtre Parminou réunit de jeunes professionnels très engagés, vibrants et déterminés qui ont lancé, et soutiennent toujours après 20 ans, une aventure unique au Québec.

Au chapitre de la chanson, la région a également produit ses auteurs-interprètes de talent pleins d'énergie, de poésie et d'humour : Saint-Pierre, Cadorette, Thivierge pour en nommer quelques-uns. Et du côté de la danse, saluons le dynamisme et la constance des troupes Nébrak et Kino-Kisos, entre autres.

Cependant, les domaines les plus stables, qui ont offert des assises solides à notre vie culturelle régionale demeurent la musique classique et les arts visuels.

La musique peut compter sur des foyers de diffusion bien implantés : le Conservatoire, le module de musique de l'Université, les Petits Chanteurs de Trois-Rivières. Et aussi des citoyens engagés soutiennent de nombreux mouvements comme les Jeunesses musicales, Pro-Organo, Musique vivante : autant d'initiateurs de projets qui donnent à entendre des concerts variés. Parmi ces animateurs dévoués, pensons au Dr Paul Cabana, à Marie Daveluy, à Noëlla Genest, à l'abbé Claude Thompson. D'autres grands ensembles d'amateurs inspirés comme le Choeur Bruckner, l'Orphéon, Les Petits Chanteurs de Cap-de-la-Madeleine soutiennent un niveau d'exigence élevé à la grande satisfaction du public. Tous ces gens, tous ces événements ont créé un goût pour la musique qui a permis de constituer le nécessaire pour voir naître cette grande réussite : l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières.

En ce qui a trait aux arts visuels, la présence d'un département d'arts plastiques à l'Université, au Cégep, au Collège l'Assomption de Nicolet nous a donné un bassin de jeunes créateurs dont beaucoup ont choisi de demeurer parmi nous. Après le Grenier des artistes de Grandes-Piles, et la galerie Gaby-Lamothe de Grand-Mère, des pionniers dans le genre, on assiste à l'émergence d'un véritable réseau de galeries à Trois-Rivières : galerie du Vieux-Trois-Rivières, galerie du Parc, galerie Hébert-Gaudreault, Galerie Image, galerie Art-8 : un véritable circuit que les gens visitent en famille le dimanche après-midi. Et on y découvre les reines de tapisserie Louise Panneton, Micheline Beauchemin, Louise Cossette, Carmel Gascon, les as de la gravure et de la sérigraphie Louis Désaulniers, Louise Lavoie-Maheu, Denis Charland, Aline Beaudoin, Christiane



Jean Laprise

Lemire, Guy Langevin, Lucie Lambert qui viennent s'ajouter aux grands noms de la peinture : Marcel Bellerive, Stelio, Richard Normandin, Gilles Marchand, François Desruisseaux, Léo Ayotte, Jeanne Vanasse, Monique Mercier, Jean-Marc Gaudreault, Guy Bailey. L'époque se souvient également, par diverses manifestations, des noms marquants des décennies précédentes : Jordi Bonet, Léo Ayotte, Stanley Cosgrove, Rodolphe Duguay, Ozias Leduc et surtout Raymond Lasnier.

Par ailleurs, les artisans de toutes catégories connaissent une popularité peu commune. Ils se regroupent et s'organisent. Les Salons des métiers d'art se multiplient à travers la région. Ce mouvement évolue jusqu'à l'excellence artistique dans bien des disciplines et on peut y voir le précurseur d'un autre événement majeur d'aujourd'hui : la Biennale de la céramique.

Du côté de la littérature également, la région profite d'une longue tradition. Durant les années soixante-dix, on voit quelques-uns des nôtres édités par de grandes maisons et atteindre même à la diffusion internationale. Alphonse Piché reçoit le Prix du Gouverneur général, Louis Caron, Gaétan Brulotte et Pierre Chatillon sont publiés en France. En même temps, Michelle Roy reçoit le prix Jean-Béraud et publie plusieurs romans ; Réjean Bonenfant et Jocelyne Felix entreprennent une carrière d'écriture qui progresse toujours. Mais c'est Gâtien Lapointe qui, avec les Écrits des Forges, lance une grande aventure d'écriture qui met Trois-Rivières en pleine lumière : sur cette lancée, des dizaines d'auteurs talentueux prendront leur envol et la ville du papier deviendra la capitale nationale de la poésie ! De ce groupe, les Boisvert, Pozier, Blouin, Bellemare demeurent les initiateurs de projets toujours plus vivifiants.

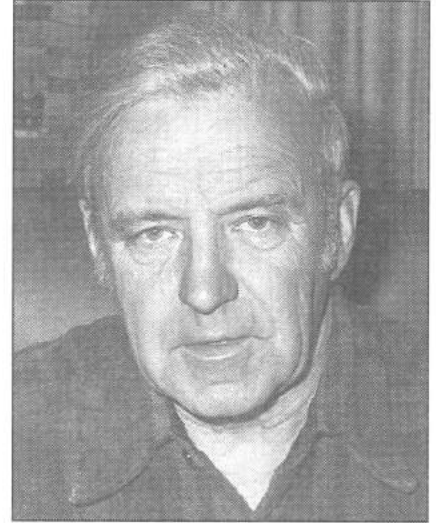
Une approche critique marquée par un préjugé favorable

Dans ce contexte, la couverture préconisée par la section des arts et spectacles privilégiait l'approche critique. J'avais le bonheur de pouvoir compter sur des collaborateurs jeunes, dynamiques, exigeants et talentueux. Nous avions tous la ferme conviction qu'une saine discussion à partir d'un produit culturel élevait le niveau d'information et de profit pour le lecteur. Le public lui-même était invité à répliquer dans la rubrique «Votre critique» et ne s'en privait guère... Des échanges souvent musclés mais ô combien enrichissants !

Dans l'ensemble, le préjugé favorable aux artistes locaux en lutte contre les omni-puissantes productions extérieures animait la section. Préjugé adopté et exprimé délibérément parce qu'il s'appuie sur la conviction que l'art local, était et est encore, la plupart du temps, plus audacieux et plus authentique que bien des productions professionnelles, et qu'une vie culturelle régionale s'alimente d'abord à ses propres sources. Et un journal doit prendre parti pour son milieu, sans complaisance toutefois, mais avec l'assurance de jouer son rôle de catalyseur pour la communauté qui, en retour, le fait vivre.

Voilà donc un survol, bien incomplet j'en conviens, d'une période fascinante, excitante, qui a nourri l'imaginaire de toute une génération.

N.B. Mille regrets pour les omissions. Elles sont inévitables sans être excusables. L'étude exhaustive, équitable et signifiante de la vie culturelle régionale reste à faire.



Alphonse Piché

Été 1981. Le responsable de la section Arts et spectacles du *Nouvelliste*, René Lord, part en vacances et ne reprendra pas son poste au journal, ayant trouvé de l'emploi au bureau régional de Radio-Québec.

Collaborateur depuis longtemps à la section et remplaçant le préposé pendant ses vacances annuelles, je postule et je suis choisi pour prendre la relève.

J'apprendrai beaucoup plus tard, en 1994 pour être précis, que mon prédécesseur fut le premier journaliste à être affecté strictement et exclusivement aux arts et spectacles. Plus encore, avant son arrivée, en 1972, il n'y avait pas, comme telle, une section réservée spécifiquement aux arts. Les Jean-Jacques Saintonge, Roland Héroux, Pierre Désaulniers, Gérald Godin et Jean-Marc Beaudoin avaient tous passé par là, mais leurs textes se retrouvaient ici et là dans le journal.

Quand je prends la relève, en 1981, cette section est bien structurée et a créé des habitudes de lecture chez les abonnés du *Nouvelliste*. Et puis, on vient de reprendre une idée déjà exploitée dans le passé, celle de la Page du livre, avec, bien sûr, des collaborateurs extérieurs, le responsable de la section n'ayant pas, à lui seul, le temps de tout faire.

Il arrive, en effet, que depuis quelque temps, la salle J.-Antonio-Thompson a été achetée par la municipalité et est devenue une véritable salle de spectacle alors qu'auparavant on y donnait plus de cinéma qu'autre chose, si on excepte quelques spectacles ponctuels au fil des années et, en remontant plus loin encore dans le temps, les concerts de l'Orchestre symphonique de Québec.

Très rapidement, et cela même avant que les rénovations ne soient faites, cette salle s'est inscrite sur le circuit des spectacles qui parcourent la province, qu'ils viennent de Montréal ou de l'étranger. Le *Nouvelliste* devra suivre et couvrir ces spectacles, variétés, théâtre et concerts.

Entre temps, la Page du livre s'est étiolée, au point de disparaître avec les départs du responsable Gaétan Brulotte et de collaborateurs comme Louise Blouin et Bernard Pozier. On ne peut pas laisser cela en plan. Il faudra donc prendre la relève. René Lord, de son côté, avait créé des habitudes chez les artistes en arts visuels, ayant tâté lui-même de la chose à l'université.

Voilà donc la somme de travail qui m'incombait, lorsque j'entrai en fonction à l'été 1981. Les disques, la littérature, les arts visuels, le cinéma, les spectacles de toutes sortes et... un peu de nouvelles, évidemment.

Bien sûr, il y aura quelques collaborateurs. Ainsi, Léo Cloutier s'occupera du cinéma, Doris V.-Hamel donnera un coup de main à la littérature et quelques journalistes plus jeunes s'occuperont des spectacles de variétés, alors qu'un peu plus tard, Roland Héroux commentera les concerts de musique classique et de chant choral.

Le plus étonnant c'est que tout cela se fait sans qu'il y ait une véritable équipe à la section des Arts et spectacles, avec un directeur et quelques journalistes attitrés, comme c'est le cas, par exemple, à la section des Sports. Plus encore, il n'y a pas de véritable politique pour ce qui est de l'importance à accorder à tel ou tel type de manifestations culturelles. Fais comme tu veux, fais comme tu peux, semble être la devise de la section. On peut considérer cela comme une marque de confiance, mais en même temps, la matière à écrire et à



Gaétan Brulotte



Léo Cloutier

publier ne relève que du jugement d'une seule personne, ce qui peut, occasionnellement, provoquer des erreurs d'appréciation à la qualité de tels ou tels textes, quant à l'opportunité de publier tel ou tel commentaire jugé trop dur ou trop élogieux. La somme de travail et de responsabilités n'est pas négligeable non plus!

Puis vint l'année 1983, une année marquante pour la couverture des arts et spectacles, quant à l'importance qu'ils vont prendre dorénavant dans *Le Nouvelliste*. C'est l'année de la création du *Nouveliste Plus*, cahier de format tabloïd qui sera inséré dans l'édition du samedi, en fait le *Plus* naît à la toute fin de 1982.

Comme tout ce qui est arts et spectacles doit y figurer, je m'étonne de ne pas être invité aux rencontres préparatoires à la création du *Plus*. Enfin, me dis-je, on m'aviserait bien à temps. Et j'apprends, non sans plaisir, qu'on me donnera les pages 4 à 13 inclusivement. Il n'en faut pas davantage pour faire écho à tout ce qui se passe dans la région. Nous devons même parfois utiliser quelques papiers magazines venus d'ailleurs, ce qui n'est pas sans intérêt. Après tout Hollywood n'a jamais cessé d'intéresser le grand public.

Mais pour créer des habitudes de lecture, il faut une certaine uniformité dans la présentation visuelle. Ainsi donc, la 4 sera consacrée à un commentaire sur une prestation artistique récente ou sur la présentation d'un événement important à venir; la critique du disque sera publiée en 5, la critique littéraire en 11 et ainsi de suite. Les responsables des autres éléments du *Plus* ont sans doute réagi de même, de sorte qu'une uniformité s'est créée qui serait cependant devenue monotone après les huit ans d'existence du *Plus*, à ce qu'on a dit. Mais il faut aussi penser à la rentabilité de l'aventure que fut le *Plus*.

Il n'en reste pas moins que la disparition du *Nouveliste Plus* en 1990 a créé une commotion dans le monde des arts, si j'en crois les nombreux commentaires dont on me fit part. Un an plus tard, à l'automne 1991, je quittais *Le Nouvelliste* comme journaliste à temps plein.

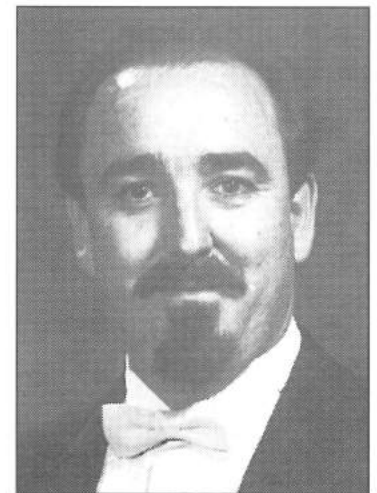
Je quittais, pas fou de joie, mais pas malheureux non plus d'être soulagé d'une responsabilité qui ne faisait pas toujours l'unanimité chez les artistes dont l'égo n'est pas des moindres, on le sait. Que l'on vous reproche une erreur, généralement commise de bonne foi, il n'y a là rien de bien grave, mais que l'on mette en doute votre jugement ou votre compétence, voilà qui est plus difficile à accepter. Ce sont les aléas du métier. Un métier où vous devez assumer au départ de recevoir parfois le pot avec les fleurs.

Même si la nouveauté dérange toujours un peu, on s'habitue au changement. Et aujourd'hui, la section *Plus* intégrée au journal grand format, et comportant un contenu allégé, ne semble pas déplaire. Mieux encore, on semble vouloir lui donner une nouvelle vigueur en ce qui concerne les arts et spectacles, puisque deux personnes y sont maintenant affectées en permanence, Roland Paillé et Linda Corbo.

Une décennie de croissance remarquable

Si la vie culturelle en certaines régions peut ne pas paraître toujours évidente, la Mauricie n'est pas du nombre des régions les moins bien nanties à ce chapitre.

Ainsi quand j'ai pris la responsabilité de la section des Arts et spectacles du *Nouveliste* en 1981, l'ancien cinéma Capitole est devenu la salle Thompson qui permettra à n'importe quel spectacle de faire escale chez nous, ce qui ne manquera pas d'arriver au point d'en être étourdissant. L'Orchestre symphonique de



Gilles Bellemare

Trois-Rivières vient d'être mis sur pied par un jeune chef dynamique, Gilles Bellemare. L'orchestre, grâce à la qualité de ses prestations et à un rayonnement bien orchestré dans la région, y donnera rapidement ses concerts.

Le chant choral reprend de la vigueur avec l'affirmation des Petits chanteurs du Cap, sous la direction de Raymond Perrin, alors que ceux de Trois-Rivières, dirigés par Claude Thompson, continuent de nous représenter à l'étranger de même qu'à Montréal, au point que Radio-Canada diffuse plusieurs de leurs concerts.

Et, un peu grâce à la renaissance de l'Orphéon, que l'on doit notamment à Marcel Roux, d'autres chorales comme Pro Musica vont connaître une nouvelle vigueur.

Pour ce qui est de la littérature, ces années verront la création du Salon du livre de Trois-Rivières, la création du Prix littéraire de la ville de Trois-Rivières, et la poursuite avec de plus en plus d'envergure du Festival de la poésie qui s'internationalise.

Mais au chapitre de la création pure, ce sont les arts visuels qui connaissent l'essor le plus marquant. Les galeries sont si nombreuses qu'il est difficile de rendre compte de chaque exposition. Et leur diversité est peut-être ce qu'il y a de plus étonnant et agréable en même temps. Pendant que Presse Papier continue de privilégier la gravure avec ses artistes membres et ses invités de haut calibre, que l'atelier Silix donne un nouvel essor à la sculpture, que l'atelier Papyrus fait de petites merveilles avec le papier fait main, que la galerie du Parc alterne avec des artistes locaux et d'autres venus d'ailleurs, mais toujours avec des gens de talent, la galerie L'Heureux fait connaître pour sa part des artistes de Montréal et Québec en même temps qu'elle nous offre de temps en temps des gens d'ici, comme les Bailey ou les Dargis. La galerie Gala voit aussi le jour et nous fait connaître quelques nouveaux talents en même temps qu'elle présente des grands noms. Le musée Pierre-Boucher, de son côté, navigue en des eaux diverses avec des expositions souvent étonnantes d'artistes qu'on ne verrait peut-être pas autrement. Mais dans tous les cas, les artistes régionaux de talent restent fort bien servis.



Mariette Cheney

Et s'il faut inclure la périphérie, parlons des activités nombreuses du Centre culturel de Shawinigan et la vigueur de la maison Duguay de Nicolet-Sud qui met en évidence chaque année une facette du talent du regretté Rodolphe Duguay en même temps qu'elle présente des expositions d'artistes régionaux. Et encore, la Saison des arts de Bécancour qui donne dans plusieurs disciplines à la fois. Enfin, à ne pas négliger, ce haut lieu de culture que fut pendant des années le Moulin seigneurial de Pointe-du-Lac sous la direction de l'artiste Mariette Cheney.

C'est en se prêtant à cet exercice d'énumération des activités culturelles régionales que l'on se rend compte que la Mauricie est sans doute l'une des régions les mieux nanties à ce chapitre. Et la décennie dont nous parlons ici 1981-1991, en fut une de croissance remarquable.

Légendes

Au cours de la décennie 1981-1991, le public a pu assister à la maturation de son orchestre symphonique dont la réputation dépasse maintenant nos frontières. Les arts visuels ont aussi connu un développement spectaculaire au cours des années 1981-1991. Le peintre Serge Brunoni fut de ceux dont la carrière s'établissait solidement et dont la réputation s'étendait à tout le pays.

Si tous les chemins mènent à Rome, il n'est pas sûr que la poésie vous conduira infailliblement au journalisme. Ce fut pourtant mon cas après la parution de mon premier recueil. Un monde de différence, question tempo. Là où j'avais pu retarder pendant des jours, voire des semaines sur le choix d'un mot, d'une tournure de phrase ou plutôt de vers, il me faudrait désormais transposer de l'adagio au presto sans trop d'introspection ni de remords postérieurs quant à la forme à donner au produit. Cependant, mes longues années consacrées à la musique allaient m'être d'une réelle utilité.

Me voici donc, en ce mois d'août 1957, invitée par Jean-Paul Quinty, alors chef du bureau de Shawinigan, à me joindre à la grande famille du *Nouvelliste*. Localement, j'allais côtoyer Gilles Pratte, Jacques Lafrenière, André Bellemare, etc... qui devinrent aussitôt des camarades généreux du coup de pouce envers la novice que j'étais. Ma première mission consista en un reportage sur le lac Vert à Saint-Mathieu, dont le niveau baissait constamment. Découvrir, si possible, la cause de ce phénomène. Je pondis quatre pages qui furent acceptées d'emblée. J'avais réussi le test.

Me furent dévolus le culturel en général, et surtout la nouvelle au féminin car, à cette époque, une page de notre quotidien s'affichait comme le royaume de la femme sous l'égide de Mme Claire Roy, rédactrice de la chronique «La plume et le plumbeau» qu'elle signait Mamie. Je devrai à cette femme de coeur, d'esprit, de gros bon sens et de belle écriture, une éternelle reconnaissance pour les conseils judicieux qu'elle me prodigua. Notamment lorsque je devins à mon tour «columnist» d'un truc titré «Gouttes d'eau» duquel s'échappait souvent un liquide plus acidifié que la simple eau claire. Mon champ d'action s'étendait au Grand Shawinigan, à Grand-Mère et à tous les villages environnants. Il m'arriva même, en période électorale, de couvrir des assemblées... révélatrices, au cours desquelles j'appris que les dessous de certains personnages n'étaient pas toujours broderie et dentelle. Comme aujourd'hui d'ailleurs.

Le féminin comprenait les associations, cercles de Fermières, Écho féminin, Filles d'Isabelle, etc., les défilés de mode où il me fallait décrire beau et d'une parfaite élégance ce qui parfois en était l'antithèse. Pouvais-je me permettre de dire que tel style vous donnerait l'allure d'un pingouin ou d'un éléphant? Que non! D'avoir payé un carré d'annonce conférait le droit au marchand-client d'exiger louange de sa marchandise. Au carnet mondain se retrouvaient les fêtes de toutes sortes, les thés au profit de telle ou telle cause, les mariages, les naissances. Et le bal annuel du régiment, qui se tenait au manège militaire. Le capitaine Philippe Filion, directeur de la fanfare de l'unité, avait charge de faire danser tout ce monde. Et moi, à l'instar des défilés-mode, celle de détailler les pelures ultra-chics des dames. Bref, j'étais noyée dans une mer étouffante de tissus: taffetas, tulles, velours, lamés, brocards et j'en saute. Essayez donc de renouveler votre répertoire d'épithètes laudatives lorsque vous avez à faire miroiter sous les yeux des lectrices les froufrous de 150 toilettes... Mon vocabulaire en sortait épuisé. Moi de même. Je suppose que cette expérience ajoutait à mon éducation.

Course au reportage. Le carnet de notes. Retour à la ruche. En ce temps-là, pas d'ordinateurs. Mais la dactylo. Vite, tap-tap-tape. Le texte doit prendre l'autobus de cinq heures, c'est-à-dire 17 heures afin d'arriver à temps pour l'heure de tombée à la maison-mère de Trois-Rivières.



Philippe Filion

Il m'arrive de le dicter directement par téléphone à mon collègue à l'autre bout du fil. À ce sujet, voici une petite anecdote d'une saveur assez truculente.

À un confrère trifluvien, je fais un compte rendu téléphonique d'un défilé de mode: «Les pulls (prononcé à l'anglaise) demeurent toujours fort en demande.» Le lendemain, j'ai la surprise de lire: «Les poules demeurent toujours fort en demande.» !!! Rigolade des copains. consternation de ma part. Insulte pour les organisatrices du show. «Nous n'avons pas de poules ici, Madame.» Excuses bafouillées. Blâmons la phonétique. Quant à moi, dès cet instant le chandail remplaça le pull.

Par contre, le culturel me combla. En musique, Shawinigan bourdonnait d'activités. La société des concerts, les Jeunesses musicales nous présentaient des artistes de renommée internationale. Les organismes locaux y allaient tour à tour de leur cru. D'autres associations proposaient une palette des plus diversifiées. Au Petit Salon des Arts: causeries et expositions. Le Centre d'Art de Shawinigan, précurseur du présent Centre des Arts, et affilié à l'École des Beaux-Arts de Montréal, offrait toute une gamme de cours dispensés par des maîtres, ainsi que des expositions, des récitals, des lectures de pièces par de célèbres comédiens tels Denise et Gilles Pelletier, Monique Leyrac, Geneviève Bujold, etc., et en fin de saisons, des spectacles par les principales compagnies théâtrales de Montréal.



Gilles Boulet



Jean Panneton

Le Séminaire Sainte-Marie rayonna littéralement durant les années 58-59-60 avec ses conférences Bellarmin. Soirées où les dévoreurs de littérature avaient la chance de rencontrer d'illustres écrivains, poètes, prosateurs, dramaturges, philosophes, grâce à des conférenciers émérites ayant nom Gilles Boulet, Jean Panneton, Jean-Marc Tousignant, André Blais.

Tout ceci me favorisa d'interviews des plus intéressantes avec des personnalités du monde culturel ou politique. Je me souviens notamment de Rina Ketty, une Française qui ne quitterait pas le Québec; Clairette, la fille du puisatier devenue diseuse; Charlotte Whitton, ex-mairesse d'Ottawa, de la dynamite en jupon; et surtout de Mme Jean Lesage, d'une affabilité et d'une distinction exquises, pianiste et chanteuse (une mezzo) notoire, qui priva le public de ses talents pour les vouer à sa famille qu'elle jugeait plus importante. Je brûlais de savoir ce qu'elle pensait des femmes en politique. La réponse ne se fit pas attendre. «J'ai confiance aux femmes, dit-elle, en ce qui concerne l'honnêteté en politique, car je crois qu'elles possèdent le sens moral à un plus haut degré que les hommes.» Cette déclaration franche et nette, de même que lourde de signification, provenait d'une personne ayant vécu dans le monde politique depuis sa prime enfance, qui avait su observer, comparer et réfléchir, donc qui savait, pour en arriver à cette conclusion. C'est sur cette citation mémorable que je mets le point final à cet article.

Le Nouvelliste me fut une merveilleuse école pour la connaissance de l'humain. Des humains.

Le journal en milieu rural

par Roger Noreau



La situation

Quand le quotidien *Le Nouvelliste* a été publié pour la première fois, en 1920, le monde rural n'était pas celui que l'on connaît aujourd'hui. Il a, lui aussi, connu une évolution extraordinaire au cours des années, malgré que l'on connaisse mal cette évolution pas toujours favorable à la classe agricole.

Activité traditionnelle sur l'ensemble du territoire québécois, l'agriculture connaît une nette progression alors qu'elle semble vouloir se stabiliser vers 1941. En 1921, un an après la fondation du *Nouvelliste*, l'on compte 137 619 acres en production agricole, et le nombre d'exploitants sera de 150 000 en 1941, 20 ans plus tard. Selon un récent recensement, on compte aujourd'hui 45 000 exploitants agricoles, marquant ainsi une nette diminution du nombre de fermes au Québec.

En ce qui a trait à la capacité de production agricole, des comtés que compte la Mauricie, celui de Nicolet est le plus prospère et celui qui figure le mieux dans l'ensemble du Québec. Les grandes productions agricoles étaient, dans l'ensemble de la région, le foin, les céréales, le sarrasin, la pomme de terre, le producteur agricole tentant toujours d'atteindre l'autosuffisance sur sa ferme. Quant à la production animale, c'est encore dans le comté de Nicolet que les cheptels étaient les plus nombreux.

Le village

Plusieurs écrivains et de nombreuses émissions de télévision ont fait connaître la paysannerie québécoise. On sait déjà que la géographie d'un village comprenait d'abord l'église, le presbytère, l'école, parfois un couvent ou un collège. Le marchand général occupait un espace en face ou à côté de l'église. Un peu plus loin, étaient situés le forgeron, le cordonnier-sellier, le meunier, la beurrierie, la boulangerie, parfois le médecin, plus tard la banque ou la caisse populaire, tous situés sur la rue principale, qui portait souvent le nom de rue "Notre-Dame." Puis, il y avait les rangs. Les assemblées des conseils municipaux et des commissions scolaires se tenaient, généralement, dans les salles d'écoles ou encore dans les salles municipales où existait un centre communautaire.

La vie quotidienne et sociale

Autrefois, la vie sociale se résumait à peu de choses. C'était surtout après la grand-messe que se réunissaient les villageois sur le perron de l'église où on discutait de tout et de rien. L'habitant travaillait sept jours par semaine, du lever au coucher du soleil. Il était le roi de la terre. Quant à son épouse, elle ne comptait jamais le nombre de travaux qu'elle avait à exécuter. Car, en ce temps-là, les familles étaient nombreuses et toute la famille devait se mettre aux travaux des champs, à l'étable et au petit potager qui apportait l'ensemble des légumes frais que l'on mettait sur la table immédiatement ou en conserve pour le dur hiver.

Souvent aussi, le père et les fils devaient monter aux chantiers pour apporter un supplément de revenu à la famille. C'était la vie dure et il fallait beaucoup d'abnégation, du courage et de la volonté pour réussir. L'habitant devait savoir tout faire sur sa ferme et souvent, on trouvait assez d'initiative chez lui pour en faire un bon «patenteux».

L'instruction, au prix de nombreux sacrifices, était donnée aux plus doués des garçons tandis que les filles devaient, très jeunes, se trouver un mari.



Chez le marchand général

Autrefois, on peut dire que le marchand général de chaque village était comme le curé, dans un certain sens, le confident, le pourvoyeur de biens, le prêteur, le conseiller et l'ami de tout le monde. C'était dans son intérêt. Comme curé, il faisait sa tournée paroissiale pour prendre les commandes et collecter son dû, tout en cherchant toujours à grossir sa clientèle et en diversifiant son approvisionnement. Chez lui, on trouvait de tout, de la quincaillerie aux matériaux de construction, en passant par la viande, la lingerie, la pharmacie, souvent le bureau de poste et un guichet d'une banque ou d'une caisse populaire. Il vendait du foin, des moulées, de la mélasse en tonneau, du tissu à la verge, de l'huile à lampe, de l'essence, etc... Il connaissait les moyens financiers de tout le monde et savait à qui il pouvait faire confiance dans une transaction. Plus tard, il deviendra le premier agent de vente de la machinerie agricole mécanisée et, souvent, il sera le premier à posséder une automobile.

Créateur de la première ligue du vieux poêle, le marchand général connaissait aussi les allégeances politiques de chacun de ses clients et, souvent, il était membre du conseil municipal, membre de la commission scolaire ou encore, marguillier. Ce qui lui donnait un statut particulier comme citoyen d'un village.

Autour du vieux poêle, se réunissait l'ensemble de la population mâle du village et c'est aussi là que se réglait la majorité des problèmes du village, du pays et du monde. C'est aussi de là que partaient les rumeurs qui perturbaient les familles et les intentions politiques qui divisaient celles-ci. On échangeait aussi les expériences et divers conseils sur les productions agricole, forestière, animale et on traitait de la famille et de son avenir.

Recevoir le journal quotidien devenait donc important pour le marchand général qui pouvait le laisser lire par ceux de ses clients qui savaient lire. C'est donc dire que, dès la première parution, on trouvait une copie du *Nouvelliste*

chez le marchand général. Si à la ville la pénétration dans chaque famille a été phénoménale, à la campagne, on l'a lu et on le lit encore.

Un rôle certain

Le Nouvelliste, comme partout ailleurs sur le territoire qu'il couvre, a certainement joué un grand rôle dans le développement rural, dans la société qui le compose et dans la promotion de la classe agricole et de l'agriculture. Il faut dire que les correspondants qui existaient dans le temps ont largement contribué au rôle de cataliseur du quotidien régional.

Depuis 1920, *Le Nouvelliste* a informé la population rurale sur les grands changements survenus en agriculture, sur l'industrialisation de celle-ci et sur ses nombreux problèmes. De par sa fonction d'informateur, il a fait connaître, le développement urbain et la réunification des paroisses et villages qui s'étaient séparés vers 1912.

Pour le marchand général, le journal n'était pas seulement un outil d'information, c'était aussi un outil d'emballage avec lequel une foule de marchandises étaient enveloppées avant d'être remises aux clients qui, en arrivant à la maison, s'empressaient de déplier soigneusement chaque feuille du journal pour y lire les informations. On s'en servait aussi comme papier hygiénique, comme isolant sous le prélat ou sur les murs et comme calfeutrage entre les pièces de bois qui composaient les structures de maison.

La syndicalisation en milieu rural

Quatre ans après la naissance du quotidien *Le Nouvelliste* naissait l'Union catholique des cultivateurs, l'UCC devenu plus tard, l'Union des producteurs agricoles, l'UPA, organisme qui existe toujours et représente l'ensemble des producteurs et productions agricoles au Québec. Malgré la complexité de leur organigramme, l'UCC et l'UPA ont dû, à mesure que les années s'écoulaient, mener des luttes mémorables pour le bien-être de leurs membres, pour le développement de l'agriculture et des diverses populations agricoles au Québec. Membres de père en fils, les producteurs agricoles ont vu, plus tard, s'ajouter des syndicats de productions spécialisées et des syndicats de base qui régissaient les diverses activités agricoles. Puis, il y a quelques années, s'ajoutait le Syndicat des productrices agricoles, marquant ainsi la présence de la femme en agriculture. Aujourd'hui, les femmes représentent un fort pourcentage des exploitants agricoles et possèdent leurs propres exploitations, particulièrement dans la production laitière et animale.

L'entreprise coopérative

L'entreprise coopérative, après le marchand général, a joué un grand rôle dans le développement économique des villages ruraux. Le système coopératif est, depuis longtemps, une réalité économique importante au Québec. Aujourd'hui, le mouvement coopératif compte plus de 4 millions de membres et son chiffre d'affaires dépasse les 20 milliards de dollars. On compte environ 2500 coopératives en fonctionnement au Québec dont la moitié sont des caisses d'épargne et de crédit. De ce nombre, 140 coopératives oeuvrent dans la transformation et la mise en marché des produits agricoles et dans l'approvisionnement des producteurs agricoles.

En plus de l'épargne et du crédit, les coopératives au Québec oeuvrent dans les domaines de la transformation laitière en particulier, de l'alimentation, de la fourniture de divers biens, et dans l'assurance.

En 1936, Maurice Duplessis, en arrivant au pouvoir à Québec, décida d'apporter un grand développement dans l'agriculture au Québec en faisant adopter sa loi sur l'électrification rurale qui donnait une nouvelle énergie à la campagne. On ne peut imaginer tout le chambardement qu'apporta cette modernisation du milieu rural. Ce fut la révolution dans les exploitations agricoles et, enfin, les gens de la campagne trouvaient ainsi une nouvelle ressource en modernisant leur exploitation.

Ce n'est cependant qu'après la seconde guerre mondiale, à partir de 1945, que s'intensifia le développement agricole par l'arrivée massive des machines agricoles motorisées. Le tracteur remplaçait le cheval et le boeuf, qui avaient jusque-là bien servi la classe agricole. L'agriculture s'industrialisait en même temps.



Les industries rurales

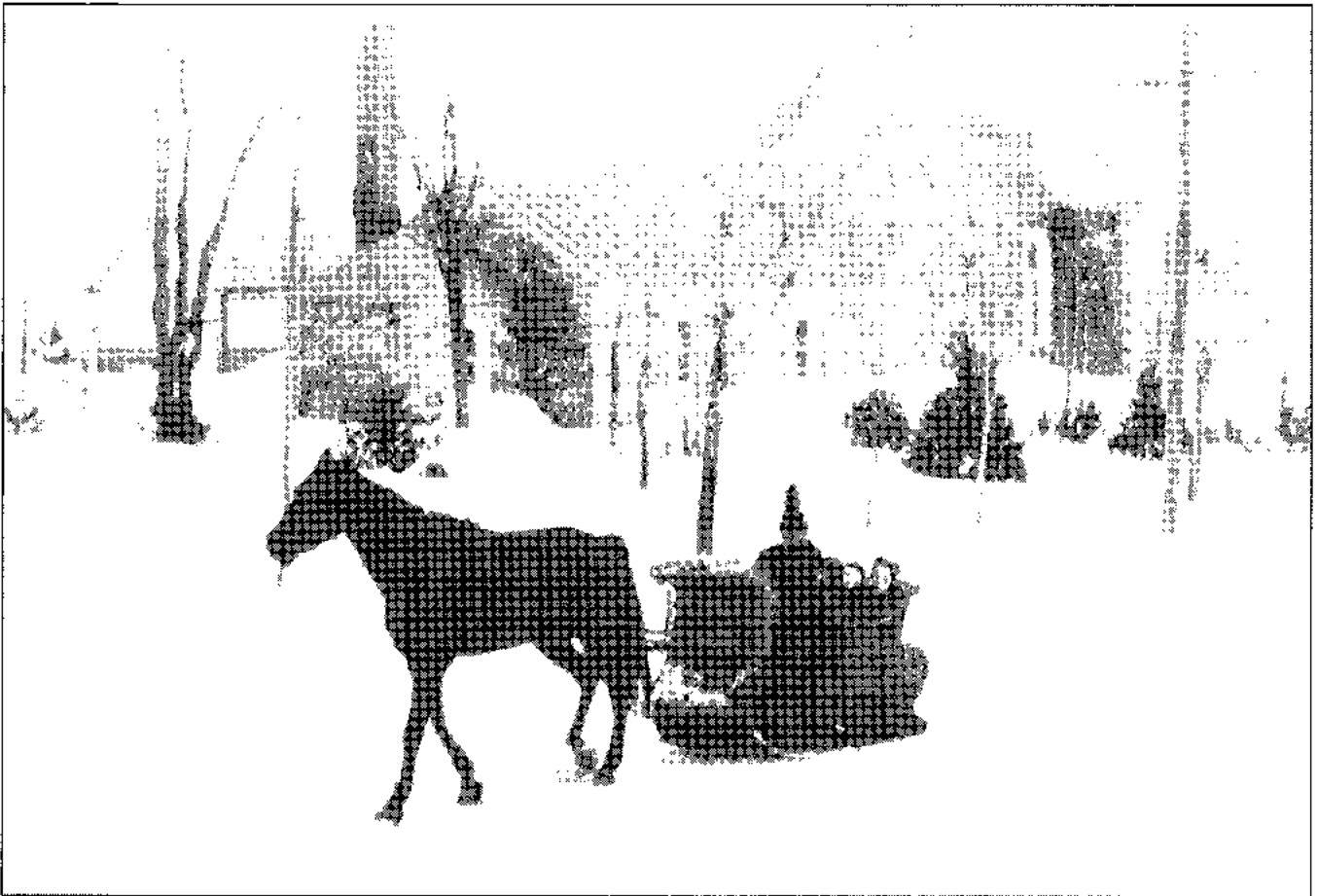
À partir du 19^e siècle, le comté de Champlain donne un bel exemple de l'implantation des industries rurales qui se manifeste par un accroissement de l'économie de marché dans la région où les activités non agricoles avaient un impact social et économique sur le développement des villages.

Après la sidérurgie, c'est l'exploitation forestière qui amena les grands changements en région en requérant une grande part de la main-d'œuvre paysanne. Puis, au début des années 1900, l'arrivée des papetières donna un nouvel élan au développement tant urbain que rural, en favorisant le développe-

ment des villes existantes et en contribuant à en créer de nouvelles. Il faut dire que ce développement industriel favorisait aussi le développement démographique des villes et défavorisait celui des campagnes en favorisant l'exode d'une partie des populations rurales vers les villes où la vie semblait plus facile. On se souvient du départ de nombreuses familles attirées aux États-Unis par le développement de l'industrie textile, au dix-neuvième siècle.

La vie religieuse

Autrefois, on était pieux et on fréquentait l'église et pas seulement le dimanche. Cependant, on note aussi que la fréquentation de l'église était souvent saisonnière à cause de la somme de travail à accomplir à la ferme.



Comme aujourd'hui, les grandes fêtes ramenaient les paroissiens à l'église. Et, comme aujourd'hui aussi, les différends entre le curé et ses paroissiens étaient nombreux, surtout quand il s'agissait de payer la dîme avec les produits de la ferme, car souvent les produits agricoles servaient de monnaie d'échange pour s'acquitter de cette dette. Un événement annuel ramenait, cependant, les esprits à de meilleurs sentiments, soit la Fête-Dieu, quand elle ne provoquait pas une mésentente au sein des villageois au sujet de l'emplacement choisi pour les reposoirs.

Si l'on veut faire la comparaison entre les moeurs campagnardes du temps et celles d'aujourd'hui, il faut dire que le campagnard a toujours le même bon jugement qui, de tout temps, l'a distingué.

L'avenir agricole

Comme on l'a vu plus haut, l'agriculture est en pleine évolution au Québec et la mondialisation des marchés, qui a débuté par le libre-échange, a apporté et apportera encore de grands changements dans l'agriculture et dans la mise en marché des produits agricoles.

Toutefois, ce qu'il faut prévenir et ce qui peut inquiéter, c'est la disparition des fermes familiales qui sont l'essence même de l'agriculture québécoise. De plus en plus, les politiques agricoles devront s'ajuster aux nouveaux besoins des producteurs agricoles et les gouvernements devront mettre de côté leurs politiques interventionnistes qui nuisent au développement harmonieux de l'agriculture et de la classe agricole. La réduction du nombre de fermes au Québec se poursuivra et les exploitants qui demeureront au poste devront acquérir une formation qui viendra soutenir leurs efforts et faciliter le développement et la progression de leur entreprise qui sera sans doute industrielle.

Le vieux marché des cultivateurs en saison estivale.

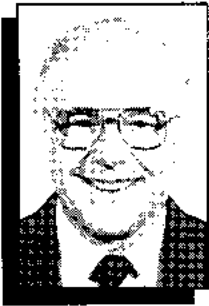


112. - Rue du Platon. - TROIS-RIVIÈRES, Canada

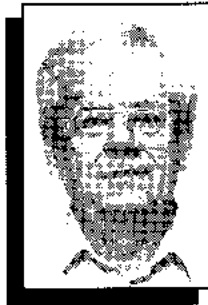
Vue ancienne de la rue du Platon qui devient le premier site du Nouvelliste.*



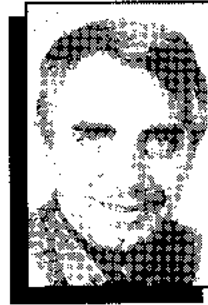
Le Syndicalisme



Jean-Pierre Gagnon



Benoit Roy



Claude Bergeron



Roger Fozier

Novembre 1920 marque les débuts de la syndicalisation à la production

par Jean-Pierre Gagnon



Paul Lemay



Lucien Bergeron



Léo Collins



Johnny Duval

L'histoire du syndicalisme au *Nouvelliste* a commencé dès la fondation du quotidien en 1920. Il ne pouvait en être autrement, car outre les quelques employés du *Trifluvien*, l'hebdomadaire de Trois-Rivières "tué" pour faire place à notre quotidien, les autres typographes venant de grandes villes du Canada et des Etats-Unis arrivaient au journal alors qu'ils étaient déjà syndiqués dans l'ITU (International Typographical Union).

Le 12 novembre 1920, les 18 typographes formant le personnel du quotidien *Le Nouvelliste*, se réunissent et jettent les bases de l'établissement d'un nouveau local de cette centrale américaine et demandent une charte. Le numéro 856 de l'ITU leur sera alors accordé. Sous la présidence de Joseph Gauthier, organisateur de Montréal, à la suite d'assemblées tenues les 12 et 18 novembre 1920, ce local prend naissance et obtient sa charte.

On peut découvrir en archives que les premiers officiers élus furent: Messenger Laplaine, président; Alcide Côté, secrétaire; Paul Lemay, trésorier et Arthur Gélinas, sergent d'armes. Après le premier président, se succédèrent à ce poste, dans l'ordre suivant: Eugène Soulard, Adhémar Tremblay, Paul Lemay, Lucien Poulin, Lucien Bergeron et Léo Collins. Certains de ces présidents ont accepté ce poste pour trois et même quatre mandats. En 1940, le secrétaire-financier Emilien Robert était en fonction depuis 14 ans. Lucien Bergeron a été membre-fondateur du Conseil des métiers (Trois-Rivières - Cap-de-la-Madeleine).

J'ai appartenu à cette "chapelle" 856, comme apprenti de la typographie au *Nouvelliste*, de 1944 à 1947. Tout comme Paul-E. Grenier, entré en juillet 1944 et comme tout apprenti, nous avions à payer une cotisation au local sans être enregistrés au siège social de l'ITU aux Etats-Unis. De plus, je me souviens qu'un inspecteur du comité paritaire de l'Imprimerie, nous visitait et vérifiait nos cartes d'apprentis à quelques reprises dans une année. Il est vrai qu'une partie de l'apprentissage typographique, pour Paul et moi, se passait au service des impressions commerciales.

Au printemps 1947, on me transfère à la nouvelle photogravure du *Nouvelliste*, qui n'est pas encore assujettie à un syndicat. Les autres services de production, soit la clicherie et les presses, militent dans l'International Printing Pressmen & Assistants Union (IPP&AU), local 152 de Québec. L'organisateur, un M. Landriault, clicheteur à *L'Événement*, dont la famille demeure à Trois-Rivières alors que lui travaille à Québec, maintient la relation avec ceux du *Nouvelliste*, dont Johnny Duval. Il recrutera aussi les photograpeurs à ce chapitre de Québec. Il le doit aux démarches de Johnny Duval qui mûrit secrètement le projet d'une section locale du syndicat.

Les contrats de travail négociés par le 856 de l'ITU sont appliqués à l'ensemble des services de la production par le directeur-gérant Emile Jean et, plus tard, par l'équipe Dansereau, sans besoin de grosses séances de négociations. Cela ne fera pas toujours l'affaire des négociateurs du local 856, qui n'approuvent pas tellement qu'ils aient à négocier et qu'on soit si facilement à leur remorque. Quand le nombre de membres requis pour former une division locale devient suffisant, Johnny Duval et l'agent d'affaires d'une centrale américaine, Roger Gagnon de Montréal, font la demande d'une charte et l'attribution d'un numéro pour une "chapelle" locale de l'IPP&AU.

Dans le temps, ces syndicats, contrôlés par les centrales américaines, nous

attribuent des identités de local et établissent la correspondance, en langue anglaise. On est encore loin de la loi 101 au Québec. En 1954, clicheurs, pressiers et photograpeurs fondent la Three Rivers Printing Pressmen & Assistants, Union, local 564. A cette époque, *Le Nouvelliste* est la propriété de la famille Dansereau depuis le 5 septembre 1951. Ses intérêts sont défendus par Me Jean-Marie Bureau, avocat. Nous faisons partie d'une centrale américaine alors en pleine expansion, puisque le nombre de ses membres, de 516 qu'il était en 1890, se chiffrera à 103 527 en 1956.

La Commission des relations ouvrières de la province de Québec, par sa décision du 8 septembre 1954, émet un certificat en faveur de "The Three Rivers Printing & Assistants' Union No 564". Ce certificat autorise la représentation des pressiers de la presse à journal, des clicheurs/stéréotypeurs et des photograpeurs par ce groupement. Notre local étant reconnu, nous élaborons les bases d'un premier contrat de travail pour les pressiers, clicheurs et photograpeurs. Johnny Duval, président, Jules Bergeron, vice-président, et Roger Gagnon, organisateur, négocient une première convention collective avec l'approbation de l'ensemble des membres d'une assemblée du 564. L'IPP&AU, même si les contrats se négocient localement en français, exige le dépôt d'une version anglaise au chef-lieu, aux Etats-Unis, dûment vérifiée par les avocats de chacune des parties et signée par tous les négociateurs du patron et des employés.

L'IPP&AU ne m'a jamais semblé être un syndicat agressif et cherchant des conflits pour un rien. Au début de ce local, j'y ai tenu le poste de trésorier et puis celui de secrétaire-archiviste. Les dirigeants américains insistaient et s'engageaient au respect de la convention signée par ses membres. Pour les premiers contrats, j'ai assisté timidement à quelques séances de négociations à l'étude de Me Jean-Marie Bureau.

Comme toutes ces centrales américaines, dans l'imprimerie, l'IPP&AU possédait un bureau-chef, une maison de retraite et une école technique au Tennessee, offrant même des cours par correspondance, en anglais évidemment. Fasciné par l'offset, nouvelle technique de l'après-guerre 39-45, je m'inscrivis à l'un des ces cours: Offset Camera & Platemaking, en dix leçons par correspondance. Faisant parvenir les réponses d'un questionnaire à la fin de chacun des fascicules, nous recevions un accusé de réception faisant état du résultat obtenu.



**THREE RIVERS PRINTING PRESSMEN
AND ASSISTANTS' UNION NO. 564**
TROIS-RIVIERES, QUÉ., CAN.



Une réunion d'employés syndiqués des ateliers en 1945, avec des officiers du local 856. Dans l'ordre habituel, assis Lucien Poulin, Emile Bergeron, le président du local Paul Lemay, Edouard Sabrecque, Emilien Robert et Johnny Duval. Debout en deuxième rangée, Roger Robert, Gérard St-Pierre, Albert Dubois, Roland Lefebvre, Arthur Julien, Léo Plouffe, Roger Lemyre, Antonio Poulin. En dernière rangée, Jean-Pierre Gagnon, Laurent Bergeron, Léo Collus.

Grève des typographes en 1957



Lucien Poulin



Jules Bergeron



Jean-Guy Bissonnette



Pierre Brousseau

En mars 1957, le local 856, appuyé par le siège social de l'ITU, se lance dans une grève pour une question de juridiction de nouvelles technologies à venir et qui pourraient conduire à la disparition du plomb dans la fabrication d'un journal. A cette occasion, 35 typographes et linotypistes y laisseront leur emploi. Seuls le contremaître Albert Dubois et l'apprenti René Lessard retourneront au travail au *Nouvelliste*. Parmi nos compagnons de plusieurs années qui ne reviendront plus au boulot, mentionnons les noms de Paul Lemay, Emilien Robert, Léo Comeau, Léo Collins, le président Lucien Poulin, Antonio Poulin, Roger Robert, Roger Lemyre, Louis Bourgeois, Emile Savary, Gérard St-Pierre, Gérard Dubé, Jules Lemyre, Jean-Marie Lessard, Paul Bornais, Henri-Paul Lemaire, Lionel Dargis, Roger Lambertz, André Coutu et d'autres.

Le syndicat de la rédaction et le local 564 de l'IPP&AU ne peuvent appuyer le local 856 dans cette grève. Les contrats de ces syndicats demeurent en vigueur et les centrales exigent de leurs membres de respecter les conventions signées et d'entrer au travail. Cette période noire sera pénible à traverser et mènera à la disparition du 856. Il se passera plusieurs années avant que ne reviennent au journal *Le Nouvelliste*, quelques-uns des anciens employés, soit Léon Gendron (contremaître du soir durant une quinzaine d'années précédant la pré retraite en 1993), Paul-E. Grenier, Arthur Julien en 1966 et Laurent Bergeron en 1969. Après le décès du président du 564, Johnny Duval, le 9 novembre 1961, Jules Bergeron lui succède et est même réélu pour d'autres mandats. Il négociera et signera quelques conventions collectives dans les années Dansercan-Bureau.



Photo prise à l'occasion d'une activité syndicale du local 856 de l'Union Internationale des typographes, au début des années 1950. Assis les officiers: Léo Collins, Lucien Poulin, Lucien Bergeron, Paul Lemay, Antonio Poulin et Léo Comeau.

Sous la direction d'Alphonse Proulx, une autre équipe de typographes et de linotypistes non syndiqués s'est reconstruite dans les années suivantes. Un syndicat de boutique s'établira après le conflit, regroupant les typographes et linotypistes et les membres éliront Jean-Guy Bissonnette comme premier président. Quelques années passeront et ce syndicat de boutique de la typographie se fusionnera avec le local 564; par la suite, les conventions de travail de tous les services de la production se négocieront et se signeront avec le TRPP&AU #564 et *Le Nouvelliste* (1967) Ltée.

Une de ces conventions sera signée par Eric Ferrat, Gilles St-Arnaud et

Jean-Guy Bissonnette, directeur de la production depuis 1968, pour *Le Nouvelliste*. Roland Rioux, Antoine Murray et J.D. Giligan représentent le local 564. Cette convention couvre les années 1969 à 1972. Pour celle de 1972 à 1975, le président Charles D'Amour représentera *Le Nouvelliste* et Pierre Brousseau sera le président du local 564. *Le Nouvelliste ltée*, par ses représentants Charles D'Amour, Jean-Guy Bissonnette et Roger Lamontagne, signera une convention pour les années 1976 à 1978 avec Maurice Tourigny, Jacques Pagé et Michel Beaucage du 564.

Changement d'affiliation

Pour la convention des années 1979-80-81, les officiers en poste du local 564 proposent un changement d'affiliation de notre syndicat, ce qui est accepté majoritairement par les membres. L'ITU, par son Union typographique Jacques-Cartier, section locale 145, devient le syndicat qui remplace le 564 au quotidien *Le Nouvelliste*. Il s'identifie comme le syndicat québécois de l'imprimerie et des communications. C'est un retour de l'ITU et la section locale devient simplement une "chapelle" du local 145. Le représentant à Trois-Rivières devient donc un maître de "chapelle" et la présidence demeure au local 145, à Montréal. J.-Charles D'Amour, Wilfrid Thérien, J.-Guy Bissonnette signent une convention avec André Beaulieu, Michel Beaucage, Jacques Grenier et Pierre Ricard pour le 145 de l'ITU, sous le nom de Syndicat québécois de l'imprimerie et des communications. Pour régler la convention collective des années 1983-84-85, Jean-Guy Bissonnette, Wilfrid Thérien et Lucien Daigle représentent *Le Nouvelliste* tandis que Michel Beaucage, André Beaulieu, Jean-Pierre Ouellet, Marcel Béland et Jean-Maurice Goudreault sont mandatés par le 145 de l'ITU. Il faut dire ici que *Le Nouvelliste* est passé à la technique de "l'offset" avec sa presse Scott et une bâtisse toute neuve sur la rue Bellefeuille. Le syndicat représente aussi le Service de l'expédition depuis 1982.

Pour la convention de 1986-87-88, la "chapelle" d'union pour les pressiers et expéditeurs se sépare de la "chapelle" de la production du *Nouveliste*, mais ces deux chapitres font partie du local 145 de Montréal. Cela coïncide avec la formation d'une compagnie-soeur du *Nouveliste*, formée avec la section presse et expédition, qui devient T.R.OFFSET, et qui imprime désormais *Le Nouvelliste*, des hebdos et Télé Plus. Une première convention est signée le 19 juin 1986. Pour la section qui reste du syndicat de la production, une convention collective est signée pour *Le Nouvelliste* par Claude Masson, Lucien Daigle et J.-René Ferron. Pour le 145, Jean Lemire, Jean-Maurice Goudreault, Laurent Bergeron et André Beaulieu apposent leur signature.

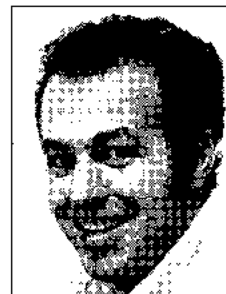
Les deux autres conventions suivantes, alors que le 145 est devenu le syndicat québécois de l'industrie et des communications (C.W.A.), couvriront les années, 1989-90-91 et 1992-93-94. Elles ont été signées par Claudette Tougas, Jean-Guy Bissonnette, Lucien Daigle et J.-René Ferron pour *Le Nouvelliste* et Laurent Bergeron, Jean-Maurice Goudreault, Jean Babineau et André Chouinard pour le syndicat.

Entre-temps ce syndicat, le 145, a encore changé d'appellation. On le connaît sous le nom suivant de: Le syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier (SCEP). En 1994, Robert Hubert est le maître de "chapelle" de la section de Trois-Rivières au journal *Le Nouvelliste*. Le 145 se trouve affilié à l'ITU, la FTQ et la CTC. Au moment où je rédige ces lignes, le 145 se trouve en fin de contrat et en période de négociations.

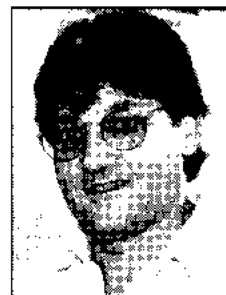
En 1994, les membres du syndicat de la production sont, par ordre alphabé-



Maurice Tourigny



Michel Beaucage



Jean Lemire



Laurent Bergeron





Robert Hubert

tique, Jean Babineau, André Béliveau, Normand Bellegarde, Jean-Marie Bérubé, Danielle Devault, Cynthia Dubois, Michel Dubois, André Gervais, Jean-Maurice Goudreault, Gaston Guilbert, Robert Hubert, Jean-Guy Laflamme, Richard Langlois, Hélène Lefebvre, Joachim Lemay, Jean Lemire, Line Levasseur, Henri-Guy Mailhot, France Milot, Benoit Morrissette, Antoine Murray, Welly Murray, Raymond Pagé, André Richard, Marcel Torieri et Aline Tremblay. Plusieurs de ces membres travaillent au *Nouvelliste* comme surnuméraires. Des retraités du *Nouvelliste*: Léon Gendron, Jean Pierre Gagnon, Paul-Émile Grenier et Laurent Bergeron membres du 145, y travaillent encore occasionnellement.

Voilà donc une partie de l'histoire des syndicats et de ceux qui oeuvrèrent au Service de la production, qu'on appelait communément l'atelier de notre quotidien régional *Le Nouvelliste*. En février 1995, Jean Lemire a été nommé adjoint au directeur de la production; il est responsable des techniciens en soirée, un poste-cadre non syndiqué.

De 1956 à 1966

par Benoît Roy

Dix années. Une décennie. Le quart d'une vie active, des années qui marquent, qui forgent une carrière. Des années riches sur plusieurs plans. A l'international, le règne de Jean XXIII, et le concile Vatican II; celui de Kennedy aux Etats-Unis et sa fin tragique; l'arrivée de De Gaulle au pouvoir en France et la fin de la crise algérienne; l'intermède des missiles à Cuba, la guerre du Vietnam; les premières conquêtes de l'espace; l'accession à l'indépendance pour les États africains.

Des années riches également au pays: Pearson et le prix Nobel de la paix; la carrière fulgurante de Diefenbaker; l'affaire Munsinger; Pierre Elliott Trudeau et la trudeaumanie; et plus près de nous, la mort de Duplessis, la Révolution tranquille, la commission Parent et la réforme du monde de l'éducation, la montée du nationalisme, la télévision couleurs, l'instauration de l'assurance-maladie et la Régie des rentes.

A Trois-Rivières, outre la mort de Duplessis, l'assassinat de la jeune Denise Therrien et surtout la construction du pont Laviolette qui a mis fin à l'isolement de la région, mais qui a aussi coûté la vie à plusieurs travailleurs quand un des piliers s'est effondré.

Des années qui ont aussi fait date au *Nouvelliste*: l'éclosion des nouvelles technologies qui ont fait disparaître le plomb omniprésent dans les imprimeries pendant 500 ans; la grève des typographes à la fin des années 1950. Deux souvenirs amusants concernant cette grève: celui du jeune cuisot qui avait fait cuire des boîtes de blé-d'inde dans un chaudron d'eau bouillante sans les ouvrir. Sous la force de l'explosion, des grains de blé d'inde s'étaient incrustés dans les tuiles du plafond. Heureusement personne n'avait été blessé. L'autre, celui du diminutif Jean-Paul Delagrave dans une de ces colères homériques dont il avait le secret, enguirlandant deux des "boeufs" que la direction du journal avait embauchés comme gardiens de sécurité. Ils avaient osé s'appuyer sur son pupitre.

Mais c'était des années héroïques pour le jeune syndicat des journalistes qui se battait pour obtenir des conditions de travail décentes. A mon arrivée au journal, en septembre 1956, comme responsable des pages sportives, après avoir été recruté par Guy Fournier, alors gérant de la rédaction, je travaillais six jours par

semaine. — le journal n'était pas publié le dimanche, — mais il fallait "couvrir" les événements du samedi. Et dans le sport, cela voulait dire tous les samedis. J'ai travaillé chaque jour pendant 13 semaines d'affilée avant d'avoir une journée de congé. Mais il faut dire qu'à 80,00 \$ par semaine, j'étais mieux payé que la majorité des autres journalistes. Bien entendu, le temps supplémentaire ne figurait pas dans la convention collective. Elu président du syndicat en 1959, j'ai, avec deux autres collègues, négocié la nouvelle convention qui contenait, pour la première fois, une échelle salariale. Les accords précédents comportaient plutôt, en annexe, la liste des journalistes avec leur salaire respectif. Ceux qui officiellement travaillaient de nuit, une façon euphémique de dire jour et nuit, avaient droit à une prime de 5 \$ par semaine, les chanceux!

Ayant présidé aux destinées du syndicat jusqu'en 1965, j'ai eu l'occasion de négocier au moins trois conventions collectives et le congé payé pour activités syndicales n'existait pas encore à la CSN, la centrale syndicale à laquelle le syndicat était affilié. J'avais quitté les sports et je "faisais le pupitre" le soir en compagnie de Jacques Laberge. Nous finissions vers 2 h 00 ou 2 h 30 le matin et on nous collait une réunion de négociation à 9 heures. Elle se terminait à 16 heures pour que nous puissions recommencer à travailler à 16 h 30. Il fallait quand même trouver le temps d'étudier les propositions et de tenir des réunions d'information et de consultation avec les membres.

D'ailleurs toutes les tactiques étaient bonnes de la part de la direction du journal. Je me souviendrai toujours d'une séance à laquelle le conseiller juridique du journal, Me Jean-Marie Bureau, avait participé, couché sur une civière. Il se mourait du cancer et il était trop malade pour s'asseoir à la table des négociations, que présidait pourtant M. Pierre Dansereau malgré son mal de bloc quotidien.

Une autre fois, alors que je parlais au téléphone avec Paul-Emile Plouffe, le correspondant du journal à Québec, qui faisait partie de l'exécutif du syndicat, notre conversation fut interrompue par M. Dansereau lui-même, qui me fit remarquer que le journal ne se payait pas des services téléphoniques à des fins syndicales. Le président du journal, dans ses temps libres, se permettait de pratiquer l'écoute électronique. Ce petit incident illustre bien l'atmosphère qui prévalait en période de négociation.

Il n'y avait pourtant aucune raison de traiter aussi durement un groupe de journalistes qui faisait l'envie de toutes les salles de rédaction du Québec. Tous les autres médias venaient cogner à la porte pour débaucher les journalistes. Guy Fournier était le gérant de la rédaction mais le véritable "boss" de la rédaction était Antoine Desroches, chef de pupitre de nuit, puis chef de l'information, qui a joué un rôle clé dans la formation des journalistes, comme:

Jacques Saintonge qui couvrait le parlement à Québec, Paul-Emile Plouffe, Guy Bourdon, Jean-Paul Quinty, le clan des Héroux, le père Hector, Roland et Claude, Mamie Roy aux pages féminines, sa fille Michèle, Hervé Biron à l'éditorial, Albert Bolduc à la correction, Jacques Laberge et Kid Martel aux sports, Roland Lemire et Roger Tessier à la photo et tous ceux qui se sont greffés à l'équipe Louis Caron, Gérald Godin, Raynald Savoie, Maurice Roy, Gérard Boulay et son bull-dog, Paul-Emile Guy, Pierre L.-Desaulniers, Louise DeCelles et son frère Gérard, Normand Girard, Jean Laurin, Renée Lacoursière, André Pellerin, Gilles Méthot, Jean Guilbert, Thierry Menesson, Gilles Normand, Jacques Dallaire, François Béliveau, Pierre Courteau, Jacques Ebacher, etc. Les autres me pardonneront de ne pas les nommer.

Quelques-uns nous ont déjà quittés pour le pays des ombres et je garde d'eux un souvenir fidèle. Un certain nombre d'entre eux ont continué leur carrière au *Nouvelliste*, mais la plupart ont essaimé vers d'autres journaux ou encore vers d'autres secteurs du monde des communications et ils y ont joué un rôle de premier plan. C'est dire la qualité de la formation dont les jeunes ont pu profiter au *Nouvelliste*. D'ailleurs à cette époque, il fallait apprendre le métier sur le tas, car il n'existait pas encore un seul programme de formation universitaire en journalisme au Québec.

A cette époque, il régnait une atmosphère et un esprit d'équipe formidable à la rédaction du journal. Des tours pendables s'y jouaient régulièrement, mais le tout sans méchancelé: par exemple, la coccinelle de Bourdon qu'on avait cachée dans le hall d'entrée de l'édifice. Il croyait vraiment qu'on lui avait volé sa voiture. Ou encore ce reportage exhaustif sur la prostitution qu'on avait commandé à Jean-Paul Delagrave en imitant un des milliers de mémos jaunes de Guy Fournier.

L'époque de Guy Fournier et d'Antoine Desroches fut suivie par celle de Fernand Gagnon et de Rosario Blanchet; ce dernier fut par la suite secrétaire de l'Union des municipalités. Puis vers la fin de mon séjour à Trois-Rivières, René Ferron était gérant de la rédaction et j'avais succédé à Jacques Saintonge comme chef de l'information.

Je me souviendrai toujours de Trois-Rivières comme d'une ville fermée où j'ai passé dix ans, où mes enfants sont nés, mais où je ne me suis jamais vraiment senti trifluvien. Même après plusieurs années vécues à Saint-Philippe puis à Normanville, on réalisait que, mis à part les "chums" du journal, aucun de nos amis n'était natif de la capitale de la pâte et du papier.

C'est quand même une ville où j'ai vécu des jours heureux, une ville qui se complaisait dans son passé, isolée sur la rive nord du fleuve reliée aux deux pôles que sont Montréal et Québec par des routes tortueuses qui bloquaient dès que la météo prévoyait une chute de neige.

Trois-Rivières, une ville qui a maintenant trouvé sa place dans les grands axes de communication avec la construction du pont et celle de l'autoroute 40 qui la défigure d'une façon honteuse, une ville meurtrie par la chute de l'industrie du papier sur les marchés mondiaux, une ville qui se relèvera et qui devrait connaître à nouveau la prospérité.

45 ans de syndicalisme chez les journalistes

par Claude Bergeron

Décrire les 45 années de syndicalisme chez les journalistes n'est pas une mince tâche surtout que la documentation comporte des trous importants. Dans ce survol de tant d'années, plusieurs moments ont été volontairement oubliés. Il fallait raconter les débuts, et les moments marquants de ce syndicat. Après les difficultés du début, la signature des premiers contrats, le syndicat a connu une période de ralentissement. On raconte, chez les plus "vieux", que Jacques Laberge a parfois maintenu le syndicat en vie en payant lui-même les cotisations.

À l'époque, les cotisations n'étaient pas retenues à la source. Chacun devait s'en acquitter. Le trésorier avait la jolie tâche d'en collecter les montants. Plusieurs oubliaient. Donc, cette petite histoire du syndicat est encore vivante. Trois éléments importants doivent être rappelés: la fondation, le renouveau de

1972 à 1977, puis le retour à la tranquillité avec l'année 1977 et les suivantes. En effet, au cours de la dernière période, rien n'est venu marquer véritablement la vie du syndicat. On peut dire que pendant 45 ans, le syndicat n'aura connu qu'une période intense de revendications, celle de 1973 à 1977. Les acquis de cette période demeurent encore, même s'ils ont été grugés avec le temps.

Les débuts: 1950

Pendant 45 ans, l'intensité du syndicalisme chez les journalistes du *Nouvelliste* a connu différents niveaux; mais il n'en demeure pas moins que les premières archives du syndicat nous reportent à l'année 1950. À cette époque, il y avait déjà un syndicat à l'atelier et ce, presque depuis le début. Or, le premier procès verbal qui concerne les journalistes fait état d'une demande de modification du certificat d'accréditation pour inclure tout le personnel du service de la rédaction, incluant les courriéristes parlementaires et les photographes, ainsi que les correcteurs. Une exclusion: les correspondants de village. Ce premier document est daté du 14 novembre 1950.



Signature en 1951 de la première convention collective de travail entre Le Nouvelliste et le Syndicat national catholique des imprimeurs, section des journalistes. Première rangée, de gauche à droite, Albert Gaucher, président du syndicat, Émile Jean, directeur-gérant du journal et Yvon Thériault. Debout, dans le même ordre, Émile Tellier, des syndicats nationaux, Raymond Dubé, gérant de la rédaction, Paul-Émile Plouffe et Me Jean-Marie Bureau, conseiller juridique du Nouvelliste.

Les minutes suivantes sont du 27 janvier 1951. Étaient présents à cette réunion MM. Paul-Émile Plouffe, Armand (Kid) Martel, Roland Héroux, Jean-Jacques Saintonge, Charles-Yvon Thériault, Albert Gaucher, Marcel Panneton, Benoît Massicotte, Jean-Paul Quinty, Hector Héroux, René Picard, Gérard Montplaisir, Rosario Blanchette, France Boucher, Louise Rivard, Fernand Gagnon et Paul-Émile Guy.

À cette réunion, on a décidé que MM. Émile Tellier, agent d'affaires du syndicat, et Pierre-Paul Lafortune, président du Syndicat des journalistes de Montréal, soient les négociateurs du Syndicat national catholique des imprimeurs des Trois-Rivières (section *Le Nouvelliste*). MM. Hector Héroux, Fernand Gagnon et Paul-Émile Plouffe sont délégués à la négociation pour représenter le syndicat. Au cours de la réunion, on adopte une résolution pour prévenir M. Émile Jean, directeur-gérant du *Nouvelliste*, que les représentants du syndicat voulaient le rencontrer le 3 février suivant pour lui présenter le projet de contrat de travail.

D'autres réunions suivront pour arriver à la signature d'un premier contrat de travail. Les discussions étaient souvent longues parce qu'on en était à la

rédaction d'un premier contrat et l'exercice du syndicalisme était nouveau pour tout ce monde. À la réunion du 3 février 1951, on élit le premier exécutif du syndicat. M. Albert Gaucher est porté à la présidence, Fernand Gagnon devient vice-président, Yvon Thériault, secrétaire et Paul-Émile Plouffe, trésorier et maître de chapelle. On décide aussi de remplacer les premiers officiers nommés à la négociation par le président, le vice-président et le trésorier du syndicat comme négociateurs.

Un contrat de travail a été signé le 4 février. C'est dire que ce ne fut pas long à négocier. Cependant, le 28 novembre de la même année, on dénonce ce contrat pour en négocier un nouveau.

On voit donc, dès les premières réunions, que l'important était l'amélioration des conditions de travail, même si l'employeur ne se gênait pas pour faire valoir le contraire. Le privilège d'écrire compensait souvent les conditions de travail et les salaires. Les journalistes savaient pourtant bien que ce travail méritait plus.

Professionnel de l'information, le journaliste devait être à l'abri de tout soupçon, donc n'appartenir à aucun groupe reconnu. Les journalistes ne se sont-ils pas fait dire souvent que, devenus syndiqués, ils ne pourraient pas être objectifs en couvrant une activité syndicale!

Le contexte

À la fondation du syndicat des journalistes, le monde du travail était bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. C'était l'après-guerre, le régime Duplessis, la syndicalisation dans les usines américaines où le travail des femmes et des enfants commençait à inquiéter un peu les sociologues et l'Église.

Dans ce contexte où le travail du journaliste ne souffrait pas les horaires fixes, il fallait être disponible presque 24 heures par jour et sept jours par semaine.

Au *Nouvelliste*, c'est donc en 1950 que les journalistes décident de fonder un syndicat. 45 ans plus tard des syndiqués de la première heure sont toujours là pour témoigner de ce beau temps du *Nouvelliste* d'alors. Paul-Émile Plouffe, Roland Héroux et plusieurs autres qui collaborent à ce témoignage-souvenir, de ces 75 années du quotidien régional, peuvent parler abondamment de cette période. Plusieurs d'entre eux ont quitté le journalisme, mais ils sont restés attachés à ce métier, à cette profession exigeante. Ils sont restés aussi très attachés à Trois-Rivières.

Au temps de quelques sous

À cette époque, un journaliste gagnait la jolie somme de 25 \$ par semaine pour 60 heures de travail et ce travail pouvait s'étaler sur un horaire que fixait le directeur de l'information selon les besoins de l'actualité. Ce qui veut dire en clair qu'un bon samedi vous pensiez être en congé, voilà que le téléphone sonne à 15 heures pour vous demander de couvrir une belle petite réception d'un quelconque personnage que M. le maire avait décidé de recevoir.

Il ne fallait pas manquer l'événement qui n'avait de nouvelle que refaire le caractère très social de la vie municipale. Et voilà que votre congé venait d'être amputé. Mais, dans un monde où travailler six jours par semaine était le lot du plus grand nombre, les journalistes, pas plus que les autres travailleurs, ne se formalisaient de ces petits inconvénients. La société des loisirs n'avait pas encore fait sa marque, ni la semaine de 32,5 heures et le temps supplémentaire bien rémunéré.

Lors de la première négociation, le salaires des reporters (sic) irait de 40 \$ à 85 \$ par semaine; de 30 \$ à 65 \$ par semaine pour les rédactrices des pages féminines et de 35 \$ à 75 \$ par semaine pour les correcteurs. Un boni de 10% pour le travail de nuit fait aussi partie des demandes. Il faut noter que M. Honoré Danserau, constructeur de Montréal, est devenu le nouveau propriétaire du *Nouvelliste*.

Cette négociation de 1951 s'est soldée par une augmentation de 7,50 \$ par semaine. Le procès-verbal du syndicat ne fait mention d'aucun autre changement. Fait à noter, à cette époque le contrat de travail était négocié annuellement. En 1953, l'échelle de salaires est modifiée: de 32,50 \$ à 67,50 \$ par semaine.

Que coûtaient l'assurance-maladie et l'assurance-décès en 1953? 0,50 \$ par mois pour l'assurance-maladie et 1,15 \$ pour l'assurance-décès. Pour trois mois, le montant variait entre 9,75 \$ et 6,75 \$. Ce montant comprenait également la cotisation syndicale.

Au cours de cette période des années 50, le syndicat entretenait des relations avec les journalistes de Montréal et leur syndicat. Par exemple, Jean-Marc Léger, journaliste à *La Presse*, informe le président du syndicat des journalistes du *Nouvelliste*, M. Yvon Thériault, que l'Union canadienne des journalistes de langue française a été fondée. La lettre est du 16 février 1954. Connue sous le sigle de l'UCJLF, cet organisme devait devenir le noyau de la création d'une fédération syndicale, 15 ans plus tard.

Négocier n'aura jamais été une tâche facile. À preuve, en 1955, M. Jacques Saintonge fait rapport à ses collègues de la situation depuis la signature d'un premier contrat de travail. Il note que depuis cette signature en 1951, le syndicat s'est montré conciliant. Mais cette attitude ne l'aura pas vraiment servi. M. Saintonge souligne en effet que la dernière proposition patronale en août 1954 accordait trois augmentations salariales de 2,50 \$ par semaine, les 18 autres employés ne recevaient rien. En juin 1955, le syndicat demandait au ministre du travail du temps, M. Antonio Barrette, la nomination d'un conciliateur. Finalement, le contrat de travail sera signé à la fin de l'année 1956 et il couvrira trois ans, dont deux rétroactivement.

Il semble bien que les parties se soient entendues à la table de négociation et que l'intervention du conciliateur ne fut pas nécessaire. À la réunion d'octobre de la même année, on note que c'est Me Bureau qui a convoqué le syndicat à la négociation et que c'est à la suite de ces négociations qu'il y eut entente.

Le conflit de 1957

Les journalistes ont été confrontés à la solidarité syndicale lors de la grève de l'atelier du *Nouvelliste*. Ce conflit aura une importance assez grande pour les travailleurs de l'atelier, car un grand nombre perdirent leur emploi. Le local 856 de l'Union typographique internationale avait demandé aux journalistes de ne pas franchir la ligne de piquetage. La grève avait été déclarée le 28 février 1957. Le 3 mars, au cours d'une assemblée générale, le syndicat des journalistes décide de ne pas quitter le travail après avoir entendu les points de vue des deux parties.

Confronté à ce conflit, le syndicat des journalistes agit avec sagesse en demandant à sa fédération syndicale ce qu'il doit faire. Aussi, il demandera à l'UCJLF, quelle attitude adopter dans une telle circonstance. La Fédération est claire: elle approuve la décision du syndicat en mentionnant que le problème des typographes relève des unions internationales. Les journalistes demeurent donc

au travail. Ce conflit pour le personnel de l'atelier fut l'un des plus difficiles. À cause d'un point juridique, le syndicat perdit son autorité et de nouveaux travailleurs vinrent remplacer ceux qui perdirent la bataille. Bien qu'il fût légitime pour les journalistes de demeurer à leur poste, cette fin de grève à l'atelier fut pour eux une dure épreuve. Ils perdaient la collaboration acquise, depuis de nombreuses années, d'une équipe formée d'excellents employés d'imprimerie devenus au fil du temps de très bons amis. C'est sans doute le plus triste souvenir des 75 années du *Nouvelliste*.

La Révolution tranquille

Il peut être intéressant de noter que deux ans avant la révolution tranquille, le syndicat signait un contrat de travail avec une échelle de salaires. Pour ceux que ces aspects intéressent, soulignons qu'au cours de la première année de travail, dite de formation, l'employeur avait le loisir de donner à l'employé le salaire qu'il jugeait approprié.

Pour la deuxième année de travail, un journaliste recevait 40 \$ par semaine. L'échelle se terminait à la quatrième année avec 60 \$ par semaine. Les correcteurs, eux, recevaient 10 \$ de moins par semaine.

La semaine de travail comportait un certain intérêt. Donc, 45 heures par semaine et ce du lundi 6 h 30 au lundi suivant, à la même heure. Le patron répartissait les heures. Le travail de nuit recevait une généreuse compensation de 5 \$ par semaine.

Les années 60 allaient être fertiles en changements nombreux au Québec. Au *Nouvelliste*, chez les journalistes peu de changements si ce n'est que bon nombre d'entre eux viennent y travailler, prendre de l'expérience et ensuite trouver un travail dans un autre journal, de préférence à Montréal ou à Québec. C'est aussi au cours de cette première décennie des années 60 que M. J. René Ferron devient responsable de la rédaction. On sait qu'il a joué un rôle important dans toutes les négociations depuis qu'il a occupé ce poste. Avant d'aborder les années 70, rappelons quelques noms célèbres de journalistes qui sont passés par *Le Nouvelliste* pour ensuite aller poursuivre leur carrière ailleurs. On retrouve les noms de Guy Fournier, Antoine Desroches, Gérald Godin, Louis Caron, Jean-Paul DeLagrange et quelques autres.

Dans la correspondance du syndicat, on trouve aussi des lettres de Jean-Marc Léger et de Jean Marchand. *Le Nouvelliste* a été la première école de plusieurs journalistes qui ont fait carrière ailleurs. D'autres aussi ont quitté pour faire autre chose. C'est le cas de Paul-Émile Plouffe, Yvon Thériault, Roland Héroux, Jean-Paul Quinty, Jacques Saintonge. Pourquoi quittaient-ils? Pour plusieurs raisons. Le goût de faire autre chose pour ceux qui changeaient de travail et aussi on voulait s'assurer un avenir plus certain. Même si le syndicat était toujours là pour négocier un contrat de travail, à cette époque les conditions de travail n'étaient pas extraordinaires quand on les comparait à celles en vigueur à *La Presse* ou au *Soleil*, par exemple. Il y avait aussi l'attrait que comportaient ces grands quotidiens. Les journalistes avaient la chance de travailler avec des personnes prestigieuses et ils pouvaient parfaire leurs connaissances, étant à proximité des universités.

Un meilleur avenir

Le début des années 70 allait marquer un nouvel élan pour le syndicat. Les journalistes du *Nouvelliste* n'ont pas échappé à ce grand mouvement de syndicalisation qui marquait le monde du travail à cette époque de revendications dans

plusieurs domaines. La décennie précédente avait vu se syndiquer les travailleurs des hôpitaux, et les professeurs. L'industrie privée voyait aussi la syndicalisation de ses travailleurs. Le monde de l'information a aussi emboîté le pas.

Au *Nouvelliste*, c'est en 1972 que les revendications commencent à se faire sentir. D'abord, disons qu'en province le monde syndical avait subi une importante transformation. Les lois permettaient notamment la syndicalisation d'un seul employé dans une entreprise. À cette époque, pour éprouver la nouvelle loi, la Fédération nationale des communications avait appuyé la syndicalisation d'un journaliste, le seul, dans un hebdomadaire de Montréal. Il y avait signé un contrat de travail.

Un peu avant 1970, la Fédération nationale des communications regroupait à la CSN les syndicats des travailleurs de la radio et des journaux. La FNC avait structuré son organisation de façon que plusieurs nouveaux syndicats naissent. Notons que, parallèlement à la FNC, s'était formée la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ). Cette fédération désirait promouvoir les aspects professionnels du métier plutôt que les préoccupations syndicales.

Au *Nouvelliste*, en 1969 et 1970, la salle de rédaction avait été presque complètement renouvelée. Les journalistes d'expérience étaient partis. On devait former une nouvelle équipe. Dans ce contexte de changements, le climat était un peu incertain. Donc en 1972, le syndicat reprend une nouvelle vigueur. Quelques journalistes, aidés de la Fédération, décident de revoir entièrement le contrat de travail. L'objectif était d'améliorer les conditions d'emploi, de revoir l'échelle de salaires et les avantages sociaux comme l'assurance-maladie. Il était temps aussi de se donner un fonds de retraite.

Deux noms reviennent à la surface quand on parle de ces années: Réjean Lacombe, avait été journaliste à La Tuque et faisait partie de l'équipe depuis un bon bout de temps et à la Fédération, Laval Leborgne. M. Leborgne, le président était très actif dans le milieu. Après quelques rencontres à Trois-Rivières avec les membres du syndicat, il s'était acquis la confiance de tous les journalistes.

Le syndicat fait une révision du contrat en cours en prenant pour modèle celui négocié par la Fédération. Ce contrat de travail allait toucher des aspects importants: des clauses professionnelles rajoutées, une sécurité d'emploi meilleure, une semaine de travail améliorée, la création d'une équipe de fin de semaine, la parité salariale entre les journalistes féminins et masculins, mais surtout la syndicalisation des journalistes des bureaux extérieurs, ceux qu'on appelait autrefois les correspondants régionaux.

Toute cette réforme n'allait pas se faire sans heurts. Non. Il aura fallu une lutte soutenue pour convaincre la direction du journal qu'à Trois-Rivières, les journalistes faisaient un travail tout aussi professionnel que leurs confrères des grands journaux de la province. Ils méritaient donc une rémunération qui devait se rapprocher de celle qui était accordée ailleurs.

La stupéfaction fut grande quand on constata que des journalistes qui comptaient plusieurs années de service au journal, gagnaient moins que les nouveaux arrivés. Ce fut, dès lors, le réaménagement d'un très grand nombre de clauses à caractère salarial et professionnel.

Le dépôt du nouveau contrat provoqua une réaction chez l'employeur qui voulait poursuivre à son rythme. Pour une première fois dans l'histoire du syndicat des journalistes, ceux-ci allaient faire l'expérience de la solidarité pour

améliorer leurs conditions de travail. Un soir d'automne, ils arrivent avec leurs sacs de couchage à la salle de rédaction de la rue Saint-Georges. C'est l'occupation. Les vieilles machines à écrire vont prendre congé jusqu'à ce que le patron décide de négocier le nouveau contrat. Pour la première fois depuis la fondation du syndicat, les journalistes décidaient une action un peu plus musclée pour obtenir gain de cause. Il aura fallu plusieurs séances de négociation pour arriver à un règlement. Le patron ne voulait pas revenir négocier tant que la salle de rédaction était occupée.

Finalement, on en arriva à une entente: échelle salariale équitable, augmentations importantes basées sur l'ancienneté, écart raisonnable entre ce qui est payé à Montréal pour un travail semblable. Le climat avait changé au cours de cette négociation, mais elle n'a pas laissé de séquelles importantes, et tout est rentré dans l'ordre. Il s'agissait maintenant de faire respecter le nouveau contrat.

Ces années étaient de bonnes années au plan des affaires du journal. Le chiffre d'affaires était intéressant et la dernière négociation n'avait rien mis en péril. Elle avait surtout démontré aux journalistes et aux correcteurs qu'ensemble ils pouvaient améliorer leur sort et que le patron, devant des demandes raisonnables, se comportait comme un employeur responsable. Il faut dire qu'à cette époque le monde du travail était en effervescence. Le secteur public était souvent perturbé par des négociations difficiles, les revendications syndicales étaient importantes. Tout le monde du travail subissait ce climat de revendication. Les journalistes n'y échappaient pas.

Au *Nouvelliste*, seuls les travailleurs de l'atelier et ceux de la rédaction étaient syndiqués. Le département de la publicité ne voulait pas être en reste. Majoritairement, le personnel décide de fonder un syndicat dans la même fédération que les journalistes, à la CSN. De plus, il décide pour ce premier contrat de négocier à la même table que les journalistes. Donc un front commun de deux syndicats. Un précédent.

La différence entre le travail des journalistes et celui des représentants publicitaires amenait, du côté syndical, des discussions importantes face aux demandes. Un groupe de journalistes voulait que, pour ce premier contrat, les vendeurs de publicité, ajustent leur salaire à celui des journalistes. La réaction ne fut pas longue à venir du côté des vendeurs. Ils étaient certains que, même en formant un front commun avec les journalistes, ils pouvaient demander un salaire différent. Ils étaient convaincus que c'était eux "qui amenaient l'eau au moulin", que leur travail méritait davantage.

La publicité, après avoir connu quelques difficultés à l'accréditation, fait savoir au patron qu'elle négociera avec la rédaction. Il ne fallait pas s'attendre à un éclat de joie de la part du journal. Ce fut le refus net. On est en octobre 1975. Pendant ce temps, le gouvernement fédéral que dirige à bride abattue Pierre Trudeau menace d'adopter une loi anti-inflationniste ce qui aurait comme conséquence de geler les salaires. Rien de bon en l'occurrence pour un syndicat en négociation qui veut obtenir plus au plan salarial.

Comme rien ne bouge du côté patronal, le 22 octobre, les deux syndicats, rédaction et publicité, décident d'occuper les lieux pour faire valoir leurs revendications, et négocier à une table commune. Le négociateur patronal ne veut rien entendre pendant un arrêt de travail. Le lendemain de l'occupation, la partie patronale décide de négocier sur la base de la volonté syndicale: une table commune.

Mais rien ne bouge. Le 1er mars 1976, les deux syndicats décident de faire la grève. Arrêt de travail. Les grévistes décident de remplacer *Le Nouvelliste* par un journal qu'eux-mêmes allaient publier *Le Nouvel-Lib*. Une fois la semaine. Personne ne savait dans quel bateau on embarquait. Les locaux de la CSN, voisins du *Nouveliste*, deviennent le siège du nouveau journal. Tous travaillent rondement. On établit un service de distribution avec des camelots du *Nouveliste*. Les travailleurs distribuent une fois la semaine la publication qui connaît un bon succès. Rappelons qu'à la fin d'avril le journal publiait 88 pages, si bien que l'atelier de montage ne pouvait plus suffire.

Les profits du *Nouvel-Lib* augmentent un peu l'allocation de grève des travailleurs. Finalement, le 26 avril 1976, une entente de principe intervient entre les parties. Le contrat se terminera à la fin de 1977. L'argent en caisse, à la fin de la grève, sera distribué entre les membres. Pour les journalistes, ce fut la seule négociation en front commun. Mais le militantisme de la dernière négociation était encore bien vivant. La loi anti-inflationniste est adoptée. Le mot d'ordre des grandes centrales syndicales est à la contestation. Journalistes et travailleurs de la publicité du *Nouveliste* ne seront pas en reste. Ils décident d'occuper les locaux du journal le 23 février. Les coupures salariales décrétées par Ottawa devaient être effectives à compter du 28 février.

La réaction des patrons n'allait pas se faire attendre. Il décrète un lock-out et par la suite, ordonne un retour au travail. Ce sera le plus grave affrontement qu'aura connu *Le Nouvelliste*. Le journal engage des fiers-à-bras armés de fusils, de bâtons et des chiens peu rassurants pour monter la garde de l'entreprise. Puis l'affrontement se manifeste. Les travailleurs ne voulaient pas que le journal soit publié. Ce journal était préparé par des non-syndiqués et des cadres. Clous à trois têtes, radiateurs éventrés, pneus crevés. Le conflit prend une envergure nationale. Une conférence de presse des deux syndicats a lieu à Montréal. Les travailleurs reçoivent l'appui des grandes centrales syndicales.

Le 1er mars, *Le Nouvelliste* obtient une injonction qui prévoit une amende allant jusqu'à 50 000 \$ et un an de prison dans le cas de désobéissance. L'heure est grave. Les deux syndicats se réunissent. Le vote est pris: 34 contre 27 pour défier l'injonction. Le piquetage se poursuit. Les syndicats veulent un protocole de retour au travail avant d'entrer. Mais des travailleurs des deux syndicats décident de franchir la ligne de piquetage. La contestation des mesures anti-inflationnistes prend fin. Plus tard, les syndicats se présenteront devant la commission anti-inflationniste pour demander de diminuer les mesures sur les salaires.

L'ère de la tranquillité

Avec ce retour au travail sur division, le syndicat des journalistes venait de signer la fin de ses revendications un peu plus viriles. De 1977 à aujourd'hui, peu de moyens de pression, sinon aucun, furent appliqués dans les relations entre le journal et le personnel de la rédaction. À chaque négociation, le patron accorde des augmentations qui équivalent à l'augmentation du coût de la vie ou à peu près. Quand les temps deviennent un peu plus durs, le syndicat consent même à ne demander aucune augmentation salariale. Autres temps, autres moeurs. Mais pendant tout ce temps, le syndicat des journalistes est respectueux des décisions des autres syndicats, ceux de la production et de la publicité. À quelques reprises le travail est interrompu, les journalistes respectent l'arrêt de travail. En mai 1986, les employés de la production décident de moyens qui ont pour effet d'empêcher la publication du journal. Le journal décrète un lock-out et il garde à l'intérieur les journalistes et le personnel de la publicité. Le 6 juin,

le pdg des journaux Trans-Canada, Roger D. Landry, réunit tout le personnel du *Nouvelliste* à l'UQTR et annonce la mise à pied de tout le monde pour le 8 juin. La publication du journal est arrêtée mais la dernière carte n'est pas encore jouée. Le 14 juin, avec quelques journalistes, le patron publie un journal, Votre quotidien (en attendant *Le Nouvelliste*). Ce journal sera publié cinq fois. Le 19 juin, un règlement intervient à la production et c'est la fin des revendications. Le syndicat de l'administration dressera une ligne de piquetage, un peu plus tard en 1987. La revendication ne durera pas longtemps. Ce nouveau syndicat recevra une réponse favorable à ses principales demandes.

Le livre noir

L'époque des changements se poursuit, Charles D'Amour a quitté la direction du journal. C'est sous sa direction qu'avaient eu lieu les principales revendications syndicales des journalistes. Puis l'arrivée de Claude Masson marquera une ère de renouveau. Jean-René Ferron, qui a été pendant plus de deux décennies directeur de la rédaction, voit son poste aboli. Il devient responsable des relations humaines, particulièrement la négociation et l'application des contrats de travail dans toute la maison.

La rédaction voit Bernard Champoux devenir rédacteur en chef et Jacques Pronovost directeur de la rédaction. C'est là que ça se gâte. Jacques Pronovost ne fait pas l'unanimité et sa façon de diriger est loin de plaire. Assez rapidement et sans prévenir, Claude Masson quitte le journal pour *La Presse*. Claudette Tougas le remplace. Après plusieurs rencontres avec la direction, le syndicat n'obtient pas les changements désirés dans l'attitude de Jacques Pronovost. Il décide donc de mettre sur papier sa façon de voir la direction de la rédaction. Le tout est compilé dans un dossier dont la couverture sera noire, d'où le Livre noir. Ce document contenait plusieurs recommandations visant à assainir le climat à la salle de rédaction. Il faudra attendre la venue d'un nouveau pdg pour voir se produire ces changements.

Après sa nomination, Gilbert Brunet entreprend de voir les revendications des journalistes face à la direction de l'information. Un poste s'ouvre à la direction de la rédaction à *La Tribune*. Jacques Pronovost en devient titulaire. Alain Turcotte prend sa place à la rédaction.

Les changements

On peut dire que les journalistes ont suivi les progrès de la technologie. Dans la vieille bâtisse de la rue Saint-Georges, ils ont laissé leurs vieilles machines à écrire pour travailler sur des ordinateurs. Un changement qui s'est fait sans heurt. Puis, ce fut le déménagement dans le nouvel édifice. Une amélioration dans l'environnement du quotidien. Mais des changements d'un autre ordre se préparent. Les préretraites font leur apparition avec la diminution des heures de travail pour les plus âgés.

Tous ceux qui ont plus de 60 ans se voient maintenant offrir une retraite anticipée. La négociation se fait individuellement. Elle semble satisfaisante, car tous acceptent. On voit ainsi partir plusieurs journalistes de longue expérience. Ils sont remplacés par des jeunes scribes qui ont presque tous fait leurs premières armes au journal en passant par un stage au *Nouvelliste*.

Depuis 75 ans, des hommes et des femmes, rédigent chaque jour des nouvelles qui sont distribuées chaque matin dans les foyers de la Mauricie. Un organisme les regroupe, c'est le Syndicat de l'information. Il veille à ce que les conditions de travail des journalistes soient toujours mieux adaptées à leurs

besoins. Voilà, à très grands traits, l'histoire de près de 60 ans de syndicalisme au *Nouvelliste*. Les archives recèlent un certain nombre de données. Mais les archives ne diront jamais toute l'application que journalistes, hommes et femmes, ont mise à informer, assidûment une population qui s'attend à lire une information de qualité.

par Roger Pozier

Le syndicat du service de la publicité

Vingt ans après

C'est à l'été 1974 que l'aventure syndicale du service de la publicité a débuté. Il s'agissait d'une initiative des représentants publicitaires qui désiraient améliorer leurs conditions de travail, alors précaires. Leur demande d'accréditation fut cependant refusée, à l'allégation que les «vendeurs» ne représentaient pas à un «département» du *Nouvelliste*.

Une campagne d'information et de recrutement s'organise donc afin de solliciter l'appui des autres membres du «département»: préposées aux annonces classées, maquettistes, responsable de la publicité nationale, préposés au service de la clientèle, préposée aux annonces classées et à la nécrologie et rédacteurs publicitaires. C'est ainsi que, le soir du 6 septembre 1974, la décision de fonder le Syndicat du service de la publicité du *Nouvelliste* était entérinée. Une première assemblée générale se tenait le 9 octobre et le premier exécutif était formé de Douglas Antonyshyn, à la présidence, de Jean Pelland et André Duclos à la vice-présidence, de Pierre Juneau, au secrétariat et de Ginette Panneton, à la trésorerie.

Des débuts difficiles

Il restait un défi de taille à relever, celui de négocier la première convention collective. Dès la réception de son accréditation, le 11 octobre, le syndicat s'y affaie. Devant la réticence patronale, un front commun est établi avec le Syndicat de la rédaction du quotidien.

C'est le 14 juin 1975 qu'a lieu la première assemblée générale conjointe des deux syndicats. On tente d'accélérer les négociations, déjà entreprises, peine perdue. Les deux syndicats procèdent à l'occupation des locaux du *Nouvelliste* le 22 octobre. Le négociateur patronal, Me Prud'homme, refuse de discuter de quoi que ce soit durant un arrêt de travail, mais le front commun décide de maintenir l'occupation des lieux.

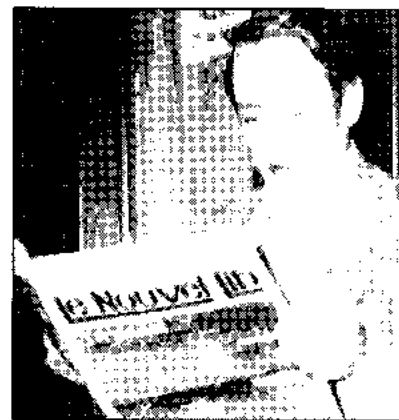
Le lendemain, la partie patronale accepte le principe d'une table commune sans aucune sanction. Il s'agit de la toute première victoire du Syndicat de la publicité, qui marque son acceptation comme unité syndicale dans l'entreprise.

Cependant, la négociation n'est pas de ce fait terminée. Les pourparlers se poursuivent âprement jusqu'au 17 décembre alors que l'employeur fait une offre de déposer une avance de 400\$ par membre, comme acompte sur le montant de rétroactivité à venir. Les deux syndicats sont sensibilisés à la menace des mesures Trudeau qui planent sur le Canada et acceptent "ce cadeau" de Noël.

Le Nouvel-Lib

Pourtant, à l'aube de 1976, la négociation traîne toujours. Tant et si bien que, le 1er mars, par vote secret au Castel des Prés, les deux syndicats déclenchent une grève jusqu'au règlement du normatif.

Comme rien ne bouge, les deux syndicats décident de se doter d'une arme



Jacques Laberge



Charles D'Amour

nouvelle et fondent un hebdomadaire, le 9 mars, qui sera destiné à combler l'absence quotidienne de nouvelles dans les foyers de la région. *Le Nouvel-Lib* voit le jour. Les locaux de la C.S.N. à Trois-Rivières sont devenus ceux du *Nouvel-Lib*.

Le 17 mars, lorsque le *Nouvel-Lib* paraît pour la première fois, il a tiré ses 48 pages tabloïdes à 30 000 exemplaires. Sitôt parues, les copies s'envolent et le tirage est rapidement écoulé. Dès la deuxième semaine, le *Nouvel-Lib* aura déjà 72 pages.

Sept semaines s'écoulent ainsi, sept numéros du *Nouvel-Lib* paraissent. Le 7 avril, on publie 88 pages.

Depuis le début des négociations, les syndicats maintenaient une demande salariale minimale de 165 \$ par semaine. Seules les préposées aux annonces classées, qui gagnaient 90 \$ hebdomadairement, la préposée à la correction de la nécrologie et la secrétaire à la publicité nationale n'obtiendront pas ce salaire minimal.

Le 26 avril, lorsque l'entente de principe est acceptée par un vote de 50 contre 22, ces salariées connaîtront un sentiment de frustration et d'abandon.

La répartition des profits du *Nouvel-Lib* est aussi une base de mécontentement. Chacun reçoit des montants de 30 \$ et de 10 \$. Des dons consentis aux grévistes de CKVL et de CJTR se chiffrent à plusieurs milliers de dollars.

La toute première convention collective est signée, le 18 mai 1976, par Douglas Antonyshyn, Charles Pothier et Jean Pelland, devant le président du journal, Charles D'Amour et ses adjoints Elphège Lebrun, Jean-Louis Groulx et Jocelyn Bonin.

La loi anti-inflation

Si ce règlement n'a pas contenté tout le monde, un autre événement va bientôt frapper tous et chacun. Le 14 janvier 1977, les mesures anti-inflationnistes des gouvernements Bourassa et Trudeau sont effectives. Elles limitent les augmentations salariales et des montants devront être remis.

L'une des entreprises les plus durement touchées au Canada est *Le Nouvelliste*. Chacun doit remettre à l'employeur, des sommes astronomiques pour son budget. Les coupures de salaire mécontentent tout le monde et les deux syndicats se regroupent à nouveau en front commun. Ils s'opposent aux coupures et occupent à nouveau les locaux du journal le 23 février 1977.

À cette occasion, la Fédération nationale des communications appuie sans réserve le geste des deux syndicats. La partie patronale, voyant son édition à nouveau menacée, décrète un lock-out. Les syndicats répliquent par une journée d'étude sur les coupures de salaire. La compagnie envoie des avis de congédiement à tout le monde.

Une grève illégale

Le 25 février, la compagnie ordonne par lettre le retour au travail. La tension atteint son paroxysme la nuit suivante. Les fiers-à-bras, engagés par l'employeur pour permettre la parution et la livraison de l'édition faite par les cadres et les employés non-syndiqués, utilisent les chiens, les armes et les bâtons.

Le conflit s'envenime. La Sûreté du Québec et la police de Trois-Rivières conjuguent leurs efforts pour libérer les voies d'accès.

Le lendemain, le conflit a pris des proportions nationales. La compagnie obtient du gouvernement une injonction le 1er mars 1977, qui force les

employés en grève illégale à rentrer au travail sous peine de sanctions allant jusqu'à 50 000 \$ d'amende et un an de prison.

Le 2 mars, quelle folie ou quel courage pour que 34 votants contre 27 décident de défier l'injonction et la loi. Les deux syndicats refusent de rentrer sans la signature d'un protocole.

Le 7 avril, un mémoire est présenté à M. Mooney, de la commission anti-inflation, conjointement par les deux syndicats et la partie patronale. Notre syndicat est représenté à Ottawa, devant M. Mooney lui-même, par Thérèse Brousseau, Douglas Antonyshyn et Jean Pelland. Rien à faire, la loi existe pour tout le monde et il faut remettre au gouvernement l'argent en «trop perçu».

Une seconde convention

En décembre 1977, les profits du *Nouvel-Lib* servent à fournir des sommes de 500 \$ à chacun des trois syndicats en grève aux journaux *Le Soleil*, *La Presse* et *Montréal Matin*. Une nouvelle négociation s'entame, beaucoup plus calme cette fois et la seconde convention collective du Syndicat de la publicité du *Nouvelliste* sera signée le 29 juin 1978 par Charles Pothier, Thérèse Brousseau et Jules Nolin devant le président Charles D'Amour, Elphège Lebrun, Jocelyn Bonin et André Trudel pour *Le Nouvelliste*.

Les derniers revenus du *Nouvel-Lib* sont répartis entre les membres des deux syndicats, chacun recevra 15,54 \$.

Le syndicat se structure

Le Syndicat du service de la publicité se remet lentement de ses blessures. L'exécutif de 1979. Thérèse Brousseau à la présidence, Roger Pozier et Pierre Juneau à la vice-présidence, Martine Devault comme secrétaire et Hélène Ricard au secrétariat, s'affairent à codifier et rédiger les statuts et règlements qui mettront un peu de procédure dans les assemblées. Un journal syndical, *Le Courant*, est aussi créé, devenant un moyen de communication et de solidarité.

La venue prochaine des écrans cathodiques est aussi au coeur des préoccupations du syndicat qui tente de prévoir les impacts de l'électronique sur nos méthodes traditionnelles de travail.

La danse des offres finales

Amorcée le 11 septembre 1981, la troisième négociation s'ouvre dans un climat de mécontentement. Les pourparlers piétinent et la compagnie dépose, le 18 janvier 1982, des offres finales refusées à 96%. Les offres finales remaniées sont à nouveau soumises quelques jours plus tard et refusées dans les mêmes proportions.

Février débute avec le «boycottage» des cahiers spéciaux: «Vivre à deux», «Saint-Valentin» et «Mariage». Une occupation des locaux est également faite le 15 février, de 10h30 à midi.

Le 28, après une coupure de salaire d'une journée complète pour répondre à l'occupation d'une heure trente, l'employeur dépose une nouvelle offre finale et globale rejetée encore une fois à 96%.

L'édition du 1er mars est bloquée. De nouvelles offres sont déposées et rejetées à nouveau. Une cinquième offre finale est déposée le 6 avril, cette fois accompagnée d'une coupure de 1000 \$ sur la rétroactivité en cas de refus. L'offre est tout de même rejetée et un vote de grève y est pris. Le syndicat décrète l'arrêt de travail le 9.

Le syndicat du service de la publicité

Le Nouvelliste fait alors appel à M. Sylvio St-Amant comme médiateur spécial. Un règlement survient presque aussitôt remplissant les attentes syndicales. Le retour au travail se fait le soir même et la troisième convention collective est signée le 16 avril par Douglas Antonyshyn, Martine Devault et Roger Pozier devant Elphège Lebrun, André Trudel et Lucien Daigle.

Quelques jours plus tard, soit le 28 avril, les employés de la production, aussi en négociations, décrètent des moyens de pression. *Le Nouvelliste* entre dans un lock-out qui se poursuivra jusqu'au 19 mai.

Un quatrième contrat

Après une brève période d'accalmie, des problèmes internes divisent les employés du Syndicat de la publicité à l'aube d'une nouvelle négociation. Une menace de division du syndicat en deux unités distinctes plane sur le début des pourparlers.

Le comité négociateur tente de limiter les dégâts causés par cette période éprouvante pour l'unité syndicale. La convention collective subit quelques reculs et signeront, le 10 février 1986, seuls Thérèse Brousseau et Roger Pozier devant le président-éditeur Claude Masson, devant Elphège Lebrun, Lucien Daigle et Jean-René Ferron.

L'exécutif laissé vacant depuis le début de la négociation, il faut d'urgence se lancer dans une démarche de reconstruction d'une essentielle unité essentielle.

Pour sa part, le syndicat de la production, aussi en renouvellement de contrat, empêche la publication de l'édition du 30 mai. Un nouveau lock-out est annoncé, mais cette fois, les employés de la publicité et de la rédaction peuvent demeurer au travail. *Le Nouvelliste* continue de ne pas paraître et, le 6 juin, l'employeur réunit tous les employés du *Nouveliste* à l'U.Q.T.R. pour leur annoncer leur mise à pied effective le lundi 8 juin. La publication du quotidien est toujours interrompue.

Votre quotidien, Le Nouvelliste

Le 14 juin, surprise pour tout le monde. Les rumeurs qui circulaient se sont concrétisées. Les cadres, aidés d'une poignée de journalistes, lancent une édition quotidienne tabloïd intitulée *Votre Quotidien* (En attendant *Le Nouvelliste*).

La première édition présente 40 pages. Le jeudi 19 juin, elle en est à 28 pages. Ce même jour, un règlement met fin au conflit et, du même coup, à la publication parallèle. C'est le retour au travail.

L'administration aussi

Le Syndicat de la publicité commence à remonter la côte et à retrouver une unité fragile. Le 29 mai 1987, nous avons l'occasion de rappeler la puissance de la solidarité. Le nouveau syndicat formé par les employés de bureau, toujours en quête de sa première convention collective, dresse une ligne de piquetage.

Sept points mineurs sont en litige et le nouveau syndicat fait face à un refus global du président Claude Masson et du directeur des ressources humaines Jean-René Ferron.

La ligne de piquetage est respectée par les autres syndicats et même renforcée par l'appui de plusieurs. Les résultats ne se font pas attendre, si bien qu'en 24 heures, le syndicat obtient gain de cause sur chacun des sept points.

Une nouvelle bâtisse

Le 2 octobre 1987, le président de Power Corporation, M. Paul Desmarais, accompagné de son fils et de leurs familles, visitent les locaux du *Nouvelliste*, rue Saint-Georges. Ils annoncent une ère nouvelle, la construction d'un immeuble, rue Bellefeuille et un changement à la présidence. Mme Claudette Tougas succède à M. Claude Masson.

Le 9 novembre 1988 marque un changement dans les habitudes de négociation, puisque les syndicats de la publicité et de l'administration sont appelés à une table de négociations commune dite «maison».

Le 16 février 1989, les offres finales présentées aux deux syndicats sont refusées à 95% et la compagnie met un terme aux négociations. Les mêmes offres sont représentées le 13 mars, assorties d'un refus de déménager dans le tout nouvel édifice de la rue Bellefeuille tant que l'offre ne sera pas acceptée et signée.

Le syndicat décide alors d'attendre le temps qu'il faudra; une guerre d'usure s'amorce. Le 22 juin 1989, les offres sont modifiées et acceptées. La cinquième convention sera signée le 29 juin par Robert Buist, Ginette Panneton, Douglas Antonyshyn et Hélène Ricard devant la présidente Claudette Tougas, Lucien Daigle et Jean-René Ferron.

Le déménagement sur la rue Bellefeuille peut finalement s'effectuer le 7 juillet 1989.

Un sixième contrat

Août 1990 apporte un changement à la direction du journal et Madame Claudette Tougas cède sa place à M. Gilbert Brunet.

Une nouvelle négociation s'établit en table commune avec le Syndicat des employés de bureau. Deux rencontres seulement sont nécessaires à la conclusion de l'accord.

Le 7 mai 1991, la sixième convention collective est signée par Ginette Panneton, Robert Buist, Douglas Antonyshyn et Thérèse Brousseau devant le président-éditeur Gilbert Brunet, Elphège Lebrun et J.-René Ferron.

En octobre 1991, l'ex-présidente du Syndicat de la publicité était nommée directrice adjointe du service de la publicité.

Un rapport mal perçu

Devant la détérioration évidente du climat de travail au journal, le Syndicat du service de la publicité fait appel au Centre d'évaluation Multi Ressources en 1993, pour rédiger une importante enquête d'attitude présentant un diagnostic de la qualité du service, de la capacité de changement, du type de personnel, du type de gestion et de l'organisation du travail au *Nouvelliste*. Les suggestions émanant de ce rapport, présentées pour favoriser le développement de solutions objectives, sont rejetées d'emblée par la direction. Le syndicat, au cours des années, s'est adapté aux nouvelles réalités. Il est devenu plus mature et recherche de nouvelles voies de coopération et de dialogue. En ce sens, il tente également de proposer des solutions modernes et évolutives en offrant, entre autres, le recours à la médiation préventive. Cependant, les réticences patronales sont manifestes et les changements tardent toujours à venir.

La récession

En novembre 1993, dans la foulée des restrictions budgétaires découlant de la récession économique, *Le Nouvelliste* propose aux trois syndicats (publicité, rédaction et administration) de reconduire intégralement les conventions sans aucune négociation et d'accepter le principe d'un gel salarial de trois ans. Le dimanche 28 novembre, à l'Hôtel Le Baron, après une longue discussion, le syndicat de la rédaction décide d'accepter ce choix déjà refusé par les deux autres .

Un mouvement de remise en question de la décision initiale prend forme au service de la publicité et aboutit à un changement d'exécutif syndical et à une acceptation du scénario proposé. Le 15 décembre 1993, la septième signature de notre convention collective était donc apposée par Noël Gauthier, Rosaire Blais et André Matteau devant le président Gilbert Brunet, Elphège Lebrun et Jean-René Ferron.

Un changement d'avenir

1994 voit l'arrivée massive d'un système informatique plus performant, des changements technologiques qui transforment l'aménagement des lieux autant que nos habitudes de travail. Les employés de tous les secteurs du *Nouvelliste* se recyclent et entrent de plain-pied dans une nouvelle ère de travail. Des ordinateurs polyvalents remettent en question les habitudes traditionnelles et la vision globale de nos emplois. Nous entrons résolument dans l'avenir. Enfin, 1995, qui célèbre le 75^e anniversaire de notre journal trifluvien «*Le Nouvelliste*» marque aussi le vingtième du Syndicat du service de la publicité. Souhaitons longue vie aux deux institutions qui se côtoient quotidiennement au coeur de nos préoccupations.



1987: Signature de la quatrième convention: Elphège Lebrun, Lucien Daigle, Roger Pozier, Jean-René Ferron, Thérèse Brousseau et le président Claude Masson.



1989: Signature du cinquième contrat: Lucien Daigle, Robert Buist, Héléne Ricard, Paul-René Fortin, Johanne Monaghan, Douglas Antonyshyn, Jean-René Ferron, Ginette Panneton, la présidente Claudette Tougas, Micheline Allard et Elphège Lebrun.



1991: Signature du sixième contrat: Lucien Daigle, Elphège Lebrun, Douglas Antonyshyn, Robert Buist, Jean-René Ferron, Thérèse Brousseau, le président Gilbert Brunet et Ginette Panneton.



Un groupe d'employé(e)s de l'administration et du tirage.



Le contrôle informatique dirigé par Raymond Pitre, Jean-François Laventure et Lisette Rochette.



Le vendredi 7 juillet 1989, les employé(e)s du Nouvelliste entrent dans le nouveau complexe ultra-moderne de la rue Bellefeuille.



Le conseil d'administration 1995 est composé de: assis(es), Ginette Panneton, directrice de la publicité; Gilbert Brunet, président et éditeur; Céline Parent, secrétaire du président; debout: Mario Poirier, directeur du service du tirage; Jean-Guy Bissonnette, directeur du service de la production; Bernard Champoux, rédacteur en chef; Lucien Daigle, directeur des finances; Jean-René Ferron, directeur du personnel et des ressources humaines.

Grandes tragédies

par Jean-Marc Beaudoin



Grandes tragédies

Au fil de ses 75 ans d'existence, Le Nouvelliste a rendu compte de nombreux événements tragiques qui se sont déroulés en Mauricie et ont souvent changé le cours de la vie de bien des gens.

Il convenait que cet Album de souvenirs fasse un rappel des coups du sort qui ont marqué l'histoire de la région et dont bien des générations se souviennent encore avec émotion.

Le journaliste Jean-Marc Beaudoin a publié dans le quotidien local, en 1983, une série d'articles sur les incidents dramatiques qui ont marqué l'histoire régionale depuis le tremblement de terre de 1925 jusqu'à l'inondation de 1976, en passant par l'éboulis de Nicolet, en 1955. C'est sous le thème «Les grandes catastrophes» que Jean-Marc Beaudoin avait rendu compte de ces tragédies. Ce sont des extraits de ses articles qui sont cités ici en rappel.

1925, tremblement de terre dans la vallée

Dans son édition du lundi 30 septembre 1925, *Le Nouvelliste* relate la stupeur qui s'est emparée de la population vers les 21 heures, le samedi soir précédent.

«Trois-Rivières et toute la vallée du Saint-Maurice ainsi que les villages de la rive sud, dans notre région, ont été en proie à la panique intense quand un tremblement de terre, qui a duré à peu près quarante-cinq secondes et dépasse même, au dire des vieux, par la violence, le tremblement de terre de 1870 et celui du 30 septembre 1924, s'est fait sentir dans notre district.»

Des murs s'écroulent

«Les dommages matériels, poursuit *Le Nouvelliste*, sont assez élevés, particulièrement à Shawinigan et Grand-Mère. Ici même, le dommage le plus important à l'heure actuelle est la chute de la tête d'une cheminée de 243 pieds à la Wayagamack. À Shawinigan Falls, l'église de Saint-Marc est fermée à la suite de l'écroulement d'une partie des transepts. Un pan d'une bâtisse à deux étages de M. J.A. Frigon s'est aussi écroulé, et un ouvrier a été légèrement blessé par la chute d'une brique. Des centaines de maisons ont vu leurs vitres se briser et leurs murs, surtout les enduits, se lézarder. À Sainte-Anne-de-la-Pérade, les pierres pyramidales couronnant les colonnes qui supportent le portique de l'église ont été renversées. Dans la plupart des églises et des couvents, de Shawinigan Falls et Grand-Mère, les statues ont été renversées et brisées.»

Des horloges s'arrêtent, d'autres repartent

On nota même un phénomène assez inusité chez les horlogers de la ville. Tandis que certaines pendules avaient cessé de fonctionner, s'arrêtant à l'heure précise du commencement du tremblement de terre, d'autres, à l'arrêt depuis longtemps, se mirent en mouvement.

1936, Louiseville: 23 morts

À l'époque où les élections constituaient une distraction fiévreuse, Louiseville fut le théâtre d'une tragédie terrible.

C'est au retour d'une assemblée contradictoire mettant aux prises les deux candidats en lice pour la possession du siège de député du comté de Maskinongé, qui s'était déroulée dans la paroisse de Saint-Justin, que l'accident s'est produit.

«Vingt-trois personnes qui chantaient et riaient au retour d'une assemblée politique ont été précipitées dans la mort, quand la locomotive d'un train de fret rapide éventa le camion qui les transportait, sous les yeux des spectateurs épou-

vantés, au milieu de la nuit, à la première traverse à niveau, à l'ouest de la ville de Louiseville, sur les voies du Pacifique.»

Presque la moitié des victimes étaient des jeunes dont l'âge était inférieur à 21 ans.

«Dix-neuf sont morts sur le champ et quatre autres ont succombé, depuis, à l'hôpital Normand et Cross, à Trois-Rivières.»

«Le camion a été réduit en miettes. Les cadavres ont aussi été affreusement mutilés. Deux malheureux restèrent emprisonnés entre les roues motrices de la locomotive. Leurs corps déchiquetés furent disséminés sur une distance de mille pieds. Ça et là, on a trouvé des morceaux de crâne, des pièces de vêtements, des parties de la carrosserie du camion.»

«De 35 à 40 personnes voyageait dans un camion appartenant à M. Edmond Houle de Louiseville. Toutes les victimes sont d'ailleurs de cet endroit. On arrivait dans la ville, quand à la traverse à niveau, des autos s'arrêtèrent pour laisser passer le train no 87 du Canadien Pacifique, un train rapide.»

«La locomotive frappa le camion en plein flanc. M. J. Ritscher sortait à ce moment de son garage, situé à un arpent de la voie ferrée. Il entendit un bruit de collision et vit une flamme monter: le camion flambait.»

Plusieurs personnes furent témoins de l'accident, en particulier les occupants des automobiles immobilisées à quelques pieds de la voie ferrée. Le député de Berthier-Maskinongé aux Communes, M. Émile Ferron et M. Louis-Joseph Thisdel, député libéral sortant de Berthier-Maskinongé à l'Assemblée législative et candidat dans la présente élection, étaient dans la première voiture. M. Ferron relata les circonstances de l'accident telles qu'elles lui apparurent.

«J'étais dans la première automobile en avant, dit-il. Nous avons arrêté pour laisser passer le train dont nous avons entendu retentir le sifflet de la locomotive. Une couple de voitures étaient aussi arrêtées derrière la nôtre. Soudainement, nous avons entendu venir le camion dont les occupants chantaient et criaient. Les gens des autres automobiles les avertirent de l'arrivée d'un train en criant «v'là les chars». Le conducteur ne tint pas compte de cet avertissement qu'il ne comprit peut-être pas. Il continua son trajet à gauche de son chemin dépassant les autos.»

M. Ferron dit que le conducteur du camion sembla appliquer les freins près de la voie ferrée, mais soudainement, il sembla changer de tactique et donner de la gazoline comme s'il voulait accélérer et tenter de traverser la voie ferrée avant le passage du train. Mais il n'en eut pas le temps puisque la puissante locomotive frappa le camion, le projetant dans l'espace avec tous ses occupants. Le camion prit feu et devint une torche enflammée.

1941, le train tombe dans la Maskinongé

Un autre accident ferroviaire, survenu en 1941, entra dans l'histoire quand cinq wagons d'un train de huit déraillèrent à la hauteur de Maskinongé. L'accident fit un mort et une quarantaine de blessés parmi lesquels plusieurs personnalités de la région.

Le déraillement est survenu le 31 septembre, vers les 20 heures

La victime fut M. J.-A. Couture, serre-freins, de Montréal. Parmi les blessés graves, l'honorable Maurice Dupré, l'honorable juge A.-R. Hall et l'honorable juge Garon Pratte. L'abbé Albert Tessier et le capitaine Jean-Baptiste Carignan, aumônier militaire, qui prenaient place à bord du train furent épargnés.



1941: Le train tombe dans la Maskinongé.

Un wagon plonge dans la Maskinongé

Le rapide Viger filait à une vitesse de 75 milles à l'heure au moment de l'accident. C'est le quatrième wagon qui fut le premier à quitter la voie ferrée. Il resta attaché au corps principal du train, mais se détacha du wagon-restaurant. Ce dernier, entraîné par sa vitesse, quitta la voie et plongea dans la rivière Maskinongé, juste à l'entrée du pont. Les trois wagons suivants, des wagons-parloirs, abandonnèrent aussi la voie et versèrent sur le côté. Sous la violence du choc, tous les occupants furent bousculés pêle-mêle.

L'aide des militaires

De nombreux militaires qui prenaient place à bord du train contribuèrent au travail des équipes de secours. Le centre militaire du coteau, à Trois-Rivières, dépêcha aussi en toute urgence des équipes sur les lieux.

Le maire de Trois-Rivières, M. Arthur Rousseau mit cinq de ses automobiles à la disposition des blessés.

De son côté, le Pacifique Canadien envoya de Trois-Rivières un train de secours qui ramena les voyageurs.

1951, la chute du pont Duplessis

Par un froid d'une rare intensité, le pont Duplessis, reliant Trois-Rivières et le Cap-de-la-Madeleine, s'effondra. Dans cette nuit glaciale du 31 janvier 1951, vers 3 heures du matin, quatre arches du pont croulèrent dans la rivière. Sur le coup, et dans les instants qui suivirent, quatre automobiles plongèrent dans la rivière. Le bilan: quatre morts et trois blessés graves.



1951: Le pont Duplessis tombe dans la rivière Saint-Maurice, par une nuit glaciale de janvier.

«...Le fracas a été tel que plusieurs citoyens des environs ont cru à un violent tremblement de terre. Sept cent vingt pieds de béton et d'acier se sont détachés soudain d'un des ponts les plus magnifiques de la province de Québec -un pont neuf datant de 1948- et ont entraîné dans leur chute, en plus d'une immense perte matérielle, la vie de plusieurs personnes...», rapporta le matin même *Le Nouvelliste*.

Trois rescapés

Le conducteur d'un taxi, Benoît Lefebvre, qui fut emporté avec ses deux occupants dans la chute d'une des travées expliqua qu'une lueur fulgurante a précédé ou accompagné l'écroulement du pont. Lui et ses passagers eurent miraculeusement la vie sauve.

Il raconta qu'il se dirigeait vers Trois-Rivières lorsque son automobile s'était mise à danser d'avant à l'arrière «comme dans la samba.» Dépassé le troisième pilier, les vallons étaient devenus si gros qu'il lui fut impossible de maîtriser son automobile. Il lui a alors semblé que son auto frappait le bord du pont, puis tombait dans le vide. Lorsqu'il reprit ses sens, il était sorti de son auto sans savoir comment. Puis, réalisant où il se trouvait, il entreprit de porter secours à ses deux passagers.

Deux autos plongent dans le vide

Avec frayeur, il vit deux automobiles, deux taxis, venant de Cap-de-la-Madeleine, plonger dans la Saint-Maurice, leurs conducteurs n'ayant pas réalisé que le pont s'était effondré. «Je n'oubliera jamais l'impression qui se dégage de ces chutes dans la nuit, avec les lumières qui éclairaient dans le vide et le bruit sourd qui s'éteint sans aucune plainte.»

Durant les mois qui suivirent, les activités commerciales des deux villes furent sérieusement perturbées. Avant que la construction des ponts Bailey pût être achevée, le transport entre les deux villes fut assuré tant bien que mal par un traversier qui faisait la navette entre les quais de Trois-Rivières et de Notre-Dame du Cap.

1954, Yamachiche: 14 morts

Ce qui aurait pu n'être qu'un simple accrochage entre un camion-remorque et un autobus de la Compagnie de transport provincial se transforma en l'une des pires tragédies routières qu'ait connues la région quand le camion, puis à sa suite l'autobus, explosèrent et prirent feu.

Cette terrible tragédie est survenue samedi soir, le 30 janvier 1954, un peu avant 22 h 30, à deux milles du village de Yamachiche, sur ce qu'on appelait alors la route 2. L'accident fit quatorze morts et dix blessés.

L'autobus circulait en direction de Trois-Rivières tandis que le camion, un transporteur d'automobiles, revenait de Québec où il avait livré le jour même cinq autos.

«Je filais vers Montréal, raconta le conducteur du camion. Je ne sais trop si c'est l'autobus ou mon camion qui a trop tassé, mais je ne crois pas avoir dérapé.» Il expliqua que son camion alla frapper le côté de l'autobus et qu'il se retrouva aussitôt coincé dans sa cabine. C'est un secouriste qui le dégageda de son véhicule.

Un autre rescapé raconta qu'au moment de la collision il était à lire une revue sur le siège arrière de l'autobus. «J'ai pu sortir de l'autobus avant qu'il ne saute. Je ne peux dire qui est responsable de l'accident car je n'ai rien vu. Je ne sais rien de ce qui a pu arriver... Après le choc, je me suis trouvé pris entre la tablette où l'on met des valises et le dos du siège qui se trouvait en avant. J'ai vu de la fumée qui se dégageait et c'est alors que j'ai fait un effort considérable pour me dégager. J'ai réussi malgré le sang qui m'aveuglait. La fumée devenait de plus en plus opaque. J'ai enjambé une rangée de paquets, de valises et j'ai vu une femme inanimée. J'ai essayé de casser une fenêtre, mais je n'ai pas réussi. Je suis parvenu cependant à sortir par la porte d'en avant. Elle était ouverte. Je suis sorti dehors et c'est là que j'ai rencontré un frère de l'Instruction chrétienne qui est venu me secourir.» Quelques instants plus tard, l'autobus, à la suite du camion, devait exploser à son tour et prendre feu, entraînant dans la mort quatorze passagers, coincés ou pris de panique. La plupart des victimes sont originaires de Montréal et de Trois-Rivières.



1955: La cathédrale de Nicolet, dominant l'imposant cratère causé par un terrible éboulis!

1955, la terre glisse à Nicolet

La ville de Nicolet se remettait péniblement de l'incendie qui avait détruit, huit mois plus tôt, son centre commercial, qu'elle était de nouveau victime d'un désastre. Le samedi 12 novembre 1955, en quelques minutes, un immense éboulis a englouti, sous des tonnes de glaise, les trois quarts du Palais épiscopal, l'Académie commerciale des Frères des écoles chrétiennes, les maisons des docteurs Moïse Vigneau et Georges-Étienne Roy, celle de M. H.-N. Biron, et le poste d'essence de M. Georges Biron. Cette fois, c'était le cœur même du quartier religieux qui était frappé.

Trois morts

Trois personnes périrent dans le glissement de terrain: le frère Herménégilde, dirigeant estimé des clubs 4-H et directeur de l'Académie commerciale; Mme Alphonse Boisvert, cuisinière à l'Académie; et un bébé de six mois, Guy Lessard.

La cathédrale de Nicolet, dont on avait craint à maintes reprises un affaissement en raison du sol argileux sur lequel elle reposait, fut épargnée de justesse. La cathédrale dominait l'imposant cratère formé par le glissement de terrain en direction de la rivière Nicolet. Elle dut évidemment être évacuée de même que l'hospice de l'Hôtel-Dieu dirigé par les soeurs Grises de la Croix. Les élèves du Petit séminaire furent renvoyés chez eux. La catastrophe sema l'émoi dans la population à un point tel qu'on évalua à 2000 le nombre des habitants de Nicolet, jeunes ou vieux, qui quittèrent la ville dans les heures suivantes... en même temps que des milliers de curieux affluaient sur les lieux.

Les arbres passaient...

«Plusieurs personnes ont été frappées d'hystérie passagère», rapporta *Le Nouvelliste*. «Le glissement de terrain s'est d'abord manifesté par une panne d'électricité. Les fils se rompaient sous la tension que leur imposaient les poteaux emportés vers la rivière par l'éboulement. Le terre tremblait. Un bourdonnement sourd accompagnait l'équipée des pins qui roulèrent du coin du collège jusqu'au-delà du pont. Les arbres passaient à une allure vertigineuse, comme les dents d'un peigne s'agitant sous un mouvement du doigt. On attribue à la protection de la Providence qu'il n'y ait pas eu plus de morts. La terre s'ouvrait tantôt en arrière, tantôt à côté des prêtres, des hommes, des femmes et des enfants qui couraient vers la sécurité. Il n'aurait fallu qu'une seconde de retour ou un faux-pas de côté dans l'énervement pour tomber dans l'éternité.»

Perte des archives épiscopales

Selon les témoignages des prêtres de l'évêché, le glissement n'a duré que deux minutes et demie. Il se forma une immense échancrure s'étendant sur une superficie de 340 200 pieds carrés. L'éboulis fut de courte durée, mais pendant plus de 24 heures des flammes et des fumées s'échappèrent du gouffre. Le spectacle était désolant.

On évalua les dommages à quelque 5 millions \$. Mais certaines pertes sont difficilement quantifiables. Toutes les archives de l'évêché, de la chancellerie et de la cure furent englouties par la mer de glaise. Ce glissement de terrain serait attribuable à des sources souterraines et aux eaux d'infiltration qui humectèrent le lit de glaise de la région.

1965, explosion d'un caisson du pont sur le fleuve

À 16 h 05 précisément, le mardi sept septembre 1965, un caisson du pilier

N-2 du pont Laviolette en construction fit explosion. Une quinzaine d'ouvriers travaillaient sur le caisson du pilier N-1 lorsqu'un bruit strident attira leur attention vers le pilier N-2. La partie ouest du N-2 fut soulevée d'une trentaine de pieds, et les tourelles d'acier coiffant chacune des 24 cellules retombèrent en vrac, pendant que volaient jusqu'à 300 pieds dans les airs, le coffrage de bois et des bouts de ferraille. Quelques instants avant la tragédie, une vingtaine d'hommes, soudeurs, menuisiers et autres, s'affairaient de part et d'autre à cet endroit.

Certains s'en tirent par miracle

Trois menuisiers virent le coffrage éclater juste à côté d'eux. Ils se lancèrent sous une puissante grue mécanique alors que s'écrasaient à côté d'eux, cylindres et poutres d'acier. À quelques pieds d'eux, un compagnon de travail tomba à l'eau après avoir été projeté quelque 30 pieds dans les airs.

La partie ouest du pilier de 128 pieds par 90 n'était plus en surface que décombres. Sept ouvriers attendaient dans la chambre de décompression de prendre la relève de leurs sept compagnons travaillant à environ 84 pieds sous le niveau de l'eau. violemment secoués, ils ne subirent que de légères blessures, mais furent plus gravement affectés à cause de la décompression trop rapide que provoqua sur eux l'éclatement du couvercle de la chambre de décompression.

Six hommes restés au fond

Ils furent parmi les premiers ouvriers ramenés sur la terre ferme. En touchant le sol, l'un d'eux éclata en sanglots. Tous avaient ce geste instinctif de se tenir les oreilles dont le tympan est particulièrement affecté par une compression ou décompression trop rapide. Un d'entre eux saignait des oreilles.

Mais pour les six hommes, calés à 84 pieds au-dessous du niveau de l'eau, la mort fut instantanée. Ils furent ensevelis sous un amas de glaise et de boue. Six autres hommes qui travaillaient sur le caisson furent mortellement projetés loin du lieu de l'explosion.

Il fallut attendre un an

Il fallut plusieurs jours de recherches avant de retrouver les corps des hommes qui se trouvaient sur le caisson... mais il fallut attendre plus d'un an avant que les corps des hommes qui se trouvaient à l'intérieur puissent être ramenés à la surface. Plusieurs hypothèses ont souvent été émises sur les causes de l'explosion. La plus accréditée par les ouvriers qui ont travaillé dans ces caissons était celle voulant qu'on ait percé une nappe de gaz naturel, car dans les deux journées précédant l'accident, on respirait de fortes émanations de gaz.

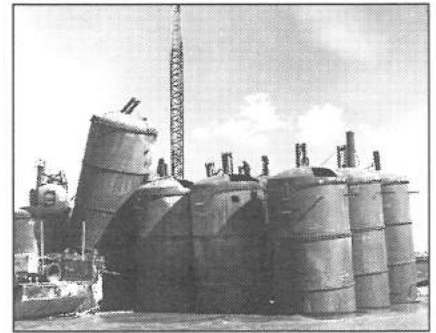
Pas d'enquête publique

L'accident donna lieu à beaucoup d'indignation, et le consortium Dufresne-McNamara a été violemment pris à partie à propos de ses normes de sécurité douteuses. Une enquête publique a vainement été réclamée pour établir les circonstances de l'accident. Puis tout est rentré dans l'ordre. Il n'y eut plus par la suite que quelques incidents sauf un qui a entraîné la mort accidentelle d'un travailleur, M. Raymond Turcotte.

L'ouverture officielle du pont Laviolette, le 20 décembre 1967, sur le coup de midi et demi, a fait tourner la page sur ce sombre chapitre.

1976, l'inondation des deux rives du fleuve

Une crue hâtive des eaux du Saint-Laurent, à la fin de mars 1976, trois semaines plus tôt qu'à l'accoutumée, devait causer des dégâts considérables



1965: Un caisson du pont sur le fleuve explose.

Grandes tragédies

principalement à Trois-Rivières-Ouest où de nombreuses habitations avaient été érigées, au cours des années, en bordure du fleuve. Dès le 24 mars, la montée des eaux se fit sentir de façon anormale, et des demandes d'aide de municipalités de la rive sud affluèrent à la Protection civile.

Des dommages considérables

Mais c'est, comme on l'a dit, Trois-Rivières-Ouest, en raison de l'importance de son développement résidentiel dans sa partie longeant le fleuve qui fut la plus durement éprouvée.



1976: Trois-Rivières-Ouest sera inonder et causa des dommages important.

Près d'une centaine de foyers durent être évacués. Entre 250 et 300 maisons subirent des dommages cependant que certaines d'entre elles étaient complètement détruites sous l'assaut des glaces atteignant jusqu'à trois pieds d'épaisseur.

Trois-Rivières-Ouest, à la suite d'une réunion d'urgence de son conseil municipal, dut être désignée zone sinistrée, et l'état d'urgence proclamé.

Ce sont surtout les résidences des rues du Fleuve, Bellevue, Mauriac, Jean-Racine et Gélinas qui ont été les plus durement touchées. Mais par suite d'une fuite d'eau et d'un bris dans les égouts, les maisons des rues Doucet et Matton ont également été affectées. Un peu plus haut, à Baie-Jolie, un secteur de chalets fut aussi envahi par l'eau et les glaces. Pendant une semaine, l'eau s'est maintenue à 516 centimètres plus haute qu'à la normale. La ville, sous l'impulsion de son maire, M. Elzéar Saint-Arnaud, déploya des efforts gigantesques pour venir en aide aux sinistrés.

Sur la rive sud, à Port-Saint-François, la route a été inondée à un point tel qu'elle était devenue impraticable aux voitures. Une foule de résidents de l'endroit durent aussi être évacués. Il en a été de même à Lac-Saint-Pierre, à proximité de Nicolet. À Saint-Jean-Baptiste-de-Nicolet, une centaine de maisons furent inondées, et 25 familles durent être évacuées.

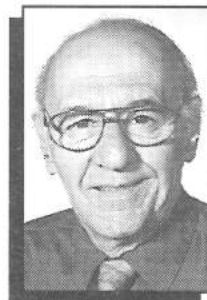
Le pont de Nicolet a été fermé à la circulation durant vingt-quatre heures. Un pilier du côté sud a été ébranlé. La route 132, entre Nicolet et Baieville, a été fermée au moins 24 heures de même que la route des 60 entre le port Saint-François et le pont de Trois-Rivières.

L'usine de Placages Yamaska a subi des pertes de l'ordre de 300 000 \$. À Nicolet, l'usine de filtration a subi des dégâts importants, et durant toute une semaine la population a dû faire bouillir l'eau.

Les dégâts dans la région se chiffèrent à plusieurs millions de dollars. Le gouvernement vint financièrement en aide aux sinistrés, mais la compensation fut loin de couvrir la totalité des pertes.

Le Nouvelliste fait école

par Jean-Paul Quinty



La musique m'a introduit au journalisme: le besoin de se faire connaître sur la place publique. J'allais bientôt être happé par la profession.

Au début de juin 1948, je me présente à la salle de rédaction du *Nouvelliste*... Tout naïvement -la jeunesse ne connaît pas la gêne- je demande à parler au chef de la rédaction.

Et Raymond Dubé est venu me chercher au comptoir d'accueil pour m'amener dans son bureau qu'une grande fenêtre ouvrait sur la voie ferrée du Pacifique Canadien, assise sur un haut remblai.

Quel bureau! Un petit espace plein de papiers et de livres cernait le bureau du chef, aussi chargé de documents.

Il ne restait de place que pour un panier à papier, et c'est sur ce panier qu'il me fit asseoir.

«Qu'est-ce que je peux faire pour vous», qu'il me dit. «D'abord racontez-moi tout dans le détail.»

J'explique assez longuement l'événement pour lequel je sollicite sa collaboration, soit le premier concert public des Petits Chanteurs de Trois-Rivières à la mi-juillet. Il m'écoute aussi attentivement que si je lui annonçais la venue au parc Champlain de l'Orchestre philharmonique de Berlin.

Puis, à un moment donné, sentant que j'avais dit à peu près l'essentiel, il intervient: «Oh! je devine: vous voulez que l'événement soit annoncé dans notre journal?»

«Tu sais écrire», qu'il me dit; «alors, retourne chez toi et couche-moi sur papier l'histoire de votre chorale, ses objectifs, le nombre et l'âge des choristes, quels genres de musique vous fréquentez; ajoute la date et l'heure du premier concert et le genre de public que vous désirez atteindre. Mets suffisamment de détails pour que je puisse saisir à peu près tout de votre organisation. Tu reviendras me voir et nous regarderons ton texte ensemble.»

Deux jours plus tard, j'ai rapporté dix feuillets bien tassés rédigés à la main. Raymond était occupé, j'ai laissé mon texte. Le lendemain, je suis convoqué à son bureau. Il m'exhibe mes papiers: il avait tout lu et encadré en rouge les éléments utiles à bâtir une nouvelle.

«Tu écris très bien, c'est clair et ton français est impeccable. Alors, à partir des éléments découpés au crayon rouge, tu me fais une nouvelle qui ne dépassera pas un feuillet et demi sur des feuilles de huit pouces et demi par onze».

Le jour même, je suis retourné au bureau de Raymond Dubé; il a pris mon texte sans le regarder et l'a porté au pupitre: «Les experts de l'édition vont regarder ça.»

Le lendemain, l'intégrale de mon communiqué était en page 3 du *Nouvelliste*.

Quelques semaines plus tard, j'ai revu Raymond Dubé pour le remercier.

«Est-ce que la musique te fait vivre? Si tu veux gagner des sous, reviens me voir.»

Et c'est ainsi qu'au printemps 1949, je suis entré au *Nouvelliste* comme correcteur d'épreuves de nuit.

En peu de temps, je fus frappé par le métier de journaliste. En 1955, le journalisme m'arrachait à la musique. Je ne pouvais plus suffire aux deux tâches.

D'ailleurs, à l'automne 1954, j'avais reçu du rédacteur en chef un coup de semonce d'une juste sévérité parce que, un soir, je m'étais absenté pour diriger un concert à Montréal: le péché avait été plus fort que moi.

Je reproduis ici la note de service du rédacteur en chef Hervé Biron:

23 septembre 1954

Re: Suspension

«À la suite de l'absence d'hier soir, malgré l'interdiction que je vous avais signifiée à plusieurs reprises, je me vois forcé de vous suspendre de vos fonctions pour une semaine.

J'ai demandé à la comptabilité de vous retrancher une journée de salaire pour la présente semaine. Vous devrez me voir à mon bureau avant de reprendre votre travail, jeudi le 30 septembre.»

cc: MM. Pierre Dansereau, Raymond Dubé, Martin Rossignol

Après une telle note de service, je n'ai plus jamais douté de l'amitié que le confrère Hervé me vouait.

«Ici, le temps n'est pas homogène. Prend une place prépondérante ce que jamais on ne verra deux fois.»

Pourtant, je retrouverai Raymond Dubé une deuxième fois au journal *Le Soleil*. Comme j'ai revu, il y a deux ans, la petite religieuse des Filles de Jésus, Soeur Saint-Armand, qui m'avait préparé à ma première communion; elle doit avoir 92 ans maintenant. Et l'an dernier, en voyage en Europe avec mon épouse, je suis allé voir à Kermaria, en Bretagne, Soeur Christinia, bretonne de pure souche, qui était titulaire en 5e année au Jardin de l'Enfance, l'année de ma communion solennelle...

Voilà ce que c'est que de commencer à fouiller le passé; émergent alors des tranches de vie d'autant plus vivantes en notre esprit qu'elles nous remémorent la qualité des gens qui nous ont guidés, avec une pédagogie remarquable, dans de nouveaux apprentissages.

Si, en préambule, je raconte en détail ma première leçon de journalisme dans le panier à papier de Raymond Dubé, c'est que plusieurs confrères de cette époque ont suivi le même entraînement sur le même siège; ils pourraient en rajouter avec des variantes presque à l'infini.

Plus tard, quand nous partions en solo pour nos premières missions, c'est encore le rédacteur en chef et éditorialiste qui, à notre retour, brûlait d'apprendre ce que nous rapportions de nouveau: «Qu'est-ce qui s'est passé? Raconte-moi.»

C'était du «coaching» de qualité.

Est-ce à dire que Raymond Dubé était tracassier, toujours derrière toi quand tu tapais sur ton Underwood?

Il allait plutôt d'un bureau à l'autre, à mesure que les journalistes rentraient de mission, tirer les ficelles de l'actualité en marche, tout comme il sortait souvent de son bureau pour inventorier les dernières entrées sur le fil de la Presse canadienne. Il cueillait ainsi son "budget", budget étant la liste des nouvelles importantes de la journée destinées à informer le pupitre qui entrera en soirée. Du même coup, il cherchait une denrée importante pour un journal: l'événement-clé du jour qui méritera une analyse en page éditoriale.



Raymond Dubé

Et l'autre événement-clé qui fera dans quelques heures la manchette de la «UNE». Habituellement, le «Head-Line» (excusez l'expression anglaise) -n'empêche qu'elle était utilisée assez souvent au *Nouvelliste* à cette époque- donc, le Head-Line parvenait au bureau du chef du pupitre entre 22 heures et minuit.

Raymond Dubé appelait régulièrement, en soirée, pour s'informer du "budget": quelle était la manchette au tableau à telle heure.

Mais, il est aussi arrivé qu'un événement d'envergure survienne, et oblige tard en soirée à faire sauter la manchette déjà montée en première page, sur le marbre à l'atelier après que les pressiers ont eu fixé les formes sur les rotatives.

Modifier la manchette un fois passée l'heure de tombée pour le départ des presses et ainsi retarder la sortie de la première édition nécessitait obligatoirement l'autorisation du rédacteur en chef: c'est Raymond Dubé que nous sortions de ses torpeurs nocturnes.

Raymond Dubé toujours, direz-vous! Physiquement, il était de petite taille et je ne lui ai pas connu de bedon. Mais, au titre de pédagogue, il était immense. Il ne t'abordait pas de sa hauteur. Il t'initiait à partir de ce que tu étais.

Respectueux de la personnalité de l'autre, il devait agir différemment avec chacun des néophytes qu'il approchait.

La formation au Nouvelliste

Avec le recul du temps, j'imagine qu'existait déjà au *Nouvelliste* en 1948 une tradition d'accueil et de prise en charge des recrues acceptées en période d'essai à la rédaction. Je garde encore l'impression que Raymond Dubé, nommé rédacteur en chef en 1948, a sollicité la collaboration des professionnels en place pour qu'ils prêtent constamment une aide aux recrues, surtout les plus prometteuses.

Personnellement, dès mes premières assignations, quand je rentrais à la rédaction en soirée, quelqu'un du pupitre ou un ancien à la traduction s'offrait à disséquer la nouvelle avec moi et à réviser ma copie ultérieurement.

Les anciens, comme M. Hector Héroux, son frère Onésime, et jusqu'aux rédacteurs sportifs occasionnellement, me faisaient condenser mon préambule, puis étaler par ordre d'importance les autres éléments de ma nouvelle.

J'ai retenu un conseil précieux de mon camarade Albert Gaucher: «Ne prends jamais sur toi de dire que la police va effectuer une arrestation, une descente; mets la nouvelle dans la bouche et sous l'autorité de celui que te passe un tuyau.»

Certains soirs, les plus anciens se payaient des séances élaborées de discussions ou d'histoires sur les moeurs politiques en région, sur les têtes d'affiche de tous les secteurs d'activités, sur les prêches des ecclésiastiques, sur les jeux d'influence.

À travers les verbes hauts, les rigolades, la plupart de ces acteurs étaient de fins conteurs, les jeunes apprentis que nous étions voyaient apparaître les réseaux d'influence, les travers des leaders locaux et régionaux, les réalités à côté des prétentions... toutes petites histoires, relations de faits en marge de l'actualité qui tapissaient la grande histoire se déroulant devant le journaliste en devoir à quelque événement du jour.

Si telle séance de nuit avait été télévisée de notre salle de rédaction, vers les années 50-55, les Trifluviens assis devant leur écran se seraient étouffés. Pour nous néophytes, ces séances nocturnes ne facilitaient pas la concentration et nous rendaient difficile la tâche d'aboutir à la fin de notre nouvelle avant que sonne l'heure de tombé.

Mais, ces longues palabres valaient le plus savant cours d'histoire de sciences humaines et politiques, d'autant plus qu'elles émanaient de témoins, d'observateurs attentifs et expérimentés de notre milieu social, économique et religieux: nos aînés du journal.

Une vision globale de l'entreprise

Dès les premières semaines de ma carrière de journaliste, je fus mis en relation avec les services de la publicité, du tirage, de la composition et du montage du journal sur le marbre, ainsi que du vaste atelier des rotatives. Cette tournée constituait une sorte d'initiation au fonctionnement global d'une entreprise de presse. En peu de temps, nous en venions à connaître toutes les fonctions de l'entreprise et les chefs qui les dirigeaient... publicité et tirage compris.

Dans les autres entreprises de presse où j'ai travaillé après mon départ du *Nouvelliste* en 1959, je n'ai pas trouvé ce souci d'initier les recrues à la chaîne des opérations d'un journal.

Le Nouvelliste étant d'abord un journal régional, la direction de la salle de rédaction a fourni à tous ses journalistes de fréquentes occasions de couvrir des événements dans les diverses zones du territoire régional. Comme d'autres confrères, j'ai été assigné à Shawinigan, puis à Grand-Mère comme chef de bureau. Aussi, pour une dizaine de mois, on m'a confié la direction du réseau des correspondants établis dans les principales municipalités de chaque zone rurale.

De toute façon, aucun journaliste ne pouvait se permettre d'ignorer trop longtemps la géographie du territoire à couvrir, depuis le Haut-Saint-Maurice jusqu'à Drummondville sur la Rive-Sud du fleuve, entre Berthier et Portneuf en bordure du Saint-Laurent.

M. Honoré Dansereau: 1951

Monsieur Honoré Dansereau, dès son arrivée en 1951, rencontre systématiquement toutes les directions, chefs et troupes, du journal. Il tient un discours direct, clair et bref, que je résume ainsi:

1) *Le Nouvelliste* va s'attacher à la promotion de la région qu'il couvre. Ainsi devra-t-il soutenir les orientations positives de promotion économique, sociale et communautaire, et les progrès des entreprises de toutes catégories qui oeuvrent chez-nous.

2) Sur le plan politique, *Le Nouvelliste* observera la plus stricte objectivité.

3) Notre journal ne doit rien ignorer de ce qui se passe dans la région de la Mauricie.

4) *Le Nouvelliste* doit rapidement parvenir à un rendement exceptionnel et devenir le meilleur quotidien du Québec.

C'est un programme qui plaçait haut la barre. Aussi, au cours des premiers six mois de 1952, M. Dansereau vit constamment à Trois-Rivières. Il travaille personnellement, avec une rare constance, à expliciter ses orientations et, ainsi, à faire monter ses troupes dans ses souliers en expliquant sa mystique du travail.

Avec le recul du temps, ce que j'ai vécu au *Nouvelliste* à cette époque, me permet de dire que le patron n'a pas prêché dans le désert.

La formation au Nouvelliste

Graduellement, jusqu'à la grève de 1957, la salle de rédaction du *Nouvelliste* devient la «boîte» la mieux dotée au Québec en personnel et la plus efficace au plan professionnel.

Plus qu'une automobile rutilante acquise récemment, le journal est un produit qui se voit du dehors et de près à la fois. C'est au jour le jour que le lecteur évalue si le produit est statique, ennuyant, ou si les pages soigneusement dessinées et claires incitent à une lecture attentive du contenu dont on sait qu'il émane d'une équipe qui est foyer de bouillonnement, et cela jour après jour.

Honoré Dansereau n'arrive pas seul: en achetant *Le Nouvelliste* de Jacob Nicol, propriétaire aussi de *La Tribune* de Sherbrooke, il a retenu les services de Guy Fournier, alors chef des nouvelles, qui désirait changer d'air, à la condition que de nouveaux défis se profilent à l'horizon.

Guy Fournier n'accepte définitivement ce transfert qu'après un long entretien avec M. Émile Jean, directeur général du *Nouvelliste* vers la fin de 1951. Fournier arrive au *Nouvelliste* au début de 1952. À la fin de la même année, il va chercher Antoine Desroches, chef de pupitre à l'Événement de Québec.

Guy Fournier sera chef des nouvelles jusqu'à son départ après la grève de 1957. Antoine Desroches, prend charge du pupitre de nuit, poste qu'il occupera jusqu'à vers la fin de 1958, quand il ira prendre charge du pupitre de nuit au journal *La Presse* de Montréal.

Ces deux hommes de grande culture furent des chefs d'une qualité indéniable, chacun possédant une forte personnalité assez différente l'une de l'autre. Cette dualité qu'ils ont constamment affichée nous a, à l'expérience, tous enrichis et ne les a jamais dissociés l'un de l'autre dans leurs rapports de gestionnaires vis-à-vis de la salle de rédaction.

Si, de connivence, Antoine et Guy avaient adopté l'homogénéité de la bonne conscience, nous aurions encaissé des dividendes plus faibles; et le journal n'aurait pas atteint ce haut degré de qualité dont nous étions tous fiers au moment du déclenchement de la grève en 1957.

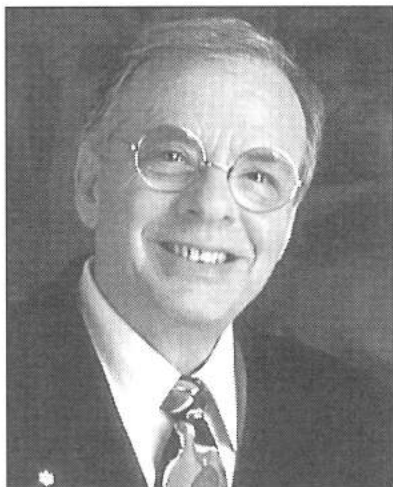
En octobre dernier, j'ai rencontré à Montréal Antoine, avec qui j'ai pris le déjeuner dans un restaurant tout près du journal *La Presse*. Dix jours plus tard, je dînais chez Guy Fournier à sa résidence de Saint-Paul d'Abbotsford.

Comme, dans ma famille, on dirait pour des amis qu'on n'a pas vus depuis un long moment: «Avec Guy et Antoine, tout s'est passé comme si nous nous étions quittés la veille.»

Nos deux anciens confrères gardent encore un excellent souvenir de leur séjour au *Nouvelliste*. Ils ont trouvé chez nous un noyau de journalistes très expérimentés dont la grande majorité maniaient à merveille la langue française. À cette époque, on ne trouvait pas en plusieurs salles de rédaction au Québec un tel rassemblement de belles plumes.

Arrivé le premier, Guy Fournier ne tardera pas à réunir tous les journalistes de la salle et à expliquer ses objectifs, qui ne seront pas trop loin de ceux fixés par M. Dansereau, quelques mois plus tôt:

«Ne pas s'installer dans la routine au quotidien, ou à la semaine, mais toujours chercher à créer de nouveaux événements; aucune facette de l'actualité régionale ne doit nous échapper; ce qui ne vise pas exclusivement la nouvelle fraîche, autrement dit le «Spot News», mais aussi devons-nous développer notre quête des initiatives originales qui se prêtent au reportage d'envergure,



Guy Fournier

autrement dit: le "feature".

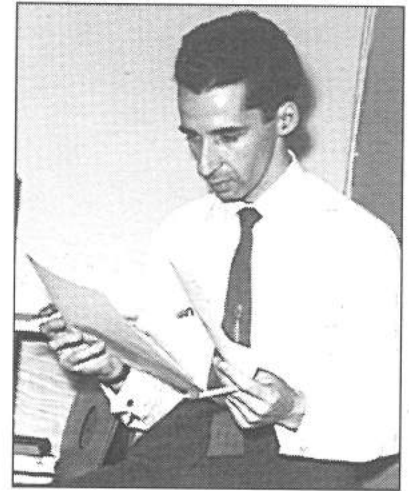
Ces deux mots anglais étaient pratiquement d'usage courant dans les salles de rédaction des quotidiens français du Québec au début des années cinquante.

Chef de pupitre de nuit, Antoine Desroches insistera constamment sur l'attention à donner à la rédaction d'une nouvelle et à sa place dans les pages du journal: le «Punch» de l'événement à mettre en lumière; l'indispensable nécessité de donner à chaque page du journal un point d'intérêt particulier.

Donc, pour Antoine et Guy, il n'est pas rentable de ne soigner que la présentation de deux ou trois pages-clés, celles en frontispice d'un cahier, et d'utiliser les pages intérieures comme fourre-tout, laissant aux typographes de l'atelier le soin d'y insérer la matière à l'avenant.

Bientôt, les deux pupitres devront se partager la tâche de fournir pour chaque page un plan d'insertion de toute la matière, nouvelles, rubriques et photos.

Dans cette perspective, seront créés des cahiers et des sections thématiques: nouvelles locales Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine; nouvelles locales Shawinigan-Grand-Mère; nouvelles des régions Rive-Sud et Rive-Nord; nouvelles internationales; les pages féminines; les pages des arts; les pages sportives; les nouvelles religieuses; la page des jeunes; les grands reportages; la bourse et la finance.



Antoine Desroches

Changement dans le concret

Graduellement aussi, à mesure que les maquettes établissant les espaces réservés à la publicité parvenaient au pupitre de la rédaction, en même temps qu'à l'atelier de composition et de typographie, le chef des nouvelles, avec ses aides au pupitre, réservait les têtes de cahiers et les pages intérieures qui seraient consacrées aux différentes spécialités énumérées ci-devant.

Dès la fin de 1954, on peut dire que l'atelier recevait en début d'après-midi quelques maquettes avec la matière à composer et les titres en tête des nouvelles pour quelques pages intérieures.

Autre changement majeur: le traitement de la photo avant son départ pour la photogravure. Le pupitre utilisait des trucs de Sioux pour tenter d'extraire d'une photo l'essentiel du sujet illustrant la nouvelle qu'elle accompagnait.

Travail d'artiste souvent que de découper le superflu au ciseau; ou d'encadrer au crayon rouge l'essentiel de l'image. Fréquemment aussi, le chef de pupitre se rendait dans la chambre noire, à la photographie, pour visionner la projection du film sous l'agrandisseur et choisir avec le photographe la composition la plus «punchée».

À ce moment-là, la photographie a pris une telle importance dans l'information que Roland Lemire, le chef, et son adjoint René Picard, ne suffisaient plus à la tâche. Roger Tessier devint le troisième photographe. En plus, deux journalistes Claude Héroux et Jean-Paul Quinty qui avaient déjà touché à la photographie, partaient fréquemment en reportage avec un «Speedgraphic».

En mars 1953, naît la Page des jeunes qui sera éditée chaque samedi sous la direction de Jean-Paul Quinty; des confrères et consœurs collaboreront occasionnellement, dont Mamie, Claire Roy.

M. Dansereau aura misé juste puisque *Le Nouvelliste* deviendra au début de 1957 le quotidien ayant le plus fort tirage au Québec, compte tenu de la population desservie sur son territoire.

Le Nouvelliste avait-il atteint en 1957 les objectifs fixés en 1952?

Ce à quoi répondent Guy Fournier et Antoine Desroches: «Il s'est fait un travail extraordinaire en peu de temps au *Nouvelliste*. Toute l'équipe s'est impliquée sans réserve. Nous bâtissons quelque chose de neuf et toute la population se reconnaissait dans son journal.»

«Dans le temps, ce journal, c'était ma vie parce que nous aboutissions à des résultats concrets presque quotidiennement», dit Guy Fournier.

Dans toute institution, les réformes majeures occasionnent infailliblement des changements importants au sein du personnel.

Au *Nouvelliste*, il y a eu réforme... une réforme qui a subi les contrecoups d'une grève en 1957.

Réforme et contrecoups sont perceptibles dans les données qui vont suivre.

Il faudra tenir également compte d'autres événements hors de la région trifluvienne qui affecteront les salles de rédaction des journaux de province: la réforme de la Presse commence en 1959; création du Nouveau Journal 1960-61; la fonction publique québécoise crée des services de communications dans les ministères.

Tous ces facteurs réunis feront que, en huit années, la salle de rédaction aura changé du tout au tout:

Salle de rédaction de 1952

Biron, Hervé
Blanchet, Rosario
Boucher, France
Gagnon, Fernand
Guy, Paul-Émile
Héroux, Hector
Héroux, Roland
Martel, Armand
Montplaisir, Gérard
Massicotte, Benoît
Panneton, Marcel
Picard, René
Plouffe, Paul-Émile
Quinty, Jean-Paul
Rivard, Louise
Saintonge, Jean-Jacques
Thériault, Patrick
Thériault, Yvon

Salle de rédaction de 1960

Beaumier, Jean-Claude
Béland, Maurice
Bolduc, Albert
Boulay, Gérard
Caron, Louis
Chauvette, Philorum
Désaulniers, Pierre-L.
Ebacher, Jacques
Ferron, René
Flageole, Roméo
Godin, Gérald
Guy, Paul-Émile
Héroux, Claude
Héroux, Roland
Houle, Benoît
Laberge, Jacques
Larocque, Denis
Pellerin, André
Plouffe, Paul-Émile
Roy, Benoît
Roy, Claire
Saintonge, Jean-Jacques
Savoie, Reynald

La formation au *Nouvelliste*

C'est grâce à la collaboration de mon confrère Jacques Laberge que j'ai pu établir les deux listes qui précèdent et celle qui va suivre, à partir des bilans mensuels des cotisations syndicales conservés par le secrétaire-trésorier depuis 1952.

À remarquer que la rédaction de 52 compte 18 membres contre 23 en 1960. Je dois dire ici que, sur cette période de huit années, les variations sont presque constantes, à la hausse ou à la baisse, d'un mois à l'autre; ou de trimestre en trimestre. Raisons de ces variations? Des départs, des décès, des promotions à des postes de cadre, etc.

55 journalistes sont passés au *Nouvelliste* en huit ans.

Toujours à partir des listes syndicales, encore ici, les cadres n'apparaissent pas, ou les recrues dont le séjour fut trop bref. Enfin, d'autres ont bénéficié d'un statut spécial, soit de pigistes ou d'occasionnels.

Voici quelques noms que j'ai encore en mémoire: Antoine Desroches; Raymond Dubé; Gérard DeCelles; Cyrille Lafrenière; Jean Laurin; Denis Masse; Simone G.-Murray et Guy Fournier.

Au total: 55 noms-individus ont oeuvré à la rédaction entre 1952 et 1960: Beaumier, Jean-Claude; Béland, Maurice; Biron, Hervé; Blanchet, Rosario; Bolduc, Albert; Boucher, France; Boulay, Gérard; Bourdon, Guy; Boyer, Gilles; Bussière, Léo; Caron, Louis; Chauvette Philorum; DeCelles, Louise; Delagrave, Jean-Paul; Désaulniers, Pierre-L.; Ébacher, Jacques; Ferron, René; Flageole, Roméo; Gagnon, Fernand; Gaucher, Albert; Girard, Normand; Godin, Gérald; Guay, François; Guilbert, Germaine; Guy, Paul-Émile; Héroux, Claude; Héroux, Hector; Héroux, Roland; Houle, Benoît; Laberge, Jacques; Laroque, Denis; Lafrenière, Jacques; Lorrain, Michel; Lebrun, Jean-Claude; Martel, Armand; Montplaisir, Gérard; Massicotte, Benoît; Panneton, Marcel; Pellerin, André; Picard, René; Plouffe, Paul-Émile; Pratte, Gilles; Quinty, Jean-Paul; Rivard, Louise; Roy, Benoît; Roy, Maurice; Roy, Michelle; Saintonge, Jean-Jacques; Savoie, Reynald; Tessier, Claude; Tessier, Roger; Thériault, Patrick; Thériault, Yvon et Valois, Monique.

Une tranche de vie au Nouvelliste

par Paul-Émile Plouffe



Un incendie aux ateliers de plomberie de Germain et Frère, rue Saint-Antoine, au printemps de 1945, le jour même où l'on proclamait la fin de la Deuxième Grande Guerre en Europe et la victoire des Alliés, voilà un événement on ne peut plus banal. Surtout eu égard aux circonstances. Si j'ai gardé ce fait divers en mémoire depuis si longtemps, c'est qu'il fut l'occasion de mon premier reportage à la section locale de la rédaction du *Nouvelliste*, moment où ma carrière de journaliste a vraiment commencé.

Je n'étais pas tout nouveau au "plus grand quotidien entre Montréal et Québec", comme on se plaisait à appeler le journal trifluvien. J'y étais entré en 1943 comme correcteur d'épreuves, poste qui commandait un travail de nuit dans l'atelier de composition du journal aménagé au sous-sol de l'édifice Lampron, rue Sainte-Marguerite, à quelques pas du viaduc du chemin de fer. Puis, je fus affecté à la couverture des sports comme assistant de l'as Albert Gaucher. Ce stage fut encore de courte durée. Il fut le prélude à ma "promotion" à la rédaction générale, ce qui marqua mon entrée véritable à ce que je considérerai toujours comme l'excellente école de journalisme de l'époque. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à recenser les noms de très bons journalistes qui ont fait et font encore carrière dans les différents médias, après avoir reçu leur formation au *Nouvelliste*.

L'apprentissage de la profession s'est déroulé sous la direction d'un chef de rédaction qui faisait figure d'un maître d'école de très haute compétence révisant le travail de ses élèves et leur transmettant les règles du mieux-faire. M. Raymond Dubé n'hésitait pas, parfois, à faire reprendre le préambule d'une nouvelle afin qu'il introduisît mieux les éléments d'information qui venaient ensuite. Il a su insuffler à tous ceux qu'il a dirigés le désir du travail bien fait, le respect de la nouvelle fondée essentiellement sur les faits et dénuée de toute opinion personnelle, par respect pour le lecteur, affirmait-il. Le commentaire était réservé à l'éditorialiste. "Couvrir" un événement, c'était strictement en rendre compte selon la règle des "qui, quoi, quand, où, comment, pourquoi..." Plus tard, quand on avait pris du galon, on pouvait se risquer à exprimer un point de vue dans un billet ou une chronique. Jamais dans la nouvelle.

Deux éditions

C'était un temps presque héroïque. *Le Nouvelliste* publiait alors deux éditions par jour. L'une, tôt le matin, était destinée aux abonnés de la rive nord et de la rive sud résidant dans les paroisses rurales. Il fallait toujours tenir compte des heures de traversée des bateaux-passeurs entre Trois-Rivières et Sainte-Angèle. La deuxième édition allait sous presse autour de midi. Elle était distribuée aux abonnés du Trois-Rivières métropolitain. Si un événement important survenait au cours de l'avant-midi, les lecteurs pouvaient en lire un compte rendu préliminaire dans leur journal dès l'après-midi.

Le principal problème posé aux rédacteurs par la deuxième édition en était un de traduction. Le service français de la Presse canadienne n'existait pas encore. Il était donc nécessaire de traduire rapidement les nouvelles nationales et internationales qui parvenaient en anglais sur les télécriteurs et qui devaient paraître dans l'édition du midi. Ouf! Quelle corvée! Il fallait être à la salle de rédaction à 8 heures du matin pour l'entreprendre. Heureusement, des cours privés me permirent de maîtriser assez bien la langue de Shakespeare. Assez bien en tout cas pour comprendre le sens du mot "fired" dans une nouvelle rela-

tant le congédiement de deux employés et ne pas écrire que leur employeur avait fait feu sur eux... comme ce fut le cas dans un autre journal.

Ce travail accompli, il restait à vérifier, le lendemain, quelles nouvelles avaient paru uniquement dans la deuxième édition afin de les insérer dans l'édition du matin et de les retirer de celle qui allait paraître dans quelques heures.

Des généralistes

Le vieux dicton "c'est en forgeant qu'on devient forgeron" ne pourrait trouver meilleure application que celle alors en vigueur au *Nouvelliste*. Il fallait en rédiger encore et encore des comptes rendus pour arriver à être considéré comme un vrai reporter dans la lignée des Rosario Blanchet, Fernand Gagnon et Yvon Marchand, qui m'apparaissaient alors constituer la force de frappe du journal. On ne devait surtout pas compter son temps, principalement les fins de semaine. Un dimanche bien rempli pouvait comporter la "couverture" d'un déjeuner-causerie (un déjeuner aux "bines", selon l'expression consacrée) le matin, de l'ouverture de l'exposition avicole l'après-midi et d'une conférence à la Société Le Flambeau le soir. L'oisiveté étant la mère de tous les vices, aussi bien veiller à occuper le plus possible les néo-gazetiers.

À vrai dire, il fallait être prêt à servir dans tous les champs d'activité. C'était le temps où à peu près tout ce qui se déroulait à Trois-Rivières et dans la région méritait une mention dans *Le Nouvelliste*. Les funérailles, par exemple. Rares étaient celles passées sous silence. Un décès survenant, la coutume était encore à exposer le défunt ou la défunte à son domicile pendant deux ou trois jours. L'heure du service funèbre arrivée, les hommes se formaient en cortège en arrière du corbillard transportant la dépouille et marchaient jusqu'à l'église. Il fallait défiler parmi eux et bien noter les noms ainsi que le degré de parenté avec la personne décédée, s'il y avait lieu. Plus l'église était éloignée du domicile du défunt, plus on avait le temps de recueillir beaucoup de noms. Pour peu que le défunt ou la défunte ait eu une certaine renommée, des appels téléphoniques arrivaient ensuite à la salle de rédaction de la part de personnes qui demandaient de mentionner leur nom dans la liste des assistants: "Tu ne m'as pas vu, mais j'étais là..." Que faire alors ?

Mon stage de formation a aussi consisté en un séjour de quelques mois au bureau de Shawinigan, qui était alors le royaume de Roland Héroux et de Gérard Garceau, deux hommes qui jouissaient d'une grande estime au sein de la population, l'un à l'information, l'autre à la publicité. Pensionnaire chez un policier, je croyais pouvoir obtenir ainsi des nouvelles inédites, mais tout ce que cela m'a valu, ce fut d'être mobilisé par ledit policier pour être juré à une enquête du coroner. Il lui manquait un sixième membre du jury quand nous nous sommes croisés sur la rue et il m'a convaincu que je n'avais pas le droit de refuser!

Le retour à Trois-Rivières, quelques mois plus tard, s'est effectué avec bonheur. Cependant, le rôle de reporter missionnaire devait encore durer. Bihebdomadairement, il fallait prendre la route en direction de Louiseville pour y cueillir les nouvelles sur la vie municipale et les activités sociales. J'avais aussi l'impression d'être utilisé comme la béquille du Service du tirage pour trouver de l'information dans les régions où il sollicitait de futurs abonnés. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, le photographe René Picard et moi-même accompagnions Urbain Boucher, le chef dudit service, quand il se rendait à Saint-Alexis-des-Monts, par exemple, lancer une campagne d'abonnement. C'était néanmoins agréable; cela permettait de découvrir ou de mieux connaître une belle région. L'arrivée de Maurice Béland au bureau de Louiseville marqua la fin des

pérégrinations à des fins d'affaires dans ce coin de pays particulièrement plaisant pour ses lacs et ses rivières où l'on pouvait taquiner la truite.

Il y eut aussi, il convient de l'avouer, des missions très agréables. Par exemple, en 1949, accompagner l'Orphéon dans sa tournée de concerts en Nouvelle-Angleterre. Le voyage en autobus au souffle court devait conduire cet excellent chœur trifluvien jusqu'à Lewiston, Maine, où Bernard Piché, alors titulaire des orgues, offrit aux visiteurs une étincelante interprétation de Toccate et Fugue, de Bach, après la grand-messe du dimanche où le groupe vocal s'était fait entendre.

Les tribunaux

Peu à peu je devins agréé. Ma première affectation "régulière" me conduisit quotidiennement au Palais de justice afin de rendre compte des causes civiles et criminelles qui y étaient traitées. J'avais bien, auparavant, suivi les activités de la Cour du recorder (maintenant Cour municipale) alors présidée par le juge Léon Girard, mais ce travail n'exigeait généralement qu'une partie de l'avant-midi et ce n'était pas suffisant pour détacher un reporter d'autres assignations au cours de la journée. C'était néanmoins, en à-côté, une bonne source de renseignements sur l'actualité trifluvienne, grâce notamment au formidable procureur de la Cour qui avait nom Jules Biron.

La séance des comparutions au Palais de justice était fréquemment l'occasion de faire connaissance avec des personnes qui intervenaient pour demander de ne rien publier ou, à tout le moins, de taire le nom de tel accusé, pour des raisons toujours charitables. Le renvoi au patron était automatique. C'était lui l'âme charitable, s'il devait y en avoir une!

Le début d'un procès avec jury aux assises criminelles avait souvent sa part d'énervement pour le chroniqueur judiciaire, car il arrivait que le tribunal l'invite à témoigner de l'habileté de candidats jurés à apprécier objectivement et sans parti pris les faits qui seraient apportés en preuve devant la Cour. La décision était prise à la suite d'un interrogatoire que les procureurs en cause faisaient subir aux personnes appelées. Dès que les deux premiers jurés avaient été désignés, c'était à eux de répondre aux questions du juge sur l'absence d'idée préconçue chez les dix autres membres du jury qui allaient les accompagner jusqu'à la fin du procès pour rendre un verdict.

À la cour civile, la situation était bien différente. Assister à l'instruction d'une cause devenait presque une leçon de droit, surtout quand elle était plaidée devant le juge Léon Lajoie qui manifestait une grande bienveillance pour le reporter et lui expliquait les embûches que pouvait représenter toute tentative d'interprétation des lois à partir des témoignages entendus.

La vie municipale

Nommé chroniqueur municipal au Cap-de-la-Madeleine, où régnait le maire Roméo Morrissette, j'obtins, après quelques années, le même poste à Trois-Rivières. Initié par Fernand Gagnon, qui avait une longue expérience dans le domaine, j'étais mis au défi de faire en sorte que les lecteurs découvrent un élève aussi attentif que le maître à tout ce qui se passait sur la scène municipale. J'ai aussi bénéficié de coudoyer Me Yves Gabias, qui devait, plus tard, être député et juge, mais qui remplissait alors une fonction analogue à la mienne pour l'hebdomadaire *La Chronique*.

J'éprouvai des problèmes avec le maire de l'époque, mais je dois dire que

M. J.-A. Mongrain a toujours été d'une condescendance gênante quand je me présentais à son bureau de l'hôtel de ville en manifestant les symptômes d'une grippe certaine. —Tu as l'air grippé, toi. Attends une minute... Tiens, prends ça; ça va te faire du bien. "Et il me présentait un petit verre de cognac, sans même en prendre un lui-même. Cela ne l'empêchait pas, le lendemain, de me pourfendre, dans une lettre au journal, pour avoir osé exprimer une opinion contraire à la sienne dans une rubrique sur les affaires municipales.

L'atmosphère devint beaucoup plus sereine sous l'administration de M. Laurent Paradis et celle du notaire Léo Leblanc. Il est vrai que dans leur cas, l'actualité ne fut pas bouleversée par des drames comme la chute du pont Duplessis, entre Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine, et des enquêtes menant à des conclusions aussi savoureuses que le sabotage dudit pont par les méchants "communisses" ! Ils n'avaient pas, non plus, d'autres ambitions politiques. Mais cela, c'est hors contexte.

En réalité, je considère que je commençais à vivre, avec M. Mongrain, les misères du journaliste issu d'une famille politiquement engagée dans le sillon du premier ministre d'alors, M. Maurice Duplessis. Il fallait comprendre que les partisans libéraux aient été pour le moins méfiants en voyant arriver comme reporter le fils d'un organisateur de Duplessis dans la paroisse Sainte-Marguerite, Charles-Edouard, et neveu d'un ancien secrétaire particulier du premier ministre, Albert, lui-même ex-journaliste au *Nouvelliste*. Fort heureusement, l'application des règles strictes établies par le journal quant à la longueur des comptes rendus des réunions politiques, l'application du principe "journaliste d'abord" et la détermination de faire preuve d'une objectivité sans faille ont fini, semble-t-il, par convaincre les plus réticents de l'impartialité de l'intervenant.

Nouvel élan

Vers la fin des années quarante et au cours des années cinquante, la salle de rédaction s'était enrichie de nouveaux éléments qui ont apporté une riche contribution à la création de nouvelles rubriques de nature à accroître l'intérêt des lecteurs pour le journal. Pensons à Yvon Thériault, Jean-Jacques Saintonge (Jacques Huray), Jean-Paul Quinty (le grand dieu des routes), Benoit Massicotte, Claude Héroux, Patrick Thériault, Jean-Paul Delagrave, Paul-Emile Guy, Claude Tessier... sans oublier Marcel Panneton, qui veillait sur la qualité de la langue écrite.

Une tentative de diriger cette salle de nouvelles s'est soldée par un échec; je n'avais pas la vocation de chef des nouvelles. Cela ne devait pas pour autant enrayer la progression de la rédaction. L'ère du renouveau qu'on souhaitait coïncidait avec l'emménagement du journal rue Saint-Georges, à la suite de la prise en main du quotidien par M. Honoré Dansereau et son fils Pierre. Des journalistes venant de l'extérieur de Trois-Rivières ont personnifié le sang nouveau. Guy Fournier (oui, oui, lui!), nommé chef des nouvelles, a recruté d'excellents candidats comme Antoine Desroches, Benoît Roy, Guy Bourdon, Gérald Godin, notre cher poète, Pierre L. Desaulniers, Denis Masse, Jean-Claude Baumier, Louis Caron, Jean Guilbert, Thierry Menesson, Gilles Normand, Jacques Dallaire et Maurice Roy, l'organiste qui s'est fait écraser les doigts dans la porte de la bibliothèque de la salle de rédaction dans un moment d'excitation. Ajoutons Albert Bolduc, qui succéda à Marcel Panneton à la relecture des textes et la correction des épreuves.

Ce fut vraiment un temps nouveau. Chacun avait sa tâche bien définie,

mieux définie peut-être, mais cela ne lui évitait pas d'être requis, au besoin, pour une corvée nécessitée par un événement exceptionnel. C'est ce qui survint, par exemple, en 1955, lors de "l'éboulis de Nicolet", comme on a appelé le gigantesque glissement de terrain qui entraîna la cathédrale et l'évêché de cette ville dans la rivière du même nom. Presque tout le monde y fut dépêché.

Politique provinciale

À l'automne 1958, dans un geste que j'aime considérer comme une marque de confiance, je suis désigné par le directeur de la rédaction, Fernand Gagnon, pour couvrir la session du Parlement de Québec en remplacement de Jean-Jacques Saintonge, rappelé au pupitre.

Après plus d'une douzaine d'années consacrées à des reportages de toutes sortes qui permettent néanmoins d'accroître les connaissances générales, le moment est venu de démontrer l'aptitude à travailler dans la plus grande autonomie. La session de 1958 débuta le mercredi 19 novembre. D'aucuns se souviendront que M. Duplessis avait une dévotion particulière pour saint Joseph et comprendront ainsi pourquoi il choisissait le mercredi pour des événements importants: c'était le jour de la semaine dédié à saint Joseph. Le fameux député de Trois-Rivières était sans doute loin de soupçonner, à ce moment, que ce serait sa dernière session. Il devait en effet décéder moins d'un an plus tard, à Schefferville.

Quand on arrive dans un milieu de travail comme celui de la Tribune de la presse du Parlement de Québec, où un grand nombre de journalistes d'agences de presse et de différents médias se coudoient, on est plutôt inquiet et désespéré. Il suffit cependant de ressentir la sympathie de doyens comme M. Henri Dutil, du *Soleil*, M. Maurice Bernier, de *Montréal-Matin*, Pierre Laporte, du *Devoir* et Vincent Prince, de *La Presse*, pour comprendre qu'on n'a qu'à s'efforcer de bien faire et le reste vient par surcroît. D'autant plus que je bénéficiais de l'amitié que ces nouveaux collègues conservaient pour M. Hervé Biron et Jacques Saintonge qui étaient passés avant moi.

Le Journal des débats, où j'ai eu le plaisir de passer les dernières années de ma vie professionnelle n'existait pas à l'époque. Les journalistes préparaient donc eux-mêmes leur propre compte rendu d'une séance. Chacun, à tour de rôle, passait vingt minutes en Chambre et tapait un résumé des débats de cette période qui était photocopié et remis à tous les participants. Celui qui se croyait dispensé de participer ne pouvait pas compter sur une copie des notes des autres. Ce processus était communément appelé "le pool". Il se mettait en marche aussitôt après la période de questions venant au début d'une séance. Car tous tenaient à assister, du haut d'une tribune surplombant l'enceinte de l'Assemblée, au déroulement de ce moment privilégié de la procédure parlementaire alors que le premier ministre et ses ministres doivent répondre aux questions des députés de l'Opposition.

Cette session de l'Assemblée législative (maintenant l'Assemblée nationale) fut la première inaugurée par le lieutenant-gouverneur Onésime Gagnon, un ex-ministre des Finances dans le Cabinet Duplessis désigné à ces hautes fonctions peu de temps auparavant. Elle se termina au printemps suivant ... assez tard pour me priver du plaisir d'assister à la naissance de ma fille. L'absence prolongée du domicile était justement l'un des inconvénients d'une tâche comme celle-là.

Je me permets de relater un incident amusant, mettant en présence deux



Complexe actuel du Nouvelliste et de T.R. Offset.





“Mon Nouvelliste”

députés de la Mauricie, au cours d'un débat en Chambre sur l'éducation. Répondant à une intervention de M. René Hamel, le premier ministre Duplessis fustigeait le député de Saint-Maurice et lui reprochait de n'avoir aucune reconnaissance envers un gouvernement qui avait mis en oeuvre une mesure d'aide financière aux étudiants dont il aurait bénéficié. Pendant que M. Duplessis parlait, on aperçut tout à coup M. Hamel faire un signe à l'endroit d'un page se tenant près du fauteuil du président et lui demander de venir à lui. Quand le jeune homme fut près de la banquette du député, ce dernier tira une pièce de 25¢ de sa poche et la fit porter au premier ministre, dans l'hilarité générale! Le page se contenta de déposer la pièce de monnaie sur la banquette de M. Duplessis.

Une pause

Être responsable de rendre compte de l'activité politique provinciale signifiait qu'il ne fallait rien laisser passer des engagements publics du premier ministre dans sa ville. La visite annuelle de M. Duplessis au parc Pie XII, sa visite annuelle à l'exposition régionale, la présentation des voeux de ses électeurs à son domicile de la rue Bonaventure, chaque Jour de l'An, ses visites à la Coopérative d'habitation Sainte-Marguerite, dont il a grandement aidé le développement, tout demandait qu'on soit sur ses talons. Et ça ne lui déplaisait visiblement pas.

Le décès de ce grand homme politique, à la fête du Travail de 1959, a été l'occasion de démontrer que s'il avait des adversaires, il n'avait pas d'ennemis. Rarement la ville de Trois-Rivières a-t-elle accueilli autant de visiteurs qu'à l'occasion de ses funérailles, le 10 septembre 1959.

Et la vie a continué. Un nouveau premier ministre, l'honorable Paul Sauvé, a pris la direction du gouvernement. Retour à Québec pour l'assermentation d'un nouveau Conseil des ministres auquel M. Maurice Bellemare accède. Les moments tragiques se succèdent. M. Sauvé meurt subitement. Il est remplacé par l'honorable Antonio Barrette... Et je disparais du secteur de la politique pour assumer la responsabilité du service des correspondants. Déplaisir, mais...

1960. Des élections générales ont lieu au Québec. L'équipe du tonnerre de l'honorable Jean Lesage prend le pouvoir. C'est le début de ce que l'on a appelé la "Révolution tranquille". M. Lesage convoque une conférence interprovinciale à Québec. Je suis requis de m'y rendre et de reprendre ensuite du service à la session parlementaire. J'accepte. Une nouvelle étape, peut-être la plus enrichissante, s'ouvrait pour moi.

Du travail à profusion

La somme de travail qu'il a fallu abattre, la copie à faire pour rendre compte du renouveau politique, fut immense. Ce furent les débats sur la nationalisation de l'électricité, qui donna lieu à de nouvelles élections générales, en 1962, sur la création du ministère de l'Éducation, la création du ministère des Affaires culturelles, l'établissement du Régime de rentes, de la Société générale de financement, de la Caisse de dépôt... Bref, tout revêtait un très vif intérêt. On se retrouvait soudainement dans une société qui évoluait à un rythme que nul n'aurait pu prévoir. Et tout cela imposait, pour en rendre compte, un travail qui se déroulait de neuf heures jusqu'à 23 heures chaque jour que l'Assemblée siégeait ou qu'un événement exigeait la présence de journalistes.

À 23 heures, je faisais le point avec Benoît Roy, chef de pupitre, sur la copie

expédiée. Je profitais de cette conversation téléphonique pour prendre des nouvelles de ce qui se passait à Trois-Rivières.

Contrairement à M. Duplessis, que le projet ne semblait pas emballer, M. Lesage fit de la construction du pont sur le Saint-Laurent l'une de ses priorités. Sachant bien que *Le Nouvelliste* faisait campagne pour la construction du pont, il voulut établir un lien étroit avec le correspondant parlementaire du quotidien trifluvien afin qu'il ne ratât aucune conférence de presse sur le sujet. Ainsi, il m'arriva à quelques reprises de recevoir un appel téléphonique à mon domicile de Trois-Rivières, tôt le lundi matin, de la part de M. Henri Dutil, secrétaire de la Tribune de la presse, chargé par le premier ministre de savoir à quelle heure je serais de retour à Québec, afin que je puisse être présent à un point de presse sur le progrès des démarches et pour parler préliminaires à la réalisation du projet. J'accourais en toute hâte vers le parlement. Dès mon arrivée, M. Dutil en informait le bureau du premier ministre et les journalistes étaient convoqués par le chef du gouvernement.

Évidemment, certains confrères faisaient des gorges chaudes sur ce traitement pour le moins privilégié. Je ne m'en réjouissais pas moins. Je savais bien cependant qu'un membre de la Corporation du pont, ami intime de M. Lesage, contribuait sensiblement au maintien de ce lien étroit. Ce membre avait pour nom Me François Nobert, qui s'est dévoué jusqu'à la fin de sa vie à la concrétisation du projet. Il y avait aussi le fait que le premier ministre du temps avait des racines mauriciennes. Ses ancêtres étaient de Louiseville. Et il relata, avec une pointe d'humour, lors de l'inauguration des travaux du pont, le 16 mai 1964: "Mon grand-père racontait à mon père que lorsqu'il voulait, avec ses camarades, aller voir les filles de Baie-du-Febvre, il lui fallait attendre que le lac Saint-Pierre soit gelé! C'est bien dur, pour un coeur brûlant, de dépendre de la glace; et je ne connais pas de pire "chômage saisonnier" que celui du coeur!"

Période exaltante

Ces années à la Tribune de la presse du Parlement de Québec comptent certes parmi les plus mémorables de ma carrière au *Nouvelliste*. Les événements qui se sont produits, les faits qui ont marqué ce lustre méritent souvent une place importante au chapitre des réminiscences. Par exemple, la démission de M. Georges-Emile Lapalme comme ministre des Affaires culturelles, en 1964. M. Lapalme s'est présenté en personne à une salle de journalistes pour annoncer la nouvelle. C'était à une heure assez avancée de la soirée, de sorte que nous n'étions plus que deux sur les lieux. L'autre était Roger Bruneau, de *L'Action catholique*. En apercevant le ministre, absolument seul, nous avons évidemment sursauté. Ce n'était pas coutume que les choses se déroulassent ainsi. Nous sommes passés de la surprise au bouleversement quand il a révélé qu'il venait annoncer sa démission comme ministre des Affaires culturelles. Il nous fit ensuite promettre de transmettre la nouvelle à nos confrères, ce que nous fîmes avec empressement dès que M. Lapalme eut fait demi-tour et que sa silhouette se fut estompée dans la pénombre du vaste corridor entre les salles de l'Assemblée et de l'ancien Conseil législatif.

Les amateurs de chasse et de pêche parvenus à un certain âge se souviendront qu'au début des années soixante, une vaste campagne avait été entreprise pour que le gouvernement rende à la population les nombreux territoires privés de chasse et pêche qu'on retrouve alors en Mauricie et dans le comté de Portneuf. Comme le projet devient de plus en plus d'actualité, de nombreux journalistes, surtout ceux tenant des chroniques de chasse et pêche, s'affairent à

tenter de découvrir les territoires qui seront libérés. C'est *Le Nouvelliste* qui a la primeur: "46 territoires de chasse et pêche ouverts au grand public", au grand dam du chroniqueur de *The Gazette* qui ne blâme pas Plouffe d'avoir eu la nouvelle mais se demande pourquoi il l'a eue avant tous les autres. Question surprenante de la part d'un journaliste. Un "scoop" est un "scoop".

Il y eut beaucoup de travail, mais il y eut aussi, découlant de la tâche, certaines satisfactions pour l'ego. Exemples: la présidence de la Tribune de la presse du Parlement de Québec, ce qui entraîna une réception offerte par l'honorable René Hamel; l'accueil à Québec des membres de la Tribune de la presse de l'Ontario accompagnés du premier ministre d'alors, M. John Robarts; visite officielle des correspondants parlementaires du Québec à la Tribune de la presse de l'Ontario, accompagnés du premier ministre Jean Lesage et du chef de l'Opposition Daniel Johnson, père; une réception à bord du yacht royal Britannia, à l'occasion de la visite de la reine à Québec, visite par ailleurs fort mouvementée à certains moments et marquée de rudes bousculades entre la police et des manifestants, devant le Château Frontenac, le soir du dîner d'État offert à l'illustre invitée.

Et l'éditorial

À l'été 1965, au retour de vacances dans le Maine avec ma famille, je continuai ma route jusqu'au parlement de Québec afin de récupérer les objets personnels laissés dans mon pupitre et de faire mes adieux aux anciens collègues de travail, non sans éprouver un certain pincement au coeur. Je ne fréquenterais plus ce lieu particulièrement attachant. En raison du départ de Fernand Gagnon comme rédacteur en chef et éditorialiste, mes supérieurs m'avaient confié la tâche de rédiger les éditoriaux, sous ma signature. C'était une innovation au *Nouvelliste*.

L'éditorial a toujours été considéré comme un article de fond émanant de la direction du journal. J'ose croire que ma pensée rejoignait généralement celle de la direction, puisque je n'eus à peu près jamais de directive des autorités visant à orienter le sens de mes commentaires sur les différentes situations se présentant. Une seule fois les autorités sont intervenues pour me demander de jeter un blâme sur les pompiers qui avaient combattu l'incendie du Château De Blois. J'ai exposé clairement les raisons pour lesquelles je me permettais de différer d'opinion avec elles et elles n'ont pas insisté.

Bien sûr, les opinions exprimées en éditorial n'ont pas toujours l'heur de plaire à tout le monde. S'il s'agit d'un avis sur un conflit de travail chez les débardeurs, par exemple, on l'apprend par un appel téléphonique "menaçant" au cours de la nuit et par la présence pour le moins insolite de "pisteurs" au cours des déplacements. S'il s'agit d'un jugement sur un fait relevant de l'administration municipale, c'est le successeur des Mongrain, Paradis et Leblanc qui témoignera de son mécontentement devant un auditoire choisi, dans un grand hôtel de la ville. Ou alors, c'est l'indifférence la plus totale. Et c'est peut-être ce qui est arrivé le plus souvent !

Vint la fin

Les mois ont passé. Au fil du temps, j'avais été témoin du départ de nombreux collègues qui avaient choisi d'aller exercer leur métier de journaliste dans une autre entreprise de presse. J'avais bien eu quelques sollicitations aussi de la part de *La Presse*, du *Soleil*, du *Nouveau Journal* et même du *Journal des*

débats, dont j'ai refile la proposition à M. Hervé Biron, parce que je ne me résignais pas à partir.

Le revenu et l'absence d'un régime de retraite (à l'époque) au *Nouvelliste* furent les facteurs déterminants qui me firent accepter une proposition de M. Maurice Bellemare d'intégrer la fonction publique québécoise, à l'automne 1966. D'autant plus qu'après avoir vu partir tant de collègues, je me mis à craindre de devenir, parmi les nouveaux arrivants, rien de plus qu'une vieille relique du temps passé. Et mon orgueil en prenait un coup!

J'ai quitté et je l'ai regretté... un peu, moins et plus du tout. Tant il est vrai que le temps est un grand maître qui règle bien des choses. Je ne puis oublier, cependant, que *Le Nouvelliste* a marqué ma vie plus encore que par la formation professionnelle que j'y ai reçue. Car c'est là que j'ai rencontré mon épouse, Louise Rivard, la gentille petite blonde de la rédaction féminine qui, avec France Boucher, tenait la chronique "De ma fenêtre". Il fallait sans doute une femme comme elle, qui connaissait le métier et ses exigences pour accepter les absences prolongées de l'époux nécessitées par le travail à accomplir et élever presque seule quatre enfants qui font aujourd'hui notre fierté. Je ne puis oublier non plus que *Le Nouvelliste* a accepté notre fils Robert comme stagiaire, alors qu'il poursuivait ses études en journalisme à l'Université Laval, après y avoir obtenu son baccalauréat en relations du travail.

Le père, la mère et le fils sont donc passés par le quotidien trifluvien. Mon oncle Albert y était passé dans les années trente et mon frère Léo, comme assistant pressier, alors que j'étais correcteur d'épreuves. Il est donc permis de dire que Les Plouffe ont bien mérité du *Nouvelliste* et lui en rendent témoignage en ce 75^e anniversaire de fondation !

Paul-Émile nous a quittés

Lorsque Louise, son épouse, m'a appris son décès au matin du 31 mars dernier, j'ai eu le sentiment qu'un pan de ma vie venait de s'effondrer. Même si je le savais très malade, cette mort m'a fait l'effet d'un coup de massue. Difficile à croire, à accepter. Nous avons cheminé ensemble durant plus de 45 ans, la plupart du temps côte à côte.

Paul-Émile a été pour moi un grand ami, un vrai frère. J'ai toujours admiré chez lui sa droiture, son honnêteté, sa franchise, son dévouement, son leadership, son professionnalisme.

Lorsque l'Association des Retraité(e)s et des Aîné(e)s du Nouvelliste nous a fait part de son projet de publier un ouvrage portant sur les 75 années de vie du journal, elle a sollicité la collaboration et l'expertise de quelques aîné(e)s devenus fidèles depuis bientôt 30 ans, Yvon Thériault, Paul-Émile Plouffe, son épouse Louise Rivard et moi-même. Nous nous sommes attelés avec enthousiasme à cette tâche de révision et de correction des textes qui nous étaient acheminés. Paul-Émile a été l'un des premiers à remettre son récit au début de l'automne de 1994. C'était son habitude de prêcher par l'exemple, d'être notre rassembleur, de nous entraîner à sa suite. Son départ a creusé parmi nous un grand vide, presque impossible à combler. Nous le regrettons tous!

Jean-Jacques Saintonge

Du dictionnaire Simon aux histoires ancestrales

par Jean-Jacques Saintonge



Il a fallu 275 ans d'histoire à Trois-Rivières pour connaître enfin, au début du XXe siècle, l'explosion industrielle qui allait en faire une vraie ville. De 1634 à 1909, une seule paroisse, celle de l'Immaculée-Conception, a suffi pour desservir les Trifluviens. Puis, dans l'espace d'une quinzaine d'années, surgissent cinq industries qui feront passer le nombre de paroisses d'une à sept en moins de deux décennies. La Wabasso s'implante la première en 1907, suivie de la Canada Iron en 1909 et des trois grandes usines qui feront de Trois-Rivières la capitale mondiale du papier: la Wayagamack en 1911, la Canadian International Paper en 1919 et la St Lawrence en 1922. Presque en même temps, on voit se dresser les clochers de Saint-Philippe en 1909, Notre-Dame-des-Sept-Allégresses en 1911, Sainte-Cécile en 1912, Sainte-Marguerite en 1925, Saint-Sacrement en 1926 et Saint-François-d'Assise en 1927.



Portrait-robot de l'ancêtre Pierre Lepelé dit Lahaie. Pierre fut baptisé le 2 juillet 1627 à Brouage, patrie de Champlain. 9Dessin Weathers, extrait de "Our French-Canadian Ancestors", volume 6, p.153).

Cette explosion industrielle va, au cours de la deuxième décennie du siècle, favoriser l'établissement de mes grands-parents sur les terres sablonneuses du nord de la ville. Pour Omer Lahaie, mon grand-père maternel, c'était en quelque sorte un retour aux sources. Ce menuisier-charpentier a quitté Saint-Maurice en mai 1913 pour aller loger sa nombreuse famille dans une spacieuse résidence du boulevard Saint-Louis. Chaque jour, il dévalait le coteau, s'arrêtait sur la terre qu'avait exploitée Pierre Lepelé dit Lahaie, son ancêtre venu de Brouage vers 1650. Puis, il se mettait à construire. Lui et d'autres, durant des années, ont fait surgir des rangées de maisons pour border les rues nouvelles ouvertes dans le haut de la paroisse Notre-Dame.

Vers la fin de sa vie, Pierre Lepelé suivra son fils Claude à Batiscan. C'est là qu'il est décédé et qu'il dort son dernier sommeil depuis 1697. Plus tard, Jacques Payan dit Saintonge, fils cadet de l'ancêtre du même nom, quittera Québec, remontera le fleuve jusqu'à Saint-Pierre-les-Becquets et s'y établira. Exactement un demi-siècle après le décès de Pierre Lepelé, il abordera lui-même à Batiscan pour y épouser Françoise Rivard dite Lacoursière.

C'est aussi vers 1913 que mon grand-père Gédéon Saintonge décide de tenter l'aventure trifluviennne. Cet arrière-arrière-petit-fils de Jacques, le pionnier de Saint-Pierre-les-Becquets, quitte la paroisse nicolétaine de Précieux-Sang, avec toute sa famille, et s'installe dans le nouveau quartier, à peu de distance de la Wabasso, qui offre de l'emploi aux enfants Lahaie et Saintonge. Ceux-ci créeront entre eux de solides liens d'amitié et participeront au peuplement de la future paroisse Saint-François-d'Assise. Joseph, fils aîné de Gédéon, sera de la première équipe de marguilliers en 1927; Édouard, mon père, sera de celle de 1933.

Le Nouvelliste et ma famille

Les nouvelles industries déclencheront une autre explosion, celle de la population. De 1901 à 1931, Trois-Rivières passe de moins de 10 000 âmes à plus de 35 000. Ce qui incite Joseph-Herman Fortier à y fonder un journal quotidien, en 1920. Mon père accueille avec joie l'arrivée du *Nouvelliste*. Il en demeurera un lecteur d'une fidélité sans faille jusqu'à son décès survenu en 1969. Après ses longues et épuisantes journées de travail, cette lecture lui procurait le calme et le repos dont il avait tant besoin. Une fois à sa retraite, il y consacra des journées entières, heureux de s'appuyer sur cette fenêtre ouverte sur le monde, sans avoir à franchir le seuil de sa porte. Car, plus casanier que lui, ça ne se pouvait presque pas.

En 1934, il décidait de quitter la ville pour la campagne et de redevenir le cultivateur qu'il était durant sa jeunesse. Nous sommes allés vivre onze ans à

Saint-Célestin, dans le comté de Nicolet. Une maison datant du siècle dernier nous y attendait dans le prolongement du rang du Pays Brûlé, à mi-chemin entre le village et la gare. *Le Nouvelliste* nous y a suivis. Ma mère décida alors que je serais le messenger attitré de la famille. Chaque jour de la semaine, j'allais quérir le journal au bureau de poste.

À cette époque, le vendeur d'abonnements continuait de nous visiter chaque année, chargé de sa panoplie de primes. En 1937, bien en évidence parmi ses bagages, un gros dictionnaire: le Simon. Nous n'en avons jamais vu d'aussi complet. J'étais émerveillé. J'en ai hérité sur-le-champ. Ce dictionnaire ne m'a plus jamais quitté. Je l'ai utilisé tout au long de mes études classiques. Les autres élèves arboraient, eux, leur Petit Larousse. Je m'en foutais! J'ai rangé mon Simon depuis belle lurette. Sa reliure rouge ne tient plus, mais je le conserve comme le plus précieux souvenir de ma vie d'étudiant.

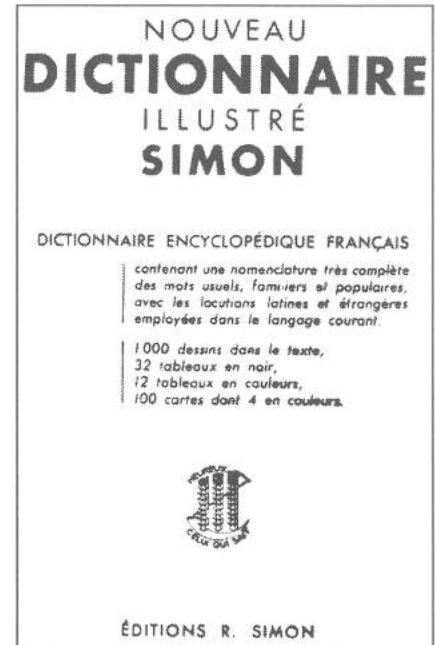
En 1945, un ouragan démolit nos deux granges. Découragé, mon père se résigna à vendre notre propriété et à reprendre le chemin de la ville. Trente ans plus tard, cette terre sera expropriée pour y laisser passer l'auroroute 55, la Transquébécoise, dont le tronçon inachevé se termine exactement là où nous demeurions. Notre déménagement au Cap-de-la-Madeleine a eu un effet bénéfique pour moi : il m'a permis de terminer sans problème mes études au Séminaire Saint-Joseph. En 1947, à l'issue de la retraite des finissants, j'ai arboré mon choix de carrière, le ruban vert des sciences comptables. Durant les vacances qui ont suivi, il me fallut gagner des sous. Je me suis fait débardeur, puis piqueur de "pitounes". J'ai amassé des sous, mais il était trop tard pour m'inscrire à l'Académie commerciale de Québec, où je devais aller. Cet automne-là, je suivis les cours de comptabilité qui se donnaient à l'Académie De-La-Salle. À la fin de l'année, mon idée était faite. Cette profession-là ne m'intéressait plus.

Je songeai alors au cinéma. Je rencontrai M. J.-A. DeSève, de Renaissance-Films, qui était de passage à Trois-Rivières. Il m'invita à aller le voir à Montréal. J'y suis allé. Je lui ai fait part que j'avais aussi de l'intérêt pour le théâtre. Il me conseilla d'aller voir les Compagnons de Notre-Dame. Ceux-ci m'accueillirent en février 1948. Dès lors, je suivrai assidûment toutes leurs activités, et cela durant dix-huit ans, jusqu'à mon départ définitif de Trois-Rivières, en avril 1966. Mon dernier travail chez les Compagnons a été celui de rédacteur en chef de leur revue.

Par la porte des Compagnons

Si je mentionne ces choses, c'est que je suis entré au *Nouvelliste* par la porte des Compagnons de Notre-Dame. À cette époque, quelques employés du journal, friands de théâtre, fréquentaient régulièrement la salle Notre-Dame. Entre autres Richard Lefebvre, Yvon Thériault et Marcel Panneton. Aussi Jean Pellerin, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste, ci-devant journaliste au *Nouvelliste*. Quelques artisans de la radio locale se tenaient également dans les parages : les Claude Séguin, André Cartier, Léo Benoît, Guy Ferron, Charles Couture, André Payette, Louis et Jacques Dufresne, Jacques Bilodeau, Ernest Lamy et quelques autres.

Marcel Panneton était le publiciste de la troupe. Je lui ai fait part de mon désir de devenir journaliste et je lui ai proposé, en guise d'entrée en matière, une chronique hebdomadaire sur la vie artistique à Trois-Rivières et aux environs. À mon avis, *Le Nouvelliste* pouvait faire davantage pour encourager les artistes locaux. L'idée plut à Marcel. Il me proposa sur-le-champ le pseudonyme de



tâche m'accaparait du mardi au vendredi, du matin jusqu'au soir. Les autres jours, je continuais de recevoir des assignations à Trois-Rivières. Il m'est même arrivé d'assister à des séances du conseil de ville le lundi soir, d'en rédiger immédiatement le compte rendu, de voyager en train la nuit à destination de Québec, de dormir trois ou quatre heures à l'hôtel et de me présenter le matin au parlement afin de noter ce qui pourrait intéresser les lecteurs du *Nouvelliste*. Évidemment, M. Duplessis était toujours là, qui présidait ces séances. Ses admirateurs - oui, il en avait - buvaient ses paroles et riaient de ses calembours. C'était le bon temps! Je serai correspondant parlementaire jusqu'en 1958.

Durant mes séjours à Trois-Rivières, je reprenais mes activités normales de reporter. En 1951, journalistes, photographes et correcteurs d'épreuves s'étaient groupés en syndicat dans l'espoir d'améliorer leurs traitements et leurs conditions de travail. Quatre ans plus tard, j'héritai de la présidence à la suite de la démission d'Yvon Thériault. Jusqu'ici, peu de progrès avaient été enregistrés. Mes prédécesseurs s'étaient toujours butés à l'entêtement du patron à traiter ses employés "au mérite". Les conventions n'étaient collectives que de nom, non dans les faits. À mon souvenir, je n'ai pas eu plus de succès que mes prédécesseurs. La présidence me donnait droit ipso facto d'assister aux réunions du conseil d'administration de l'Union canadienne des journalistes de langue française. En octobre 1955, Trois-Rivières eut l'honneur de recevoir les congressistes de l'Association internationale des journalistes de langue française. Le congrès s'était déroulé principalement à Montréal, mais on avait pris soin d'inscrire les villes de Trois-Rivières et de Québec sur l'itinéraire des visiteurs. Au printemps de 1957, j'ai eu à affronter, à titre de président du syndicat, une situation assez délicate. Les typographes et les linotypistes du *Nouvelliste* se sont mis en grève. Leur porte-parole de l'International Typographical Union me convoqua, me priant de tenter de convaincre mes confrères et consœurs de ne pas franchir leur ligne de piquetage, afin d'appuyer leurs revendications. Je ne pouvais me rendre à cette demande sans consulter notre syndicat, la Fédération des métiers de l'imprimerie du Canada. Celle-ci nous a suggéré de rester à l'écart de ce conflit. Ce que nous avons fait.

De l'art vocal aux autres arts

Si je suis entré au *Nouvelliste* par la porte des Compagnons de Notre-Dame, ce n'est pas l'art dramatique qui m'a le plus marqué. L'amour du théâtre, à la longue, s'est estompé. Ma passion pour la musique, pour l'art vocal en particulier, jamais! Mes parents n'étaient pas musiciens, mais ils chantaient. Mon père fredonnait des airs joyeux empruntés à la lyre canadienne; ma mère murmurait de douces mélodies inspirées du recueil des cantiques. C'est l'art vocal qui m'a conduit aux autres arts, à toute expression du beau. Il m'est arrivé, occasionnellement, d'aller à des vernissages d'expositions de peinture et d'en faire une certaine appréciation. Le critique n'est pas nécessairement compétent en tout, mais il n'en doit rien laisser paraître.

J'ai vécu ma première expérience de chant choral à l'âge de sept ans. C'était à l'école primaire, à l'occasion d'une "séance" de fin d'année. Six ans plus tard, je commençais mes études classiques au Séminaire montfortain de Papineauville. L'institution avait une chorale. Le directeur m'auditionna et m'expédia illico chez les soprani. C'est là que ma voix d'enfant a mué et pris une tessiture plus grave. Je devins ténor. Dans les "vieux pays", la guerre faisait rage. Nous devions nous entraîner, nous aussi, au métier de soldat. Une fois par semaine, un officier venait diriger l'entraînement de notre corps de cadets. En

1944, j'ai été promu au grade de sergent-major, non pas à cause de mes qualités militaires, mais parce que ma voix pouvait le mieux tonitruer les ordres de mouvement de la troupe.

En février 1948, à peu près en même temps que j'entrais chez les Compagnons, je me suis aussi faufilé parmi les Petits Chanteurs de Notre-Dame. Cet ensemble avait été fondé par notre confrère Jean-Paul Quinty au lendemain d'un concert donné par les Petits Chanteurs à la Croix de Bois de Paris, dirigés par l'abbé Fernand Maillet. Comme le recrutement avait été plutôt lent, les premières vraies répétitions n'eurent lieu que l'année suivante. À peine avait-on donné un premier concert, sous la direction de Jacques Dugré, que les Oblats retirèrent leur patronage. Déçus, nos rossignols décidèrent sans tarder de se faire les porte-parole de toute la Mauricie. Rien de moins! N'ayant plus aucune entrave à leurs activités, les Petits Chanteurs multiplieront bientôt leurs apparitions publiques avec des tournées de plus en plus longues. Faute de pouvoir les suivre, j'ai dû à regret les quitter. Je leur reviendrai beaucoup plus tard, lorsqu'ils seront appelés à remplacer la chorale de la cathédrale qu'on venait de démembrer. L'abbé Claude Thompson avait, en 1955, pris la relève de Jean-Paul Quinty. Le nouveau directeur portera la manécanterie vers des sommets tels qu'elle est considérée aujourd'hui comme l'un des meilleurs ensembles du genre au Canada.

À mes premières années au *Nouvelliste*, j'ai écrit pour CHLN des émissions d'initiation à la musique classique, afin d'aider les clubs musicaux naissants à recruter des membres. Dès 1949, l'Orphéon et la chorale de la cathédrale m'ont ouvert leurs rangs. Ces deux choeurs, formés en partie des mêmes chanteurs, étaient alors dirigés par le regretté Léo Carle. C'était un artiste sensible, incapable de retenir ses larmes lorsqu'il réussissait à faire partager par les choristes toute l'émotion qui l'étreignait. C'est aussi en 1949 que le ténor Edouard Woolley a fait son entrée à Trois-Rivières. Il y ouvrit un studio d'art vocal pour former les chanteurs dont il avait besoin pour l'Opéra national du Québec qu'il venait de fonder. Je m'inscrivis à ses cours. Je serai des représentations de "Faust", "Carmen", "Roméo et Juliette" et du "Barbier de Séville". La troupe évoluait à Québec, Montréal et Trois-Rivières avec les mêmes solistes, mais avec des choeurs et des rôles de soutien différents. J'ai été, à Trois-Rivières, le Fiorello du "Barbier de Séville". Louis Quilico fut celui de Montréal. Ma carrière de chanteur d'opéra s'est terminée là. Mon étoile s'est éteinte et celle de Quilico s'est allumée. Elle brille toujours.

J'ai abandonné l'Opéra national du Québec quand je me suis rendu compte que la qualité de l'interprétation commençait à se détériorer. M. Woolley avait entrepris une tâche trop lourde pour un seul homme en se déployant dans trois villes à la fois. Il éprouvera bientôt des difficultés financières qu'il sera incapable de surmonter. Est alors survenu Jean-Pierre Comeau, gagnant du concours des futures étoiles en 1949. Lui aussi s'est ouvert un studio d'art vocal. Je m'inscrivis dans sa classe de chant et y demeurai six ans. Jean-Pierre a été pour moi un ami loyal et sincère. Il a apporté une contribution importante à la vie musicale trifluvienne jusqu'à ce qu'il nous quitte pour aller s'établir à Montréal, en 1957. L'ensemble Pro Musica, qu'il a fondé avec ses élèves, a donné plusieurs concerts dans la région. Il nous a offert, entre autres, l'oratorio "The Crucifixion" de John Stainer, ainsi que le mémorable concert conjoint avec les Midinettes de Shawinigan lors du passage à Trois-Rivières des congressistes venus participer au 10e congrès international des Jeunesses musicales.



Edouard Woolley, fondateur et directeur général de l'Opéra National du Québec (1951).

Les Jeunesses musicales du Canada



Ce congrès a été en quelque sorte l'aboutissement de six années de travail intense d'implantation des Jeunesses musicales au Canada. Mme Rousseau s'est donnée corps et âme à cette oeuvre titanesque, toujours florissante après 45 années de vie en terre canadienne. Non seulement Mme Rousseau s'est-elle inscrite au nombre des quatre fondateurs et fondatrices du mouvement, c'est aussi elle qui a été l'hôtesse du premier congrès tenu à la Villa Sainte-Marguerite, donc chez elle, du 13 au 20 août 1950. Je n'ai pas manqué une seule journée de ces assises. J'aurai l'honneur d'être délégué à d'autres congrès nationaux, aussi la joie d'aller mettre en pratique, en compagnie de quelques maîtres en stage au camp musical du mont Orford, en 1952 et 1953, les leçons de bel canto que je continuais de recevoir ces années-là. C'est aussi en 1953 que Mme Rousseau deviendra présidente des Jeunesses musicales du Canada, honneur bien mérité. L'année précédente, au congrès mondial de Genève, elle avait accédé à la vice-présidence de la Fédération internationale.

Les Compagnons aux festivals

L'année 1951 a été faste pour les Compagnons de Notre-Dame. Le 24 février, ils ont remporté les grands honneurs du Festival d'art dramatique de l'Est du Québec avec "Ma petite ville", pièce de Thornton Wilder, traduction française de notre camarade Yvon Thériault. Le 14 mai, ils se transportaient à London, en Ontario, avec le même spectacle. À cette grande finale canadienne, ils se sont vu attribuer la Plaque du Festival, emblème de la meilleure production française. Seuls les Compagnons de Saint-Laurent, proclamés champions toutes catégories, ont obtenu une meilleure note. J'ai eu l'insigne privilège, grâce à une accréditation du *Nouvelliste*, de suivre les comédiens trifluviens à Québec et à London et d'être témoin de leurs succès. J'en éprouve encore aujourd'hui beaucoup de fierté.

À cette époque, il m'arrivait encore d'accepter des petits rôles dans des spectacles offerts par les Compagnons. La plupart du temps, je me contentais d'assister aux répétitions et de rapporter leurs progrès. J'ai vite mis fin à ma "carrière" de comédien occasionnel en 1952, lorsque je me suis trouvé pris dans l'engrenage d'une série de quatorze représentations, du "Buveur émerveillé" de Nino Frank. Du jamais vu chez les Compagnons. On m'avait déguisé en valet pas trop futé. Au soir d'une de ces représentations, Raymond Dubé, mon patron, me convoqua et me pria d'aller plutôt entendre un discours de Mgr Pelletier. Je lui expliquai mon embarras. Raymond, devenu impatient, me lança: "Fais ton choix: journalisme ou théâtre!" Évidemment, je n'avais pas d'avenir au théâtre. Alors? Mon engagement terminé chez les Compagnons, j'ai désenfilé ma blouse et savonné mon maquillage pour la dernière fois.

Finie la comédie !

D'excellents musiciens

J'ai accompagné l'Orphéon dans toutes ses tournées entre 1950 et 1966. Je n'évoquerai que la plus remarquable, celle de 1953, qui a mené les bardes trifluviens au Carnegie Hall de New York et à la Maison blanche de Washington.

Les survivants de cette époque, ils ne sont malheureusement plus très nombreux, se rappellent l'accueil chaleureux des Franco-Américains à chacun de leurs concerts.

Je me souviens aussi d'avoir assisté, la même année, à toute une perfor-

mance du chœur Thompson dans son interprétation de l'oratorio "Samson" de Handel.

C'est en 1954 que le pianiste Czeslaw Kaczynski et le contralto Mary Maltaise sont venus s'établir à Trois-Rivières. La participation de ces artistes étrangers à la vie musicale trifluvienne a été considérable. À la suite d'Édouard Woolley et de Jean-Pierre Comeau, Mme Maltaise a ouvert à son tour son studio d'art vocal. Elle aussi m'enseignera sa technique. Lors de la réception qui suivra mon mariage, le 29 juin 1957, j'aurai l'agréable surprise de l'entendre interpréter quelques chants, accompagnée par l'Orchestre à cordes de Trois-Rivières, fondé et dirigé par son mari. Au grand regret de tous les Trifluviens, Mary mourra tragiquement à la fin de la même année. Ce décès ne découragea pas M. Kaczynski dans la poursuite de sa carrière. On le verra, en 1964, inaugurer les concerts d'été de la Villa Musica de Saint-Jean-des-Piles et devenir le premier directeur du Conservatoire de Trois-Rivières.



Czeslaw Kaczynski Mary Maltaise (1954).

La fin d'un rêve

À mon retour de la session parlementaire, en 1958, une mauvaise nouvelle m'attendait. J'étais nommé chef de pupitre du soir. Mes séjours à Québec avaient ralenti ma participation à la vie artistique trifluvienne, sans toutefois l'interrompre. Le travail du soir au bureau allait rendre de plus en plus difficiles, sinon impossibles, mes sorties au concert et au théâtre. Ainsi prenaient fin les dix années les plus exaltantes de ma vie. "Musique et spectacles" ne paraissait plus que sporadiquement.

Mon amie Mme Rousseau, peut-être ma lectrice la plus fidèle, s'était rendu compte, avec raison, que je commençais à en échapper des bouts. Dans une lettre datée du 26 mars - la dernière qu'elle m'a adressée - elle déplorait les commentaires pessimistes que j'avais exprimés quelques jours plus tôt au sujet de la disparition récente de plusieurs groupements artistiques qui avaient pourtant été très actifs dans le passé. Selon elle, nous entrions plutôt dans une ère de renouveau. Elle concluait par ce cri du coeur: "Allons, Jacques, c'est toi qui nous as laissés tomber pour la politique provinciale, la vie conjugale et tu as perdu le fil... N'essaie pas de nous faire croire que le public préfère la télévision à l'audition directe et vivante; jamais on ne préférera les fruits en boîte aux fruits frais, ni un ragoût de boulettes en boîte à celui de nos bonnes ménagères. Tu ne changerais pas ta gentille épouse pour une marionnette ... !"

Ouf! Quel style! Quelle femme! Qui diantre peut aller là contre?, comme disait Molière. Pauvre Mme Rousseau, comme j'aurais aimé tout lui expliquer! J'admirais trop cette grande dame pour lui reprocher quoi que ce soit. La salle de spectacle du Centre culturel porte son nom. Elle méritait bien cette marque de reconnaissance de la part de ses concitoyens.

Dernières années

Au plus fort de ma participation à la vie artistique de Trois-Rivières, j'avais été non seulement le publiciste attitré de plusieurs organismes, certains d'entre eux m'avaient même confié des tâches administratives. J'ai été, à l'occasion, membre de conseils de direction, secrétaire, vice-président et même président. Quel honneur! À ce propos, je crois que l'ouverture médiatique qu'offrait *Le Nouvelliste* par mon intermédiaire a joué un rôle important dans ces marques de confiance.

Après 1958, j'ai continué de fréquenter les Compagnons, les Jeunesses musicales, l'Orphéon et la chorale de la cathédrale. J'ai été de moins en moins présent aux concerts et aux spectacles. Ma nomination au poste de chef des nouvelles en 1961 n'a pas arrangé les choses, car ma présence au *Nouvelliste* était requise tous les soirs de la semaine. Le regretté Gérard Godin, sans doute le plus connu des anciens journalistes du *Nouvelliste*, a pris la relève un certain temps et créé une nouvelle rubrique intitulée "De l'image au son". Après son départ, en 1963, je l'ai relayé à mon tour en essayant tant bien que mal d'alimenter la même rubrique. Je l'ai fait jusqu'à mon propre départ en août 1965.

L'expérience acquise de 1961 à 1965 à réviser les textes de mes confrères et consoeurs journalistes m'a été fort utile dans mon autre carrière au Journal des débats. Je suis arrivé là après avoir répondu à l'appel de Benoît Massicotte et de Hervé Biron, deux anciens collègues du *Nouvelliste*. Quelques autres anciens se joindront à nous dans les années subséquentes: Yvon Thériault, Roland Héroux, Paul-Émile Plouffe, France Boucher-Dubord, Marguerite Duval-Périgny.

Des histoires ancestrales

En 1978, j'ai repris contact avec *Le Nouvelliste*. Quatre ans auparavant, j'avais pu réaliser un rêve d'enfance en parvenant à dresser mon arbre généalogique. J'y ajouterai celui de mon épouse. J'ai ainsi découvert que mes enfants descendaient de 425 ancêtres différents. Je me suis mis à la recherche de quelques faits et gestes de chacun. À partir de ces notes et des recherches que je ferai sur d'autres ancêtres, principalement ceux qui ont une descendance dans les régions de la Mauricie et des Bois-Francs, je me suis mis à rédiger de brèves biographies que j'ai offertes en primcur au *Nouvelliste*. C'est ainsi que cent dix histoires de famille ont été publiées de décembre 1978 à janvier 1981. J'ai mis fin à cette corvée, car je ne pouvais plus soutenir cette fréquence hebdomadaire qui exigeait autant d'heures de travail que l'emploi qui me permettait de gagner ma vie.

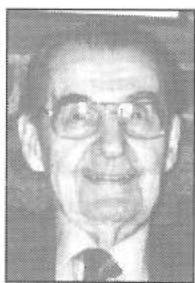
En 1987, j'ai recommencé à publier d'autres notices biographiques dans la collection "Nos Ancêtres", créée en 1981 par le Père Gérard Lebel, rédemptoriste. Je remercie les lecteurs du *Nouvelliste* qui m'ont écrit des centaines de lettres d'encouragement. Après quinze ans, quelques-uns ne m'ont pas encore oublié, me rappelant, pour certains, qu'ils attendent toujours l'histoire de leur ancêtre. Si Dieu veut bien me prêter encore vie, j'en ajouterai quelques autres. Même à deux, nous ne réussirons jamais à épuiser la liste des pionniers du XVIIe siècle.

Les seize années que j'ai passées au *Nouvelliste* ont été les plus intenses de ma vie. Je n'hésite pas à le proclamer. Je ne m'appartenais pas, il est vrai. J'étais devenu un outil aux mains de mon employeur et de la société trifluvienne. Ce qui faisait dire à mes parents: "Nous ne voyons plus notre fils. Quand nous nous couchons le soir, il n'est pas encore arrivé; quand nous nous levons le matin, il est déjà parti!" Ils exagéraient un peu, mais si peu.

Le Nouvelliste a été pour moi une école de formation et de vie. Je n'y ai jamais compté mes heures de travail et je ne l'ai jamais regretté. Au crépuscule de mon passage sur cette terre, le temps n'est plus aux regrets.

Témoignages

Raymond Douville
Marguerite Duval-Périgny
Maurice Héon MD
Louise Rivard-Plouffe
Michèle Roy
Robert Plouffe
Bernard Racine
Claude Tessier
Maurice Bouillé
Benôît Massicotte



Raymond Douville

L'octroi du prix Benjamin-Sulte à titre posthume à l'ancien rédacteur en chef du *Nouvelliste*, Hector Héroux, est plus qu'un symbole.

Cet hommage perpétue la mémoire et l'influence discrète et efficace d'un journaliste de carrière qui, pendant plus d'un demi-siècle, a oeuvré humblement et avec optimisme à penser, réfléchir, observer et écrire, pour tâcher d'apporter à ses concitoyens un mode de vie meilleur. Bref, une oeuvre d'apostolat.

Quand, après plus d'un demi-siècle, je me remémore les années de mon séjour à la rédaction du *Nouvelliste*, je ne puis oublier l'influence discrète mais profonde qu'exerçait Hector Héroux sur ses collègues de travail.

Je l'ai spontanément signalé lors de son décès en 1981. Je rappelai que, lorsque j'entrai au *Nouvelliste* comme reporter en décembre 1928, le personnel de la rédaction n'était pas nombreux. Hector Héroux était rédacteur en chef. Mais pour moi, comme pour tous ceux qui arrivaient sans expérience du métier, il était une inspiration, un pilier de confiance. Il nous observait de façon paternelle.

Personnellement, je n'ai jamais oublié l'appui moral qu'il m'accorda spontanément lors du premier véritable reportage que le chef des nouvelles Albert Plouffe me confia ou, pour mieux dire, m'imposa. Il s'agissait, selon le jargon courant, de «couvrir un meurtre».

Les anciens se souviennent de ce nommé Andrew Day qui, une nuit de décembre, peu avant Noël, avait dans un accès de folie égorgé sa femme et ses sept enfants. C'était une «grosse nouvelle». Évidemment, j'étais nerveux, angoissé. Ce fut pire encore à la vue du carnage. Une femme et des enfants égorgés, du sang partout sur les murs. Le chef Jules Vachon, si froid d'habitude, ne pouvait retenir ses larmes.

Quant à moi, il me fallait décrire ce drame. Comment m'y prendre?... C'est alors que M. Héroux vint à mon secours. Calmement, sans arrière-pensée apparente, à mon arrivée au bureau, il me demanda des nouvelles. Je lui résumai la scène. Sans faire allusion à ma nervosité qui pourtant était plus qu'apparente, il me fournit des détails techniques de rédaction que je n'oubliai jamais. Style clair, phrases sobres, modérer les épithètes. J'écoutais ses conseils avec émotion, comme d'un père à un fils.

Car, pour Hector Héroux, nous étions tous ses fils. C'est pourquoi la salle de rédaction avait toujours l'atmosphère d'une grande famille, d'une famille unie et heureuse. Il aurait pu, comme bien d'autres, se cantonner dans son bureau pour rédiger en paix ses éditoriaux et laisser le chef des nouvelles se débrouiller avec ses nouvelles recrues. Mais non, Hector Héroux avait le journalisme sous toutes ses formes dans la peau. Cette profession était pour lui un sacerdoce, et nous nous en rendions compte. Il tenait à ce que ceux que ce métier attirait connaissent ce feu sacré qui l'animait lui-même. Une sorte d'endosseuse s'établissait entre lui et nous. Il nous conseillait, nous encourageait, et ses remarques étaient toujours empreintes d'une affection et d'une spontanéité qui nous touchaient fort.

Il nous encourageait aussi par son exemple. Sous une apparente nonchalance de maintien, son éternel cigare à la bouche, il était toujours en mouvement. Aucun détail des nouvelles quotidiennes ne lui échappait. Quand il avait terminé la lecture des journaux du matin, il s'installait près du télétype et happait les

événements à mesure qu'ils sortaient du rouleau mécanique. Puis il venait nous les commenter, avant de se retirer dans son petit bureau, pour les confier au papier à l'aide de son Underwood démodée et bruyante, comme l'étaient aussi les nôtres.

Je terminerai ce bien modeste hommage en citant un extrait d'un article d'un ami et collègue français Francis Decasa, article que j'ai toujours conservé dans mes papiers, car chaque fois que je le relis, il me rappelle la passionnante carrière d'Hector Héroux, que continuent avec tant d'ardeur et de compétence ses trois fils, Roland, Jules et Claude.

«Ce métier, - car c'en est un - exige un état d'âme qu'on a ou qu'on n'a pas, une tournure spéciale de l'esprit, une manière d'être ou d'agir. On est journaliste, non parce qu'on tient quelque emploi quelque part dans la presse, mais pour savoir penser, sentir, écrire d'une certaine façon... avec des idées fécondes et des facultés créatrices, apportant une contribution valable à l'information et à la connaissance. On est journaliste pour savoir palper et répercuter le pouls de l'opinion, sonder l'âme des foules, sentir vibrer en soi l'humanité en cherchant inlassablement à la mieux découvrir et à la mieux servir.»

Eh bien, oui! Si je pensais instinctivement à M. Héroux quand il m'arrivait de relire ces lignes, c'est que pour moi il était le journaliste qui comprenait à fond le rôle que devait jouer dans la société un journal de province. Inspirer, suggérer, promouvoir la fierté dans tous les milieux.

Sylvio Saint-Amant l'a souligné pertinemment dans son éditorial d'adieu le 31 janvier 1981: «Avec M. Héroux disparaît toute une époque, celle du journalisme artisanal conçu et vécu comme une espèce de sacerdoce.»

Qui, en effet, ne se souvient de l'élan collectif donné à préparer les fêtes du troisième centenaire de Trois-Rivières, la capitale de la Mauricie, en 1934, et aussi, plus près de nous, du mouvement pour promouvoir cette expression «Le coeur de la Mauricie»? Et combien d'autres initiatives locales et régionales que M. Héroux s'empressait d'appuyer fermement par ses éditoriaux toujours inspirés du désir de mieux servir la communauté mauricienne!

Hector Héroux reste un des souvenirs les plus précieux et les plus fructueux de toute ma carrière.

Je puis même dire: de toute ma vie!

Ce témoignage, à la demande de l'auteur, est tiré du cahier no 43 du magazine "EN VRAC", organe de la Société des Écrivains de la Mauricie.

par Marguerite Duval-Périgny

Le Nouvelliste entre 1934 et 1941

Le 1er juillet 1934, c'était grande fête à Trois-Rivières. Les citoyens y célébraient le troisième centenaire de leur ville. J'arrivais de La Tuque, j'avais 24 ans et je n'avais pas d'emploi. La crise persistait.

Au mois de novembre, j'assiste à une conférence donnée par le Père Marie-Alcantara Dion chez les Guides catholiques. Il m'invite à me joindre à la troupe comme cheftaine. Je lui réponds que, ne travaillant pas, je n'ai même pas la somme nécessaire pour acheter le costume. Il me dit: "Si vous travaillez, reviendrez-vous?" J'ai dit oui. Un mois plus tard, j'apprends qu'un concours aura lieu au *Nouvelliste* pour recruter un correcteur d'épreuves. Je me présente.

Nous sommes 107. Les temps sont durs, aussi y voit-on des avocats, des



Marguerite Duval-Périgny

instituteurs et des personnes de diverses formations. J'arrive première à ce concours et Albert Plouffe, qui était chef de pupitre, m'embauche à 7 \$ par semaine.

Travail d'équipe

J'ai commencé à travailler au journal en janvier 1935 et pour chacune des deux premières semaines, dites de probation, je n'ai reçu que 4 \$ en traitement.

Mon bureau était au sous-sol avec les linotypistes. Le gentil Philippe Dion était le chef d'atelier. Albert Dubois était préposé à la mise en page avec Jacques Huppé (frère de Georgette, épouse de Clément Marchand). M. Édouard Labrecque y était pressier, assisté de Johnny Duval. C'était toute l'équipe de production technique du journal. J'ai travaillé là pendant six mois. J'ai alors remplacé Marguerite Blais, secrétaire, qui épousait Réginald Lambert, le comptable du *Nouvelliste*. Je suis devenue la secrétaire de M. Émile Jean, alors directeur gérant. Dès ce moment, je devins une touche-à-tout.

Je devais arriver à 7h30. J'entraîs avec le télégraphiste qui apportait avec lui les articles des agences de presse, car il n'y avait pas encore de téléscripteurs; ceux-ci sont entrés au journal deux ans plus tard. Pendant que le télégraphiste traduisait les nouvelles, j'ouvrais le courrier pour savoir s'il contenait des annonces nationales. S'il y en avait en anglais, je les traduisais et je descendais les porter à l'atelier où l'espace avait été retenu dans les pages en préparation.

Cinq journalistes travaillaient à la salle de rédaction: les deux frères Héroux, Hector et Onésime, le jeune Raymond Dubé, Rosario Blanchet, qui était entré en même temps que moi et Albert Plouffe. Puis est venu Edgar Fortin, qui rédigeait des billets tout en finesse. Peu après sont entrés Fernand Gagnon et Roland Héroux. Le directeur du tirage était Laurent Paradis, Berthe Garceau voyait à l'adressage.

Le journal se vendait 3 cents la copie et on tirait à 13 000 exemplaires. Georges-Étienne Bourassa était chargé de la publicité. Paul Dupuis était l'assistant de Laurent Paradis et Émilio Masse était responsable de la livraison et de la perception. Un peu après 1937, *Le Nouvelliste* ouvrit un bureau à Shawinigan et en confia la direction à Gérard Garceau.

Monsieur Jean, le grand patron du *Nouvelliste*, était un homme nerveux qui avait souvent mal à l'estomac. Comme j'avais respecté ma promesse au père Alcantara, j'étais devenue cheftaine et je pouvais donc me rendre au local des Guides, qui était situé tout près du journal, pour faire chauffer une tasse d'eau et, après y avoir déposé une cuillerée de soda, l'apporter à mon patron.

Pas de politique, mais...

Le Nouvelliste des années trente était un journal commercial. Il n'y était pas question de politique, mais puisqu'il était la propriété de l'honorable Jacob Nicol, conseiller législatif libéral, ce dernier demanda à ses journalistes de faire des comptes rendus des discours prononcés par les politiciens. Devant la réticence des rédacteurs, M. Nicol fit venir Jos Hardy, journaliste au *Soleil*, autre quotidien qui lui appartenait, afin de rédiger quelques articles à saveur politique. Cependant, ce pauvre Hardy ne reçut pas beaucoup de collaboration de la part des membres de l'équipe du *Nouvelliste*.

Le travail était exigeant mais varié: traductrice d'annonces le matin, secrétaire le jour, je jouais aussi le rôle de surveillante des téléphonistes quand arrivait le soir des élections. Lors de la première élection de Maurice Duplessis comme chef du gouvernement provincial à la tête de l'Union nationale, en 1936, les résultats parvenaient à la rédaction et dès que son élection fut concédée, je

m'empressai de lui téléphoner la bonne nouvelle.

Quand je me nommai, il me demanda: "Vous êtes la fille de quel Duval?" - "De Dieudonné", lui répondis-je. "Pas la fille de Dieudonné!" Et le lendemain matin, je recevais une boîte de cinq livres de chocolat et une douzaine de roses.

Pages du foyer

Quand je suis arrivée au journal, j'étais la deuxième femme à y travailler. Deux ans plus tard, nous étions quatre. Ma soeur, Françoise, est entrée comme assistante comptable et Pauline Lavigne s'est ajoutée au trio. Elle épousera plus tard Rosario Blanchet.

La règle au *Nouvelliste*, à ce moment-là, était de remplir une page à raison de 60% de textes et 40% de publicité. M. Émile Jean était soucieux de respecter cette règle, mais les chaînes d'alimentation et les épiciers de la ville commencèrent à publier des annonces qui s'ajoutaient à la publicité nationale. Il en entra en grand nombre, certains jours. M. Jean me demanda de préparer des "pages du foyer" en y insérant des textes que nous faisions parvenir les grandes compagnies de produits alimentaires, de nettoyage ou de beauté. Cela dura plus d'un an. C'était le début de la page féminine. Mais la première rédactrice fut Françoise Godin. C'est elle qui, la première, rédigea un carnet social et un courrier du coeur. Elle couvrait également, pour sa page, les événements artistiques.

Initiateur et soutien

Le Nouvelliste a été pendant plusieurs années l'initiateur de mouvements culturels et le soutien d'artistes de la région. Ainsi, Philippe Turcotte, qui était responsable de l'imprimerie, permit à bon nombre de talents de s'épanouir. Par exemple, *Le Nouvelliste* a publié:

- la revue *Paysanna*, l'un des premiers magazines culturels de Trois-Rivières (je me rappelle une page couverture de *Paysanna* où l'on voyait le profil et le nez aquilin de Raymond Dubé);

- les gravures de Rodolphe Duguay, dont une série numérotée a pris, par la suite, beaucoup de valeur. C'est le talentueux Georges Bédard, pressier, qui avait réalisé cette série couleurs;

- en 1941, une dizaine de brochures de Charles-Auguste St-Arnaud, pour la France libre. (J'en avais corrigé les épreuves).

Sous le patronage du *Nouvelliste*, plusieurs de ses employés ont favorisé l'épanouissement de la culture à Trois-Rivières. Je me permets de mentionner, parmi les premiers, Laurent Paradis et Paul Dupuis. Le premier organisa une série de conférences sur le thème de l'économie. Ces rencontres, appelées les Samedis universitaires, avaient lieu rue Royale, près du Centre catholique et ont duré deux ans. Paul Dupuis, pour sa part, a mis en marche le Community Concert, pendant d'un mouvement existant à Montréal. La carte de membre permettait d'assister à des concerts donnés à Trois-Rivières, à Shawinigan et à Joliette.

Le journal *Le Nouvelliste* a donné naissance au premier poste radiophonique de la cité trifluvienne. En effet, c'est Armand Gauthier, beau-frère de M. Jacob Nicol, qui fut chargé de voir à l'installation des équipements de diffusion et à l'aménagement des studios et des bureaux du poste CHLN pour *Le Nouvelliste*. Je devins alors la secrétaire de M. Gauthier et j'ai rédigé la commande du premier boulon nécessaire à l'installation des appareils, jusqu'à l'antenne de retransmission des émissions. Cette station de radio favorisa grandement l'éclo-



Françoise Godin

C'est ainsi qu'il me fut confié l'agréable devoir d'accompagner à Sherbrooke, le 26 août 1945, l'Harmonie symphonique de Shawinigan, un véritable orchestre symphonique avec sa belle section d'instruments à cordes qu'affectionnait particulièrement le directeur Filion. Le deuxième attrait de la ville, en été, était le magasinage du vendredi soir surtout sur la 5e rue.

Le sport estival professionnel organisé à l'aréna de Shawinigan proposait essentiellement la lutte et la boxe. C'est à l'occasion d'un match de lutte, qu'un des méchants gladiateurs, expédié hors des câbles sur la table des journalistes, s'empara de ma serviette contenant des notes d'une assemblée en vue d'une élection municipale et la lança dans l'arène. Atterré de perdre ainsi les éléments d'un compte-rendu non encore rédigé, j'eus l'audace inconsciente de poursuivre mon resquilleur pour récupérer mes documents au grand amusement des spectateurs. Force est d'admettre que le lutteur n'avait pas opposé de résistance, ayant déjà obtenu l'effet théâtral de son geste.

Ces trois années avaient été marquées par les campagnes électorales à trois paliers gouvernementaux: fédéral, provincial et municipal. Le recueil de notes de ces interminables discours lors des grandes assemblées constituait un problème pour ceux qui, parmi les journalistes, n'utilisaient pas la sténographie. D'un autre côté, tout en respectant la teneur principale des propos de plusieurs candidats plus à l'aise avec l'improvisation oratoire qu'avec la lecture des discours préparés, le reportage permettait parfois la correction du verbe plus ou moins châtié de certains politiciens.

Pour la chronique des événements de la région, avaient été recrutés des correspondants des villes ou villages relativement importants par leur population ou leur site géographique dont Grand-Mère, La Tuque. C'est avec leurs textes qu'étaient préparés les reportages pour la publication de la section shawiniganaise du *Nouvelliste*.

Lorsque le patron de la rédaction prenait une vacance, toujours courte, la tâche m'incombait d'essayer de justifier l'espace réservé aux textes pendant des périodes de tranquillité désolante d'une ville désertée par ses vacanciers.

Cette expérience journalistique a ainsi contribué à stimuler ma contribution au journal STR (Séminaire de Trois-Rivières) par mes chroniques littéraires consacrées aux oeuvres d'Alain Fournier, de Bernanos, Kurth, Saint-Exupéry, Félix Leclerc, Félix-Antoine Savard et Psichari. Plus tard, soit en 1950, cela devait me mener à diriger, pendant un an, la revue *Laennec médical* des étudiants en médecine de l'Université Laval. Puis, les exigences d'une formation neurochirurgicale de cinq ans à l'Université Yale m'éloignèrent malheureusement de la poursuite de certains de mes objectifs littéraires ébauchés alors que je travaillais pour le quotidien *Le Nouvelliste*.

*Maurice Héon, MD, professeur émérite, faculté de médecine,
Université de Sherbrooke.*



Louise Rivard-Plouffe

Au fond de ma boîte de couture dort un dé dont le métal blanc, un peu tordu, dit qu'il a beaucoup servi au temps où l'on ourlait les mouchoirs et brodait les nappes. La partie piquetée, qui sert de repoussoir à l'aiguille, est de verre rouge. Mais qu'a donc ce dé pour que j'en fasse mention dans une historiographie consacrée à un quotidien? C'est qu'il porte au pourtour treize lettres : *L-E-N-O-U-V-E-L-L-I-S-T-E*. Il m'a été remis par ma mère qui le tenait de la sienne. Ma grand-mère Gagné avait choisi ce dé, il y a plus de 65 ans, parmi les primes qu'offraient, à l'époque, les vendeurs d'abonnements au journal : taies d'oreillers, dictionnaires, chapelets, missels, couteaux à pain, etc. D'autres objets portaient sans doute les 13 lettres qui moussaient la publicité du quotidien de Trois-Rivières. Néanmoins, ce minuscule objet a pour moi quelque chose d'unique. J'y suis particulièrement attachée parce qu'il suscite en moi bien des souvenirs...

Pouvez-vous me traduire ça ?

... souvenir de mes débuts au journal qui se firent simplement. Je venais de terminer mon cours gradué chez les Ursulines. Je rencontre France Boucher, une amie et une compagne de couvent devenue rédactrice au *Nouvelliste*. Elle me dit: "Janine Jean se marie et quitte son emploi. Si cela t'intéresse, viens rencontrer M. Dubé." C'est ce que je fis dès le lendemain. Le rédacteur en chef était un homme aimable et très compréhensif envers les jeunes. Il me posa quelques questions, puis se rendit au téléscripneur, découpa un texte et me le tendit en me disant: "Pouvez-vous me traduire ça? Vous me le remettrez quand vous aurez terminé."

Je pris la feuille, m'installai à un pupitre sans lever les yeux et lus, surprise qu'on me fasse passer un tel test. Les premiers mots étaient, je m'en souviens encore: "Women's page editor". Je demande si je peux consulter un dictionnaire. Devant la réponse affirmative, je me mets à la tâche et remets la traduction. C'était un article rédigé par une journaliste d'expérience de la Presse canadienne. Raymond Dubé le lut et me dit: "Si vous désirez venir travailler avec nous, venez lundi matin."

Le tapis de la reine

... souvenir d'un incident gênant. J'étais dans le métier depuis peu quand mon patron me demanda d'accompagner le photographe au Château de Blois pour couvrir une réunion de l'Ordre des Filles de l'Empire. Je partis donc avec les outils de travail: calepin broché et crayon. Je suivais Roland Lemire, le photographe, homme aimable mais peu jasant. Il me présente mademoiselle Edouardina Dupont, présidente des Femmes libérales, et prend sa photo; je note les noms et pendant ce temps, il disparaît. Je dois assister à la réunion pour connaître la raison de la venue de ces femmes au Canada et dans notre ville. Mademoiselle Dupont me place à l'arrière de la salle et quitte dès le début de la réunion. La plupart de ces "Filles" venaient d'Angleterre. Elles désiraient rencontrer des personnes pouvant les aider à recueillir des fonds. Elles tricotaient, parlaient rapidement (souvent en même temps) avec un accent fort difficile à comprendre. Après trente minutes de propos et tricot, mon calepin ne contient que cinq mots: tapis, roses, reine-mère, enfants et guerre. Quand l'assemblée se termine, je suis atterrée. Que dire à mon patron? De retour au journal, je lui raconte ce que j'avais vu. Il sourit et me dit: "Vous pourriez faire un papier d'atmosphère, mais téléphonez à madame Gruninger, elle va sûrement répondre à

vos questions." C'est ainsi que je rédigeai un article à propos du tapis que la reine avait offert dans le but de recueillir des dons pour les orphelins de guerre.

Parmi des journalistes d'expérience

... souvenir de la réunion de fondation, à Montréal, du Cercle des Femmes journalistes, à laquelle M. Dubé m'avait recommandé d'assister. "Vous prendrez le train, vous dormirez à l'hôtel Windsor, c'est à deux pas de la gare." Je pars donc et me rends à la réunion. Une vingtaine de femmes, parmi lesquelles de grandes journalistes - Jean Desprez, Odette Oigny, Renaude Lapointe, Suzanne Piuze, Laure Hurteau - ont préparé cet événement important pour la reconnaissance du travail des femmes dans le journalisme. Je me suis assise en me présentant timidement. Tout se déroulait selon un ordre du jour bien établi. Au moment de rédiger les conditions d'admissibilité, la secrétaire lut: "Avoir 21 ans, résider au Québec"... Je levai la main et dis en rougissant: "Je ne peux être membre, je n'ai que 20 ans." Jean Desprez se retourna, me regarda et dit: "Où sont donc nos 20 ans? Remerciez Dieu, ma chère, vous attendrez une année." Et toutes se mirent à rire. Je regrettais tellement de ne pas être plus âgée...

De ma fenêtre

... souvenir d'une étroite collaboration de plus de trois ans avec France Boucher à la préparation et la mise en page du carnet social, des comptes rendus de mariages, de défilés de mode, de résumés de conférences et parfois d'entrevues, mais surtout à la rédaction de la chronique quotidienne intitulée "De ma fenêtre". Celle-ci parut pendant plus d'un an. Comme nous la rédigeons à tour de rôle, nous avons choisi un prénom composé pour la signer: Marie-Claude. Le ton était souvent moralisateur, mais presque toujours optimiste. De cette période, je garde le souvenir de la discipline acquise à rédiger rapidement, ce qui m'a beaucoup servi dans les emplois que j'ai occupés par la suite.

Des joies, des peines, des amitiés

... souvenir d'une salle de rédaction où le mot "travail" était associé aux mots "cordialité" et "respect", où les joies des uns étaient partagées par les autres: mariage, naissance, promotion, et où il en était de même des peines. Il me revient une fin d'après-midi où Albert Gaucher, notre rédacteur sportif, venait d'apprendre qu'il était très malade. Il était allé chercher une grande boîte et y déposait lentement des centaines de photos de joueurs de hockey et de baseball en faisant quelques commentaires, souriant tristement. Puis il y plaça ses dossiers. Il appela une voiture-taxi, nous salua de la main et vint dire au revoir au patron. "Salut", lui dit celui-ci. "Soigne-toi bien, Albert!" Nous étions très émus. Pourtant, nous ignorions qu'il ne reviendrait plus.

Les journalistes que j'ai connus au *Nouvelliste* n'étaient pas que des confrères, ils étaient des amis et bon nombre le sont demeurés. L'un d'eux, Paul-Émile, est devenu mon mari. Nous avons formé, avec les anciens du *Nouvelliste*, une Fraternité. Il est toujours agréable de serrer la main à France, Benoît, Yvon, Jean-Jacques, Claude, Jean-Paul, Jacques, Patrick, Pierre, Roland et d'égrener ensemble des souvenirs...



Michèle Roy

C'était le dimanche midi du 12 novembre 1955. Claire Gervais-Roy sortait du four un rosbif succulent dont elle avait le secret, quand le téléphone sonna: c'était Roland Héroux qui lui demandait de se joindre à l'équipe journalistique avec le photographe Roland Lemire à Nicolet, où une partie de la ville venait de s'écrouler dans la rivière pour faire le reportage de ce triste événement. Elle revêtit son manteau, son bonnet, ses bottes, prit son calepin et sortit sans dîner, pour accomplir son devoir de journaliste. C'est particulièrement à ce moment-là que je constatai tout l'amour qu'elle éprouvait envers son métier.

Ma mère n'était alors à l'emploi du *Nouvelliste* que depuis un an. Elle était devenue journaliste à plein temps à l'âge de 52 ans, en 1954. Elle avait toujours collaboré à des revues et fait d'innombrables conférences un peu partout. Mais elle n'avait jamais fait de journalisme quotidien. C'est un peu par jeu qu'elle avait répondu à l'annonce de Fernand Gagnon, alors rédacteur en chef du *Nouvelliste*, qui demandait une rédactrice pour ses pages féminines. Quand ce dernier se pointa à la maison, elle signa un engagement à l'essai de six mois. Et elle avoua que si son mari, mon père Elzéar Roy, avait été à la maison, jamais il n'aurait accepté que sa femme travaille. Mais il était à la chasse!

Cet engagement devait durer vingt-cinq ans, même si les conditions de travail se modifièrent, les dernières années. En 1956, elle, mon père et moi partions en juin pour six semaines en France. On demanda donc à ma mère de rédiger ses deux chroniques quotidiennes, billet et courrier, pour tous les jours de ces six semaines. Si elle avait assez de lettres pour répondre à trente-six courriers, il lui fallut une imagination peu commune pour pondre trente-six billets sur autant de sujets différents! Mais elle y arriva, et pas à la dernière minute! Quelle femme! Elle dut quitter ce travail qu'elle adorait à l'âge de 77 ans, pour entrer à l'hôpital, et au centre d'accueil où elle mourut à 84 ans, en août 1986.

Son travail était principalement axé sur trois chroniques: un billet quotidien, *la plume et le plumeau*, qu'elle décida de signer Mamie, et dont *Le Nouvelliste* tira un livre sous le titre «Les mains tendues vers le bonheur», *Propos doux-amers*, des potins qui demandaient beaucoup de recherche, chronique qui dura quelques années seulement, et finalement, *le Courrier de Mamie* qui dura vingt ans, d'abord quotidien, six jours par semaine, puis hebdomadaire. C'est cette chronique qui fit son grand succès. Des gens des deux sexes, mais surtout des femmes, de tous les âges et de toutes conditions venaient puiser auprès de son expérience et de sa culture des conseils et des renseignements de toute nature.

Elle a effectué un grand nombre d'entrevues et de reportages. Quand il y avait de grands personnages en visite, c'était elle qu'on envoyait à leur rencontre. Femme dynamique, d'une vaste culture, et à l'aise avec des gens de tous les milieux, elle était très communicative. Plusieurs anciens se souviennent de son bagout et de son amour de la parole autant que de l'écriture. Elle adorait être journaliste, notamment parce que cela lui permettait de rencontrer des gens très intéressants.

Quant à son courrier, c'était presque une religion pour elle. Elle prenait à coeur les problèmes qu'on lui confiait et n'hésitait jamais à répondre par téléphone chez elle, à toute heure du jour et même de la nuit, aux gens anxieux qui demandaient son aide. Car elle disait que cela faisait partie de son contrat, bien que ce n'y fusse jamais écrit. Elle avait un immense besoin d'aider, ce qui la

conduisit à des démarches parfois hors du commun. Ainsi alla-t-elle chercher chez elle une Fleurette qui voulait quitter son amant marié, pour la reconduire à une maison de Montréal pour jeunes filles en difficulté. Imaginons le trajet en train de Mamie avec sa jeune protégée, ses valises et son grand portrait encadré d'Elvis Presley!

Le métier de Mamie était très stimulant pour elle, elle nous en parlait d'abondance, les yeux brillants, le verbe déferlant sur nous comme des vagues pressées. Bien sûr, elle eut aussi des difficultés, notamment avec le jeune chef de nouvelles de 26 ans qui avait pour nom Guy Fournier, et qu'elle sut, disait-elle, finir par habilement mettre dans sa poche en semblant se soumettre à lui et lui demander souvent ses conseils.

Ce fut très dur pour elle de constater que la rédaction d'un billet et d'un courrier par semaine avait fini par lui demander trop d'efforts. Elle écrivit ses deux dernières chroniques fin août 1979, et entra à l'hôpital le 11 septembre. Désespérée, elle disait: «Je ne suis plus rien, je ne suis plus capable d'écrire.»

Elle avait eu une carrière longue et féconde, reconnue et admirée dans son milieu, où elle fit sa marque. Et moi, sa fille, j'ai marché dans ses traces, ayant même eu le plaisir de partager deux ans avec elle les pages féminines du *Nouvelliste*, de 1958 à 1960. Même si elle n'est sûrement pas une sainte, elle avait tout un caractère, née sous le signe du Bélier, je l'invoque parfois, dans les moments sombres, lui demandant un peu de son énergie, de sa culture encyclopédique, de son amour du métier de journaliste.

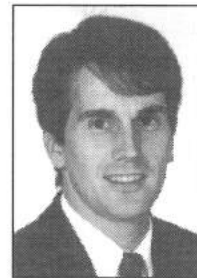
Il n'y a plus qu'une chose que je souhaite pour elle: qu'une rue de Trois-Rivières, ville qu'elle a tant aimée, porte un jour son nom. Car elle a fait beaucoup, dans son temps, pour qu'on reconnaisse l'importance de la cité trifluvienne.

par Robert Plouffe

Premières armes

Le 10 septembre 1984, le pape Jean-Paul II effectuait une visite au Canada. Cela fait déjà 11 ans. Pour cet événement majeur, le quotidien *Le Nouvelliste* avait prolongé de quelques jours le stage que j'y avais entrepris à la fin du mois de juin. En fouillant dans le livre des souvenirs, j'ai ressorti des articles que j'avais rédigés sur la Papemobile, la construction de l'imposant Podium face à la Basilique, en plus des commentaires recueillis auprès de monsieur et madame Tout-le-Monde sur la venue de Sa Sainteté en Mauricie. Sans vouloir minimiser le passage du Saint-Père à Trois-Rivières, en 1984, ce qui m'a vraiment marqué, alors, ce sont mes deux mois à titre de stagiaire à l'unique quotidien trifluvien.

C'était la 16^e année que le *Nouvelliste* accueillait des jeunes pour leur donner une chance, une vraie, de faire leurs premières armes dans l'un des plus beaux métiers, le journalisme. Je me retrouvais dans la même salle de rédaction où mes parents avaient tous deux jadis travaillé. Et j'y faisais la connaissance, parmi les autres stagiaires, de Pierre Gagnon, fils d'un autre ancien du *Nouvelliste*, Fernand. Son père et le mien, Paul-Emile Plouffe, avaient couvert ensemble les discours d'un des plus controversés premiers ministres du Québec, Maurice Duplessis et de celui qui fut peut-être son plus farouche adversaire, le maire J.-A. Mongrain. Les vieux murs de l'immeuble de la rue Royale devenaient les témoins de la rencontre d'une nouvelle génération. L'ère de la machine à écrire regardait avec envie et fierté les enfants de l'ordinateur. Car ce fut bien l'un des devoirs des apprentis journalistes que d'appivoiser le système



Robert Plouffe

informatique. Pour nous tirer de cette tâche, nous pouvions compter sur les conseils des journalistes de la salle, l'aide des stagiaires de première année et bien sûr la patience de notre coordonnateur, Gaston Pépin.

Puis ce furent les premières affectations. Les premiers coups de téléphone à donner, et surtout, ô sublime frisson! la parution du tout premier papier. Tous ceux qui ont vécu cette expérience seront d'accord avec moi il n'y a pas plus grande fierté que de voir son premier article publié, peu importe sa disposition dans le journal. Évidemment, il fallait franchir les étapes de la correction et de la révision d'épreuves par le pupitre. Et cela ne nous mettait pas à l'abri d'un petit mot, le lendemain matin, de Claude Masson, pour nous indiquer une erreur dans un bas de vignette. Mais n'est-ce pas là la meilleure façon d'apprendre? Sur le tas. D'ailleurs, c'est au cours de ce stage que Pierre Gagnon me donna sa recette pour lutter contre la phobie de la page blanche. Ecris. N'importe quoi. Mais écris. Ta pensée finira par prendre forme. Et je l'applique depuis.

Le stage au *Nouvelliste* a été le véritable tremplin à ma carrière de journaliste. Sur les conseils de mon père, j'ai opté pour les médias électroniques. Tu auras bien le temps de revenir à l'écrit, m'a-t-il sagement dit. Exilé dans l'Est de la province, j'ai remonté le fleuve, de Rimouski jusqu'à Montréal, avec le réseau TVA. À Télé-Métropole, j'ai retrouvé Annie Bourque, une stagiaire de la même cuvée, qui est devenue recherchiste. Au cours d'une couverture de presse, j'ai aussi revu Christian Laforce, un autre de notre "gang" qui oeuvre dans les communications. Il est heureux que *Le Nouvelliste* continue encore aujourd'hui d'offrir une place, devant un des écrans de sa salle de rédaction, à des aspirants journalistes. Le temps d'un été ou deux, juste assez pour attiser le feu sacré, pour leur donner l'occasion, à eux aussi, de faire leurs armes.

Pour ma part, et peut-être en est-il de même pour le Saint-Père, jamais je n'oublierai ce passage à Trois-Rivières.

Une école de journalisme à Shawinigan

par Bernard Racine



Bernard Racine

Être publiciste pour *Le Nouvelliste* au bureau de Shawinigan au début des années 60, ça n'était vraiment pas le Pérou. La rédaction du journal avait réussi à obtenir des salaires raisonnables en se syndiquant mais la publicité n'était pas rendue là. Mais quelle ambiance stimulante dans ce bureau vieillot, délabré, seulement à moitié meublé et d'antiquités encore. L'attrait venait forcément des gens qui animaient ce foyer de journalisme.

L'auteur de ces lignes y a fait son entrée comme chef de bureau, en février 1958, pour remplacer Roger Lamontagne promu au bureau de Trois-Rivières, comme son prédécesseur Sylvio Carle l'avait été avant lui. Le chef des nouvelles Jean-Paul Quinty était entouré de Jacques Lafrenière et de Jean-Paul Delagrave, aux nouvelles générales; de Jacques Ebacher, aux sports et de François Guay, à la photographie. Peu de temps après, Gilles Pratte était venu remplacer Delagrave. Quinty ayant été rappelé à Trois-Rivières, il a été remplacé par Jean Laurin. Faire fonctionner tout ce beau monde-là dans une direction donnée, ça devait être tout un programme dont Quinty se tirait magistralement.

Comme tous les bureaux, le nôtre avait une routine consacrée. Elle commençait par l'arrivée des publicistes, c'est-à-dire, de Raymond Théorêt, André Trudel et Jean-Paul Pellerin, de Gilles Lord, le maquettiste, des deux demoiselles préposées aux annonces classées et du chef de bureau. Après lecture du journal, André Trudel nous parlait de la dernière leçon de son cours de publi-

cité, Raymond nous racontait invariablement à quel point il était venu près de vendre une page à un client qui, naturellement, s'était défilé à la dernière minute. Tout le monde connaissait la rengaine de sorte que personne n'écoutait vraiment. Raymond n'avait qu'un seul client avec qui il était à l'aise: Simpsons-Sears. Il y allait si souvent qu'ils ont fini par l'engager.

Il a alors été remplacé par Yvon Bégin, tout frais sorti d'un collège militaire, qui avait un tas d'histoires soldatesques à nous raconter, du genre de celles du chef de bureau, qui aimait bien le relancer. Mais le matin, l'heure n'était pas vraiment aux récits militaires ni même civils. Chacun préparait sa journée.

La préparation la plus méticuleuse était celle de Jean-Paul Pellerin, à qui les Frères de Saint-Vincent-de-Paul avaient inculqué la religion du travail. Il s'était imprimé "à la gélatine" des formules de plan de travail. Un document qui comportait des lignes et des colonnes pour les adresses et les numéros de téléphone des clients. En haut de la page, une pensée morale, toujours la même forcément: "C'est notre devoir d'état, allons-y gaiement." On ne peut pas dire qu'il débordait d'enthousiasme pour son travail. Mais il était bien conscient du fait que ce travail lui ouvrait la porte de tous les commerces de son territoire - le haut de la ville - et lui permettait de recueillir du même coup des subventions pour son corps de Majorettes de Shawinigan, dont il était le fondateur. C'est par lui qu'était entrée dans ce bureau la passion des corps de clairons et tambours.

Une passion qui, comme une marée montante, avait envahi le bureau lentement mais continuellement, tant et si bien, qu'à un certain moment, l'endroit était le centre nerveux de la demi-douzaine de corps de clairons de la région de Shawinigan et que c'était là que se réunissaient les directeurs de corps pour décider de la tenue de festivals. François Guay avait fondé le corps des Grenadiers et avait enrôlé le chef de bureau comme professeur de "drill". Il faut dire que cette rage de clairons et de tambours arrangeait le chef de bureau, toujours en quête de personnel pour remplacer les décrocheurs de son équipe. L'effectif du bureau était rarement complet et le poste qu'il fallait remplir le plus souvent était celui de photographe de fin de semaine. Il a finalement été comblé par un gars qui venait des Cadets de l'Assomption et qui s'appelait Roméo Flageole.

Claude Durocher, qui faisait les arrangements musicaux des Cadets de Shawinigan-Sud, est venu remplacer à la publicité André Trudel, appelé au bureau de Trois-Rivières. Claude n'avait que 18 ans et était commis aux "cartes de punch", à l'Alcan, un emploi qui l'ennuyait prodigieusement mais qui était bien rémunéré. Pour venir travailler dans le saint des saints des corps de clairons, il voulait bien accepter une baisse de salaire, mais le paternel avait son mot à dire dans ça. Le chef du bureau était donc allé veiller avec M. Durocher et lui avait longuement expliqué en quoi consistait le travail d'un publiciste, en insistant sur le fait que c'était une véritable profession et qu'il y avait de l'avenir dans ça. Il avait remporté la partie, vers 23 heures, après avoir promis qu'il enseignerait à Claude tout ce qu'il connaissait en matière de publicité.

Après le départ des publicistes, arrivaient les reporters. Même scénario que pour les publicistes: lecture des journaux et broue abondante. Au hockey, c'était l'époque glorieuse des Cataractes de Shawinigan, mais nul besoin n'était pour le personnel d'assister aux matches pour être bien informés. Jacques Ebacher se chargeait de nous raconter la partie de la veille par le menu, agrémenté des commentaires de nombreux amateurs en commençant par les siens.

N'allez pas croire qu'il y avait congé de hockey les jours qui n'étaient pas

des lendemains de match. Bien sûr que non. Ces jours-là, Jacques nous racontait longuement ce qu'il allait dire dans son papier pour annoncer le prochain match. Nous pouvions rarement échapper à ce torrent d'idées sportives.

Une fois finie la saison du hockey, finies les éliminatoires et épuisées la récapitulation et l'analyse de tous les faits saillants de la saison, nous pouvions passer à d'autres sujets. C'est alors qu'intervenait Jacques Lafrenière, un fin discoureur s'il en était un. Pas un de ces baratineurs de bas étage qui tentent de vous vendre une vulgaire salade. Pas du tout. Il essayait simplement de vous vendre son point de vue. En politique, de nos jours, on dit de ces gens qu'ils sont des "debaters".

D'ailleurs il n'hésitait pas à faire appel aux solides principes de sa dialectique personnelle. Du genre de : pourquoi se donner tant de mal pour simplifier une question quand il est si facile de la compliquer. D'entrée de jeu, il aimait mettre son interlocuteur à l'aise et à l'avertir bien aimablement de veiller à ne pas se retrouver dans une position où les arbres l'empêcheraient de voir la forêt. Au cours d'une de ces interminables dissertations, le chef de bureau croyait bien l'avoir dans les cables. Et de lui mettre le Larousse sous le nez pour lui prouver que cette fois, c'est lui qui avait raison. Imperturbable, Jacques Lafrenière avait rétorqué: "C'est bien, mais maintenant, prouve-moi que le Larousse a raison."

La Presse, en 1961, a ouvert des bureaux un peu partout dans la province pour faire face à la menace du *Nouveau Journal*. Et nous avons perdu Jacques, notre maître en dissertation orale, qui est devenu chef du bureau de *La Presse* à Shawinigan. C'est à peine si nous avons senti son départ étant donné que le bureau chef nous a envoyé Gérard DeCelles pour le remplacer. Quelle belle paire de journalistes il formait avec Gilles Pratte. Toujours en train de questionner, de fouiner quelque part, à l'affût d'un reportage ou...d'un jupon.

Si les matinées se passaient souvent en palabres, les après-midi se passaient à la recherche des nouvelles et le bruit des dactylos se faisait entendre fort tard en soirée sans que personne ne s'en plaigne. Le métier se pratiquait comme ça.

Au cours des années passées au Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, DeCelles avait non seulement acquis une solide formation littéraire mais aussi une connaissance approfondie de Mgr Georges-Léon Pelletier dont il était devenu un imitateur parfait. Le premier à l'apprendre à Shawinigan a été le chef du bureau lui-même, qui a été appelé un jour au téléphone par un évêque, sévère et presque en colère qui lui avait fait des remontrances en raison "des annonces scabreuses qui paraissent dans vos pages". Ca n'a pas été la seule fois d'ailleurs que cette capacité de DeCelles de mimer l'évêque de Trois-Rivières a fait avoir chaud au chef de bureau.

Mgr Pelletier avait été appelé à venir, un dimanche d'automne, bénir une école de rang dans le village de Saint-Boniface, près de Shawinigan. Un événement dont la couverture allait nous permettre de "boucher" la page de Shawinigan du lundi.

A l'heure même de la cérémonie, le chef de bureau, qui partait pour une balade avec sa petite famille, décide d'arrêter au bureau en passant. Juste en cas. On ne sait jamais. Il y trouve une radio jouant à tue-tête tandis que Gerry confortablement installé les pieds sur le bureau dînait avec une bière, des langues et des biscuits soda.

"Et l'école et Mgr Pelletier ?", lui demande le chef de bureau. "Bernard, répond Gerry, sans même mettre ses pieds par terre, ne t'inquiète de rien. Tout

le temps que j'étais au Séminaire, Mgr Georges-Léon venait nous voir une journée par semaine. Je sais d'avance tout ce qu'il va dire pour cette bénédiction. Je pourrais le faire parler sur n'importe quel sujet. Je n'aurai pas de problème à le faire parler sur l'école."

Pour Bernard, le reste de la fin de semaine avait été gâché. Le lundi matin, il s'était précipité au bureau pour voir le journal. Surprise. Le texte était tellement bon qu'il avait été publié en première page avec une photo. Mais le chef de bureau avait quand même pris la précaution d'avertir les deux téléphonistes qu'il n'aurait pas le temps ce jour-là de prendre aucun appel.

La rédaction n'était pas exempte non plus du roulement de personnel. Jean Laurin, le chef des nouvelles qui avait toujours de nouvelles idées, ayant été rappelé à Trois-Rivières, a été remplacé par Benoît Houle, le reporter attiré au bureau de Grand-Mère. De nouvelles têtes de reporters sont apparues : Gilles Garceau, Denis Larocque et d'autres.

Dans ces années, les magasins fermaient à la fête de l'Immaculée-Conception, mais le bureau était ouvert et le personnel devait travailler. Tout le monde en profitait pour préparer, qui des textes, d'autres des publicités. Normalement, l'enthousiasme manquait et il ne fallait pas grand-chose pour interrompre le travail.

Il y avait à cette époque un programme de radio qui avait pour mélodie d'entrée la célèbre marche australienne "Waltzing Mathilda" qu'affectionnait particulièrement le chef du bureau dont les souvenirs d'armée n'étaient pas encore estompés.

En entendant la mélodie, cet après-midi là, il s'était saisi d'un long tube néon appuyé dans un coin en attendant d'être installé, et s'était lancé dans un exercice de "drill" impeccable tout en donnant lui-même les commandements. Les "left turn", "right wheel" et "about turn" se succédaient au grand amusement du personnel qui avait fait le cercle autour du spectacle et qui s'amusait ferme jusqu'à ce que le silence se fasse soudainement. Le soldat improvisé comprit tout de suite que son patron Sylvio Carle venait d'arriver derrière lui. Il fit donc une volte-face et lui présenta les armes avec le tube néon. A ce moment, il se trouva face à face avec Pierre Dansereau, directeur général du journal, qui avait l'air de fort mauvaise humeur. Lui, que la plupart des employés voyaient au bureau pour la première fois, était venu à Shawinigan, sans s'annoncer, expressément pour voir ce que faisait le personnel du bureau, en cette fête de l'Immaculée-Conception 1962. Une fois seul avec le chef du bureau, il lui a dit carrément et d'un ton sec qu'il était édifié et est reparti sans attendre d'explication.

Sa véritable réaction a été connue six semaines plus tard, au moment des "bonus" de Noël. Il n'y avait rien pour le chef du bureau. Ce fut pour lui le signal de commencer à regarder par-dessus la clôture, parce qu'il lui fallait absolument ce millier de dollars pour rendre son salaire acceptable.

Ce bureau, malgré le peu de moyens qui lui étaient fournis, a joué un rôle important dans la vie de Shawinigan et plus encore dans la formation d'un certain nombre de personnes. Roméo Flageole est devenu un photographe professionnel. Jacques Ebacher est toujours journaliste. Benoît Houle, après un stage de quelques années à la *Presse Canadienne*, est devenu directeur des relations publiques au ministère des Postes, à Ottawa.

Gérard DeCelles a fait carrière à Radio-Canada. Jacques Lafrenière s'est

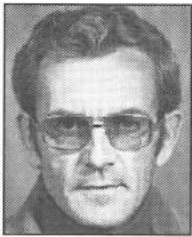
recyclé en chroniqueur syndical, à *La Presse* d'abord, puis à Radio-Canada. Gilles Pratte fait partie, depuis une trentaine d'années, de l'équipe de fin de semaine au pupitre de *La Presse*.

Le chef du bureau est passé au service de la *Presse Canadienne* dont il a pris sa retraite récemment, après 26 ans de service dont 17 comme courriériste parlementaire. Claude Durocher est passé au service du *Montreal Star* qu'il a quitté pour fonder les Editions Le Nordais qui publiaient une douzaine de magazines. Cette maison d'édition, il l'a cédée à Quebecor pour la somme de 17 millions \$, alors qu'il n'avait pas encore 50 ans. Par-delà le tombeau, son père doit être content. Claude partage maintenant son temps entre sa résidence en Suisse et sa maison d'été en Martinique.

Qui pourrait nier que le bureau de Shawinigan a été une bonne école de journalisme ?

Un reporter se souvient du *Nouvelliste*

par Claude Tessier



Claude Tessier

Après avoir bourlingué, comme reporter, sur les mers saupoudrées d'icebergs de l'Arctique canadien; après avoir goûté à la solitude du Sahara qui ressemble étrangement à celle de nos déserts blancs; après avoir sillonné presque tous les coins de l'Amérique du nord pour se retrouver un jour, au sud, au coeur de l'Amazonie; après avoir vu en catastrophe la maison des Mozart à Salzbourg et les temples bouddhistes du Japon; après m'être surpris à jouer le jeu d'une journée de travail chez un vice-président d'IBM dans le grand New York, ce New York où un jour j'ai pu témoigner du discours de Paul VI aux Nations Unies où il a dit, «Jamais plus la guerre, jamais plus la guerre»; après avoir été l'invité de sa Majesté la Reine d'Angleterre et des pauvres des bidonvilles de Sao Paulo, au Brésil; après avoir vu partir et revenir le premier astronaute canadien, Marc Garneau; après avoir séché d'ennui devant des conseillers municipaux et des premiers ministres voire des évêques; après avoir témoigné de la construction des grands barrages au Québec, de Terre des hommes et de centres de recherches trop méconnus encore; après... après..!

Me voilà, par la pensée, à la case de départ, au *Nouvelliste*, le quotidien de mes premières armes comme reporter. Grâce à lui, j'y ai été si bien formé que je suis resté reporter pendant toute ma vie.

C'était dans les années 50. Un crayon de mine voisinant un calepin aux feuilles éméchées dans la poche, sur une bicyclette en acier robuste comme véhicule de transport, suivi du photographe René Picard, lui aussi en vélo, avec son appareil à photos sur le porte-bagage, nous partions faire du reportage dans le port de Trois-Rivières.

C'était l'époque des goélettes de bois et des navires chargés de charbon. Puis il y a eu d'autres missions de reportages, moins «noircissantes», plus éclairantes par la variété des sujets et des choses, à travers ce beau pays de la Mauricie dominé encore de nos jours par les odeurs de bois flottants et celles de la Wayagamack.

C'était l'époque où les gens demandaient un pont sur le fleuve, une université, des industries autres que celles du papier et des faveurs à Notre-Dame-du-Cap et aux politiciens.

Cette «course autour du monde régional» a été suivie par d'autres aux orbites plus grandes, presque planétaires.

Revenir à la case de départ, c'est sentir le besoin de témoigner de la formidable école que constitue la pratique du journalisme régional, particulièrement au *Nouvelliste*.

À bien y réfléchir, le Coeur du Québec est un microcosme du monde. C'est pourquoi il est important pour les journalistes.

Le Nouvelliste a été, il reste, le meilleur quotidien régional parce qu'il sait rester près des gens, de ses lecteurs qui lui sont toujours fidèles. Se rappeler qu'on a été déjà membre de son équipe rédactionnelle constitue un privilège et un honneur.

Claude Tessier a été reporter au quotidien *Le Nouvelliste* de 1955 à 1957.

Un demi-siècle ... déjà

par Maurice Bouillé

Un demi-siècle s'est déjà écoulé depuis mon entrée au "*Nouvelliste*". À mes débuts, j'agissais comme correcteur d'épreuves et mon bureau, ou plutôt ma table de travail se trouvait au sous-sol, dans l'atelier où je devais humer à longueur de nuit les odeurs d'encre et de nettoyeurs et les relents de plomb qui se dégageaient du four.

Les gars de l'atelier trimaient dur et l'ouvrage marchait rondement.

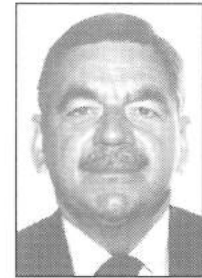
Puis, je fus muté à la rédaction, avec les Raymond Dubé, les Fernand Gagnon et plusieurs autres rédacteurs que je revois dans ma tête sans pouvoir y attacher un nom. Naturellement, quand on commence dans un domaine, on nous confie toujours les "jobs" les plus "plates". Je me rappelle que j'étais assigné aux concerts du dimanche après-midi organisés par la mairesse du temps, Mme Rousseau. Je ne sais pas comment elle faisait pour dénicher ces chanteurs... c'était, dans la plupart des cas, soit des Ukrainiens, soit des Roumains ou d'autres chanteurs originaires des pays slaves.

Un poste fut ouvert au service des "Annonces locales" et j'y fus transféré. Sous les ordres de Richard Lefebvre, j'œuvrai avec Guy Bigué et, un peu plus tard, avec Jean Lesieur. Chaque agent était responsable d'un certain nombre de clients réguliers, en plus d'essayer de vendre de l'annonce à d'autres commerçants, occasionnellement. L'agent devait se rendre chez son client recueillir l'annonce, la rapporter au journal, la préparer selon les exigences du client et la remettre à l'imprimerie. On soumettait toujours une épreuve de l'annonce au client pour correction et approbation avant la parution. On pouvait en faire des voyages auprès du client pour une petite annonce de 25 \$ ou de 50 \$.

Parfois, nous préparions des sections spéciales du journal à l'occasion du Nouvel An, de la Fête des Mères, de la Saint-Valentin, etc. À ce moment-là, c'était le branle-bas de combat. Mais lorsque le journal était publié, nous étions le plus souvent très heureux des résultats.

Pour mettre un peu de romantisme, comme plusieurs autres employés du journal, c'est là que j'ai rencontré la mère de mes enfants. Après quelques années de fréquentations, nous nous sommes mariés et je lui ai volé son "job": Gilberte (Jean) était responsable de la division des Annonces nationales. J'ai occupé ce poste jusqu'au moment où les messieurs Dansereau se sont portés acquéreurs du journal, vers les années cinquante-trois.

Ils avaient cru bon de remercier de leurs services le directeur-gérant du journal, M. Émile Jean, ainsi que tous les membres de sa famille. C'est ainsi que Gilberte, Ginette, Bernard et moi nous sommes retrouvés au chômage.



Maurice Bouillé

Une partie de mon Nouvelliste

Le Nouvelliste, c'était comme une grande famille. Nous nous sentions chez nous au milieu de toutes nos consoeurs et tous nos confrères de travail. On s'entraidait et j'en ai gardé un excellent souvenir.

Plusieurs noms me reviennent à la mémoire, comme les Plouffe, les Blanchet (Rosario), les Lemire (Roland, le photographe et Roger, de l'atelier), les Lambert (de la comptabilité), les Paradis et Boucher (de la circulation) les Picard (aussi photographe). Naturellement, je me souviens des Héroux. J'arrête de mentionner des noms, car je suis sûr que j'en oublie beaucoup et je ne voudrais surtout pas frustrer personne.

Longue vie au *NOUVELLISTE*!

Une partie de mon Nouvelliste

par Benoît Massicotte



Benoît Massicotte

Un jour de février 1947, je rencontre Roland Héroux dans l'autobus de Shawinigan.

Nous chantions ensemble à la chorale Sainte-Jeanne-d'Arc. J'avais commencé à m'exercer sur une des machines à écrire du collège Saint-Georges en suivant la méthode Nadeau de mon frère.

«Qu'est-ce que tu fais de bon?»

«Je cherche du travail.»

«Viendrais-tu travailler au *Nouvelliste*?»

«Oui.»

«Je te rappelle.»

Le vendredi matin, Roland rappelle: «Peux-tu aller rencontrer Raymond Dubé demain matin, à 10 heures.»

Le samedi matin, je me présente rue Sainte-Marguerite, à la bâtisse municipale. Dans la salle de rédaction, des pupitres fermés.

J'entends le bruit d'une machine à écrire Underwood et je regarde de ce côté: un pupitre chargé de journaux, de revues, d'un cendrier fumant et derrière, un dos rond. Il se retourne, je suis étonné. Il parle, je suis surpris.

Après les mots de présentation, il tire d'un tiroir des feuillets de quatre pouces sur huit pouces. Il garde le premier et le dernier et me tend les autres, douze à quinze.

«Trouves-toi un pupitre et corrige-moi ça.»

Je vais m'asseoir dans l'autre coin de la salle, face au sien. Je m'installe prudemment, mais d'aplomb.

Je lis d'abord lentement, comme me l'avaient enseigné Rodrigue Larue, Guillaume Lavallée, puis Jean-Baptiste Carignan et Hermann Plante.

Intrigué, je relis.

Je sors mon crayon et je relis très attentivement pour trouver la faute que je n'avais pas encore vue.

Je réfléchis 20 secondes, puis je ramasse les feuillets et je retourne vers Raymond Dubé, qui m'observait du côté gauche de ses lunettes.

«Celui qui a écrit ça écrit mieux que moi.»

J'avais soupçonné, au ton, qu'il se passait quelque chose.

«Veux-tu savoir qui a écrit ça?»

«Oui.»

«C'est François Hertel.»

Je découvrirai, beaucoup plus tard, leur lien de parenté

«Peux-tu commencer lundi matin?»

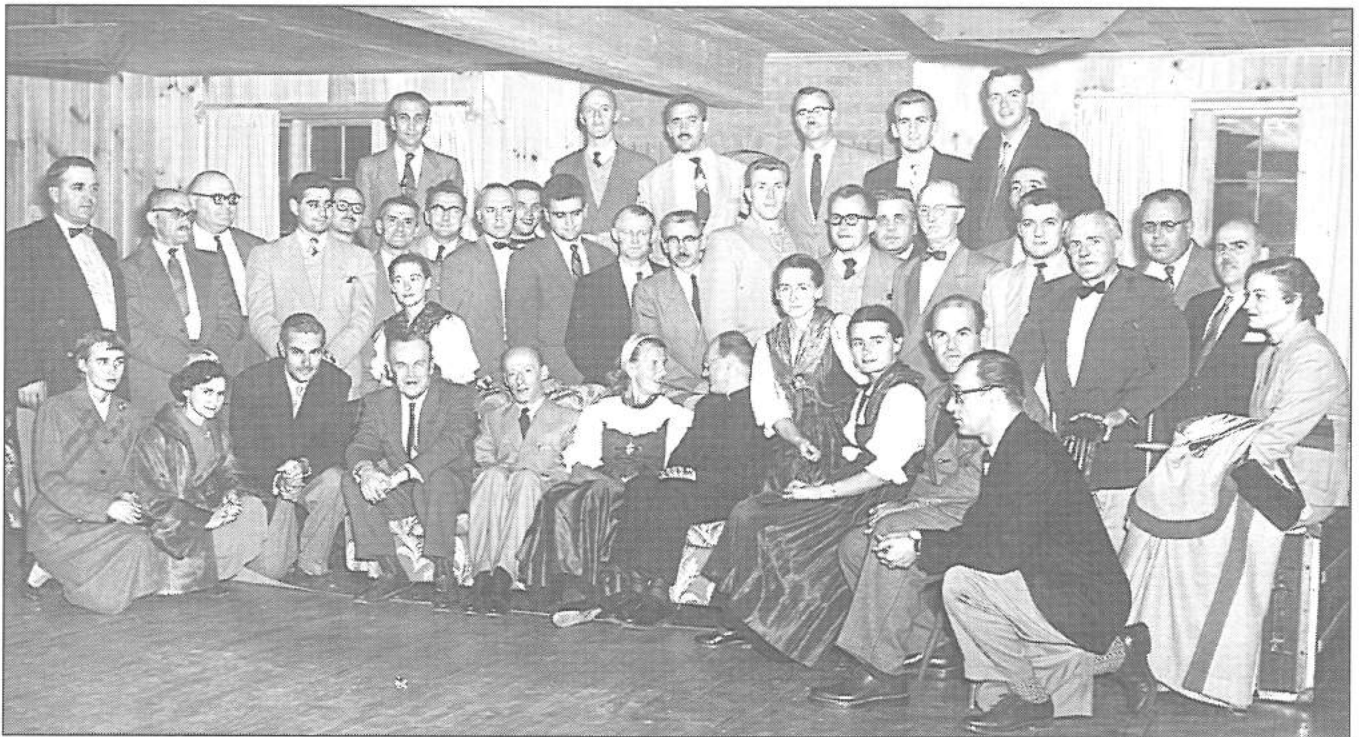
Ce lundi matin de février 1947, je me suis retrouvé le long d'un défilé entre Rousseau et Frère et l'église Saint-Philippe, les doigts gelés, le nez... à demander à tout le monde: «Votre nom, s'il vous plaît?».

J'ai rencontré des gens fascinants, sympathiques, bourrus parfois, mais de vrais, sincères, vaillants, courageux à l'occasion, qui s'appelaient Émile Jean, Laurent Paradis, Urbain Boucher, Raymond Dubé, Fernand Gagnon, Roland Lemire, Rosario Blanchet, Hervé Biron, Armand Martel, Albert Gaucher, Hector et Onésime Héroux. Et parmi les plus belles femmes que j'ai rencontrées, France, Louise. Et les gars de l'atelier avec qui je suis allé «fermer le journal».

C'était au temps des baguettes, des typos, de l'odeur du plomb, du journal frais imprimé, du bruit des linotypes et de la vieille rotative.



Le 4 avril 1993, avec comme solistes invités: Brett Polegato, baryton, Céline Dussault, soprano, Guy Bélanger, ténor, et les chœurs du Cegep, de l'UQTR, du Conservatoire, de la Maîtrise du Cap, préparés par leur chef respectif, l'Orchestre Symphonique de Trois-Rivières, sous la direction de son chef attitré, M. Gilles Bellemare, présentait à la salle J>-A. Thompson, *Carmina Burana*, de Carl Orff. Cet oeuvre magistralement interprété fera époque dans les annales trifluviennes. Il est bon de signaler que dans la programmation régulière annuelle de l'OSTR, Le Nouvelliste s'inscrit toujours comme commanditaire privilégié pour une soirée de concert.

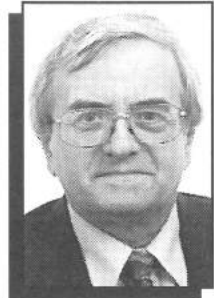


Fondé en 1936, l'Orphéon de Trois-Rivières a acquis au fil des années une réputation internationale. Presque chaque automne, en octobre, il allait porter sa joie de vivre et ses refrains aux quatre coins de la Nouvelle-Angleterre. Le 8 octobre 1954, par un soir brumeux, les bardes trifluviens sont allés saluer, à Stowe (Vermont), une célèbre famille, celle des Von Trapp. À cette occasion, les deux ensembles ont uni leurs voix chaleureuses. On reconnaît, au centre de la première rangée, la baronne Maria Augusta Von Trapp (qui vivait encore à cette époque). Elle est entourée des membres de sa famille, de Léo Carle, directeur de l'Orphéon; du Dr Waener, aumônier et directeur des Von Trapp; de l'honorable Jean-Louis Baribeau et de sa fille Denise, etc. Quelque 40 ans plus tard, plusieurs se reconnaîtront. Malheureusement, une quinzaine de membres de l'orphéon sont décédés.

Photo publiée dans Le Nouvelliste du 21 octobre 1954.

A l'aube du XXI^e siècle

par Bernard Champoux



L'instrument de référence

Il faudrait être un devin pour imaginer, aujourd'hui, de quoi sera fait le monde de l'information, demain. Plus rien ne résiste devant le progrès, et les communications sont particulièrement un secteur où la science fait évoluer les choses de façon incroyable, je dirais même de manière étourdissante.

Ce que vous avez lu, dans les pages précédentes, est un reflet de la belle époque du journalisme, celle des années 50 où l'on pratiquait le métier avec dévouement et avec amour. Les journalistes du temps étaient considérés comme des «missionnaires» de l'information en raison de leur maigre salaire et des journées de travail très longues. La situation a rapidement changé quand les syndicats ont fait leur entrée au sein des entreprises de presse et obtenu l'implantation de règles de fonctionnement beaucoup plus humaines.

Ces pionniers du métier vont vous raconter, aujourd'hui, que la publication du *Nouvelliste* constituait alors presque un exploit quotidien. Pourquoi? Principalement parce qu'ils n'avaient pas le parfait contrôle sur un produit qu'ils avaient eux-mêmes imaginé et mis en page. D'ailleurs, qui aurait jadis osé toucher un caractère de plomb pour corriger un mauvais titre?

À la faveur des nouvelles techniques de communication, de fabuleuses machines permettent maintenant à un journaliste d'être son propre éditeur, s'il le désire. Rédaction et conception sont assistées par ordinateur.

Mais tous ces outils modernes et performants n'enlèvent rien à l'obligation d'un journal d'être l'instrument de référence, le miroir de la vie de ses lecteurs, le dégorgeoir des événements d'actualité, le répertoire des services publics et d'informations utiles, et l'agenda pour savoir où s'amuser et se distraire.

Le Nouvelliste, au moment où il a grande-peine: à maintenir sa pénétration en région, où le renouvellement démographique de son lectorat se fait avec difficulté, et où sa rentabilité faiblit, conserve des atouts considérables. Il possède notamment la meilleure expertise dans le domaine de la collecte, du traitement et de la présentation de l'information.

Dans notre société, ceci est un atout très fort: plus l'information sera abondante, instantanée, multiforme, plus elle développera chez le consommateur de nouvelles le besoin d'une mise en perspective de cette masse d'informations, le besoin d'une référence qui lui paraisse fiable.

On peut prétendre, sans trop exagérer, que *Le Nouvelliste* a toujours bien rempli cette mission, contrairement à la télévision et à son aînée, la radio, qui tendent parfois à déformer, à minimiser ou à exagérer un événement par des reportages sommaires et trop hâtifs.

Dans les prochaines années, les défis seront grands pour la presse écrite parce qu'il n'y a plus d'entreprises invulnérables. Ces défis sont grands et intéressants pour les journalistes s'ils s'adaptent aux nouveaux comportements, aux nouvelles attentes des lecteurs. Il ne suffira plus de donner une information juste, conforme aux faits. Il faudra que celle-ci attire le lecteur, qu'elle l'intéresse et qu'elle soit bien emballée pour susciter son attention. C'est ce qu'on appelle du marketing dans le sens propre du mot.

Bref, la recherche de la qualité éditoriale, le souci de l'éthique, la volonté de respecter les besoins des lecteurs actuels et futurs, sont les principales conditions de la survie et d'une longue prospérité pour un quotidien comme le nôtre. Ces réalités seront dans les années à venir aussi déterminantes que la volonté d'utiliser les nouvelles technologies.

Ceux qui auront compris cela seront présents sur la scène des communications et pourront entamer le prochain millénaire avec confiance.

Bernard Champoux

Rédacteur en chef

Centres urbains, banlieues et agglomérations rurales visités chaque jour par les 1400 camelots du *Nouvelliste*.

Trois-Rivières, Trois-Rivières-Ouest, Cap-de-la-Madeleine, Ste-Marthe, Shawinigan, Shawinigan-Sud, St-Gérard, Grand-Mère, Lac-à-la-Tortue, St-Georges-de-Champlain, St-Jean-des-Piles, La Tuque, Parent, Batiscan, Champlain, Mont-Carmel, Ste-Anne-de-la-Pérade, Ste-Geneviève-de-Batiscan, St-Louis-de-France, St-Luc-de-Vincennes, St-Maurice, St-Narcisse, St-Prosper, St-Stanislas, Berthierville, Louiseville, Maskinongé, St-Alexis-des-Monts, Ste-Angèle-de-Prémont, St-Barthélemy, St-Barnabé-Nord, St-Edouard, St-Justin, St-Léon, St-Paulin, St-Sévère, Ste-Ursule, Yamachiche, Bécancour, Deschaillons, Fortierville, Manseau, Parisville, Ste-Cécile-de-Lévrard, St-Pierres-Becquets, Ste-Sophie-de-Lévrard, Grandes Piles, Hérouxville, Hervey Jonction, Lac-aux-Sables, Notre-Dame-des-Anges, Notre-Dame-de-Montauban, St-Séverin-de-Prouxville, St-Adelphe, St-Casimir, St-Ubald, St-Joseph-de-Mékinac, St-Marc-des-Carières, St-Roch-de-Mékinac, Ste-Thécle, St-Tite, Drummondville, Grand St-Esprit, La Baie-du-Febvre, La Visitation Nicolet, Pierreville, Sorel, Ste-Monique, Ste-Perpetue, Tracy, Yamaska, Arthabaska, Aston Joonction, Daveluyville, St-Célestin, Ste-Eulalie, St-Grégoire, St-Léonard D'Aston, St-Louis-de-Blandford, St-Sylvère, Ste-Clothilde, St-Albert, Warwick, St-Samuel de Horton, St-Wenceslas, Victoriaville, Plessisville, Princeville, Charette, Pointe-du-Lac, St-Boniface, St-Elie-de-Caxton, St-Etienne-des-Grès, St-Mathieu

ISBN-2-9804312-0-6

Achévé d'imprimer sur les presses de
Publicité Pâquet Inc.
Shawinigan, Québec
Octobre 1995.

Relié par
Multi-Reliure S.F. Inc.
Shawinigan, Québec.